NOTE TO USERS

This reproduction is the best copy available.

UMI®

Université de Montréal

Perceptions linguistiques à Montréal

Tome 1 de 2

par

Elke Laur

Département d'anthropologie

Faculté des arts et sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Philosophiæ Doctor (Ph.D.)
en anthropologie

mai 2001

© Elke Laur, 2001



National Library of Canada
Acquisitions and Bibliographic Services
395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale du Canada
Acquisitions et services bibliographiques
395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-65360-9

Canada

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

Perceptions linguistiques à Montréal

présentée par :

Elke Laur

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Jean-Claude Muller	Président
Pierrette Thibault	Directrice de recherche
Claire Durand	Codirectrice
John Leavitt	Membre du jury
Ingo Kolboom	Examinateur externe

Thèse acceptée le : .....

Sommaire

Cette thèse cherche à déterminer les facteurs qui influencent la différenciation des perceptions linguistiques à Montréal. Les appartenances à des groupes, qu'ils soient linguistiques, sociaux ou identitaires, sont systématiquement analysées en fonction de l'influence qu'ils excercent sur cette différenciation. Cette étude est la première à combiner ainsi plusieurs déterminants, dont la langue, ainsi que plusieurs dimensions de perceptions (épi)linguistiques, afin d'extraire une explication de leur différenciation auprès d'un échantillon probabiliste de la population montréalaise. Le rôle de la langue maternelle, considérée traditionnellement et implicitement comme la principale source des différenciations perceptives, occupe une place particulière dans cette recherche.

Durant l'hiver 1995/1996, nous avons mené une enquête par questionnaire auto-administré auprès d'un échantillon aléatoire et représentatif de la population du centre de l'île de Montréal (352 questionnaires remplis). Ce questionnaire s'inspire d'une analyse de la situation plurilingue et ségrégationnelle de Montréal, tout comme d'études antérieures qui nous ont suggéré les déterminants possibles et les différents visages de la perception linguistique. Notre enquête comporte ainsi six regroupements de déterminants (caractéristiques socio-démographiques, langue, origine, appartenance minoritaire, contact interlinguistique et identifications) ainsi que quatre dimensions de perceptions linguistiques (l'évaluation des langues, la perception de la norme linguistique, l'évaluation de la situation linguistique de Montréal et la perception d'une association socio-économique avec le français et l'anglais). Nous avons effectué des analyses bivariées et multivariées afin d'extraire les explications d'une différenciation des perceptions.

Trois des résultats de la thèse sont à relever: premièrement, les déclencheurs des perceptions différentielles suivent un schème triangulaire : les regroupements

sociaux (par exemple l'origine) influencent les perceptions, non pas directement, mais via différentes identifications (notamment régionales et linguistiques) des Montréalais. Deuxièmement, la langue maternelle se révèle moins prédictrice que prévu ; elle influencerait généralement aussi les perceptions à travers des identifications choisies. Troisièmement, les perceptions linguistiques varient surtout en fonction de l'association socio-économique que les langues (le français québécois ou l'anglais) véhiculent et de la place normative et sociale qu'elles occupent au sein de la communauté.

La différenciation des perceptions linguistiques est ainsi liée au contexte urbain qui, à Montréal, est depuis trois siècles le lieu d'une ségrégation économique associée aux langues. Plus généralement, ces résultats suggèrent un certain reflet de la réalité urbaine préexistante dans les perceptions des principales langues. Les perceptions des Montréalais ne sont pas influencées par leurs appartenances sociales, linguistiques ou identitaires quand il s'agit d'observer cette ségrégation. Par contre, la perception des conséquences de cette ségrégation, au niveau linguistique et socio-économique, est objet d'une grande différenciation qu'animent surtout les identifications.

Table des matières

Premier tome

Sommaire iii
Table des matières v
Liste des tableaux x
Liste des figures xxi
Liste des cartes xxiv
Remerciements xxv

Introduction générale 1

Première Partie : La perception linguistique à Montréal 11

Chapitre 1 : Montréal et les Montréalais 13
1.1. Réalités géographiques à «Montréal» 17
La Région métropolitaine de recensement de Montréal 17
L'île de Montréal 17
La ville de Montréal 18
1.2. Les langues des Montréalais 20
1.3. L'émergence des groupes linguistiques à Montréal 23
1760 à 1840 24
1841 à 1914 25
1915 à 1945 27
1946 à 1980 28
1981 à aujourd'hui 31

1.4. La répartition de l'espace : ségrégations montréalaises 39
La ségrégation : une notion 39
La ségrégation résidentielle à Montréal 41

Chapitre 2 : langue et perception - les attitudes 62
2.1. Genèse et polysémie du terme «attitude» 64
Emploi et implications d'un terme technique 65
Prolongement d'un terme : les études ethniques 69
Les attitudes linguistiques 71
2.2. L'étude des attitudes linguistiques au Québec: quelques méthodologies .. 74
Les analyses de contenu 75
L'analyse du comportement 76
La méthode directe 77
La méthode indirecte 80
2.3. Quelles sont les causes d'une perception différentielle des langues? 83
L'association socio-économique 87
Les variables socio-démographiques 91
Une stratification des attitudes 94
2.4. La langue comme déterminant implicite 96

Chapitre 3 : Identifications 99
3.1. Le jugement, la perception et l'identification 101
3.2. Biais perceptif, iniquité sociale et revendication identitaire 105
Le biais perceptif: une approche socio-psychologique 105
L'iniquité sociale 108
La revendication identitaire: une approche sociologique 109
3.3. L'identification et la différenciation à Montréal 111
La catégorisation en «nous» et en «eux» : une approche sociolinguistique 112
Mots-représentations à Montréal 114

Chapitre 4 : Le français québécois et la norme 123
4.1. Le français québécois 125
4.2. La norme linguistique 127
4.3. L'évaluation du français québécois 130
4.4. L'émergence d'une norme québécoise 134

Chapitre 5 : Une étude des perceptions linguistiques 138
5.1. Les dimensions des perceptions 139
5.2. Les déterminants et les hypothèses générales 142
5.3. Les autres dimensions 144
Un statut intermédiaire 147
5.4. Méthodologie 149
Les conditions et méthodes de l'étude 149
L'étendue des Montréalais 150
L'étendue des perceptions 151

Deuxième Partie : l'épreuve empirique 153

Chapitre 6: Enquête par questionnaire - de l'idée aux données 154
6.1. Le questionnaire 155
6.2. La population cible 157
6.3. L'échantillonnage 166
6.4. La collecte de données 173
6.5. Le codage 177
6.6. Les estimations échantillonnales 178
6.7. Résumé 181

Chapitre 7 : Réduction - des données aux variables 182

7.1. Aperçu des termes et techniques 182

7.2. Les variables indépendantes : les caractéristiques socio-démographiques. 185

7.3. Les variables dépendantes : les perceptions 192

7.4. Les variables intermédiaires : l'identification et le contact 206

7.5. Résumé 210

Chapitre 8 : Analyse – des variables aux résultats 211

8.1. La prédiction des perceptions (étape 1 et 3) 214

L'évaluation des langues 215

Le rapport à la norme 218

Les mesures de l'association linguistico-économique 223

La perception de la ségrégation linguistique 228

Conclusions sur la prédiction des perceptions 231

8.2. La prédiction des identifications et du contact (étape 2) 233

Les identités continentales 234

Les identités régionales 236

Les identités linguistiques 239

Le contact interlinguistique 240

Le statut intermédiaire des identifications 243

8.3. La langue maternelle, détermine-t-elle la perception, l'identification et le contact (deuxième volet) ? 247

Les variables linguistiques introduites seules dans l'analyse 248

Ce que la langue explique au-delà des autres variables 250

Le rôle de la langue en tant que prédicteur 253

8.4. Evaluation des résultats par rapport aux hypothèses générales 256

Troisième Partie : Une communauté sociale des Montréalais 258

Chapitre 9 : L'identification et la perception à Montréal 259

9.1. La triade perceptive 260

L'influence des caractéristiques socio-démographiques revisée 261

Les identifications expliquées 266

Le rôle de la langue 274

9.2. La perception de la norme québécoise 276

La norme québécoise évoquée 276

Les langues et la norme québécoise 284

Le français québécois et l'insécurité linguistique 291

9.3. Le paysage perceptif à Montréal : solidarités et schismes 294

Conclusion générale 300

Bibliographie 311

Deuxième tome

Annexes 350

Liste des tableaux

Tableau 1.1. Les origines ethniques «autres» des Montréalais en 1996 37

Tableau 1.2. Le nombre de quartiers et villes en RMR de Montréal selon leur quotient de localisation 48

Tableau 1.3. Les coefficients de corrélation des quotients de localisation linguistiques en la RMR de Montréal 48

Tableau 1.4. L'association entre langues et niveaux socio-économiques : les villes et quartiers de la RMR 54

Tableau 1.5. Les corrélations entre l'indice du revenu du ménage et le quotient de la langue maternelle unique des quartiers et municipalités en RMR de Montréal en 1996 59

Tableau 2.1. Lambert *et al.* (1960): comparaison de l'évaluation des traits de personnalité 85

Tableau 2.2. Les traits dans Genesee & Holobow (1989) par rapport à ceux utilisés dans Lambert *et al.* (1960) 89

Tableau 6.1. Pourcentages des langues maternelles: la RMR, l'île et la ville de Montréal 159

Tableau 6.2. Les langues maternelles uniques du Centre de l'île en comparaison avec la RMR, l'île et la ville de Montréal 164

Tableau 6.3. La stratification des secteurs de recensement 169

Tableau 6.4. L'échantillonnage des unités primaires (UPE) 170

Tableau 6.5. L'échantillonnage des unités secondaires (USE) 171

Tableau 6.6. Elargissement des unités secondaires (USE) et échantillonnage des unités tertiaires (UTE) 172

Tableau 6.7. L'échantillon final 178

Tableau 6.8. Répartition de l'échantillon de départ et de l'échantillon final selon les strates 179

Tableau 7.1. L'évaluation du français québécois 194

Tableau 7.2. L'évaluation du français de France 194

Tableau 7.3. L'évaluation de l'anglais de Montréal 195

Tableau 7.4. L'autosurveillance linguistique 197

Tableau 7.5. Les Français de France et les Francophones du Québec 197

Tableau 7.6. Consensus dans l'évaluation de la langue majoritaire de différents quartiers et villes de l'île de Montréal 199

Tableau 7.7. La perception des différences entre Anglophones et Francophones à Montréal 201

Tableau 7.8. Consensus dans l'évaluation des richesses de différents quartiers et villes de l'île de Montréal 202

Tableau 7.9. L'association linguistico-économique 204

Tableau 7.10. L'association langue-richesse selon les quartiers 205

Tableau 7.11. L'identité régionale 207

Tableau 7.12. L'identité linguistique 208

Tableau 8.1. La perception des langues : la prédiction à travers les mesures linguistiques 216

Tableau 8.2. La perception des langues : résumé de la prédiction commune issue de la première étape d'analyse 217

Tableau 8.3. La perception des langues : résumé de la prédiction commune issue de la troisième étape d'analyse 217

Tableau 8.4. La perception de la norme : la prédiction à travers les mesures linguistiques 220

Tableau 8.5. La perception de la norme : résumé de la prédiction commune issue de la première étape d'analyse 221

Tableau 8.6. La perception de la norme : résumé de la prédiction commune issue de la troisième étape d'analyse 222

Tableau 8.7. L'association linguistico-économique : la prédiction à travers les mesures linguistiques 225

Tableau 8.8. L'association linguistico-économique : résumé de la prédiction commune issue de la première étape d'analyse 226

Tableau 8.9. L'association linguistico-économique : résumé de la prédiction commune issue de la troisième étape d'analyse 227

Tableau 8.10. La perception de la ségrégation linguistique : résumé de la prédiction commune issue de la première étape d'analyse 229

Tableau 8.11. La perception de la ségrégation linguistique : résumé de la prédiction commune issue de la troisième étape d'analyse 230

Tableau 8.12. L'identification continentale : résumé de la prédiction commune issue de la deuxième étape d'analyse 235

Tableau 8.13. L'identification continentale : la prédiction à travers les mesures linguistiques 235

Tableau 8.14. L'identification régionale : résumé de la prédiction commune issue de la deuxième étape d'analyse 237

Tableau 8.15. L'identification régionale : la prédiction à travers les mesures linguistiques 238

Tableau 8.16. L'identification linguistique : résumé de la prédiction commune issue de la deuxième étape d'analyse 239

Tableau 8.17. Le contact interlinguistique : résumé de la prédiction commune issue de la deuxième étape d'analyse 241

Tableau 8.18. Le contact interlinguistique : la prédiction à travers les mesures linguistiques 242

Tableau 8.19. L'explication de quelques identifications par l'origine 244

Tableau 8.20. La participation de certaines identifications à l'explication de la perception 246

Tableau 8.21. Six variables dépendantes prédites par les langues et les autres variables indépendantes et intermédiaires 249

Tableau 8.22. Six identifications prédites par les langues et les variables indépendantes 249

Tableau 8.23. Aperçu des prédictions des variables indépendantes par les mesures linguistiques 251

Tableau 8.24. Aperçu des prédictions des variables intermédiaires par les mesures linguistiques 252

Tableau 8.25. La prédiction des identifications par les langues et les regroupenets sociaux 254

Tableau 9.1. L'explication de l'évaluation du français québécois selon sa valeur 281

Annexes : tome 2

Tableau A1.1. Langues maternelles et langues parlées à la maison au Canada, au Québec et à Montréal (RMR) 352

Tableau A1.2. Connaissances des langues officielles au Canada, au Québec et à Montréal 352

Tableau A1.3. La langue maternelle et la langue utilisée à la maison au Canada sans le Québec 352

Tableau A1.4. La langue maternelle et la langue utilisée à la maison au Québec sans Montréal 353

Tableau A1.5. Les langues maternelles en RMR, sur l'île de Montréal et à la ville de Montréal 353

Tableau A1.6. Les langues d'usage en RMR, sur l'île de Montréal et à la ville de Montréal 353

Tableau A1.7. La connaissance des langues officielles en RMR, sur l'île de Montréal et à la ville de Montréal 353

Tableau A.1.8. La connaissance des langues non-officielles en RMR, sur l'île de Montréal et à la ville de Montréal 354

Tableau A1.9. La première langue officielle parlée en RMR, sur l'île de Montréal et à la ville de Montréal 354

Tableau A2.1. Les études avec échelles sémantiques : caractéristiques des juges et des voix 356

Tableau A2.2. Les adjectifs utilisés : quatres études en comparaison 358

Tableau A3.1. Aperçu des étiquettes identitaires selon quatre sources 360

Tableau A4.1. Aperçu de quelques études sur l'évaluation du français parlé au Québec 362

Tableau A.5.1.Les quartiers et les villes selon les catégories de sélection 364

Tableau A5.2. Comparaison des adjectifs employés pour l'évaluation des langues 365

Tableau A5.3. Comparaison des adjectifs employés pour l'évaluation des qualités personnelles 365

Tableau A6.1. Quelques caractéristiques de la population, de l'échantillon et de l'échantillon pondéré 402

Tableau A6.2. Grille des poids de sélection 405

Tableau A7.1. Liste des noms de variables et leurs contenus 422

Tableau A7.2. Liste des variables indépendantes 425

Tableau A7.3. Liste des variables dépendantes 428

Tableau A7.4. Liste des variables intermédiaires 432

Tableau A7.5. Correspondances des étapes empiriques : dimensions, questions, mesures et variables 434

Tableau A8.1.1.
Aperçu des résultats de la première étape de l'analyse par blocs (en ß) 445

Tableau A8.1.2.
Aperçu des résultats de la deuxième étape de l'analyse par blocs (en ß) 454

Tableau A8.1.3.
Aperçu des résultats de la troisième étape de l'analyse par blocs (en ß) 460

Tableau A8.2.1.
Les mesures linguistiques prédisent les perceptions (en ß) 464

Tableau A8.2.2.
Les mesures linguistiques prédisent les identités et le contact (en ß) 464

Tableau A8.3.1.
Résultats des régressions de la première étape : le français parlé au Québec (traits de solidarité) par blocs de variables indépendantes .. 474

Tableau A8.3.2.
Résultats des régressions de la première étape : le français parlé au Québec (traits de statut) par blocs de variables indépendantes 476

Tableau A8.3.3.
Résultats des régressions de la première étape : l'anglais par blocs de variables indépendantes 478

Tableau A8.3.4.
Résultats des régressions de la première étape : le français de France (traits de solidarité) par blocs de variables indépendantes 480

Tableau A8.3.5.
Résultats des régressions de la première étape : le français de France (traits de statut) par blocs de variables indépendantes 482

Tableau A8.3.6.
Résultats des régressions de la première étape : la surveillance linguistique par blocs de variables indépendantes 484

Tableau A8.3.7.
Résultats des régressions de la première étape : la perception d'une faible maîtrise linguistique par les élèves par blocs de variables indépendantes 486

Tableau A8.3.8.
Résultats des régressions de la première étape : la perception de la différence des Francophones par rapport aux Français de France par blocs de variables indépendantes 488

Tableau A8.3.9.
Résultats des régressions de la première étape : la perception d'une meilleure maîtrise linguistique par les Français de France par blocs de variables indépendantes 490

Tableau A8.3.10.
Résultats des régressions de la première étape : la perception d'un accès différentiel aux postes par blocs de variables indépendantes .. 492

Tableau A8.3.11.
Résultats des régressions de la première étape : la perception d'un accès différentiel aux études par blocs de variables indépendantes .. 494

Tableau A8.3.12.
Résultats des régressions de la première étape : la perception d'une valeur instrumentale de l'anglais par blocs de variables indépendantes 496

Tableau A8.3.13.
Résultats des régressions de la première étape : la perception d'une valeur instrumentale du français par blocs de variables indépendantes 498

Tableau A8.3.14.
Résultats des régressions de la première étape : l'association linguistico-économique par quartiers par blocs de variables indépendantes 500

Tableau A8.3.15.
Résultats des régressions de la première étape : l'association linguistico-économique par quartiers (version forte)par blocs de variables indépendantes 502

Tableau A8.3.16.
Résultats des régressions de la première étape : la perception de la présence numérique des Anglophones par blocs de variables indépendantes 504

Tableau A8.3.17.
Résultats des régressions de la première étape : la perception de la présence numérique des Francophones par blocs de variables indépendantes 506

Tableau A8.3.18.
Résultats des régressions de la première étape : la perception de la présence numérique des Allophones par blocs de variables indépendantes 508

Tableau A8.3.19.
Résultats des régressions de la première étape : la perception de la présence de l'anglais dans les quartiers par blocs de variables indépendantes 510

Tableau A8.3.20.
Résultats des régressions de la première étape : la perception de la présence du français dans les quartiers par blocs de variables indépendantes 512

Tableau A8.3.21.
Résultats des régressions de la première étape : la perception de la présence des autres langues dans les quartiers par blocs de variables indépendantes 514

Tableau A8.3.22.
Résultats des régressions de la première étape : la perception de Montréal divisé en deux par blocs de variables indépendantes 516

Tableau A8.3.23.
Résultats des régressions de la première étape : la perception des différences entre Anglophones et Francophones à Montréal par blocs de variables indépendantes 518

Tableau A8.4.1.
Résultats des régressions de la deuxième étape : l'identité nord-américaine par blocs de variables indépendantes 521

Tableau A8.4.2.
Résultats des régressions de la deuxième étape : l'identité européenne par blocs de variables indépendantes 523

Tableau A8.4.3.
Résultats des régressions de la deuxième étape : l'identité immigrante par blocs de variables indépendantes 525

Tableau A8.4.4.
Résultats des régressions de la deuxième étape : l'identité canadienne par blocs de variables indépendantes 527

Tableau A8.4.5.
Résultats des régressions de la deuxième étape : l'identité québécoise par blocs de variables indépendantes 529

Tableau A8.4.6.
Résultats des régressions de la deuxième étape : l'identité ancestrale québécoise par blocs de variables indépendantes 531

Tableau A8.4.7.
Résultats des régressions de la deuxième étape : l'identité par la résidence québécoise par blocs de variables indépendantes 533

Tableau A8.4.8.
Résultats des régressions de la deuxième étape : l'identité montréalaise par blocs de variables indépendantes 535

Tableau A8.4.9.
Résultats des régressions de la deuxième étape : l'identité anglophone par blocs de variables indépendantes 537

Tableau A8.4.10.
Résultats des régressions de la deuxième étape : l'identité francophone par blocs de variables indépendantes 539

Tableau A8.4.11.
Résultats des régressions de la deuxième étape : la fréquence du contact interlinguistique par blocs de variables indépendantes ... 541

Tableau A8.4.12.
Résultats des régressions de la deuxième étape : le contact interlinguistiquee à travers le conjoint et les amis par blocs de variables indépendantes 543

Tableau A8.4.13.
Résultats des régressions de la deuxième étape : le contact interlinguistique à travers les langues étrangères par blocs de variables indépendantes 545

Tableau A8.4.14.
Résultats des régressions de la deuxième étape : le bilinguisme par blocs de variables indépendantes 547

Tableau A8.5.1.
Résultats des régressions de la troisième étape : le français parlé au Québec (traits de solidarité) par blocs de variables intermédiaires .. 550

Tableau A8.5.2.
Résultats des régressions de la troisième étape : le français parlé au Québec (traits de statut) par blocs de variables intermédiaires 552

Tableau A8.5.3.
Résultats des régressions de la troisième étape : l'anglais par blocs de variables intermédiaires 554

Tableau A8.5.4.
Résultats des régressions de la troisième étape : le français de France (traits de solidarité) par blocs de variables intermédiaires 556

Tableau A8.5.5.
Résultats des régressions de la troisième étape : le français de France (traits de statut) par blocs de variables intermédiaires 558

Tableau A8.5.6.
Résultats des régressions de la troisième étape : la surveillance linguistique par blocs de variables intermédiaires 560

Tableau A8.5.7.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception d'une faible maîtrise linguistique par les élèves par blocs de variables intermédiaires 562

Tableau A8.5.8.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception de la différence des Francophones par rapport aux Français de France par blocs de variables intermédiaires 564

Tableau A8.5.9.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception d'une meilleure maîtrise linguistique par les Français de France par blocs de variables intermédiaires 566

Tableau A8.5.10.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception d'un accès différentiel aux postes par blocs de variables intermédiaires 568

Tableau A8.5.11.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception d'un accès différentiel aux études par blocs de variables intermédiaires 570

Tableau A8.5.12.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception d'une valeur instrumentale de l'anglais par blocs de variables intermédiaires 572

Tableau A8.5.13.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception d'une valeur instrumentale du français par blocs de variables intermédiaires 574

Tableau A8.5.14.
Résultats des régressions de la troisième étape : l'association linguistico-économique par quartiers par blocs de variables intermédiaires 576

Tableau A8.5.15.
Résultats des régressions de la troisième étape : l'association linguistico-économique par quartiers (version forte)par blocs de variables intermédiaires 578

Tableau A8.5.16.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception de la présence numérique des Anglophones par blocs de variables intermédiaires 580

Tableau A8.5.17.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception de la présence numérique des Francophones par blocs de variables intermédiaires 582

Tableau A8.5.18.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception de la présence numérique des Allophones par blocs de variables intermédiaires 584

Tableau A8.5.19.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception de la présence de l'anglais dans les quartiers par blocs de variables intermédiaires 586

Tableau A8.5.20.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception de la présence du français dans les quartiers par blocs de variables intermédiaires 588

Tableau A8.5.21.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception de la présence des autres langues dans les quartiers par blocs de variables intermédiaires 590

Tableau A8.5.22.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception de Montréal divisé en deux par blocs de variables intermédiaires 592

Tableau A8.5.23.
Résultats des régressions de la troisième étape : la perception des différences entre Anglophones et Francophones à Montréal par blocs de variables intermédiaires 594

Tableau A8.6.1. Résultats des régressions avec tous les prédicteurs introduits ensemble (*Fquésol, Perqu45, SLEangl, Normele*) 597

Liste des figures

Figure 1.1. Quelques caractéristiques linguistiques au Canada, au Québec et à Montréal (RMR) 14

Figure 1.2. Les caractéristiques linguistiques au Canada (hors Québec), au Québec (hors RMR de Montréal) et à Montréal (RMR) 15

Figure 1.3. La RMR, l'île et la ville de Montréal selon les langues maternelles 1996 22

Figure 1.4. La RMR, l'île et la ville de Montréal selon les langues d'usage 1996 22

Figure 1.5. La RMR, l'île et la ville de Montréal selon la connaissance des langues officielles 1996 23

Figure 1.6. Les lieux de naissance des Montréalais 1698-1860 25

Figure 1.7. La population montréalaise de 1871 à 1996 29

Figure 1.8. Aperçu historique des origines ethniques 1871-1996 : la ville de Montréal 32

Figure 1.9. Aperçu historique des origines ethniques 1871-1996 : l'île de Montréal 32

Figure 1.10. Aperçu historique des origines ethniques 1941-1996 : la RMR 33

Figure 1.11. Nombre de personnes parlant les langues maternelles les plus fréquentes non-officielles en RMR, île et ville de Montréal en 1996 ... 34

Figure 2.1. Les évaluations linguistiques dans Preston (1963) 93

Figure 2.2. Les attitudes comme filtre 96

Figure 3.1. L'exogroupe à travers les co-références de «eux-autres» et à travers les différenciations de «nous-autres» 120

Figure 5.1. Les déterminants, les dimensions perceptives et le statut intermédiaire 148

Figure 6.1. La RMR, l'île et la ville de Montréal quant au nombre de leur population 158

Figure 6.2. Les rangs d'importance des langues maternelles en RMR, île et ville de Montréal 159

Figure 6.3. Le Centre de l'île selon le sexe 164

Figure 6.4. Le Centre de l'île selon l'âge et le sexe 165

Figure 6.5. Le revenu moyen au Centre de l'île par secteurs de recensement 165

Figure 6.6. La scolarité au Centre de l'île en pourcentages 165

Figure 6.7. Le plan de l'échantillonnage 168

Figure 7.1. La langue principale 186

Figure 7.2. La langue de famille 187

Figure 7.3. Les variables linguistiques 188

Figure 7.4. Les indicateurs de l'origine 190

Figure 7.5. Perceptions de la présence numérique des groupes linguistiques à Montréal 200

Figure 8.1. Les trois étapes de l'analyse 212

Figure 8.2. L'origine, les langues, les identifications et les perceptions 255

Figure 9.1. La triade perceptive 260

Figure 9.2. L'explication des identifications linguistiques par l'appartenance linguistique et les regroupements sociaux 268

Figure 9.3. Les langues maternelles et l'identification québécoise 273

Figure 9.4. La situation diglossique dans les perceptions des Francophones et des Anglophones 287

Figure 10.1. Influences sur les perceptions linguistiques à Montréal 303

Annexes : tome 2

Figure A6.1. Le dendrogramme 394

Figure A6.2. Le plan d'échantillonnage 395

Figure A.6.3. Modèle de pâtés de maison 396

Figure A6.4. Pâtés de maison échantillonnés et ajoutés aux neuf secteurs de recensement 397

Figure A6.5. Le carnet de bord du terrain 398

Figure A6.6. Les langues des questionnaires 406

Figure A6.7. La connaissance des langues étrangères 408

Figure A6.8. Le contact avec des personnes dont la langue principale est le français 410

Figure A6.9. Le contact avec des personnes dont la langue principale est l'anglais 411

Figure A6.10. Le contact avec des personnes dont la langue principale n'est ni le français ni l'anglais 411

Figure A6.11. Le contact avec des Français de France 412

Figure A6.12. Le nombre d'enfants 414

Figure A6.13. Les niveaux d'éducation 415

Figure A6.14. Les identifications 416

Figure A6.15. Les traits importants pour être québécois 418

Figure A6.16. La surveillance linguistique selon la langue des questionnaires 419

Figure A6.17. L'évaluation des langues selon les adjectifs 420

Liste des cartes

Carte 1a Découpages: Région métropolitaine de recensement (RMR) 19

Carte 1b Découpages: l'île de Montréal 19

Carte 1c Découpages: la ville de Montréal 19

Carte 2 Le quotient de localisation de l'anglais, langue maternelle unique (RMR)..... 45

Carte 3 Le quotient de localisation du français, langue maternelle unique (RMR) 46

Carte 4 Le quotient de localisation des langues non-officielles, langue maternelle unique (RMR) 47

Carte 5 Les quotients de localisation des niveaux de scolarité en 1996 53

Carte 6 L'indice du revenu moyen par quartiers et villes de la RMR 61

Carte 7 La RMR selon l'analyse hiérarchique en grappes: le «Centre de l'île» et les sept autres ensembles 162

Remerciements

Je remercie sincèrement tous ceux qui ont croisé mon chemin depuis le tout début de ma recherche : ceux qui m'ont démontré toute leur compréhension et leur soutien tout comme ceux qui ont préféré s'en abstenir. Ils font tous partie du cheminement qu'a pris cette recherche. J'aimerais nommer en particulier les personnes suivantes :

Norbert Dittmar, qui m'a transmis la fièvre empirique ; Pierrette Thibault qui m'a si gentiment ouvert les portes du laboratoire d'ethnolinguistique de l'Université de Montréal et m'a initiée à sa façon de voir Montréal et les langues. Je remercie tout particulièrement Claire Durand qui a su m'intégrer dans son emploi de temps surchargé et m'a empêchée de sombrer dans des abîmes... qui n'étaient pas seulement statistiques. Ensuite, mes remerciements vont à Françoise Crassard et à François Lalonde, qui ont agrémenté mon terrain et ma recherche d'innombrables façons, ainsi qu'à Alain Goudreau pour sa générosité en fin de parcours.

Sans la collaboration de tous les Montréalais qui m'ont ouvert leur porte et qui ont répondu à mon questionnaire, je n'aurais pu écrire cette thèse. Je les remercie sincèrement pour leur patience et leur confiance.

Je remercie également le Conseil d'études canadiennes qui a financé les quatre premières années de ma recherche et de mon séjour à Montréal.

Finalement, «*last but not least*», je remercie Hervé Juste, sans qui cette thèse n'aurait jamais vu le jour.

An alle, die mi hont igele losse – bis heit.
Aber ebbe bsondersch fir mei Bee, Matz und Dad
ohne die i mei neie Hoimet –Montreal– gar nie gseah het

«Si l'homme, donc,
est entré dans la communication linguistique
sur le mode du plurilinguisme,
il a en même temps géré ce plurilinguisme
sur le mode de la péjoration.»
Louis-Jean Calvet, 1999 :76

Introduction générale

Lors de ma première visite au Québec, à Montréal, j'ai été invitée à un «party[1]» d'étudiants anglophones et francophones qui vivaient en collocation dans un triplex typiquement montréalais, aux confins du Plateau[2]. Le mélange de végétarisme et de non-tabagisme m'intriguait, moi, l'hédoniste berlinoise. Surmontant une légère phobie sociale, je me plongeai dans plusieurs conversations. L'une d'elles allait déterminer mes intérêts et mes priorités pour plusieurs années à venir. Une Montréalaise m'a expliqué, à moi, la touriste, en détail et avec un certain plaisir initiateur, comment on arrive, à Montréal et dans la vie en général, à distinguer l'essentiel : un Anglophone d'un Francophone.

---

[1] «***party*** [paRte] n.m. Anglic. Réunion de divertissement organisée à plusieurs personnes pour elles-mêmes ⇒ ③ **partie** ; fam. **pow-wow**. *Aller à un party. Un party d'étudiants, de famille. Le party de Noël, de bureau...* » Le Robert, 1992, *Dictionnaire du Québécois d'aujourd'hui*, Dicorobert, Québec Inc., édité par J.-Cl. Boulanger, supervisé par Alain Rey.

[2] Le «Plateau Mont-Royal» regroupe à partir de 1840 d'anciens villages d'ouvriers francophones et accueille au tournant du siècle dernier de plus en plus d'immigrants européens et de Canadiens-français issus de l'exode rural. Aujourd'hui, le Plateau compte environ 90 000 habitants, qui sont à 85% Francophones. La moitié sont célibataires, 90% d'entre eux ont suivi des cours à l'université et leur revenu moyen se situe en dessous de la moyenne montréalaise. Un tiers de la production artistique montréalaise est produite dans ce quartier qui, depuis les années 80, connaît une gentrification grandissante. C'est un quartier qui symbolise un certain «savoir vivre» bohème.

Sans entrer dans les détails de cette conversation, je peux affirmer que ces jugements ethniques, linguistiques et sociaux émis par mon interlocutrice ont exercé sur moi une réelle fascination. Habituée à une certaine pudeur en ce qui a trait au jugement ethnique, probablement un héritage allemand du génocide, je restais bouche bée devant cette assurance attitudinale. Je ne savais classer ces perceptions ni comme préjugé, ni comme diagnostic.

Comment et pourquoi ces clichés, visiblement partagés par d'autres invités, arrivaient-ils à se répandre et parmi qui ? L'origine de mon interlocutrice jouait-elle un rôle dans ses opinions ? Son bilinguisme, atténuait-il ses perceptions ? Ou était-ce sa langue maternelle qui la prédisposait à une certaine perception des groupes linguistiques, comme tant de personnes me le suggéraient? Ma question de recherche se dessinait : quels sont les déterminants des perceptions linguistiques ?

Le Montréal plurilingue

Mon expérience est indissociable de son contexte spécifiquement montréalais. Une situation plurilingue particulièrement riche et différenciée s'y offre aux visiteurs, aux habitants, mais aussi aux chercheurs. La multiplicité des contacts interlinguistiques s'y conjuge dans une «danse de la vie»[3] quotidienne, ce qui fait de Montréal un laboratoire «naturel» pour tout questionnement sur le fonctionnement social des langues.

Le plurilinguisme citadin, quoique toujours objet de l'ethnographie urbaine, suscite depuis peu l'intérêt des chercheurs en «sociolinguistique urbaine»[4] (Calvet 1994, Barberis 1994, Bulot 1999). La sociologie urbaine redécouverte (Calvet 1993a), le rôle des langues dans la construction sociale et spatiale de la ville est

---

[3] Edward T.Hall, 1983, *The Dance of life*, New York, Doubleday.

[4] Cette «sociolinguistique urbaine» est une approche distincte de celle communément appelée «sociolinguistics of urban vernaculars» ou «sociolinguistique variationniste» qui entreprend l'étude systématique d'un parler urbain spécifique. La «sociolinguistique urbaine» étudie par contre des modes de fonctionnement, des typologies de «coexistences linguistiques» en analysant le contexte urbain spécifique dans lequel ces plurilinguismes s'inscrivent. Ce n'est pas l'organisation sociolinguistique d'un vernaculaire qui est le sujet de cette «sociolinguistique urbaine», mais l'organisation sociolinguistique d'une ville.

exploré à travers différentes formes de «coexistences linguistiques»[5]. La langue est un organe vital et interne de toute ville vue comme un «micro-univers de connaissance [...], un espace vécu : espace investi, espace livré aux appropriations et aux exclusions, espace territorialisé.» (Barberis 1994 :8). La langue pénètre dans ces niveaux socio-spatiaux, la ville étant avant tout un univers d'échanges linguistiques, de paroles, où différentes voix se font entendre, un carrefour «langagier». Les villes étudiées s'étalent de Paris à Dakar (Calvet 1994) en passant par Francfort (Klein 1994) et autres villes européennes (Bulot 1999). Quoique différente de l'urbanisation européenne, celle de l'Amérique du Nord en général, et de Montréal en particulier[6], connaît aussi un «mélange linguistique», comparable, mais en même temps original.

La concentration d'une multitude de langues fait ressortir la particularité de cette ville, une particularité difficile à interpréter en termes québécois ou canadiens. En même temps, cette concentration accentue, accélère ou catalyse certains comportements linguistiques ou sociaux qui peuvent sans aucun doute servir d'exemple pour des schèmes comportementaux plus généralisables en termes géographiques et sociaux.

A Montréal, une vieille souche d'habitants anglophones et francophones se partagent les lieux depuis presque trois siècles dans une symbiose sociale et linguistique hors du commun. Un flux d'immigrants s'assimile à ces deux populations d'origine depuis deux siècles environ, et ne cesse d'augmenter depuis. Les points de vue des Montréalais sur leur ville et leurs langues sont empreints de cette diversité. Le sont-ils d'une façon différente ? Quelle est l'étendue des évaluations et des jugements linguistiques ? Et existe-t-il un facteur déterminant ou expliquant la différenciation des perceptions linguistiques ? Quel est le rapport entre la perception et la langue ?

---

[5] Par exemple l'unification linguistique, le conflit linguistique, les représentations sociolinguistiques (Boyer 1990) ou les cartes cognitives verbales (Vignaux 1994).

[6] Contrairement à l'Europe où le phénomène urbain a connu une croissance continuelle et exponentielle depuis le 13^{ième} siècle, celle de l'Amérique du Nord était planifiée depuis le vieux continent : «from the very beginning those who colonized North America were urban-minded people [...] Each of the major colonizing nations contributed to America's urban heritage» (Chudacoff 1975 :1).

La perception et la langue

Avant de sonder une quelconque relation entre les perceptions et la langue, délimitons l'objet : qu'est-ce que «percevoir» exactement ? Préférer une couleur, détecter l'intrus dans un test, ressentir un malaise, classifier les sensations quotidiennes selon des schèmes de pensée préexistants, organiser de nouvelles informations d'une façon fonctionnelle et interactive, établir une mémoire et y recourir, avoir des préférences de goût, des opinions, des jugements, des attitudes ?

- La perception est «un processus de réception et d'interprétation de stimuli sensoriels» (Raynal & Rieunier 1997 :278). La *réception* de stimuli visuels, auditifs, olfactifs ou sensoriels concerne surtout l'aspect physiologique des perceptions. En linguistique, la perception auditive de sons est souvent associée à la phonétique acoustique, à la patholinguistique, mais aussi à la psycholinguistique.

L'interprétation de ces stimuli est par contre un sujet qui a depuis longtemps retenu l'attention de plusieurs disciplines : philosophie, anthropologie, linguistique et psychologie. Elles partagent toutes une référence plus ou moins explicite à une entité mentale, à un lieu où prendrait place un processus de traitement de l'information. Par contre, la multitude de conceptualisations de cette «entité mentale» témoigne des débats qu'elle génère. C'est le fonctionnement du processus[7], mais aussi sa structure[8] qui animent les controverses. Un processus de traitement d'information inclut l'entrée des données (la perception physiologique), le tri de ces données (la perception sélective), mais aussi leur interprétation. Cette interprétation se fait grâce à des structures, connues notamment sous le nom de «percepts», «catégorisations», «classifications» et «représentations mentales»[9]. L'influence, voire le déterminisme, de ces catégorisations sur la pensée et la vision du monde reste une variable inconnue.

---

[7] La perception est-elle innée ou acquise ? Son traitement est-il dirigé par des données empiriques (*bottom-up*) ou par des concepts (*top-down*) ?

[8] Est-elle catégorielle et inférentielle («On ne voit que ce que l'on connaît.») ?

[9] Bérubé (1999 :89-148) retrace l'étymologie et l'emploi scientifique du terme «représentation». Ratmeyer (1993) fait le tour des termes scientifiques et présente leurs acceptions scientifiques: «représentations mentales», «schémata», «scripts», «frames», «concepts», etc., *Schematheoretische Ansätze in der Kognitionswissenschaft und Wissenssoziologie*, mémoire de maîtrise, Freie Universität Berlin.

Néanmoins, une dimension semblait dès le départ procurer un accès simple et naturel à l'étude des catégorisations mentales : la langue.

La langue, phénomène propre au fait humain, a souvent été considérée comme «classificateur» de prédilection, suivant l'idée que la langue d'un individu détermine la façon dont il perçoit les choses. Dans cette perspective, l'influence des systèmes linguistiques sur la perception de la réalité est déterminante.

Cette perspective est un sujet d'étude vieux comme la philosophie elle-même, car il fait partie de la recherche sur la connaissance humaine, sur la réalité et sur la vérité de l'existence. Héritières de ces questionnements linguistiques, différentes disciplines comme la psychologie, la linguistique, la sociologie et l'anthropologie amènent plusieurs éléments de réponse. Dans toutes ces disciplines, il se trouve des adeptes de la position qui part de l'idée que, « étant en présence d'une classe définie d'objets (choses materielles, rapports, etc.), nous la voyons d'une manière ou d'une autre en fonction du système de classification que nous fournit la langue dans laquelle nous pensons. » (Schaff 1969 :42).

Cette position d'une préfiguration linguistique de la perception trouve ses racines dans la philosophie allemande du 18^{ième} siècle. Selon ***Herder***[10], un précurseur en matière de langue, l'homme doit sa position à la langue, médium de l'esprit[11].

Humboldt oriente la pensée de Herder vers une perspective sur le langage, qui n'est plus

> « ... le reflet des structures sociales, culturelles ou psychiques, il en devient sa cause. Humbodt accorde au langage une importance beaucoup plus grande que ne le font ses prédécesseurs : il ne sert pas à désigner une 'réalité' préexistante ; c'est plutôt lui qui organise pour nous le monde environnant. Ces idées, qui restent chez Humboldt une prise de position philosophique, donneront au 20^{ième} siècle naissance à plusieurs types d'études empiriques. » (Todorov 1972 : 85).

---

[10] Johann Gottfried Herder (1744-1803), philosophe allemand, écrit à 25 ans, notamment en refutant quelques thèses de Süßkind (qui, lui, est en quête de la preuve d'une origine divine du langage) un ouvrage, *Abhandlung über den Ursprung der Sprache* (1770, Berlin, königliche Akademie der Wissenschaften), qui lui mérite le prix français de *la Classe de Philosophie spéculative* de 1771.

[11] « La conception qui se fit alors jour dans l'esprit de Herder et qui devait par la suite sérieusement influencer certains courants de la philosophie du langage, contient, entre autres, une thèse énonçant que le système de la langue nationale forme la vision du monde des membres de la nation concernée. » (Schaff 1969 :17). C'est cette thèse qui vaut à Herder le mérite douteux d'être le père du déterminisme linguistique, même si ses écrits sont encore loin des spéculations romantiques qui évoquent une certaine mystique idéaliste.

La langue a un rôle formateur, chaque système linguistique possède une *Weltanschauung*, une vision du monde[12]. Le langage n'est pas *ergon*, mais *energeia*, la langue crée le monde humain. C'est ce que devrait être l'objet de la linguistique selon Humboldt. Des écoles «néo-humboldtiennes» s'ensuivent, comme la ***Feldtheorie***, l'étude des « champs sémantiques » ou « champs conceptuels » et des penseurs-disciples qui, comme ***Weisgerber***, ne considèrent plus la langue comme reflet de la réalité, mais comme «créatrice» de symboles, et donc source de la réalité. Il n'est plus question d'une réalité *externe*, mais d'une intériorisation complète du rôle de la langue maternelle qui génère notre vision du monde[13].

> « Évidemment, ce n'est pas parce qu'on juge une doctrine idéaliste et mystifiante qu'on doit refuser de voir la réalité des problèmes qu'elle traite. [...] En passant du plan de la mystique sur le plan de la science, ne rejetons pas cependant l'observation fondamentale que Weisgerber nous communique : les différences linguistiques équivalent à des différences dans la classification des objets du monde extérieur, ce qui projette en définitive sur notre vision du monde. » (Schaff 1969 :41-43).

Le lien entre langue et pensée retrouve une nouvelle plateforme avec les écrits de Sapir et de son élève Whorf, spécialiste en langues amérindiennes : l'***«hypothèse Sapir-Whorf»***, ou «l'hypothèse de la relativité linguistique»[14]. Plus d'un siècle après Humboldt[15], Whorf reprend ses idées, mais inductivement, à partir de données empiriques. Il décrit des différences obligatoires dans les structures grammaticales en

---

[12] Wilhelm v. Humboldt, *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwickelung des Menschengeschlechts*, édité par A. F. Pott, Berlin, Verlag von Calvary & Co., 1880 ; réédité par Walter A. Koch (éd.), 1974, Hildesheim, Georg Olms Verlag.

[13] Weisgerber prend des exemples de la parenté comparant le latin et l'allemand (*Onkel- patruus, avunculus*) pour démontrer que certains rapports familiaux sont intraduisibles et que la conception de ces rapports doit donc forcément être différente dans les deux sociétés (1962 :63-77). Leo Weisgerber, 1962 (3e édition), *Grundzüge der inhaltbezogenen Grammatik*. Düsseldorf, pädagogischer Verlag Schwann.

[14] Les écrits de Benjamin Lee Whorf (1897-1941) ont été publiés après sa mort dans le recueil: *Language, Thought, and Reality : Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, édité par John B. Carroll, 1956, Cambridge, MA, MIT Press. Darnell (1999) donne un aperçu de la trajectoire professionnelle de Whorf, de ses liens avec Franz Boas et Edward Sapir ainsi que de ses récentes relectures et critiques.

[15] Sapir connaissait les écrits de Humboldt, «mais ses idées au sujet du rôle du langage dans la connaissance, lesquelles incitèrent Whorf à des nouvelles recherches, n'ont pas de rapport génétique direct avec les conceptions de Humboldt.» (Schaff 1969 :90).

comparant plusieurs langues, ce qui permettrait, selon lui, différentes visions du monde[16].

Dans une interprétation extrême des écrits de Sapir et Whorf, l'hypothèse postule la structuration mentale d'une langue particulière : «Dis-moi quelle langue tu parles, et je te dirais comment tu penses». De récentes relectures des fameuses hypothèses Sapir-Whorf (Lucy 1985, Leavitt 1997, Gumperz & Levinson 1996[17]), Jane Hill parle de «neo-Whorfian revival» (1999 :439), permettent d'atténuer l'étendue de l'interprétation. Ces relectures insistent surtout sur le fait que le lieu ultime de la langue n'est pas le cerveau, mais l'appartenance à un groupe linguistique. Selon cette acception, la structuration n'est plus exclusivement mentale, mais avant tout sociale et s'exerce à travers une enculturation, une socialisation linguistique qui forge une certaine perception sociale de l'entourage[18].

> « Selon Powers [1973][19], le système nerveux humain est ainsi fait que les modèles qui commandent la conduite et la perception ne remontent à la conscience que lorsqu'il y a changement de programme. C'est pourquoi les codes les plus importants qui commandent notre existence fonctionnent au-dessous du niveau des contrôles conscients, et ne se prêtent généralement pas à l'analyse. C'est un point important mais qu'on a tendance à oublier ou à nier. [...] C'est pourquoi l'homme

---

[16] L'anthropologie cognitive, qui étudie surtout le rapport entre culture et pensée humaine, accède encore aujourd'hui aux perceptions à travers la langue. Les classifications terminologiques servent souvent d'accès aux catégorisations mentales ou structurations du savoir, dont notamment la sémantique ethnographique (la comparaison de classifications ou taxinomies «populaires» des animaux, des plantes, des couleurs, etc.), la statistique lexicale (glottochronologie) ou certaines formes d'analyses de discours. Brown (1999) présente une synthèse et analyse de «quatre décennies d'anthropologie cognitive». Ces courants partagent «une approche anthropologique comparative pour l'étude de la cognition humaine dans son contexte culturel...» (Brown 1999 :91). La comparaison de la différenciation des perceptions constitue donc avant tout un moyen d'accès à l'objet d'étude : «les systèmes de connaissance».

[17] John A. Lucy, 1985, Whorf's view of the Linguistic Mediation of Thought, In : E. Mertz & R. Parmentier (éds.), *Semiotic Mediation : Sociocultural and Psychological Perspectives*, Orlando, Academic Press, pp. 73-95. ; John Leavitt, 1997, *Défense et illustration de la relativité linguistique*, texte non-publié, Université de Montréal ; John J. Gumperz & Stephen C. Levinson (éds.),1996, *Rethinking linguistic relativity, Studies in the social and cultural foundation of language*, Cambridge & New York, Cambridge University Press. Un re-examen de l'interprétation que Whorf fait de la notion de «temps» (ou de l'absence des notions de temps dans le système linguistique) dans la culture Hopi est proposée par Maria Villela-Petit, 1992, Le temps dans la Langue et la Culture Hopi, In *: L'Homme et la Société*, 104, pp. 121-136.

[18] La thèse de Whorf «... n'implique pas, faut-il souligner, un postulat déterministe : telle langue, (nécessairement) telle vue du monde. Elle demande seulement d'admettre qu'une langue a une inclination, une orientation sémantique facilitant certaines manières de penser au détriment d'autres...» (Villela-Petit 1992 :121, *op.cit.*).

[19] William Treval Powers, 1973, *Behavior: the control of perception*. Chicago, Aldine Publications.

considère automatiquement comme inné ce qui lui appartient le plus en propre, c'est-à-dire la culture de son enfance. » (Hall 1979 :49).

C'est dans cette acception sociale de la langue en tant que «structurant» d'une perception que notre recherche se situe. La perception sociale est au cœur même de notre existence ; apprise jeune, elle est souvent intériorisée et automatisée au point d'échapper à la conscience immédiate. Ainsi, il nous importe d'ancrer tout jugement, toute évaluation linguistique ou autre, dans cet océan d'activités linguistiques ou extralinguistiques qui font les marées du quotidien[20].

Une étude de la perception sociale à Montréal

Techniquement, les perceptions fonctionnent chez tous les êtres humains de la même façon, mais elles sont loin de produire partout les mêmes résultats ; elles se différencient et se stratifient – tout comme le parler – aux niveaux individuel, social, culturel ou autre. Est-ce cette stratification qui produit leur diversité? Est-ce le partage d'un trait socio-démographique qui fait que des gens perçoivent les choses d'une manière semblable? Est-ce l'appartenance à un groupe ethnique, social et/ou linguistique qui guide la sélection, le tri et même l'interprétation des données ?

Les exemples de différenciations de perceptions ne manquent pas – ils sont loin d'être tous connus et décrits (voir Jandt 1998 :169-186). Mais pourquoi «voit»-on les choses différemment ? Les différences culturelles entre les perceptions permettent un accès aux classifications cognitives, mais la recherche de principes déclencheurs d'une différenciation entre les éléments contrastés reste souvent secondaire au questionnement et donc inexplorée. La familiarité des objets, c'est-à-dire l'habitude du quotidien, ressort comme facteur pouvant causer des différences marquées.

Bourdieu établit empiriquement dans *La distinction* (1979) une relation entre classes sociales et perceptions, préférences de goût, classements. Selon lui, la représentation sociale est imprégnée d'une histoire collective qui hiérarchise les perceptions à travers les classes sociales. La hiérarchie sociale peut donc être

---

[20] C'est «la praxématique», réflexion théorique au sein de la linguistique, qui défend un ancrage de toute réflexion linguistique dans une *praxis* linguistique : «Comment penser le sens hors de l'expérience pratique à partir de laquelle l'homme élabore les représentation du monde qu'il verse au langage ?» Siblot, P. & F. Madray-Lesigne (1993).

considérée comme un des déclencheurs d'une différenciation, d'une «distinction» des goûts et des jugements.

Les mécanismes concrets et divers de ces différenciations font surtout l'objet d'études en psychologie sociale. Les regroupements se différencient en présence d'un autre groupe, d'un Autrui social. Ainsi, un déclencheur minimal (la présence d'un Autre significatif) permet d'étudier l'impact sur la perception, l'identification et le jugement social.

Une tradition méthodologique, développée en psychologie sociale, renseigne de façon particulièrement fructueuse sur d'éventuels déterminants de la différenciation des perceptions : la méthodologie des «faux-couples» ou «matched-guise». Ces études sur les «attitudes linguistiques» varient systématiquement différents groupes socio-démographiques et linguistiques dans un contexte dit «de laboratoire» afin d'extraire des opinions diverses sur certaines langues ou variétés de langue. Le terme «attitude linguistique» est fortement associé à cette tradition scientifique qui consiste à «découvrir» la variabilité des comportements face à la langue, et à contraster différentes constellations de personnes chez lesquelles ils se manifestent. C'est cette tradition (plus méthodologique que conceptuelle) qui impose le terme d'«attitude», cette «prédisposition à agir» ou «comportement social» qui s'actualise souvent verbalement (Laur 1994).

La «perception sociale» se cristallise ainsi dans différents «jugements», «attitudes» ou «évaluations». Dans notre recherche, la notion de «perception sociale» est traitée comme un terme générique qui intègre les autres notions et leurs acceptions diverses dans différentes disciplines. La «perception sociale» semble couvrir davantage tous les aspects d'un continuum allant de l'influence d'une évolution ontogénétique à celle d'un développement phylogénétique dans toute l'étendue physiologique et sociale des termes. Les perceptions «linguistiques» ne représentent qu'un aspect particulier des perceptions sociales, celles envers des phénomènes linguistiques et épilinguistiques.

Les aspects conceptuels et méthodologiques de la «perception linguistique» sont explorés dans la première partie de la thèse sous forme d'«attitudes» face aux langues (chapitre 2), d'«identifications» aux groupes linguistiques (chapitre 3) et de

«variations linguistiques» (chapitre 4). Le premier chapitre fait le tour des aspects (épi-) linguistiques du terrain, «Montréal».

Dans la seconde partie de la thèse, les déterminants de la différenciation perceptive sont recherchés empiriquement. Les données de cette recherche proviennent d'une enquête empirique par questionnaire autoadministré, réalisée durant l'hiver 1995/96 et renferment les opinions et les jugements de 352 Montréalais. Il s'agit d'un échantillon probabiliste de la population du centre de l'île de Montréal. Ces Montréalais évaluent l'anglais et le français, leur rapport à une norme linguistique, la présence anglophone et francophone à Montréal, et se prononcent sur leurs habitudes linguistiques, leur vécu migratoire montréalais ou autre ainsi que sur leurs identifications (chapitres 6, 7, et 8).

La troisième partie recombine le «paysage» linguistique et épilinguistique selon les résultats obtenus. L'influence de la langue et des autres déterminants sur la perception est délimitée, un mécanisme perceptif est dégagé et remis dans le contexte montréalais (chapitre 9).

Dans son approche, cette thèse emprunte plusieurs axes et recourt à différentes traditions. Elle se situe avant tout dans une tradition linguistique, car elle sonde un des aspects du fait linguistique dans son actualisation sociale : la perception. Elle est également sociologique, car elle utilise une enquête par questionnaire, des analyses multivariées, mais aussi parce qu'elle examine une stratification sociale urbaine avec une méthodologie quantitative. Plus généralement, elle s'inspire d'une tradition anthropologique, car elle questionne la perception de l'Autre, même si, concrètement, elle se place plutôt dans une tradition sociopsychologique pour trouver des déclencheurs potentiels des perceptions différentielles. Elle emprunte aussi à la géographie humaine une méthode pour retracer les concentrations linguistiques et socio-économiques à Montréal.

Les axes se croisent là où la langue, l'identité et les perceptions s'entremêlent en un tout significatif : la société montréalaise. Ces axes, eux-mêmes composés d'une pluralité non seulement pragmatique, mais aussi conceptuelle, constituent le fil conducteur des pages à venir.

Première partie

La perception linguistique à Montréal

Les perceptions se nourissent de réalités préexistantes et extérieures aux sujets. Ces réalités extérieures se matérialisent dans l'espace vécu des Montréalais : le territoire géographique de la région montréalaise. Plusieurs des facettes urbaines animent les rapports linguistiques: les différentes actualisations administratives, l'historique démo-linguistique ainsi que les structures ségrégationnelles. Le terrain montréalais est morcelé depuis plus de deux siècles en regroupements linguistiques, sociaux et ethniques plus ou moins amalgamés (chapitre 1).

L'espace montréalais se partage en fonction de la présence de l'autre, présence qui constitue le thème pivot des trois chapitres suivants : les évaluations de l'autre groupe linguisitique (ou de l'autre langue) sont l'objet de prédilection des études sur les «attitudes linguistiques», décortiquées au deuxième chapitre dans leurs aspects étymologique, méthodologique, et surtout par rapport à leur contribution à l'explication des différenciations attitudinales.

L'appartenance à des groupes (socio-démographiques, linguistiques ou autres) ressort de ces études comme facteur primordial pour la différenciation des perceptions. Ainsi, l'appartenance à un groupe a le potentiel de différencier une perception. Toute appartenance repose sur la définition des frontières du groupe. C'est encore la présence d'autrui qui déclenche le besoin d'appartenance, mais aussi de différenciation par rapport à l'autre groupe. Cet antagonisme entre endogroupe et exogroupe, déclenché par la présence de l'autre, se verbalise ou se manifeste dans

l'identification. Le chapitre 3 construit à partir de trois approches (sociopsychologique, sociologique et sociolinguistique) des voies d'accès aux identités telles qu'elles pourraient se présenter à Montréal. Il s'avère que l'Autre linguistique n'est pas seulement *inter*linguistique, mais renferme aussi une altérité *intra*linguistique. Le chapitre 4 retrace la variation et la norme française dans ses actualisations internationales, québécoises et montréalaises.

Ainsi, les quatre premiers chapitres introduisent plusieurs déterminants potentiels des perceptions (la langue, le sexe, l'origine, etc.) extraits d'études antérieures, mais ils tracent aussi et avant tout les grandes lignes des dimensions perceptives à explorer dans cette thèse (perception de l'anglais, du français, du français québécois, du contact interlinguistique, de la norme, etc.). Dans le cinquième chapitre, nous résumons ces déterminants et dimensions et les ordonnons. Nous émettons également des hypothèses générales pour la recherche empirique à effectuer (deuxième partie).

«... down in the angle at Montreal,
on the island about which the two rivers join,
there is little of this sense of new and endless space.
Two old races and religions meet here and live their separate legends, side by side.
If this sprawling half-continent has a heart, here it is.
Its pulse throbs out along the rivers and railroads ;
slow, reluctant and rarely simple,
a double beat,
a self-moved reciprocation. »
Hugh MacLennan 1945, avant-propos

Chapitre 1

Montréal et les Montréalais

Montréal est une ville étonnante car elle cumule et conjugue plusieurs particularités au sein du Québec, du Canada et de l'Amérique du Nord. Réputée comme la plus grande métropole du Canada jusque dans les années 1980[21], Montréal reste de loin la ville la plus vaste et la plus hétérogène au sein de sa province, le Québec. Son hétérogénéité est d'autant plus remarquable et remarquée qu'elle est entourée d'une ruralité beaucoup plus uniforme.

Le Québec, une des régions originelles du Canada[22], est la seule province à avoir le français comme unique langue officielle[23]. C'est la «zone francophone par excellence d'Amérique. La seconde communauté de langue française au monde.» (Deniau 1983 :32). Sa population, majoritairement francophone, couvre un vaste

---

[21] Toronto a connu une croissance exponentielle à partir de 1981 (Driedger 1991 :53), entre autres à cause de diverses annexions. Cet agrandissement trouve un certain parallélisme dans le dépeuplement de Montréal, dû entre autres à un déplacement économique et à une politique monolinguistique croissante au Québec, voir aussi ci-dessous et chapitre 4.

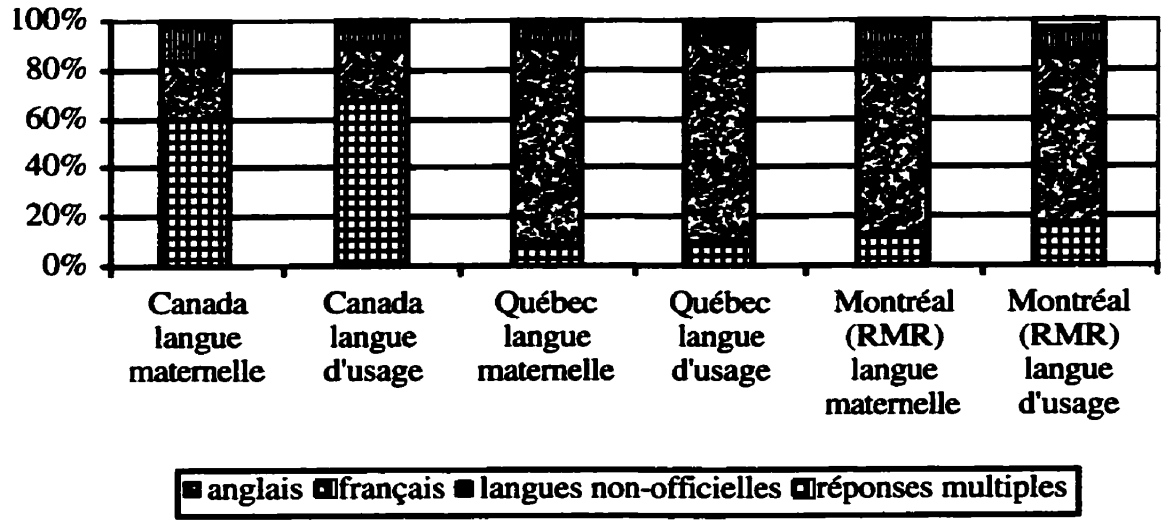
[22] En 1840, l'Acte d'Union du Haut (Ontario) et du Bas-Canada (Québec) ratifie la première composition du «Canada».

[23] La constitution canadienne, l'Acte de l'Amérique du Nord britannique (1867), donne au français et à l'anglais le statut de langues officielles au Canada (article 133). Depuis 1977, le français est la seule langue officielle de la province du Québec (Charte de la langue française, la loi 101).

territoire autour de quelques centres urbains, dont la «Région Métropolitaine de Montréal».

La moitié de la population québécoise réside dans cette agglomération montréalaise, qui constitue une des «Régions métropolitaines de recensement» (RMR). Les données du recensement permettent de retracer les proportions des langues parlées au Canada, au Québec et à Montréal de la façon suivante[24] :

Figure 1.1.
Quelques caractéristiques linguistiques au Canada, au Québec et à Montréal (RMR)



L'anglais prédomine au Canada comme langue maternelle et comme langue d'usage, tandis que la grande majorité de la population québécoise et montréalaise parle le français. La minorité linguistique est ainsi double : le français est une langue minoritaire au Canada, l'anglais au Québec[25]. Ces proportions s'intensifient si l'on considère les pourcentages de la distribution : 86% des Canadiens qui parlent le français comme langue maternelle sont des Québécois[26], alors que 73% des Québécois qui parlent l'anglais comme langue maternelle sont des Montréalais. Il semble donc important de rendre compte du rapport d'inclusion si l'on veut examiner

---

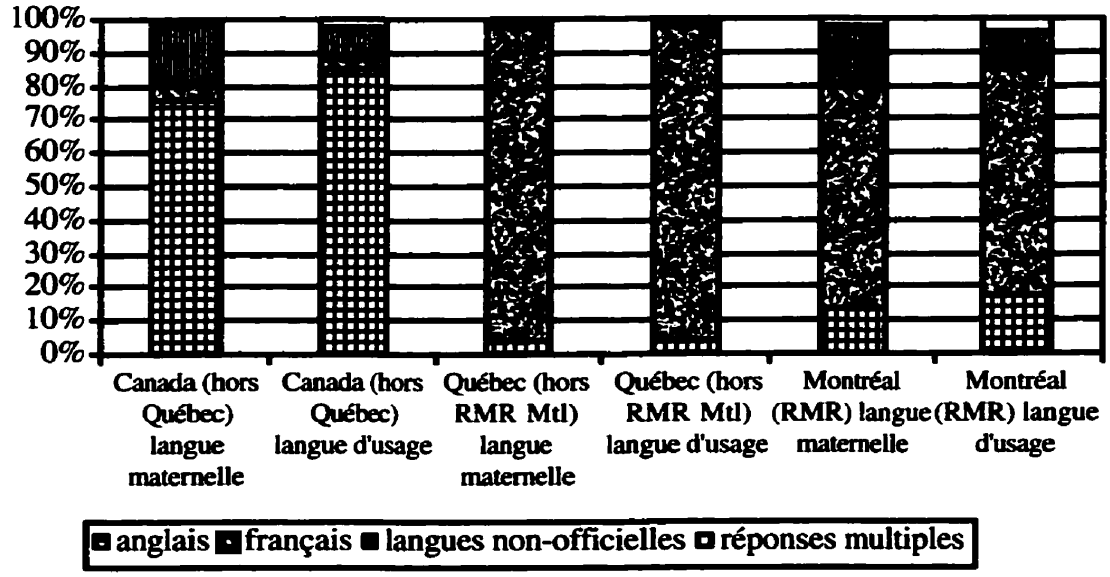
24 Toutes les données et fréquences figurent en annexe 1.1. à 1.4. Nous avons compilé ces données avec les chiffres provenant du recensement de Statistique Canada 1996.

25 Les définitions internationales, canadiennes et québécoises de «minorité» (et à plus forte raison de «minorité linguistique» sont exhaustivement présentées et discutées dans Bauer (1994).

26 Les Francophones dits «hors Québec» se trouvent surtout en Ontario et en Acadie, voir surtout Mougeon & Beniak (1988).

la diversité linguistique. La figure 1.2. montre les caractéristiques linguistiques du Canada «hors Québec» ainsi que celles du Québec «hors Montréal (RMR)».

Figure 1.2.
Les caractéristiques linguistiques au Canada (hors Québec), au Québec (hors RMR de Montréal) et à Montréal (RMR)



La minorité de langue française au sein du Canada tout comme la prédominance francophone au Québec paraissent ainsi plus clairement. Pour Montréal par contre, deux particularités se dessinent: un taux élevé d'Anglophones[27] et un taux élevé d'Allophones[28] par rapport au reste de la population québécoise. Quant à l'anglais, parlé majoritairement au niveau canadien, il demeure une langue minoritaire à

---

[27] Nous avons choisi ici d'orthographier les noms «Anglophone», «Francophone» et «Allophone» avec une majuscule, car, tout comme pour «Anglais» ou «Français», nous considérons qu'il s'agit dans le cadre de cette thèse de noms *propres* désignant des groupes de personnes.

[28] Le terme «Allophone» «se dit d'une personne dont la langue maternelle n'est pas celle de la communauté dans laquelle elle se trouve» (Larousse 1994). Ce terme fait partie du langage courant au Canada et au Québec pour désigner toute personne n'ayant ni l'anglais ni le français comme langue maternelle. Nous tenons à souligner deux éléments par rapport à cette notion: (1) parce qu'un tel terme suggère que ces personnes forment une sorte de groupe cohérent, il est nécessaire de retenir qu'il s'agit de gens très hétérogènes de par leurs origines, langues et mœurs qui ne partagent que le fait qu'ils parlent une langue maternelle AUTRE que l'anglais ou le français. (2) Il faut retenir que la plupart de ces Allophones parlent l'anglais et le français couramment et utilisent l'une ou l'autre comme langue parlée à la maison et/ou au travail (en 1996, seulement 1,9% des Montréalais en RMR ne connaissent ni l'anglais ni le français). Nous adoptons quand-même l'usage du terme dans ce cadre, non par conviction, mais par pragmatisme.

Montréal. Les Anglophones forment néanmoins une communauté linguistique bien ancrée et préservée[29].

En RMR de Montréal, 18% de la population parlent une autre langue maternelle que l'anglais ou le français. Montréal est peuplée de «pas moins de 80 ethnies venues des cinq continents»[30]. « Une ville aux mille visages»[31] qui constitue un cas d'une richesse particulière car, « à une époque où les sociétés homogènes sont en passe de devenir des objets de curiosité, la réflexion sur le cas de Montréal ne peut être que féconde. » (McNicoll 1993 :10).

Cette situation linguistique vaut à Montréal une attention toute particulière. Les milieux politique, administratif et scientifique ont déployé des efforts considérables pour construire la connaissance de la langue et de ses épiphénomènes. Montréal est insérée dans une législation linguistique sans égale car relevant de deux paliers gouvernementaux (canadien et québécois) ; la planification linguistique a connu une panoplie de lois et de projets de lois « disparates, contradictoires ou même concurrentiel[le]s » (Leclerc 1992 :509, Daoust 1982, Chevrier 1997).

Ville tricentenaire, Montréal pratique le recensement depuis 1665[32]. Des traditions sociolinguistiques et psychosociales y ont créé des nouvelles tendances, laissant un riche héritage sous forme de corpus linguistiques[33], de méthodologies[34] et d'innombrables études de cas.

---

[29] Mais voir J. Legault, 1992, *L'invention d'une minorité: Les Anglo-Québécois*, 1992, Boréal; R. Scowen, 1991, *A different vision: The English in Quebec in the 1990s*, Maxwell, Canada.

[30] Montréal, Tourist guide 1998-1999, 13ième édition, publications Québec, p. 7.

[31] Pierre Bourque (maire de Montréal) dans son introduction au guide touristique de la ville, 13ième édition, publications Québec.

[32] Un dénombrement systématique des Montréalais a été effectué depuis 1665 (Statistiques du Canada, 1876), même si c'est seulement à partir de 1870, par un acte sanctionné, que la dénomination «recensement» a été adoptée: «Le recensement 1870-71, le premier entrepris depuis la passation de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, a été fait par autorité de l'Acte du Recensement, sanctionné le 12 mai 1870.» (Statistiques du Canada 1873). Dorénavant, les recensements seront numérotés. Il reste à souligner que cette extraordinaire richesse est accessible car le Canada est un des rares pays qui non seulement procède dès le début à un dénombrement régulier et systématique, mais qui, aussi, a réussi à conserver ces documents à travers le temps.

[33] Voir Boisvert et Laurendeau (1988) pour un aperçu et une brève description des corpus accessibles.

[34] Différentes méthodologies et/ou méthodes originales ont vu le jour à Montréal: l'analyse d'offres d'emplois exigeant le bilinguisme par Lieberson (1970), la méthode des faux-couples développée par l'équipe de Lambert *et al.* (1960), Heller *et al.* (1982) procèdent au «double espionnage» dans une brasserie montréalaise pour élucider l'emploi concret de l'anglais et du français dans le quotidien et à différents échelons d'une entreprise, pour ne nommer que quelques exemples.

Réalités géographiques à Montréal

Trois circonscriptions géographiques empruntent le nom de Montréal. La limite administrative de « Montréal » est celle de la ville de Montréal. Néanmoins, vue d'avion, l'agglomération urbaine gomme ces limites administratives. Soumise à des lois de croissance urbaine particulières[35], la « région de Montréal »[36] a connu différents découpages géographiques usuels dont notamment trois délimitations fort connues et courantes[37]: (1) la Région métropolitaine de recensement (RMR) de Montréal, (2) l'île de Montréal, qui coïncide[38] avec la Communauté Urbaine de Montréal (CUM) et (3) la ville de Montréal (voir les cartes 1 a, b et c).

La Région métropolitaine de recensement de Montréal (RMR) est une partie de la région de Montréal, et, comme son nom l'indique, ce découpage est conçu pour fins de recensement. La définition de Statistique Canada est souple[39] et prévoit des ajustements au fil du temps, des changements et de la croissance de «noyaux urbains». Ainsi, jusqu'au recensement de 1976, la RMR concordait avec le découpage géographique de l'île de Montréal[40]. Élargie depuis, la RMR intègre des quartiers de banlieue ou des régions rurales ainsi que le Centre-ville administratif.

L'île de Montréal est avant tout le découpage naturel d'un territoire délimité par deux cours d'eau: le Saint-Laurent et la Rivière des Prairies. Cet espace, issu

---

[35]Voir McNicoll (1993 :10-11). Elle soutient que Montréal suit un modèle nord-américain de croissance urbaine, mais constitue en même temps un cas très spécifique et non réductible à ce modèle.

[36]Autrefois «plaine de Montréal» (Blanchard 1953), elle est aujourd'hui désignée «région 06», une des 16 régions du Québec (Fontan 1995 :13). Une discussion de différentes définitions de cette région se trouve dans: Bernard, André; Léveillé, Jacques & Guy Lord (1974), *Profil: Montréal*, Ministère d'État, Ottawa.

[37] Dès ses débuts, le dénombrement des Montréalais connaît la difficulté de différents découpages géographiques: il est question de «Montréal et ses environs» (1665, 1667), de l'«Isle de Montréal» (1681, 1688, 1698), de «Ville-Marie» (1698), de «Ville-Marie de Montréal» (1685), de «Montréal dans l'Isle» (1692) et de «Montréal et banlieue» (1706, 1739) ou «Montréal» tout court sans précision de l'étendue territoriale (1784, 1790, 1825).

[38] La CUM inclut l'île de Montréal, l'île Bizard, l'île Dorval et quelques autres îles adjacentes.

[39] «Le concept général de région métropolitaine de recensement (RMR) s'applique à un grand noyau urbain ainsi qu'aux régions urbaines et rurales adjacentes dont le degré d'intégration économique et sociale avec ce noyau urbain est très élevé.» Statistique Canada 1994 (95-330):761.

[40] Voir Mongeau (1979) pour les correspondances de secteurs de recensement de 1951 à 1976. D'autres élargissements ont eu lieu en 1986 et en 1996.

d'une commodité géographique, a donné naissance en 1970 à un organisme intermunicipal, la Communauté urbaine de Montréal (CUM), qui regroupe à l'heure actuelle 29 municipalités. Cette corporation fournit diverses unités administratives gérant des services supramunicipaux comme la police et les transports en commun (Bauer 1994 :98)[41]. Le centre de la CUM montre une forte densité de population qui se raréfie de part et d'autre de l'axe sud-ouest et nord-est, c'est-à-dire aux points extrêmes de l'île. 15% de la surface de l'île est inhabitée, les mouvements migratoires allant plutôt du nord-ouest au sud-est, dépassant l'île vers les rives nord et sud[42]. Ce découpage est souvent utilisé comme unité de base pour parler de Montréal (McNicoll 1993, Collectif Commission 1992, Bied 1992)[43].

La ville de Montréal est une des municipalités de la CUM[44] et couvre différentes parties de l'île, dont certaines ne sont pas reliées. Jusqu'au 19ième siècle, la ville de Montréal correspondait tout simplement à l'espace habité de l'île. La munici-

---

[41] La CUM, administrée par un conseil et un comité exécutif, regroupe cinq commissions permanentes et exerce sa compétence dans plusieurs domaines, dont l'évaluation des biens immobiliers, la réglementation de l'industrie des taxis, la sécurité publique (la police), le centre d'urgence 911, le transport en commun (STCUM), etc. Pour un historique de quelques fonctions, voir aussi Sylvain Bissonnette, *L'intégration des forces policières sur le territoire de la communauté urbaine de Montréal, genèse et évolution*, 1993, thèse de maîtrise, Université de Montréal.

[42] L'évolution du terrain bâti suit cet axe avec la rue St.Laurent, la «Main», comme point 0, une ligne très marquée à l'est du Mont Royal. Un axe perpendiculaire de migration, beaucoup plus récent, s'est créé avec le mouvement d'exode citadin vers les banlieues.

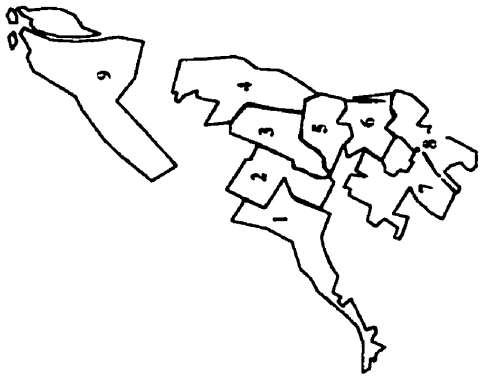
[43] Toutes les villes de l'île de Montréal seront regroupées en une seule municipalité à partir du 1. janvier 2002 (loi 170). «Une île, une ville» verra l'extension du territoire de la ville de Montréal à l'échelle de l'île de Montréal. Soutenu par le maire Pierre Bourque depuis mai 1999, la portée sociale de ce projet a soulevé une vive polémique (voir surtout la critique des urbanistes R. Fischler et J. Wolfe dans *La Presse*, 22 janvier et 2 février 2000). La position de la ville de Montréal est exprimée sur le site «Une île, une ville», http://www.ville.montreal.qc.ca /uneile_uneville (page consultée le 22 avril 2001). La proposition du rapport Bernard est décrite par F. Cardinal (*leDevoir*, 11 octobre 2000). L'historique de la CUM est retracé par Linteau: «Il existe depuis 1921 une Commission métropolitaine de Montréal, dont le rôle et les pouvoirs sont limités. Elle est remplacée en 1959 par la Corporation du Montréal métropolitain où la ville centrale et la banlieue ont un nombre égal de sièges et dont le président est nommé par le gouvernement du Québec. Celle-ci ne sera guère plus efficace que la précédente, et il faudra attendre 1970 pour que soit enfin réglée la question de la gestion régionale de certains services municipaux. » (1992 :139-140).

[44] «À plus petite échelle Montréal est une ville constituée de 9 arrondissements dont la population de plusieurs d'entre eux est équivalente, sinon supérieure, à celles de l'Abitibi-Témiscamingue, de la Côte-Nord ou de la Gaspésie.» (Fontan 1995 :13).

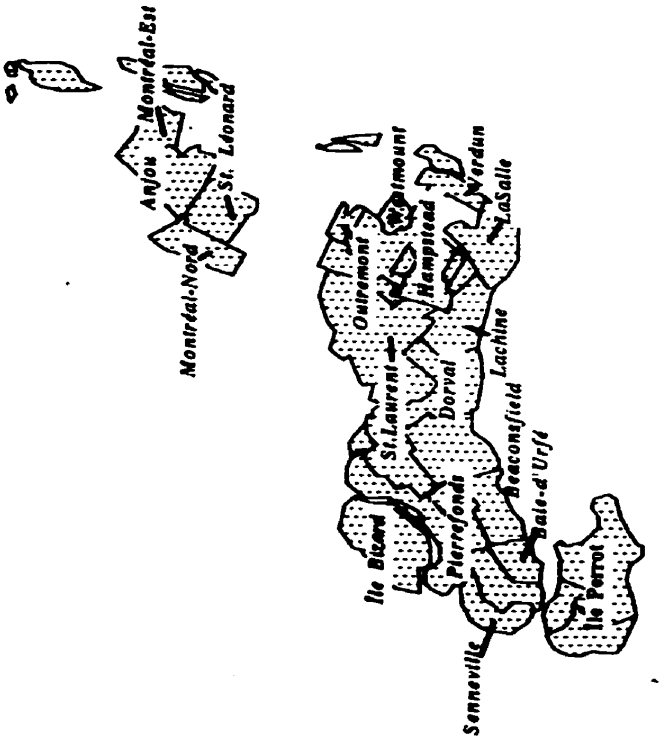
Carte 1 Découpages:

(a) La ville de Montréal

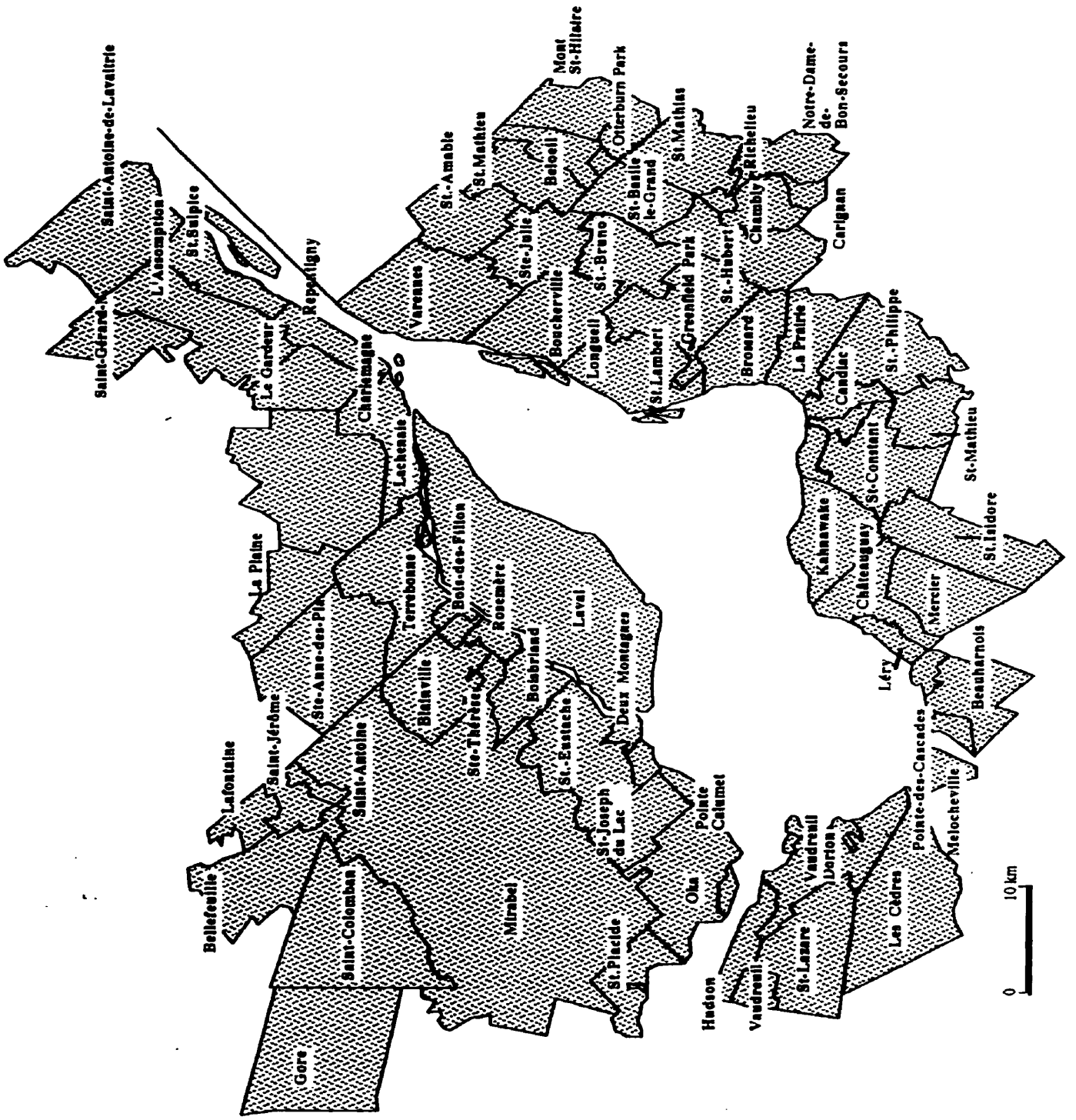
1 Ahuntsic
2 Villeray
3 Rosemont
4 Mercier-Hochelaga
5 Plateau Mont-Royal
6 Ville-Marie
7 Côte-des-neiges
8 Sud-Ouest
9 Rivière des Prairies
Pointe-aux-Trembles



(b) L'île de Montréal



(c) La RMR


Saint-Antoine-de-Lavaltrie
Saint-Gérard-M.
L'Assomption
St-Sulpice
Repentigny
Le Gardeur
Charlemagne
Lachenaie
La Plaine
Ste-Anne-des-Pl.
Terrebonne
Bois-des-Filion
Ste-Thérèse
Rosemère
Boisbriand
Laval
St.-Eustache
Deux Montagnes
St-Joseph du Lac
St-Placide
Oka
Pointe Calumet
Mirabel
Saint-Colomban
Saint-Antoine
Saint-Jérôme
Lafontaine
Bellefeuille
Gore
Varennes
St.-Amable
St.Mathias
Ste-Julie
Boucherville
Longueil
St.-Bruno
Beloeil
Mont St-Hilaire
Otterburn Park
St-Basile-le-Grand
St.Lambert
Greenfield Park
St.-Hubert
St.Mathias
Brossard
Chambly
Richelieu
Notre-Dame-de-Bon-Secours
Carignan
La Prairie
Candiac
St.-Philippe
St-Mathieu
St.Isidore
Châteauguay
St-Constant
Kahnawake
Mercier
Léry
Beauharnois
Melocheville
Pointe-des-Cascades
Les Cèdres
Vaudreuil-Dorion
Vaudreuil
St-Lazare
Hudson
0
10 km

palité, suivant une logique administrative et économique, annexait quartiers et villes au gré de la volonté et de la capacité d'autonomie communale dont faisaient preuve ces derniers. Depuis 1871, Montréal est passée de 10 à 27 quartiers municipaux[45], la dernière annexion étant le quartier «Pointe aux Trembles». La ville de Montréal couvre donc un espace assez particulier: d'une part, elle encercle une autre municipalité[46] (Westmount, qui a conservé son administration autonome) et, d'autre part, elle est elle-même séparée en deux morceaux (par Montréal-Nord, Montréal-Est, St. Léonard et Anjou).

Les langues des Montréalais[47]

Les recensements du Canada permettent quatre possibilités d'accès au plurilinguisme montréalais : à travers la langue maternelle, la langue d'usage, la connaissance des langues officielles (et non-officielles) des recensés ainsi qu'à travers la première langue officielle parlée[48].

Le français est la langue majoritairement parlée à Montréal : c'est la langue maternelle de 66,3% des Montréalais dans la région métropolitaine, de 57,1% dans la ville de Montréal et de 51,5% sur l'île de Montréal. Les chiffres pour la langue d'usage sont encore plus élevés : 67,6% dans la RMR, 59,6% à la ville de Montréal et 53% dans l'île de Montréal (voir les figures 1.3. à 1.5.).

---

[45] McNicoll (1993 :140/141) et Linteau (1992 :76, 92, 106) parlent de 23 municipalités annexées jusqu'en 1918 et Bittar (1994 :16-18) de 38 quartiers municipaux annexés jusqu'en 1968.

[46] La ville d'Outremont constitue aussi une incision dans l'espace de la ville de Montréal, mais ce territoire n'est pas une véritable enclave.

[47] Tous les chiffres et proportions mentionnés se fondent sur le recensement de Statistique Canada de 1996 (voir annexe 1.5 à 1.9).

[48] Les définitions de Statistique Canada sont les suivantes (1) la langue maternelle est la «première langue apprise à la maison dans l'enfance et encore comprise par le recensé au moment du recensement». (2) la langue parlée à la maison (langue d'usage): «Quelle langue cette personne parle-t-elle le plus souvent à la maison?» (3) la connaissance des langues officielles «indique si le recensé peut soutenir une conversation en français seulement, en anglais seulement, en français et en anglais, ou dans aucune des deux langues officielles du Canada.» (4) la connaissance des langues non-officielles «indique le nombre des répondants qui ont indiqué avoir une connaissance de ces langues non officielles.» et (5) la première langue officielle parlée constitue une variable dérivée des trois premières catégories. (Statistique Canada, 1994 (95-330) :755, 757, 771; Statistique Canada, 1999 (95-199-XPB) :1211; Statistique Canada 1999 (92-351-UPF) :59-60).

L'anglais est la langue maternelle de 12,8% des habitants de la région métropolitaine, de 17,7% de ceux de l'île et de 10,7% de ceux de la ville de Montréal, ce qui implique qu'on trouve la plus forte concentration d'Anglophones sur le territoire de l'île de Montréal. Cette proportion augmente si l'anglais est parlé comme langue d'usage : 16,7% en région métropolitaine, 23,7% sur l'île et 15% en ville de Montréal (voir les figures 1.3. à 1.5.).

Les langues non-officielles en tant que langues maternelles obtiennent un plus fort pourcentage que l'anglais pour les trois découpages du territoire (17,5% pour la RMR, 26,4% pour l'île et 27,5% pour la ville). Néanmoins, ces langues sont plus rarement les langues d'usage de leurs locuteurs (10,8% RMR, 16,8% île, 18,7% ville), ce qui est probablement dû à un transfert linguistique intergénérationnel (voir les figures 1.3. à 1.5.).

La connaissance des langues officielles montre un plus grand bilinguisme anglais-français qu'un unilinguisme français : 39,4% de la population résidant en RMR ne savent communiquer qu'en français (30,5% pour l'île et 36,3% pour la ville). La moitié des Montréalais (49,1% en RMR, 52,4% sur l'île et 48,4% de la ville) peut communiquer dans les deux langues officielles du Canada. 1,9% de la population en région métropolitaine ne maîtrise ni l'anglais, ni le français comme langue de communication (3% pour l'île et 3,5% pour la ville de Montréal). C'est encore sur l'île qu'il y a la plus grande concentration de gens qui ne possèdent que l'anglais comme moyen de communication (12,6%, 9,9% pour la ville et 8,4% pour la RMR).

La première langue officielle parlée est le français pour 72,6% de la population en région métropolitaine (60,7% sur l'île et 67,8% en ville de Montréal). L'anglais est pratiqué par 19,9% en région métropolitaine, 28,3% sur l'île et par 20,4% en ville de Montréal. Le bilinguisme, qui touche la moitié de la population montréalaise (selon la «connaissance des langues officielles», voir ci-haut), concerne donc majoritairement des personnes qui parlent en premier lieu le français.

Figure 1.3.
La RMR, l'île et la ville de Montréal selon les langues maternelles 1996

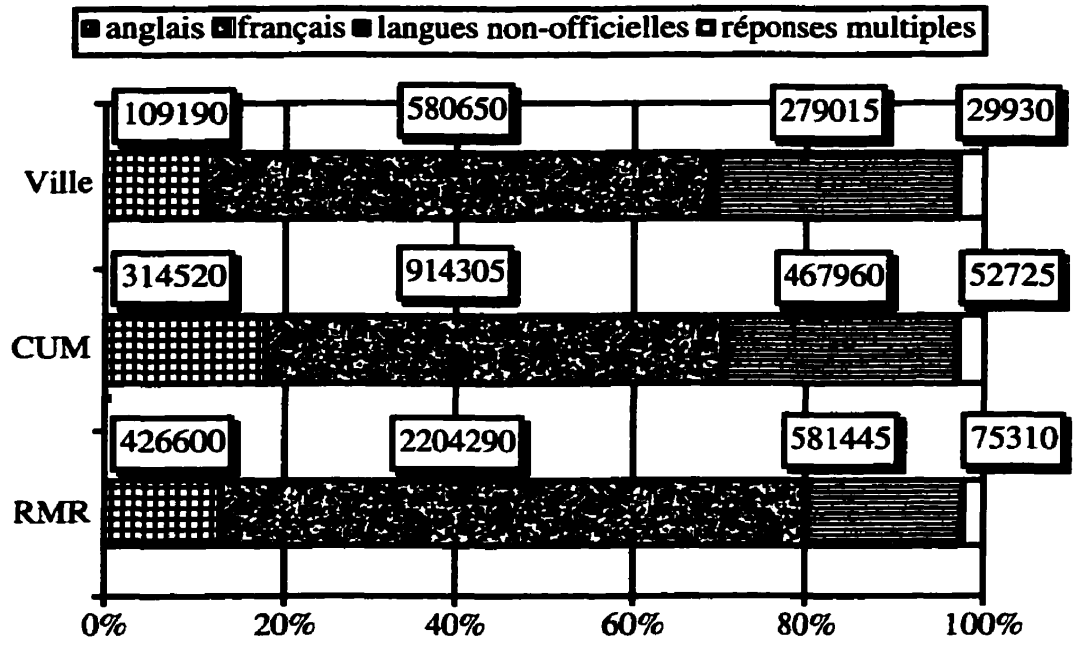


Figure 1.4.
La RMR, l'île et la ville de Montréal selon les langues d'usage 1996

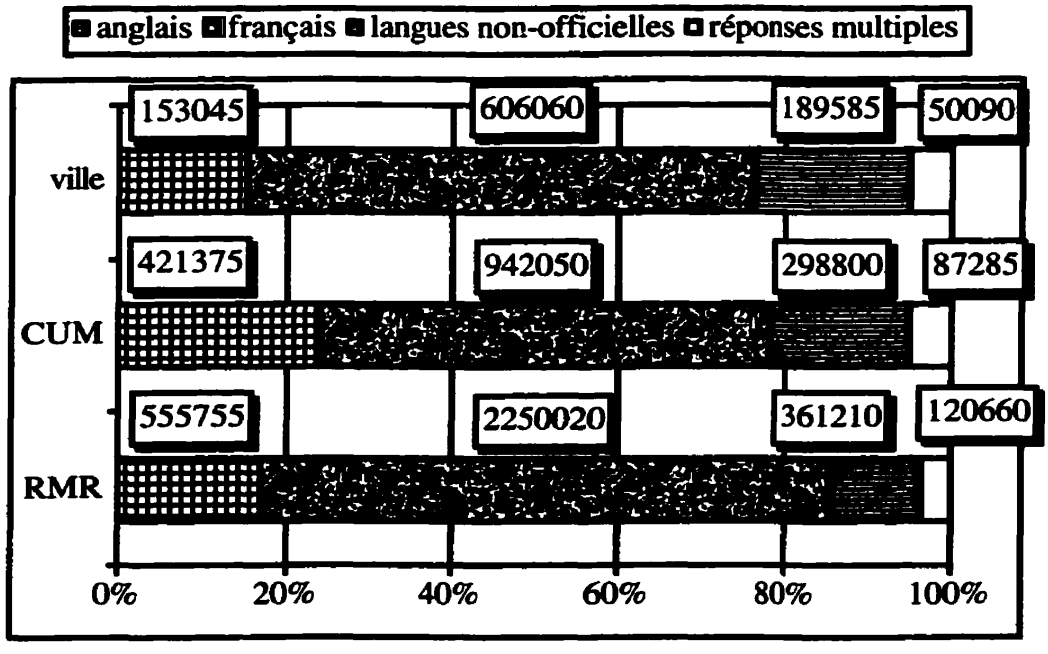
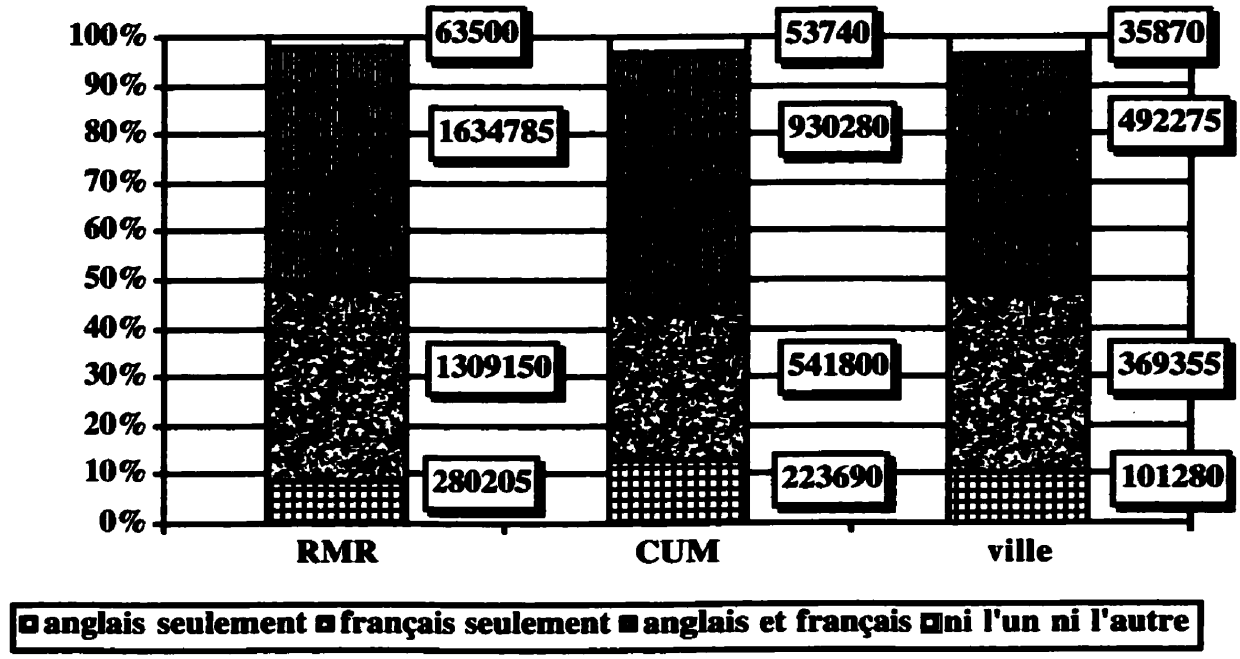


Figure 1.5.
La RMR, l'île et la ville de Montréal
selon la connaissance des langues officielles 1996



Soulignons que les trois circonscriptions montréalaises montrent une présence différentielle des langues, surtout en ce qui concerne une certaine concentration anglophone sur l'île. Sinon, il reste à constater une prédominance du français (en tant que première langue officielle ainsi que langue maternelle et langue d'usage) malgré un bilinguisme (anglais-français) répandu parmi la moitié de la population.

L'émergence des groupes linguistiques à Montréal

Si l'histoire de Montréal est très bien documentée[49], celle des langues, dans cette ville, ne se lit qu'entre les lignes et à travers des nombreuses études de cas. Les langues des Montréalais ont pourtant toujours occupé une place prédominante: leurs locuteurs auraient d'abord souffert du «choc des patois en Nouvelle-France»

[49] Voir Burgess, Dechêne, Linteau & Robert (1992) pour une bibliographie de 4 000 documents sur divers aspects historiques de Montréal.

(Barbaud 1984)[50] qui se serait transformé plus tard en « choc des langues » tout court (Bouthillier & Meynaud 1971) avec des « languages in conflict » (Joy 1967) et une lutte avec ou contre le « joual de Troie » (Marcel 1973).

> «L'évolution des phénomènes linguistiques se caractérisant par la lenteur, il est indispensable pour en saisir le contenu et la portée sur tous les plans d'avoir recours à l'histoire.» (Bouthillier & Meynaud 1971 :14).

1760 à 1840

En 1760, année de la Conquête anglaise[51], environ 4 000[52] personnes vivent à Montréal. Elles tirent leur subsistance de la traite des fourrures et communiquent principalement en français, mais connaissent aussi des langues autochtones[53].

Conquise, cette population francophone et catholique passe sous la tutelle britannique. Mais la Nouvelle France a le droit de conserver sa langue, sa religion et ses lois[54], et, au début, la cohabitation entre Francophones et Anglophones est apparemment paisible (Rioux 1987 :50)[55]. Les Britanniques, environ une centaine en 1765[56], forment encore vingt ans plus tard une minorité qui doit s'adapter et s'intégrer à la vie sociale et linguistique pré-existante. Le français reste la principale langue de communication parmi les Montréalais jusqu'au tournant du 19ième siècle, même si son statut officiel change en 1840.

---

[50] Mais voir la critique de Claude Poirier, 1985, «Barbaud, Philippe, Le choc des patois en Nouvelle-France, Essai sur l'histoire de la francisation au Canada, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1984,» In: *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 39, 1, pp. 93-95.

[51] Plus d'un siècle après sa fondation, «trois armées britanniques marchent sur Montréal. Le gouverneur Vaudreuil, qui s'y est replié, voit bien que toute résistance est inutile et capitule le 8 septembre» (Linteau 1992 :39). Enjeu de la guerre de Sept Ans, tous les territoires français d'Amérique du Nord sont cédés aux Anglais (traité de Paris 1763). «After several parleys as to terms, the capitulation was signed two days later... the British troops marched into the city by way of the Recollet Gate (at the corner of McGill and Notre Dame Streets) and continuing east to Place d'Armes, received the French arms as they were laid down in the square. On Citadel Hill (where is now Place Viger Station) the Fleur de Lys of France gave place to the Union Jack. 'Half a continent had changed hands!'» (Hendrie 1932 :20-21).

[52] Selon le recensement de 1754: 600 chefs de familles, 600 femmes, 24 écclésiastiques, 85 religieuses, 77 fonctionnaires et 2 614 enfants.

[53] Voir le chapitre 4 pour plus de détails concernant les langues parlées à Montréal avant 1760.

[54] Avec quelques restrictions toutefois, voir Dickinson & Young (1995 :65).

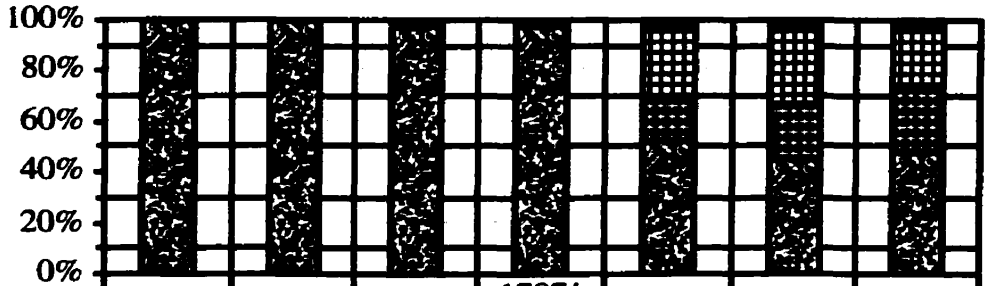
[55] Voir aussi Michel Brunet, *La présence anglaise et les Canadiens. Etudes sur l'histoire et la pensée des deux Canadas*, 1958, Beauchemin, Montréal.

[56] Ce nombre provient d'une liste tenue par les juges de paix (voir Massicotte 1995 :74 qui cite: *A True Copy of the Recensement by the Justices of Peace at Montreal*, Québec, 7 novembre 1765, James Murray, Archives nationales du Canada, Colonial Office, 42/5, 30-31).

1841 à 1914

En 1840, l'anglais devient la seule langue officielle du Canada. Le dénombrement de 1844 fait pour la première fois l'inventaire des lieux de naissance de la population montréalaise[57]. Le Canada y figure avec les références «Canadien-français» et «Canadien-anglais» [sic], ce qui laisse supposer que ces gens sont nés au Canada d'une descendance anglophone ou française (Statistiques Canada 1876 :148). Il fait état d'un changement profond: les Anglophones passent de 2,5% (en 1790) à 46% (en 1844) en une seule génération. L'immigration massive des Américains (suite à la guerre d'indépendance) et des Irlandais (fin des guerres napoléoniennes et difficultés économiques) a un impact considérable sur la population montréalaise.

Figure 1.6.
Les lieux de naissance des Montréalais 1698-1860



années de recensement	1698	1754	1765	1787/ 1790	1844	1851	1860
Autres					1033	1457	2322
Iles britanniques			100	470	18 980	17 744	22 082
Canada:«Canadien-anglais»					10 682	12 494	22 226
Canada:«Canadien-français»	1 185	4 000	5 733	18 000	33 903	26 020	43 509

[57] Jusqu'en 1698, il est référé à la population comme «le total des Français». Entre 1700 et 1844 néanmoins, les dénombrements ne font pas état d'une référence quelconque permettant de retracer les origines des Montréalais. La référence aux «Anglais» à Montréal dans l'année 1765 se trouve dans la liste des juges de paix, *op.cit.* Massicotte (1995 :74) nomme une autre source comptant en 1787, 470 Anglophones (Copy of the Register of the Parish of Montreal, commencing the 5th October 1766, ending the 5th September, 1787, by the Reverend Mr.D.C.Delisle, *Rapport des Archives du Canada*, 1885, LXXX-XCIV). Le nombre des Français dans la colonne de 1787/1790 se rapporte au recensement de 1790. Les répartitions des origines des Montréalais de 1870 jusqu'à nos jours se trouvent dans les figures 1.8., 1.9. et 1.10. ci-dessous.

En 1828, environ 90% des baux sont rédigés en anglais (Massicotte 1995 :299). Cette prédominance anglaise dans les baux n'est pas seulement due à une augmentation de locateurs anglophones, mais aussi (ou surtout) à celle d'Anglophones devenus propriétaires. Une différence qualitative des logements semble aller de pair:

> «Un plus grand nombre de Britanniques possèdent une maison de brique tandis que le mélange bois et pierres paraît attirer davantage les Canadiens.» (Massicotte 1995 :443).

La population est majoritairement anglophone en 1851 (voir la figure 1.6. ; les lieux de naissance «Iles britanniques» et «Canada, Canadien-anglais» confondus)[58], et seule la forte natalité des Francophones ruraux fait obstacle à l'acculturation.

> « Dans ce contexte, les anglophones ne sont plus seulement une poignée de marchands et d'administrateurs, mais sont présents dans toutes les classes de la société. » (Linteau 1992 :65).

Suite à cette explosion numérique des Anglophones, il est fort probable qu'un certain bilinguisme s'installe – même si cet emploi de l'autre langue se limite pour certaines couches sociales à la fonction d'une langue véhiculaire.

> «In the streets, both in town and country ; in the steam-boats ; in the markets ; and, in short, every where, you hardly ever hear anything but French. All people of business, of education, of fashion and influence, speak both languages ; and we were informed, that the proceedings of all courts, and all pleadings and arguments in them, are carried on in both. The common people in the towns generally speak both ; many of those who come to the market also ; but in the villages we more generally found that they spoke French only.» (Silliman 1824 : 380[59]).

En 1867, l'Acte de l'Amérique du Nord britannique donne au français le statut de langue officielle aux parlements d'Ottawa et de Québec et dans les tribunaux (article 133). Vers 1871, les Francophones, grâce à une croissance démographique plus vigoureuse, redeviennent majoritaires à Montréal (voir les figures 1.8. et 1.9.).

---

[58] Les «autres» lieux de naissance comportent: les Etats-Unis, l'Allemagne, la Hollande, la France et l'Autriche en 1851. A partir de 1860 s'ajoutent notamment: l'Espagne, l'Italie, la Grèce, la Pologne, la Russie, la Suède, la Norvège, ceux qui sont nés en mer et ceux qui viennent d'autres possessions britanniques.

[59] Benjamin Silliman, *Remarks Made on a Short Tour between Hartford and Quebec, in the Automn of 1819*, 2nd edition, New Haven, Converse, 1824; cité par Massicotte (1995 :81).

Néanmoins, l'influence économique de la grande bourgeoisie anglo-écossaise se confirme. Leurs demeures au pied de la montagne forment un territoire encore connu sous le nom du *Golden Square Mile*[60]. Malgré une présence anglophone dans toutes les couches de la population, les élites britanniques et écossaises détiennent la plus grande partie des richesses montréalaises.

Au tournant du 20^{ième} siècle, l'immigration européenne (italienne, juive, allemande, hollandaise, polonaise) passe de 3% en 1881 à 11,2% en 1911 et s'accompagne d'un boum économique sans égal : commerce international, agriculture, navigation, réseau ferroviaire, industrie manufacturière, banques. Montréal devient la métropole du Canada. A cette époque, l'effectif de la population francophone ne se maintient à Montréal qu'au prix d'un fort exode rural. La ville devient le principal centre et moteur d'un développement culturel francophone typiquement montréalais.

A partir de 1910, les pouvoirs publics québécois doivent fournir leurs services dans les deux langues (Loi Lavergne). Dix-sept ans plus tard, les Canadiens peuvent affranchir leurs lettres avec des timbres-postes bilingues et les payer, à partir de 1936, avec une monnaie bilingue - les chèques bilingues, eux, ne feront l'objet de débats parlementaire qu'à partir de 1953 (Bouthillier & Meynaud, 1971).

1915 à 1945

La Première Guerre mondiale, voit les deux populations de souche s'affronter : « les tensions ethniques sont à leur comble » (Linteau 1992 :107). Les Anglo-Montréalais se sentent membres de l'Empire britannique tandis que les Francophones considèrent que les guerres de la Grande-Bretagne ne les concernent pas. Montréal devient une ville déchirée avec, d'un côté, les Anglophones qui prônent une participation totale à l'effort de guerre et, de l'autre, les Francophones qui s'y opposent.

---

[60] Voir Cameron, Christina; Feindel, Susan T. *et al.*, 1976, *Mansions of the Golden Square Mile : A Description Guide*. Montréal, Concordia University; Gersovitz, Julia, 1980, *The Square Mile: Montreal 1860-1914*, mémoire de maîtrise, Université Columbia et Westley, Margaret W., 1990, *Grandeur et déclin, l'élite anglo-protestante de Montréal, 1900-1950*, Libre Expression, Montréal pour une description détaillée de la vie des familles les plus riches et leur démeures à Montréal au tournant du siècle.

Montréal retrouve dans les années vingt une période de croissance et voit pousser les premiers gratte-ciel. Une nouvelle classe moyenne se profile, constituée de petits entrepreneurs francophones et de cols blancs. La qualité de vie s'améliore et les Francophones développent une culture citadine, différente de la tradition canadienne-française des campagnes.

> «Les Canadiens français cherchent à s'affirmer face à la domination exercée par les Canadiens anglais. Un nouveau nationalisme, plus québécois que celui du début du siècle, prend racine à Montréal, autour de ce maître à penser qu'est le prêtre-historien Lionel Groulx. De son côté, la Société Saint-Jean-Baptiste cherche à stimuler la fierté nationale en renouant avec la tradition des défilés de la Saint-Jean et en faisant ériger une croix sur le mont Royal (1924). » (Linteau 1992 :114-115).

Ce mouvement nationaliste se voit renforcé par le chômage et la dépression qu'amène le krach d'octobre 1929 et qui touche de plein fouet cette classe moyenne francophone nouvellement constituée. La Deuxième Guerre mondiale fait repartir l'économie et rétablit les finances de Montréal, mais déclenche aussi, comme pour la Première Guerre mondiale, des conflits entre Anglophones et Francophones en ce qui a trait à l'engagement du Canada dans la guerre[61].

1946 à 1980

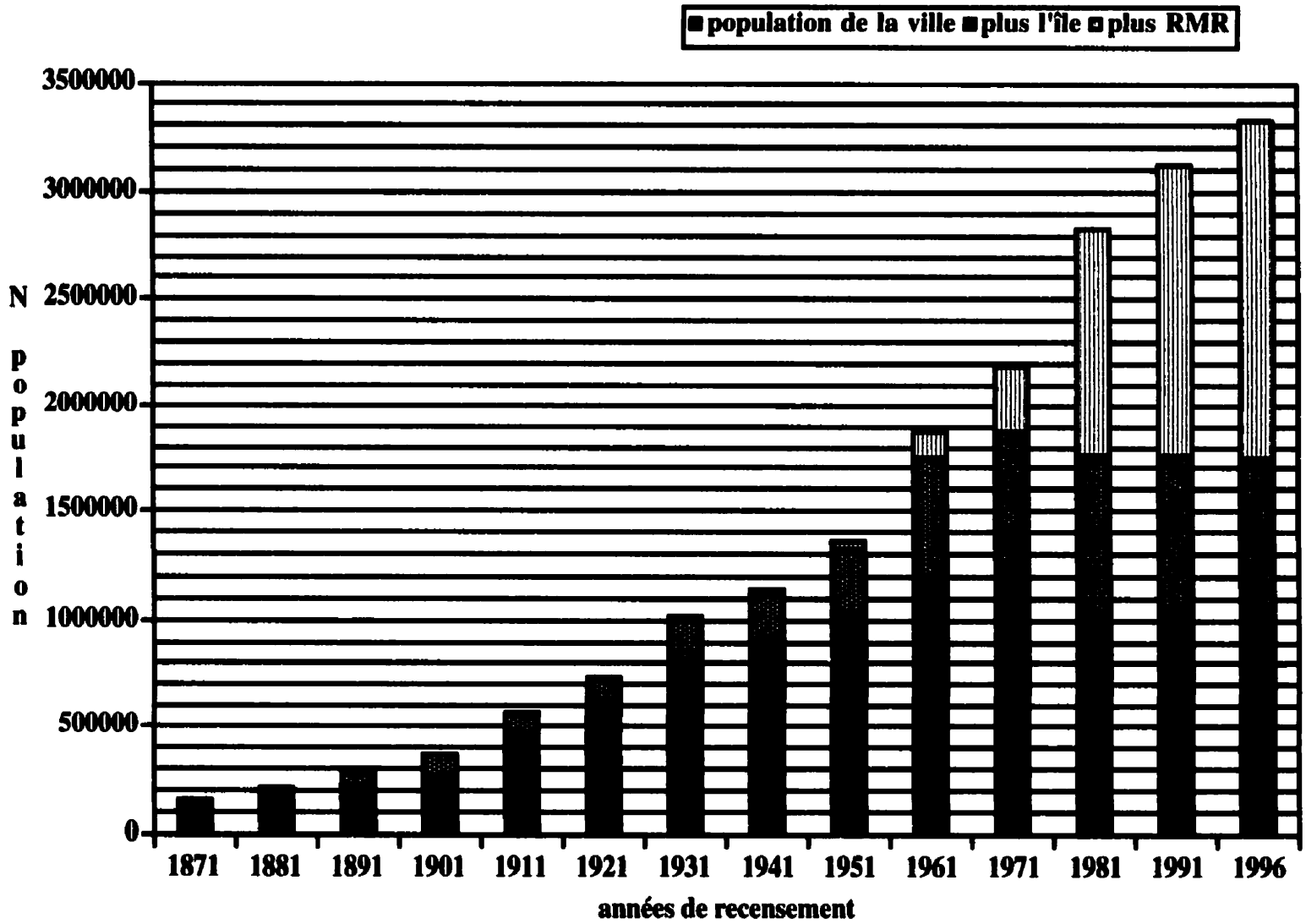
Après la guerre, Montréal connaît une forte vague d'urbanisation, de modernisation et de croissance économique[62] qui marque le retour de la classe moyenne francophone. Montréal entre dans l'ère de la consommation. On rattrappe les années perdues. Une nouvelle pratique sociale et culturelle s'amorce par une remise en question du rôle de l'Église. Mais cette «Révolution tranquille», l'État-providence et la prospérité aiguisent les inégalités plus qu'ils ne les font disparaître.

---

[61] « Le maire Camillien Houde, qui en 1940 s'oppose publiquement à « l'enregistrement national » obligatoire, est aussitôt arrêté et envoyé dans un camp d'internement, d'où il ne sortira qu'en 1944. » (Linteau 1992 :126).

[62] La voiture permet l'urbanisation des banlieues (Laval, rive sud, Dorval, Saint-Léonard, etc.) et conduit, à la fin des années 50, à la construction du Boulevard métropolitain et de centres commerciaux.

Figure 1.7.
La population montréalaise de 1871 à 1996



Une fois l'élite ecclésiastique francophone[63] devancée, le rôle prédominant et dominateur des Anglophones et de l'anglais devient encore plus évident :

> «...the French language occupied a minor position in Canada and that even in Quebec, French Canadians were underrepresented in the higher echelons of business and industry where English became firmly entrenched as the working language.» (D'Anglejan & Tucker 1973 :2).

La dénatalité francophone croissante, l'exode rural vers Montréal et l'assimilation des immigrants à la langue anglaise deviennent les moteurs d'une mobilisation linguistique du côté francophone. La politique officielle canadienne va du biculturalisme vers le multiculturalisme (Berry & Laponce 1994 :8), mais les postes convoités restent aux mains des Anglophones. L'acquisition de l'anglais comme langue seconde devient de plus en plus un facteur de compétition.

Le bilinguisme soustractif[64], mis à nu en 1972 par le Rapport de la Commission Gendron (Taylor & Simard 1981)[65], accélère le développement de lois linguistiques (Daoust 1982), dont la Loi 101 qui désigne le français comme seule langue officielle au Québec.

> «Essentially, Bill 101 was drafted with the aim of making Quebec a completely French-speaking society within North-America.» (Bourhis 1982 :57).

Dans les années 70, la structure économique se transforme profondément à Montréal[66]. L'immigration vient de moins en moins d'Europe, mais d'Asie,

---

[63] Landry (1969 :22) parle de «Nos deux élites: le haut clergé et les intellectuels».

[64] Un bilinguisme «soustractif» réfère à l'acquisition d'une langue seconde qui mènerait sournoisement au remplacement de la première langue et, ultimement et à grande échelle, à un transfert linguistique. Un bilinguisme «additif» par contre désigne une compétence équivalente et simultanée de deux langues. Ici, nous référons à la prédominance de l'anglais en tant que langue seconde et conséquemment à son emploi lors de contacts interlinguistiques.

[65] Le Rapport de la Commission d'enquête (1972) constate surtout un deséquilibre dans l'emploi de la langue de travail. Selon le rapport, le bilinguisme au Québec est loin d'être également réparti parmi les groupes linguistiques: «Le fardeau du bilinguisme est inégalement réparti entre francophones et anglophones, tant sur le plan de la compétence dans la langue de l'autre que sur celui des exigences linguistiques au cours de la carrière du travailleur» (Livre I :97).

[66] Les industries du textile, du vêtement et de la chaussure se déplacent vers les pays du tiers monde. Les transports fluviaux passent par Vancouver ou ne s'arrêtent plus à Montréal depuis l'ouverture de la voie maritime. Ni les voies ferroviaires ni les aéroports ne peuvent restaurer le statut de Montréal comme pivot du transport. Une désindustrialisation des vieilles zones manufacturières s'effectue. L'industrie de pointe s'y installe, mais ses sièges sociaux s'établissent dans d'autres quartiers ou près des autoroutes et embauchent moins de gens, par ailleurs hautement qualifiés. Malgré que les services publics et parapublics deviennent un secteur important, beaucoup de

d'Amérique latine, d'Haïti ou du Liban, et constitue une nouvelle force démographique (voir tableau 1.1.). La croissance de la ville stagne, une nouvelle banlieue se crée (voir la figure 1.7. pour la croissance des populations à partir des années 1970 en dehors des frontières de la ville de Montréal).

La bataille linguistique, qui aboutit entre autres à une série de lois (63, 22 et 178), modifie le visage des rues montréalaises, notamment à cause de l'affichage unilingue français. Montréal, devenue « foyer principal de la culture québécoise » (Linteau 1992 :153), abrite désormais des réseaux de télévision de langue française, des entreprises de production culturelle, des maisons d'édition, des artistes, des créateurs, quatre universités, des centres de recherche, des cinémas, des journaux, etc.

> « En même temps qu'elle devient plus francophone, Montréal devient aussi plus multiculturelle. [...] Plusieurs barrières tombent. La diversité ethnique de Montréal devient reconnue et même célébrée. » (Linteau 1992 :154-155).

1981 à aujourd'hui

Un aperçu des origines ethniques pour les trois circonscriptions montréalaises (la RMR, l'île et la ville de Montréal) en proportions d'habitants illustre fort bien un changement dans le paysage ethnique à Montréal (voir les figures 1.8. à 1.10.)[67].

Le nombre de ceux qui invoquent une origine anglaise, écossaise ou irlandaise diminue entre les recensements de 1981 et de 1991, ce qui est probablement dû à l'exode des Anglophones suite à quelques événements politico-linguistiques (notamment l'élection du Parti Québécois en 1976 et la loi 101, voté en 1977[68]). Les Montréalais qui déclarent avoir une origine française restent majoritaires (autour de la moitié exacte dans la ville de Montréal, autour de 60% dans l'île de Montréal et en-

---

chômeurs ont de la difficulté à se recycler. Montréal connaît une saignée importante en nombre d'habitants (voir la figure 1.7.) et d'emplois au profit de Toronto.

[67] L'accès aux dénombrements des groupes linguistiques est fait ici par leurs origines car cette catégorie se révèle être la plus constante à travers les recensements.

[68] Les recherches sur l'impact d'une telle législation linguistique sont nombreuses (Taylor & Simard 1981, Bourhis 1984, Heller *et al.* 1982, entre autres). Alexander Norris résume (et dramatise) avec sa verve journalistique les événements: «Many anglophones saw Bill 101 [...] as a direct slap in the face, a denial of their fundamental rights. And hundreds of thousands of them – bosses and employees alike – voted with their feet, leaving the province over the coming two decades. Some left on their own; other followed jobs down Highway 401 to Toronto as hundreds of head offices closed shop and moved out. It was one of the great migrations in Canadian history.», *The Gazette*, may 29, 1999, A12.

Figure 1.8.
Aperçu historique des origines ethniques 1871-1996 : la ville de Montréal

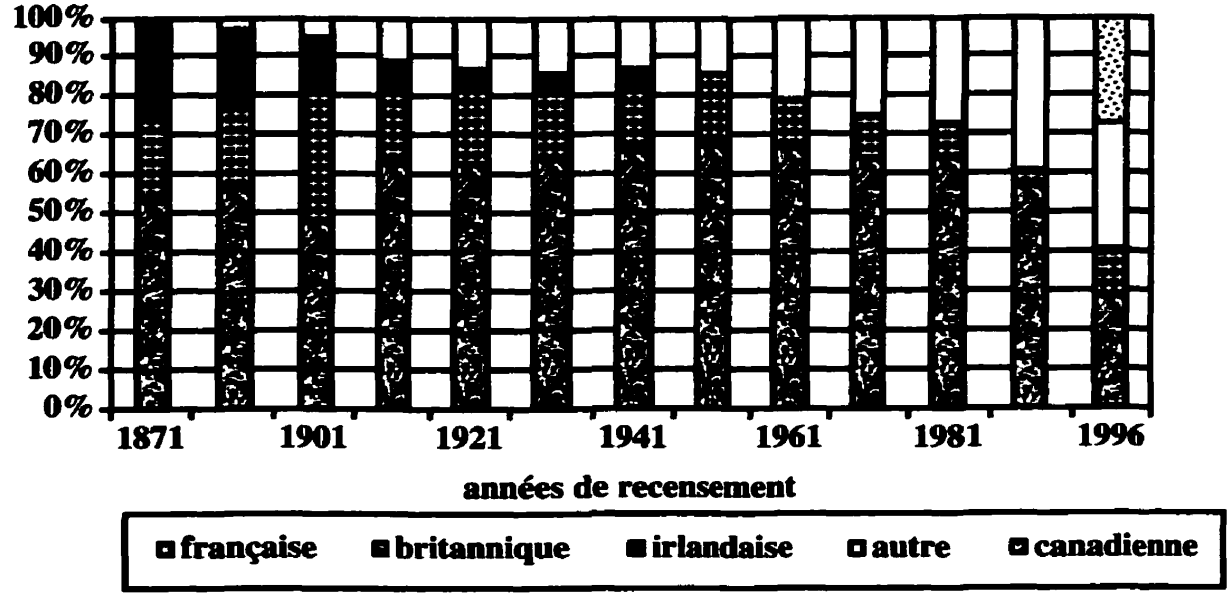


Figure 1.9.
Aperçu historique des origines ethniques 1871-1996 : l'île de Montréal

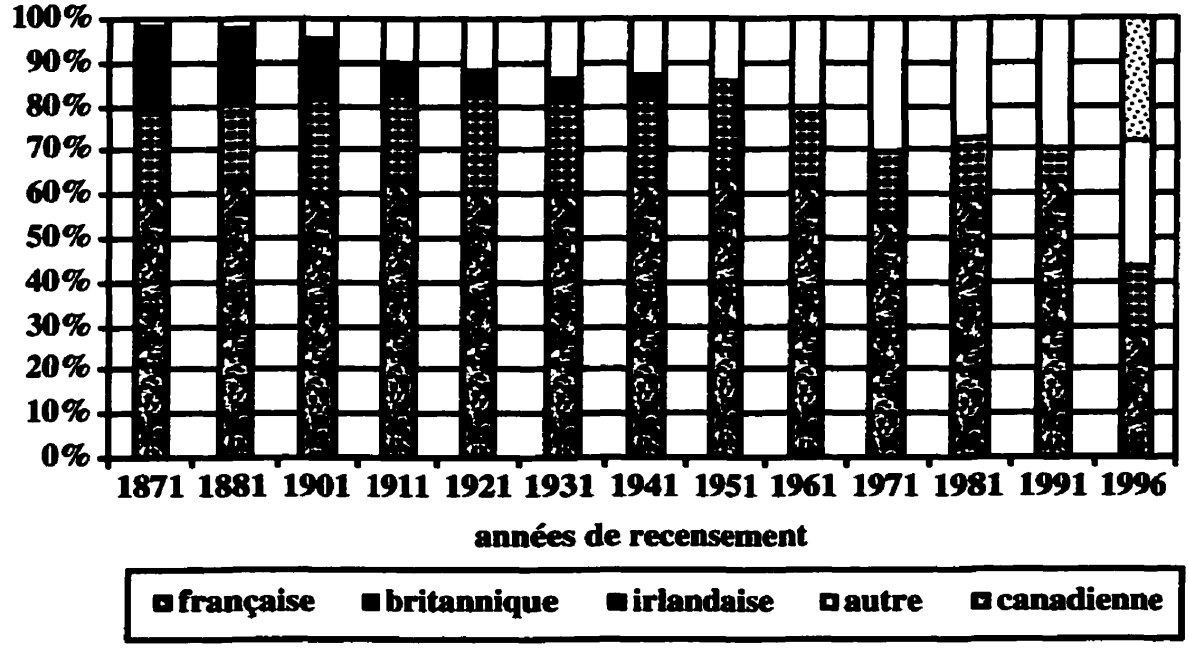
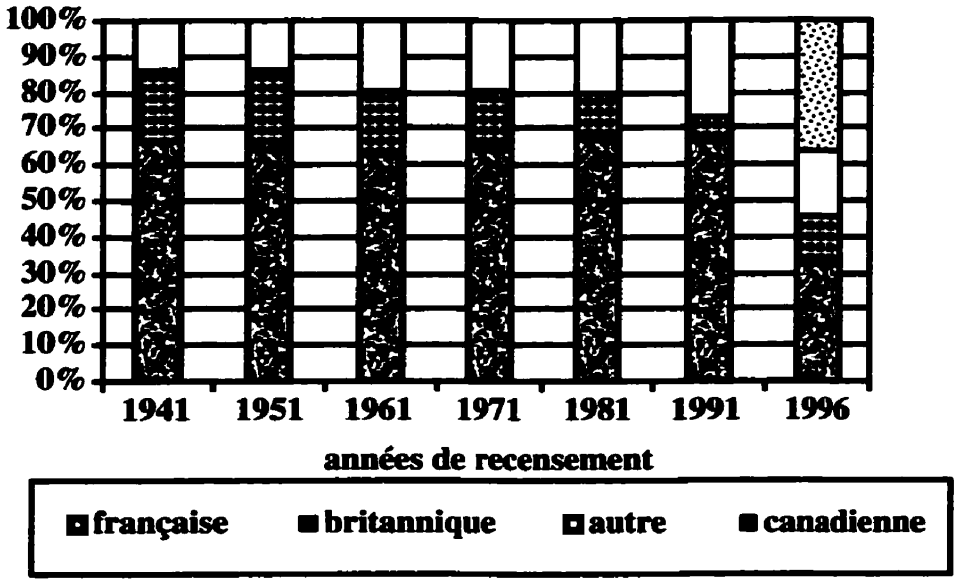


Figure 1.10.
Aperçu historique des origines ethniques 1941-1996 : la RMR[69]



viron 70% dans la RMR) jusqu'au recensement de 1991. La chute du nombre de personnes déclarant des origines françaises en 1996 s'explique par un changement de la question sur les origines lors du recensement de 1996[70]. Dans le questionnaire de 1996, «canadien» figure pour la première fois en tant qu'exemple – et beaucoup de Montréalais en ont fait usage[71].

Le changement de la question du recensement 1996 est donc la cause de l'éclatement du nombre de personnes qui se déclarent d'origine «canadienne» plutôt que «britannique» ou «française». Le nombre de ceux qui se classifient comme

---

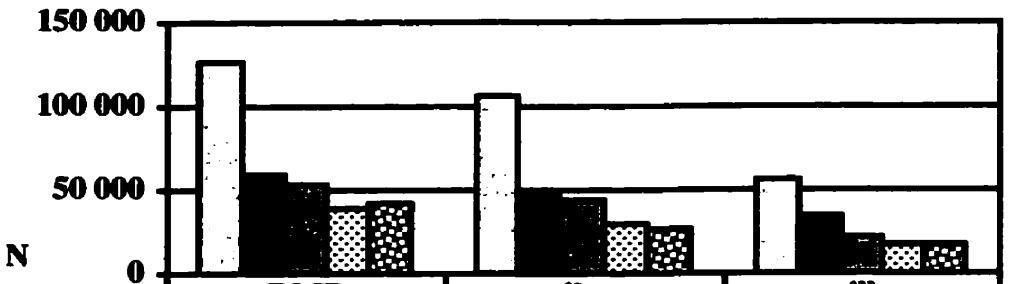
[69] La «Région métropolitaine de recensement» comprend l'île Jésus (Laval) et l'île de Montréal de 1941 à 1961 inclusivement. En 1971 et 1986, le territoire dépasse un peu plus ces frontières, qui s'étendent en 1996 jusqu'aux limites indiquées dans la carte 1(c). Les données des figures 1.8. à 1.9. proviennent des recensements des années respectives ainsi que de McNicoll 1993 :146-147. Le recensement de 1891 a été omis car les catégories de lieux de naissance ne correspondent pas («nés au Canada» et ailleurs). La catégorie «Britannique» comprend les «Irlandais» à partir du recensement de 1951.

[70] «Les modifications apportées au libellé de la question sur l'origine ethnique entre 1996 et 1991 ont eu un effet sur les chiffres [sic] de ce groupe...» Statistique Canada 1999 (95-199-XPB) :1213. Le changement de la question concerne surtout l'augmentation des réponses pré-établies (15 en 1991, 24 en 1996) ainsi que du nombre de cases (2 en 1991, 4 en 1996).

[71] «Québécois» a été indiqué (en choix libre) par 38 870 personnes en Région métropolitaine, par 18 465 personnes sur l'île de Montréal et par 13 515 personnes de la ville de Montréal.

«autre», nombre qui ne cesse d'augmenter depuis 1871, se voit aussi réduit. En 1996, les Allophones montréalais parlent le plus fréquemment l'italien, l'espagnol, l'arabe, le chinois et le grec comme langues maternelles (réponses uniques seulement).

Figure 1.11.
Nombre de personnes parlant les langues maternelles non-officielles les plus fréquentes en RMR, île et ville de Montréal en 1996[72]



	RMR	île	ville
italien	126 830	107 010	55 555
espagnol	60 060	49 540	35 055
arabe	53 715	43 515	21 240
chinois	38 600	29 650	17 700
grec	42 025	26 260	16 465

La communauté italienne est une des plus importantes et des plus anciennes des communautés culturelles à Montréal[73] (Labrie 1989, McNicoll 1993):

> «Les Italiens sont ceux qui, parmi les groupes arrivés en nombre dès les premières décennies du XX[e] siècle, connaissent la plus forte augmentation. Leurs contingents s'installent d'abord dans la ville, où leurs effectifs ne sont pas très inférieurs à ceux de l'île. A partir de 1961 cependant, on les retrouve dans les municipalités de banlieue sur l'île: dès 1971, le tiers d'entre eux y habite; en 1981, la moitié.» (McNicoll 1993 :153).

D'éventuelles réponses multiples sont incluses. Nous remercions Marc Pagé de Statistique Canada pour avoir comblé certaines lacunes des publications.

[72] Données du recensement 1996 : Statistique Canada 1999 (95-199-XPB), les pourcentages sont dans l'annexe 1.8.

[73] Voir Jeremy Boissevain, 1971, *Les Italiens de Montréal. L'adaptation dans une société pluraliste*, Ottawa, Etudes de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme; Mauro Peressini, 1984, Stratégies migratoires et pratiques communautaires: les Italiens du Frioul, in *Recherches sociographiques*, XXV, 3, pp. 367-391; Richard Poulin & Claude Painchaud, 1981, *Le phénomène migratoire italien et la formation de la communauté italo-québécoise*, Montréal, Secrétariat d'État; Bruno Ramirez, 1984, *Les premiers Italiens de Montréal. L'origine de la Petite Italie de Montréal*, Montréal, Boréal.

Ce mouvement immigrant italien vers les villes de Saint-Léonard et Montréal-Nord a laissé des traces tout le long de la «Main», la rue Saint-Laurent et surtout dans la «petite Italie». En 1996, 9% de la population de l'île de Montréal revendique une origine italienne (voir tableau 1.1.).

Les Hispanophones sont principalement d'origine latino-américaine[74]: 2,3% de la population de la ville de Montréal déclarent avoir l'Amérique centrale ou du Sud pour lieux de naissance en 1996[75], et 2,8% déclare appartenir à une minorité visible latino-américaine[76].

En région métropolitaine, 53 715 personnes parlent l'arabe en tant que langue maternelle (parmi lesquelles 62% le parlent aussi en tant que langue d'usage). Cette population est issue d'une immigration plutôt récente, notamment du Liban, du Maroc, de la Syrie et de l'Égypte. L'arabe est au premier rang des langues des immigrants admis au Québec depuis 1981; le Liban occupe la première place des lieux de naissance depuis 1991 (Baillargeon 1997 :111, 114)[77].

Le chinois[78] est parlé par 38 600 personnes en région métropolitaine (7 515 personnes de plus, soit 46 115, se catégorisent aussi en minorité visible et ce sont 12 535 de plus, soit 51 135 personnes, qui déclarent une origine chinoise). La présence chinoise au Québec est attestée depuis 1881, mais n'apparaît à Montréal en tant que communauté qu'au tournant du 20^{ième} siècle (Helly 1987 :277)[79]. Leur population se concentre dans le «Chinatown» près du vieux Centre-ville[80]. La

---

[74] 72% des personnes déclarant l'espagnol comme langue maternelle seraient nés en Amérique du Sud.

[75] 2% sur l'île de Montréal, 1,3% en région métropolitaine de recensement.

[76] 2,2% sur île de Montréal et 1,4% en région métropolitaine de recensement.

[77] Voir surtout: *Les profils Liban: les immigrants du Liban au Canada.* Statistique Canada 1996; Abou Sélim, *Contribution à l'étude de la nouvelle immigration libanaise au Québec (adaptation, intégration, acculturation).* Centre international de recherche sur le bilinguisme, 1977.

[78] Baillargeon (1997 :111) précise que 9,4% (18 597 personnes) des immigrants (au Québec) parlent le cantonais (période de 1991-1995), le mandarin figure seulement dans la liste de la période de 1981-1990 avec un taux d'immigration de 1,6%, ce qui correspond à 3 728 personnes.

[79] En 1900 le premier restaurant chinois ouvre ses portes à Montréal, mais il y avait déjà 228 buanderies en mains chinoises: Denise Helly, 1987, *Les Chinois à Montréal 1877-1951*, Institut québécois de recherche sur la culture; Rebecca B. Aiken, 1989, *Montreal Chinese property ownership and occupational change 1881-1981*, New York, AMS press.

[80] Le «Chinatown» reste le «centre culturel de référence» des Chinois, mais ils ont continué de s'installer tout le long du boulevard St. Laurent ainsi que dans les villes St. Laurent, LaSalle, dans le quartier Côte-des-Neiges et sur la rive sud, à Brossard (voir surtout les indices de concentration présentés dans les *Profils des communautés culturelles du Québec*, Tome I, Gouvernement du

majorité des immigrants de Chine, 76%, ne parlent ni l'anglais ni le français à leur arrivée au pays (Baillargeon 1997 :114).

La communauté grecque à Montréal est aussi très bien ancrée dans l'espace montréalais[81] et forme, depuis le tournant du siècle, une communauté institutionnalisée (Constantinides 1983 :65-73)[82]. Les Grecs ont un des taux les plus élevés de maintien linguistique et ils ont la réputation d'être des travailleurs assidus motivés par une ascension sociale rapide (McNicoll 1993 :238-240).

Ces cinq langues les plus souvent nommées en tant que langues maternelles non-officielles correspondent pour la plupart aux origines non-canadiennes déclarées (voir tableau 1.1.). Les Italiens, Grecs et Chinois composent les communautés les plus anciennes sur l'île, nourries d'une immigration plus ou moins continue et jouissent d'un fort maintien linguistique. Par contre, le Liban constitue un pays d'émigration plutôt récent pour Montréal, tout comme le Portugal, le Sud-est asiatique ou Haïti (McNicoll 1993 :154).

D'autres communautés ne paraissent pas dans la plupart des statistiques, parce qu'elles sont moins homogènes linguistiquement[83], ou parce que leur immigration est trop récente pour avoir déjà constitué une communauté institutionnalisée[84]. D'autres

---

Québec, Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration. Statistique Canada, recensement de 1986, compilations spéciales, MCCI).

[81] Calvin Veltman & Tina Ioannou, 1984, *Les Grecs du quartier Parc Extension: insertion linguistique dans la société d'acceuil*, Montréal, INRS-Urbanisation.

[82] Le nombre atteint environ 1 000 personnes en 1910 à Montréal. La première organisation communautaire et une église orthodoxe voient le jour en 1906. En 1910 naît une école grecque et en 1914, les Grecs fondent leur consulat à Montréal. Stephanos Constantinides, 1983, *Les Grecs du Québec*, Editions O Metoikos, Le Métèque.

[83] L'origine juive est moins uniforme linguistiquement: considérant la possibilité de réponses multiples et pour les langues et pour les origines, le choix de langue maternelle ne se limite guère à l'hébreu et au yiddish. Une plus grande complexité linguistique de ce groupe ethnique est à supposer. Voir notamment: Jean-Claude Lasry, 1982, Une diaspora francophone au Québec. Les Juifs séfarades, *Questions de culture*, 2, IQRC, Québec, pp. 113-138; Jean-Claude Lasry & Evelyn Bloomfield-Shacter, 1975, Jewish Intermarriage in Montreal, 1962-1972, *Jewish Social Studies*, 37, 3-4, pp. 267-278; Pierre Anctil & Gary Caldwell, 1984, *Juifs et réalités juives au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture; Jacques Langlais & David Rome, 1991, *Jews and French Quebecers*; David Rome, Judith Nefsky & Paule Obermeir, 1981, *Les Juifs du Québec, bibliographie rétrospective annotée*, Institut québécois de recherche sur la culture.

[84] Les Haïtiens par exemple: Serge Larose, 1985, *Procès migratoire et trajectoires de classe des immigrantes et des immigrants haïtiens au Québec*, Centre de Recherches Caraïbes, Université de Montréal, Rapport #14.

ne sont pas assez nombreuses pour percer dans les statistiques linguistiques[85] ou montrent trop de dispersion[86].

Tableau 1.1.
Les origines ethniques «autres»[87] des Montréalais en 1996

origines	RMR		île		ville	
	N	P[88]	N	P[89]	N	P[90]
italienne	220 935	6,1%	165 775	9%	84 255	8,4%
juive	89 900	2,5%	82 220	4,4%	27 000	2,7%
haïtienne	71 055	1,9%	55 575	3%	36 600	3,6%
allemande	60 760	1,7%	35 535	1,9%	16 110	1,6%
grecque	54 500	1,5%	34 245	1,8%	22 270	2,2%
chinoise	51 135	1,4%	38 485	2%	22 270	2,2%
sud-asiatique	48 955	1,3%	42 750	2,3%	26 775	2,6%
autochtone[91]	43 675	1,2%	21 060	1,1%	13 505	1,3%
libanaise	42 900	1,2%	33 735	1,8%	14 145	1,4%
portugaise	39 305	1,1%				

Dès ses débuts, Montréal semble avoir facilité l'immigration[92] et attiré ensuite l'immigration par parrainage[93]. Aujourd'hui, les immigrants québécois s'installent

---

[85] Toutes les communautés nord-européennes (scandinaves, hollandaises), par exemple, dont l'immigration date du début du 20ième siècle ainsi que les Polonais, les Ukrainiens, etc. (McNicoll 1993).

[86] Ce qui est certainement le cas des immigrants allemands, qui sont nombreux (en 1901 ils ont déjà un effectif de 2 202 personnes en ville de Montréal, de 2 643 sur l'île. En 1996, ils sont 60 760 personnes en RMR) mais qui ne transmettent pas leur langue. Leur langue maternelle peut être retracée dans les statistiques énumérant la connaissance de langues non-officielles (1,1% de la population en RMR), mais ne reste pas langue d'usage pour la plupart. Leur taux d'assimilation linguistique est très élevé. Un autre cas représente le groupe «asiatique», trop morcelé en divers sous-groupes pour se donner une cohésion à l'échelle montréalaise.

[87] «L'origine ethnique» constitue la réponse à la question: «À quel(s) groupe(s) ethnique(s) ou culturel(s) appartenez-vous ou vos ancêtres appartenaient-ils?» Statistique Canada 1999 (95-330):759. Nous avons choisi cette catégorie plutôt que celle du «lieu de naissance» parce qu'elle rend davantage compte d'une tradition culturelle, ethnique ou (éventuellement) linguistique.

[88] Les pourcentages se rapportent au total des réponses données (accessibles par publication), soit 3 609 380. Les 282 870 réponses multiples y sont incluses.

[89] Les pourcentages se rapportent au total des réponses données (accessibles par publication), soit 1 842 935. Les 67 089 réponses multiples y sont incluses.

[90] Les pourcentages se rapportent au total des réponses données (accessibles par publication), soit 1 003 395.

[91] Ce terme correspond à la définition donnée pour «aborigène» au catalogue de Statistique Canada pour la Région métropolitaine de recensement.

[92] Massicotte remarque pour la période d'immigration débutant au premier tiers du 19ième siècle: «Beaucoup d'immigrants préfèrent s'arrêter à Montréal car ils y trouvent des avantages. Certains observateurs comme Charles Stuart vantent même Montréal par rapport à Québec pour ses facilités de logement et d'approvisionnement en denrées et équipement.» (Massicotte 1995 :77).

[93] L'immigration grecque se faisait à 80% par parrainage (McNicoll 1993 :237), tout comme celle des Italiens (Ibid :232-233).

encore de préférence à Montréal[94]. On prévoit que la présence des Allophones en région métropolitaine ne cessera d'augmenter jusqu'en 2041[95].

> « Montréal a donc été et est toujours une ville d'accueil et une ville creuset, où se mêlent des apports diversifiés, où s'installent et cohabitent des personnes d'origines géographiques, ethniques et sociales diversifiées. Elle est une ville d'échanges où circulent les individus, les idées, les marchandises, les capitaux et les technologies. Beaucoup d'autres grandes villes d'Amérique du Nord présentent aussi ces caractéristiques, mais à Montréal elles prennent une coloration unique, notamment à cause de la cohabitation des univers francophone et anglophone. C'est ce qui en fait une ville si fascinante. » (Linteau 1992 :161).

Les communautés ethniques[96] et leurs langues ont donc un impact socio-économique[97] et linguistique[98] considérable à Montréal. Elles s'insèrent néanmoins dans un espace où, de 1763 à environ 1881, donc pendant plus d'un siècle, ont cohabité plusieurs groupes: anglophones et protestants (Britanniques et Américains loyalistes), anglophones et catholiques (Irlandais) et francophones et catholiques (Français de Nouvelle France).

Il semble nécessaire de retracer la présence de ces communautés dans l'espace montréalais pour pouvoir comprendre la perception par rapport à ces langues, à ces regroupements et à leurs interrelations.

---

[94] En 1996, le Québec compte 664 495 immigrants, dont 88% se trouvent à Montréal. Les immigrants montréalais venus dans la période de 1991-1996 sont au nombre de 134 535, soit 89% du total accueilli au Québec (150 915). Statistique Canada, 1999 (95-199-XPB):638 et (95-186-XPB):38.

[95] Marc Termote (1995) décline 21 scénarios possibles de développement démolinguistique qui ont tous en commun une baisse constante des Francophones (pour un effectif entre 54,2% et 61,3%), mais aussi des Anglophones (15,6% à 18,5%) et une augmentation des Allophones (20,2% à 30,2%). *Perspectives démolinguistiques du Québec et de la Région de Montréal, 1991-2041*, INRS-Urbanisation, Rapport.

[96] Voir: Aboud Brian, 1995, *Profils des communautés culturelles*, Gouvernement du Québec, Ministère des communautés culturelles et de l'Immigration.

[97] Sylvie Paré & Danielle Juteau, 1999, *Usages linguistiques des entrepreneurs ethniques; portrait des groupes immigrants et natifs de la deuxième et troisième génération*. Immigration et Métropoles, Université de Montréal.

[98] Les perceptions des immigrants à l'égard du français sont plutôt positives. Selon les origines, 43% à 94% d'immigrants estiment qu'il faut apprendre le français en premier (contre 3,7% à 28,6% pour l'anglais), voir Hoa Nguyen & François Plourde, 1997, *Les besoins relatifs à l'apprentissage et à l'usage du français chez les immigrants adultes admis au Québec entre 1992 et 1995 et ne connaissant pas le français (région de Montréal)*, Ministère des Relations avec les citoyens et de l'immigration.

La répartition de l'espace : ségrégations montréalaises

Les deux populations fondatrices et les autres communautés culturelles se répartissent le territoire montréalais. Le rythme historique de leur immigration, l'affiliation ethnique ou religieuse avec les populations pré-existantes, les possibilités d'embauche et de logement déterminent l'endroit où les gens choisissent de s'installer. Ainsi,

> «Montréal est à la fois une ville qui s'apparente au cas général de la ville nord-américaine type et un cas bien particulier de géographie culturelle. Elle présente les caractères de morphologie urbaine et sociale de la ville nord-américaine. On y trouve un centre-ville administratif et commercial qui exclut la résidence de type familial. Elle doit sa fortune économique à des vieilles zones industrielles greffées au chemin de fer, et à des installations portuaires qui tombent en désuétude et disparaissent peu à peu au profit d'aires nouvelles qui s'agglutinent le long des axes . Sa population habite de vastes quartiers résidentiels entre lesquels la ségrégation socio-économique est de rigueur, et à laquelle s'ajoutent des particularités ethniques sensibles.» (McNicoll 1993 :10-11).

La ségrégation : une notion

L'organisation de l'espace, l'occupation d'un territoire par une personne ou un groupe est loin d'être uniforme ou invariable. Hall (1966) propose une «anthropologie de l'espace», une étude détaillée de la régulation du comportement humain dans l'espace, suivie d'une proxémie comparée. La territorialité, héritage biologique transposé à travers tous les niveaux sensoriels à un niveau culturel, est la recherche d'un équilibre existentiel entre le besoin d'un groupe et ceux des autres.

La ségrégation est une stratégie d'isolement spatial employée par un ou plusieurs groupes pour créer une distance avec ceux qui les entourent. Une telle séparation dans l'espace peut être le résultat d'une exclusion par le ou les groupes dominants ou majoritaires, mais aussi un facteur de survie d'un groupe souvent minoritaire ou dominé[99]. Dans ce dernier cas, la concentration territoriale permet de minimiser la fréquence d'un contact qui menace la cohésion (et/ou la survie) du groupe par assimilation. Plus l'isolement du groupe est visible, plus le groupe est

---

[99] Cet aspect double est également connu en tant que ségrégation «active» ou «passive».

perçu comme distinct par les autres groupes. Ainsi, il se trouve que « la ségrégation se renforce elle même » (Alpheis 1993 :41)[100].

Inscrites dans l'espace urbain, les formes de ségrégation dites «résidentielles» sont multiples et peuvent se fonder sur autant de traits qu'il y a de distinctions entre les humains. Cet isolement autogénérateur est plus ou moins volontaire, les formes extrêmes de ségrégation résidentielle étant les « ghettos »[101], «bidonvilles», «villes secrètes et sacrées»[102], quartiers fortifiés[103], etc.

Les recherches sur la ségrégation avaient au départ pour objet d'éclaircir les rapports entre Noirs et Blancs aux Etats-Unis en étudiant leurs modes résidentiels[104]. Mais avec les migrations post-coloniales aux Etats-Unis – populations hispanophones, asiatiques... –, la sociologie urbaine a découvert des formes de ségrégation résidentielle qui ne ressemblaient aucunement à celles trouvées dans la population souche américaine d'origine africaine ou non. Les premières études sociologiques cherchaient l'explication de cette organisation différentielle de l'espace urbain à travers des processus écologiques et culturels[105]. Cette «écologie humaine», connue sous le nom de «l'école de Chicago»[106], a entre autre procédé à un recensement étendu de différentes configurations ségrégationnelles. Devenue plus

---

[100] Une étude sur les causes d'une séparation active révèle que les groupes citent le plus souvent le réseau social (amitiés, compréhension, etc.), ensuite la sécurité et le sentiment d'être chez soi comme motivation d'un repli communautaire (Anthony Richmond, 1972, *Ethnic Segregation in Metropolitan Toronto*, Ethnic Research programme, Institute for Behavioral Research, York University, Toronto). Il semble aussi que «la concentration spatiale d'un groupe linguistique est un indice de la fréquence d'emploi de la langue.» Ravi Pendakur 1990 :7, *Situation linguistique au Canada, Conservation de la langue ancestrale et transfert à une autre langue*. Multiculturalisme et Citoyenneté Canada.

[101] Le mot «ghetto», emprunt italien du 17ième siècle, est attesté pour la première fois à Venise où il existait déjà au 16ième siècle un quartier juif près d'une fonderie («getto» signifie en italien «fonderie, «gettare» «fondre») qui aurait déjà porté ce nom avant d'être assigné aux juifs qui y étaient cantonnés par une législation spéciale.

[102] Il s'agit autant de la «cité interdite» de la royauté chinoise que de «Wandlitz», plutôt clandestine que secrète, quartier résidentiel de la nomenclature est-allemande caché et isolé du reste de la République.

[103] Ce sont des enclaves urbaines, fortunées et protégées par des murs et portails, des postes de surveillance et des polices privées.

[104] L'étude de Myrdal (1944) peut être considérée comme la première qui donne un aperçu exhaustif du problème.

[105] Ces processus sont motivés par la compétition (écologie) et par l'échange symbolique (culture).

[106] R. E. Park, E. W. Burgess & R. D. McKenzie, 1925, *The City*, Chicago, University of Chicago Press. R. E. Park, 1936, «Human ecology», *The American Journal of Sociology*, XLII, pp. 1-15. Alain Coulon, 1992, *L'école de Chicago*, Paris, Presses Universitaires de France.

empirique que théorique (Guay 1978 :311), cette sociologie génère de nombreuses descriptions systématiques des répartitions spatiales, et de plus en plus de chercheurs s'en réclament dorénavant (Theodorson formera le terme d'«écologie urbaine»[107]). La densité des groupes sur un territoire donné est mesurée à travers divers «indices de concentration». Ces mesures sont relatives par rapport à la totalité de l'espace étudié. Leblanc (1987) procède à une comparaison systématique de plusieurs de ces «indices» ou «quotients» encore couramment utilisés par les études de sociologie urbaine ou de géographie humaine[108].

Il semble évident qu'une ségrégation résidentielle accentue toujours un ou plusieurs trait(s) qui distingue(nt) le (ou les) groupe(s) ainsi séparé(s). Souvent il s'agit d'une distinction dichotomique de traits ethniques (entre diverses origines ainsi qu'entre «noir» et «blanc»), socio-économiques («riche» et «pauvre», «bourgeois», «gentrifié» et «ouvrier») ou linguistiques (entre divers groupes linguistiques présents).

La ségrégation résidentielle à Montréal

Dans le cas de Montréal, la ségrégation ethnique, linguistique et socio-économique est complexe et interreliée[109]. Nous ne nous livrerons pas à l'analyse de la totalité des caractéristiques impliquées, mais seulement de celles qui nous semblent essentielles à la compréhension de la perception des faits linguistiques à Montréal.

La ségrégation ethnique ou linguistique à Montréal existe avant tout entre «Anglais» et «Français», les «deux races du Canada»[110]. Le rapport entre ces deux «national groups» (Tajfel 1959 :87), ces «deux solitudes» dont parlait MacLennan en 1945, est aussi légendaire que l'expression est illustre. La présence historique des deux populations souches est bien ancrée dans l'espace montréalais, et reste peut-être

---

[107] G. A. Theodorson, 1961, *Studies in Human Ecology*, Evanston (III.), Row and Peterson.

[108] Son étude de cas porte sur Montréal et les données du recensement de Statistique Canada, 1986.

[109] Cette interrelation amène McNicoll (1993 :285) à adopter le terme de «contiguïté résidentielle» plutôt que «ségrégation résidentielle».

[110] André Siegfried, 1906, *Le Canada, les deux races: problèmes politiques contemporains*, Paris, Rivière.

même implantée dans les représentations[111]. La dichotomisation de l'espace montréalais en «est» et «ouest», en «francophone» et en «anglophone» est aussi bien une curiosité touristique qu'un fait historique[112]. Une frontière coupe les deux parties: la «Main», le boulevard St. Laurent, point 0 du comptage des numéros civiques entre l'est et l'ouest. Les vagues d'immigrants successives, à partir de la fin du 19ième siècle, s'installent au long de ce «corridor immigrant» (Maurois 1996)[113], s'insérant ainsi entre les deux univers linguistiques préexistants [114].

Les Français, jusqu'à l'occupation anglaise en 1760, n'habitent à l'époque que le Vieux Montréal avec quelques établissements au long de la rue St. Laurent et ses alentours[115]. C'est au début du 19ième siècle, avec l'immigration massive des États-Unis et de l'Irlande, que la nouvelle composition ethnique va définitivement s'inscrire dans l'espace urbain : « Les Anglais et les Ecossais dominent dans l'ouest, les Irlandais se concentrent dans le sud-ouest, tandis que l'est constitue le fief des Canadiens [sic]. » (Linteau 1992 :66, voir aussi Benoît & Gratton 1991 :42).

La première étude de l'organisation spatiale à Montréal est celle de Charles Dawson (disciple de l'école de Chicago) et Gettys, qui publient en 1929 une étude sur le développement urbain de Montréal en prenant pour modèle le zonage concentrique de Burgess. Même si la ségrégation linguistique n'est pas un de leurs intérêts

---

[111] «The French and English versions of 'O Canada' are capsules of our ambivalence, the exhilarating sense of inclusion and the distressing sense of exclusion that we all experience. The two versions are sung simultaneously at hockey game and convocation. Where do I join in? The land of whose ancestors? Singing the same tune, but using different words and radically different texts, are we sharing the same landscape of imagination?» (Olson & Kobayashi 1993 :150).

[112] Olson & Kobayashi (1993 :150) parlent de «soundscape» où «someone is always wondering: 'In what language will the shop clerk speak to me?'»

[113] Aline Gubbay, *A Street Called The Main. The Story of Montreal's Boulevard Saint-Laurent*, Meridian Press, 1989.

[114] Simons (1999) se prête à une analyse détaillée du «jeu des espaces publics» dans le film *Jésus de Montréal* de Denys Arcand. Sa lecture est guidée par les divisions des espace-territoire et espaces-identités, d'exclusion et d'inclusion. Il conclut: «On pourrait dès lors suggérer que le jeu des espaces dans ce film coïncide avec les débats autour des espaces-identités et des espaces-territoires au Québec et au Canada» (Ibid :160) sans pour autant faire une référence directe à la division de l'espace francophone-anglophone pourtant très présente dans le film. La ségrégation linguistique de Montréal et ses implications ont trouvé leur expression dans plusieurs œuvres cinématographiques québécoises.

[115] Massicotte (1995 :63) parle de 412 maisons *intra-muros* en 1731 et des faubourgs Saint-Joseph, Saint-Louis (Saint-Laurent) et Sainte-Marie à partir de 1741. Robert Sweeny affirme que «la majorité des soldats britanniques qui avaient été libérés après la Conquête, s'établissaient dans des régions peu peuplées, à l'ouest de Montréal.» (1982 :75).

principaux, leurs analyses établissent clairement, et pour la première fois, que les Anglophones habitent l'ouest – séparés par la montagne des habitants francophones à l'est (1929 :130)[116].

Lieberson (1970) est un autre des pionniers dans l'étude de la ségrégation résidentielle à Montréal. Travaillant sur la ségrégation linguistique au Canada, il a calculé un indice de dissimilarité ainsi que plusieurs mesures de diversité linguistique à partir des données des recensements de 1941, 1951 et 1961. Pour Montréal, il a constaté une très forte ségrégation [117].

> «The patterns of segregation in Montreal are of greater importance than in most Canadian cities... » (Lieberson 1970 :218).

Balakrishnan & Selvanathan (1990) ont effectué une mise à jour de ces études en comparant quatorze métropoles canadiennes à la base du recensement de 1981. Montréal est nettement la ville où l'indice de ségrégation reste le plus élevé[118] :

> «...all ethnic groups in Montreal are more segregated than anywhere else... The francophone and anglophone solitudes in Montreal are split like nowhere else in Canada.» (Driedger 1991 :139).

Plus récemment, c'est en géographie humaine que la ségrégation montréalaise a fait l'objet de différentes études (Langlois 1985, Bied 1992, McNicoll 1993, Maurois 1996). McNicoll (1993 :213) montre en trois temps et en trois cartes l'évolution de l'occupation de l'espace montréalais par les «Anglais» en 1911, 1941 et 1981. Même si les concentrations sont difficilement déchiffrables en termes de fréquences, les cartes illustrent très bien le mouvement de migration vers l'ouest de l'île. De même, la concentration des «Français» (McNicoll 1993 :200) se fait successivement d'une occupation étendue, mais rurale, à une concentration plus citadine, dans l'est de l'île.

---

[116] Everett Hughes (1943, *French Canada in Transition*, Chicago, Chicago University Press), collègue de Charles Dawson à McGill, fait une analyse détaillée des schèmes de ségrégation dans une ville québécoise (Cantonville) avec des résultats tranchants concernant la ségrégation linguistique, socio-économique ainsi que les affiliations religieuses des regroupements.

[117] Ce qui amène Lieberson à conclure à un grand (et rare) potentiel de survie «of both major ethnic and linguistic groups». «Linguistic characteristics are but one part of the complex which comprises an ethnic group, but insofar as the ethnic groups are able to maintain their distinctive languages, then this will retard assimilation between the British and French on other dimensions as well. And insofar as the groups remain highly segregated from another, it is unlikely that any linguistic fusion between the groups will occur.» (Lieberson 1970 :247).

[118] Les indices de ségrégation de cette étude sont basés sur une comparaison des moyennes.

Langlois (1985) constate plusieurs transformations de l'espace résidentiel dans son étude de la période 1931-1971. Néanmoins, il conclut aussi à une consolidation des zones francophones vers la fin de la période et projette une tendance vers une plus forte ségrégation résidentielle du groupe «anglais».

Le suivi de la migration urbaine de plusieurs ethnies présentes à Montréal a amené ces chercheurs à la même conclusion : celle d'une forte concentration des diverses ethnies dans l'espace montréalais (souvent limité au territoire de la ville ou de l'île de Montréal), et notamment des ethnies fondatrices, à savoir les groupes «anglophone» et «francophone».

Cette concentration est à son paroxysme en 1971 (Nader 1976 :142), mais semble se diluer depuis (Norris 1999)[119]. Nous avons nous-mêmes procédé à une analyse de la ségrégation linguistique (Cartes 2 à 4). La concentration des langues maternelles des différents groupes est calculée à partir d'un quotient pour les secteurs de dénombrement de la région métropolitaine de recensement[120]. Seule la langue maternelle *unique* a été prise en compte : «anglais», «français» et «ni l'un ni l'autre».

L'anglais montre les quotients de localisation les plus élevés: la grande majorité des quartiers ou villes comptent un quotient plus petit que 1, tandis que quelques quartiers seulement se partagent un quotient très élevé (voir le tableau 1.2. et la Carte 2). Cette concentration confirme le «West-Island» dans sa densité anglophone.

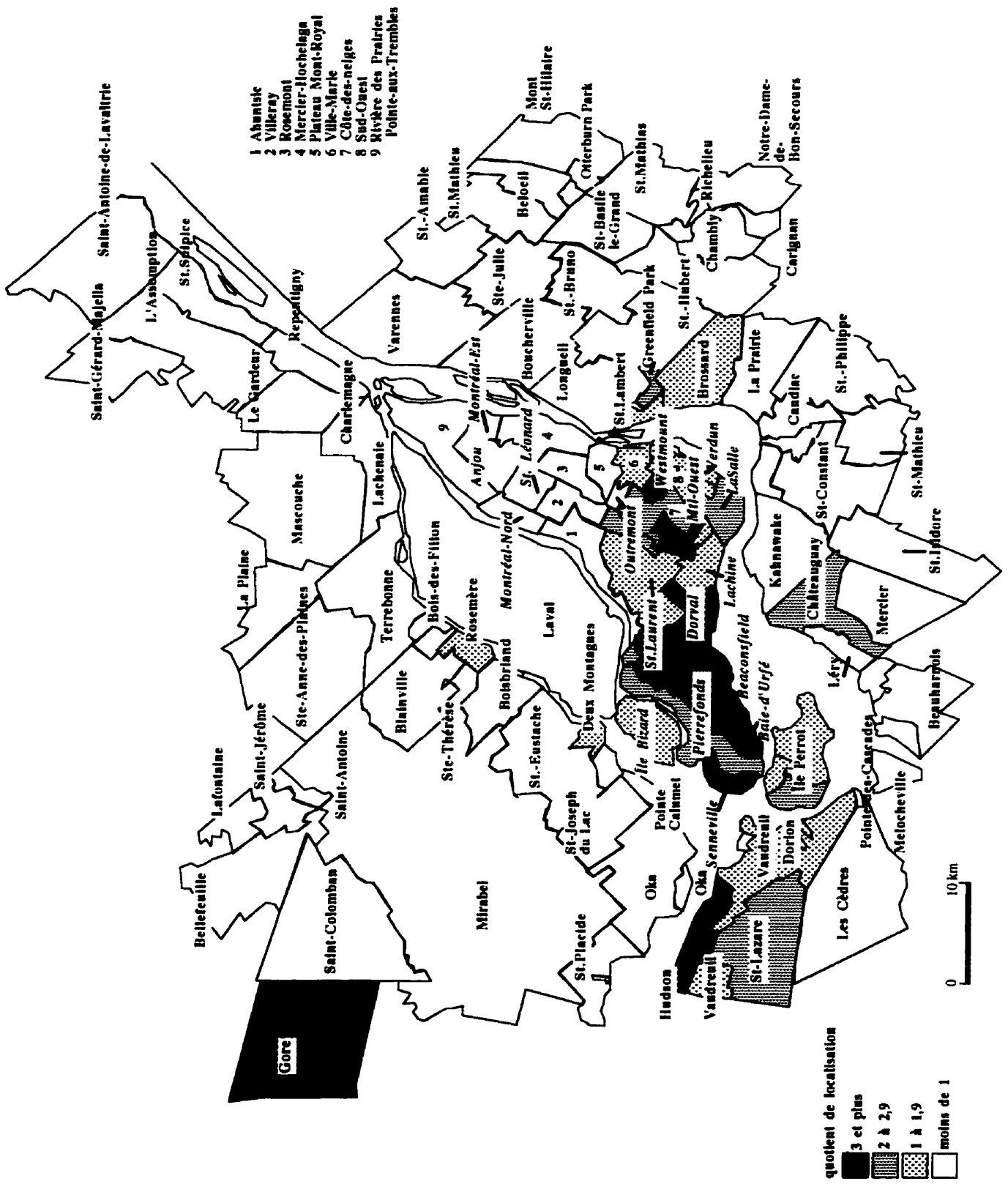
Les Francophones se répartissent par contre également sur tout le reste du territoire de la RMR (quotient principalement de 1 à 1,9, voir la Carte 3). Les Allophones se concentrent sur l'île de Montréal. C'est dans les secteurs centraux et dans ceux longeant la Rivière des Prairies que leur densité est la plus forte (voir la Carte 4). Sinon, ils se noient dans les quartiers et villes majoritairement peuplés par

---

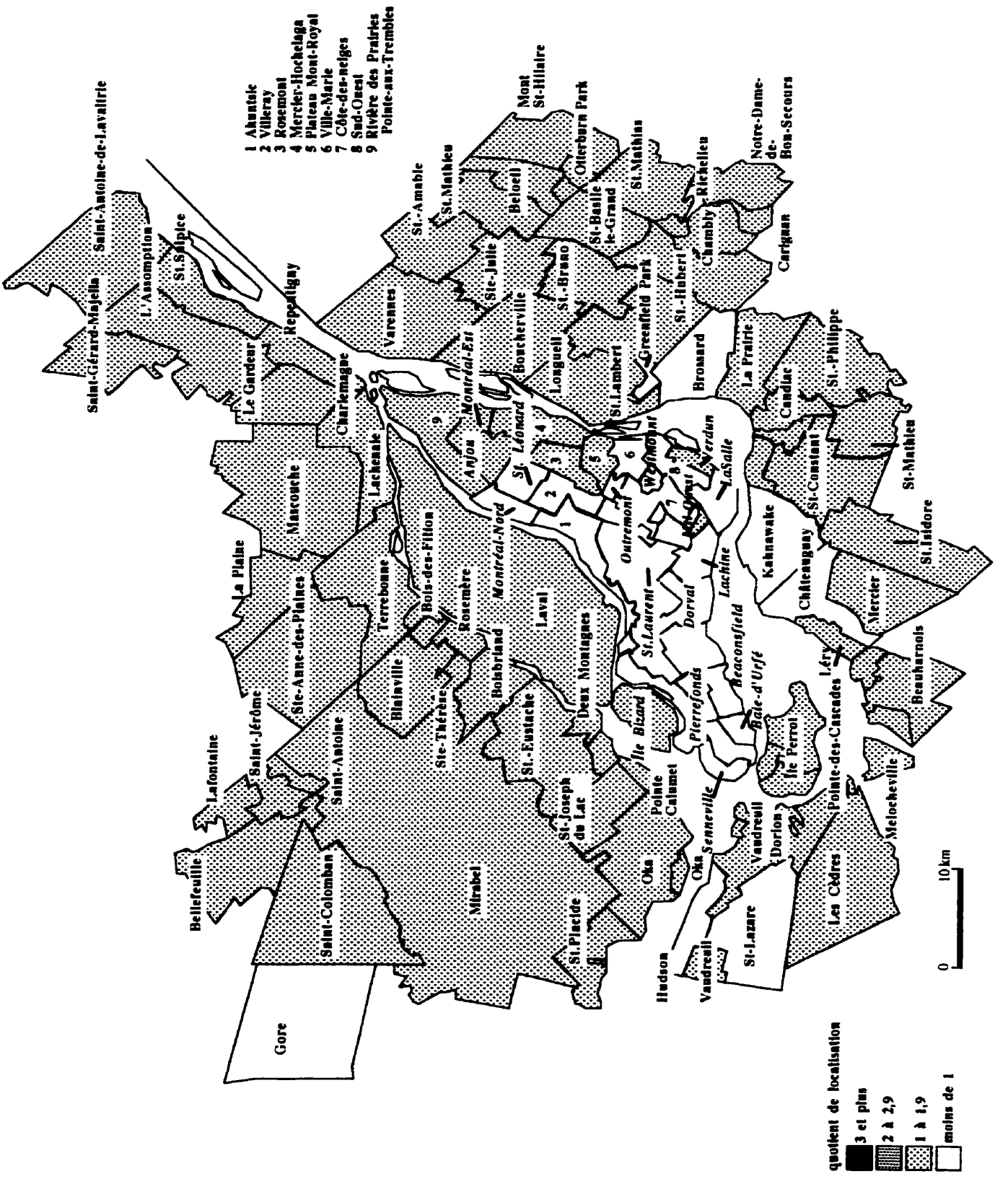
[119] Le quotidien *The Gazette* procède à une comparaison graphique des concentrations (en pourcentage) des Anglophones sur l'île de Montréal en 1971 et en 1996 (parue le 6 juin 1999).

[120] Le quotient de localisation est une mesure relative. Contrairement au pourcentage, il rend compte des proportions de l'ensemble des secteurs considérés et pas seulement du secteur étudié. Ce quotient se calcule comme suit: (Lij/Li)/(Pj/P), où Pj est la population totale du secteur j, Li est la population totale du groupe linguistique i, Lij la population du groupe linguistique i dans le secteur j. La population totale (P) est ici celle de la région métropolitaine de recensement (RMR) de Montréal. Ce quotient reflète donc le ratio de la proportion d'un groupe linguistique dans un quartier comparé au ratio de ce même groupe dans la totalité de la population. Ainsi, plus le quotient est élevé dans un quartier, plus le groupe linguistique y est concentré.

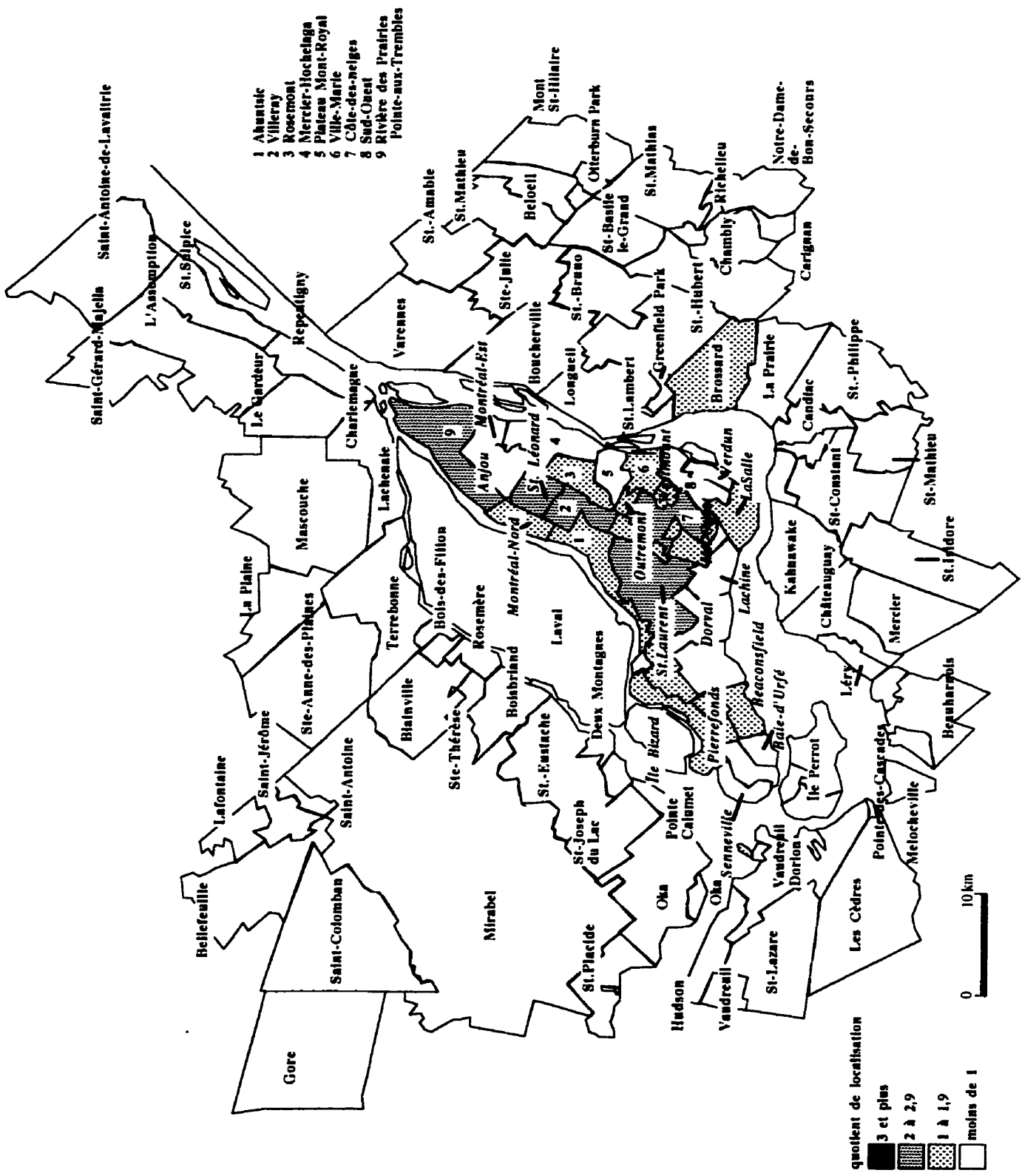
Carte 2
Le quotient de localisation de l'anglais, langue maternelle unique (RMR)



Carte 3
Le quotient de localisation du français, langue maternelle unique (RMR)



Carte 4
Le quotient de localisation des langues non-officielles, langue maternelle unique (RMR)



les tenants d'une des langues officielles (100 quartiers ont un indice plus petit que 1).

Le tableau 1.2. regroupe le nombre de quartiers ou villes en RMR de Montréal selon leur grandeur du quotient de localisation pour chacun des regroupements linguistiques. Les secteurs montrant les plus fortes concentrations linguistiques (qui ont un quotient de plus de 3) sont au nombre de treize et anglophones.

Tableau 1.2.
Le nombre de quartiers et villes en RMR de Montréal selon leur quotient de localisation

Langues maternelles uniques / quotients*	Anglais	Français	Non-officielles
moins que 1	84	35	100
1 à 1,9	16	88	17
2 à 2,9 concentré	10	0	5
3 et plus très concentré	13	0	0

*Plus le quotient de localisation est élevé, plus le groupe est concentré
Les calculs sont basés sur les chiffres du recensement de 1996

La corrélation entre les quotients de localisation précise l'exclusivité ou le partage de l'occupation territoriale (tableau 1.3.). La concentration résidentielle des langues est d'abord largement «anglaise» ou «française» (coefficient de -,7734). L'anglais semble plus compatible avec les langues non-officielles (,2948) que le français (-,5850).

Tableau 1.3.
Les coefficients de corrélation des quotients de localisation linguistiques en la RMR de Montréal

Langues maternelles uniques	Anglais	Français
Français	-,7734	
Non-officielles	,2948	-,5850

Cette ségrégation semble également s'inscrire dans la physionomie de la ville à travers l'affichage des commerces. Jacques Maurais procède en 1995 à une analyse d'un échantillon représentatif de l'affichage commercial pour évaluer le statut des langues.

> «5% des commerces ont un affichage d'où le français est totalement absent ; cela représente 148 commerces. Les trois quarts de ces commerces sont situés à l'ouest du boulevard Saint-Laurent.» (Maurais 1996 :11).

Les répartitions décrites montrent que la ségrégation résidentielle dans la région métropolitaine persiste[121] et qu'elle se fonde sur le fait linguistique. Cependant, l'appartenance linguistique en recouvre d'autres, celle de l'affiliation religieuse notamment. La religion est largement institutionnalisée et ses institutions s'infiltrent à leur tour dans les soins hospitaliers et parasociaux et jusqu'à tout récemment dans le système d'éducation.

La religion

Le fait de langue se double ethniquement d'un fait religieux[122]. Si l'origine britannique est seulement associée au protestantisme[123], la française, elle, est indissociable du catholicisme[124]. Dans le cas des Francophones, le clergé formait une élite très puissante sur le plan institutionnel. Les Anglophones, par contre, étaient (et

---

[121] Comparée à d'autres analyses (Norris 1999), la prise en compte de toute la région métropolitaine comme cadre de référence, tout comme le calcul d'un quotient relatif et non celui du simple pourcentage, se révèle décisive. Tout comme les pourcentages employés par Norris, les quotients de localisation indiquent aussi une moins forte concentration anglophone à l'ouest de l'île en 1996 qu'en 1971. Mais contrairement au pourcentage, le quotient de localisation montre que les plus fortes concentrations en Région métropolitaine de Montréal sont encore celles de la population anglophone. En outre, le contraste des comparaisons diachroniques par pourcentages s'estompe lorsqu'on prend en considération les quotients.

[122] Les immigrants qui affluent vers Montréal n'échappent pas à cette distinction religieuse et ethnique déjà bien en place lors de leur arrivée: «A Montréal, les immigrants se regroupent selon leur appartenance religieuse.» (McNicoll 1993 :11). Lieberson (1970) retient lui aussi la religion et la langue comme principaux «ségrégateurs» et indicateurs de la survie d'une ethnie.

[123] L'anglicanisme pratiqué par les Britanniques est une réforme religieuse classée parmi les schismes du protestantisme. Néanmoins, la langue anglaise et le protestantisme ne se recouvrent pas totalement: les immigrants irlandais, de langue anglaise, fuyaient la persécution religieuse dans leur pays – ils étaient catholiques.

[124] Plusieurs événements marquèrent cette relation entre la langue et la religion: (i) la fondation de Ville Marie avait une mission catholique concrète et financée par la *Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France*; (ii) après la Conquête anglaise, la liberté religieuse retint le clergé comme classe dirigeante française; l'église catholique garda la main sur les fonctions publiques et politiques. Enfin, (iii) «la révolution tranquille», mouvement francophone, vise à briser ce lien entre langue et religion qu'Henri Bourrassa représentait si bien lorsqu'il parlait de *«la langue, gardienne de la foi»* (1918, Montréal, Bibliothèque de l'Action française). La langue devenait symbole d'une cause politique: on visait la démission du clergé des fonctions de pouvoir et l'on s'attendait à ce que les Francophones accèdent à tous les échelons de la vie socio-économique et politique (voir ci-dessous).

sont toujours) beaucoup plus hétérogènes dans leurs affiliations religieuses et leur élite n'était aucunement formée d'ecclésiastiques, mais plutôt de banquiers et autres membres de la haute finance. Dans la communauté francophone, c'est l'Église qui jouait le rôle le plus important dans les services sociaux, les hôpitaux et l'éducation, «dans la communauté anglophone, c'est la classe dirigeante qui remplit ce rôle.» (Benoît & Gratton 1991 :74).

Ainsi, c'est surtout la langue française qui est étroitement liée à la religion, au catholicisme ; l'anglais et le protestantisme sont tout juste complémentaires. Dans ce sens, les établissements sociaux, éducatifs et hospitaliers étaient (et sont pour la plupart encore) soit «francophones et catholiques», soit «anglophones».

> « Il y a donc à Montréal deux univers distincts, séparés par la langue et la religion : celui des franco-catholiques et celui des anglo-protestants. Chacun possède ses églises, son système scolaire jusqu'à l'université, ses hôpitaux, ses services sociaux, ses institutions sociales et culturelles, ses journaux. Chacun occupe des zones distinctes dans l'espace montréalais. » (Linteau 1992 :87).

L'éducation

Le clivage linguistique des Montréalais se prolonge ainsi avec la religion dans les institutions religieuses, mais aussi éducatives, caritatives et sociales.

Parlons du système éducatif d'abord, car l'école est une des institutions régulatrices des langues des plus puissantes. L'acte constitutionnel de 1857 permet aux protestants et aux catholiques d'organiser leurs systèmes scolaires séparément[125]. Ainsi divisées en «catholique» et «prostestante» jusqu'à tout récemment[126], les commissions scolaires, «francophones» et «anglophones» aujourd'hui, se partagaient le territoire de l'île. L'innovation consiste non seulement en un remplacement des

---

[125] Voir Christiane Tronicke (1999) pour une histoire abrégée du système scolaire au Québec: *Die Reform des Bildungs- und Unterrichtswesens in Québec während der Stillen Revolution*, CIFRACS, Universität Dresden. Pour la position des juifs face à cette division, voir surtout: William Shaffir, 1974, *Life in a Religious Community: The Lubavitcher Chassidim in Montréal*, Toronto, Holt, Rinehart and Winston; M. Waller & Morton Weinfeld, 1981, «The Jews of Quebec and 'le fait français'» In: Weinfeld, M.; Shaffir, W. & I. Cotler (éds.), *The Canadian Jewish Mosaic*, Toronto, Wiley; Pierre Anctil, 1988, *Le rendez-vous manqué: Les juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*, Québec: Institut québécois de recherche sur la Culture.

[126] Une des plus grandes transformations du système scolaire a eu lieu en 1998 au Québec. Les commissions scolaires catholiques et protestantes ont été remplacées par de nouvelles commissions

affiliations religieuses avec les appartenances linguistiques, mais dans le fait que dorénavant chaque groupe couvre tout le territoire de l'île et plus seulement la partie «West Island» (commission scolaire protestante) ou le reste de l'île (commission scolaire catholique), incluant la commission scolaire de Montréal (mixte)[127].

Les institutions éducatives sont donc investies et contrôlées par deux administrations bien distinctes. Et, ce qui de prime abord pourrait n'apparaître que comme une différence bureaucratique, se traduit dans les faits par une éducation où les valeurs transmises, le rythme ainsi que le contenu de l'apprentissage diffèrent notablement, créant un autre clivage entre les deux groupes linguistiques:

> « Les inégalités sociales sont également visibles dans le secteur de l'éducation où l'écart entre protestants et catholiques est très prononcé. » (Linteau 1992 :98).

Prospère, l'élite anglophone investit dans ses institutions éducatives[128], l'université McGill par exemple. Le dévouement et le fourmillement des œuvres franco-catholiques ne pouvaient pas concurrencer l'investissement financier des banquiers. En même temps, l'éducation catholique reste moins marquée par un manque matériel que par une idéologie anti-matérialiste. L'idéologie catholique[129] condamne la richesse, prêche le dévouement sur terre, et promet qu'il ouvre les portes de l'au-delà. L'enseignement catholique transmet donc un «univers symbolique»

---

scolaires francophones et anglophones. Ce réaménagement a donné lieu à cinq commissions: deux anglophones et trois francophones.

[127] En 1986, la limite des commissions scolaires protestantes incluait tout l'ouest de l'île de Montréal jusqu'à ville Saint Laurent, coupant Pierrefonds et Dorval en une partie protestante et une partie catholique. Les cinq commissions scolaires catholiques se partagaient le reste de l'île - voir surtout les *Statistiques et cartes sur la situation de sous-scolarisation sur le territoire du conseil scolaire de l'île de Montréa*l, publiées par le conseil scolaire de l'île de Montréal en avril 1990, ainsi que le *Rapport du comité consultatif de la commission des écoles catholiques de Montréal* de 1965/66. Un historique du développement des Commissions scolaires est donné dans Tronicke *op.cit.* (1999 :20-22).

[128] L'investissement de la communauté anglophone n'étant que l'origine d'une différence qui s'ajoute au système de subventions gouvernementales. «To this day Quebec anglophones enjoy their own autonomous state-founded English medium school system, which ranges from kindergarten through primary, secondary, and university education.» (Bourhis 1994 :336).

[129] Voir surtout l'analyse de Max Weber dans laquelle il soutient que «les catholiques répondent de leur côté en dénonçant le 'matérialisme' comme conséquence de la sécularisation de tous les domaines de la vie par le protestantisme», «le principe de ces attitudes différentes ne doit pas être recherché uniquement dans des circonstances extérieures temporaires, historico-politiques, mais dans le caractère intrinsèque et permanent des croyances religieuses.» (1964: *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, Band I, Tübingen, Mohr, 1947; traduit en 1964 en *L'ethique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, pp.35-36).

(Hamelin & Gagnon 1984 :41) qui exalte la pauvreté, prêche l'obéissance et la soumission[130], et s'oppose par conséquent à une mobilité ascendante de la société francophone.

Cet écart entre les groupes linguistiques en matière de scolarisation a laissé des traces, même si aujourd'hui la différence n'est plus aussi perceptible qu'au début du 20ième siècle.

> « Même si le niveau de scolarisation des francophones reste inférieur à celui des anglophones, il progresse d'une génération à l'autre [...] Pour une partie de la population francophone, l'éducation est devenue synonyme de mobilité sociale. » (Linteau 1992 :134).

La Carte 5 montre la répartition de la population montréalaise de 15 ans et plus selon le plus haut niveau d'éducation atteint[131]. Le quotient de localisation, calculé de la même manière que pour les langues, indique la concentration de ceux ayant une scolarité inférieure à neuf années ainsi que, à l'opposé, la concentration de ceux ayant décroché un diplôme universitaire.

Westmount est la seule ville en région métropolitaine à dépasser un quotient de localisation de 3 pour les diplômes universitaires obtenus. Une certaine concentration des diplômés à l'ouest de l'île peut être constatée, même si d'autres villes, notamment sur la rive sud ou dans l'axe prolongé vers l'ouest montrent un indice entre 1 et 1,9.

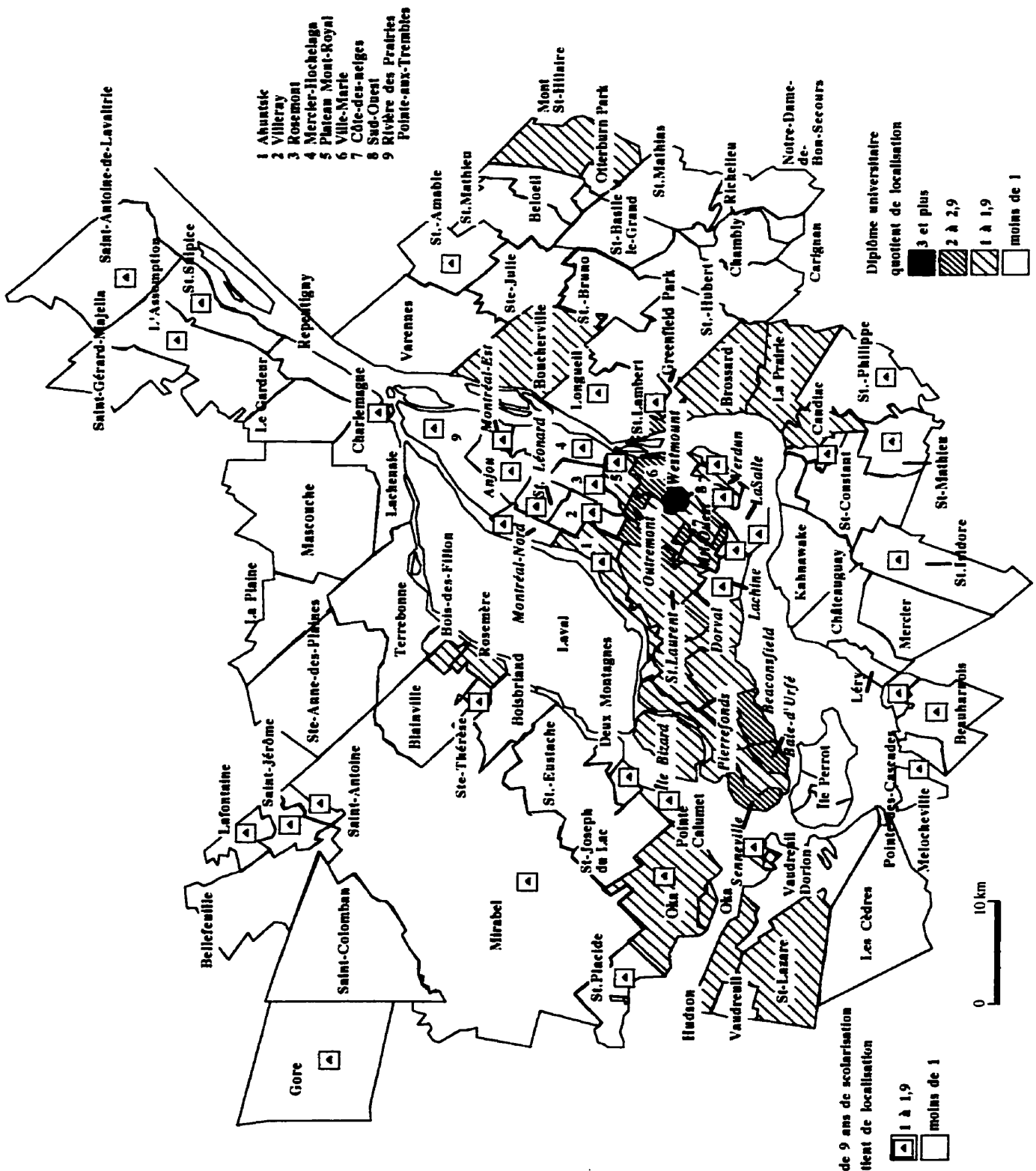
Le niveau de scolarité inférieur à neuf ans est concentré dans l'est de l'île, où toutes les villes et quartiers ont un indice de 1 à 1,9. L'ouest de l'île se trouve sans concentration notable de gens sous-scolarisés (seuls Lachine, Saint-Pierre, LaSalle, Verdun et le quartier Sud-Ouest, qui ont tous un indice de 1 à 1,9 de sous-scolarisation, se trouvent à l'ouest du boulevard St. Laurent). Les autres municipalités

---

[130] «En France, au XVIIe siècle, le roi grouvernait de droit divin et il était le protecteur de l'Église; la rigueur de la doctrine catholique se faisait sentir jusque dans la loi. L'Église jouissait d'un statut social élevé. Premier ordre du royaume, elle en protégeait la structure sociale en prêchant l'obéissance et la soumission. L'autorité sur les classes populaires était renforcée par l'exaltation de la pauvreté. L'État profitait aussi des communautés religieuses, en se déchargeant sur elles de ses responsabilités dans les domaines de l'éducation et de l'hospitalisation. Aussi l'Église joua-t-elle, en Nouvelle-France, un rôle de premier plan dans l'établissement d'un cadre institutionnel. Avant même la création de la première paroisse, la colonie possédait deux hôpitaux, deux écoles et un collège, tous dirigés par l'Église.» (Dickinson & Young 1995 :55).

[131] Cette catégorie se réfère à la «dernière année d'études primaires ou secondaires, terminée ou non, ou dernière année universitaire ou non universitaire terminée.» (Statistique Canada 1994 - 95-330 : 760).

Carte 5
Les quotients de localisation des niveaux de scolarité en 1996



en région métropolitaine qui présentent un certain taux de sous-scolarisation, au nombre de 24, se répartissent également autour de l'île de Montréal. Aucune municipalité ne dépasse l'indice de 1,9.

Les corrélations des quotients de localisation par quartiers ou municipalités appuient la relation entre la ségrégation scolaire et linguistique suggérée par les répartitions visualisées sur les cartes.

Tableau 1.4.
L'association entre langues et niveaux socio-économiques : les villes et quartiers de la RMR

Niveau socio-économique/ Langue maternelle unique	Scolarité inférieure à la 9e année	Scolarité avec études universitaires
Anglais	-,315	,601
Français	,190	-,539
Non-officielle	-,003	,386

Il s'agit de corrélations de quotients de localisation calculés à la base de chiffres du recensement de 1996

La corrélation entre quartiers à forte concentration de diplômés universitaires et quartiers à forte concentration de la langue maternelle anglaise est positive (,601) alors qu'elle est négative pour les quartiers à forte concentration de la langue maternelle française (–,539). En même temps, une concentration de sous-scolarisation est plus associée à une concentration de la langue maternelle française (,190) qu'à celle de la langue maternelle anglaise (-,315). Les quotients révélant une forte concentration des langues non-officielles sont davantage corrélés avec ceux des études universitaires (,386) qu'avec ceux d'une sous-scolarisation (-,003).

Les soins médicaux

La ségrégation résidentielle, basée notamment sur les faits religieux et linguistiques, déclenche donc un clivage social qui, lui aussi, reste inscrit dans l'espace montréalais. Ce clivage social se fait également sentir à travers les soins médicaux.

L'élite anglo-protestante contribue aussi généreusement aux institutions médicales et sociales qu'aux institutions éducatives, comme par exemple le

«Montreal General Hospital» (Linteau 1992 :84). On observe une certaine iniquité entre les groupes linguistiques en ce qui a trait aux soins médicaux et sociaux. Cette scission[132] se faisait surtout remarquer lors des grandes vagues d'exode rural qui amenaient beaucoup de Francophones de leur campagne natale à la ville[133]. «En période de crise, comme lors de l'épidémie de variole de 1885, il arrive que les tensions entre anglophones et francophones deviennent singulièrement vives» (Guérard 1999 :27). E. C. Hughes remarque que seulement 5,9% de médecins-spécialistes à Montréal étaient francophones en 1939 (1943 :208).

Aucun indice ne pourrait néanmoins renseigner sur une éventuelle inégalité dans les soins prodigués.

Toutefois[134],

> «Les clivages ethniques, linguistiques et religieux, faut-il préciser, se sont imposés dans nombre d'études, aussi bien en ce qui a trait à l'organisation des services qu'à l'état de santé. Invariablement, dès lors que Montréal constitue le territoire d'enquête, ces clivages ressortent : les anglo-protestants y ont leur faculté de médecine de réputation internationale, ils façonnent un dispositif hospitalier complet parallèle à celui des franco-catholiques et ils se donnent leurs propres services sociaux, dispensaires et cliniques de «gouttes de lait».» (Guérard 1999 :26-27).

L'association linguistico-économique

Les ramifications institutionnelles de la séparation ethnique, linguistique et religieuse des Montréalais se montrent aussi dans l'administration et la vie politique

---

[132] Sherry Olson & Patricia Thornton (1992) se prononcent pour une lecture de la mortalité montréalaise au 19ième siècle à travers les différences culturelles entre les groupes linguistiques et ethniques: «Familles montréalaises du XIXe siècle: trois cultures, trois trajectoires», *Cahiers québécois de démographie*, 21, 2, pp. 51-75.

[133] « Il faut dire qu'à la fin du 19ième siècle Montréal reste sur ce plan une ville dangereuse. Le taux de mortalité, en particulier la mortalité infantile, y est élevé, et plus d'un enfant sur quatre meurt avant d'atteindre l'âge d'un an. La situation est plus grave chez les Canadiens français que parmi les autres groupes. » (Linteau 1992 :97-98). Voir aussi Dickinson & Young 1995 :223.

[134] Il y a des allusions artistiques néanmoins, comme dans le film *Jésus de Montréal* de Denys Arcand (voir Simons 1999): inconscient, le protagoniste se réveille dans la file d'attente de l'hôpital francophone où les patients passent leur temps dans le couloir des urgences à remplir des formulaires sur leurs antécédents médicaux. Sans avoir consulté, l'acteur quitte l'hôpital pour s'écrouler un peu plus tard sur le quai du métro. Amené par ses proches (et contre les directives établies pour les ambulanciers) dans un hôpital anglophone, le spectateur comprend tout de suite à travers l'agitation du médecin-spécialiste que la situation du protagoniste est grave et que l'on va déployer tous les trésors de la haute technologie pour lui (en vain).

(Bourassa & Léveillée 1986, Driedger 1991, Linteau 1998[135]) et deviennent finalement une question de pouvoir[136]. Bien d'autres domaines de la vie institutionnalisée et publique sont touchés par une distinction linguistico-ethnique[137] qui, finalement, débouche sur (ou reste alimentée par) une division socio-économique qui soustend tous les clivages décrits. La distinction socio-économique se révèle centrale pour le fait ségrégationnel à Montréal, tout au moins dans sa corrélation avec le fait linguistique. Cette correspondance existe aussi bien dans un sens historique (Hughes 1943, Dickinson & Young 1995) que contemporain (Vaillancourt & Carpentier 1989, Vaillancourt & Leblanc 1993).

Suite à la Conquête en 1763, une minorité anglophone supervise la vie montréalaise et prend le contrôle de l'économie et du commerce. La traite de fourrures des habitants franco-canadiens change de main[138]: «after the defeat of the French, British merchants were quick to seize control of the fur trade.» (Driedger 1991 :190). Surtout lié aux ressources financières et à quelques droits privilégiant les conquérants, le marché des fourrures passe graduellement aux mains des occupants, surtout des Ecossais établis à Montréal[139]. Du côté francophone, l'église catholique

> «...encourage le repli sur soi de la communauté, attentive au maintien de valeurs présentées par le clergé comme intangibles: la foi et la langue. [...] ... le clergé demeure fermé à toute idée de succès économique, que l'on dit alors réservé aux «Anglais».» (McNicoll 1993 :172).

---

[135] Paul-André Linteau, 1998, «Le personnel politique de Montréal, 1880-1914. Evolution d'une élite municipale», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 52, 2.

[136] La majorité du conseil municipal de Montréal a été anglophone jusqu'à la fin du 19ième siècle (Sancton 1983 :60, Driedger 1991 :190). Les Canadiens français effectuent une percée en politique municipale en 1882 et ils obtiennent une majorité (Linteau 1992 :85). A partir de 1914, tous les maires de Montréal seront francophones. C'est Médéric Martin qui a mis fin au principe de l'alternance entre francophones et anglophones. Il gagne notamment en vilipendant la richesse anglophone de l'ouest de la ville et en s'identifiant à la cause francophone de l'est de la ville.

[137] Pour les années 30, Linteau remarque: « Les difficultés économiques avivent d'ailleurs les tensions économiques dans une ville où les divisions linguistiques recouvrent souvent les clivages sociaux. La rivalité traditionnelle entre Canadiens français et Canadiens anglais se manifeste de nombreuses façons, à propos d'une nomination politique, de la répartition des fonds publics ou d'une foule d'autres sujets. Par exemple, la seule nomination d'un premier francophone à la présidence de la Commission du port provoque l'ire de la presse de langue anglaise qui estime que ce poste revient de droit à un Canadien anglais, tandis que le choix d'un unilingue anglophone pour occuper un poste de direction au service des douanes à Montréal est perçu dans la presse francophone comme un geste de mépris à l'endroit des Canadiens français. » (1992 :121-122).

[138] «La Conquête anglaise entraîne l'exclusivité du commerce d'import-export avec l'empire britannique, ce qui modifie les règles du jeu.» Massicotte (1995 :56).

[139] Les Frobisher, Henry, McGill, McTavish entre autres.

Une séparation socio-économique se greffe alors sur les divisions linguistiques et persiste dans le temps. En 1825, 82,3% des Montréalais dont le revenu annuel atteint le niveau le plus bas, soit la somme de 6 livres, sont des Franco-Canadiens (Linteau & Robert 1977 :26[140]). En 1939, «... 768 of the largest corporations with headquaters in Montreal were managed or owned by residents of English origin and only 93 were headed by residents of French origin.» (Driedger 1991 :131, voir aussi Hughes, 1943 :203). En 1943, Hughes constate :

> «The English people of Montreal are more than an ethnic minority in a city. They are, in fact, the metropolitan element of Canada's metropolis. Some among them direct the great economic institutions which operate throughout Canada and beyond national borders [...] English Montreal's hinterland is half a continent. The French of Montreal enter into these nationally dominant institutions in minor and less specialized roles. But the very presence of the numerous French allows the English group to be more specialized and more devoted to control functions than they could be if Montreal were a purely English city.» (Hughes 1943 :207-208).

Les partisans de la «révolution tranquille» s'élèvent contre le fait qu'il y a « une race dans la dépendance d'une autre » (Blanchard 1970 :97) ; Pierre Vallières (1968) parle même de « nègres blancs d'Amérique ». Une nouvelle interprétation historique «néo-nationaliste» de la Conquête voit dans la défaite «la cause de l'infériorité sociale et économique du Québec moderne» (Dickinson & Young 1995)[141].

> «Pour que la question culturelle et linguistique puisse être abordée dans un climat de parfaite sérénité et de détachement, il faudrait que tous les citoyens se sentent relativement égaux au plan économique et social, qu'ils aient l'impression de jouir au départ d'une chance à peu près égale dans la vie. Or, les anglophones jouissent au départ, dans le contexte économique actuel, d'incontestables avantages. Tant que le pouvoir économique ne sera pas mieux partagé – et cela implique bien davantage que les seuls programmes gouvernementaux de redistribution du revenu – on tourne autour du problème.» (Ryan 1972[142]).

---

[140] Paul-André Linteau & Jean-Claude Robert, 1977, «Land Ownership and Society in Montreal: An Hypothesis», dans Gilbert A. Stelter & Alan F. Artibise (éds.), *The Canadian City*, Carleton University, McClelland and Steward Limited, pp. 17-36.

[141] «Cette interprétation de la Conquête supposait...[que]...l'échec des Canadiens français modernes, incapables de prendre en main l'économie du Québec, fut attribué à l'exode –ou à la "décapitation"- de l'élite coloniale, en 1760. Parce que fut dépossédée la bourgeoisie embryonnaire de la Nouvelle-France, le Canada français fut forcé de se replier sur lui-même et d'idéaliser la vie rurale, comme le meilleur moyen de préserver son identité.» (Dickinson & Young 1995 :66).

[142] Claude Ryan, *Les anglophones et l'enquête de Sorecom*, éditorial du *Devoir*, 11 juillet 1972, p.4.

La lutte contre la domination socio-économique, doublée par l'omniprésence de la langue anglaise sur la scène internationale, va de pair avec une lutte pour le maintien du français et pour son «bon usage». Dorénavant, le fait linguistique est couramment fusionné avec le sentiment de domination socio-économique et socio-politique.

Une lutte «en tant que linguistes et en tant que Québécois» (Asselin *et al.* 1976 :37) se met en place. La lutte pour l'emploi du français engage celle pour la qualité du français. Cette lutte, de type «politico-linguistique», comme l'affirment Bouthillier & Meynaud en 1971, était «mal vue» par le milieu des affaires, car «tout effort trop poussé de diffusion et de valorisation de la langue française» aurait pu causer des dommages à l'économie québécoise[143].

Suite à la révolution tranquille, la langue française se trouve systématiquement re-valorisée par une politique d'aménagement linguistique rigoureuse qui met en place (entre autres) une législation féconde[144]. Si le français est dans les années 70 «... presque une langue morte, en ce sens qu'il est dissocié des réalités dynamiques et réservé à la communication populaire... » (D'Allemagne 1966 :81), cette langue jouit aujourd'hui d'une vitalité indéniable[145].

La présence d'une ségrégation résidentielle à Montréal, fondée surtout sur une distinction linguistique, mais aussi socio-économique, peut jouer dans une association linguistico-économique qui persiste plus ou moins ouvertement depuis plusieurs siècles. Différentes études sur la ségrégation montréalaise ont fait ressortir

---

[143] «En réalité, le point essentiel est que dans une situation caractérisée par la prédominance de la langue anglaise, les Canadiens français n'accèdent que faiblement aux postes des cadres. Lors de la 83e assemblée générale annuelle des membres de la Chambre de commerce de Montréal (9 septembre 1970), le président sortant Roger Beauchemin déclarait que l'«on constate encore que 4/5 des emplois de cadre dans le secteur privé sont occupés par des anglophones alors que la population québécoise compte 80% de francophones. [...] Beauchemin a raison de dire que «l'utilisation de la langue française n'est pas dissociable de l'ascension des Canadiens-français aux emplois de cadres. » (Bouthillier & Meynaud 1971 :7).

[144] Notamment les lois 101, 63, 22 et 178, voir ci-haut.

[145] Suite à une législation linguistique poussée en faveur du français, un certain exode anglophone se fait sentir à Montréal. Les années 70 sont aussi marquées par une aspiration internationale sans égal de la part du maire de Montréal, Jean Drapeau, qui, avec la Place Ville Marie, la Place des Arts, le métro, l'Expo 67 et le stade olymique essaie de «monumentaliser» un statut économique que la ville était en train de perdre.

une association entre le fait linguistique et le niveau socio-économique (Haynes 1971, Greer-Wootten 1972, Guay 1978)[146].

> «Despite impressive gains by Francophones in socioeconomic status and increased control over their own economy (Vaillancourt & Carpentier, 1988), it remains that important sectors of the province's economy are still controlled by Anglophone interests be they Quebec, Canadian, or American based.» (Bourhis & Lepicq 1993 :372).

La Carte 6 montre un indice[147] du revenu du ménage[148] par quartier et par ville à l'échelle de la région métropolitaine de recensement. L'est de l'île reste sous la moyenne du revenu régional. Les indices qui montrent un revenu annuel doublant la moyenne régionale se trouvent à Westmount, Outremont, Ville Mont-Royal, Montréal-Ouest, Baie-d'Urfé, Beaconsfield et Senneville.

Tableau 1.5. Les corrélations entre l'indice du revenu du ménage et le quotient de la langue maternelle unique des quartiers et municipalités en RMR de Montréal en 1996

Quotient de localisation de la langue maternelle unique	Indice du revenu moyen du ménage
Anglais	,397
Français	-,179
Non-officielle	-,030

L'unique corrélation positive entre les différents indices concerne la concentration de l'anglais (,397) et relie le revenu moyen du ménage à la localisation des langues maternelles uniques (voir le tableau 1.5.).

---

[146] Il ne s'agit aucunement de limiter les rapports entre Francophones et Anglophones à une dualité tranchée comme le déplorent quelques-uns: «L'historiographie canadienne-anglaise est encore beaucoup trop empreinte de la vision simpliste de Lord Durham, qui se bornait à constater l'existence de deux nations antagonistes au sein d'un même pays.» (Robert Sweeny 1982 :75). Il serait même faux d'affirmer que seule la division des groupes linguistiques explique ou se recoupe avec le clivage socio-économique: «This frequently stated formula does not, however, fully fit the facts.» (Hughes 1943 :209). Une élite francophone existait à Montréal, riche, éduquée, mais peu nombreuse: Aileen Ross, 1941, *The French and English Social Elites of Montreal*, thèse de maîtrise, Université de Chicago. Outre le danger d'une exagération dichotomique des faits, il faut souligner l'existence de corrélations bien réelles et indicatrices d'une différence majeure.

[147] Il s'agit de la moyenne du revenu du ménage d'un quartier divisé par celle de toute la région métropolitaine. Ainsi, un indice inférieur à 1 indique que la moyenne du secteur en question est inférieure à celle de la région, tandis qu'un indice qui dépasse 1 indique une moyenne plus élevée que celle de la région métropolitaine.

[148] Cette catégorie comporte la «somme des revenus totaux de tous les membres du ménage», le revenu total inclut le «revenu total, en espèces, reçu par les personnes âgées de 15 ans ou plus durant

L'unique corrélation positive entre les différents indices concerne la concentration de l'anglais (,397) et relie le revenu moyen du ménage à la locatisation des langues maternelles uniques (voir le tableau 1.5.).

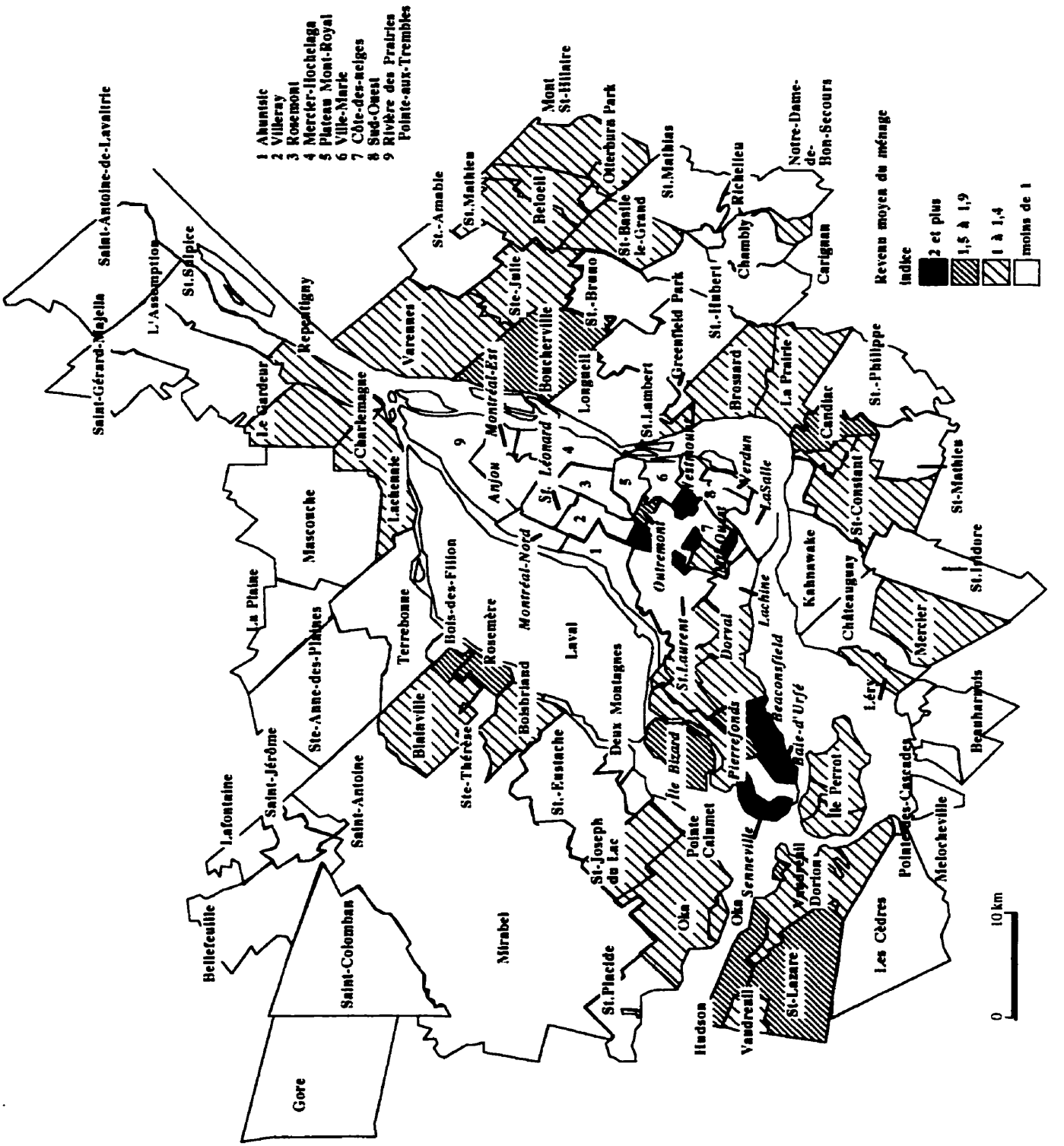
En résumé, des corrélations positives des indices et quotients existent entre une concentration de locuteurs anglophones et celle d'un niveau de revenu ainsi que celle d'un niveau de scolarité universitaire, tandis qu'une concentration francophone est en corrélation positive avec celle d'une scolarité inférieure à la 9^{e} année. Les quotients des langues maternelles et les indices d'un niveau socio-économique sont inscrits dans l'espace de la région métropolitaine de Montréal. Il y a ségrégation linguistique et socio-économique et les deux sont interreliées.

Le devenir du Montréal plurilingue reflète une certaine domination symbolique, mais aussi socio-économique, des Anglophones britanniques. Cette domination a modelé le rapport entre les deux groupes linguistiques pendant presque deux siècles. Une corrélation entre un niveau socio-économique (selon les quotients de localisation du niveau de scolarité et du revenu étudiés) et la langue maternelle (toujours selon les quotients de localisation en région métropolitaine) est encore tout à fait d'actualité.

Il reste à étudier si l'association socio-économique (historique et/ou actuelle) des langues (tout comme les autres aspects ségrégrationnels soulignés) est seulement une corrélation réelle, mais de plus en plus faible, ou si cette association se trouve aussi dans la représentation ou dans la perception, qu'ont les locuteurs montréalais des langues et de leurs concitoyens.

L'évaluation des langues et de leurs locuteurs est une préoccupation scientifique qui connaît une certaine tradition à Montréal. Cette tradition socio-psychologique est connue sous l'étiquette «attitudes linguistiques». Avant d'en détailler quelques résultats, il convient de délimiter le champ sémantique que peut recouvrir le terme «attitudes» en sciences (voir le chapitre 2).

Carte 6
L'indice du revenu moyen par quartiers et villes de la RMR



«Aucune langue n'échappe à ceux qui l'utilisent.
Toute linguistique indifférente aux relations entre les systèmes de signes
et les fonctions anthropologiques qui les mettent en œuvre
est condamnée à l'isolement ou aux illusions»
Alain Rey, 1972 :4

Chapitre 2

Langue et perception : les attitudes

Il existe de multiples approches permettant d'analyser les perceptions sociales et la recherche sur la relation entre perceptions et langue repose sur une longue histoire, comme nous l'avons souligné dans l'introduction. Aujourd'hui, les linguistes et leurs confrères savent et prêchent qu'aucune langue n'est meilleure, plus belle, plus complexe, plus évoluée qu'une autre. Les opinions, jugements, préjugés ou stéréotypes sur les langues font l'objet d'études diverses qui, toutes, mènent au même constat: aucun critère objectif ne permet d'évaluer une langue en termes de supériorité.

Néanmoins, la pensée linguistique fonctionne encore en termes de superlatifs et la conviction populaire voulant que son propre parler se distingue favorablement des autres existe, persiste et resurgit inexorablement. «Parler chinois», «parler comme

une vache espagnole», sont autant d'exemples de dénigrements interlinguistiques[149], mais des différenciations persistent aussi au sein d'une seule et même langue : il y a la langue formelle, la langue verte, la langue crue, le parler ordinaire, le parler bien, le parler mal, le parler vulgaire ou même le charabia, le patois ou le baragouin, etc.

Pour les locuteurs de ces langues ou variétés de langues, de tels jugements sont souvent très lourds à porter, car ils s'accompagnent d'opinions tout aussi défavorables sur leurs capacités intellectuelles, sociales ou autres. Ainsi, les locuteurs se trouvent eux-mêmes jugés, car « il est clair que l'imaginaire confond dans un même mouvement les langues et leurs locuteurs » (Calvet 1994 :262). Ces jugements ont donc des conséquences sociales, dont les perspectives d'emploi (Kalin & Rayko 1980) ne sont qu'un seul exemple. Les jugements linguistiques reflètent le statut social ou socio-économique d'une langue (ou d'une variété de langue) et le transposent sur son locuteur. Cet impact social des attitudes linguistiques enlève le charme folklorique qu'on peut trouver à ce genre de jugement.

Néanmoins, les évaluations des langues font partie de la vie quotidienne, surtout dans les contextes plurilingues. Ces évaluations se basent sur des inférences et des modèles d'action et font partie d'un savoir sur le monde extérieur plus ou moins automatisé. Ce cadre de référence n'étant jamais exactement le même d'une personne à l'autre, la perception des langues est différentielle et génère des attitudes multiples par rapport aux locuteurs. Toutefois, ces jugements ne se trouvent que rarement à l'état isolé : les évaluations linguistiques sont pour la plupart partagées parmi les membres de différents regroupements. Le principe de ces attitudes est donc tout aussi social que leur portée.

Ainsi, les attitudes linguistiques font partie d'un mécanisme social qui prête un cadre à leur fonctionnement ou dont elles sont peut-être même le moteur. Pourtant, la genèse, la formation ou le fonctionnement des attitudes (linguistiques) et leurs causes sont peu connus. Quels regroupements de personnes partagent quels genres de perceptions, jugements ou attitudes linguistiques ?

---

[149] Calvet nous fournit dans *l'Europe et ses langues* (1993) « une sorte de portrait robot » de diverses nationalités européennes à travers les adjectifs qui les dénomment dans les autres langues.

Loin de pouvoir élucider tous ces aspects, nous proposons dans les pages suivantes une lecture de plusieurs études touchant à cet ensemble complexe d'interrelations entre perceptions, jugements, attitudes. La prédominance du terme «attitude» par rapport aux autres est principalement due à ces recherches. D'abord, nous retraçons la genèse de la notion d'«attitude» comme terme technique en psychologie ainsi que sa prolongation dans les études ethniques et en linguistique. Ensuite, les méthodologies à la disposition de toutes les disciplines sont brièvement esquissées pour arriver finalement à la recherche d'une causalité à travers quelques études de cas sur les attitudes linguistiques à Montréal.

Genèse et polysémie du terme «attitude»

L'emploi de ce vocable apparaît en science au début du 20ième siècle, mais

> «as with other types of research, one can find precursors which go back hundreds of years. For example, Aristotle [...] believed that the type of language which speakers used had an effect upon their credibility or *ethos*, and a similar idea is apparent in Renaissance rhetoricians' preoccupation with the details of verbal expression... » (Bradac 1990 :388).

Le champ sémantique du terme s'étend d'un usage courant où une « attitude » est une « manière de tenir son corps » ou une « manière dont on se comporte avec les autres » (Larousse 1994 :103)[150] à un usage scientifique plus spécialisé. Posture corporelle ou sociale, c'est dans ce dernier sens qu'est utilisé le terme technique « attitude » en sciences sociales.

> « The concept 'attitude' has been variously defined and characterized by almost every theorist or researcher who has concerned himself with attitude studies. The various definitions very often reflect the differing theoretical or research interests of the particular studies from which they stem. » (Agheisi & Fishman 1970 :137).

---

[150] Le terme « attitude » apparaît pour la première fois au 17ième siècle chez Nicolas Poussin dans le sens de «pose», «posture» par rapport à la peinture. Etymologiquement apparentée à la notion italienne d'*attitùdine*, attestée chez Leonard de Vinci et retracée jusqu'au latin *aptitudo* (*,-inis*) qui ne fait pas seulement référence à une «aptitude», mais aussi à une «disposition» (Prinz 1967). Mais ce sens de «disposition» pour «attitude» n'apparaît que vers le 19ième siècle dans la littérature (Robert 1960).

Une telle «dé-multiplication» théorique et méthodologique du concept d'«attitude» ne fait que masquer un manque d'approches intégratives et interactives dans le domaine (Seeman 1993), ce qui amène Schlieben-Lange à mettre en question le terme lui-même :

> «Je pense qu'il est indispensable de discuter et peut-être même d'abandonner le concept d'attitudes qui est à la fois trop superficiel et trop hétérogène.» (1982 :221).

Mais il ne s'agit pas d'adopter ou non une notion, de la remplacer par une autre ou tout simplement de la conserver. La nature caméléonesque du terme persistera dans tous les cas, car les «attitudes» continueront de faire partie du vocabulaire quotidien et scientifique. Différentes méthodologies se sont développées, malgré les problématiques conceptuelles, dans une logique et une dynamique propre à l'empirisme[151]. Afin de contourner ce vide conceptuel, nous allons retracer le contenu du terme à travers ses emplois méthodologiques ainsi qu'à travers ses implications théoriques.

Emploi et implications d'un terme technique

Ce que les termes «perception», «représentation mentale» et «attitude» ont en commun[152], c'est leur référence à une entité mentale, le traitement de l'information à l'intérieur du système cognitif, une «instance intermédiaire», pourtant inaccessible à l'observation directe.

Cette «instance intermédiaire» fait partie de ce qui a été nommé «boîte noire», construction hypothétique dont Herrmann (1988) résume les fondements en une seule formule:

---

[151] Le côté empirique devrait idéalement aller de pair avec une conceptualisation : «Ou bien les attitudes sont des objets sociaux, ou bien elles n'en sont pas. Si elles en sont, la théorie doit en fournir une conceptualisation adéquate et les observations empiriques déterminent les rapports qu'elles entretiennent avec des structures ou des événements sociaux.» (Béland 1984 :362).

[152] Signalons que la «représentation mentale» tout comme les «perceptions» sont des termes techniques dans différentes disciplines et tout aussi multiformes dans leurs définitions que le terme «attitude», voir Bérubé (1999).

$$T_pS_it \rightarrow (mRT_pS_i) \rightarrow^{153} C_pS_it$$

Un traitement (T)[154] particulier (ici :p) dans une situation (S) particulière (ici : i) à un moment précis dans le temps (t) agit sur le système (entre parenthèses). Ainsi, la représentation mentale (mR) de ce traitement provoque une réaction, un comportement (C) particulier dans cette situation précise à ce moment précis dans le temps.

Néanmoins, seul C, le comportement, est mesurable empiriquement[155] ; le système, traitant le stimulus, est seulement *supposé* être lié avec ce comportement. La représentation mentale reste donc une construction d'interprétation qui peut correspondre ou non à la représentation effective du système. Les flèches qui représentent les entrées et les sorties de cette instance inconnue articulent le seul accès expérimental au sujet, au système, à l'attitude.

Oswald Külpe (1862-1915) crée le terme *Einstellung*[156], « attitude », pour ses recherches sur les *Bewußtseinslagen*[157]. Il constate dans ses expériences que la réponse à un stimulus fluctue selon les informations préalablement données au sujet.

---

153 Cette flèche est ici unidirectionnelle pour simplifier la représentation de la chaîne d'événements. Il est néanmoins fort probable qu'une interaction (entre le système et la réaction) ait lieu. Une multidirectionalité entre le système et le comportement ($mRT_pS_i <-> C_pS_it$) est suggérée par plusieurs approches conceptuelles en psychologie. Les modèles de traitement d'information sous-entendus jouent ainsi un rôle important dans la définition des attitudes. La diversité de ces modèles reflète toutes les approches antérieures et actuelles adoptées en psychologie cognitive, individuelle ou sociale. Sans pouvoir les résumer, il semble qu'il y a surtout un désaccord de base persistant quant au mode de traitement du sujet : Si l'on présuppose *(i) un traitement actif d'information* («go beyond the given information» Bruner 1957), l'intégration active dans la mémoire est possible et une dynamique du traitement de différences sociales et/ou culturelles serait à supposer. Si l'on part par contre *(ii) d'une perception sélective*, l'appareil mental fonctionne dans des voies déjà existantes, c'est-à-dire que les hypothèses sur la vie quotidienne sont plutôt confirmées que falsifiées et restent donc sans révision véritable. Le maintien des informations déjà acquises l'emporte sur leur mise en question et des «self-fulfilling prophecies» seraient souvent la conséquence. Système dynamique dans le premier cas, système inerte et statique dans le deuxième, une perspective de complémentarité des deux dans le sens d'une «structure structurante», prônée par Bourdieu, reflète aujourd'hui la majorité des conceptualisations sous-jacentes. G. H. Mead (1963) est le premier à relier les deux acceptations d'une certaine manière : il rattache la réponse pavlovienne à des survivances darwiniennes des comportements et replace la raison d'une survie phylogénétique dans un processus de communication. Ainsi, «les attitudes permettent la vie sociale» (Thomas & Alaphilippe 1983 :9).

154 Les sigles proposés par Herrmann ont été transformés ici afin de mieux refléter leur traduction.

155 Dans une situation de laboratoire, le traitement (T) peut également être contrôlé et mesuré.

156 Külpe s'inspirait de Müller, G. E. & F. Schumann (1899), qui observaient une distorsion de la perception d'un poids, dépendamment des poids soulevés précédemment : *Über die psychologischen Grundlagen gehobener Gewichte*, Pflügers Archiv 54.

157 «Etats de conscience».

Dans cette psychologie expérimentale de l'école de Würzburg, les *Wahrnehmungs-einstellungen*, les «attitudes perceptives», sont censées représenter cette instance intermédiaire entre stimulus et réponse : elles garderaient une certaine information et influeraient sur le comportement.

Ainsi, dès la naissance du concept, l'unidirectionnalité[158] ou la multidirectionnalité de l'accès aux attitudes prend une grande importance méthodologique car elle définit l'interprétation du traitement intérieur. La méthodologie constitue donc un aspect primordial dans la recherche sur les attitudes – elle détermine l'accès et, par conséquent, l'inférence sur l'inconnu : l'«attitude», la «représentation mentale» ou la «perception». Les implicites méthodologiques définissent donc l'objet étudié.

Aujourd'hui, les attitudes et les perceptions sont surtout étudiées en psychologie sociale, sous-discipline qui relie le comportement individuel à son contexte social immédiat. Etroitement liées à la recherche sur les identités (de groupe)[159], les attitudes sont surtout analysées et définies dans leur rapport à la formation et aux réactions à des identités de groupe multiples :

> «Hearers of language respond to the personal, ethnic, national, gender, class, role, age and other identities of speakers. Such responses are language attitudes...» (Preston 1989 :50).

---

158 Cette unidirectionnalité est supposée entre autres par les études des réponses physiques à des stimuli qui se poursuivra surtout dans les années 70. Des aperçus généraux sur quelques approches psychologiques aux attitudes se trouvent entre autres dans : Alice H. Eagly & Shelly Chaiken, 1993, *The Psychology of Attitudes*, New York University, Harcourt Brace, Fort Worth ; J. Richard Eiser, 1994, *Attitudes, Chaos and the connectionnist Mind*, Blackwell, Oxford; Arnold Upmeyer (éd.), 1989, *Attitudes and Behavioral Decisions*, Springer Verlag, Berlin.

159 G. W. Allport, *On the Nature of Prejudice*, 1954, New York, Addison-Wesley ; M. Sherif & C. W. Sherif, 1953, *Groups in Harmony and Tension*, New York, Harper ; H. Tajfel, 1981, *Human Groups and Social Categories : Studies in Social Psychology* , Cambridge University Press, Cambridge ; M. Brewer, 1991, «The social self: On being the same and different at the same time» In: *Personality and Social Psychology Bulletin*, 17, pp. 475-482 ; D. Bar-Tal, 1990, *Group Beliefs. A Conception for Analyzing Group Structure, Processes, and Behavior*. Berlin, Springer-Verlag ; D. Capozza & Ch. Volpato, 1994, «Relations intergroupes : approches classiques et contemporaines» In : Bourhis, R. & J.-P. Leyens (éds.) *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*, Mardaga, Liège, chapitre 2, pp. 13-38 ; J. D. Greenwood, 1994, «A Sense of Identity: Prolegnomena to a Social Theory of Personal Identity» In : *Journal for the Theory of Social Behavior*, 24:1, pp. 25-46 ; M. A. Hogg, 1987, «Social Identity and Group Cohesiveness» In : Turner, J. C., *Rediscovering the Social Group. A Self-Categorization Theory*, Worcester, Basil Blackwell, pp. 89-116.

Comme les identités de groupe sont impliquées, les chercheurs retracent l'organisation cohérente du savoir et des activités des regroupements sociaux[160], leurs codes et normes de comportement[161], les fonctions des attitudes[162], les comportements extrêmes[163], le changement dans les attitudes[164], etc. C'est avant tout la réaction à la présence d'un Autre qui déclenche différentes formes d'identification et de différenciation ainsi que des jugements. Mais quel est le déclencheur de la perception d'un Autre ? Sa seule présence ? Lointaine ou proche, nombreuse ou dominante ? Le rapport entre identification, perception sociale et jugements sera examiné plus en détail au chapitre 3. Le chapitre 4 poursuit la réflexion sur le rapport

---

[160] La tendance à l'uniformisation des attitudes au niveau d'un comportement social est retracée jusqu'à G. Tarde, 1890, *Les lois de l'imitation*, Paris, Alcan ; «La contagion» par G. LeBon, 1963, In : *La Psychologie des foules*, Paris, PUF ; Dan Sperber, 1999, *La contagion des idées*, Editions Odile Jacob. F. Heider (1958, *The Psychology of Interpersonal Relations*, New York, Wiley) parle d'un état d'équilibre que l'individu doit atteindre dans ses attitudes et comportements. C. E. Osgood & P.H. Tannenbaum (1955, «The Principle of Congruity in the Prediction of Attitude Change», In : *Psychological Review* 62, janvier, pp. 42-55) soulignent les ajustements nécessaires quand les attitudes ne sont pas assez congruentes. La théorie de la dissonance cognitive (L. Festinger, 1957, *A Theory of Cognitive Dissonance*, Evanston, Row Peterson) fait état de différentes stratégies qui peuvent être mises en place lorsqu'il y a incompatibilité entre attitudes et/ou comportements.

[161] M. Sherif, 1965, «Influences du groupe sur la formation des normes et des attitudes» In : Levy, *Psychologie sociale*, Paris, Dunod. Différentes normes se trouvent intégrées dans la «théorie d'action raisonnée» de I. Ajzen & M. Fishbein (1980, *Understanding Attitudes and Predicting Social Behavior*, Prentice-Hall).

[162] Katz (1960): (i) la fonction instrumentale (accès à une recompense ou évitement de sanctions) ; (ii) la fonction de défense de soi-même (protection d'une image négative de soi-même) ; (iii) la fonction d'expression de valeur (valorisation par congruence à des concepts pré-existants) ; (iv) la fonction du savoir. W. J. McGuire, «The Nature of Attitudes and Attitude Research», In : G. Lindzey & E. Aronson (éds.), 1969, *Handbook of Social Psychology*, vol.3, London : (i) la fonction utilitariste (l'attitude nous mène à une fin) ; (ii) la fonction économique (catégories qui simplifient et généralisent le monde complexe) ; (iii) la fonction expressive (soutien du comportement) ; (iv) la fonction de défense de soi-même (aide à la résolution de conflits intérieurs).

[163] Une étude sur la personnalité autoritaire après la Deuxième Guerre mondiale a ouvert une toute autre voie sur les attitudes sociales et ses relations avec la personnalité. Adorno, Frenkel-Brunswik, Levinson & Sanford (1950) adoptent une perspective psychanalytique en analysant le biais pro-endogroupe et le biais contra-exogroupe. L'attitude est vue en tant que mécanisme de défense afin de réduire des conflits intérieurs. S. Milgram (1974) montre comment l'obéissance peut déboucher sur un comportement extrême.

[164] Kurt Lewin, 1959, *Psychologie dynamique*, morceaux choisis présentés par G. Faucheux, Paris, PUF. Lewin propose dans une étude sur les habitudes alimentaires (commandée par l'administration américaine lors de la Deuxième Guerre mondiale) que seuls des équilibres psychosociaux atteints en groupe peuvent changer durablement les attitudes. Toute une filière s'occupe des forces de persuasion : W. J. McGuire, 1969, «The Nature of Attitudes and Attitude Change», In : G. Lindzey & E. Aronson (éds.), *The Handbook of Social Psychology*, Reading, Mass., 3, chapitre 21 ; C. I. Hovland, Janis, I. L. & H. H. Kelley, 1953, *Communications and pression. Psychological studies of opinion change*, New Haven, Yale University Press; W. W. Lambert & W. E. Lambert (1974 :82) rapportent les recherches sur les «Machiavellian attitudes».

entre perception et langue en questionnant la norme du comportement linguistique tel qu'il se présente dans le contexte montréalais. Revenons pour l'instant aux implications de la recherche sur la conceptualisation des attitudes : les méthodologies ainsi que leurs résultats.

Prolongement d'un terme : les études ethniques

C'est aux États-Unis, qu'on voit surgir au tournant du 20^{ième} siècle des recherches concernant les attitudes. Elles sont motivées, entre autres, par l'apparition de conflits de groupes à grande échelle et de grande envergure.

Thomas & Znaniecki (1918) étudient l'acculturation vécue par des immigrés polonais et publient les résultats à la fin de la Première Guerre mondiale (en cinq volumes). L'intériorisation d'une culture est pour eux étroitement liée aux notions d'«attitude» et de «valeur». Une «attitude» représenterait un état d'esprit envers une «valeur»[165]. Un statut innovateur a été attribué à cette étude (Zaretsky 1984 :2, Blumer 1939) à cause de son influence sur le développement de la notion d'«attitude» en particulier, mais plus généralement aussi sur le développement méthodologique et théorique de la sociologie au tournant du siècle[166].

Si c'est le processus d'acculturation lors de la première guerre mondiale qui motive cette première étude, c'est un problème pré-existant qui est à l'origine de celle de Myrdal (1944): les relations entre Blancs et Noirs aux Etats-Unis[167]. Les différentes formes de contact entre ces deux groupes sont au centre de cette méta-étude de synthèse[168]. Myrdal y fait la différence entre croyances, «*beliefs*», (représentations du réel) et évaluations, «*valuations*», (représentations du

---

[165] La notion de «valeur» est souvent traitée comme étant le pendant social ou culturel des «attitudes», mais avec une connotation plutôt psychosociale (Thomas & Alaphilippe 1983 :18).

[166] Thomas était professeur à l'université de Chicago depuis 1893, où Znaniecki le rejoint en 1913 (d'abord en tant que traducteur, ensuite en tant que co-auteur). Ils comptaient parmi leurs collègues John Dewey, George Herbert Mead, Robert Park et Ernest Burgess. Le renom de l'étude a été entaché précocement par l'arrestation de Thomas en 1918 (voir Zaretsky 1984).

[167] Une bibliographie complète sur toutes les études de cas des «race attitudes» envers les Noirs des Etats-Unis jusqu'en 1940 se trouve dans : Eugene L. Horowitz, In : Otto Klineberg (éd.), *Characteristics of the American Negro*, (voir Myrdal 1944 :1186).

[168] Cette étude est aussi à l'origine des études de la ségrégation résidentielle (voir aussi chapitre 1). Un chapitre est consacré aux schèmes de la ségrégation (chapitre 29, pp. 605-627).

désirable)[169]. Il prévoit que les faits objectifs, scientifiques, remplaceront de plus en plus toute attitude, c'est-à-dire les «*valuations*».

Lors de la Deuxième Guerre mondiale, la *Research Branch of the Information and Education Division of the War Department* commande plus de 200 recherches concernant différentes attitudes des militaires par rapport à des situations diverses d'affrontement militaire. Des techniques d'analyse ont été développées grâce à cet intérêt soutenu du gouvernement pour les attitudes[170] (voir Thomas & Alaphilippe 1983). Samuel A. Stouffer écrit :

> «De même que la Première Guerre mondiale a donné une nouvelle impulsion à l'étude des aptitudes humaines, de même la Seconde Guerre mondiale a donné une nouvelle impulsion à l'étude des attitudes».[171]

Davis (1964) résume dans une publication de l'UNESCO une «bibliographie sélective», annotée et commentée «...des nombreux efforts actuellement déployés pour améliorer les relations entre groupes» :

> «L'expression 'modification des attitudes', qui ne se rencontrait que de loin en loin il y a une quinzaine d'années, apparaît de plus en plus fréquemment dans les ouvrages spécialisés récents et désigne à présent un secteur particulier de la recherche. » (Davis 1964 :7).

Ainsi, la multiplication des situations de contact, de conflit, d'immigration, bref de la vie multiethnique au 20^{ième} siècle a stimulé, quoique de façon disparate, la recherche sur les représentations, perceptions et attitudes que ces nouvelles situations génèrent. Le plurilinguisme en est un des aspects les plus pertinents.

---

169 «People have ideas about how reality actually is, or was, and they have ideas about how it ought to be, or ought to have been. The former we call «beliefs». The latter we call «valuations». A person's beliefs, that is, his knowledge, can be objectively judged to be true or false and more or less complete. His valuations – that a social situation or relation is, or was, «just», «right», «fair», «desirable», or the opposite, in some degree of intensity or other – cannot be juged by such objective standards as science provides. In their «opinions» people express both their beliefs and their valuations. Usually people do not distinguish between what they think they know and what they like or dislike.» Myrdal (1944 :1027). «When used in this book 'attitude' should be understood as simply a convenient synonym for valuation.» (Myrdal 1944 :1031).

170 Entre autres le scalogramme de Guttman.

171 *Studies in Social Psychology in World War II,* Princeton University Press, Vol.1 : «The American Soldier. Ajustement during Army Life» 1949 :5. Cité dans Thomas & Alaphilippe (1983 :13).

Les attitudes linguistiques

L'aspect linguistique d'un contact entre différents groupes ou ethnies n'est étudié systématiquement que depuis l'œuvre pionnière d'Uriel Weinreich (1953)[172]. L'étude de l'emploi des langues (ou de plusieurs langues) dans leur contexte socio-culturel génère pour Weinreich entre autres trois sortes d'attitudes : les attitudes stéréotypées envers les langues (envers leur statut), les attitudes envers les cultures des communautés linguistiques impliquées, et les attitudes envers le bilinguisme en général (Weinreich 1968 :4). Selon lui, les attitudes font partie des « extralinguistic, non-structural factors » de la langue et sont toujours comprises comme étant dirigées envers une autre langue dans une situation de contact. Il suit ici la distinction saussurienne d'une «linguistique interne» et d'une «linguistique externe», et place ainsi l'étude des attitudes hors de celui du système linguistique même[173].

Son disciple, William Labov, transpose cette conception «intralinguistique» et «extralinguistique» des attitudes dans une seule et même langue. En voulant démontrer un lien entre le fait social et le fait linguistique à l'intérieur d'un même système, Labov découvre dans sa première recherche sociolinguistique un lien entre un fait linguistique, la prononciation, et un fait social : les attitudes[174].

William Labov entreprend cette étude à Martha's Vineyard, une île dans le Dukes County de Massachusetts «separated from the mainland [...and with...] enough social and geographic complexity to provide ample room for differentiation of linguistic behavior.» (Labov 1972 :4). L'île est, entre autres choses, connue pour avoir conservé un anglais « figé », ancien (par exemple le /r/ final et préconsonantique dans la prononciation de *wire*, *barn*, *hard* a disparu dans le reste

---

[172] Uriel Weinreich, *Languages in Contact. Findings and Problems*. New York, Linguistic Circle of New York, 1953. Cet ouvrage est publié dix ans avant le premier congrès sociolinguistique (voir Calvet 1996 :17). L'édition consultée ici est celle de 1968, Paris, Mouton.

[173] Le père de la sociolinguistique moderne prône l'interrelation des disciplines quand il s'agit d'étudier le côté social de la langue. Pour lui, les anthropologues reprennent la description linguistique pour l'intégrer sous forme d'indices (de processus d'acculturation par exemple) ; les linguistes ont besoin des anthropologues pour décrire des facteurs qui règnent sur les interférences linguistiques (ce qu'il considère comme étant LE projet d'une sociolinguistique) et les deux se reposent sur le psychologue, car l'individu est le « ultimate locus of contact » (Weinreich 1968 :6).

[174] William Labov, 1968, «On the Mechanisms of Linguistic Change», In : Labov, W. (1972), pp. 1-42. Il s'agit de sa thèse de maîtrise écrite sous la direction de Uriel Weinreich à l'Université de Columbia en 1962.

des Etats-Unis). Labov choisit /ay/ dans les mots comme *right, white, like, twice, wife* et /aw/ dans des mots comme *out, house, doubt*, comme variables phonétiques parce qu'il y a sur l'île une tendance à centraliser le /a/ dans ces diphtongues, *i.e.* à prendre une prononciation plus près du /ə/.

Labov cherche des explications pour cette variation linguistique dans des corrélations avec des traits sociaux (la distribution géographique : basse île/ villageoise, haute île/ rurale ; la classification professionnelle: pêcheurs, fermiers, autres ainsi que l'ethnie d'origine : anglais, portugais, indien, etc.). Il constate beaucoup d'interrelations avec ces traits, mais c'est dans les attitudes envers l'île, classées en trois niveaux (positif pour ceux qui ont une attitude très favorable envers l'île, neutre pour ceux qui ne s'expriment ni favorablement ni défavorablement, et négatif pour ceux qui veulent partir), qu'il trouve la plus forte stratification.

Plus les habitants voient leur avenir sur l'île, plus ils centralisent les deux diphtongues étudiées. Cette attitude positive s'affiche avec une prononciation traditionnelle, propre à l'île. Par contre, les habitants qui projettent de partir anticipent leur départ à travers une prononciation typique du «continent».

> «In summary, we can then say that the meaning of centralization, judging from the context in which it occurs, is positive orientation towards Martha's Vineyard.» (Labov 1972 :38).

L'étude de Martha's Vineyard prouve que les attitudes (ici envers l'île) peuvent déterminer la variation linguistique, le comportement linguistique.

Avec cette étude, Labov a créé une nouvelle méthodologie « variationniste » ; il a trouvé un moyen de corréler linguistique et sociologie et,

> « sur le plan théorique, il faut souligner que la démarche consistant à travailler sur des variables *phonétiques* ne met pas en cause les grands principes de la linguistique structurale, mais que les résultats, la prédictibilité de la variation linguistique selon la définition sociale des locuteurs, constituent une mise en cause de cette linguistique. Le fait que Labov, à l'époque, ne s'en rende pas compte n'enlève rien à cette mini-révolution. » (Calvet 1994 :101).

Labov bouleverse l'idée d'une homogénéité linguistique qui a toujours présupposé que les variantes d'une unité linguistique nommée «langue» existent sans

véritable systématicité. Il place en même temps -et à plus forte raison- le fait social (dont les attitudes) à l'intérieur du système linguistique.

Dans cette tradition variationniste, Poplack (1980), mène une étude à New York sur l'emploi parallèle de l'anglais et de l'espagnol dans une communauté portoricaine. Les régularités (contraintes d'équivalence et de morphèmes libres) qu'elle a pu dégager de leur comportement linguistique furent perçues comme révolutionnaires dans le domaine. Son étude prouve que la juxtaposition de deux langues –dans le respect total de toute règle grammaticale dans les deux systèmes- démontre une compétence bilingue très élevée. Pour la première fois, l'alternance de code n'était plus conçue comme un manque dans la capacité linguistique des locuteurs bilingues, mais comme une maîtrise bi-linguistique, «... a sensitive indicator of bilingual ability.» (Poplack 1980 :581).

«Having established that switching occurs in a smooth fashion...» (Ibid :602), Poplack (1985) découvre quelques années plus tard, dans une autre communauté linguistique (à Ottawa-Hull) que le comportement des bilingues diffère de celui observé auparavant. Fait surprenant, car les deux langues en question sont l'anglais (comme à New York) et le français (une langue de la même famille que l'espagnol des Porto-Ricans). Ce qui faisait partie de la définition du «skilled code-switching», c'est-à-dire la «...smooth transition between L1 and L2 elements, unmarked by false starts, hesitations or lengthy pauses» (Poplack 1980 :601), se trouvait en quelque sorte inversé. Les locuteurs canadiens insèrent dans leur parler ce qu'elle nomme dorénavant le «flagged switching» : les Francophones, pour se distancier eux-mêmes de l'emploi inséré de l'anglais dans leur parler français, ont tendance à «marquer» cette alternance de codes par une pause, une hésitation, des marques discursives (et ceci malgré une compétence bilingue parfaite).

L'interprétation très réaliste de cette autre façon de juxtaposer deux langues était de recourir aux attitudes envers ces juxtapositions : les résultats indiquent que l'intégration de l'anglais dans le discours français est perçue comme fautive, vue comme «impureté» et signe d'assimilation à l'anglais. Le comportement linguistique des Francophones –marquer les insertions anglaises dans un discours français malgré

une compétence bilingue parfaite– reflète ainsi les jugements, opinions et attitudes envers les langues impliquées[175].

Ces deux exemples (Labov, Poplack) de la recherche sociolinguistique démontrent donc que les attitudes linguistiques, *i.e.* l'ensemble des jugements, évaluations et opinions sur les langues et variétés de langues, sont un facteur indissociable de l'aspect social de tout parler. Elles influent sur le comportement linguistique ou peuvent même le déterminer jusqu'à un certain degré.

> «In most multicultural societies, the differential power of particular social groups is reflected in language variation and in attitudes towards these variations... Thus, to have any real understanding of specific language problems, we need to study how people react to the language varieties spoken in their locale.» (Giles, Hewstone & Ball 1983 :81).

Néanmoins, l'influence des attitudes est souvent négligée dans la recherche sur les phénomènes (épi-)linguistiques. Une grande prolifération d'études de cas sur les attitudes démontre pourtant l'extension du phénomène. En même temps, un manque de corrélations, correspondances et comparaisons entre les situations, échantillons et méthodologies de ces diverses études de cas mène souvent soit à une redondance thématique soit à une incongruence dans l'inférence théorique[176]. Examinons quelques études de cas menées pour la plupart dans le contexte québécois ou montréalais.

L'étude des attitudes linguistiques au Québec : quelques méthodologies

Les comportements révélateurs d'une attitude (une posture, une opinion, une action, une prononciation, etc.) sont les seules entités observables dans la recherche empirique sur le sujet. L'« état d'esprit » qui mène à ces comportements ou qui

---

[175] Chaque situation bilingue semble faire varier cette influence attitudinale sur l'alternance codique : «We have found that all of the communities we have studied can be shown to have very different patterns of bilingual behavior, although in each one we can attest at least some smooth code-switching, at least some nonce borrowing or constituent insertion, and at least some flagging.» (Poplack 1990 :26).

[176] Seeman (1993) déplore surtout les «fausses» corrélations, le manque de représentativité des échantillons et la démultiplication des mesures des attitudes.

prédispose l'acteur est implicite. La « perception » et une forme de « traitement mental » de cette perception qui mène finalement à un comportement spécifique ne sont pas directement accessibles à l'analyse ; c'est seulement par inférence que l'on peut y accéder (voir la page 65)[177].

Les recherches empiriques sur les attitudes sont donc des essais de reconstruction qui se basent sur un événement spécifique (un ou plusieurs comportement(s)). La grande diversité de comportements analysables laisse supposer une grande diversité de méthodes d'accès et d'analyse. Quatre catégories de méthodologies les plus utilisées ont pu être constituées à partir d'études de cas concernant le contexte linguistique du Québec.

La catégorie des **analyses de contenu** inclut des études démographiques, des analyses de recensement, de directives gouvernementales, des analyses de littérature, de documents économiques ou gouvernementaux, de journaux ou d'autres médias ainsi que de manuels scolaires, bref, toute source qui n'implique pas directement des répondants pour l'analyse de leurs opinions ou réactions (Giles, Hewstone & Ryan 1987 :1068). La base matérielle est donc surtout constituée de documents écrits : des journaux (Daoust 1983), des écrits publics (Kirsch 1987) ou des annonces d'emploi (Lieberson 1970a). Comme les textes analysés sont destinés à un public et sont publiquement accessibles, les attitudes sont indirectement exprimées par leur auteur et inférées ensuite par le chercheur. C'est une lecture systématique du chercheur qui – à travers des catégories pré-établies – rend les attitudes apparentes, visibles ; c'est lui qui en fait une lecture, une interprétation. Le savoir faire (détaché, objectif et équilibré[178]) du chercheur est donc déterminant pour toute inférence sur l'attitude recherchée.

---

[177] Il convient donc de retenir que (i) ces méthodologies ne mesurent ou n'analysent jamais directement les attitudes, mais un comportement spécifique ; (ii) la (ou les) attitude(s) déduite(s) sont des inférences des chercheurs ; (iii) ces inférences se placent dans une certaine position ou tradition théorique. «What is acceptable as a basis for inference inevitably turns upon what is meant by attitude.» (Summers 1970 :1).

[178] L'équilibre entre des classifications rigides (ayant l'avantage d'une grande formalité et fiabilité) et des classifications souples (montrant une plus grande flexibilité souvent nécessaire selon l'objet d'étude) influence le résultat dans un sens positif (délimitation obligatoire de l'objet de l'étude) ainsi que négatif (préfiguration des futurs résultats).

Les approches qui procèdent par **analyse du comportement** testent des réactions concrètes et immédiates de répondants: la discrimination linguistique (Kalin & Rayko 1980), la relation entre l'apparence extérieure et certaines caractéristiques linguistiques (Giles & Farrar 1979), les croyances politiques, la distance sociale, les réactions négatives ou positives de membres de groupes, l'ethnocentrisme (Taylor & Jaggi 1974), etc. Une réponse comportementale immédiate (une réaction) donne accès à l'étude (souvent à l'insu du sujet) de la disposition de quelqu'un à «passer à l'action». Diverses approches dans des traditions méthodologiques très différentes procèdent par une analyse du comportement[179].

Il faut souligner ici l'approche ethnométhodologique qui analyse des comportements dans leur milieu et dans leurs complexités quotidiennes - par observation participante ou non[180]. Heller *et al.* (1982) rapportent des changements dans l'utilisation de la langue française dans une entreprise montréalaise après

---

[179] Cette catégorie inclut entre autres *les approches socio-psychologiques* qui amènent des sujets dans une situation de laboratoire à adopter divers comportements de groupe. Il est souvent question des paramètres qui changent l'affiliation ou l'identification à un groupe (voir surtout le chapitre 4). Les études analysant des *réactions physiologiques (automatisées)* constituent une autre catégorie, souvent oubliée depuis, mais très présente dans les années 70 (et déscendante de la psychologie expérimentale pratiquée par Külpe). Ces études se basent surtout sur des réflexes ou autres réactions peu influençables consciemment. L'impossibilité de l'inhibition de ces réactions physiques semble être un avantage quant aux biais de l'introspection et du contexte. La simplicité de la réponse apparaît, et pour ces biais et pour l'objectivité de la mesure, comme un atout. Néanmoins, une corrélation directe des réflexes corporels avec les émotions éprouvées restant encore une énigme en médecine, le taux de l'inférence et donc de l'interprétation augmente, malgré cette objectivité méthodologique présumée. La mesure de l'afflux électrique sur la peau ('Galvanic Skin Response'), le pouls dans les doigts, le réflexe des paupières, le rétrécissement ou l'élargissement des pupilles ('pupillographie') sont les moyens utilisés. Les réactions ne sont très souvent significatives qu'en corrélation avec le sexe du répondant. Ni la faible intensité d'une attitude due à d'autres facteurs, ni sa directionalité ne peuvent être mesurées. Une définition unidirectionnelle et une approche exclusivement neurologique sont à la base de ces techniques. Notamment développées dans les années 70, ces techniques de mesure physiologiques ont presque disparu (pour un aperçu voir Summers 1970 : 481-552).

[180] La distanciation du chercheur par rapport à son objet d'étude doit être la plus grande là où il se trouve le plus impliqué dans l'action: ce qui constitue en soi un certain paradoxe. Une recherche qui s'inscrit dans cette tradition exige donc le plus grand professionnalisme de celui qui la mène, car le chercheur joue constamment un double jeu: celui du participant et celui de l'observateur. Goffman (1974) parle du «faire semblant» en tant que «modulation d'un cadre» dans lequel le chercheur serait ainsi impliqué. Le raffinement des possibilités d'enregistrements audiovisuels et surtout l'allégement de leurs supports dans les années 60, rendaient possible une base objectivante pour fins de complémentarité et de ré-analyse postérieure des comportements visés. Néanmoins, l'immense amas de bandes vidéos ainsi collecté ne peut ni remplacer l'analyse ultérieure ni rendre la tâche d'analyse plus facile. Les méthodes appliquées ressemblent dans ces cas à celles des analyses de contenu.

l'instauration de la loi 101[181]. Même si leurs résultats se basent sur différentes stratégies face aux langues officielles qui impliquent aussi les attitudes linguistiques des personnes, la démarche ethnographique cerne surtout le comportement touchant au choix de langue, l'alternance de code et la contextualité. Leur but étant de « décrire le rôle de la langue dans le processus de changement tant au niveau macro-social des changements économiques et des politiques linguistiques qu'au niveau micro-social des interactions interpersonnelles et de l'expérience individuelle par rapport au milieu.» (Heller *et al.* 1982 :9)[182].

Les analyses du comportement mesurent soit en laboratoire (approches socio-psychologiques et physiologiques) soit dans la complexité de la vie réelle (approches ethnométhodologiques) les attitudes comme étant une entité régulatrice des comportements analysés. S'il y a trop de variables contrôlées dans le premier mode d'élicitation des données, il n'y en a pas assez dans le deuxième : l'un est trop restreint pour être réel et l'autre trop complexe pour permettre une mesure exacte. Il s'agit d'un paradoxe : un comportement doit être systématiquement observé sans être déformé par le fait de l'être[183].

Dans la **méthode directe**, les personnes sont directement interviewées sur leur comportement et/ou leurs opinions dans des entrevues ou par questionnaires[184]. Visant soit la représentativité d'une certaine population soit des représentants d'un réseau social, les méthodes de recrutement des interviewés se différencient beaucoup d'une étude à l'autre. Les attitudes recherchées peuvent concerner des champs thématiques très variés: les sujets sont interrogés par exemple sur leur motivation à

---

[181] La loi 101 désigne le français comme seule langue officielle du Québec, voir les chapitres 1 et 4.

[182] Quant à la méthodologie, il faut souligner que la qualité et la validité des recherches reposent seulement sur les épaules du chercheur. Cet avantage sur un plan d'investissement financier entraîne souvent un désavantage important: des difficultés de contre-validation. Les carnets d'observation (sans assistance audiovisuelle), la sélection des traits visés par le chercheur, la classification préétablie, mais réaménagée selon les cas, etc. rendent le retracement des étapes scientifiques souvent inaccessible. Une critique laborieuse de cette approche se trouve dans Flader & Trotta (1988), qui reprochent aux ethnométhodologues un «positivisme camouflé». Cette critique méthodologique a déclenché un vif débat surtout en France, voir Flader & Trotta (1988, 1989), Conein (1990), Flader & Trotta (1992).

[183] Le «paradoxe de l'observateur» (Labov 1972 :209).

[184] La grande différence, par rapport aux sondages d'opinion, c'est ici la vérification scientifique d'hypothèses, par opposition à la simple description de comportements, habitudes ou pensées d'une population donnée. Voir Bourdieu «Le sondage d'opinion : une «science» sans savant» (1987).

apprendre une langue ou sur leurs comportements bilingues (Hardt-Dhatt 1982). Des recherches sur les attitudes envers la planification linguistique (Bourhis 1983) ainsi que sur les effets de la législation linguistique sur la perception des langues (Taylor & Simard 1981) ont été effectuées. Une combinaison de différentes manières d'accéder aux attitudes démontre une certaine originalité des chercheurs (Preston 1988[185], Seligman, Tucker & Lambert 1972[186]).

La conception du questionnaire est cruciale pour cette méthodologie. Les chercheurs prédéfinissent ici les possibilités de réponses par la forme et le contenu des questions[187]. Souvent administrées à un grand nombre de personnes, ces questions sont un compromis entre l'exactitude scientifique du concept recherché et la formulation d'une question précise, simple, concise et à la portée de tout le monde inclus dans la population cible. Ainsi, les questionnaires fermés ont souvent plus ou moins recours à des « échelles d'attitudes »[188] établies afin de cerner l'intensité des attitudes présupposées.

Un des grands désavantages des questions directes réside dans le contrôle que les répondants excercent sur la réponse : l'introspection mène souvent à des réponses socialement acceptables qui ne reflètent que partiellement (ou pas du tout) l'opinion du répondant[189]. Le rôle de l'interviewer peut être déterminant ainsi que son

---

[185] Preston combine (i) des cartes géographiques dessinées à la main par les sujets sur leur concept de régions dialectales des États-Unis ; (ii) l'évaluation de degrés de «convenance» et de «sympathie» de l'anglais parlé de 50 états ; (iii) l'évaluation de la différence entre leur propre parler local et celui d'autres régions qu'ils choisissent de définir ; ainsi que (iv) leur localisation de dix brefs échantillons vocaux randomisés sur une ligne géographique allant du nord au sud.

[186] Ils variaient l'information visuelle et auditive donnée aux sujets afin d'établir l'importance des stimuli linguistiques pour les évaluations.

[187] L'argument selon lequel un questionnaire peut susciter des réponses auxquelles le répondant n'aurait jamais pensé sans la question (Poplack 1990 :16) n'est valable que dans le cas où la mention seule d'un thème est analysée (présence/absence). Sinon, la réponse reflète de toutes les façons une attitude du répondant – que celui-ci y ait pensé avant ou non !

[188] Il existe une grande diversité de mesures désignées en tant qu'« échelle ». Ces échelles d'attitudes sont employées dans des questionnaires relevant d'approches directes, mais aussi (et surtout) de méthodes indirectes, voire à un moindre degré dans l'analyse de contenu et l'analyse du comportement. Les échelles sont les mesures par excellence pour quantifier des attitudes ; un aperçu technique de différentes échelles se trouve dans Thomas & Alaphillippe (1983) ainsi que dnas Tapia & Roussay (1991).

[189] Ces réponses, qui peuvent même être fantaisistes, «émaillent l'histoire des sondages. Un exemple nous est fourni en 1982 par un institut de sondage de la République fédérale allemande. Celui-ci, pour montrer les limites de sa démarche, a introduit, au cours d'une étude sur la cote de popularité du gouvernement de Bonn, le nom d'un ministre fictif. Ce dernier a obtenu un score tout à fait honorable qui le plaçait au sixième rang de ses pseudo-collègues. » (Thomas & Alaphilippe

comportement non constant[190]. Le degré de professionnalisme des interviewers, le mode d'administration du questionnaire et la conception des questions elles-mêmes représentent souvent les sources de ces biais. Il ne reste pas moins que l'auto-évaluation du répondant est difficilement contrôlable[191].

Les réponses biaisées des interviewés sont le point le plus difficilement contournable dans les recherches utilisant des questionnaires (ouverts ou fermés):

> «...ainsi quand on demande: «Aimez-vous la musique?», on n'entend jamais: «J'aime Dalida» mais on entend «J'aime les valses de Strauss», parce que c'est, dans la compétence populaire, ce qui ressemble le plus à l'idée qu'on se fait de ce qu'aiment les bourgeois.» (Bourdieu 1980a :100).

On a inventé différentes façons de contourner ou de déjouer cet effet. Bourdieu (1979) le contre par des questions «de savoir»[192]. Une corrélation des connaissances avec l'introspection peut donner un indice de leur écart[193].

Lowy, Fishman *et al.* (1983 :241) constatent qu'une attitude personnelle peut être relativisée en la comparant aux opinions des mêmes locuteurs envers leur communauté, car «there is often a substantial difference between what respondents say they themselves do and what they perceive is happening in their community.»

1983 :90). Les auteurs poursuivent en donnant quelques exemples d'abus «où l'on souffle la réponse à l'enquêté qui n'a rien à répondre» (Ibid. :91) afin d'obtenir un effet tapageur. Ainsi, il faut retenir que le sondage, s'il ne crée pas toutes les opinions qu'il mesure, n'apporte pas non plus la preuve de l'existence de chacune d'elles.

[190]Le fameux «paradoxe de l'observateur» (voir Labov 1972 :209) souligne surtout la *présence* de l'intervieweur, mais son influence sur les résultats en tant qu'*acteur* dans la situation d'entrevue n'est pas négligeable non plus (voir l'étude de Kalin & Rayko 1980).

[191] Bourhis (1984) « asked groups of French Canadian (FC) subjects directly what language they were likely to use when communicating with anglophones ; most respondents claimed they would use French. In fact, a majority of francophones who were observed in actual interaction with an English-speaking confederate of the researcher converged to English. D'Anglejan & Tucker (1973) have also reported differences in responses to direct and indirect questions about attitudes toward Quebec French. » (Genesee & Holobow 1989 :19).

[192]Par exemple: «Quels sont les films que vous avez vus dans cette liste. Pouvez-vous aussi *indiquer le nom du metteur en scène et des principaux acteurs* de chacun de ces films?» (Bourdieu 1979 :602) ou «Quelles sont, dans cette liste, les œuvres musicales que vous connaissez? Pouvez-vous *indiquer*, dans chaque cas, *le nom du compositeur*?» (Ibid: 603, c'est nous qui soulignons partout).

[193] Une autre manière plus technique de déjouer l'effet de l'introspection consiste en l'analyse indirecte des données : la corrélation de deux questions posées directement (et donc sujettes à un contrôle conscient du répondant) permet d'accéder à une combinaison d'idées ou d'opinions qui, dans leur association, échappent au répondant et à ses intentions conscientes sans pour autant les trahir.

Dans les études dites «directes», il faut prévoir l'effet d'introspection dès la conception du questionnaire. Plusieurs variables doivent rendre compte d'un seul concept théorique pour prévenir d'éventuels écarts ou incohérences de certaines réponses. Aux chapitres 5 et 6, nous consacrerons un peu plus d'espace à la méthodologie «directe» par questionnaire que nous utilisons dans notre étude.

La **méthode indirecte** peut être considérée comme la méthode-type pour l'analyse des attitudes parce qu'elle permet d'accéder à des évaluations de répondants sans leur poser directement des questions sur leurs opinions. Beaucoup de problèmes soulevés concernant l'introspection sont ainsi évités. Dans la méthode indirecte, des traits de personnalité sont évalués à partir d'un enregistrement de voix de différents locuteurs. Les personnes (juges) sont questionnées (directement) sur différents aspects de la personnalité du locuteur (voix) : son occupation professionnelle, son attrait social, ses capacités d'écoute, ses traits de personnalité, etc. Le but est d'obtenir différents jugements en variant la langue ou la variété de langue des locuteurs qui prêtent leurs voix aux enregistrements. La voix du locuteur (ou plutôt toutes les variantes linguistiques présentes dans l'extrait enregistré) est utilisée comme déclencheur (stimulus) d'une attitude face à ce que ces variantes linguistiques véhiculent en tant que faits sociaux.

Nous nous attarderons sur cette méthode pour trois raisons : elle est avant tout destinée à mesurer les attitudes *linguistiques*, car l'enregistrement donne la possibilité de «cacher» les locuteurs et, ainsi, de ne faire *entendre* que leur *parler*. Ensuite, cette méthode a été développée à Montréal et l'examen de ces études de cas nous permet d'examiner en même temps les résultats, c'est-à-dire les attitudes des Montréalais. Finalement, ce sont les études menées grâce à cette méthodologie indirecte qui nous renseignent le mieux sur les causes éventuelles de la différenciation des attitudes et des perceptions, parce qu'elles font varier systématiquement des traits des juges et des voix en situation de laboratoire.

Un prototype de cette approche a été développé à Montréal dans les années 60 et représente aujourd'hui un classique dans le domaine: l'étude de Lambert, Hudgson, Gardner & Fillenbaum (1960), qui examine les attitudes des Montréalais anglophones et francophones face au français et à l'anglais. Ils inventent une variante

de la méthode indirecte, appelée méthode des «faux couples» («matched guise-technique»). Son innovation consiste notamment en un tour de prestidigitation: les sujets entendent plusieurs fois la voix d'un même locuteur qui parle avec différents accents d'une même langue ou en différentes langues, etc. tout en croyant qu'il s'agit de personnes distinctes. Ainsi, en pensant évaluer diverses qualités esthétiques de voix, les sujets jugent en fait d'autres catégories non pas évoquées par la voix ou par la personnalité du locuteur (comme il s'agit de la même personne), mais ils évaluent l'accent, la langue ou une variété de langue[194]. Tout comme pour les analyses de comportements en laboratoire, cette méthode a un désavantage : les études indirectes se font forcément dans un «verbal and paralinguistic vacuum» (Giles & Ryan 1982 :210-12) touchant non seulement les juges et leurs attitudes, mais surtout les voix auxquelles ils réagissent.

On a bien souvent repris cette étude originelle et originale depuis, et opposé par le «faux-couple» tout contraste effectif ou imaginable: âge, sexe, accent, variétés de langues, langues, ou des réactions vis-à-vis de compétences dans une langue seconde, de l'alternance de code, du «baby talk», de différentes formes grammaticales, etc. Giles, Hewstone & Ryan (1987) présentent une liste assez complète des différentes possibilités de combinaison: il apparaît que ces contrastes n'ont pour limites que celles de l'imagination des chercheurs.

Toutefois, le nombre de contrastes possibles dans une même étude est limité. Chaque caractéristique personnelle (âge, sexe, résidence, etc.) et collective (langue, origine, etc.) constitue une variable qui influe potentiellement sur les résultats. La taille de l'échantillon doit donc augmenter proportionnellement avec chaque contraste ajouté. Ainsi, dans la plupart des cas, un ensemble très limité de ces variables est contrasté avec peu de variantes (linguistiques) et ceci pour un groupe restreint. Le choix des contrastes devient donc une étape cruciale pour l'étude. Le fait de retenir un contraste plutôt qu'un autre se fonde normalement sur la seule hypothèse d'une plus

---

[194]Il y a souvent confusion quant à la méthodologie employée : la méthode indirecte n'est pas équivalente à la méthode des «faux couples». La première englobe plutôt la seconde, car l'accès indirect consiste d'abord et avant tout en l'évaluation de traits de personnalité à travers des enregistrements. L'évaluation indirecte peut ainsi s'effectuer selon deux modes: «matched» (plusieurs voix de la même personne comme variables indépendantes) et «non-matched» (plusieurs voix comme variables indépendantes, mais chacune d'une personne différente).

grande pertinence. Ainsi, une étude peut simplement vérifier empiriquement si un contraste retenu est réellement pertinent pour la population à laquelle il est administré.

Le fait que cette population soit laissée dans l'ignorance du contraste ciblé ne permet pas d'éliminer tous les biais en rapport avec l'introspection[195]. L'administration, le questionnaire, le contexte, la longueur et le contenu des extraits de voix (Giles & Ryan 1982 :210, Giles, Hewstone & Ryan 1987 :1073) peuvent représenter des sources de biais. Par ailleurs, les jugements peuvent énormément varier selon le degré de connaissance du locuteur par les juges. Des informations ajoutées sur la biographie, le niveau socio-économique ou la disposition d'esprit du locuteur sont aussi des variables qui influencent le jugement sur la langue. Tous ces facteurs sont susceptibles de primer sur l'évaluation linguistique (voir Giles & Ryan 1982). L'abstraction de toutes ces variables est néanmoins la condition *sine qua non* des méthodologies indirectes.

Un fort contrôle des variables donne l'avantage d'un accès direct aux causes éventuelles d'une différente perception des langues, mais entraîne en même temps une restriction quant au (nombre et à la nature des) variables utilisées. Par contre, une grande complexité et un grand nombre de variables permet probablement une comparaison adéquate avec la réalité linguistique et sociale, mais la causalité des variables devient difficile à extraire. C'est ce qui constitue le dilemme et le paradoxe, mais aussi la complémentarité des méthodologies et études mentionnées. Car, s'il est clair dans toutes ces études et à travers toutes ces méthodologies que la perception des langues est différentielle, on ne saurait pour autant dire pourquoi.

---

[195] En réalité, les sujets sont bel et bien conscients du contraste choisi, comme différentes langues ou variantes linguistiques sont juxtaposées dans une même séance d'évaluation. Ainsi, des effets d'anticipation ont déjà pu être constatés (Dorai 1991). L'évaluation du contraste se trouve ainsi accentuée.

Quelles sont les causes d'une perception différentielle des langues ?

Partant de l'idée (tout à fait juste) qu'aucun critère scientifique n'existe pour juger d'une langue de façon qualitative, la recherche sur les causes de tels jugments ou attitudes est souvent négligée. On leur prête simplement une origine spontanée, superficielle, insignifiante ou hasardeuse :

> « Les jugements de valeur qui portent sur l'esthétique d'une langue, ses qualités ou ses défauts, ses prétendues dispositions et sa facilité d'apprentissage, relèvent de critères fort discutables et reposent sur des considérations arbitraires. » (Leclerc 1992 :198).

Effectivement, les attitudes ne sont pas objectives, leur essence même est subjective. S'appuient-elles pour autant sur des « considérations arbitraires » ? Dépendent-elles pour autant de la seule subjectivité individuelle, du libre choix intériorisé et arbitraire, indépendant de tout facteur externe ? Bien au contraire. Il est largement admis que les attitudes linguistiques sont pour la plupart partagées et seulement marginalement individualisées. Le partage suggère plutôt une forte portée sociale et probablement systémique des attitudes.

Par quel moyen accéder à cette systématicité ? Comment trouver les facteurs sociaux qui expliquent la différenciation des perceptions ? Une manière d'approcher cette réalité complexe est d'examiner les résultats des méthodologies qui contrôlent fortement les variables considérées comme déclencheurs d'une différenciation perceptive. Parmi les approches méthodologiques présentées, ce sont surtout les études de «faux couples» qui font varier systématiquement leurs variables. Ainsi, ce sont leurs résultats qui pourront nous renseigner davantage sur ces éventuels déterminants de la différenciation des perceptions et attitudes. Examinons donc de plus près l'étude originale de Lambert *et al.* (1960).

Dans le but d'étudier les réactions à des parlers différents, Lambert *et al.* (1960) ont entrepris une recherche sur l'évaluation du français et de l'anglais parlé à Montréal. Introduisant la méthode des faux-couples décrite ci-dessus, l'équipe des chercheurs en psychologie sociale ont essayé de réduire l'impact des voix des locuteurs ainsi que du message en employant des locuteurs bilingues qui lisent le même message en deux langues (Lambert *et al.* 1960 :44).

Dans cette recherche originale de Lambert *et al.*, les juges étaient divisés en un ensemble anglophone et un ensemble francophone (Ibid. :45)[196]. Il s'agit de 64 filles et garçons étudiants universitaires anglophones d'un âge moyen de 18, 8 ans et de 66 garçons francophones étudiant dans un collège classique[197] de 18, 2 ans en moyenne. Les chercheurs les ont contactés sur leurs lieux d'études afin de leur administrer différents questionnaires d'évaluation. Ils avaient à remplir 7 tâches : (1) imaginer la profession du locuteur, (2) ordonner des traits de personnalité selon une échelle de préférence, (3) répondre à des énoncés sur une échelle de préjugés, (4) compléter 14 phrases opposant les deux groupes linguistiques, (5) remplir une échelle de préférences selon Bogardus[198], (6) indiquer leur propre degré de bilinguisme et, finalement, (7) évaluer 14 traits de personnalité sur des échelles sémantiques de six points allant de « fort peu » à « beaucoup »[199].

Les résultats obtenus par les juges pour les six premiers points n'apportent pas de résultats concluants ou saillants[200]. Ce sont donc les résultats de la septième tâche, celle des traits de personnalité, qui ont fait le renommée de l'étude et de sa méthode.

---

[196] Une liste résumant toutes les caractéristiques des juges et des voix employés concernant toutes les études mentionnées ci-dessous se trouve en annexe 2.1.

[197] Lambert *et al.* réfèrent à «a classical French *collège*» (1960 :45). Un tel «collège classique» encadre ses élèves pendant huit ans d'études secondaires. L'histoire, l'évolution, le contenu de l'enseignement ainsi que la portée sociale du «collège classique» au Québec se trouve dans : Cardinal (1978).

[198] L'échelle de Bogardus, développée dans les années 20, était la première à mesurer des seuils d'acceptation de distances sociales. Elle se compose de plusieurs opinions exprimant chacune un degré d'acceptation croissant d'une certaine population. Lambert *et al.* ont proposé à leurs sujets le choix entre un Anglophone ou un Francophone comme partenaire marital/ ami/ voisin/ supérieur/ collègue/ candidat politique.

[199] Il s'agit de la traduction de «very little» à «very much» de l'étude originale (Lambert *et al.* 1960 :45).

[200] Les résultats des analyses relevés sont les suivants : ***La classification des traits de personnalité*** selon des critères de préférences était sensiblement la même pour les juges anglophones et pour les juges francophones, sauf que les traits jugés plus désirables pour un ami étaient généralement les traits attribués aux voix qui parlent en anglais. ***Les mesures d'attitudes*** qui consistaient en des phrases à compléter donnent un résultat remarqué : « It is striking that none of the attitude measures correlate with the degree of favorableness of reactions to English and French guises, with the exception of attitudes to their own group as reflected in responses to the incomplete sentences, a measure that just meets significance requirements. » (Lambert *et al.* 1960 :47). Quant au ***degré de bilinguisme***, aucune différence significative entre les plus ou moins bilingues n'a pu être constatée ni pour les évaluations des voix sur les 14 traits, ni sur l'échelle des préjugés, ni sur les attitudes mesurées en phrases incomplètes. Néanmoins, le groupe anglophone plus bilingue montrait une différence significative (Ibid. : 48), mais il est difficile d'établir clairement à quelle évaluation correspondait cet écart. Les Francophones avec des compétences en anglais moins développées avaient une tendance à préférer leur propre groupe par rapport à leurs pairs plus bilingues. Les deux

Le résumé, sur le tableau 2.1., permet de visualiser les résultats obtenus pour l'attribution des 14 traits de personnalité aux voix présentées[201]. Le tableau est divisé en « juges anglophones » et « juges francophones », catégories auxquelles sont croisées les évaluations positives des voix anglaises, des voix françaises et une évaluation neutre (positive ni pour l'anglais, ni pour le français).

Tableau 2.1.
Lambert *et al.* (1960) : comparaison de l'évaluation des traits de personnalité

	Voix mieux évaluées en...		
	anglais	**français**	**ni l'un ni l'autre**
Par les juges anglophones	Taille	Sens de l'humour	Apte à diriger
	Attrait physique		Pieux
	Intelligence		Confiance en soi
	Digne de confiance		Jovialité
	Bonté		Sociabilité
	Ambition		Sympathique
	Caractère		
Par les juges francophones	Taille	Pieux	Sens de l'humour
	Attrait physique	Bonté	Jovialité
	Apte à diriger		
	Intelligence		
	Confiance en soi		
	Digne de confiance		
	Ambition		
	Sociabilité		
	Caractère		
	Sympathique		

Le fond gris indique la même catégorisation du trait par les juges francophones et par les juges anglophones

En général, les voix anglaises sont mieux évaluées[202] *et* par les juges anglophones *et* par les juges francophones. Les juges anglophones et francophones s'entendent parfaitement lorsqu'il s'agit de déterminer que les voix anglaises appartiennent à quelqu'un de plus grand, de plus beau, de plus intelligent, de plus digne de confiance, qui a plus d'ambition et plus de caractère. Par contre, chaque

---

groupes linguistiques attribuent aux voix parlant leur propre langue ***une occupation*** plus professionnelle qu'à l'autre groupe, même si cette tendance est beaucoup plus forte pour les juges anglophones.

[201] Malheureusement, l'étude publiée ne mentionne que peu de résultats, mais plutôt des analyses qui consistent en chiffres fusionnés, ce qui empêche de retracer dans le détail les inférences.

[202] Une «meilleure évaluation» réfère à une comparaison des moyennes obtenues pour toutes les évaluations de traits de tous les juges de chaque catégorie par le test t de Student.

groupe attribue à sa propre langue le trait de la bonté. La grande différence dans l'attribution repose sur quatre traits : l'aptitude à diriger, la confiance en soi, la sociabilité et la sympathie. Les juges francophones les attribuent de préférence aux voix anglaises, tandis que les juges anglophones ne les attribuent ni aux voix anglaises ni aux françaises.

Le fait que ces quatre traits (apte à diriger, confiance en soi, sociabilité et sympathique) se trouvent indifférenciés chez les juges anglophones, mais plus fortement attribués aux voix anglaises par les juges francophones, amène les chercheurs à conclure de la façon suivante:

> « The results indicate that English Ss evaluate the English guises more favorably on most traits. French Ss not only evaluate the English guises more favorably than French guises, but their evaluations of French guises are reliably less favorable than those of English Ss.[203] This finding is interpreted as evidence for a minority group reaction on the part of the French sample. » (Lambert *et al.* 1960 :50-51).

En s'appuyant sur des recherches qui traitent de la manière dont les groupes minoritaires adoptent parfois les valeurs stéréotypées des groupes majoritaires[204], Lambert *et al.* expliquent les différences d'évaluation entre les deux groupes linguistiques par une réaction de groupe minoritaire (Lambert *et al.* 1960 :49). La cause des attitudes linguistiques divergentes entre les juges anglophones et les juges francophones serait donc une réaction du groupe minoritaire francophone. Vu que les Francophones ne sont minoritaires ni à Montréal ni au Québec[205], il semble que cette réaction «minoritaire» fasse référence à une autre notion, souvent confondue avec celle de «minorité» : la domination. Si les Francophones sont dominés au Québec ou à Montréal, ils ne le sont pas numériquement, mais plutôt socio-économiquement.

---

[203] Il faut remarquer ici que ces deux résultats réfèrent au même fait, car le test t compare les moyennes attribuées. C'est comme dans une balance : quand un trait est valorisé pour un groupe (ou le poids d'un plateau plus lourd), il est automatiquement dévalorisé pour l'autre (et l'autre poids plus léger).

[204] « Several recent studies (Adelson, 1953 ; Sarnoff, 1951 ; Steckler, 1957) » (Lambert *et al.* 1960 :49).

[205] Le statut de minorité numérique au Canada, en Amérique du Nord, au monde (voir chapitre 1) n'est vraisemblablement pas visé.

L'association socio-économique

Le statut de « minorité » est une question de perspective et l'attribution de l'épithète « minoritaire » peut référer à une infériorité sociale, économique ou symbolique autant qu'à une infériorité numérique (Laur 1995). Le fait que Lambert *et al.* parlent d'une réaction minoritaire ne présuppose en effet aucunement qu'il y ait infériorité numérique. Il s'agit plutôt d'un pattern de réaction déjà extrait dans une étude antérieure du même auteur principal : « This pattern of results was interpreted as a reflection of a communitywide stereotype of *FC's relatively second-rate people* » (Lambert, Frankel & Tucker 1966 :307, c'est nous qui soulignons).

L'association linguistico-économique qui ressort des corrélations de quotients socio-économiques et linguistiques (chapitre 1) n'est donc pas soulignée explicitement dans les résultats des études présentées. Le facteur socio-économique y est pourtant présent. C'est d'ailleurs un schème qui est largement repris dans la littérature scientifique:

> « These results were interpreted as reflecting a form of self-hate[206] on the part of Francophones who had internalized the negative views Anglophones had of them *as low-status group members within Quebec society.* » (Bourhis & Lepicq, 1993 :362, c'est nous qui soulignons).

« Second-rate people » ou « low-status group members », la référence socio-économique est implicite, mais claire. Lambert *et al.* examinent en effet la possibilité d'une interprétation socio-économique de leurs résultats obtenus en 1960:

> « English people [are] in more powerful social and economic positions in the Montreal community » (Lambert *et al.* 1960 :49).

Néanmoins, l'hypothèse voulant qu'une motivation socio-économique puisse être à l'origine de certaines différences dans les perceptions est rejetée d'emblée. La raison en est un contre-examen des résultats des professions attribuées (la première tâche demandée) qui ne semblent pas concluants à cet égard[207].

---

[206] « Self-hate » est en fait un terme technique des années 60 qui désigne tout comportement différant d'un comportement ethnocentrique (Taylor & Jaggi 1974). Il était néanmoins réservé à des « situations involving immeasurably more tension and conflict than the intergroup situation in Montréal : in Nazi Germany, concentration camps, etc. » (Tajfel 1959 :87). En 1993, ce terme paraît donc comme un anachronisme et une aliénation.

[207] « The fact that the French Ss ascribe higher status to a larger proportion of French guises (44%) than do English Ss (33%) and also evaluate the French guises less favorably than do English Ss

Il s'ajoute que dans les voix françaises l'équipe de Lambert avait introduit une variante stigmatisée socialement :

> «Leo spoke with a marked French Canadian accent characteristic of those who work «in the bush»...» (Lambert *et al.* 1960 :45).

Cette voix introduit non plus une distinction linguistique ou une variante géographique, mais une dévalorisation sociale qui entre dans les comparaisons globales des évaluations[208]. Le stigmate social introduit dans la variante linguistique française mène à une évaluation du niveau de langue employé plutôt qu'à un jugement du français par rapport à l'anglais[209].

Tajfel (1959) réévalue méticuleusement les résultats de l'étude de Lambert *et al.* entre autres sur deux points : 1) les traits de statut attribués par les Francophones aux Anglophones, et 2) la variation d'accents à connotation socio-économique dans les voix françaises (voir chapitre 4). Il arrive à la conclusion que la différence dans l'attribution des quatre traits soulignés ci-dessus peut très bien s'expliquer à partir de la situation socio-économique des deux groupes :

> «... the fact is established that the classification into French and English is correlated with socio-economic status, both objectively and subjectively. » (Tajfel 1959 :88).

L'interprétation de la différence dans les évaluations de quatre traits (qui de surcroît se présentent comme traits de statut : apte à diriger, confiance en soi, sociabilité, sympathie) en termes de différences socio-économiques n'est donc aucunement admise par Lambert *et al.* (1960), mais fortement suggérée par Tajfel (1959). Il reste donc à éclaircir si l'évaluation d'une langue peut réfléter une évaluation du niveau socio-économique de ses locuteurs. L'interprétation de Tajfel en serait renforcée.

---

argues against an interpretation in terms of differences in perceived status of the two groups. » (Lambert *et al.* 1960 :49).

[208] «...since the present study was not designed to deal comprehensively with variations in accent, attention will be mainly given to over-all comparisons of French and English languages until the final section where accent differences will be discussed.» (Lambert *et al.* 1960 :46).

[209] Les variantes françaises utilisées et leur rapport à la norme sera discuté plus en détail au chapitre 4.

Vingt ans plus tard, Genesee & Holobow (1989) réalisent une reprise[210] de l'étude de Lambert *et al.* (1960). Leur but déclaré est d'examiner le changement de «stéréotypes linguistiques» (Genesee & Holobow 1989 :17)[211]. Les différences entre les deux études sont multiples[212], mais les changements quant aux traits de personnalité à évaluer se révèlent néanmoins des plus décisifs (tableau 2.2.).

Tableau 2.2.
Les traits dans Genesee & Holobow (1989)
par rapport à ceux utilisés dans Lambert *et al.* (1960)

Traits adoptés	Traits modifiés	Traits non utilisés	Traits ajoutés
Sens de l'humour Intelligence Ambition Sympathie	Taille → petit-grand Apte à diriger → a les qualités d'un leader Pieux → religieux Digne de confiance → fiable Bonté → gentil	Attrait physique (good looks) Confiance en soi (self-confidence) Jovialité (entertainingness) Sociabilité (sociability) Caractère (character)	Instruit (educated) Flamboyant (colourful) Chaleureux (warm) Dur (tough)

Des 13 traits présentés aux juges, seuls quatre sont véritablement identiques à ceux de l'étude répliquée (sens de l'humour, intelligence, ambition, sympathie), et cinq autres traits ont été modifiés. Les autres traits diffèrent dans les deux études. Malgré ces dissemblances, les auteurs constatent une forte ressemblance des résultats :

> « A comparison of these results with Lambert *et al.*'s (1960) results reveals that there is very little difference between our francophone respondents' ratings and Lambert's francophone respondents' ratings on the status traits – both groups of respondents evaluated the Canadian

---

[210] Les auteurs déclarent l'étude comme étant la suite de celle de Lambert *et al.*, mais ils remarquent en même temps que : « Because of differences in our subjects and those in Lambert *et al.*'s and D'Anglejan and Tucker's (1973) studies, the present study cannot be considered a direct replication and these differences must be borne in mind when comparing all three sets of results » (Genesee & Holobow 1989 :23).

[211] Précédé d'un long préambule sur les changements politiques, linguistiques et identitaires dans la province du Québec, l'article part de l'idée qu'une stagnation des attitudes linguistiques pendant deux décennies semble plus qu'improbable.

[212] ***Les traits*** sont ici évalués sur une ligne droite de neuf centimètres avec des antonymes (par exemple : doux-dur, froid-chaleureux, etc.) en comparaison avec l'échelle de six points (de « beaucoup » à « fort peu ») de Lambert *et al.* (1960). ***Les juges*** francophones de l'étude de Lambert étaient tous des garçons, les juges anglophones des deux sexes. Genesee & Holobow inversent la situation : les juges anglophones sont tous des garçons, les juges francophones des deux sexes. Leur âge moyen est ici de 16 ans (contre environ 18 dans l'étude de Lambert). L'anglais et le français sont des langues premières des juges et de leurs parents, tandis que dans l'étude de Lambert, il s'agit notamment de la langue d'usage dans les deux cas. Dans Genesee & Holobow les juges ont tous une maîtrise de l'autre langue comme langue seconde (voir la liste en annexe 2.2.).

> English guises more favourably than the Quebec French guises on all status traits. » (Genesee & Holobow 1989 :27).

Il faut souligner que cette étude n'est importante dans ce cadre que dans la mesure où ses résultats sont effectivement comparables à ceux obtenus par Lambert *et al.*; les résultats concernant un changement des attitudes mériteraient un examen plus approfondi[213]. Face à des résultats escomptés, les auteurs montrent la même réaction et interprétation que l'équipe de Lambert en 1960:

> « The status results for the French Canadian respondents could not be accounted for by actual socio-economic advantages associated with English. » (Genesee & Holobow 1989 :17).

Malgré le constat que :

> « In general, then, the speakers of Quebec French were perceived by both francophones and anglophones to have lower status occupations than the speakers of Canadian English or European French. » (Genesee & Holobow 1989 :33).

Lambert *et al.* affirmaient que les associations socio-économiques n'ont aucune influence sur les résultats. Dans l'interprétation de Genesee & Holobow, ce n'est plus seulement *l'association* qui est dépourvue d'influence, mais aussi la *réalité* socio-économique elle-même : « The status results are interpreted in terms of a generalised psychological stereotype of French Canadians that is relatively immune to objective evidence. » (Ibid :17). Il est intéressant de constater que ces affirmations se passent de toute démonstration pertinente avec des données démographiques. Les résultats semblables par rapport au français de France –au lieu de renforcer l'hypothèse d'une domination linguistique (socio-économique ou symbolique)- les amènent à conclure qu'il s'agit d'un « véritable aspect psychologique » à l'intérieur du groupe francophone, sans préciser la signification d'une telle classification :

> « [...] negative ingroup stereotype of socio-economic inferiority that may not be based on objective socio-economic status. The evaluations of the Quebec French versus the European French guises suggest, moreover, that this stereotype is not specific to French-English comparisons and, therefore, it cannot be explained in terms of the important role of English as a language of business in Quebec, North America or worldwide. One possible implication of these results is that francophones' perceptions of

---

[213] Une analyse plus détaillée des résultats en comparaison avec ceux de Lambert *et al.* (1960) ainsi que ceux de D'Anglejan et Tucker (1973) est proposée dans Laur (1994).

> themselves along the status dimension are an inherent and pervasive aspect of their group identity that is independent of their perceptions of Quebec French-speakers' likely socio-economic attainments. In other words, it constitues a truly psychological aspect of their ingroup perceptions. » (Genesee & Holobow 1989 :35).

L'association socio-économique avec ces deux langues reste ainsi un phénomène soit contesté soit nié tout en étant un fait démo-géographique (voir chapitre 1). La variable socio-économique se manifeste ici surtout et avant tout comme le déclencheur potentiel d'une perception différentielle des langues à Montréal. L'anglais et le français seraient perçus à travers un ensemble de connotations sociales, lesquelles reflètent une réalité sociale vécue par leurs locuteurs respectifs, véhiculées par des variantes linguistiques. Une telle association socio-économique fait donc partie intégrante de la langue ainsi que de l'évaluation de ses juges.

Les variables socio-démographiques

Il ne faut pas confondre la connotation ou l'association socio-économique des langues avec les caractéristiques socio-démographiques des juges qui, elles aussi, semblent avoir un impact sur leurs évaluations. Le niveau socio-économique est une de ces caractéristiques des juges, qui intègrent notamment le degré de scolarité et le revenu annuel du ménage.

Une différence entre les évaluations linguistiques ***selon la classe sociale des juges*** a été constatée par Lambert, Frankel & Tucker (1966), qui constitue la quatrième d'une série d'études menées à Montréal (Ibid :306). Une préférence pour les voix anglaises se manifesterait un peu chez tous les juges, mais surtout chez ceux provenant d'une classe sociale favorisée. Les Francophones d'une classe sociale moins favorisée montreraient le même comportement, mais seulement pour une courte période de l'adolescence – jusqu'à 18 ans environ[214]. L'importance du facteur

---

[214] Il est pourtant impossible de relier ces résultats à l'étude de Lambert *et al.* (1960), mentionnée plus haut, à cause de la différence de sexe : elle n'interroge que des garçons, alors que celle de Lambert *et al.* (1966) n'interroge que des filles francophones. Néanmoins, ce résultat soulève des questions quant aux interprétations données en 1960, vu que les juges se trouvent exactement dans la tranche d'âge qui montre une forte fluctuation d'opinions.

social n'a donc pu être démontrée que lors d'un stade de développement précis des jeunes juges[215].

L'âge se révèle ainsi être un facteur important dans l'évaluation des langues. Dans la même étude, Lambert, Frankel & Tucker découvrent que la diversification des opinions ne se manifeste que vers l'âge de douze ans (voir aussi Anisfeld & Lambert 1964), avant quoi il n'y a pas de discrimination notable entre les jugements. Birks (1957) date le début du développement de préjugés à 10 ans.

Le degré de bilinguisme des juges ne semble avoir aucun impact sur les attitudes dans l'étude de Lambert *et al.* (1960). Néanmoins, diverses études ultérieures effectuées par Lambert comme chercheur principal, variantes de l'étude originale de 1960, creusent le problème de la connaissance de l'autre langue dans le processus des évaluations (Anisfeld & Lambert 1964, Lambert, Frankel & Tucker 1966, etc.).

Le sexe des juges et des locuteurs s'est révélé être un des grands facteurs influant les attitudes linguistiques comme le montre l'étude de Preston (1963). Étudiant de W.E. Lambert, Preston reprend dans sa maîtrise notamment quatre points de l'étude pilote de son tuteur : 1) le sexe des sujets, 2) le sexe des voix et 3) une présentation semblable de l'étude lors de l'administration pour les deux groupes de juges[216] et 4) le rôle du français de France par rapport au français québécois ainsi qu'une uniformisation du niveau linguistique des voix pour toutes les variétés[217] (voir aussi le chapitre 4). Les traits employés ressemblent à ceux utilisés dans l'étude initiale tout en les dépassant[218].

Les résultats sont concluants tant pour le sexe des voix que pour celui des juges. Le sexe des voix amène une nuance non négligeable dans les évaluations des juges.

---

[215] Berry *et al.* (1977) trouvent dans leur recherche nationale sur les attitudes envers l'immigration et le multiculturalisme une correspondance entre un statut socio-économique élevé (surtout atteint par le niveau de scolarité) et une attitude généralement plus ouverte, tolérante (voir Kalin & Berry 1994). Lambert & Curtis (1983) remarquent cette même tendance (voir Bourhis 1994).

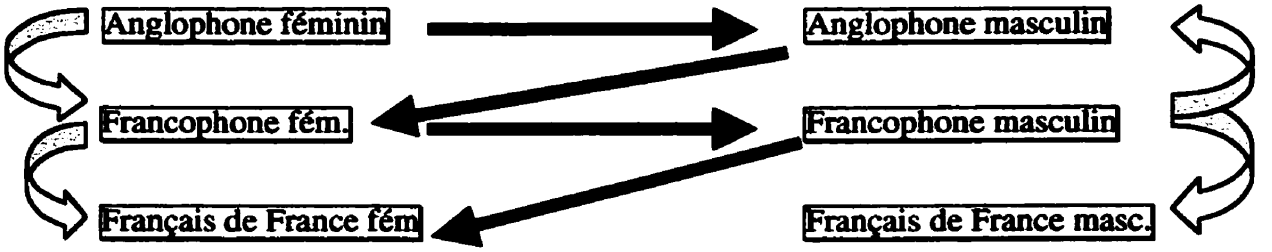
[216] « The study [Lambert *et al.* 1960] was presented to the English listeners by two of the authors, both of whom were known to the students. In the case of the French listeners, it was presented by a priest connected with the college, and by the first author who, while fluent in French, had a noticeable English accent. » (Preston 1963 :4).

[217] Cette modification vise la variante française à forte connotation sociale utilisée dans Lambert *et al.* (1960).

[218] Un tableau comparant tous les traits employés par différentes études se trouve en annexe 2.2.

Les femmes anglophones et francophones préfèrent dans les deux cas leurs pairs masculins du même groupe linguistique, tandis que les hommes semblent chercher ailleurs : les Anglophones de sexe masculin trouvent les femmes francophones plus intelligentes, ambitieuses, sincères, courageuses, et estiment qu'elles ont plus confiance en elles et qu'elles sont davantage digne de confiance. Les hommes francophones accordent aux femmes à peu près[219] les mêmes attributs, mais ils préfèrent les voix qui parlent français dans la variété de France. Les femmes ne diffèrent pas beaucoup dans le jugement des voix féminines, mais accordent toutefois une évaluation légèrement supérieure aux femmes parlant la variété préférée par les hommes (qu'elles convoitent)[220]. La figure suivante réduit les voix et les juges de même langue en un seul groupe et met en évidence les grandes lignes des résultats:

Figure 2.1.
Les évaluations linguistiques dans Preston (1963)



Légende : Les notions «Anglophone», «Francophone» et «Français de France» se réfèrent à la fois aux juges *et* aux voix. Flèche : évaluation positive par les juges (origine) envers les voix (pointe)

La différence la plus marquée entre les deux groupes est néanmoins celle des juges masculins envers les voix masculines. Les juges anglophones masculins trouvent les personnes qui parlent leur propre variété linguistique plus grandes, plus gentilles, plus dignes de confiance et plus joviales. Leurs homologues francophones sont d'accord pour une plus grande taille des Anglophones, mais les créditent en plus d'une intelligence, d'une aptitude à diriger et d'un caractère supérieurs. Aux voix

---

[219] « digne de confiance» et « sincère» sont remplacés par « beauté».

[220] Cette partie des résultats (incluant premièrement la préférence des femmes envers les hommes de leur propre groupe linguistique, deuxièmement la préférence de ces hommes envers des femmes parlant une autre variété linguistique que la leur et, troisièmement, l'évaluation un peu plus positive des femmes envers les femmes convoitées par les hommes qu'elles préfèrent) forme un triangle de rapports possiblement animés par l'appétance d'un partenaire potentiel. Si les deux premiers rapports se qualifiaient dans ce cas de «convoitise», le troisième serait donc animé par la jalousie.

françaises de France, ils trouvent aussi plus d'ambition, de sociabilité, de sympathie, d'affection et de sens de l'humour.

Il est surprenant que le schème (une certaine surévaluation des voix anglaises par les Francophones) souligné dans Lambert *et al.* (1960) se retrouve dans l'étude de Preston, mais seulement chez les juges masculins[221]. Ces évaluations plus positives concernent trois traits, dont un seul correspond avec l'étude de Lambert *et al.* : aptitude à diriger. La «sociabilité» et la «sympathie», attribuées dans l'étude de Lambert de préférence aux Anglophones, se retrouvent chez Preston dans les traits évalués positivement pour les Français de France[222].

Une telle différenciation selon le sexe dans les évaluations des langues démontre à tout le moins une influence de cette variable, sinon une causalité. Il reste à déterminer si l'influence du sexe est constante pour différents niveaux d'âges ou si elle est spécifique de l'adolescence.

Une stratification des attitudes

Les résultats obtenus à travers les études citées suggèrent une forte détermination de la perception linguistique par des variables socio-démographiques: l'âge (Lambert, Frankel & Tucker, 1966 ; Anisfeld & Lambert, 1964), le sexe (Preston, 1963), le niveau de bilinguisme (Anisfeld & Lambert 1964, mais voir aussi Lambert *et al.* 1960), ainsi que le niveau socio-économique (Lambert, Frankel & Tucker, 1966). Les attitudes linguistiques ou la perception différentielle des langues trouveraient donc leur prédiction/détermination dans la stratification de quelques caractéristiques socio-démographiques des juges.

> « Previous research (reviewed by Lambert, 1967) has established that evaluative reactions are affected by sex and social class as well as age and regional background of both listener and speaker, the relationship of these various social categories to the ratings should be explored through future systematic variation of such characteristics. » (Ryan & Carranza 1975 :862).

---

[221] Les résultats globaux de Preston sont tout à fait comparables à ceux de Lambert *et al.* (1960) : « FC listeners showed more significant guise differences than did the EC listeners. Except for the tendency of FC female listeners to rate FC males over EC males, French Canadians in general rated FF guises higher and FC guises lower than their matched English guises. » (Preston 1963 :12).

[222] La variante du français qui vient de France jouit donc d'un statut tout aussi prestigieux que celui de l'anglais pour ces Francophones catholiques de sexe masculin à l'âge collégial.

Malheureusement, aucune étude n'a été effectuée qui contrôle systématiquement (à grande échelle) toutes (ou plusieurs) des variables impliquées dans cette stratification socio-démographique afin d'expliquer leur éventuelle interrelation. L'influence et l'interrelation des variables socio-démographiques reste donc largement à explorer.

Une étude de l'influence des variables socio-démographiques sur les attitudes permettrait aussi d'approfondir leur rapport à la variation linguistique. Les variables socio-démographiques (surtout le sexe, l'âge et le niveau socio-économique) sont les «ingrédients» d'une «l'hétérogénéité ordonnée»[223], c'est-à-dire une stratification sociale du parler à l'intérieur d'une même langue (Labov 1972). Ces variables socio-démographiques influencent (ou même déterminent) l'emploi de certaines variantes linguistiques plutôt que d'autres. La variation des attitudes linguistiques à travers les mêmes paramètres sociaux des locuteurs-juges suggère un lien, voire une interrelation. Toutefois, aucune étude n'a jusqu'ici montré que les attitudes linguistiques sont structurées par la même hétérogénéité que le comportement linguistique. Si ces deux variations étaient reliées d'une manière ou d'une autre, une structure englobant la reconnaissance des variantes linguistiques ainsi que les évaluations linguistiques devrait se dégager.

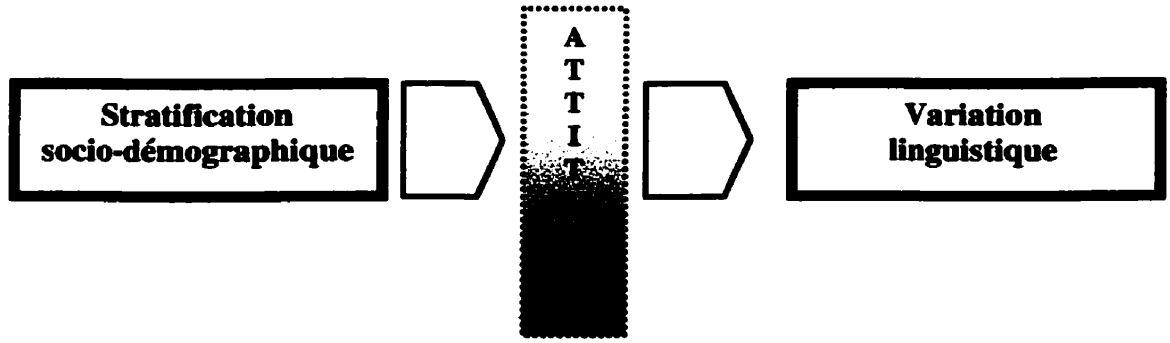
Les seuls travaux reliant explicitement les attitudes linguistiques à des variantes linguistiques n'éclaircissent pas leur relation à travers les déterminants sociaux. Dans Labov (1972), ce sont les attitudes qui déterminent l'emploi d'une variante phonétique; dans Poplack (1980), ce sont encore les attitudes qui déterminent si l'alternance de code est «flagged» ou «smooth». Mais dans ces études, les attitudes sont mises au même rang que les déterminants socio-démographiques, et ne sont pas considérées comme étant structurées par eux.

En considérant que les attitudes peuvent être largement déterminées par ces données socio-démographiques, elles apparaissent conceptuellement plutôt comme un intermédiaire entre les déterminants socio-démographiques et les variantes

[223] Cette hétérogénéité est considérée comme indispensable au fonctionnement de la langue (Weinreich, Labov & Herzog 1968 :101, Labov 1972 :203).

linguistiques employées. Les attitudes auraient donc le statut d'une sorte de «filtre» à travers lequel le degré de détermination des données démographiques serait fixé. En même temps, ce filtre serait un lieu de «prédisposition» à un comportement linguistique, c'est-à-dire le choix d'une variante plutôt que d'une autre. Par manque d'études systématiques, ce rôle des attitudes ne peut être que présumé.

Figure 2.2.
Les attitudes comme filtre



La langue comme déterminant implicite

La recherche des causes et/ou déterminants d'une perception différentielle des langues a révélé la stratification socio-démographique des juges ainsi que l'association à un statut socio-économique de la langue évaluée. Un autre facteur est sous-jacent dans toutes les études mentionnées : *la langue*. La langue parlée (notamment la langue maternelle) est un déterminant omniprésent, mais toujours implicite. Il ne s'agit pas de la langue comme objet perçu, c'est-à-dire dans la forme d'une voix à évaluer, mais de la langue comme force structurante de la perception, *i.e.* la langue parlée des juges.

Leur langue maternelle constitue le contraste initial qui oppose les juges dans la plupart des études mentionnées. Dans ces études, l'association des traits à des parlers ne trouve sa signification que si les attributions diffèrent selon cette opposition linguistique. Le contraste linguistique des voix est reflété par l'audience.

Ainsi, la majorité des études sur les attitudes linguistiques portent en elles implicitement le postulat de la primauté de la langue sur la perception du monde (tout au moins du monde linguistique). Tous les juges sont séparés selon leur langue maternelle (ou leur langue d'usage) avec l'hypothèse nulle (quoique voilée) que les groupes linguistiques opposés montrent le même comportement quant à l'évaluation de leurs langues respectives ainsi que de celle des autres.

Cette perspective du miroir des paires de groupes linguistiques est aussi posée comme hypothèse nulle dans Lambert *et al.* (1960). Elle est refutée et donc l'hypothèse d'une différence confirmée car la perception des langues est différentielle pour une des sept tâches administrées, notamment celle des échelles sémantiques.

Chaque catégorie linguistique qui juxtapose des juges comporte ainsi un *a priori* théorique qui postule que les langues de ces locuteurs déterminent une attitude différente de celle de l'autre catégorie. Toutes les études de faux couples qui impliquent des juges séparés en regroupements linguistiques s'y conforment forcément et sans exception. Il est pris pour acquis que la langue maternelle détermine, sinon seule, tout au moins en grande partie, une perception différentielle des langues.

Ainsi, la langue se trouve être le premier candidat pour fournir une explication à ces évaluations différentielles des langues – elle n'est pas seulement l'être perçu, mais fournit avant tout la grille de catégorisation, le cadre de référence pour toute perception linguistique. Dans un tel contexte, il est toujours convenu que la langue détermine (tout au moins)[224] un jugement, une évaluation, une opinion.

Parce qu'elle semble si évidente, cette hypothèse est intégrée à la conception des recherches sans être mise en question ni expliquée. Du coup, la place de la langue par rapport aux autres déterminants potentiels n'est jamais explicitée ou analysée. Quel est le rôle de la langue par rapport aux autres variables potentiellement causales ? Par rapport aux variables socio-démographiques ou par rapport à l'association socio-économique des langues qui pourraient fournir les

---

[224] Détermine-t-elle par le même raisonnement aussi la pensée, la culture, les habitudes collectives, l'interaction et les règles de l'interaction, bref la communication ainsi que l'identité parce qu'elle structure activement un processus d'évaluation ? Il est impossible de déterminer les limites de l'implicite que comportent ces *a prioris*.

prédictions/explications pour la perception différentielle des langues ? Rien ne permet dans ces études de déterminer l'effet strict de la langue sur la perception des langues.

L'influence de la langue sur la pensée et la vision du monde est un sujet de réflexion vieux comme la philosophie elle-même. Une préfiguration linguistique de la perception trouve ses racines dans les écrits de Herder, suivi par Humboldt et l'hypothèse Sapir-Whorf entre autres (voir l'introduction). Par contre, dans cette étude, il s'agit moins de rendre compte d'une influence structurelle de la langue sur la vision du monde que d'étudier si l'appartenance à un groupe linguistique détermine la perception différentielle des langues[225].

Dans ce chapitre, les perceptions des langues, étudiées sous forme de différentes évaluations et attributions, appelées «attitudes», ont été décrites dans trois de leurs aspects épistémologiques : l'emploi du terme «attitude», les méthodologies qui forment le contenu des mesures prises, et l'examen de déterminants, indirectement présents dans les études. Les variables socio-démographiques et l'association linguistico-économique ressortent en tant que déterminants potentiels d'une différente perception, mais c'est principalement le rôle du groupe linguistique qui se détache. La langue maternelle constitue souvent un principe conceptuel implicite.

Selon les études examinées, l'appartenance à un groupe (surtout linguistique, mais aussi social ou socio-économique, etc.) exerce une grande influence sur la perception linguistique. Le sentiment d'appartenance est par contre une question d'identification. Le chapitre suivant traite donc de l'interrelation des perceptions, des jugements et des identifications.

---

[225] La question sur l'influence de la langue reste la même, c'est seulement la façon de chercher une réponse qui change. La perspective cognitiviste cherche la solution au niveau organisationnel du cerveau (neuronal ou neuro-psychologique), tandis que la perspective sociale cherche à évaluer l'influence d'un groupe social sur la structuration de la perception.

«Depuis longtemps, nous savons que l'humanité est divisée en deux catégories :
Nous, les meilleurs, et les Autres, les moins bons. »
Vincent Yzerbyt & Georges Schadron, 1996 :18

«Selon moi,
on ne juge qu'une seule catégorie d'objets de connaissance :
les autres.»
Jacques-Philippe Leyens, 1996 :8

Chapitre 3

Identifications

Les appartenances à divers groupes, soit démographiques, soit géographiques, soit linguistiques, semblent avoir un impact sur les perceptions linguistiques. Appartenir à un groupe revient à s'identifier à ce groupe, et, en l'occurence, à se distancier d'un autre. Avant d'examiner comment une identité de groupe se forme et quels rapports entre l'identité et la perception d'un Autre existent, regardons de plus près la notion d'«identité».

Qu'est-ce que l'identité ? Quelles sont les appartenances nécessaires à sa constitution? Quelles sont ses limites dans une collectivité ? L'origine ethnique, la langue, le sentiment d'appartenance, l'idéologie, l'âme, le lieu de résidence, la religion, la croyance, le lieu de naissance, la nationalité, les idées : chacun de ces traits peut être important dans la constitution d'une identité, mais aucun d'entre eux n'est nécessairement sa condition d'être. L'identité peut être pluraliste.

La question de l'identité est de plus en plus importante, les ouvrages traitant d'identités multiples sont de plus en plus nombreux, mais une définition précise et généralisée fait défaut. C'est «une sorte de nœud paradoxal» (Leroux 1997 :11) parce que l'identité ne se précise que dans les diverses épithètes qu'on lui accolle. Ses dimensions sont historiques, géographiques, philosophiques et psychologiques[226].

L'identité est la référence qui permet à chacun de se placer, d'orienter ses actes et ses dires dans un monde qui fait du sens. «Il s'agit d'un terme foncièrement moderne», précise Taylor (1996 :348), parce que le concept est impensable avant que l'horizon moral ne fasse place à l'idée d'un particularisme individuel.

> «Mon identité, c'est donc ce qui me situe dans le monde moral. Voilà, en somme, ce qui fonde l'usage de ce terme. Montrer une pièce d'identité, c'est révéler qui je suis. Mais s'identifier de la sorte, c'est se situer dans un champ social. Ma pièce d'identité vous apprend mon nom, elle vous éclaire peut-être à propos de mes origines. Cela me situe dans une famille, une région, ou encore, dans le catalogue des citoyens-travailleurs du ministère de la Main-d'œuvre, etc.» (Taylor 1996 :348).

L'identité de groupe se constitue par un partage de cet horizon (ou d'un partage de parties de cet horizon) avec d'autres. Ces «Autres» sont des semblables, ils ont en commun des appartenances historiques et/ou géographiques, des allégeances morales ou, à une plus petite échelle, le travail, le sexe, un sport. Aujourd'hui, «aucun être humain et aucun groupe ne peut vivre sans identité» (Greenfeld 1997 :55).

Ce que toutes les identités ont en commun, c'est qu'elles se constituent à travers un processus antagoniste, un processus d'identification et de différenciation, car «nous ne saurions nous définir seuls» (Taylor 1996 :350). Des «autruis significatifs» (Ibid.) sont nécessaires à la construction du «soi», individuel et collectif. L'«Autre» peut être offensif, présent, inventé ou tout à fait le contraire – mais il est constitutif de l'être. L'identité se forme en présence d'une altérité. «Le mot «identité» se ramène souvent à cette composante différentielle, aux dépens des

---

[226] Cette interdisciplinarité amène certains à douter du concept lui-même : «Voici donc rassemblés des anthropologues, des sociologues, des psychologues sociaux, des politologues, des psycho- et socio-linguistes pour traiter de l'Identité, et d'identité fort diverses [...] Pour franchir toutes ces frontières disciplinaires [...] le concept d'identité est-il bien acceptable, ou n'est-il qu'un objet de contrebandes illicites ?» (Oriol & Ignoret-Fastinger 1984 :155/6).

éléments universels qui sont parfois d'un poids plus significatif dans notre horizon moral.» (Taylor 1996 :352).

Avant d'isoler les «Autres constitutifs» dans le contexte montréalais, nous nous attardons un peu sur les fondements qu'apportent jugements, perceptions et identifications à l'articulation complexe de cet Autre.

Le jugement, la perception et l'identification

Le jugement, la perception et l'identification gravitent autour de cet «Autre» constitutif. La perception d'un Autre fait partie d'un système de catégorisation sociale et se trouve, à travers celui-ci, liée à un jugement, une évaluation. Cette évaluation permet d'identifier l'Autre comme semblable ou différent et donc de déterminer son identité.

Les rapports entre jugements, perceptions et identifications sont complexes. Sans prétendre démêler la complexité de ces interrelations, nous nous proposons de décrire certains de leurs aspects.

Le jugement

Le raisonnement social dans la vie quotidienne ne suit pas toujours la logique hypothético-déductive en vigueur en sciences. L'être humain réfléchit en se référant à ses expériences et à ses connaissances antérieures: ses représentations des choses[227]. Connu en tant que «biais cognitif», ce phénomène explique pourquoi les gens ont tendance à surévaluer ou à négliger certaines informations dans leurs décisions, leurs jugements ou leurs opinions. Les biais cognitifs nous font faire des liens entre des événements qui n'en ont pas («corrélations illusoires»[228]) et nous font chercher des causalités entre événements («attributions»), entre autres.

---

[227] Les représentations étant l'objet d'études en psychologie cognitive, en psycholinguistique, en anthropologie cognitive et dans d'autres disciplines, leurs dénominations diffèrent d'un domaine à l'autre : script, frame, cadre, cognat, percept, etc., sont toutes des notions qui s'inscrivent dans la recherche sur l'organisation mentale des perceptions, leur traitement et leur influence sur le comportement verbal ou autre. Voir aussi la formule de Herrmann au chapitre 2.

[228] Le terme a été défini par L. J. Chapman, 1967, «Illusory correlation in observational report», *Journal of verbal learning and verbal behavior*, 6, pp. 151-155. Voir Christian Guimelli, 1999, *La pensée sociale*, Presses Universitaires de France ; Massimo Piatelli Palmarini, 1995, *La réforme du jugement ou comment ne plus se tromper*, Paris, Odile Jacob.

Ainsi, la recherche de causalités est de préférence orientée vers des personnes et non vers l'entourage physique (Deschamps 1991), les jugements de groupe ont tendance à être de préférence favorables envers son propre groupe de référence, *i.e.* le «biais de favoritisme intragroupe» décrit par Tajfel (1972)[229], et, toujours dans la recherche des causalités, les gens préfèrent confirmer leurs hypothèses plutôt que de les réévaluer (Snyder 1981).

Tous ces biais sont reliés à l'image qu'un individu veut (ou doit) projeter de soi et de son raisonnement : il faut qu'elle soit socialement acceptable[230]. L'acceptabilité sociale du jugement, de l'opinion, du raisonnement se reflète dans le regard d'autrui et peut expliquer pourquoi les biais nommés existent encore malgré le fait qu'ils sont dévoilés depuis si longtemps. Un jugement et une opinion sont donc avant tout des produits socialement acceptables et donc éminemment sociaux. La perception de l'Autre, toujours dans le cadre de la mémoire et du savoir social partagé, s'ajuste en faveur d'une acceptabilité du jugement qu'elle va générer. Juger, c'est agir socialement.

La perception

Nous percevons notre entourage immédiat à travers nos cinq sens. Ces impressions sensorielles sont transmises à notre instrument de traitement d'information : le cerveau. L'information abondante y est transformée, sélectionnée, catégorisée et reliée à des impressions et des expériences antérieures, mémorisées à cette fin. Cette mémoire nous permet de nous *re*-trouver tous les jours sans recommencer à zéro chaque matin. Le savoir social mémorisé guide notre comportement. Nous y puisons pour chacun de nos gestes les plus anodins, quotidiens et automatisés tout comme pour nos relations sociales les plus complexes.

Les comportements sont sociaux du moment où ils impliquent la présence, le regard ou la communication avec un Autre. La présence d'une altérité est la condition *sine qua non* d'un comportement social, mais elle est aussi son essence, son antérieur

---

[229] Ce biais de favoritisme intragroupe n'a lieu que si c'est positif pour le groupe («l'effet Brebis galeuse»), voir aussi Marques (1990).

[230] Le raisonnement ou la motivation d'un acte doit être justifiable socialement, *i.e.* par l'entourage du sujet. Par contre, une pression autoritaire peut défier cette acceptabilité (Milgram 1974).

causal. La présence d'un Autre déclenche une division de l'entourage en «semblable» et en «différent». Aide structurelle à la survie, cette division fait le pas entre l'identification et la différenciation. Identifier soi-même et identifier l'Autre est un acte social, basé sur un jugement de similitude. Leyens affirme que «dès l'instant qu'on juge, on transforme la différence en inégalité, et l'égalité en identité» (1996 :7).

La perception de l'Autre est donc une étape importante dans tout processus d'identification. Cette perception est influencée par le savoir accumulé sur cet Autre, le savoir social étant à la base de la sélection de l'information obtenue. En même temps, la perception permet l'entrée de nouveaux éléments d'information sur ce même Autre. Cette information nouvelle est catégorisée par association aux autres informations déjà disponibles et mémorisées. Cette association au savoir déjà établi explique en partie la tendance à la confirmation des hypothèses.

Ainsi, la perception sociale est doublement reliée au savoir social et au processus de sélection, de catégorisation et d'appartenance : tout en étant le premier maillon dans la chaîne, *i.e.* le canal par lequel l'information entre et forme le savoir, la perception est (comme tout autre comportement social) guidée par le savoir social déjà accumulé. La perception, influencée par le savoir mémorisé, est donc un filtre de l'information à percevoir. C'est par un «biais perceptif» que les «biais cognitifs» commencent.

L'identification

La perception sociale fait partie de l'acte d'identification et aura toujours tendance à circonscrire l'objet à identifier comme une entité, un tout, un ensemble, même s'il se compose de plusieurs éléments :

> « We are physical beings, bounded and set off from the rest of the world by the surface of our skins, and we experience the rest of the world as outside us. Each of us is a container, with a bounding surface and an in-out orientation. » (Lakoff & Johnson 1980 : 29-30).

Le principe d'identité est un principe fondamental de la logique traditionnelle selon lequel toute chose est identique à elle-même. S'identifier veut dire « se rendre identique à », « établir une équivalence entre soi-même et un nom, etc. », (la pièce d'identité, l'identité judiciaire, l'identité sociale).

L'acte d'identifier soi-même, *s'*identifier, n'est qu'un cas spécial de l'acte d'identification, c'est-à-dire le fait de déterminer, identifier, nommer un objet extérieur à soi-même, faire la distinction entre soi et l'autre. L'identification de l'extérieur calque celle de soi-même :

> « We project our own in-out orientation onto other physical objects that are bounded by surfaces. Thus we also view them as containers with an inside and an outside.[...] We impose this orientation on our natural environment as well. [...] Bounded objects, whether human beings, rocks, or land areas, have sizes. This allows them to be quantified in terms of the amount of substance they contain. » (Lakoff & Johnson 1980 : 29-30).

L'identification ne peut se passer d'un Autre qui est soit perçu comme étant semblable, soit comme étant « autre ». Brewer (1993) parle d'une tension fondamentale entre deux besoins humains : le besoin d'être unique (individuation) et le besoin d'appartenir à une communauté. S'inclure dans un groupe, se sentir semblable revient à s'identifier avec un groupe, s'assimiler à *l'endogroupe*. S'exclure d'un groupe, se sentir différent de ses membres revient à identifier un groupe comme «autre», se différencier de *l'exogroupe*. La position d'une personne dans un groupe et/ou par rapport à d'autres individus entraîne son identification ou sa différenciation et mène à la formation d'une identité de groupe :

> « Les individus ordonnent la réalité sociale en s'incluant eux-mêmes et les autres dans des catégories significatives ; la conséquence de la perception catégorielle de soi, de la conscience d'appartenance, est la formation de l'identité sociale. » (Capozza & Volpato 1994 : 30).

Tajfel (1981) et Turner *et al.* (1987) définissent un groupe par cet acte d'identification : un groupe existe s'il y a des personnes conscientes d'en être membres. C'est la formation (ou l'existence) de l'endogroupe qui permet le partage d'une identification. Ce partage identitaire comporte un accord sur le statut de l'endogroupe et des exogroupes, une connaissance commune de normes et valeurs en vigueur et donc un savoir social dont la variation est limitée par la reconnaissance du groupe – c'est ce qui fait partie de «l'horizon commun». Le comportement de chaque membre se réfère à ce savoir social, car c'est lui qui tranche entre l'acceptabilité ou la non-acceptablité des comportements. Tajfel constate en premier cette influence de l'entourage social sur les valeurs d'un individu dans sa théorie de l'identité sociale

(voir Capozza & Volpato 1994 :27). C'est ainsi que l'identité sociale fait de l'individu un sujet historique et permet la vie des groupes et qu'elle procure le sentiment d'appartenance à une collectivité, rassure et enveloppe.

Biais perceptif, iniquité sociale et revendication identitaire

Nous avons constaté que le jugement se fonde sur une logique propre, «biaisée» par l'acceptabilité sociale, et que des «biais» perceptifs guident ou peuvent dominer notre appréhension de l'entourage. L'entourage social est filtré à travers notre façon de percevoir et notre façon de catégoriser ces mêmes perceptions. L'objet de prédilection de toute perception sociale est l'Autre, constituant la condition primordiale de toute identité. L'acte d'identification requiert sa présence, la différenciation.

La reconstruction de ces mécanismes de perception sociale, d'identification et de différenciation est difficile à saisir. Les méthodes doivent contourner l'effet d'observation, vu que la présence de l'Autre est à la base même du comportement à étudier. Malgré ce fait, les approches sont multiples[231]. Nous parlerons d'abord d'une approche socio-psychologique pour connaître l'ingrédient de la différence et du biais perceptif. Ensuite, nous regarderons la perception d'une iniquité sociale ainsi que la revendication identitaire qu'elle peut engendrer.

Le biais perceptif: une approche socio-psychologique

La perception d'un groupe varie selon divers paramètres : la présence d'autres personnes, la taille de l'endogroupe ou de l'exogroupe ou les critères de leur différenciation, par exemple. Par contre, isoler l'élément déclencheur qui détermine l'identification ou la différenciation d'un (ou de plusieurs) sujet(s) est délicat. Ainsi, les recherches tentent d'identifier les conditions minimales de la discrimination intercatégorielle entre « nous » et « eux » (*i.e.* le paradigme du groupe minimal). Un mécanisme semble être à la base de toute catégorisation : celle de la présence d'un autre groupe, c'est-à-dire le contact.

---

[231] Ces approches se recoupent avec plusieurs autres déjà décrites au chapitre 2.

> « When members of different social categories come in contact, threats to intergroup distinctiveness arouse competitiveness and attempts to re-establish in-group-out-group differentiation. » (Brewer 1993 : 156-157).

Le contact de deux groupes est perçu comme une menace et déclenche une réaction de défense. Cette réaction de défense se traduit d'abord par le renforcement de la cohésion de l'endogroupe à travers une réaction de différenciation. Selon la théorie de l'identité sociale, cette différenciation aurait trois conséquences sur la perception des deux groupes : 1) une perception d'une plus grande homogénéité de l'endogroupe et de l'exogroupe afin de mettre en évidence la différence ; 2) une évaluation plus favorable de l'endogroupe, tandis que 3) l'évaluation de l'exogroupe resterait sans accentuation favorable ou défavorable (Tajfel & Turner 1979, 1986). Il y a donc maintien de l'identité sociale positive de l'endogroupe par différenciation à l'exogroupe.

La perception de l'homogénéité de l'endogroupe et de l'exogroupe

En général, l'exogroupe est perçu comme moins variable que l'endogroupe (l'effet de l'homogénéité de l'exogroupe). Selon la *théorie de l'identité sociale*, lors d'un contact, cet effet «homogénéisant» est amplifié pour l'exogroupe comme pour l'endogroupe. Ainsi, une menace potentielle à la cohésion de groupe est atténuée par un renforcement des similitudes intragroupe.

Néanmoins, selon Brewer (1993), la perception d'une plus grande homogénéité de l'endogroupe n'est pas la seule réaction possible. Au contraire, la cohésion du groupe peut aussi bien être ré-examinée afin de ré-évaluer sa cohérence, *i.e.* l'endogroupe est mis en question. Brewer (1993) propose une théorie selon laquelle le groupe procède à l'optimalisation de sa particularité (*optimal distinctiveness theory*) dans laquelle elle inclut les deux réactions: la perception d'une plus grande variabilité du propre groupe de référence ainsi que la perception d'une plus grande homogénéité des deux groupes. Selon elle, les deux réactions sont possibles, car elles se réfèrent à la tension entre individuation et différenciation. Cette théorie présuppose donc une opposition première entre ces deux besoins (individuation et différenciation) et propose deux mécanismes d'équilibrage (inclusion et exclusion). Un équilibre (l'optimisation) est atteint lorsque les deux besoins sont satisfaits également. Ainsi, le

contenu de la réaction elle-même (homogénéisation ou non) est en fait moins important que l'effet recherché : l'équilibre ressenti.

Le contact cause donc une réaction de défense qui consiste à ajuster la perception d'une cohésion ou d'une distinction de groupe, c'est-à-dire à l'équilibrer.

Le biais pro-endogroupe

Le biais pro-endogroupe repose sur le fait que chaque individu aspire à une identité sociale positive, c'est-à-dire qu'il désire appartenir à des groupes socialement valorisés. Le phénomène d'une tendance psychologique à hausser le côté positif de l'endogroupe a été constaté dans maintes études. Surévaluer son propre groupe a des conséquences positives sur l'estime de soi de l'individu (Harwood, Giles & Bourhis 1994). Les recherches sur ce biais pro-endogroupe sont presque exclusivement réalisées en laboratoire avec des « groupes minimaux » (comme le notent déjà Sachdev et Bourhis 1984, Bourhis, Gagnon & Moïse 1994) afin de garder plusieurs variables contrôle constantes tels le statut, le poids numérique, la légitimité et le pouvoir, tous potentiellement déclencheurs des perceptions de groupe.

Sachdev et Bourhis entreprennent en 1991 une étude qui fait varier systématiquement ces attributs afin de tester les éléments déclencheurs du biais. Les groupes sont arbitrairement constitués, mais clairement identifiés par des attributs qui les classifient en haut, au milieu ou en bas d'une échelle de statut, de poids numérique ou de pouvoir. Les résultats montrent que seul le groupe défavorisé sur les trois facteurs (minoritaire, de bas statut et dominé) avait un comportement pro-exogroupe. Les sept autres combinaisons possibles montrent (quoiqu'à un degré divers) un favoritisme pro-endogroupe. Seule l'infériorité à plusieurs niveaux peut donc bouleverser l'effet du biais pro-endogroupe et l'inverser en faveur de l'exogroupe.

La différenciation avec l'exogroupe

Un autre résultat implicite mais majeur de cette étude (Sachdev et Bourhis 1991) est le fait que les groupes reçoivent *arbitrairement* une étiquette de dominé, de minoritaire ou de bas statut. Ces attributs ne reflétent donc aucunement les véritables

conditions d'existence de ces groupes, tous composés d'étudiants anglophones en psychologie de l'Ontario.

> « Nous pouvons donc conclure que c'est la position des groupes dans la structure sociale, plutôt que leurs caractéristiques intrinsèques, qui déterminent en grande partie les perceptions et comportements intergroupes des membres de ces collectivités. » (Bourhis, Gagnon & Moïse 1994 :184).

La motivation à évaluer l'endogroupe positivement dépend donc des paramètres socialement désirables que ce groupe possède. La position des groupes dans la société peut ainsi être déterminante pour son évaluation. La différenciation avec l'exogroupe n'est pas neutre, mais favorable ou défavorable – aussi et avant tout pour l'endogroupe, dépendamment du contexte social dans lequel les deux sont confrontés.

La confrontation ne semble pourtant même pas nécessaire, ni l'iniquité (même si le partage équitable des ressources, du statut et du pouvoir constitue plutôt une exception dans les relations intergroupe selon Lenski 1984) pour que les groupes ressentent le besoin de se démarquer entre eux : « les recherches démontrent que la catégorisation sociale « nous/eux » est suffisante pour déclencher le préjugé et la discrimination malgré l'absence de conflits réels entre les groupes sociaux (Tajfel & Turner 1986). » (Bourhis, Gagnon & Moïse 1994 :189). Nul besoin de conflit alors pour ressentir la nécessité de se démarquer.

Cette ***approche socio-psychologique*** révèle trois choses importantes : premièrement qu'il suffit d'un *contact* pour faire surgir le besoin de différenciation, nécessaire à l'identification, deuxièmement que la perception du degré de différence de l'exogroupe (tout comme de l'endogroupe) est *variable* selon la situation et que, troisièmement, le contenu de la différenciation est *socialement* défini et non intrinsèque au groupe. En général, un biais positif envers l'endogroupe témoigne d'une identité sociale positive, équilibrée, tandis que ce même biais peut devenir négatif lorsque plusieurs facteurs sociaux défavorisent l'endogroupe.

L'iniquité sociale

Plusieurs facteurs sociaux sont donc nécessaires pour influencer positivement ou négativement la perception de l'endogroupe et de l'exogroupe. Ces facteurs

relèvent tous d'un équilibre ou d'un deséquilibre social aux niveaux du statut, du poids numérique et du pouvoir. L'iniquité n'est pas nécessaire pour ressentir le besoin de différencier l'endogroupe de l'exogroupe, mais elle peut entraîner un biais négatif. Selon l'étude de Sachdev & Bourhis (1991), seuls les trois facteurs réunis arrivent à faire pencher la balance vers une perception négative de l'endogroupe.

Par contre, la perception d'une injustice sociale provoque un malaise psychologique qui nous porte à vouloir rétablir l'équité. Il y a deux façons (Walster *et al.* 1978) de rétablir la justice sociale : par un ajustement matériel qui change systématiquement les rapports entre les résultats et les contributions de l'endogroupe et de l'exogroupe[232] ou par un ajustement psychologique qui se fait par le biais d'une déformation cognitive de la réalité.

> Ces déformations cognitives permettent de rétablir la perception de justice sociale sans toutefois changer la situation objective des groupes en présence. [...] Pour des raisons pécuniaires évidentes, on constate qu'en général, les groupes avantagés préfèrent recourir à des ajustements psychologiques plutôt que matériels pour rétablir l'équité, alors que les groupes désavantagés privilégient les ajustements matériels.» (Bourhis, Gagnon & Moïse 1994 :186).

Une iniquité sociale réelle ne se reflète donc pas forcément dans les perceptions des agents sociaux concernés. Par contre, si une iniquité sociale est perçue, une stratégie d'équilibrage social est adoptée. Cette stratégie peut être exclusivement cognitive et même aboutir à la perception d'un équilibre social, mais elle peut aussi engendrer une revendication matérielle ou symbolique. La première stratégie valorise le *statu quo*, même s'il repose sur une iniquité, tandis que la deuxième vise un changement.

La revendication identitaire: une approche sociologique

Une telle revendication matérielle ou symbolique s'insurge contre une iniquité sociale. Cette iniquité peut être socio-économique et/ou socio-symbolique. Une revendication vise donc à abolir non seulement les conditions matérielles, mais aussi

---

[232] Les politiques de «discrimination positive» lors d'embauches sont une démarche d'équilibrage du désavantage social initial.

symboliques attachées au statut de dominant. Un courant sociologique nous permet de considérer cette revendication à un niveau linguistique.

L'auteur de la «critique sociale du jugement», intitulée «la distinction» (1979), passe au crible les «classeurs classés par leurs classements» : Pierre Bourdieu retrace la signification sociale du goût et des préférences et dévoile que le jugement social est teinté d'aspirations sociales et non de connaissances objectives.

Si ce n'est pas le «pur» ou le «joli» que partage l'art avec la langue, c'est le côté social du jugement porté sur eux. «Ce que parler veut dire» (1982), paru trois ans après le traité sur le jugement social, fait état d'un marché linguistique où chaque langue se marchande selon la valeur socio-économique ou socio-symbolique. La bourse des échanges linguistiques se trouve dans la bouche de tout le monde, partout et tout le temps. C'est dans la vie quotidienne qu'est déboursée la valeur marchande d'un parler, mais c'est dans des cercles d'initiés que l'indice boursier est attesté et confirmé.

Un parler, souffrant d'une cote basse sur le marché, peut mourir, stagner dans sa valeur ou la remonter. Tout dépend de l'attitude de ses locuteurs face à la position socio-économique ou socio-symbolique du parler en question. Changer le statut d'un parler, le hausser en l'occurrence, implique une volonté d'investir dans ce qui n'est (ultimement) qu'une suite de phonèmes. Cet investissement ne se fait qu'en révolte contre la classification (socialement) basse de la variante linguistique en question, contre le stigmate social incarné par des marqueurs phonologiques, sémantiques ou syntaxiques du parler. Ce stigmate est souvent celui d'un parler local et la revendication d'une reconnaissance est celle d'une légitimité.

Cette légitimité est une reconnaissance «à la face de tous et au nom de tous, publiquement et officiellement» (Bourdieu 1980 :65) qui se revendique dans une lutte pour une identité, «cet être-perçu qui existe fondamentalement par la reconnaissance des autres» (Ibid: 66). Les parlers dépourvus d'une telle légitimité peuvent être l'objet d'une lutte collective qui «...vise non à effacer les traits stigmatisés mais à renverser la table des valeurs qui les constitue comme stigmates, à imposer, sinon de nouveaux

principes de di-vision [sic], du moins une inversion des signes attribués aux classes produites selon les principes anciens. » (Ibid: 69).

La lutte pour la reconnaissance est une lutte identitaire qui se joue au niveau des jugements et devient une revendication identitaire. Bourdieu parle de «représentations objectales» pour définir le niveau concret dans lequel cette lutte s'incarne: les matérialisations symboliques comme les drapeaux, emblèmes, insignes, etc. Mais ces «représentations objectales» visent à façonner, modeler les «représentations mentales». Ces représentation mentales sont des «actes de perception et d'appréciation, de connaissance et de reconnaissance, où les agents investissent leurs intérêts et leurs présupposés.» (Ibid : 65).

Cette ***approche sociologique*** souligne trois aspects importants pour cette étude : (1) que l'identité apparaît comme un contenu de revendication socio-économique ou socio-symbolique (2) qui se lutte au niveau des représentations, des jugements et leurs matérialisations et (3) que la langue est un trait identitaire facultatif (non-obligatoire), mais potentiellement déclencheur de la revendication identitaire.

Nous avons isolé le contact comme déclencheur d'une identification/ différenciation dont le principe peut varier selon la situation, mais dont l'essence reste sociale. La perception de ce côté social par les groupes en présence est primordiale et peut engendrer des biais perceptifs. L'iniquité sociale peut par exemple déclencher soit un biais négatif envers son propre groupe soit différentes stratégies d'équilibrage, dont une revendication. Cette revendication s'accompagne d'une évocation d'identité.

L'identification et la différenciation à Montréal

Il y a longtemps que l'identité québécoise fait l'objet de discussions théoriques, même si une «réarticulation et une reconceptualisation des frontières de l'identité » (Maclure 1998 :9) émerge depuis peu[233].

---

[233] Voir Léon (1976), Tremblay (1983), Guilbert & Labrie (1990), Corbett & Noël (1990), LaBrie (1993). Pour une discussion plus récente, voir surtout Ancelovici & Dupuis-Déri (1997), Elbaz, Fortin & Laforest (1996), Taylor (2000).

Afin d'isoler les mécanismes d'identification et de différenciation (c'est-à-dire les Autres significatifs à Montréal) nous avons choisi une approche linguistique qui permet d'analyser la discrimation intercatégorielle entre «nous» et «eux» dans le contexte montréalais.

La catégorisation en «nous» et en «eux» : une approche sociolinguistique

Le contact, *i.e.* la présence de l'Autre, est la condition *sine qua non* pour établir le besoin de différenciation. Sur quelle différence se fonde cette réaction ? Quel critère choisit-on pour différencier l'exogroupe ? Tous les traits ou contenus imaginables ont déjà fait partie de définitions, de circonscriptions et d'identifications de groupes, ethnies ou cultures. La forme du contact (domination sociale, numérique ou autre) détermine souvent les traits de distinction de groupe. Sinon, le contenu de la différenciation, *i.e.* les traits distinctifs, sont souvent variables, voire aléatoires, choisis pour leur accessibilité, leur visibilité, leur facilité de reconnaissance (d'où l'existence de «minorités *visibles*», les «minorités *audibles*» existeront peut-être un jour).

La langue comme trait identitaire

Les trois points soulignés suite à la description de la théorie de l'identité sociale permettent d'éclaircir le rôle de la langue au sein des groupes, par rapport à leur identification et leur différenciation: (i) le critère linguistique n'entre en jeu que lorsqu'il y a contact (linguistique) ; (ii) la perception des différences linguistiques peut être variable ; et (iii) si la langue est un critère de différenciation, elle est socialement (et non intrinsèquement) définie. L'approche de Bourdieu permet de préciser ce dernier point : la définition sociale de la langue (choisie comme critère de différenciation) peut faire partie d'une lutte identitaire et en constituer un déclencheur.

La langue est souvent un des traits distinctifs des identités de groupes, mais elle n'en fait pas forcément partie. Si la démarcation inclut une langue comme trait distinctif, sa fonction par rapport à cette démarcation peut être variable. Le trait linguistique peut être purement *emblématique*, c'est-à-dire se limiter par exemple à

une étiquette servant à marquer une origine par descendance plus ou moins lointaine (Giles, Taylor, Lambert & Albert 1976 sur les Franco-Américains ; Edwards & Doucette 1987, Liebkind 1992). Sinon, l'emploi linguistique peut être *symbolique*, *i.e.* l'usage de ses formes linguistiques se limite à des pratiques religieuses ou autrement symboliques. Par contre, la langue peut aussi fournir le *trait décisif* pour constituer la cohésion d'un groupe.

Le degré de force inclusive que prête une langue à un groupe a un effet sur l'endogroupe et sa cohésion. Plus cette force que confère la langue au groupe est affirmée, plus grand sera le sentiment d'identification à l'endogroupe. Plusieurs aspects (externes) de cette force inclusive se trouvent résumés sous le terme de « vitalité ethnolinguistique » (Giles, Bourhis & Taylor 1977)[234]. Le rôle d'une langue ou d'un parler dans la formation ou la continuation d'une identité est donc plutôt une question de degré qu'une question catégorique.

La langue, si elle constitue le trait principal d'une identité, devient l'empreinte du groupe, sa «signature» (Mucchielli 1992 :7). Gumperz (1982 :66) parle du « we code » et du « they code ». Le groupe qui se démarque avec la langue devient un groupe *linguistique*. La langue, le code intragroupe, marque un « us against them feeling », dé-marque. Un travail de recherche d'innovation, de distinction phonologique, lexicale ou autre est un travail de constitution d'un « we code » propre à l'endogroupe[235]; c'est un travail de dissociation d'un « they code » auquel on ne veut pas être assimilé. « Ne pas parler comme l'autre c'est ne pas être comme lui, et parler comme son pair, c'est affirmer sa solidarité avec lui, son identité. » (Calvet 1994 :72).

---

[234] La vitalité ethnolinguistique (VEL) «est le produit de trois facteurs : les caractéristiques démographiques correspondent au nombre d'individus membres du groupe dans une région, à leur densité et à leur distribution ainsi qu'à leurs taux de naissance, d'immigration, d'émigration et d'exogamie. Le support institutionnel dépend de l'existence d'institutions formelles (mass media, éducation, religion, gouvernement) ou informelles (groupes communautaires, famille étendue) au sein desquelles la langue utilisée est celle de l'endogroupe. Tributaire des caractéristiques démographiques et du support institutionnel, le statut social est défini par des aspects économique, social et socio-historique ainsi que par le prestige de la langue de l'endogroupe sur le plan national et international (Sachdev & Bourhis 1993). » (Clément & Noels 1994 :249).
La vitalité ethnolinguistique subjective (VELS) développé par Landry & Allard (1992) serait à la source d'une sur- ou sous-évaluation des vitalités de l'endogroupe et de l'exogroupe, voir aussi Landry & Allard (1994).

[235] Cet endogroupe peut être une ethnie, un peuple, une nation, mais aussi un sous-groupe, par exemple un groupe d'âge.

L'identité de groupe constituée à partir d'une langue (ou d'un parler) avec une force intégrative forte devient une identité *linguistique*. La langue que je parle devient «ce qui me situe dans le monde moral» (Taylor 1996, *op.cit.*). Parler, c'est révéler qui je suis. L'appartenance à un groupe linguistique devient alors une identité linguistique, *i.e.* le partage d'un savoir social relié à la connaissance[236] commune d'une langue ou d'un parler. La langue et l'identité peuvent même se recouper presque entièrement : l'appartenance linguistique *constitue* alors l'identité à elle seule.

Mots-représentations à Montréal

Au sein de cette approche sociolinguistique, des méthodologies particulières, comme l'analyse du discours par exemple, permettent d'isoler l'identification linguistique. Deux exemples d'analyses de discours à travers des mots-clés, appliqués aux dires de Montréalais, sont présentés ici.

La langue est un *instrument* servant à reconnaître l'Autre ainsi qu'un *moyen* d'évaluer et de communiquer une identité différente. Mais la langue est aussi un *support* à partir duquel une identité peut être refusée, acceptée, soulignée ou même anticipée : c'est le propre du «we code». Cette différenciation spécifiquement linguistique se fait à plusieurs niveaux linguistiques, mais c'est surtout à travers le choix de mots qu'on «marque» son territoire identitaire[237].

La langue nous réserve la possibilité de mener un discours identitaire à travers des mots-représentations[238]. Ces mots-représentations, plus ou moins consciemment employés, permettent un accès au discours identitaire mené à travers un choix lexical.

---

[236] Cette «connaissance» est pour la plupart des cas restreinte à la connaissance «intime» d'une langue, c'est-à-dire à la langue première, à la langue maternelle.

[237] Différentes traditions scientifiques étudient la sémantique afin de comprendre la structure cognitive, organisationnelle ou culturelle de l'Homme: la recherche des unités distinctives de sens mènent à l'étude des champs sémantiques, à ce que Todorov appelle «ethnolinguistique» (1972 :86), à l'analyse componentielle, à la sémantique générative, à l'«ethnoscience», à l'hypothèse Sapir-Whorf, entre autres. Voir surtout Brown (1999).

[238] Nous devons cette notion au titre d'un colloque tenu du 10 au 12 mai 1993 à l'Université du Québec à Chicoutimi qui portait sur «la question des rapports entre représentations linguistiques et représentations conceptuelles», dont les communications sont publiées sous le même titre par Khadiyatoulah Fall, Daniel Simeoni & Georges Vignaux (éds.), 1994, *Mots-représentations*, Ottawa, Presses de l'Université de l'Ottawa.

La terminologie des identités elle-même, *i.e.* les auto-définitions des groupes à travers des noms-étiquettes, constitue l'indice le plus manifeste.

Les étiquettes d'identification

La dénomination d'un groupe à travers une étiquette identitaire affiche lexicalement la cohésion du groupe. Mais, dans le cas du Canada, cette étiquette ressemble plutôt à un dédale qu'à une oriflamme :

> « No single word exists, within Canada itself, to designate with satisfaction to both races a native of the country. When those of the French language use the word *Canadien*, they nearly always refer to themselves. They know their English-speaking compatriots as *les Anglais*. English-speaking citizens act on the same principle. They call themselves Canadians ; those of the French language French-Canadians. » (McLennan 1945, avant-propos).

L'étiquette «Canadien» a une histoire polysémique. «A l'origine, il désignait les aborigènes. Jacques Cartier parle des *Canadians* ou des *Canadois*. Les colons d'origine française, «habitués» au Canada, se l'appliquèrent sous la forme : *canadien*.» (Rabotin 1975 :18). Prononcé avec une légère palatalisation, «canadien» devient «canayen», qui, comme «habitant», porte un certain stigmate social (Beaudet 1991 :41)[239].

A l'arrivée des Britanniques, la différenciation se fait alors de plus en plus grâce à la précision de l'origine linguistique : «franco-canadien» et «anglo-canadien» ou «canadien–anglais» et «canadien– français» (ainsi que leurs doubles en anglais). Dans la pratique, les deux groupes partagent le même principe pour choisir leur étiquette identitaire, comme le souligne McLennan (*op. cit.*): chaque groupe définit son endogroupe comme étant canadien, tandis que l'exogroupe est désigné avec un vocable évoquant ses origines ou sa langue. La précision marque l'exogroupe, il est *linguistiquement* différencié. Dans son étude du vocabulaire politique et socio-ethnique à Montréal de 1839 à 1842, Maurice Rabotin souligne cet aspect antonyme des identifications :

---

[239]Rioux affirme que c'est la présence britannique qui a déclenché cette «différenciation» : «Puisque les anglophones s'étaient approprié le nom de Canadien, qu'ils avaient traduit par Canadian, il fallait s'en différencier. Apparut le nom de *Canayen*. Plus de doute possible.» (1974 :10).

> «Les adjectifs de nationalité que nous rencontrons dans les textes traduisent cet antagonisme. *Canadien, Canadien français, Français canadien, French canadian, Franco-canadien, Franco-américain, Français du Canada, Français* (s'appliquant à la race, à la langue, aux traditions, mais non aux personnes), *Bas-canadien, Anti-breton*, se trouvent presque toujours dans un contexte où ils s'opposent à **Anglais, Breton, Britannique, British, Canadien anglais, Canadien breton, Canadien britannique, Anglais canadien, Anglo-canadien, Anglo-saxon, Anglo-américain, Haut-canadien, Anti-canadien.**» (Rabotin 1975 :109).

Les dénominations identitaires connaissent une démultiplication lors d'affrontements politiques, socio-économiques ou autres. Le dictionnaire des identités culturelles de la francophonie[240] recense encore aujourd'hui une multitude de définitions des deux groupes, dont «Canadien anglais», «Anglo-canadien», «Canadien britannique», «Canadien français», «Canado-Américain», «Franco-américain», «Franco-canadien» ainsi que «frog», «French Pea Soup» et surtout «Québécois», entre autres.

L'émergence de l'étiquette «Québécois» coïncide avec celle d'un nationalisme s'éveillant avec la Révolution tranquille. Les Francophones canadiens se divisent dorénavant en Francophones québécois et en Francophones «hors Québec». C'est la «québécisation du nationalisme des Canadiens français» (Balthazar 1986 :132)[241]. «Pendant qu'elle passait de «sujet britannique» à «citoyen canadien», la terminologie au Québec passait de «Canadien français» à «Québécois».» (Bauer 1994 :86)[242].

Dorénavant, il est question de «québéciser» la langue, les immigrants et la culture pour un partage de traits ethnoculturels de la «québécité» ou «québécitude»[243]. L'étiquette «Québécois» trouve sa traduction en «Quebecers», qui se différencie encore une fois en «English Quebekers» ou «Anglo-Québécois», «French-Quebecers» ou «Franco-québécois». Ces termes ne sont pourtant pas

---

[240] Paul Wijnands, *Dictionnaire des identités culturelles de la francophonie*, R.E.L.I.E.F., Maison de la Francité. Il s'agit d'une base de données constamment actualisée via son site Internet (http ://www.synec-doc.be/francite/lexid/index.html), consulté le 28 février 2001.

[241] «Jean Lesage déclarait en 1964 : "...nous croyons que le Québec est l'expression politique du Canada français et qu'il joue le rôle de mère patrie de tous ceux qui, au pays, parlent notre langue". » Balthazar (1986 :131-132).

[242] L'auteur fait référence au rapatriement de la constitution en 1982.

[243] Le «Dictionnaire des identités culturelles de la francophonie» (*op.cit.*) répertorie également «québécoiserie», «québécisme», «québécoisie», «québékitude», entre autres.

synonymes[244] et à ces différentes appellations s'ajoute celle de «Néo-Québécois» : les immigrants depuis la Deuxième Guerre mondiale nommés également «Néo-canadiens», «Néo-anglophones» ou «Néo-francophones».

En 1984, le vocable « Canadien Français » est une des désignations les plus utilisées par la population francophone. Une analyse du discours métalinguistique de Montréalais francophones[245] (Laur 1995a), fait ressortir que les étiquettes d'identification de l'endogroupe linguistique sont surtout (60% des occurrences) «Canadien-Français» et «Français», sinon «Québécois» (20%), «Canadien» (13%) ou «Francophone» (7%).

Lors du recensement de 1996, «Québécois» surgit pour la première fois (en nombre assez élevé pour être répertorié) comme réponse libre à la question sur l'origine ethnique[246] pour la ville et la région de Montréal[247] ainsi que pour le Québec et pour le Canada[248]. Néanmoins, les pourcentages sont relativement faibles (1,09% à 2,78%).

Il est d'autant plus surprenant qu'un an plus tard, lors d'une enquête, 54% de toute la population québécoise déclare s'identifier d'abord comme «Québécois», 23% comme «Canadien français», 19% comme «Canadien» et 2% comme «Canadien anglais». Ces identifications sont liées à l'âge (les plus jeunes semblent privilégier l'étiquette «Québécois») et à la langue maternelle des répondants, précisent les auteurs de cette «recherche sur l'américanité des Québécois»[249].

---

[244] « Il existe des différences quant à des termes fréquemment employés pour désigner certains groupes de la communauté. Au Québec, la majorité des Anglophones ne sont pas des 'Quebecers' mais des 'Canadiens-anglais' ou des 'Canadians'. La majorité des Francophones ne sont pas des 'Canadiens' mais des 'Québécois'. » (Taylor & Simard 1981 :116).

[245] Il s'agit de 72 locuteurs enregistrés en 1984 lors d'entrevues sociolinguistiques semi-dirigées du corpus *Montréal84*, voir Thibault & Vincent (1990).

[246] Il faut rappeler que lors de ce même recensement, «canadien» figurait pour la première fois dans le formulaire (voir chapitre 1).

[247] Tel que souligné au chapitre 1, il s'agit de 13 515 personnes en ville (1,3%) et de 38 870 personnes en Région métropolitaine de Montréal (1,18%).

[248] Au Québec, ce sont 77 960 personnes (1,09%) et au Canada 80 400 (2,78%).

[249] Le Groupe de recherche sur l'américanité (GRAM), constitué de sept chercheurs affiliés à quatre institutions de recherche, publie quelques résultats de sa «Recherche sur l'américanité des Québécois» dans le Devoir (14, 15 et 16 juillet 1998) : l'enquête a été réalisée en 1997 auprès de «2204 répondants de toutes les régions du Québec (marge d'erreur de +/- 2% en retenant un seuil de confiance de 95%)» et les questions «portaient sur les liens passés et présents des répondants avec les États-Unis, l'identité nationale, la culture et les valeurs, l'impact du libre-échange et de la

Ce bref survol du lexique identitaire canadien et québécois[250] montre (i) que les dénominations géographiques ou nationales sont toujours scindées pour démarquer des regroupements ; (ii) que ces regroupements sont marqués linguistiquement en «anglais» et en «français» ; (iii) que même les «nouvellement arrivés», les «néo», sont classés de préférence en ces termes (plutôt qu'en épithètes «ethniques»).

«Nous autres» et «eux autres»

Outre les dénominations choisies par les locuteurs pour s'identifier ou se démarquer, une analyse discursive des pronoms personnels permet de retracer des affiliations identitaires. Un pronom se substitue en général à un nom ou à un syntagme nominal et réfère donc à un objet qui a déjà été (ou sera) introduit dans un discours. Cette qualité endophorique permet de retracer les co-références des pronominalisations, et de reconstruire une identification verbale, mais implicite. Le «nous» (pronom inclusif, *i.e.* qui inclut le sujet parlant) remplace le nom d'un groupe de référence employé dans un discours et réfère à l'endogroupe; «eux» par contre renvoie à l'exogroupe.

> «Chacun reconnaît combien ces «nous» sont aussi des «nous autres», en vertu d'une pulsion de l'identité qui est d'abord proclamation d'une étrangeté, d'une essentielle différence. Dire «nous», c'est dire d'abord comment nous sommes «autres».» (Leroux 1997 :13).

Nous proposons ici une telle reconstruction, *i.e.* l'analyse des emplois de deux mots clés: *nous autres* et *eux autres*[251]. Ces deux pronoms personnels composés se prêtent particulièrement à une telle analyse, car c'est avant tout la marque d'une différenciation qui semble caractériser leur champ sémantique[252]. Les co-références

---

mondialisation, les pratiques culturelles, les pratiques de consommation, les attitudes et les valeurs face au changement» (Le Devoir, 14 juillet 1998).

[250] Voir aussi le tableau A3.1. en annexe.

[251] Il s'agit de l'analyse d'un échantillon du corpus *Montréal84*, (voir Thibault & Vincent 1990).

[252] C'est tout du moins pour *nous autres* que cette marque de différenciation est attestée : «NOUS AUTRES [nuzotR] : marque une distinction très forte ou s'emploie avec un terme en apposition.» LeRobert, DicoRobert, 1992, *Dictionnaire Québécois d'aujourd'hui*, par Jean-Claude Boulanger (éd.) et Alain Rey.

de *nous autres* et de *eux autres* expriment ainsi le contenu sémantique d'une identification ou d'une différenciation implicite.

Les identifications retracées à partir de 718 occurrences de *nous autres* ont pu être regroupées en dix ensembles distincts[253]. Les co-références inclusives de *nous autres* indiquent une forte présence de la langue comme marque d'identification.

Les différenciations à travers 772 occurrences de *eux autres*[254] reflètent cette forte présence de la langue comme un miroir: plus de la moitié des locuteurs se différencient par rapport à un regroupement linguistique.

Ces résultats indiquent, à travers la co-référence, une forte identification avec un groupe linguistique ainsi qu'une forte différenciation linguistique. Les co-références du pronom *eux autres* recoupent évidemment pour une grande partie les oppositions aux locuteurs d'une autre langue. Un quart des co-références sont associées aux Anglophones (25%) et un tiers aux Allophones (34%). Un tiers se constitue principalement par rapport à différents niveaux sociolinguistiques au sein de la langue française elle-même : la variation géographique et sociale parmi les Francophones québécois (32%), ainsi que les Français de France (9%), voir la figure 3.1.

Les co-références de *nous-autres* complètent ce portrait. En effet, la co-référence d'un *nous autres* s'oppose dans la plupart des cas à un *eux autres* implicite. Ce double jeu du pronom permet de retracer non seulement le groupe d'identification, mais aussi, indirectement, le groupe de différenciation. Ces oppositions de *nous autres* se réfèrent à un tiers aux Anglophones (31%) et seulement à 10% aux Allophones. Par contre, 58% se différencient par rapport à une variation francophone

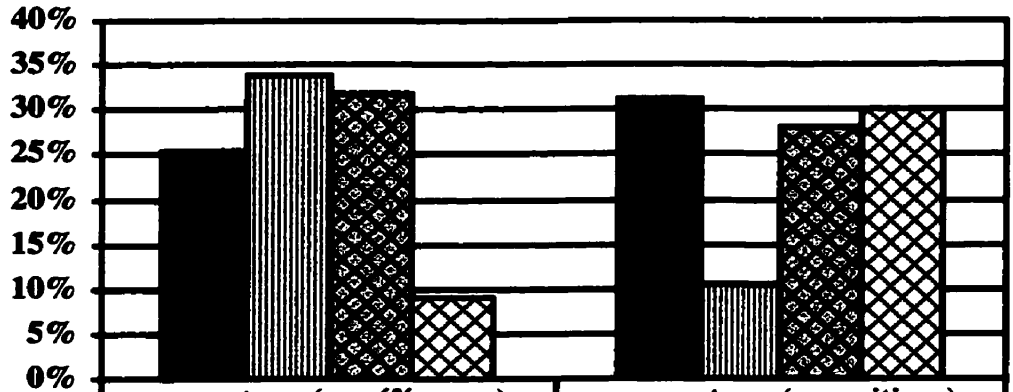
---

[253]Pour *nous autres*, il s'agit de (en ordre décroissant d'importance): la famille (40 locuteurs ; 106 occurrences), le partenaire marital (37 locuteurs, 152 occurrences), la langue (36 locuteurs, 130 occurrences), le travail (34 locuteurs, 152 occurrences), la génération (25 locuteurs, 109 occurrences), les sous-groupes (sportifs ou autres : 11 locuteurs, 25 occurrences), les amis (8 locuteurs, 20 occurrences), les lieux (8 locuteurs, 16 occurrences), les hiérarchies (sociales : 7 locuteurs, 10 occurrences) et les humains (7 locuteurs, 8 occurrences).

[254]Pour *eux autres*, les ensembles distingués se rapportent à la famille (216 occurrences, 47 locuteurs), à la langue (157 occurrences, 46 locuteurs), aux sous-groupes (sportifs ou autres : 116 occurrences, 35 locuteurs), au travail/syndicats (47 occurrences, 18 locuteurs), aux amis (25 occurrences, 17 locuteurs), à la génération (21 occurrences, 12 locuteurs), aux hiérarchies (sociales : 24 occurrences, 9 locuteurs), aux voisins (34 occurrences, 16 locuteurs), aux politiciens (21 occurrences, 8 locuteurs), 22 occurrences étant non-attribuables et 76 occurrences renvoient à des regroupements plus complexes.

dont 28% par rapport à la variation géographique et sociale au Québec et 30% par rapport aux Français de France.

Figure 3.1.
L'exogroupe à travers les co-références de «eux-autres» et à travers les différenciations de «nous-autres»[255]



	eux-autres (co-références)	nous-autres (oppositions)
Anglophones	25,47%	31,25%
Allophones	33,75%	10,41%
Francophones québécois	31,84%	28,12%
Français de France	8,91%	30,20%

La comparaison des groupes ainsi constitués par co-référence (*eux autres*) et opposition (*nous autres*) donne un aperçu des différenciations identitaires : (i) les Anglophones forment un groupe d'opposition fortement représenté à travers les deux pronoms (25% pour *eux autres*, 31% pour *nous autres*) ; (ii) *eux autres* réfère à 34% aux Allophones, tandis que *nous autres* ne s'oppose qu'à 10% à ce regroupement linguistique ; (iii) les pourcentages des oppositions par rapport aux variations francophones se situent pour les deux pronoms entre 40% et 60% et constituent donc le groupe d'opposition le plus souvent évoqué. Néanmoins, cette variation intralinguistique recouvre deux groupes bien distincts: 32% (*eux autres*) et 28% (*nous autres*) des oppositions concernent la variation intralinguistique québécoise, tandis

[255] Le nombre total des occurrences pour «eux-autres» est de 157 (dont 40 réfèrent aux Anglophones, 53 aux Allophones, 50 aux Francophones québécois et 14 aux Français de France). Le nombre total des occurrences de «nous-autres» est de 96 (34 du grand total de 130 occurrences ne s'opposent pas à d'autres locuteurs et ne sont donc pas retenues dans ce diagramme). Ces 96 occurrences comptent des oppositions aux Anglophones (30 occurrences), aux Allophones (10 occurrences), aux Francophones québécois (27 occurrences) et aux Français de France (29 occurrences).

que 9% (*eux autres*) et 30% (*nous autres*) s'opposent aux Français de France. Bref, les Français de France ne sont pas tellement *eux autres*, mais plutôt le contraire de *nous autres*. Les Allophones par contre ne s'opposent que relativement peu à *nous autres*, mais sont clairement identifiés en tant qu'*eux autres*.

Les résultats montrent que l'identité de l'endogroupe francophone se différencie d'abord par rapport à d'autres groupes francophones, ensuite par rapport aux Anglophones et, en troisième lieu seulement par rapport aux Allophones. La variation linguistique au sein du groupe francophone lui-même constitue ainsi le groupe d'opposition le plus fortement ressenti. Les Français de France jouent un rôle non négligeable dans cette analyse d'identification par opposition.

Ainsi, ***cette approche par analyses sociolinguistiques*** montre que (i) le rôle que joue la langue pour la constitution d'une identité peut être multiple. Il s'agit donc de déterminer à quel degré la langue est impliquée dans chacune des identifications particulières; (ii) la langue (en tant que support) nous renseigne sur un discours identitaire à travers des étiquettes identitaires et des co-références pronominales ; (iii) dans le cas des Francophones montréalais, ce discours identitaire est morcelé en diverses étiquettes (diachroniquement, mais aussi synchroniquement) et se différencie non seulement par rapport à d'autres langues, mais aussi (ou principalement) par rapport aux variantes linguistiques françaises. Ce dernier résultat permet d'affirmer que le trait linguistique est une marque d'identification et de démarcation. La démarcation intralinguistique, au niveau de la variation du français, doit donc être étudiée plus en détail.

A travers ces analyses sociolinguistiques, nous avons constaté une grande importance de la langue pour la constitution de l'identité à Montréal. Selon l'approche sociopsychologique, ceci montre qu'un contact entre les groupes déclenche une différenciation *linguistique*, c'est-à-dire que la cohésion de l'endogroupe et la différence de l'exogroupe sont fondées sur le trait *linguistique*. La langue constitue non seulement le point de référence du savoir partagé à l'intérieur de

l'endogroupe, mais aussi celui servant à distinguer l'exogroupe. La différenciation de l'Autre linguistique se fait à travers la dichotomie français/anglais.

Ce point de référence linguistique du savoir partagé «guide» aussi la perception, *i.e.* la tendance à percevoir des différences principalement *linguistiques* et à les rattacher à l'identité morale toute entière, voire à en faire le point de référence. Le savoir partagé qui «guide» la perception vers une perception principalement *linguistique* représente un certain «biais» perceptif. Ce «biais» est peut-être même rattaché à cette tendance qui consiste à confirmer des hypothèses déjà constituées plutôt qu'à les ré-évaluer. Dans ce contexte, il s'agirait donc de la confirmation des différences *linguistiques*. Ces perceptions «biaisés» par un savoir focalisé sur la langue influencent à leur tour les jugements portés sur l'autre groupe. Ces jugements sont donc des jugements ou des attitudes *linguistiques*.

«Plus qu'à taper sur une rondelle avec un bâton,
le véritable sport national des Québécois consiste à parler de la langue.»
Marty Laforest, 1997 :9

Chapitre 4

Le français québécois et la norme

Montréal, où se côtoient Allophones, Anglophones et Francophones, est connu pour sa diversité linguistique. Mais cette situation plurilingue abrite également un conflit intralinguistique, celui de la variété du français parlée au Québec en général, et à Montréal en particulier : le français québécois.

Le discours sur le français québécois est politique, linguistique, historique, mais aussi polémique, grandiloquent ou pathétique. Les «états de langue» s'entremêlent aux «états d'âme»[256].

Mais tous les discours portant sur la langue québécoise ont en commun la comparaison qu'ils établissent avec un autre parler français, celui de l'île de France spécifiquement:

> «De façon très simpliste, on fait encore et toujours du parler de la classe ouvrière d'une ville, Montréal, LE français québécois, pour l'opposer au parler de la classe bourgeoise d'une ville, Paris, dont on fait LE français international.» (Laforest 1997 :9).

---

[256] «Etats d'âme, états de langue» est le titre d'un essai sur le français québécois faisant le point sur certains mythes bien soignés sur la langue parlée au Québec (Laforest 1997).

La Francophonie étant vaste et dispersée[257], les variantes de français sont multiples. La norme française, à l'aune de laquelle toutes ces variantes sont évaluées, se parle au cœur historique, géographique, administratif et social de la Francophonie : Paris[258]. C'est ici que la haute distinction sociale et linguistique se marchande, c'est la bourse ultime de tous les actionnaires de la langue française[259]. Néanmoins censée être dépourvue de ses régionalismes (même parisiens) et sociolectes (même aristocratiques ou bourgeois), cette variante prototypique est polynominale: le « français de Paris », le « français de France » ou le « français international » ; sinon il s'agit du « français » tout court, laissant le soin à ses variantes de se nommer en se différenciant par des épithètes pour la plupart géographiques.

Les Montréalais francophones s'identifient et se différencient beaucoup par rapport à un Autre intralinguistique[260], *i.e.* des locuteurs de variantes géographiques et sociales au Québec, mais aussi des locuteurs hexagonaux[261].

Afin de retracer l'importance du français de France pour le français québécois, nous aimerions d'abord détailler quelques aspects du français québécois et éclaircir ensuite quelques spécificités d'une norme. Après ce détour descriptif, les évaluations du français québécois ainsi que l'interprétation des signes d'une émergence d'une

---

257 La Francophonie est définie comme la communauté des pays francophones (au sens linguistique, géographique, institutionnel et mystique, voir Deniau 1983), «a sort of French Commonwealth» (Nadeau 1999) institutionnalisée (Calvet 1999). Le français est une langue officielle dans une trentaine de pays et une cinquantaine d'États (selon Leclerc 1992). Le nombre de locuteurs diverge selon les auteurs. Leclerc (1992 :102-107) calcule qu'elle est parlée comme langue maternelle par environ 109 millions de locuteurs à travers le monde (Europe, Afrique, Océanie, Antilles, Amérique du Nord) et enseignée à environ 145 millions de personnes comme langue maternelle, langue seconde ou langue étrangère. Deniau estime qu'en 1975 on comptait 100 millions de «locuteurs effectifs» (1983 :45) et évalue à 264 millions le total des Francophones. Calvet (1999 :263) opte pour une estimation plus prudente et arrive au nombre de 100 millions.

258 Ceci n'est pas le fruit d'une initiative française face à la Francophonie, bien au contraire. Nadeau fournit une interprétation d'un certain désengagement de la France face à l'organisme de la Francophonie :«In a way, La Francophonie was a reminder of those humiliating years when Free France could not have survived without its colonies. What mattered in his promotion of a Free Quebec was less Free Quebec than the grandeur of proclaiming it, which is really about France. At the same time, the de-colonization of Vietnam and Algeria had been traumatic. The French Left regarded the notion of a French Commonwealth as a form of neo-colonialism.» (1999 :4-5).

259 «La langue à Paris n'est pas d'abord un moyen de communication, mais d'auto-affirmation, de différenciation sociale et de combat permanent.» (Robitaille 1995 : 69).

260 Voir surtout l'analyse sociolinguistique présentée au chapitre 3.

261 L'adjectif «hexagonal» réfère à tout ce «qui concerne l'Hexagone, la France.» (Larousse 1994 :514).

norme québécoise permettront de placer le français québécois dans l'univers linguistique des Montréalais.

Le français québécois

Le français québécois s'est forgé depuis l'arrivée des premiers colons en terre nord-américaine. Les structures du français québécois, mais aussi son lexique, puisent dans cet héritage lointain[262]. Considérer les aspects historiques du français québécois aide à percevoir dans sa forme actuelle une de ces multiples variantes linguistiques qui sont inséparables de l'existence même d'une langue.

Aux débuts de Montréal, une certaine diversité des lieux d'origine[263] des colons laisse supposer des échanges linguistiques plutôt complexes desquels aurait émergé une *lingua franca*, variante de celle parlée en l'île de France (Landry 1993, Lavoie 1995)[264] :

> «Il est pour ainsi dire impossible qu'un patoisant du 17e siècle ait pu passer de la France au Canada sans acquérir une certaine connaissance du français pendant les longs mois que duraient l'attente dans les ports et la traversée de l'Atlantique.» (Poirier 1985 :94).

En 1698, on compte 1185 «Français» sur «l'Isle de Montréal» et 1540 «Sauvages établis près des Français», dont 160 sur la «Montagne de Montréal» (Statistiques du Canada 1876 :40). La présence amérindienne dans la région semble très importante pour la colonie dès ses débuts (Landry 1993 :126). Les échanges linguistiques entre autochtones et habitants sont selon toute apparence productifs:

> «The habitants were aware of the differences between natives and had a surprising knowledge of indigenous languages. The judicial files testify to the fact that the need to master the language of the other was stronger

---

262 Thomas Lavoie (éd.), 1996, *Français du Canada-français de France : Actes du quatrième Colloque international de Chicoutimi*, Québec, du 21 au 24 septembre 1994. Dans la série Canadiana Romanica 12, Tübingen, Max Niemeyer Verlag; Jean-Paul Chauveau & Thomas Lavoie, 1993, A propos des origines dialectales du lexique québécois, *Revue de linguistique romane*, 57, pp. 378-420. Voir aussi Mougeon (2000): «Le français s'impose en Nouvelle-France». In: M. Plourde (2000), p. 38.

263 «Les premiers Montréalais provenaient essentiellement du Bassin parisien, de la Normandie et des pays de la Loire et de l'Ouest atlantique.» (Landry 1993 :131).

264 A travers leur existence panquébécoise, Lavoie retrace l'usage de quelques mots et soutient qu'ils ont dû être compris par la majorité des colons, même si les racines de ces mots sont dialectales (par exemple *achaler*, déranger, importuner quelqu'un ; *tirer*, traire ; *enfarge* et *enfarger*, entrave et entraver, etc., Lavoie 1995 :346).

> among French than among Indians. The latter refused, with few exceptions, to learn French despite repeated efforts on the part of Sulpician and Jesuit missionaries... Despite previous historical accounts that stressed the homogeneous character of French colonial towns, one is led to believe that everyday life in Montréal was a colorful mosaic of different cultures and peoples who built the colonial society together.» (Grabowski 1993 :303-304[265]).

La première description du français parlé en Nouvelle-France date de 1743/44. Un missionnaire, le père Pierre Philippe Potier, inventorie ses observations en matière de langue lors de son passage en territoire québécois. Sa première publication intégrale[266] se trouve dans Halford (1994). Il y fait état des expressions latines et des emprunts aux langues amérindiennes (entre autres) que le français parlé en Nouvelle France avait intégrés[267] à côté de «nombreuses créations verbales [...qui...] témoignent bien de l'esprit inventif des anciens Canadiens» (Halford 1994 :230).

Le traité de Paris de 1783 coupe le cordon du français en Amérique du Nord alimenté jusque-là par les diverses variantes et patois hexagonaux[268]. Pendant près de 200 ans, le français évolue isolé des influences françaises qui tendent, suite à la révolution française, à une normalisation et une standardisation de plus en plus jacobine du dialecte de l'île de France. Le contact soutenu avec l'anglais aboutit dans l'emprunt d'abord et l'intégration ensuite de plusieurs anglicismes au français québécois[269].

Apparaissent ce qu'on nommera des «canadianismes», régionalismes français en Amérique du Nord[270]. La «Société du parler français au Canada» entreprend une description du français canadien dès 1902, suivie par le *Glossaire du parler français*

---

[265] Jan Grabowski, 1993, *The common ground settled natives and French in Montréal 1667-1760*, Thèse de doctorat, Université de Montréal.

[266] Voir Tessier (1996 :135-136).

[267] Par exemple: *Caribou* (emprunté à l'algonquin ou au micmac: Halford 1994 :221), *machicôté* (d'une langue algonquienne, peut-être l'ojibwe: 225), *pacane* (formé à partir d'une racine algonquienne ou emprunté à l'algonquin: 225), *tabagie* (probablement algonquin: 227). Quelques des «gallicismes des langues autochtones» sont décrits dans Vézina (2000).

[268] Les Percherons et les Beaucerons ont exercé une influence linguistique importante selon des analyses de vocabulaire du matériel agricole, de la basse-cour et des activités domestiques (Lavoie 1995 :347).

[269] «*ale*, bière (1764) ; *breeches*, sorte de culotte (1771) ; *saucepan*, casserole (1779) ; *corduroy*, velours côtelé (1786) ; *mop*, balai à franges (1792)» (Lavoie 1995 :348).

[270] Voir Henriette Walter, 1998, *Le français d'ici, de là, de là-bas*, Paris, Editions JC Lattès.

au Canada (1930) et *l'Atlas linguistique de l'Est du Canada* pour aboutir, en 1998, à un *Dictionnaire historique du français québécois*.

La lexicographie du français québécois est une des plus étudiées mais aussi des plus controversées[271]. Le lexique québécois (amérindianismes, anglicismes, canadianismes, archaïsmes[272]), mais aussi sa phonétique (l'affrication des occlusives interdentales /t/ et /d/ devant les voyelles hautes, le relâchement ou «ouverture» des voyelles hautes, la diphtongaison des voyelles longues, etc.) et sa morphosyntaxe (négation, pronoms relatifs, le *tu* interrogatif, suffixation, etc.), retiennent l'attention des descriptions comparatives[273]. Ces variantes (ou «déviantes») s'énumèrent selon leur écart à une norme linguistique pré-établie.

La norme linguistique

La langue n'est qu'une suite de sons dans l'éphémère dimension du temps. C'est seulement l'écriture qui la fixe en un support durable, qui la matérialise, afin de l'immortaliser[274]. L'écriture est le meilleur moyen de contrôler, de vérifier et de transposer la langue dans l'espace et dans le temps. Elle s'oppose *sui generis* aux ajustements rapides de l'oral. La norme est donc toujours associée à une sorte de garantie du *statu quo* linguistique, à un souci de prévenir le changement et de parer au potentiel de déchéance[275] que toute transformation comporte.

---

[271] Une certaine tendance puriste côtoie un mouvement vers une autonomie normative du québécois parmi les lexicographes. Voir surtout Lavoie (1995 :358- 360) pour une description historique de la lexicographie québécoise.

[272] La classification du lexique est sujette à discussion et à changement selon les ouvrages. Il s'ajoute dernièrement des «francismes» : lexèmes utilisés en France seulement.

[273] Des descriptions détaillées se trouvent dans Ostigny & Tousignant (1993); Louis Guilbert, 1976, «Problématique d'un dictionnaire du français québécois», *Langue française*, 31, pp. 40-54; Lavoie (1995).

[274] Cette survivance éternelle dans la mémoire de l'Homme est le propre du religieux, du sacré, de la parole de Dieu. Elle était certainement l'aspiration de la première grammaire connue - celle du sanscrit classique par Panini (IV^{e} siècle avant notre ère) – destinée à « assurer la conservation littérale des textes sacrés et la prononciation exacte des formules de prière. » (Ducrot 1972 :162, Bédard & Maurois 1983 :2-3).

[275] Le «déclin», la «déchéance» ou l'«érosion» linguistique fait partie d'une vision promue par les comparatistes du 19^{ième} siècle (les scientifiques, notamment August Schleicher et Franz Bopp lors du romantisme allemand, réagissent à la découverte et à l'analyse du sanscrit), selon laquelle le changement linguistique consiste en l'abandon graduel d'une structure (régi par des lois). L'opinion selon laquelle une transformation peut gérer de nouvelles structures linguistiques tout aussi valables que les anciennes revenait à l'époque à une hérésie, vu que la langue première

> « Parmi les motivations qui ont pu conduire à décrire les langues, on relève fréquemment le souci de fixer avec précision un bon usage, une correction, en d'autres termes une **norme** linguistique, qui retiendrait seulement certaines des façons de parler effectivement utilisées, et qui rejetterait les autres comme relâchées, incorrectes, impures ou vulgaires. » (Ducrot 1972 :162).

C'est cette fixation du parler dans l'écriture qui répartit les usages de la langue en « bon » et « mauvais », car elle présuppose une sélection. Faire une description d'une langue, *i.e.* écrire une grammaire, un lexique, etc., signifie avant tout faire des choix. Choisir entre les prononciations possibles et fluctuantes, choisir entre les emplois sémantiques divers et congruents, choisir une variété linguistique parmi d'autres. Dorénavant élue, elle représente dès lors la norme et fait de toutes les autres des déviations de cette norme[276]. Ce choix n'est pas aléatoire, il est hautement motivé. Comme il n'existe aucun critère purement linguistique, mais seulement *socio*linguistique pour déterminer quelle variante linguistique pourrait être la variante légitime, la norme est justifiée par une « logique » non rationnelle, mais éminemment sociale. Il faut donc conclure à l'arbitraire linguistique[277], mais au non-arbitraire social de ce choix.

Un parler ainsi sélectionné est rigoureusement codifié (élaboration de dictionnaires, lexiques, manuels scolaires, etc.). Cette codification entraîne une uniformisation, souvent suivie par une normalisation au moyen d'une diffusion à grande échelle[278]. Une telle langue est standardisée, c'est-à-dire officielle. Elle est investie de l'autorité et de la légitimité étatique ou de l'expertise spécialisée. Elle est la seule légitime[279].

(*Ursprache*) était d'origine divine. Cette idée semble encore aujourd'hui animer les esprits réfractaires à tout changement linguistique ainsi que ceux qui cultivent le mépris de la primauté orale de la langue.

[276] Les variétés non-standard connaissent différentes dénominations à connotation soit géographique (dialecte, patois, accent) soit stylistique (registre, argot, jargon, langage populaire, vulgaire, etc.) ou en référence au fait d'être écrit ou non (Hudson 1980 :30-31).

[277] « De ce que la norme représente une sélection parmi les formes réelles ou possibles, il faut conclure à l'arbitraire linguistique de cette norme. » (Aléong 1983 :261).

[278] La francisation en France est un des exemples d'une standardisation comme enjeu politique.

[279] Hudson (1980 :33) parle de quatre étapes dans l'émergence d'une langue standard : sélection, codification, élaboration de fonctions et acceptation. Voir aussi Calvet (1996).

C'est à la suite d'une normalisation que la description syntaxique d'une langue se transforme en une norme prescriptive. C'est cette norme qui nous est inculquée par diverses institutions éducatrices. Elle est incarnée par un précis de langue, qui la fragmente en lois et règlements, exceptions et tables de conjugaisons : la «grammaire». Alors qu'il est au départ censé refléter l'usage et le préserver, le précis de langue devient loi décrétée, obligation, autorité linguistique à enseigner et à apprendre. Tête de Janus, la «grammaire» est donc la description d'un usage normalisé devenu normatif de l'usage[280].

La reconnaissance de la norme étant étendue à tous les membres d'un groupe linguistique, l'emploi de ses formes, lui, est limité aux seuls initiés[281]. L'écart entre la connaissance (des formes) et la reconnaissance (de la norme) fait donc toute la différence (Bourdieu 1979)[282]. L'aptitude de *parler* la langue légitime est appelée la « compétence linguistique légitime » (Bourdieu 1980). Cette compétence linguistique, *i.e.* la maîtrise linguistique des formes légitimes, révèle un statut social convoité. C'est sa reconnaissance par les autres membres du groupe qui confirme le statut social du locuteur.

Un écart par rapport à la norme légitime est par contre toujours vu comme un écart par rapport à ce niveau social convoité. Les formes linguistiques ne sont pas neutres, elles sont investies socialement et inséparables de leur signification sociale. Tout jugement sur la langue comporte donc une évaluation sociale de son locuteur[283].

---

[280] L'enseignement favorise souvent l'apprentissage des règles de grammaire et avec lui l'idée d'une langue parfaite et idéale proche de la logique mathématique.

[281] Tucker & Lambert (1969) relèvent dans une étude concernant les réactions de Blancs et Noirs à différents accents de l'anglais américain que la norme diffusée par les médias était reconnue par tous les juges et évaluée le plus favorablement (même si ce parler était perçu comme étant à 95-98% « blanc »).

[282] L'appartenance au cercle des initiés s'affiche donc par un comportement révélant la connaissance jugée vraie ou fausse par les attitrés. Une fausse reconnaissance trahit aussi la non-connaissance.

[283] Cet écart à une norme sociale et/ou linguistique est au cœur de tout jugement sur la langue ou sur ses variantes. La dévalorisation sociale d'une variante linguistique n'est ni réservée aux variantes françaises ni une donnée nouvelle : « almost every dialect in England is a class dialect –a shibboleth that limits and perhaps frustrates its user » (Sansom 1953) cité par Giles (1970 :225; Sansom, C., 1953, Australian Speech, In: *Quaterly Journal of Speech*, 4). Giles arrive à placer différents accents anglais dans un continuum de statut à partir des seules évaluations des personnes interrogées. Il fait même la recommandation suivante : « at least provide the working-class child with a standard accent in his formative years, since it is unlikely that he will command sufficient adaptability in phonological code-switching to compensate for his low prestige idiolect. » (Giles 1970 :227).

La perception d'une langue déclenche l'évaluation de l'écart par rapport à une norme linguistique et celle de l'écart social par rapport à une norme sociale.

Ainsi, la norme reflète les jugements de valeur et les génère en même temps[284]. Les jugements linguistiques sont révélateurs d'une norme linguistique aussi bien qu'ils forment et modèlent la reconnaissance de cette même norme (Aléong 1983).

L'évaluation du français québécois

La norme est vivifiée par une variante perçue comme étant neutre[285] et donc valorisée en tant que langue prestigieuse, de statut. L'évaluation du français québécois se fait par comparaison à cette norme. Il est question du français «international», du « Parisian French » (Preston 1963), « Continental French » (Brown 1969), du français «académique» (Méar-Crine & Leclerc 1976) ou encore d'un «niveau soigné» par rapport à un «niveau populaire» (Govaert-Gauthier 1979), à un «parler ordinaire» (Noël 1980), à un «French Canadian» (Lambert *et al.* 1960) ou alors au « joual » (Daoust 1983). Différents parlers sont évoqués avec la référence géographique « québécoise » qui correspond à différentes réalités de cette variante du français, perçues comme distinctes de son corollaire hexagonal.

Les jugements sur la variante sont loin d'être neutres et la liste des détracteurs de la « mauvaise langue » est longue, qu'il s'agisse des lettres du Frère Untel[286], de la campagne publicitaire en 1968 de l'Office de la langue française « bien parler, c'est se respecter »[287] ou encore d'un parler bâtard dont parle Dor (1996)[288].

---

[284] Toute cette ambivalence se retrouve aussi dans les notions de « grammaticalité » et « agrammaticalité » qui paraissent avec la grammaire générative, censées être des indices de jugement de tous les membres d'une communauté linguistique. Mais la perception de grammaticalité n'est-elle pas sujette à l'apprentissage de la norme à l'école ou, plus généralement, aux perceptions sociales du répondant ?

[285] Il s'agit d'une neutralité qui représente dans la conscience des locuteurs une connotation sociale qui, n'est pas nécessairement positive, mais n'est surtout pas négative.

[286] « Le joual est une langue désossée : les consonnes sont toutes escamotées, un peu comme dans les langues que parlent (je suppose, d'après certains disques) les danseuses des Îles-sous-le-vent : oula-oula-alao-alao. [...] Nos élèves parlent joual parce qu'ils pensent joual, et ils pensent joual parce qu'ils vivent joual, comme tout le monde par ici. » Desbiens (1988 :32-33).

[287] Dans sa première publication officielle, l'Office de la langue française insiste aussi bien sur l'impossibilité de tolérer toute variation morphologique ou syntaxique que sur la réduction maximale d'une variation lexicale ou phonétique (Aléong 1981).

[288] Selon Dor, «Les Québécois ne parlent pas, ils bafouillent, ils balbutient, ils baraguinent, ils vagissent et ils mugissent; leurs phrases sont bâtardes et invertébrées, leur vocabulaire est

> « Il faut se rappeler que dans les années 70, la langue a été aux premières lignes du discours nationaliste et les oppositions politiques ont souvent paru en surface sous la forme des « pro » et des « anti » joual/ français québécois/ français standard. » (Thibault & Vincent 1990 :3-4).

La dévalorisation de la variante est répandue et se mélange de plus en plus au spectre d'un bilinguisme soustractif[289] et à une dénatalité francophone croissante qui sont lus comme signe fatal : une «linguasclérose».

C'est surtout la «préoccupation de rendre justice au parler local» (Thibault & Vincent 1990 :3) qui a amené des sociolinguistes à entreprendre, par des analyses variationnistes, une description plus détaillée du français parlé au Québec[290]. Bénéficiant du virage socio-politique qu'a pris la linguistique avec les travaux de Labov (1972), virage qui permet de concevoir une variété linguistique (sociale, géographique ou autre) dans sa logique interne (contextuelle, stylistique ou discursive), les chercheurs écrivent un manifeste officiel dans lequel ils soulignent que: «Les prétentions des défenseurs de la belle langue - ou détracteurs de la mauvaise langue – n'ont aucun fondement scientifique» (Asselin *et al.* 1976 :37). De nombreux corpus de français parlé surgissent au Québec lors de cette période[291].

Les caractéristiques et variables soulignées relèvent de toutes les catégories linguistiques: phonétique, sémantique, syntaxique et pragmatique. L'alternance de *avoir* et *être* (Sankoff & Thibault 1977), de *on, tu, vous* (Laberge 1978), de *ponctuants* (Vincent 1983), de déterminants démonstratifs *ce, cet(te)* et *ste* (Daveluy

---

rachitique et les mots qui leur restent, tronqués, leurs verbes sont boiteux, leurs adjectives aveugles, leur non-prononciation est flasque et avachie, c'est pour tout dire une eructation, un rot gigantesque, un gluant marécage.» (Laforest 1997).

289 Un bilinguisme est «soustractif» quand il tend à faire disparaître la langue moins prestigieuse, voir aussi le chapitre 1.

290 C'est un certain «militantisme linguistique» (Thibault et Vincent 1990 :3) qui regroupe les partisans de la révolte contre le purisme officiel et institutionnalisé. Les travaux sur le parler québécois s'inscrivaient dans une révolte plus générale, ayant pour but un meilleur accès aux capitaux symboliques et socio-économiques par les Francophones (l'accès aux institutions *d'éducation de langue française*, la création d'emplois *de langue française*, le détournement d'un stigmate du *parler français* sont des buts amalgamés dans une revendication sociale généralisée). Tombés sur une terre riche et fructueuse, le grain sociolinguistique a porté bien des fruits.

291 Le corpus Bibeau-Dugas (enquêtes réalisées en 1963-1964), le corpus Beauchemin-Martel (relevés effectués en 1972-73), le corpus centre-sud (enregistrements recueillis de 1976 à 1978), le corpus Sankoff-Cedergren (enregistrements achevés en 1971), le corpus *Montréal 84*. Voir Boisvert & Laurendeau (1988) pour un aperçu et une brève description des démarches.

1988), de *que* (Warren 1992), la variation *stylistique* (Dubois 1994), du *back-channel* (Laforest 1992), de *marqueurs de discours* (Rains 1988), de *ce que, qu'est-ce que et qu'osque* (Kemp 1979) et du *sacre* (Vincent 1986)[292].

La description du parler québécois révèle donc une stratification qui est signalée (consciemment ou non) par différentes variantes linguistiques. La corrélation de ces variantes linguistiques avec les données socio-démographiques des locuteurs permet de confirmer une hétérogénéité linguistique qui est ordonnée socialement (Labov 1986, 1992, Gadet 1992, Conein 1992). Ces descriptions permettent donc de constater un caractère systémique à travers la corrélation sociale des formes «québécoises». Ce sont néanmoins les formes stigmatisées socialement qui deviennent le symbole du «québécois». Le «joual», langue populaire montréalaise, se trouve ainsi souvent confondu avec le français québécois tout court (Forget 1979, Laforest 1997).

Les formes les plus «stéréotypées» en français québécois concernent son lexique, mais surtout sa phonétique. Interrogés sur les objectifs de l'école (se rapportant à l'expression orale), les parents québécois privilégient une «bonne prononciation» (Ostigny & Tousignant 1993 :14, Bibeau *et al.* 1987[293]).

C'est probablement ce qui a amené les chercheurs impliqués dans l'étude de Lambert *et al.* (1960) à tenter une expérience de variantes françaises et à introduire une variable socio-linguistique, qui est probablement à l'origine des résultats de l'évaluation négative du français[294]. Les locuteurs COU et BLA ont parlé en français « canadien », le locuteur TRI fournissait une voix française avec un accent très semblable à celui de France (1960 :45). Quant à LEO, il parlait avec un accent stigmatisé socialement :

---

[292]Maints travaux ont été effectués sur des multiples variables et variantes du français québécois. Voir les bibliographies dans Thibault & Vincent (1990 :131-145), Daveluy (1994 :95-97) et Paquot-Maniet (1988: 117-124).

[293] Dans cette enquête, réalisée par le Conseil de la langue française, les attentes des parents concernant l'enseignement de la langue orale sont très élevées en général (obtenant une moyenne de 4,6 sur une échelle d'importance de 5 points allant de «très peu» à «beaucoup»). Mais la question sur l'importance que les parents accordaient à «la bonne prononciation» (question 6.7. à la page 105) obtient la moyenne la plus haute (4,71). Il s'agit de 782 parents interrogés, résidents au Québec et connaissant le français.

[294] Nous avons décrit cette étude en détail au chapitre 2. Il s'agit de la recherche inaugurant la méthode des «faux couples».

> « [he] spoke with a marked French-Canadian accent characteristic of those who work in the bush » (Lambert *et al.* 1960 :45-46).

La variation sociale des parlers se reflète évidemment dans les résultats: LEO fait grimper les moyennes en faveur des voix anglaises et TRI est le seul à obtenir de meilleures moyennes par les juges anglophones dans sa lecture française (les détails de ces résultats se trouvent énumérés dans Tajfel, 1959).

Dans une re-lecture, mémorable, mais néanmoins ignorée ou oubliée, Henri Tajfel démêle les résultats de l'étude et en arrive à dire que l'accent de LEO a très probablement été reconnu, par les Francophones tout comme les Anglophones, comme un stigmate social :

> « 'The bush' accent : The French subjects significantly dislike him-or like him less than his English counterpart. This might be due to the fact that some of the English subjects spoke at least some French, and were able to recognize Leo's « bush » French accent for what it was. » (Tajfel 1959 :91).

Malheureusement, ni cette critique, ni l'impact de l'association socio-économique des variantes françaises utilisées dans l'étude de Lambert *et al.* n'ont retenu l'attention des auteurs, des recherches subséquentes ou des interprétations sur l'état psychologique des Francophones montréalais (ou même québécois).

Une évaluation négative comme réaction à une variante linguistique socialement dévalorisée a fait l'objet d'autres études (par rapport au français parlé au Québec): Brown (1969), Govaert-Gauthier (1978), Laberge & Chiasson-Lavoie (1971), Méar-Crine & Leclerc (1976)[295]. La recherche sur la dévalorisation sociale du français québécois semble proliférer dans les années 60 et 70 et s'arrêter net au début des années 80. Les études s'occupent dès lors de l'impact de la législation en faveur du français (Heller *et al.* 1982, Taylor & Simard 1981) ou présentent des analyses portant sur la structure particulière du français québécois. Tous ces événements aboutissent à une valorisation du français. Cette valorisation, touche-t-elle le français québécois ?

---

[295] Un aperçu de ces études se trouve en annexe 4.1.

L'émergence d'une norme québécoise

L'enquête de la commission Gendron annonce déjà à la fin des années 60 la naissance d'une «norme publique de langue parlée» qui mènera plus tard à la reconnaissance d'un «français standard d'ici»[296] par les instances officielles du Québec.

L'apparition de dictionnaires qui répertorient le lexique québécois sont un signe d'une émergence normative proprement québécoise: *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (DQA) (1992), *Dictionnaire de fréquence des mots du français parlé au Québec* (1992), *Dictionnaire du français Plus à l'usage des francophones d'Amérique* (1988)[297], etc.

Plusieurs études appuient l'émergence d'une norme détachée de la variante hexagonale : « la norme linguistique québécoise doit se démarquer par rapport à celle de la France » (Rondeau 1983 :433). Claude Verrault (1996 :199-208) propose dans son étude du Dictionnaire québécois d'aujourd'hui de remplacer la marque *surtout en France*, qui désigne un francisme (des usages particuliers à la France) par *surtout dans la langue soignée*. Cette suggestion est révélatrice, car elle indique que les lexèmes perçus en tant que formes socialement valorisées étaient classées comme régionalismes hexagonaux.

Jean-Claude Boulanger (1996 :169-183) «examine les facteurs qui font qu'un dictionnaire rend véritablement compte des usages québécois [..et..] montre [...] la nécessité de rapatrier une norme québécoise.» (Martineau 1998 :232). Hélène Cajolet-Laganière & Pierre Martel (1996 :185-197) mettent tout le système des

---

[296] Notion crée par l'Association québécoise des professeurs de français pour décrire le modèle linguistique québécois (Pöll 1998 :167) ; Jacques Maurais, 1986, «Régionalismes et langue standard», Lionel Boisvert, Claude Poirier, Claude Verreault (éds.), *Lexicographie québécoise. Bilan et perspectives*, Québec, Presses de l'Université Laval, pp. 79-85.

[297] Normand Beauchemin, Pierre Martel & Michel Théorêt, 1992, *Dictionnaire de fréquence des mots du français parlé au Québec : fréquence, dispersion, usage, écart réduit*. New York, Peter Lang ; Sylva Clapin, 1974 [1894], *Dictionnaire canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval ; *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, sous la direction de Jean-Claude Boulanger, 1992 [2e édition 1993], Paris, Dictionnaire LeRobert, Montréal, DicoRobert ; Claude Poirier (éd.), 1988, *Dictionnaire du français Plus à l'usage des francophones d'Amérique*, Montréal, Centre éducatif et culturel, ; Société du parler français au Canada, 1968 [1930], *Glossaire du parler français au Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval. Louis-Alexandre Belisle, 1957, *Dictionnaire Bélisle de la langue française au Canada*, Montréal, Société des Editions Leland.

marques lexicographiques en doute et proposent une nouvelle grille : *standard écrit*, *oral standard* et *oral spontané*[298].

Tremblay parle de « norme orale québécoise » (1990 :214). Elle observe dans son étude une dévalorisation du français québécois par rapport au français de France. « Cette préférence est le reflet de la domination idéologique du français européen comme idéal linguistique de prestige : modèle longtemps privilégié et transmis par la classe dominante et les institutions du Québec. » (Tremblay 1990 :204). C'est aussi l'appartenance à un certain niveau social (elle parle de « degré d'insertion au marché linguistique ») qui a un effet sur les attitudes par rapport au français parlé au Québec.

Face à cette émergence d'une norme québécoise, annoncée depuis plusieurs décennies, deux possibilités d'interprétation s'offrent à nous. La première interprétation part de l'idée que cette norme québécoise est une norme locale et ne remet aucunement en question la norme linguistique et sociale véhiculée par la forme linguistique dite «internationale». La variante légitime du parler français se dédouble d'un système de valeurs normatives: il y a une norme locale, une norme du parler quotidien, une norme académique et une norme terminologique. Cette démultiplication des normes ne remet aucunement en question la toute première, elle se morcèle tout simplement dans ses lieux et contextes d'actualisation : « les exigences normatives varieront » (Bédard & Maurois 1983 :2). Ces variantes linguistiques resteront –même si elles font partie intégrante d'un parler avec une logique interne propre- dévalorisées socialement.

Une telle hiérarchisation des systèmes de valeurs et des normes entraîne une superposition de plusieurs couches normatives, de « substandards » (Gessinger & Glück 1983 :204).

> « Double allégeance donc à une norme québécoise et à une norme française. C'est peut-être cette double allégeance des Québécois(es) francophones à deux modèles linguistiques qui explique la persistance du sentiment d'insécurité linguistique chez certains sujets. » (Tremblay 1990 :215).

---

[298] A côté de *injurieux*, *vulgaire*, *anglicisme* et *familier*.

La dénommée « réaction minoritaire» (Lambert *et al.* 1960 :51) et le «stéréotype généralisé des Canadiens-Français» (Genesee & Holobow 1989 :17) semble renforcer l'hypothèse d'une forte insécurité linguistique.

> « Il y a insécurité lorsque le locuteur a d'une part une image nette des variations légitimes mais que, d'autre part, il a conscience de ne pas s'y conformer en tous points. » (Klinkenberg 1993 :6).

Il s'agit donc de savoir si l'émergence d'une norme québécoise conserve une variante légitime hexagonale dans son système de substandards. Suivant cette première interprétation, il reste à élaborer quel impact les deux variantes françaises peuvent avoir dans la dynamique plurilingue à Montréal, surtout en ce qui concerne leurs connotations sociales. Le statut de la variante hexagonale au sein de la communauté québécoise et montréalaise est donc à ré-examiner.

La deuxième interprétation de l'émergence d'une nouvelle norme québécoise part de l'idée que la norme se modifie et que, par conséquent, un changement dans les évaluations de la norme s'effectue, ce qui implique une transformation du statut de la langue.

> « Lorsqu[...']une langue qui, jusque-là dominée, accède au statut de langue officielle, elle subit une *réévaluation* qui a pour effet de modifier profondément la relation que ses utilisateurs entretiennent avec elle. » (Bourdieu 1982 :40).

Une réévaluation du parler a notamment lieu quand une variété stigmatisée fait partie de la revendication d'un groupe minoritaire ou défavorisé. Cette revendication est la contestation d'un statut défavorable. Elle peut s'accompagner d'une valorisation du stigmate (linguistique ou autre) et formuler une demande pour la reconnaissance officielle des revendicateurs en tant que groupe linguistique, ethnique ou national. Le groupe revendicateur évoque alors une identité collective pour accéder à une légitimité «susceptible d'être publiquement et officiellement affirmée et reconnue» (Bourdieu 1980 :69). Le changement dans le statut d'un parler fait ainsi partie intégrante d'une revendication identitaire qui a, entre autres objectifs, celui de légitimiser ce parler. Cette légitimation déclenche un déplacement des variantes

linguistiques perçues comme formes légitimes. Par conséquent, une autre variété linguistique devient la norme reconnue.

Dans cette interprétation, le français québécois est le signe (ou le symbole) d'une revendication identitaire qui aboutit à un nouveau statut (légitime et normatif) de la variété québécoise du français.

Reste à constater auprès de la population une telle réévaluation du français québécois. Une revendication identitaire devrait aller de pair avec ce changement. L'identité des Québécois est donc au centre de cette vision de la norme différentielle constatée. Ainsi, il s'avère nécessaire, pour rendre compte de la perception du français québécois (et donc de faits linguistiques à Montréal), d'examiner la relation entre la perception et l'identification des Montréalais.

« Il faut se garder d'oublier que le réel n'a jamais l'initiative puisqu'il ne peut répondre que si on l'interroge »
Pierre Bourdieu, 1968 :62

Chapitre 5

Une étude des perceptions linguistiques

Les chapitres précédents donnent un aperçu de la grande variété des causes possibles ou des déterminants de la perception linguistique. Il en ressort que les perceptions linguistiques des Montréalais s'alimentent à des sources multiples : identifications, évaluations, jugements, attitudes, contacts, réalités, habitudes, variétés linguistiques. Comment approcher et enregistrer ces facteurs? Comment les unir en une seule recherche ? Comment faire ressortir les déterminants éventuels d'une telle perception différentielle ?

Avant tout, nous avançons l'hypothèse que les perceptions linguistiques des Montréalais diffèrent d'une personne à l'autre, mais aussi que ces différences sont systémiques, *i.e.* déterminées par des paramètres latents. Dans le but d'étudier les déterminants éventuels, cette perception différentielle doit être enregistrée dans sa plus grande variation possible. Une multitude de jugements et d'évaluations portés

sur la langue et sur ses épiphénomènes doit être présentée à des personnes-juges. Ces juges diffèrent idéalement sur un maximum contrôlable de caractéristiques afin d'en extraire des principes causals.

Il s'agit donc, à la lumière des quatre chapitres précédents, de poser dans un premier temps les indicateurs à rassembler, d'en déduire dans un deuxième temps des hypothèses générales et, de circonscrire dans un troisième temps les méthodologies à adopter.

Le concept général de «perception» est intrinsèquement inaccessible par observation directe (voir introduction et deuxième chapitre). Cette recherche nécessite donc plusieurs indicateurs opérationnels afin de recueillir des données pertinentes. Deux ensembles d'indicateurs sont indispensables pour l'étude : (i) les indicateurs de la perception différentielle elle-même (la différenciation du contenu des perceptions, classée en plusieurs dimensions), et (ii) les indicateurs qui déterminent potentiellement la différenciation des perceptions (les déterminants).

Les dimensions des perceptions[299]

Les quatre chapitres précédents décrivent un ensemble de faits linguistiques à Montréal qui doivent être réduits et condensés en quelques dimensions couvrant un vaste éventail de la perception des langues et de ses épiphénomènes :

Le premier chapitre fait état de différentes formes de ***ségrégation résidentielle*** à Montréal. Historiquement, Montréal est une des villes nord-américaines les plus ségrégatives (Lieberson 1970 :218). Cette tendance se perpétue aujourd'hui, quoique plus faiblement. La division linguistique, religieuse et socio-économique est encore présente et reste à la fois interreliée et ancrée dans l'espace. Il s'agit de savoir si cette ségrégation (principalement linguistique) fait partie de l'univers perceptif des Montréalais et, si oui, à quel degré et dans quelle proportion. Cette perception constituerait un des épiphénomènes de l'évaluation linguistique, rendant compte des rapports de domination numérique, symbolique ou socio-économique. La perception de la ségrégation montréalaise est mesurable entre autre à travers des opinions sur la

---

[299] Une liste de toutes les dimensions se trouve dans l'annexe 7.6.: «Correspondances des étapes empiriques : dimensions, questions, indicateurs et variables».

ville, la perception de la présence des groupes linguistiques dans l'espace ainsi qu'à travers la perception du poids numérique de leur présence. Jusqu'à présent, aucune recherche n'a, à notre connaissance, étudié les perceptions linguistiques et celle des schèmes de la ségrégation résidentielle pour le même échantillon.

La ségrégation socio-économique recoupe la répartition linguistique ; elles sont corrélées. Il reste à déterminer si cette ***association socio-économique des langues*** existe aussi dans la perception linguistique des Montréalais. Cette association peut se manifester soit à travers la perception d'une valeur instrumentale d'une langue, soit à travers l'opinion d'une plus grande facilité d'accès aux ressources par l'emploi d'une langue ou encore par une mise en équivalence d'un certain degré de richesse avec une certaine langue. Différentes recherches étudient les valeurs marchandes du français au Québec, surtout à travers la place qu'occupent les Francophones (ou le français) dans l'économie (Vaillancourt & Leblanc 1993 ; Vaillancourt & Carpentier, 1989). D'autres insèrent différents niveaux sociaux comme déterminants des évaluations, mais en tant que caractéristiques personnelles des juges.

Une telle association entre niveau socio-économique (élevé) et langue (anglaise) confirmerait l'hypothèse de Tajfel (1959). Elle n'infirmerait pas les résultats obtenus par Lambert *et al.* (1960) et Genesee & Holobow (1989), mais permettrait de rectifier et d'élargir en même temps l'interprétation fournie (voir la discussion au chapitre 2). Ainsi, une ***évaluation de l'anglais et du français*** selon des caractéristiques semblables aux études (à échelles sémantiques) déjà effectuées (dans le contexte montréalais) est indispensable afin de constituer un point de comparaison des résultats à obtenir.

Le chapitre 4 formule deux interprétations d'une émergence d'une norme du français québécois. Le ***rapport des Montréalais à la norme*** (québécoise ou hexagonale) peut se mesurer à travers l'évaluation de la variante hexagonale selon les mêmes caractéristiques utilisées pour la comparaison entre l'anglais et le français québécois. Un autre indicateur est la perception d'une ***différence entre le parler québécois et le parler des Français de France***. Cette perception permet de déterminer l'écart perçu entre la variété hexagonale, estimée en tant que variante légitime, et la variété parlée à Montréal.

Les évaluations par rapport à la norme linguistique se font à travers celles du parler hexagonal, mais aussi à travers celles de ses locuteurs, les Français de France, considérés comme incarnation d'une norme linguistique non-québécoise. L'évaluation de leur maîtrise linguistique et celle de leur façon de parler peut donner accès au rapport à la norme. L'évaluation du français parlé en France, au même titre que l'anglais ou le français parlé au Québec, c'est-à-dire à travers une échelle sémantique, est donc à mesurer.

Une certaine insécurité linguistique peut être mesurée à travers ***l'auto-évaluation de la surveillance linguistique*** des répondants. Les répondants qui indiquent une haute surveillance de leur production linguistique[300] veulent se conformer le plus possible à la norme, tandis que ceux qui indiquent une faible surveillance favorisent plutôt un relâchement linguistique. Cette autoévaluation ne correspond certainement pas à la production *réelle* du répondant, mais elle fait état de son *désir* de s'y conformer et donc de son aspiration à produire les formes légitimes. Elle constitue donc la mesure d'une certaine insécurité linguistique qui pourrait être liée à l'interprétation en faveur de l'émergence d'une norme linguistique.

Un autre accès à l'évaluation d'un écart à la norme, à l'échelle communautaire, peut se faire à travers l'opinion sur ***la maîtrise linguistique des jeunes***. Ce jugement donne un indice du respect des formes légitimes et prestigieuses visé par le répondant pour toute la communauté, et ceci à long terme.

Quatre dimensions des perceptions à mesurer se dessinent donc : **(1)** la ségrégation montréalaise, **(2)** l'évaluation du français et de l'anglais, **(3)** le rapport à la norme, et **(4)** l'association linguistico-économique des langues. C'est à travers ces dimensions que la perception différentielle des Montréalais devra être enregistrée.

---

[300] Afin de mesurer une certaine insécurité linguistique, il faudrait distinguer entre situations plus ou moins formelles. C'est surtout l'autosurveillance en situation informelle qui représente un indice de l'insécurité linguistique.

Les déterminants et les hypothèses générales

Les déterminants proposés s'inspirent des études et des points soulignés dans les quatre chapitres précédents. Ils se rapportent aux déterminants potentiels de la variation de la perception supposés ou étudiés dans d'autres recherches.

Dans les études sur les attitudes linguistiques (chapitre 2), ***les données socio-démographiques des juges*** sont le plus souvent alternées afin de déterminer les causes éventuelles d'une évaluation différentielle des langues : *le sexe* (Preston 1963), *l'âge* (Lambert, Frankel & Tucker 1966 ; Anisfeld et Lambert 1964), *le niveau socio-économique* (Lambert, Frankel & Tucker, 1966 ; Bradac & Wisegarver 1984 ; Giles & Powesland 1975). *L'affiliation religieuse* n'a jamais fait explicitement l'objet d'une étude sur les déterminants des perceptions. Preston (1963) fait observer que les juges de la recherche de Lambert *et al.* (1960) sont de confessions différentes[301], mais n'apporte pas pour autant la preuve que cela ait eu une influence sur les résultats.

Hypothèse générale (1):
Les données socio-démographiques (le sexe, l'âge, le niveau socio-économique et la religion) influencent la variation dans la perception linguistique.

Outre les données socio-démographiques, ***l'origine ethnique*** des répondants semble être un facteur déterminant dans la perception (Ryan & Carranza 1975). Une éventuelle appartenance ethnique étant difficilement délimitée seule avec une origine géographique ou une descendance commune, l'appartenance ressentie, subjective à un groupe minoritaire semble pouvoir compléter l'information. Une telle ***appartenance à un groupe minoritaire*** n'a pas encore été relevée par les études mentionnées, mais paraît implicite dans les démarches entreprises.

---

[301] « With few exceptions all listeners were Catholic [in my study], which contrasts with the first study [Lambert *et al.* 1960] in which the English listeners were predominantly Protestant and Jewish. » Preston (1963 :8).

Hypothèse générale (2) :
L'origine et/ou le sentiment d'appartenance à une minorité influencent la variation dans la perception linguistique.

La détermination des variables socio-démographiques, de l'origine et de l'appartenance minoritaire ne peut être détaillée par rapport aux différentes perceptions linguistiques, vu qu'il n'existe pas assez de précédents dans la recherche pour formuler des hypothèses plus détaillées. Une certaine hiérarchie entre ces déterminants est quand même à supposer, non seulement à cause de la probabilité infime d'une équité, mais surtout à cause de leur hétérogénéité, étudiée en sociolinguistique variationniste (Labov 1972). Leur variation est donc supposée être différenciée. Il reste à voir si cette éventuelle différenciation ressemble à celle constatée pour les formes linguistiques.

Hypothèse générale (3) :
Les données socio-démographique, l'origine et l'appartenance à un groupe minoritaire présentent une hiérarchie dans leurs influences de la perception linguistique.

Nous avons précisé au chapitre 2 que les attitudes linguistiques pourrait faire fonction de «filtre» (voir figure 2.2.) s'il s'avère que les mêmes stratifications socio-démographiques influencent les perceptions et le comportement linguistique. Une hiérarchie parmi les regroupements sociaux indiquerait quelle forme une telle relation pourrait prendre.

Le plus grand déterminant, implicite dans les études mentionnées, reste néanmoins ***la langue parlée par le répondant-juge***. Les études sur les attitudes linguistiques laissent supposer que la langue est non seulement un prédicteur des perceptions linguistiques, mais qu'il est le plus fort. Pourtant, aucune des études ne mentionne explicitement la langue comme variable déterminante des perceptions. L'appartenance linguistique entre implicitement dans la conceptualisation des

recherches et son rôle est érigé comme critère d'un schisme initial: les juges sont séparés selon leur langue (voir chapitre 2). Cette idée d'une fonction structurante de la langue concerne avant tout la langue maternelle, négligeant le rôle qu'une langue d'usage peut jouer dans une communauté plurilingue[302]. Ainsi, la langue, maternelle pour la plupart, est traitée comme un principe causal acquis.

Comme la langue n'est certainement pas le seul facteur à influencer la variation des perceptions linguistiques, sa place prédominante par rapport aux autres variables reste à vérifier : son effet «strict» reste à déterminer.

Hypothèse générale (4):
La langue maternelle du répondant influence le plus fortement la perception linguistique.

Quatre ensembles de paramètres déterminants se distinguent: **(1)** les caractéristiques socio-démographiques ; **(2)** l'origine ; **(3)** le sentiment d'appartenance à une minorité ; ainsi que **(4)** la langue maternelle des répondants.

Les autres dimensions

Le chapitre 3 traite des interrelations entre l'identification-différenciation, déclenchée par un contact, et les perceptions et/ou jugements. Le contact, c'est-à-dire la présence d'un Autre, subdivise la perception de l'entourage en «semblable» et en «différent». Le contact est donc un facteur important dans la recherche des causes d'une perception différentielle.

---

[302] Quelques exemples : « The first language of the students and their parents was French. [...] English was the first and home language of these students and of their parents. » (Gesesee & Holobow 1989 :23). « All Ss used English as their school and primary social language, and all but nine who were born in Europe learned English as their first language. [...] All used French as their home, school, and primary social language. The faculty and students speak grammatically correct French, of course, but in general they have a distinctive French Canadian accent. » (Lambert *et al.* 1960 :45).

Le contact entre les groupes et les langues est notamment étudié à travers le fait d'être bilingue. Le *niveau de bilinguisme* du sujet semble avoir un impact sur la perception des langues (Lambert *et al.* 1960, Anisfeld & Lambert 1964). Les différents *degrés de contact* avec d'autres groupes linguistiques par contre ne font pas vraiment partie des variantes étudiées. Le non-contact est souvent soupçonné de créer des stéréotypes par rapport à l'autre groupe : « stereotyping regarding the status characteristics associated with different job categories might result from limited experience with members of the outgroup » (Genesee & Holobow 1989 :35). Le chapitre 3 postule le contact intergroupe comme déclencheur de réactions qui homogénéisent ou biaisent la perception de l'endogroupe ainsi que de l'exogroupe. L'influence du degré du contact avec d'autres groupes (surtout en rapport avec l'identification), déjà constatée parmi des groupes de jeunes Québécois (Locher 1983), reste à vérifier.

Hypothèse générale (5) :
Le contact interlinguistique influence la perception linguistique.

Le contact entre différents groupes et son influence sur la perception linguistique est approfondi dans peu d'études de cas. Une des raisons en est certainement la difficulté de mesurer avant tout l'intensité d'un contact, mais aussi sa fréquence. En outre, on suppose que les groupes linguistiques sont surtout en contact avec leur propre groupe de référence, sinon le contact intergroupal se limite en grande partie aux situations formelles (au travail par exemple).

Il est probable que les degrés de contact se différencient selon les groupes linguistiques, ne serait-ce que par la force démographique des choses (Locher 1983). Les données sur la ségrégation résidentielle de Montréal (chapitre 1) suggèrent, elles aussi, une tendance des groupes linguistiques à se distancier des autres et à minimiser les contacts quotidiens avec les autres groupes, ce qui constitue une certaine mesure de différenciation.

Hypothèse générale (6) :
Le degré de contact interlinguistique se différencie selon l'appartenance aux groupes sociaux et linguistiques.

Cette proposition clôt un triangle de déterminants : les regroupements sociaux (les caractéristiques, l'origine, l'appartenance minoritaire et la langue) peuvent influencer le degré de contact entre les groupes linguistiques (hypothèse 6) ainsi que les perceptions (hypothèses 1, 2, 4). Néanmoins, le contact peut à son tour influencer les perceptions (hypothèse 5). L'apport du contact interlinguistique à l'explication des perceptions doit donc être vérifié dans les analyses à effectuer, tout comme son interdépendance avec les regroupements sociaux et linguistiques.

L'***identification***, déclenchée en situation de contact, représente la perception d'un «semblable» et la reconnaissance d'une appartenance de groupe. Cette identification peut être mesurée à travers les *étiquettes* d'inclusion et d'exclusion décrites et analysées au chapitre 3. Ces étiquettes permettent de donner un portrait actuel des identifications des Montréalais à travers leurs propres catégorisations dans des groupes de référence : le choix de l'endogroupe qui, lui, désigne en même temps l'exogroupe.

Ce choix d'identification est très probablement influencé par l'appartenance linguistique. Il reste à voir si et à quel degré l'identité linguistique recoupe les autres identifications, afin de vérifier quel statut (emblématique, symbolique ou identitaire, voir chapitre 3) la langue occupe dans l'identité des Montréalais. D'autres facteurs, potentiellement déclencheurs d'identification, comme l'origine et les données socio-démographiques par exemple, doivent être examinés au même titre. Il devient donc possible de relier ces choix d'étiquettes aux déterminants décrits ci-dessus. L'influence de ces identifications sur la perception des faits linguistiques à Montréal reste entièrement à découvrir.

Hypothèse générale (7):
L'identification du répondant varie selon ses caractéristiques socio-démographiques, ses origines, son appartenance minoritaire et les langues qu'il parle.

Au chapitre 4 nous avons avancé une interprétation de l'émergence d'une norme proprement québécoise qui fait référence à l'émergence d'une nouvelle identité de groupe en réaction à une domination (linguistique, socio-économique ou autre). L'identification des répondants se trouve ainsi mise en rapport avec l'évaluation de la norme, mais aussi avec l'évaluation des langues, l'association linguistico-économique et la présence numérique perçue des autres groupes. Cette identification peut être mesurée à travers différentes étiquettes, ce qui permet en même temps de dresser un tableau plus récent des dénominations choisies par les Montréalais.

L'analyse du rapport entre identifications et perceptions permet aussi de déterminer si oui ou non une revendication matérielle et/ou symbolique fait partie des perceptions des Montréalais et donc si la ségrégation économique-linguistique décrite au premier chapitre se manifeste dans la perception d'une iniquité sociale ou tout simplement dans une association reconnue.

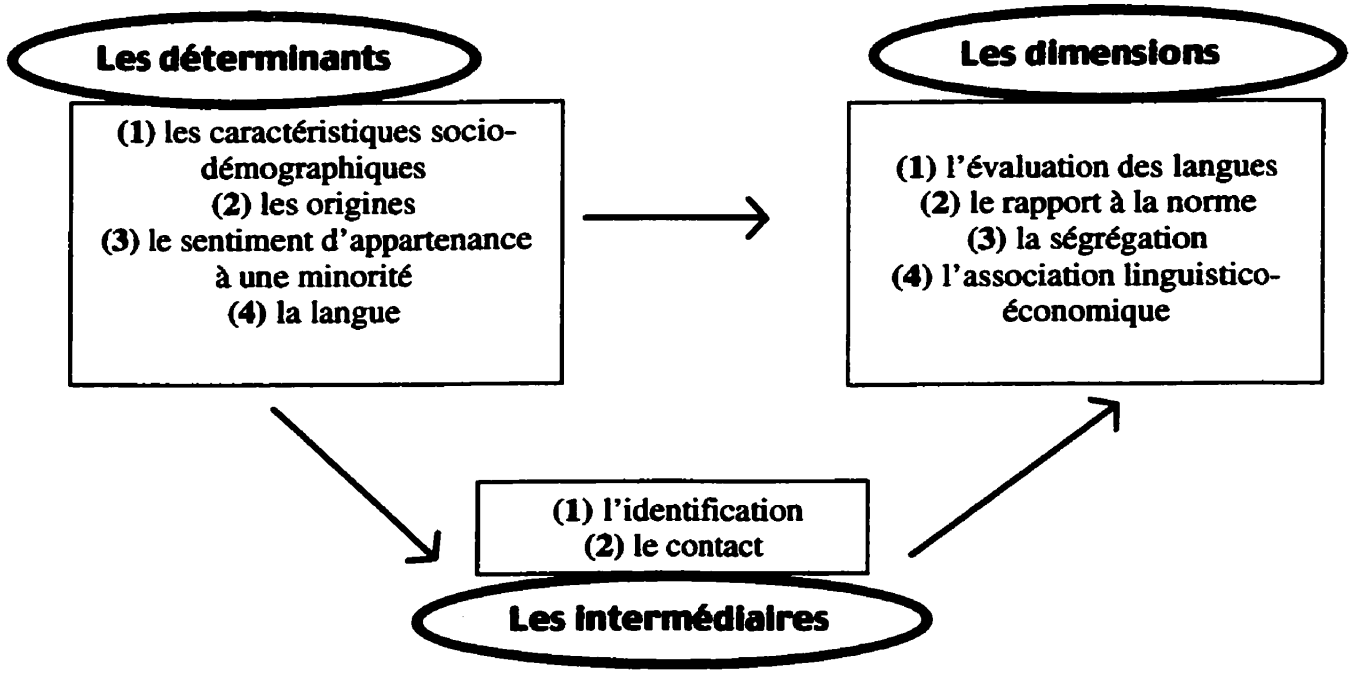
Hypothèse générale (8):
L'identification du répondant influence la perception linguistique.

Un statut intermédiaire

Ces autres dimensions, c'est-à-dire le contact et l'identification, ont été déduites indirectement à travers les lectures présentées. Le chapitre 3 traite en grande partie de leurs interrelations complexes avec les jugements et les perceptions. Dans les analyses empiriques de cette étude, le statut de ces dimensions par rapport aux regroupements sociaux et linguistiques ainsi que par rapport aux perceptions linguistiques doit être plus clairement déterminé.

Nous avons déjà précisé ci-haut que les hypothèses (1), (2), (4), (5) et (6) placent le contact conceptuellement entre les regroupements sociaux et les perceptions. L'identification jouit, elle aussi, d'une telle position intermédiaire considérant les hypothèses (1), (2), (4), (7) et (8). Le contact entre les groupes ainsi que leur identification semble avoir un statut intermédiaire entre les dimensions de la perception et leurs déclencheurs potentiels, car ils relèvent des deux : déterminés par les caractéristiques socio-démographiques, l'origine, l'appartenance minoritaire et linguistique, le contact et l'identification sont en même temps des sources de perceptions différentielles. Les deux dimensions intermédiaires, l'identification et le contact, sont censées être aussi bien déclencheurs de perceptions qu'ils peuvent être déterminés par les regroupements. Le statut intermédiaire de l'identification et du contact interlinguistique permet de découvrir une éventuelle dynamique entre des dimensions souvent étudiées isolément :

Figure 5.1.
Les déterminants, les dimensions perceptives et le statut intermédiaire



Ainsi, l'influence de quatre déterminants (caractéristiques socio-démographiques, l'origine, le sentiment d'appartenance minoritaire et l'appartenance

linguistique) sur quatre dimensions des perceptions (la ségrégation, l'association linguistico-économique, la norme linguistique, l'évaluation des langues) doit être examinée. Dans un deuxième temps, les dimensions intermédiaires (le contact, l'identification) sont insérées dans cette relation linéaire pour tester les interrelations. La figure 5.1. illustre ce rapport d'influences triangulaire présupposé. Ces rapports conceptuels détermineront l'ordre des analyses multivariées (voir chapitre 8) et restent entièrement à confirmer empiriquement.

Méthodologie

Afin de mesurer des perceptions linguistiques aussi variées, ainsi que les caractéristiques socio-démographiques importantes, différentes méthodologies apparaissent nécessaires et doivent être définies.

Les conditions et méthodes de l'étude

Le but étant de recenser systématiquement toutes ces informations auprès des répondants tout en garantissant un nombre de personnes assez élevé pour obtenir une certaine fiabilité, plusieurs choix méthodologiques s'imposent :

La contrainte principale est de représenter les Montréalais. ***La représentativité*** est une forte exigence matérielle et statistique, elle nécessite un grand nombre de sujets qui, eux, dictent le choix de ***la méthodologie dite « directe »*** (voir chapitre 2), c'est-à-dire une enquête par questionnaire, un échantillonnage probabiliste et la nécessité de définir un univers d'enquête approprié[303] (voir chapitre 6).

Une analyse multivariée est nécessaire pour extraire les relations et corrélations significatives des données recueillies en tenant compte de l'ensemble des

---

[303] Ces exigences, qu'une certaine représentativité demande, semblent tout à fait justifiables afin de pouvoir dresser un tableau assez complet des perceptions linguistiques à Montréal. Ce tableau demande avant tout ce que les autres méthodologies – ni celles des faux couples ni celles des autres approches – ne peuvent fournir à cause de la restriction quant au nombre des sujets et à leur échantillonnage dans les expérimentations au laboratoire ou lors d'une observation participante: la stratification montréalaise des données socio-démographiques. En deçà de l'information sur leur âge, leur sexe, leur affiliation religieuse, leur niveau socio-économique, leur scolarité et leurs origines, les sujets doivent correspondre à un échantillon de la population montréalaise qui peut nous renseigner sur une éventuelle détermination des perceptions.

autres relations. Des analyses bivariées ainsi que des analyses factorielles permettent de réduire le volume des données ainsi que d'éliminer des réponses rédondantes ou trop peu variées (voir chapitre 7). Ensuite nous examinons les déterminants de la perception linguistique par des analyses de régression hiérarchique (voir chapitre 8).

L'étendue des Montréalais

La variété des perceptions doit être mesurée auprès d'un échantillon de Montréalais. Ces Montréalais doivent être questionnés sur les déterminants potentiels d'une perception différentielle : les caractéristiques socio-démographiques, l'origine, l'appartenance à une minorité et à un groupe linguistique (déterminants) ainsi que les identifications et le contact (dimensions intermédiaires).

Parmi ***les caractéristiques socio-démographiques***, le sexe, l'âge et l'affiliation religieuse peuvent être recueillis avec une simple question. *Le niveau socio-économique*, par contre, se compose du revenu (annuel du ménage), du niveau de scolarité et de l'activité professionnelle.

L'origine se mesure à partir du lieu de naissance et de celui des parents ainsi que de la nationalité. Les années de séjour en dehors de Montréal (dans un autre pays, une province du Canada, ailleurs au Québec) contribuent à dresser une image sur les racines du répondant et son degré de sédentarité.

L'appartenance à un groupe minoritaire par contre est difficilement mesurable et objectivable. Seul le sentiment d'appartenance peut être enregistré.

L'appartenance linguistique ne se résume pas à l'enregistrement de la seule langue maternelle. Il est important de tenir compte également de la langue d'usage du répondant ainsi que des langues parlées par ses parents.

Le contact entre les groupes linguistiques est mesurable à travers la fréquence de rencontres des répondants avec des gens d'une autre langue maternelle, soit dans leurs occupations quotidiennes (au travail, dans le voisinage, etc.) soit dans leur vie privée (amis, conjoint). Le degré de bilinguisme ainsi que la connaissance de langues étrangères est aussi un indice qui facilite (ou cause même) le contact interlinguistique.

L'identification est mesurée à travers des étiquettes identitaires, linguistiques ou géographiques, qui permettent aux répondants de se choisir une dénomination ou une affiliation collective. L'affiliation au Québec prend une place toute particulière, car son identification est fortement liée à la langue (chapitre 3). Nous mesurons en outre la perception du fait québécois à travers une description de ses traits caractéristiques jugés plus ou moins importants. Dans ce cas, ce n'est pas l'identification du répondant avec le Québec qui sera mesurée ; ce sera plutôt le répondant qui identifiera les traits qu'il perçoit comme étant pertinents pour être Québécois. Les gens qui s'identifient eux-mêmes en tant que Québécois, identifient ainsi indirectement, et en même temps, les caractéristiques qui leur sont les plus chères.

L'étendue des perceptions

Les dimensions des perceptions à mesurer ont déjà été précisées ci-dessus. Néanmoins, deux mesures - la mesure des évaluations linguistiques ainsi que le choix de quartiers à évaluer socio-économiquement - nécessitent quelques explications supplémentaires :

L'évaluation de l'anglais et des deux variantes du français se feront avec des échelles sémantiques. Ces échelles semblent les plus adéquates parce qu'elles sont le plus souvent utilisées dans d'autres études tout en se prêtant à des questionnaires auto-administrés qui se passent de stimuli linguistiques. Le choix des adjectifs à évaluer pour chaque langue devra être motivé par cette comparabilité et inspiré par des analyses de contenu[304].

Afin de mesurer le degré ***d'association économico-linguistique*** en même temps que ***la perception d'une ségrégation socio-économique***, les répondants sont conviés à attribuer des degrés de richesse à différents quartiers et villes en région montréalaise. Cette attribution de degrés de richesse à différents quartiers présuppose un choix quant à leur présentation dans le questionnaire. Pour avoir une portée la plus

---

[304] Une liste des adjectifs employés dans l'enquête pour l'évaluation des langues et pour l'évaluation de traits de personnalité en comparaison avec ceux utilisés dans plusieurs autres études d'attitudes linguistiques se trouve en annexe 5.2..

vaste possible, un croisement des moyennes de revenus des quartiers ou villes avec le mode du niveau de scolarité a été effectué. Chacun ayant trois catégories, le croisement aboutit à 9 combinaisons de niveaux socio-économiques possibles de ces quartiers ou villes. Afin de permettre une analyse de leur association avec des langues, ces quartiers doivent aussi représenter les groupes linguistiques présents à Montréal. Une liste (en annexe 5.1.) donne les détails du choix effectué et des caractéristiques des quartiers ou villes choisis.

L'étude empirique proposée dans cette thèse présuppose que les perceptions des Montréalais sont différentielles. De plus, cette différenciation est supposée être systémique, *i.e.* dépendre de facteurs latents. Ces déterminants latents proposés dans des hypothèses générales incluent différentes appartenances de groupe : les regroupements socio-démographiques, linguistiques, d'origine ainsi que le sentiment d'appartenance à un groupe minoritaire. Le degré de contact ainsi que l'identification sont présupposés être des dimensions intermédiaires, *i.e.* influençant les perceptions tout en étant influencés par les appartenances de groupe citées.

Le but principal de l'étude empirique est d'expliquer quels déterminants influencent la différenciation des perceptions. Pourtant, l'étude réserve plusieurs possibilités de vérification, d'examen et d'analyse sans qu'elles soient explicitement incluses dans les hypothèses formulées. De par l'étendue des perceptions à mesurer, la concordance des perceptions de la ségrégation montréalaise avec la réalité montréalaise peut être évaluée (chapitre 1), tout comme la perception du statut de la variété du français parlé à Montréal peut être détaillée (chapitre 4). Les étiquettes identitaires choisies par les Montréalais nous permettent d'actualiser et de confirmer leurs affiliations identitaires, mais aussi, de déterminer si oui ou non l'identité joue un rôle dans les interrelations linguistiques (chapitre 3). Tous ces aspects peuvent contribuer directement ou indirectement à l'explication de la différenciation perceptive recherchée.

Deuxième partie

L'épreuve empirique

Dans cette deuxième partie de notre recherche, nous décrirons les démarches qui nous ont permis de recueillir des données assez variées pour rendre compte de la différenciation des perceptions. Partant de ces données, nous analyserons la systématicité et les contenus variables du paysage perceptif montréalais. Ainsi, nous verrons si cet univers perceptif intègre une association entre les langues et un statut socio-économique, et si ces perceptions sont liées aux évaluations linguistiques ou aux réalités ségrégationnelles de Montréal. Nous analyserons systématiquement le rôle particulier que la langue maternelle pourrait jouer dans la différenciation perceptive. A travers la vérification des hypothèses émises, nous recherchons une structure latente qui influencerait les perceptions. Le choix des déclencheurs d'une telle différenciation des perceptions s'inspire de différents concepts et études examinés dans la première partie de la thèse.

Les vérifications empiriques se basent sur des données recueillies lors d'une enquête menée à Montréal durant l'hiver 1995/1996 auprès d'un échantillon probabiliste de Montréalais. Les éléments nécessaires à la préparation et à la réalisation de cette enquête sont présentés au chapitre 6: la conception du terrain, sa mise en place et l'échantillonnage. Le chapitre 7 présente les réductions effectuées sur les données afin de «concentrer» l'information. Le chapitre 8 présente l'ordre des analyses multivariées et résume les principaux résultats. Les éléments présentés dans cette deuxième partie donnent la possibilité de vérifier si les règles scientifiques ont été respectées, notamment à travers les témoins numériques de l'échantillonnage, les grilles de sélection et les tableaux de régression, etc. L'annexe de cette partie est donc particulièrement volumineuse.

«Le sondage est né d'une impossibilité pratique:
interroger individuellement toute une population à laquelle on s'intéresse,
et d'une possibilité statistique: décrire le tout par la partie.»
Madeleine Grawitz, 1993 :467

Chapitre 6

Une enquête par questionnaire: de l'idée aux données

Ce chapitre comprend une phase importante de la méthodologie: la conception de l'enquête, la récolte et le dépouillement des données. Dans chacune de ses parties, il est question de divers éléments qui déterminent les grandes lignes de cette enquête; ils en constituent le moteur, la machinerie. Il est question de la ***conceptualisation du questionnaire*** (dont le contenu et la forme sont le résultat de certains choix), de la ***définition de la population cible*** (c'est-à-dire la constitution de l'univers de l'enquête), de l'***échantillonnage*** (qui détermine le tirage des enquêtés), de la ***collecte de données*** proprement dite (c'est-à-dire du terrain et de ses imperfections), du ***codage*** (qui attribue des codes numériques aux réponses) et, finalement, des ***estimations échantillonnales*** (qui rendent statistiquement compte des imperfections du terrain). ***Une description des réponses*** aux questionnaires se trouve en annexe 6.12.

Le questionnaire

L'enquête par questionnaire débute avec la formulation de questions susceptibles de rendre compte des indicateurs qui mesurent les dimensions de la recherche. Un «questionnaire est un compromis» (Grawitz 1993 :600) entre la nécessité d'une grande variété d'indicateurs et un nombre raisonnable de questions. Dans notre étude, les indicateurs de la perception ainsi que ceux de leurs déterminants sont condensés en 41 questions.

Ce questionnaire[305] recueille ***trois types de données***: premièrement des *données factuelles* au plan personnel (âge, revenu, éducation religieuse, etc.), environnemental (quartier d'habitation, lieu de naissance, séjours, etc.) et comportemental (connaissance des langues, langues d'usage au travail, à la maison etc.). Il s'agit des indicateurs mesurant les déterminants de la perception. Deuxièmement, il rassemble des *perceptions* concernant Montréal (proportion des langues parlées, ségrégation linguistique, degré de richesse estimé de différents quartiers montréalais) ainsi que des données traditionnellement connus sous le nom d'*attitudes linguistiques* . Dans le questionnaire, ces dernières se retrouvent soit sous forme de constats à évaluer, soit sous forme d'échelles de différenciation sémantique (des adjectifs qualifiant l'anglais, le français parlé en France et le français parlé au Québec). Troisièmement, le questionnaire sollicite des *autoévaluations* (degré de surveillance de la langue), des *préférences* identitaires (étiquettes d'identification), *l'évaluation* du contact interlinguistique (degré et fréquence des contacts) ainsi que des préférences comportementales (appréciation de qualités personnelles, préférences face à diverses fonctions de la langue, etc.). Ces deux derniers types de données représentent les indicateurs des perceptions ainsi que des dimensions intermédiaires.

La grande majorité des questions sont des ***questions fermées***, c'est-à-dire que le choix de réponse est prédéterminé et doit être encerclé par le répondant. Des questions *préformées*[306] ont été réservées pour des informations concernant les

---

[305] Les questionnaires français et anglais figurent en annexe 6.1 et 6.2.

[306] Les questions préformées «... offrent plus de choix que les questions fermées, donc permettent de rassembler des réponses plus complexes, tout en demeurant plus faciles à classer que les réponses aux questions ouvertes.» (Grawitz 1993 : 606).

langues maternelles et les langues d'usage, des pourcentages à estimer, le lieu de naissance, le quartier de résidence, la nationalité, etc. Une seule question relevant de la catégorie des attitudes linguistiques a été gardée *semi-ouverte*: une évaluation des différences entre le français parlé au Québec et le français parlé en France est demandée sous forme d'adjectifs non-prescrits.

Les questions fermées des trois types décrits impliquent des ***échelles d'évaluation*** ordinales[307]. Toutes les échelles utilisées sont à cinq points, de 1 à 5, en ordre croissant[308]. Elles relèvent de deux ensembles: un ensemble mesurant la fréquence (temporelle) et un ensemble mesurant l'intensité (d'estime, de pratique, de capacités et d'accord).

Les échelles sémantiques utilisées s'inspirent de celles employées par les études de faux-couples (voir chapitre 2), notamment celles de Lambert *et al.* (1960), Gardner & Lambert (1972), D'Anglejan & Tucker (1973), Taylor & Jaggi (1974), Méar-Crine & Leclerc (1976), Kalin & Rayko (1980) et Genesee & Holobow (1989) ainsi que d'une analyse de contenu de l'emploi de qualificatifs linguistiques dans le langage courant[309]. Un aperçu des adjectifs choisis pour le questionnaire (questions 20, 26, 27, et 28) et leur emploi dans les échelles sémantiques des autres études se trouve en annexe 5.2. et 5.3.

---

[307]Comme déjà souligné au chapitre 2, un aperçu des fonctionnements, failles et atouts de différentes sortes d'échelles se trouvent dans: Thomas & Alaphilippe (1983) et Tapia & Roussay (1991).

[308]Ces échelles à 5 points sont connues sous le nom de «Likert». Les écarts entre les points 1 à 5 sont arbitraires et non-prouvés. Les analyses effectuées dans cette étude ne peuvent ni contourner le fait d'écarts non-calculés ni d'autres présuppositions: les échelles employées dans un questionnaire quantifient des faits difficilement observables, elles établissent une correspondance entre une disposition psychologique et un nombre. Toute échelle présuppose ainsi (1) que la correspondance établie entre un chiffre et une disposition psychologique traduit cette disposition dans une certaine mesure; (2) que cette «traduction», et donc la disposition elle-même, peut s'accorder à une échelle donnée; (3) que cet «accord» implique à son tour une intensité de la disposition mesurable en écarts standardisés; (4) que les calculs et correspondances à partir des chiffres ainsi hiérarchisés reflètent des relations entre les dispositions qui supposément les sous-tendent.

[309] Il s'agit d'entrevues semi-dirigées menées auprès de 72 Francophones de la région montréalaise en 1984 : le corpus *Montréal 84* (Thibault et Vincent 1990). L'analyse de contenu se rapporte aux qualificatifs mentionnés par rapport à la langue. Une échelle « esthétique » et une échelle « normative » ont pu être constituées comme ensembles de qualificatifs le plus fréquemment utilisés.

Un ***pré-test***[310] a précédé l'enquête et a grandement influencé la forme et le contenu finaux des questions. C'est en évaluant une dernière fois tous les détails du questionnaire en équipe[311] que celui-ci a pris sa forme définitive.

Le questionnaire a été conçu en français. Sa ***traduction*** en anglais a été double (une re-traduction de la version anglaise en français a permis d'éviter que certains « faux-amis » s'infiltrent).

La ***présentation*** du questionnaire a été réalisée sous forme de cahier incluant une page d'introduction expliquant les raisons du projet et identifiant le responsable de la recherche. Un numéro de téléphone a été ajouté à cette introduction pour permettre aux répondants de poser des questions à propos du questionnaire, de l'enquête ou toute autre aspect s'y rapportant. Il n'a été utilisé que par quatre personnes[312].

La population cible

Le terme de «population cible» désigne la totalité des personnes sur lesquelles portent l'enquête. Ce sont les Montréalais qui composent cette population dans cette étude. Une définition de la population montréalaise présuppose le découpage d'un certain espace dans la «région de Montréal», tâche peu commode, vu l'existence et la fonction de trois délimitations fort connues et courantes: la Région métropolitaine de recensement (RMR) de Montréal, la Communauté urbaine de Montréal (CUM) et la ville de Montréal (voir chapitre 1).

La quasi-totalité des références faites à «Montréal» se rapportent à ces trois découpages traditionnels (RMR, CUM, ville). Néanmoins, il est important de souligner que chacun de ces territoires représente une réalité «montréalaise» bien différente. Le contenu du mot «Montréal» change donc avec le choix du territoire.

---

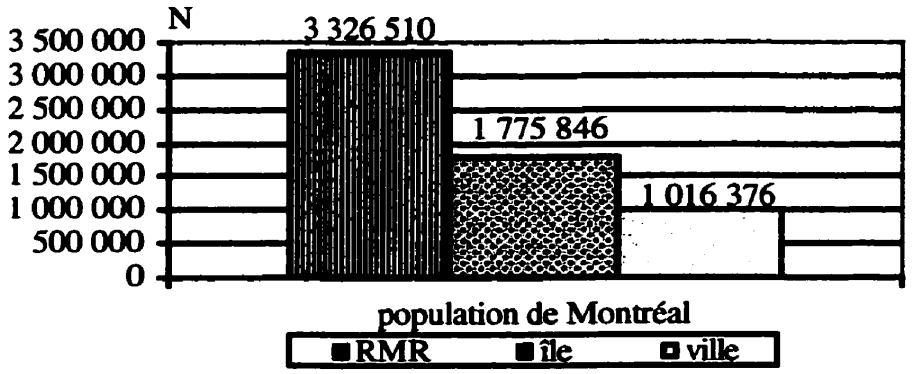
[310] Ce pré-test a eu lieu entre le 23 et 26 octobre 1995 dans trois pâtés de maison du quartier Plateau Mont-Royal: auprès de cette population de 40 personnes, 35% des questionnaires n'ont pu être distribués (refus, absences prolongées et logements non-habités), 62,5% ont été acceptés et 47,5% ont été complétés. Ces 19 questionnaires remplis ont servi par la suite à une évaluation d'éventuelles incompréhensions ou d'autres causes de non-réponse.

[311] Nous remercions Claire Durand et Pierrette Thibault pour leur patience et leur tenacité dans ces réajustements, beaucoup d'erreurs ont ainsi pu être évités. Néanmoins, nous assumons l'entière responsabilité pour toute erreur ou faute commise.

[312] Nous remercions Karen Saylors pour l'utilisation de son poste de téléphone.

La différence se traduit d'abord au niveau du ***nombre d'habitants*** inclus dans ces trois délimitations de l'espace montréalais. Un aperçu de la population des trois découpages en donnent une idée:

Figure 6.1.
La RMR, l'île et la ville de Montréal quant au nombre de leur population[313]



La moitié (53%) de la population de la RMR habite sur l'île de Montréal et 31% de la population de la RMR de Montréal se trouve dans la municipalité de la ville (RMR> île> ville). Un découpage en renferme un autre à la manière des poupées russes (voir la carte 1 au chapitre 1). Enchassées l'une dans l'autre, elles semblent être formées autour d'un «noyau central» qui serait au milieu de l'île.

Ces nombres d'habitants réfèrent à des faits, à des vies, à des réalités bien différentes: la densité de la population ainsi que l'ancienneté du terrain bâti se distinguent et, avec eux, l'accès aux divers services administratifs et sociaux. Ces écarts entre les espaces montréalais concernent aussi et avant tout les caractéristiques de ces populations, retraçables à travers les données socio-démographiques qui reflètent leur mode de vie et leurs habitudes. ***Leurs langues maternelles et langues d'usage*** font partie de ces caractéristiques. Les figures 1.3. et 1.4. au premier chapitre (page 22) montrent la répartition selon les trois circonscriptions: l'anglais langue maternelle, par exemple, est relativement peu représenté dans la ville de Montréal, un peu plus dans la Région métropolitaine et davantage encore sur l'île de Montréal.

---

[313] Ces chiffres proviennent du recensement 1996, Statistique Canada, 1999 (95-186-XPB):485, 503, 634. Les chiffres de la population totale «n'ont pas fait l'objet d'un arrondissement aléatoire». Statistique Canada, 1999 (95-199 XPB): 1211, voir aussi chapitre 1.

Ces différentes répartitions linguistiques ne correspondent pas à celles du nombre d'habitants: les ratios changent. Les pourcentages des langues maternelles (réponses uniques) par exemple donnent les ordres de grandeur suivants:

Tableau 6.1.
Pourcentages des langues maternelles: la RMR, l'île et la ville de Montréal

	RMR	île	ville
Langue maternelle française		51,5	
Langue maternelle anglaise			10,7
Langue maternelle non-officielle	17,5		

Légende : = plus grand pourcentage = moyen pourcentage = plus petit pourcentage

Statistique Canada 1999 (95-186-XPB), recensement de 1996

Le français est la langue la plus parlée comme langue maternelle dans toute la région métropolitaine, suivie par la ville de Montréal et ensuite par l'île. Pour l'anglais par contre, c'est l'île qui montre le plus fort pourcentage, suivi par la région métropolitaine, et de la ville de Montréal qui mène toutefois pour les langues maternelles non-officielles (voir aussi chapitre 1). Les répartitions des rangs ne pourraient pas être plus disparates : aucun des rangs ( ) ne se répète dans la même catégorie, ni à l'horizontale (pour les catégories linguistiques), ni à la verticale (pour les catégories géographiques).

Pour chaque catégorie de langues maternelles, il y a trois nombres, trois pourcentages ainsi que trois rangs d'importance relative : chaque entité géographique obtient le plus haut, le moyen et le plus bas pourcentage dans une autre catégorie de langue maternelle indiquée :

Figure 6.2.
Les rangs d'importance des langues maternelles en RMR, île et ville de Montréal

Langue maternelle française:	RMR> ville> île
Langue maternelle anglaise:	île> RMR> ville
Langue maternelle non-officielle:	ville> île> RMR

Ces relations ne reflètent en aucun cas les proportions du nombre d'habitants (RMR>île>ville), c'est-à-dire que les locuteurs de langues maternelles différentes se répartissent d'une manière inégale sur les trois espaces montréalais.

L'exploitation politique et polémique de cet enchevêtrement de différentes réalités linguistiques (et autres) est facile. «Montréal» peut donc n'avoir que 51,5% de Francophones (chiffres de l'île) pour peindre un tableau de «linguasclérose»[314], mais «Montréal» peut aussi ne compter que 10,7% d'Anglophones (chiffres de la ville) pour renforcer, par exemple, l'image selon laquelle la communauté anglophone serait une minorité tout à fait négligeable. La division tripartite de l'espace montréalais est donc à la source d'une démultiplication de faits démographiques et statistiques souvent manipulés au gré des circonstances[315].

Il reste que des répartitions géographiques renfermant les (dis)proportions linguistiques décrites représentent un enjeu politique qui trouve sa place dans l'actualité non seulement électorale mais aussi municipale et que les perceptions linguistiques à l'étude en sont plus ou moins imprégnées.

Chacune des délimitations ayant de fortes connotations politiques, économiques et linguistiques, un découpage de l'espace urbain montréalais visant à définir un univers d'enquête allait forcément de pair avec une prise de position dans les polémiques et les politiques en cours. Nous avons jugé cette contrainte trop élevée, car l'échantillonnage ainsi que les résultats issus de toute analyse subséquente allaient être déterminés par ce choix initial:

> «On appelle biais de sélection le fait qu'en raison de la non adéquation de la base de sondage et/ou des procédés de choix des unités échantillonnées, certains éléments ou groupes d'éléments sont exclus a priori.» (Dussaix & Grosbras 1993 :112).

Une ***nouvelle délimitation de l'espace montréalais*** pouvait éviter un biais trop prononcé qu'auraient généré les découpages traditionnels. Ce nouveau découpage devait se faire en fonction de critères extérieurs aux buts de l'enquête tout en garantissant une certaine représentation de l'espace citadin montréalais. L'univers

---

[314] Ce terme réfère à la «génosclérose» (Labrie 1989 :35) linguistique.

[315] La réorganisation métropolitaine (« une île, une ville » au programme de la ville de Montréal depuis 1999) entrera en vigueur à partir du premier janvier 2002, en vertu de la loi 170 du 20 décembre 2000 (voir aussi chapitre 1). La discussion autour de cette loi a soulevé la question de la répartition inégale des majorités linguistiques sur l'île. Le statut bilingue de plusieurs municipalités à l'ouest de l'île faisait l'objet de vives controverses. Néanmoins, à l'époque de la conception de notre enquête, en 1995, ces projets n'étaient pas encore entrés dans la sphère publique montréalaise.

d'enquête devait donc renfermer une partie de la population de la région métropolitaine qui répondrait notamment à la caractéristique «être citadin», donc appartenir à un espace non rural, être «montréalais».

Afin d'établir cette population cible, une analyse hiérarchique en grappes[316] a été effectuée. Trois dimensions ont été retenues pour rendre compte de ce critère d'«urbanité»: «l'indice de la densité de la population», «le facteur d'ancienneté du terrain bâti» et «la proximité du Centre-ville».

L'indice de la densité de la population a été calculé à partir de la densité moyenne de chaque secteur de dénombrement, divisée par la moyenne de la somme de toutes les densités moyennes de tous les secteurs de dénombrement[317]. L'avantage du calcul d'un indice par rapport à la densité moyenne réside dans le chiffre proportionnel de l'indice, rendant ainsi compte d'une urbanisation relative. *L'ancienneté* des secteurs a été déterminée avec des plans historiques de la ville[318], attribuant à chaque section un chiffre correspondant au terrain bâti à une époque donnée[319]. La *proximité du Centre-ville* a été calculée par tranches de cinq kilomètres à partir du milieu géographique de Ville-Marie (arrondissement 6), ce qui donne une échelle ordinale de 1 à 11, la RMR couvrant partiellement un rayon pouvant atteindre 55 km[320]. La contiguïté des municipalités et des secteurs de dénombrement de Statistique Canada a été non seulement respectée pour chacun des critères soulignés, mais représentait l'unité primaire d'analyse et était donc préservée de fait.

---

316 Cette méthode s'appelle aussi «Analyse en classes hiérarchiques». Nous avons utilisé la méthode du «between-groups-average-linkage» effectuée avec le logiciel SPSS.

317 L'indice de densité se calcule comme suit: $\sum^{N}_{i=1}$ (densité moyenne du secteur i) divisé par la densité moyenne de la RMR de Montréal. La densité moyenne de chaque secteur i étant égale à la population totale au secteur i divisé par la surface du secteur i en km^2. Les secteurs inclus sont ceux de toute la RMR de Montréal pour le recensement de 1991 (sauf «Kahnawake», la réserve autochtone, pour laquelle aucun chiffre n'a pu être recensé par Statistique Canada en 1991).

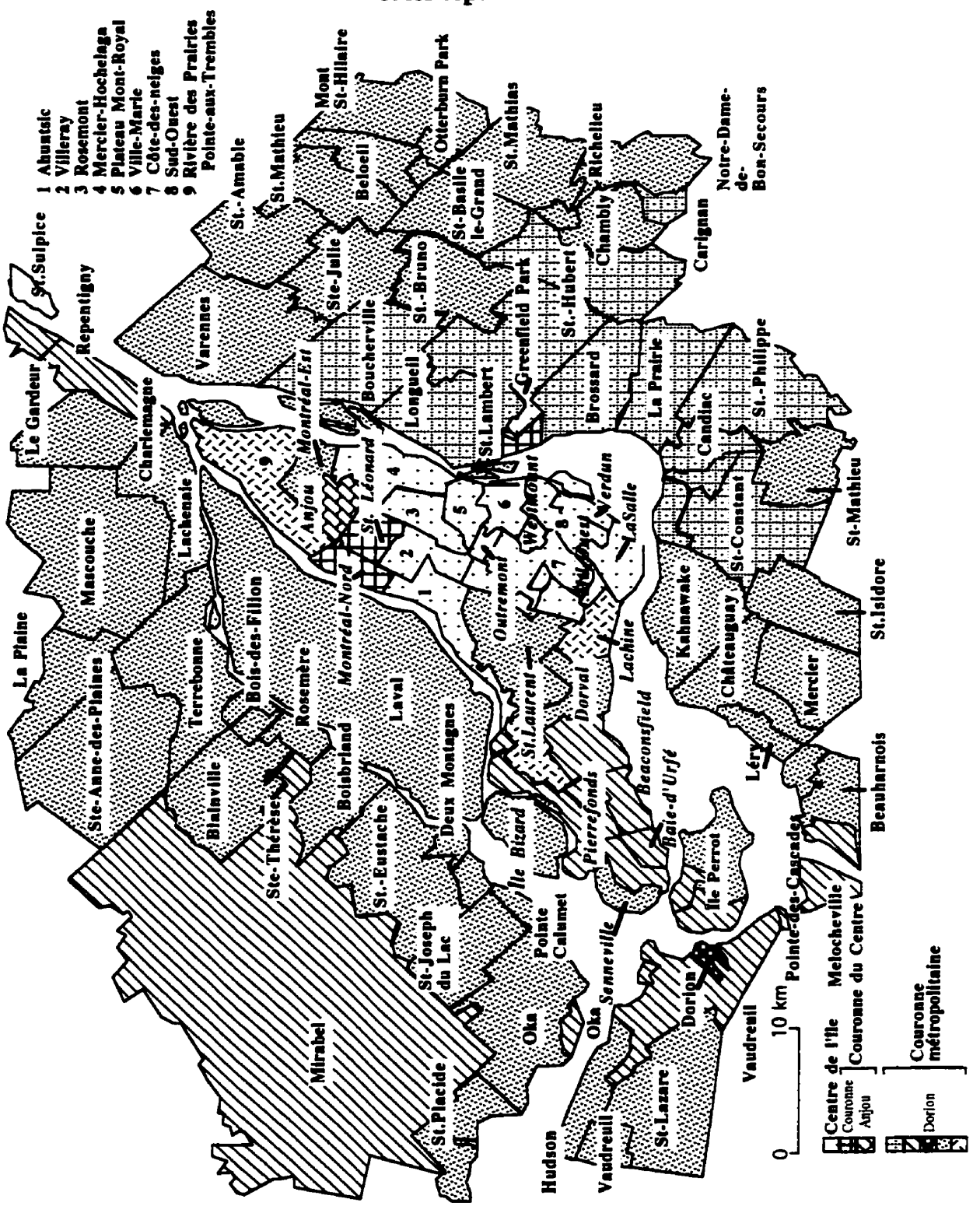
318 Sources: Plan directeur de Montréal: espaces libres. Service d'urbanisme de la ville de Montréal 1955, McNicoll (1993 :158), Robert (1994), Divay & Gaudreau (1984 : carte 1), Statistique Canada 1994 (95-330).

319 Les époques constituées suivent les classes suivantes: 1 [jusqu'à 1907], 2]1907-1932], 3]1932-1961], 4]1961-1971], 5]1971-1981], 6]1981-1991], 7]zone rurale en 1991]. L'époque de la majorité du terrain bâti de chaque secteur étant déterminant pour la classification en général, des fractions et des moyennes permettaient dans certains cas de rendre compte d'un plus grand éventail temporel dans l'aménagement des terrains.

320 Comme pour les époques, la possibilité de fractions a été utilisée au besoin.

Carte 7

La RMR selon l'analyse hiérarchique en grappes: le «Centre de l'île» et les sept autres ensembles



Huit ensembles de secteurs résultent de ***l'analyse*** (le dendrogramme complet se trouve en annexe 6.3.). Ces huit grappes incluent donc des secteurs qui se ressemblent assez pour être regroupés[321]. La carte géographique (carte 7 à la page précédente) permet de visualiser l'emplacement de ces huit ensembles obtenus[322].

Un des huit ensembles montre une plus grande distance par rapport aux sept autres. Cet ensemble constitue l'univers de l'enquête, nommé le «Centre de l'île», car il représente un espace continu de 18 secteurs de recensement situés au centre-sud de l'île (voir la carte 7).

L'univers de l'enquête est donc délimité (i) à l'ouest et à l'est par le Fleuve Saint-Laurent et la Rivière des Prairies, (ii) au nord-est par les villes Montréal-Nord, Saint- Léonard, Anjou et Montréal-Est et, enfin, (iii) au sud-ouest par les villes de Saint-Laurent, de Lachine et de Pierrefonds[323]. La population ciblée habite huit des neuf arrondissements de la ville de Montréal ainsi que Verdun, LaSalle, Outremont, Mont-Royal, Montréal-Ouest, Saint-Pierre, Côte-Saint-Luc, Westmount et Hampstead.

En 1991, la population du «Centre de l'île» comptait 1 169 201 personnes, dont 59, 83% se déclarent Francophones de langue maternelle unique, 17, 62% Anglophones et 22, 55 % de langue maternelle non-officielle; 5, 78% ont plus d'une langue maternelle, et, parmi eux, 32, 23% déclarent avoir les deux langues officielles en tant que langues maternelles[324].

---

[321]Les groupes sont formés selon leur degré de dissemblance, c'est-à-dire leur distance calculée à partir des trois dimensions décrites (voir surtout Lorr 1983 :85).

[322] Les villes Dorion et d'Anjou ne se sont pas assez regroupées avec les autres et forment donc des «cluster» séparés. Sinon, l'ensemble de la région métropolitaine de recensement de Montréal se divise en six groupes: 1) au milieu le «Centre de l'île», 2) dont la première «ceinture» est formée par Montréal-Nord, Saint-Léonard et Saint-Lambert ainsi que 3) Rivière-des-Prairies/Pointe-aux-Trembles avec Lachine et Dollard-des-Ormeaux; 4) l'ouest de l'île avec Mirabel, Vaudreuil et Repentigny; 5) la rive sud et 6), le restant des villes en région métropolitaine.

[323]Le secteur «Greenfield Park», inclus dans la circonscription «Centre de l'île» par l'analyse hiérarchique en grappes a été exclu de l'univers de l'enquête pour deux raisons: la première étant la discontinuité de l'espace et la seconde l'hypothèse qu'il s'agit d'un noyau urbain autonome et non relié à l'espace montréalais au même titre que les autres secteurs adjacents au «Centre de l'île».

[324]Tous les nombres et pourcentages caractérisant le «Centre de l'île» se basent sur une compilation des données de 361 secteurs de recensement de 1991 (Statistique Canada, 1994, 95-329)

Tableau 6.2.
Les langues maternelles uniques du Centre de l'île en comparaison avec la RMR, l'île et la ville de Montréal

	RMR de Montréal	Ile de Montréal	Ville de Montréal	Centre de l'île
Population totale	3 127 242	1 764 516	1 017 666	1 169 201
Réponses uniques	95, 79%	94, 65%	94, 65%	94, 22%
Anglais	14, 25%	18, 91%	11, 75%	17, 62%
Français	66, 94%	54, 83%	61, 32%	59, 83%
Langues non-officielles	14, 60%	20, 97%	21, 58%	22, 55%
Réponses multiples	4, 21%	5, 30%	5, 35%	5, 78%

Basé sur les chiffres de Statistique Canada 1994 (95-330), recensement de 1991

Les figures 6.3. à 6.6. donnent une vue d'ensemble de la population cible pour quelques données de base : la répartition selon le sexe (53% de femmes et 47% d'hommes), selon l'âge, le revenu annuel et la scolarité.

Figure 6.3. :
Le Centre de l'île selon le sexe

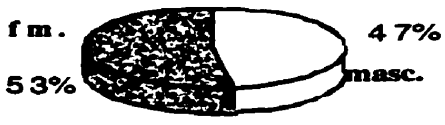
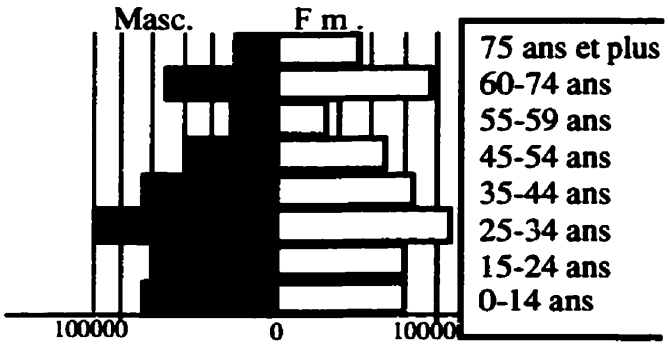


Figure 6.4. :
Le Centre de l'île selon l'âge et le sexe



représentant l'univers de l'enquête. Les statistiques suivantes ne peuvent donc pas correspondre à celles d'autres études de cas ou aux chiffres plus généraux de Statistique Canada.

Figure 6.5.
Le revenu moyen[325] au Centre de l'île par secteurs de recensement

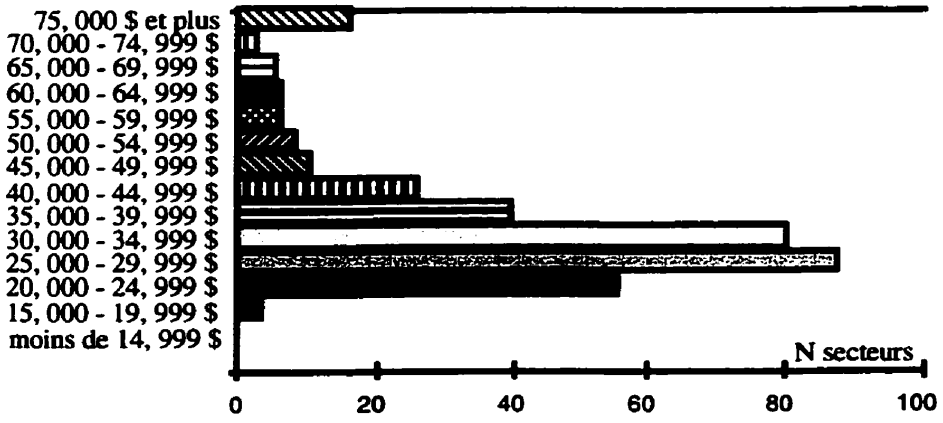
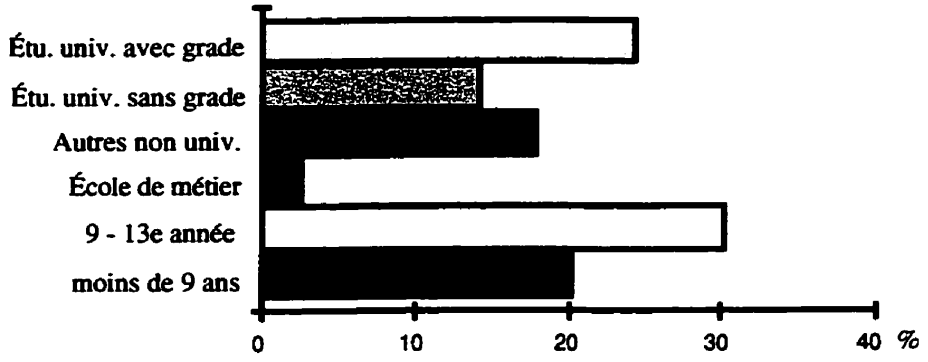


Figure 6.6.
La scolarité[326] au Centre de l'île en pourcentages



[325]Définition de Statistique Canada du «revenu total du ménage»: «Somme des revenus totaux de tous les membres du ménage». Statistique Canada 1994 (95-330) : 765.

[326]Définition de Statistique Canada du «plus haut niveau de scolarité atteint»: «Dernière année d'études primaires ou secondaires, terminée ou non, ou dernière année universitaire ou non universitaire terminée.» Statistique Canada 1994 (95-330): 760. Les catégories sélectionnées parmi celles du recensement rejoignent celles adoptées par la ville de Montréal (1994b). Les définitions se trouvent dans le dictionnaire 1992 (92-301F) : 90 de Statistique Canada.

L'échantillonnage

L'enquête se base sur un tirage aléatoire d'un nombre restreint de la population cible. Avant le tirage, le nombre exact de personnes à enquêter doit être déterminé, pour ensuite établir les étapes de la procédure de l'échantillonnage proprement dit.

La taille de l'échantillon

Afin de préciser la taille de l'échantillon pour une population donnée, il faut inverser l'équation pour la marge d'erreur. Cette équation (qui inclut le seuil de confiance, la proportion de personnes ayant un certain comportement et la taille de l'échantillon) estime la *précision* de la proportion de personnes qui ont le comportement recherché. Avec l'inversion de cette équation, «n» devient l'inconnue et les autres paramètres sont remplacés par des valeurs visées: la proportion de personnes est établie à 0.50 pour obtenir la marge maximale (c'est-à-dire que 50% des personnes sont susceptibles d'avoir ce comportement); la précision est fixée à 5% (le seuil de confiance est de 95%) et la marge d'erreur acceptée est de 5% (voir Durand 1996 :12):

$$n = (1.96^2 * p\,(1-p)) / e^2$$
$$n = (1.96^2 * .5\,(1-.5)) / .5^2 = 384$$

où p est la proportion de personnes ayant un certain comportement
e^2 est la marge d'erreur
1.96 est la surface où l'on retrouve 95% de la courbe normale $Z\alpha$

Cette taille d'échantillon (dite « attendue ») ne correspond pas encore au nombre de personnes à rejoindre, car les problèmes rencontrés lors de la distribution, du remplissage, de l'envoi des questionnaires, etc., doivent être prévus en augmentant le nombre de personnes à contacter. Un tel échantillon (dit «de départ») se constitue donc en tenant compte du rendement du plan échantillonnal, *i.e.* la proportion attendue de questionnaires complétés calculée avec le taux de réponse, le taux d'éligibilité et le taux de validité estimés. Ayant prévu un taux de réponse de 60%, un

taux d'éligibilité de 95% et un taux de validité de 80%, l'échantillon de départ est calculé comme suit:

$$n_{\text{de départ}} = n_{\text{attendu}} * 1/\%\text{rép.} * 1/\%\text{élig.} * 1/\%\text{valid.}$$
$$n_{\text{de départ}} = 384 * 1/.6 * 1/.95 * 1/.8 = 842$$

Le nombre de 842 unités serait donc nécessaire au départ pour arriver à un échantillon représentatif de 384 personnes - vu les conditions établies (voir Durand 1996 :15). Le rendement prévu du plan d'échantillonnage est de 384/842, c'est-à-dire de 45,6%.

Le plan d'échantillonnage

Une liste de logements exhaustive du Centre de l'île n'étant pas accessible comme base de sondage[327], un plan d'échantillonnage à plusieurs degrés s'est imposé pour choisir les 842 unités à rejoindre. Ce sous-ensemble des habitants du Centre de l'île a été constitué grâce à deux techniques d'échantillonnage probabiliste (échantillonnage stratifié et systématique) pour trois unités d'échantillonnage de type géographique (secteurs de recensement, pâtés de maison, logements).

La population cible a été stratifiée dans un premier temps (1.1.) selon la répartition de la langue maternelle et du statut économique déclarés lors du recensement de 1991 dans chaque secteur de recensement. Parmi les secteurs de recensement[328] ainsi repartis, un seul secteur par catégorie stratifiée a été choisi (1.2.). Ces secteurs échantillonnés ont été divisés dans un deuxième temps en leurs

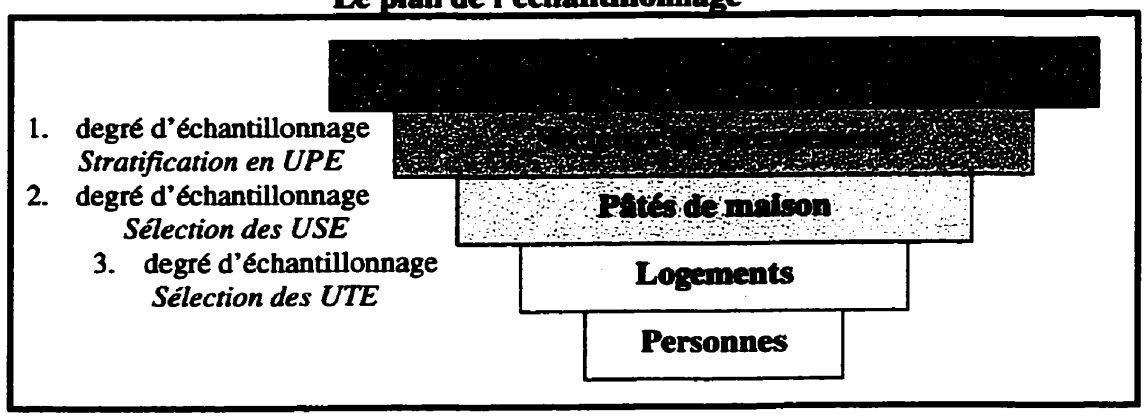
---

[327]«...cette base est théoriquement fournie par le recensement de la population et consiste, non pas en l'ensemble des ménages eux-mêmes - la notion de ménage est trop mouvante pour assurer une pérennité suffisante à une telle base de sondage - mais en l'ensemble des logements recensés.» (Jean-Claude Deville & Gildas Roy, cité dans: Grosbras 1987 :198).

[328]Les «secteurs de recensement» sont constitués par Statistique Canada «...avec l'aide de spécialistes locaux qui s'intéressent à la recherche en sciences sociales et en urbanisme» pour toutes les régions ou agglomérations urbaines qui comptent plus de 50 000 habitants. Leur délimitation suit des critères très précis qui en gros ont trait à la moyenne d'habitants (4 000 de préférence), leur homogénéité économique et sociale ainsi que le respect de toute délimitation environnementale avec un souci de maximisation de compacité (Statistique Canada, 1994, 95-330 :765).

composantes: les pâtés de maison[329] (2.1.). Un seul pâté de maison a été aléatoirement choisi et agrandi si nécessaire (2.2.) pour échantillonner dans un troisième temps les logements (3.1.) et enfin les personnes (3.2.) qui constituent la population échantillonnée. La validité externe de l'échantillonnage, c'est-à-dire la représentativité de l'échantillon (reproduction des caractéristiques de la population), sera discutée dans la partie «estimations échantillonnales», ci-dessous.

Figure 6.7.
Le plan de l'échantillonnage[330]



Les différents degrés d'échantillonnage recourent à plusieurs sources de données. Les unités primaires d'échantillonnage (UPE) ont été formées à partir des données du recensement de Statistique Canada de 1991; les unités secondaires (USE) ont été conçues d'après une carte de Montréal qui permet le comptage des pâtés d'habitation; les unités tertiaires (UTE) ont été constituées sur place dans chaque pâté de maison après comptage des logements.

(1) Unités primaires d'échantillonnage (UPE)

Ce sont les secteurs de recensement du «Centre de l'île» qui constituent les unités pour cette première étape d'échantillonnage. Vu l'hétérogénéité linguistique et socio-économique de la population cible, une stratification en unités aussi homogènes et exclusives que possible est atteinte par un croisement de ces deux variables.

---

[329]Un «pâté de maison» est défini par le croisement d'au moins trois, mais habituellement de quatre, rues. L'espace enfermé (triangulaire ou rectangulaire) correspond alors à un «pâté».

[330] Un schéma plus visuel de ce plan d'échantillonnage se trouve en annexe 6.4.

Tableau 6.3.
La stratification des secteurs de recensement

		Secteurs de recensement de langue maternelle majoritairement[331]...			
		[illegible]	**anglaise**	[illegible]	**Σ**
[illegible]	**niveau 1**	[illegible]	**N4=21**	[illegible]	**212**
	niveau 2	[illegible]	**N5=25**	[illegible]	**81**
	niveau 3	[illegible]	**N6=41**	[illegible]	**64**
[illegible]		[illegible]	**87**	[illegible]	**357**

(1.1.) La première étape consiste donc en un échantillonnage stratifié (L=9) selon le statut socio-économique et la langue maternelle unique majoritaire de l'ensemble des 357 secteurs du recensement du Centre de l'île.

(1.2.) Le premier degré d'échantillonnage procède par un tirage: Un secteur pour chacune des neuf strates a été choisi à l'aide d'un chiffre aléatoire. Cette allocation non-proportionnelle aide à réduire le nombre de secteurs à rejoindre, *i.e.* à augmenter la faisabilité de l'enquête, tout en permettant une grande variété des divers groupes sociaux et linguistiques (pour le calcul des estimations voir ci-dessous). Le tableau 6.4. précise le nombre d'habitants par strate et secteur choisi.

---

[331]Il s'agit de réponses uniques des langues maternelles (première langue apprise et encore comprise). La langue maternelle ayant un quotient de localisation supérieur aux autres langues maternelles du même secteur est considérée majoritaire pour ce secteur, afin de rendre les strates mutuellement exclusives et exhaustives. Le quotient de localisation se calcule comme suit: $q = (L_{ij}/L_i) / (P_j/P)$, où P = population cible, P_j = population totale du secteur j, L_i = population totale du groupe linguistique i, L_{ij} = population du groupe linguistique i dans le secteur j.

[332]Les niveaux socio-économiques se constituent selon un croisement de trois niveaux de revenu moyen d'un secteur et de trois catégories du degré modal de scolarité par secteur. Les neuf catégories ainsi obtenues sont fusionnées afin d'obtenir trois niveaux socio-économiques.

Tableau 6.4.
L'échantillonnage des unités primaires (UPE)

strates	N total des secteurs	N de la population de la strate	secteurs échan-tillonnés	numéros des secteurs choisis*	n de la population du secteur	probabilité [333] et taux f1
N1	58	209 424	n1		1761	.017
N2	21	86 434	n2		2459	.048
N3	8	30 971	n3		2398	.125
N4	21	72 121	n4		3977	.048
N5	25	79 772	n5		1410	.04
N6	41	154 342	n6		2313	.024
N7	133	383 965	n7		1630	.007
N8	35	97 998	n8		3122	.029
N9	15	47 863	n9		3849	.067
Σ	357	1 169 201	Σ	9	22 919	.025
%	100 %	100 %	%	2,5 %	2 %	

*Ces numéros ne peuvent être divulgés pour des raisons d'éthique (protection de l'identité des répondants).

(2) Unités secondaires d'échantillonnage (USE)

Chacun des neuf secteurs échantillonnés est subdivisé en «pâtés de maison». Une numérotation de ces «pâtés de maison» à l'intérieur de chacun des secteurs a permis de constituer les unités secondaires d'échantillonnage.

(2.1.) Un pâté était échantillonné dans chaque secteur de recensement (voir Tableau 6.5., échantillonnage des USE).

(2.2.) Cet échantillonnage d'un seul pâté de maison présente l'avantage d'une concentration géographique des logements à joindre. L'inconvénient, par contre, est le risque d'une densité insuffisante de la population dans ces lieux ainsi qu'une homogénéité plus grande des réponses. Lorsque la population du pâté échantillonné s'avérait insuffisante, un élargissement des USE était effectué. Pour élargir, un (ou

[333]Il s'agit de la probabilité de sélection par strate Pr (9) = $n_{1\text{-}9}$ / $N_{1\text{-}9}$ (où n=population du secteur et N=population de la strate) qui équivaut au taux d'échantillonnage des UPE: f1 = nombre de secteurs choisis divisés par le nombre total des secteurs par strate.

Tableau 6.5.
Echantillonnage des unités secondaires (USE)

strates	numéros des secteurs choisis#	N de la population du secteur choisi	N de pâtés de maison par secteur	Moyenne de la popula-tion par pâté	numéros de pâtés échantil-lonnés	Nombre de logements par pâté	taux f2[334]
n1		1761	13	135,46	4	138	.08
n2		2459	9	273,2	2	164	.11
n3		2398	8	299,75	3	419	.13
n4		3977	12	331,42	5	73	.08
n5		1410	10	141	8	53	.1
n6		2313	24	96,4	6	17	.04
n7		1630	10	163	1	198	.1
n8		3122	10	312,2	10	859	.1
n9		3849	29	132,7	12 (remplace no.2)[335]	106	.03
Σ	9	22 919	125	179,45 (moyenne)	9	2027	.07 (taux f2)

plusieurs) pâtés adjacents étaient rattachés par un mouvement circulaire autour du pâté échantillonné dans le sens des aiguilles d'une montre: pâté échantillonné + pâté au nord + pâté à l'est + pâté au sud + pâté à l'ouest + pâté au nord-est + pâté au sud-est + pâté au sud-ouest + pâté au nord-ouest (voir le modèle et les élargissements de pâtés en annexe 6.5. et 6.6.) jusqu'à ce qu'un nombre acceptable de logements ait été atteint[336]. Seuls les secteurs n2 et n7 regroupaient une population assez grande pour constituer une base d'échantillonnage (voir «la taille d'échantillon» ci-dessous pour le calcul du nombre de personnes nécessaires).

---

[334]Le taux d'échantillonnage des USE: f2 = nombre de pâtés échantillonnés divisé par le nombre de pâtés par secteur.

[335]Le pâté initialement échantillonné (pâté numéro 2) n'était pas résidentiel. Il a été remplacé par un autre pâté (pâté numéro 12) échantillonné selon la même procédure aléatoire pour les USE.

[336]Directives: vu que le recrutement des répondants allait se faire par du porte à porte, il fallait un assez grand nombre de logements pour pouvoir procéder à une sélection. Un ratio d'au moins un sur deux étant fixé, un pâté devait compter au moins 200 logements. Pour chaque pâté de maison qui comportait moins de 200 logements, un ou plusieurs autres pâtés de maison adjacent(s) étaient ajoutés dans l'échantillon jusqu'à ce que le nombre total de logements fut égal ou supérieur à 200 (dans le sens des aiguilles d'une montre en commencant au nord du pâté initial en respectant les limites du secteur de recensement).

Tableau 6.6.
Elargissement des unités secondaires (USE) et échantillonnage des unités tertiaires (UTE)

strates	numéros de pâtés échantillonnés	Nombre de logements par pâté	nombre de pâtés ajoutés	Nombre de logements par regroupement de pâtés	Fraction de sélection[337]	Nombre de logements échantillonnés	Taux f3[338]
n1	4	138	6	520	5	100	.19
n2	2	164	2	585	6	92	.16
n3	3	419	0	419	4	95	.23
n4	5	73	3	235	2,5	94	.4
n5	8	53	4	206	2	92	.45
n6	6	17	4	211	2	94	.45
n7	1	198	0	198	2	97	.49
n8	10	859	1	1040	11 et 3	130	.13
n9	12	106	2	283	3	93	.33
Σ	9	2027	20	3697	-	887	.24
%	-	54,8%	-	100%	4.05 moyenne	24%	

(3) Unités tertiaires d'échantillonnage (UTE)

Finalement, les personnes vivant dans les logements constituent la population échantillonnée. Le choix des logements ainsi que celui des personnes habitant dans ces logements a été systématiques:

(3.1.) L'échantillonnage systématique pour le tirage des logements suit une allocation non-proportionnelle, c'est-à-dire que la fraction de sélection donne l'intervalle des logements choisis (voir le tableau 6.6. ci-dessus). Chaque pâté de maison[339] compte entre 92 et 100 logements/personnes, ce qui donne théoriquement un total d'environ 828 à 900 unités comme échantillon de départ.

---

[337]Cette «fraction de sélection» représente l'intervalle (1/p) en fonction duquel les logements étaient choisis (la fraction quatre par exemple détermine que chaque quatrième logement est échantillonné).

[338]Le nouveau taux d'échantillonnage des UTE: f3 = nombre de logements échantillonnés divisé par le nombre de logements par regroupement de pâtés.

[339]L'échantillon représentant la strate 8 fait exception à cette règle, il compte 130 logements. Cette augmentation a été jugée nécessaire à cause de l'infrastructure du pâté de maison initialement échantillonné. Ce pâté comporte surtout deux immeubles à logements multiples, c'est-à-dire que les 859 logements comptés dans ce pâté se trouvent quasiment tous dans deux tours. Vu qu'il s'agit bien d'un pâté de résidence, mais qu'un calcul des logements non-habités était impossible, un taux

(3.2.) Le choix d'une personne par logement s'est fait aussi par un échantillonnage systématique selon une grille de sélection basée sur l'âge des habitants du logement (voir surtout Kish 1965 :398 tableau 11.3.I). Dans une liste hiérarchique d'âge (1er, 2e, 3e et 4e), le rang de celui qui devait être choisi a été établi a priori en suivant systématiquement l'ordre de la liste d'un logement à l'autre (au premier logement, le premier a été choisi, c'est-à-dire le plus âgé; au deuxième logement, le deuxième selon l'âge, etc.).

Quelques données du tableau 6.6. (élargissement des USE et échantillonnage des UTE) introduites à la page précédente n'ont été disponibles qu'après la distribution des questionnaires : le nombre de logements par pâté, le nombre de pâtés ajoutés, le nombre de logements par regroupement de pâtés ainsi que le nombre final de logements échantillonnées. La somme de 887 logements (et donc, potentiellement, de 887 personnes) comme échantillon de départ est supérieure au chiffre de 842, c'est-à-dire au nombre d'unités estimées nécessaires pour la constitution d'un échantillon final adéquat (voir ci-dessus).

La collecte de données

«Le «terrain» est la phase de collecte des informations auprès des interviewés.» (Dussaix & Grosbras 1993 :10). Le terrain de cette étude, c'est-à-dire la distribution des questionnaires, s'est effectuée entre le 21 novembre 1995 et le 3 mars 1996, avec une interruption de deux semaines au moment des Fêtes (du 20 décembre au 3 janvier) pour cause d'absences généralisées. Durant ces 74 jours, et pour remettre le questionnaire aux 887 personnes échantillonnés, 3 730 tentatives de contact ont été

---

assez élevé de non-réponse pouvait être projeté. C'est pour la première raison que ce pâté a été conservé et c'est pour la deuxième qu'un autre pâté adjacent a été ajouté pour le compléter – ce qui explique le nombre de logements relativement élevé de la strate n8. A cela s'ajoutait l'impossibilité légale de joindre les personnes directement à leur porte, l'interphone étant le seul moyen de communication. Les conditions de contact se trouvaient de plus extrêment incommodées par l'ancienneté du système sonore entraînant une incompréhensibilité acoustique et une dépersonnalisation du contact, ce qui a pu instaurer une extrême facilité d'interrompre la communication établie par simple raccrochement de l'écouteur. Le taux de refus d'acceptation du questionnaire (36,2%) augmentait dans ce pâté de maison effectivement de 16,2% par rapport à la moyenne totale (20%), voir le tableau 6.8. à la page 179.

effectuées (voir le «carnet de bord du terrain», annexe 6.7.). Nous étions le seul enquêteur à distribuer les questionnaires. Outre l'avantage financier, ce choix était motivé par le souci d'éviter une trop grande fluctuation dans l'administration[340].

A deux ou trois exceptions près, le questionnaire à été remis en main propre au répondant, accompagné d'une enveloppe pré-adressée et pré-affranchie[341]. Le questionnaire était auto-administré, c'est-à-dire que chaque répondant le remplissait hors de la présence et sans l'assistance de l'enquêteur. Cette méthode est un hybride entre distribution postale et enquête personnelle: elle évite le faible taux de réponse de la première sans demander le temps et les moyens de la deuxième.

Afin de garantir la même probabilité de sélection et de réponse pour toutes les personnes échantillonnées, la ***procédure lors du contact*** avec les enquêtés et la procédure d'enregistrement des aléas du terrain (les absences prolongées, les refus, les rappels, etc.) devaient être les plus constantes possibles. Les directives étaient les suivantes:

Un logement était classé ***«non-habité»*** à partir de renseignements pris soit auprès de voisins, soit de gardiens. Mais avant d'aller à la recherche de renseignements supplémentaires sur un logement, l'absence de signes d'occupation était prise en note.

Les ***absences*** étaient enregistrées pendant une semaine pour chaque logement. Au bout d'une semaine sans réponse, c'est-à-dire sept jours de suite (fin de semaine incluse et en variant les heures), des informations supplémentaires sur les habitants étaient sollicitées auprès des voisins, gardiens ou facteurs. Si l'absence restait inexpliquée, une nouvelle tentative de contact était effectuée une semaine plus tard,

---

[340] Les paroles d'introduction, les explications supplémentaires et l'enregistrement des réactions ne devaient pas trop varier d'une fois à l'autre. Même la tenue vestimentaire n'a pas été changée durant l'enquête pour limiter d'éventuels biais (voir Kalin & Rayko 1980). Cette constance s'est avérée très utile, surtout lors des rappels. Des grilles d'enquête pour chaque pâté et pour chaque logement permettaient le suivi des contacts (annexe 6.8. et 6.9.).

[341] Quelques remarques concernant l'éthique et la déontologie de l'enquête présentée s'imposent. L'anonymat au sens strict du terme est un paradoxe dans une enquête qui établit un contact personnel avec le répondant. Son adresse est facilement retraçable, vu que la rigueur du terrain impose des grilles de logement. Toutefois, le respect de l'éthique ne réside pas ici dans l'éventualité de retracer la personne, mais dans la garantie de confidentialité que l'enquêteur doit fournir. Cette garantie implique que toute information (adresses, remarques personnelles, etc.) qui pourrait mener à l'identification du répondant soit gardée confidentielle et, dans la mesure du possible, détruite.

puis deux semaines plus tard à une autre heure et ainsi de suite. A partir de dix absences dans un laps de temps couvrant ainsi au minimum quatre semaines, l'absence était classée comme «absence prolongée» et les tentatives de joindre la ou les personnes étaient abandonnées.

Nous distinguons deux types de ***refus***. Les refus catégoriques (ou «de ménage») n'étaient pas difficiles à identifier dans la plupart des cas, les personnes exprimaient verbalement et plus ou moins poliment leur mécontentement d'être dérangées ou d'être sollicitées pour une enquête. Les refus catégoriques étaient très souvent motivés par un mépris ou une méfiance généralisés à l'égard les «sondages»[342]. D'autres expliquaient leur refus par un manque de temps ou d'intérêt. Les refus «personnels» relevaient du même esprit, sauf que c'est la personne désignée par la grille d'âge qui refusait en personne et non plus simplement celle qui, par hasard, avait ouvert la porte.

Nous parlons de ***répondants non-éligibles*** quand les personnes échantillonnées n'étaient pas en mesure d'accepter le questionnaire, de le comprendre ou de le remplir. Quatre situations distinctes avaient mené à ce classement:

(1) Si une maladie grave était donnée explicitement comme cause, soit par la personne même, soit par d'autres habitants du logement, le refus était classé comme «*maladie*» [343].

(2) Quand aucune communication n'était possible, ni en français ni en anglais, et si personne d'autre dans le logement ne pouvait servir d'interprète, la réponse non-éligible était catégorisée en «*langue*». Il faut souligner ici que quelques-unes de ces objections se faisaient dans un français parlé couramment. Ces personnes se sentaient néanmoins incapables de lire ou d'écrire le français (ou l'anglais). Précisons toutefois

---

[342]Il était généralement inutile d'insister sur le fait qu'un «sondage» diffère d'une «enquête» dans la mesure où cette dernière relève d'une recherche scientifique se fondant sur des hypothèses. Néanmoins, il est probable que le nom de l'université associé au fait qu'aucun organisme subventionneur (ni gouvernemental ni privé) n'était impliqué dans la recherche rassurait ou même aidait à convaincre certains répondants d'accepter le questionnaire.

[343]Une personne était aveugle. Il lui était impossible de se faire lire le questionnaire par quelqu'un. Ce cas particulier a été classé dans «maladie», car il s'agit d'une inaptitude physiologique qui empêchait ce répondant de remplir le questionnaire.

que la majorité de ces cas concernait des personnes qui ne disposaient ni de l'anglais ni du français comme langue de communication[344].

(3) L'impossibilité de répondre dû à un trop grand *âge* est une catégorie plus souple car sujette à interprétation. Ce classement était uniquement employé quand il semblait clair qu'aucune compréhension n'était possible à cause d'un âge trop avancé – l'ouïe étant souvent le principal obstacle.

(4) Le reste des réponses non-éligibles sont classés comme «autres». Cette catégorie renferme deux possibilités complètement différentes. La première concerne les analphabètes tandis que la deuxième regroupe tous les cas d'incompréhension qui ne sont ni dus à la langue ni à l'âge ni à une éventuelle maladie physique. Ce dernier groupe inclut même des personnes qui répondent volontiers, mais pour qui il était impossible – même au bout d'un certain temps – d'assimiler mes propos.

L'acceptation du questionnaire après l'introduction se faisait souvent en quelques secondes. Néanmoins, il y a aussi eu des cas (plutôt rares) de longs questionnements, d'explications, de récits personnels et même d'invitations. Les réactions couvraient alors toute une gamme allant de la corvée dont on doit s'acquitter bon gré mal gré aux exclamations enthousiastes concernant le questionnaire vite feuilleté.

Le premier ***rappel*** se faisait deux à trois semaines après l'acceptation du questionnaire[345]. Un suivi de quatre jours consécutifs (ou presque) était prévu en cas d'absence. Un suivi plus long était logistiquement impossible dans la mesure où la période de temps était limitée pour couvrir chaque strate. Le deuxième rappel se faisait après un nouveau delai de cinq à huit jours. Le nombre de personnes à relancer

---

[344]Dans l'impossibilité où nous nous trouvions de communiquer, certains n'hésitaient pas à appeler une personne de confiance pour traduire (parfois en direct au téléphone) ce que j'avais à dire, si personne dans la famille ne pouvait dépanner dans l'une ou l'autre langue. Les enfants servaient souvent d'interprètes. Ce sont eux qui, parfois, ouvraient la porte et m'indiquaient que leur grand-mère, père, tante ou mère (selon le choix aléatoire par l'âge des personnes habitant le logement) ne connaissait aucune des langues officielles et ne pouvait donc pas répondre à un tel questionnaire.

[345]Les rôles étaient alors inversés, ce sont eux qui s'excusaient. Il y avait ceux qui l'avaient perdu, qui ne s'en souvenaient pas ou qui n'avaient simplement pas eu le temps de le remplir. D'autres, plus rares, avaient l'enveloppe prête à être envoyée à côté de la porte et me la remettaient avec un sourire entendu. D'autres me remerciaient d'être passée à nouveau, car l'enveloppe traînait sur le bureau malgré leur bonne volonté. L'importance du premier rappel était vraiment confirmée dans les cas où ma persévérance était interprétée comme le critère ultime de la valeur de ce questionnaire.

une seconde fois était inférieur à cause des confirmations d'envoi lors du premier rappel. Chaque logement échantillonné portait donc en soi l'éventualité de devoir revenir au maximum 16 fois.

Le codage

Pour rendre les informations fournies dans les questionnaires lisibles et analysables par un logiciel d'analyse quantitative[346], il fallait les transformer en données chiffrées. Les questions pré-établies ou ouvertes ont donc été codées grâce à des listes de codage. Neuf listes ont été constituées:

(1) les langues, code à trois chiffres regroupant les langues selon leurs principales familles; (2) les pays et nationalités, code à trois chiffres attribué aux ensembles géopolitiques[347]; (3) les régions, code à trois chiffres, ont seulement été retenues pour le Canada et regroupent les 10 provinces; (4) les quartiers de Montréal ont été codifiés en deux chiffres, notamment repartis selon le «centre», le «nord» et le «sud» de l'île; (5) les qualificatifs ont donné lieu à un système de codification incluant trois variables de quatre chiffres au total; (6) les occupations suivent le système de code à quatre chiffres de la classification nationale des professions (CNP); (7) les religions, (8) les minorités et (9) les quantificateurs ont été tous les trois codifiés en deux chiffres.

Tous les questionnaires ont d'abord été codifiés sur papier avant d'être transformés en une base de données informatisée. Les 247 variables compilées forment ainsi la base de données de l'enquête. Quelques vérifications de la cohérence des données ont donné lieu à un ajustement ou à des suppressions de quelques réponses (le cas des séjours à l'extérieur -question 18- qui totalisent un nombre d'années supérieur à l'âge indiqué est un exemple d'incohérence).

---

[346] Le logiciel SPSS, version 6.1.1 pour Macintosh a été utilisé pour toutes les manipulations, calculs et analyses effectuées avec ce corpus de données.

[347] Les ensembles géographiques ont été constitués selon «L'état du monde», Collectif annuel (1992).

Les estimations échantillonnales

Les aléas du terrain (prévisibles mais incontournables) peuvent être cernés jusqu'à un certain degré. Ceux directement liés aux réalités de la collecte de données mènent à l'échantillon «final».

L'échantillon final

Toute personne échantillonnée et âgée de 16 ans et plus, pouvant remplir le questionnaire en français ou en anglais, était éligible pour l'enquête. L'échantillon de départ compte 887 unités, 33 unités sont non-valides, *i.e.* les logements ne sont pas habités. Les réponses non-éligibles comportent un aspect indépendant de la volonté de l'enquêté (la maladie, l'impossibilité de communiquer, etc.) et sont au nombre de 40. L'échantillon éligible compte donc 814 personnes, dont 352 ont complété le questionnaire. Le taux de réponse est donc de 43% (voir le tableau 6.7.).

Tableau 6.7.
L'échantillon final

échantillon de départ	**887**	**N de départ**
	- 33	non-habités
échantillon valide	**854**	**N valide**
taux de validité[348]: 854/887= 96%	- 40	maladie, langue, autre
échantillon éligible	**814**	**N éligible**
taux d'éligibilité[349]: 814/854 = 95%	- 177	refus catégorique ou personnel
	- 67	absences prolongées
	- 218	non-réponses
échantillon final	**352**	**N final**
taux de réponse: 352/814= 43%		

Le nombre de personnes échantillonnées au départ et celui des personnes finalement jointes et questionnées se répartissent comme suit dans les neuf strates échantillonnées:

---

[348] «Les personnes malades ou confuses (âge, maladie) seront considérées comme étant des unités valides mais non éligibles.» (Durand 1996 :13).

[349] «Le taux d'éligibilité (proportion des unités éligibles par rapport aux unités valides) dans un sondage auprès de la population est habituellement d'environ 95%.» (Durand 1996 :13).

Tableau 6.8.
Répartition de l'échantillon de départ et de l'échantillon final selon les strates

Echantillon de départ		non-valides	non-éligibles[350]	Personnes éligibles			Echantillon final
strate	total	non-habités	maladies, etc.	absences prolongées	refus cat.[351]	question. acceptés	questionnaires complétés
n1	100	4	7	8	12	69	37 (41,6%)[352]
n2	92	6	4	9	10	63	36 (43,9%)
n3	95	7	4	4	22	58	39 (46,4%)
n4	94	2	6	9	21	56	30 (34,9%)
n5	92	2	3	14	15	58	35 (40,2%)
n6	94	1	3	8	17	65	47 (52,2%)
n7	97	5	3	3	20	66	44 (49,4%)
n8[353]	130	4	7	9	47	63	39 (32,8%)
n9	93	2	3	3	13	72	45 (51,1%)
Σ	**887**	**33**	**40**	**67**	**177**	**570**	**352 (43,2%)**
F	100 %	3,7%	4,5%	7,6 %	20%	64 %	39,7 %

Chacun des répondants ayant complété un questionnaire représente un certain nombre d'autres personnes de la population cible. Pour estimer le poids réel de chaque répondant par rapport à chaque unité échantillonnée, une pondération a été effectuée (voir annexe 6.10.).

La marge d'erreur

L'échantillon final est donc le résultat du «terrain» effectué, mais aussi de ses imperfections: les refus, les absences, etc. Il couvre probablement d'autres erreurs comme celles commises dans le dénombrement des logements et de leurs occupants. Tout comme les défaillances en cours d'exploitation (lors du codage ou du traitement informatique) ou les déclarations erronées des répondants, ces défauts ne peuvent ni

---

[350] Cette catégorie inclut les cas de maladie, d'incompréhension linguistique, etc.

[351] Cette catégorie renferme le «refus catégorique» et le «refus personnel».

[352] Il s'agit du pourcentage de réponses par rapport au nombre de personnes éligibles (n1 :89 ; n2 :82 ; n3 :84 ; n4 :86 ; n5 :87 ; n6 :90 ; n7 :89 ; n8 :119 ; n9 :88).

[353] La strate 8 se divise (comme expliqué ci-dessus) en deux pâtés:

strate	total	non-habités	non-éligibles	absences prolongées	refus cat.	question. acceptés	question. complétés
n8-1	72	2	6	3	35	26	14 (21,9%)
n8-2	58	2	1	6	12	37	25 (45,5%)

être retracés ni ajustés. Nous ne pouvons que présumer qu'au total, l'effet est neutre. Seules les erreurs aléatoires de l'échantillonnage peuvent faire l'objet d'une estimation.

La marge d'erreur est estimée selon une formule qui s'accorde aux types d'échantillonnage utilisés. Le type de l'échantillonnage est donc déterminant pour le calcul de toutes les estimations. L'échantillonnage de cette étude a la particularité d'avoir un tirage à trois degrés. Cette catégorie de plan d'échantillonnage complexe semble être propre à des enquêtes de très grande taille (INSEE D89, Levy & Lemeshow 1991 :280). Plusieurs possibilités de calcul se présentent pour ces cas[354], mais ne sont pas jugés adéquats pour cette étude : l'équivalence avec l'échantillonnage aléatoire simple en ce qui concerne l'estimation de l'erreur-type est posée. La marge d'erreur pour un échantillonnage aléatoire simple se calcule comme suit :

$$(1.96 * \sqrt{p*1-p}) / N$$

où *1.96* donne la probabilité de 19 cas sur 20
p est la proportion de personnes ayant un certain comportement
N est la taille d'échantillon

Ce qui donne pour cette étude une marge d'erreur maximale de 5,2% pour une proportion de 50% de personnes montrant le comportement recherché :

$$(1.96*\sqrt{.5*\ 1-.5}) / 352 = .052$$

La première étape de l'échantillonnage est une stratification avec une allocation non-proportionnelle, ce qui produit un effet d'homogénéisation de l'échantillon et amène une sous-estimation de l'écart-type. Afin de contrebalancer cet effet, nous allons appliquer des critères plus sévères lors des analyses multivariées quant au seuil de signification statistique accepté. Traditionnellement, lorsque $p<,05$, la différence est dite «statistiquement significative». Ce seuil de signification permet de raisonnablement exclure que les fluctuations soient dues au hasard. Dans cette étude, nous allons utiliser (sauf exception) une valeur plus contraignante de 1% ($p<,01$).

---

[354] (1) la construction des formules d'une façon récursive, (Dussaix & Grosbras 1993 :51), (2) la technique de «linéarisation» (Levy & Lemeshow 1991 :286). et (3) la «reproduction en plusieurs exemplaires» (*«replication»*).» (Levy & Lemeshow 1991 :192).

Résumé du chapitre 6

La conceptualisation de l'enquête comportait six parties distinctes: **(1)** La conception des questionnaires qui prévoit trois catégories de données, *i.e.* des données factuelles, des perceptions et des préférences/évaluations. Ces données sont obtenues par des questions fermées et préformées. Les échelles d'évaluation sont de 5 points. Un pré-test a été effectué auprès de 40 personnes. **(2)** La détermination de la population cible, qui s'ouvre sur une discussion concernant les trois découpages classiques de l'espace montréalais (la Région métropolitaine de recensement, la Communauté urbaine et la ville de Montréal), aboutit à l'élaboration d'un autre découpage issu d'une analyse hiérarchique en grappes. Cette analyse permet d'isoler l'espace géographique de l'univers de l'enquête. Le « Centre de l'île » renferme ainsi la population cible dont quelques caractéristiques sont ensuite présentées. **(3)** La partie de l'échantillonnage explique le plan d'échantillonnage à trois degrés : une stratification, un tirage aléatoire et un tirage systématique. Les unités primaires sont constituées de secteurs de recensement, les unités secondaires de pâtés de maison et les unités tertiaires de logements. Les personnes sont sélectionnées à l'intérieur des ménages selon une grille d'âge. Une estimation de la taille de l'échantillon de départ prévoyait 842 personnes à joindre. **(4)** Dans la partie couvrant la collecte de données, le terrain proprement dit, les situations d'absence, de refus, de logements non-habités et de rappels sont détaillées. **(5)** La partie consacrée au codage précise essentiellement les catégories de codes employés. **(6)** L'échantillon final est de 352 répondants, le taux de réponse est de 43% et la marge d'erreur maximale de 5,2%. Une description des réponses aux questionnaires (en termes de fréquences) se trouve en annexe 6.12.

«Les tests peuvent apporter la preuve
de l'existence d'un facteur de variation non aléatoire,
ou la non-preuve de cette existence,
mais non la preuve de la non-existence.»
André Vessereau, 1992 :67

Chapitre 7

La réduction : des données aux variables

Ce chapitre donne dans un premier temps un aperçu des données codifiées en 247 variables et des techniques d'analyse utilisées. Dans un deuxième temps, la réduction des variables en facteurs est décrite et présentée pour les determinants recueillis, ainsi que pour les perceptions mesurées. C'est ici que la différenciation de la perception des faits linguistiques à Montréal se concrétise à travers la variation statistique des réponses données.

Aperçu des termes et techniques

La ***forme des variables*** est mise en place lors du codage et reflète «... the type of measurement and the nature of the correspondance between numbers and the events that they represent» (Tabachnik & Fidell 1989 :7). Les échelles de mesure sont de type *nominal* (le chiffre représente un trait non mesurable), *ordinal* (les données se rangent selon un ordre hiérarchique), *dichotomique* (la présence versus l'absence d'un trait) et *métrique* (suivant un ordre continu de chiffres).

Le ***type des variables*** est déterminé par un modèle conceptuel qui les divise généralement en «dépendantes» et en «indépendantes»: il ne s'agit plus de la forme de leurs variantes, mais du statut de la variable lors de l'analyse. La division des données recueillies par le questionnaire suit celle de leur conceptualisation en trois ensembles (les déterminants, les dimensions perceptives et les données intermédiaires, voir la figure 5.1.) :

Les *variables indépendantes* regroupent tous les déterminants potentiels des perceptions : toutes les caractéristiques socio-démographiques des répondants, c'est-à-dire leur âge, leur sexe, leur occupation, leur revenu, la religion de leur éducation ainsi que leur(s) langue(s) maternelle(s), leurs origines et leurs appartenances minoritaires. Elles correspondent aux données démographiques et servent à tester les prédispositions d'appartenance par regroupements sociaux, ce sont les «variables prédictives»[355].

Les *variables dépendantes* représentent les dimensions des perceptions, *i.e.* tout ce qui touche à l'évaluation, l'estimation, le jugement, les opinions, les attitudes, la perception des répondants par rapport à Montréal, aux langues et aux variétés de langues, etc. Ce sont les variantes de ces variables qui permettent de vérifier les hypothèses générales émises. Cette catégorie renferme la majorité des données d'évaluation, de perception et de préférences.

Les *variables intermédiaires* concernent l'identification des répondants et leurs contacts intergroupes. Nous avons présupposé au chapitre 5 que ces deux dimensions occupent un statut intermédiaire entre les déterminants et les dimensions perceptives. Ce statut intermédiaire reste à vérifier.

La ***préparation des données*** sert au contrôle d'erreurs de codification et permet d'évaluer l'ampleur des valeurs manquantes ainsi que de détecter les valeurs extrêmes. La normalité, la linéarité et l'homocédasticité des variables sont des postulats de presque toute analyse basée sur le modèle linéaire, les variables et les

---

[355]«Variables are roughly dichotomized into two major types – independent and dependent – and are taken on subjects [...]. Independent variables (IVs) are the differing conditions [...] to which you expose your subjects, or characteristics [...] the subjects themselves bring into the research

relations entre elles doivent donc les respecter. Quelques repères de cette étape se retrouvent dans les listes des variables et dans l'explication des mesures employées en annexe 7.2. à 7.5.

La ***réduction des données*** constitue une première étape d'analyse. Le but est ici de réduire les 247 variables codifiées (dont 150 variables dépendantes, 48 variables intermédiaires et 49 variables indépendantes). Cette réduction vise surtout une concentration de l'information, c'est-à-dire une limitation de répétitions inefficaces des données. Des fortes covariances et corrélations entre variables indiquent en effet une certaine redondance.

Deux sortes d'analyses ont été utilisées pour regrouper des variables en sous-ensembles cohérents: des analyses bivariées[356], notamment pour les variables nominales, mais sinon surtout des analyses factorielles exploratoires.

L'analyse factorielle exploratoire[357] est ici avant tout utilisée dans le but de réduire le nombre des variables. Les regroupements de variables en facteurs indiquent déjà certaines orientations des résultats à obtenir. Ils désignent un profil des données. Le nombre de facteurs retenus est davantage le résultat d'une décision théorique que d'un automatisme informatique, car il s'agit d'un processus itératif qui oscille entre pertinence théorique et validité statistique. La combinaison de variables en sous-ensembles (facteurs) implique une relative dépendance (corrélation) des variables entre elles, mais aussi une relative indépendance de ces variables par rapport aux autres facteurs. Ainsi, la différenciation des réponses est «résumée» et «concentrée».

La description et la présentation des réductions effectuées sont regroupées selon le type des variables: (1) les variables indépendantes: les caractéristiques socio-

---

situation. IVs are usually considered either predictor or causal variables because they predict or cause the DVs – the response or outcome variables.» (Tabachnik & Fidell 1989 :2).

[356] Il s'agit d'analyses effectuées avec deux variables afin de savoir si elles sont reliées et avec quelle force (des corrélations, le chi carré, le lambda de Goodman-Kruskal, le phi et le V de Cramer).

[357] Ces analyses factorielles sont effectuées avec le logiciel SPSS, les facteurs sont constitués avec le type d'extraction «alpha» (qui cherche la plus grande fidélité à l'intérieur du facteur) et la rotation oblique est faite avec OBLIMIN. Chaque analyse factorielle est présentée ci-dessous avec la mesure d'adéquation de l'échantillonnage des variables (Kaiser-Meyer-Olkin test of sampling adequacy: KMO) et les résultats d'une analyse de fidélité (alpha de Cronbach).

démographiques, l'origine et l'appartenance minoritaire; (2) les variables dépendantes: les perceptions, et (3) les variables intermédiaires: l'identification et le contact. La moyenne et la variance sont indiquées pour chaque nouvelle variable constituée par addition suite à l'analyse factorielle. Une liste des abréviations des variables se trouve en annexe 7.1. ainsi que des tableaux résumant les caractéristiques statistiques de chaque variable conservée (annexe 7.2. à 7.5.).

Les variables indépendantes: les caractéristiques socio-démographiques[358]

Les langues

Le questionnaire prévoit plusieurs indicateurs pour déterminer la langue principale du répondant: la langue du questionnaire (*lq*), la première langue maternelle (*lm1*, question 1), la deuxième langue maternelle (*lm2*, question 1), la première langue parlée à la maison (*lu1*, question 2), la deuxième langue parlée à la maison (*lu2*, question 2) ainsi que la langue maternelle du père et de la mère (*lmp* et *lmm*, question 38).

Toutes les entrées de ces variables et toutes leurs combinaisons possibles donnent une trop grande variabilité pour l'analyse (il y a une trentaine de langues impliquées, ce qui donne pour chaque paire de deux variables une valeur théorique de 900 combinaisons). Évidemment, les calculs réels n'atteignent pas cette grandeur théorique: certaines langues ont été regroupées et certaines combinaisons de langues sont peu probables et d'autres prévisibles.

Ces variables ont donc d'abord été recodifiées en fonction des catégories les plus présentes et pertinentes pour cette étude: le «français», l'«anglais» et les «autres»[359]. Ensuite, des relations entre ces regroupements ont été calculées.

---

[358] La liste des variables indépendantes retenues se trouve en annexe 7.3.

[359] La variable «langue du questionnaire» ne compte que deux variantes (anglais et français).

Ces analyses bivariées montrent une légère prédominance de la variable «première langue parlée à la maison»[360]. Cette «langue d'usage» a une force de prédiction[361] plus élevée sur la variable «langue du questionnaire». Comme cette «langue d'usage» est un fort prédicteur parmi (et pour) les autres variables linguistiques, elle est considérée ici comme étant la «*langue principale*» du répondant.

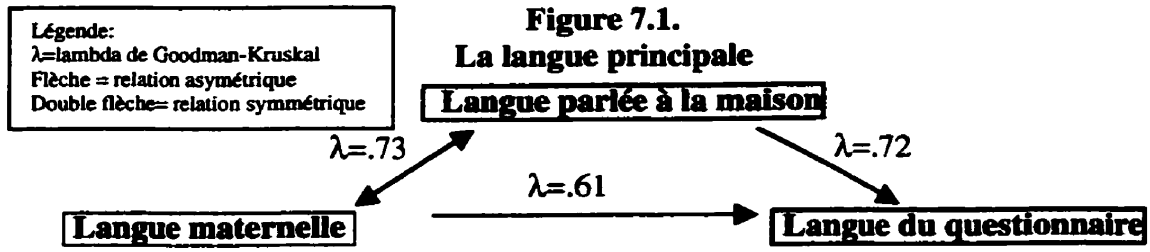


Figure 7.1.
La langue principale

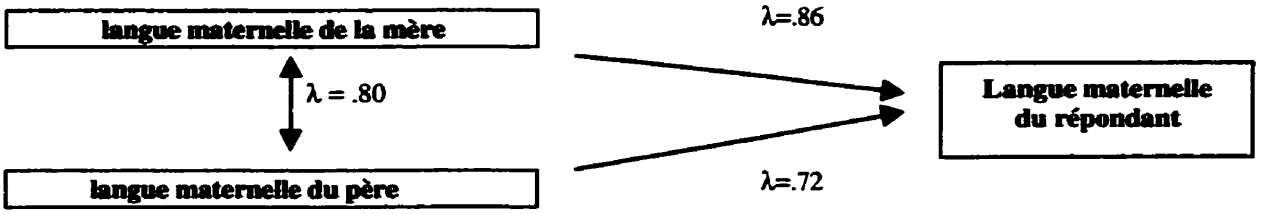
Il peut paraître étrange que la langue parlée à la maison serve de variable-type pour déterminer la langue principale et non pas la langue maternelle (comme il est souvent présupposé). Un autre noyau de fortes relations entre des variables linguistiques, apparu lors des analyses bivariées, pourrait expliquer cette observation: il s'agit des langues maternelles des répondants mises en relation avec les langues maternelles de leurs parents. Ces interrelations forment une sorte de «noyau ancestral» qui placerait la langue maternelle plutôt dans la famille d'origine et non dans la famille actuelle. Et c'est dans la famille actuelle que l'on parle la langue «de la maison», la «langue principale». Ce noyau linguistique «ancestral» constitue ce qu'on peut appeler une «*langue de famille*» représentée par les entrées de la «langue maternelle» du répondant.

---

[360] Les cas des variables «deuxième langue maternelle» et «deuxième langue parlée à la maison» sont peu nombreux et n'ont pas été inclus dans les tests bivariés. (La deuxième langue maternelle a été indiquée dans 42 questionaires, donc par 11,6% des répondants. Pour la deuxième langue d'usage il y a 59 réponses, donc 16,8% des répondants).

[361] Les «prédictions» réfèrent à la mesure du lambda de Goodman-Kruskal qui compare les erreurs d'une prédiction basée sur la distribution des variables. Cette mesure asymétrique permet de déterminer la force et la direction d'une relation entre les variables.

Figure 7.2.
La langue de famille



Ainsi, la «première langue maternelle» a été conservée en tant que variable représentatrice de la «langue de famille»[362] et la «première langue parlée à la maison» comme «langue principale»[363], même si la dénomination ne changera guère. Ces deux variables linguistiques seront donc introduites dans les analyses multivariées: la langue d'usage (la «langue principale») et la langue maternelle (la «langue de famille»). Elles représentent dorénavant les points d'accès pour circonscrire et regrouper les langues importantes des répondants.

Les trois entrées initiales («anglais», «français» et «autre») ont dû être polydichotomisées pour fins d'analyse[364]. Les langues des Montréalais sont donc représentées par quatre variables: *lm1a* (première langue maternelle anglaise), *lm1f* (première langue maternelle française), *lu1a* (première langue d'usage anglaise), *lu1f* (première langue d'usage française). Chacune de ces variables polydichotomisées renferme le fait d'avoir une langue particulière comme langue maternelle ou langue d'usage versus le fait d'en avoir une autre. La variable *lm1a* par exemple inclut les répondants ayant l'anglais comme première langue maternelle par opposition aux répondants ayant le français ou une toute autre langue comme première langue maternelle. Le bilinguisme déclaré des répondants entre en ligne de compte en tant

---

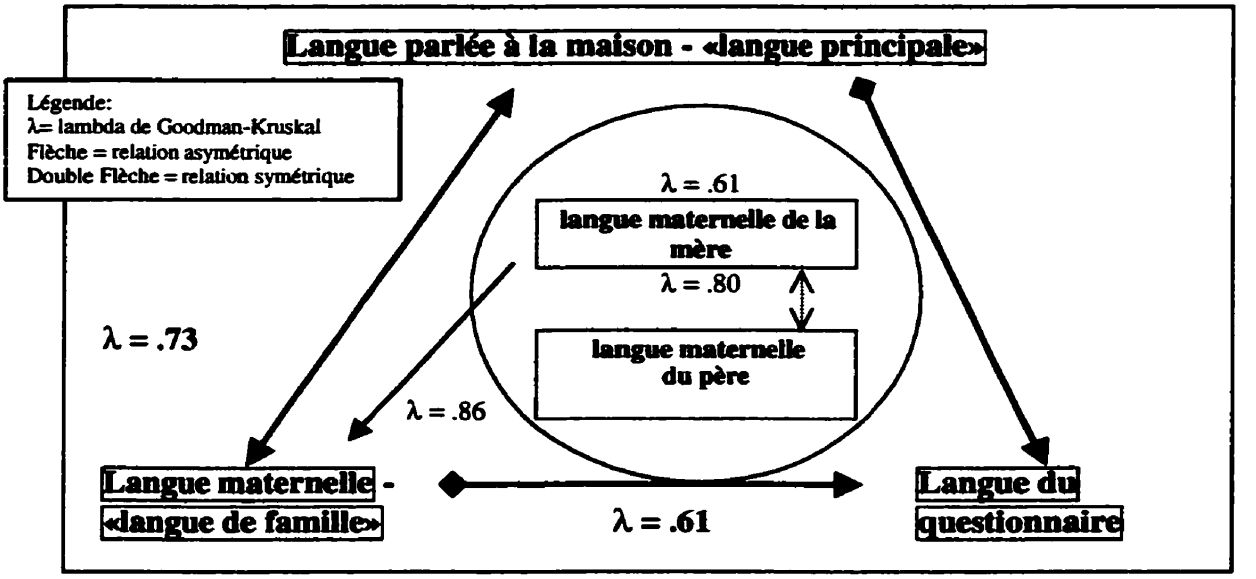
[362] Comme la prédiction de la langue maternelle de la mère est plus forte (λ=.86) que celle du père (λ=.72), la langue de famille du répondant est donc avant tout la langue de la mère, soit la langue «maternelle».

[363] Les deux variables se recoupent beaucoup, mais il y a des écarts non négligeables. La «langue de famille» diffère surtout de la «langue principale» dans la catégorie «langues autres»: 42% des répondants ayant une langue maternelle «autre» parlent soit l'anglais (23%) soit le français (18%) en tant que langue d'usage, tandis que chez les «Francophones» et les «Anglophones» il s'agit à 96% de la même langue.

[364] La polydichotomisation est une re-codification de variables (multi-) nominales en variables dichotomiques (une variable ayant k catégories est dichotomisée en k-1 variables, Tabachnik & Fidell 1996 :581) afin de permettre des analyses de régression hiérarchique.

qu'indicateur du contact interlinguistique (voir «les variables intermédiaires» ci-dessous). Le schéma suivant résume et complète les relations déjà décrites:

Figure 7.3 : Les variables linguistiques



Le niveau socio-économique

Les trois indicateurs du niveau socio-économique ont été conservés avec peu de transformations: (1) *l'éducation*, réduite en une échelle nominale de quatre points[365], (2) *le revenu* annuel du ménage, regroupé en quatre niveaux, et (3) *le domaine professionnel* (1 :gestion et affaires, finances et administration; 2 :sciences naturelles, appliquées et sciences de la santé; 3 :sciences sociales ; 4 :arts et loisirs; 5 :vente, services, machinerie, secteur primaire, fabrication et services d'utilité publique; 0 :sans travail). Ces domaines représentent un segment du Code National des Professions[366] à quatre chiffres. Seulement le chiffre indiquant le *domaine* du travail a été retenu. Ici encore, une polydichotomisation a été effectuée. Elle oppose le fait d'avoir un travail dans un des cinq domaines au fait d'en avoir dans un des autres domaines ou de ne pas en avoir. La variable précisant le revenu annuel du ménage compte 5,4% de données manquantes. Comme il s'agit d'une variable relativement

[365] Trois répondants se sont classés dans la catégorie «autre». Les trois autres formations indiquées ont été retracées et recodées selon la grille du Code national des professions. Un niveau d'éducation correspondant à l'échelle proposée dans le questionnaire a été estimé et remplacé.

[366] Voir la «Classification nationale des professions», Ministre des Approvisionnements et Services Canada, 1993.

importante, ces données manquantes ont été transformées en une entrée dichotomique (présence versus absence de données) afin de composer une variable additionnelle[367] qui permet de tester l'effet de ces omissions sur les résultats d'analyse.

L'âge, le sexe et la religion

Le *sexe* des répondants a été codifié en une variable unique avec deux entrées. La variable continue de *l'âge* a été répartie en «groupes d'âge»[368].

Afin de rendre compte d'une certaine *tradition religieuse* plutôt que d'une conviction théologique ponctuelle, nous avons demandé aux répondants si leur éducation avait été religieuse et, si oui, de quelle confession il s'agissait. Cet indice sur la religion a été regroupé d'abord en trois entrées: «aucune», «catholique» et «autre». La trop faible présence des non-Catholiques dans la répartition de ces catégories de religions[369] justifie néanmoins le recodage dichotomique de l'affiliation religieuse en «catholique» versus «non-catholique». Les réponses à la question sur la pratique religieuse et celle sur le degré de croyance des répondants n'ont pu être retenues parce qu'elles montraient trop peu de variation[370]. La relation entre langue maternelle et éducation religieuse n'est pas jugée assez forte pour supprimer des données ou pour constituer des variables plus complexes[371].

---

[367] Cette variable (*Revdicho*) entre seulement en ligne de compte si un effet des omissions a pu être constaté. Son absence dans les résultats escomptés signale donc aucun effet systématique de l'absence de donnée.

[368] Les regroupements se trouvent dans la liste des variables (voir annexe 7.3.). La variable continue a néanmoins servi pour le calcul de beaucoup d'indices. Les 16 données manquantes ont été remplacées ici (sauf pour deux cas) avec la somme des années passées sur l'île de Montréal (question 15) et des années passés ailleurs (question 18), ce qui représente un «well-educated guess» (Tabachnik & Fidell 1989 :61).

[369] 205 Catholiques, 49 autres, 74 sans éducation religieuse et 24 qui n'indiquent rien.

[370] Il s'agit des questions 36 (pratique religieuse) et 37 (degré de croyance), voir annexe 6.1. et 6.2. Seulement 24% de tous les répondants disent pratiquer leur religion «parfois» (12,5%), «souvent» (4,5%) ou même «très souvent» (7,1%). Le restant des 76% la pratique «rarement» (24%), «jamais» (30%) ou sont sans tradition religieuse (22%). Le degré de croyance déclaré par les répondants est plus égal dans sa distribution (25,3% de non-croyants, 16,6% de peu croyants, 22,4% de moyennement croyants, 20,6% d'assez croyants et 15,1% de très croyants). Les deux distributions ne remplissent pas les conditions de la normalité des distributions: la première (pratique religieuse) pour l'asymétrie (zasym = 6,7) et la deuxième (degré de croyance) pour l'aplatissement (zapla = -4,9), voir annexe 7.2.

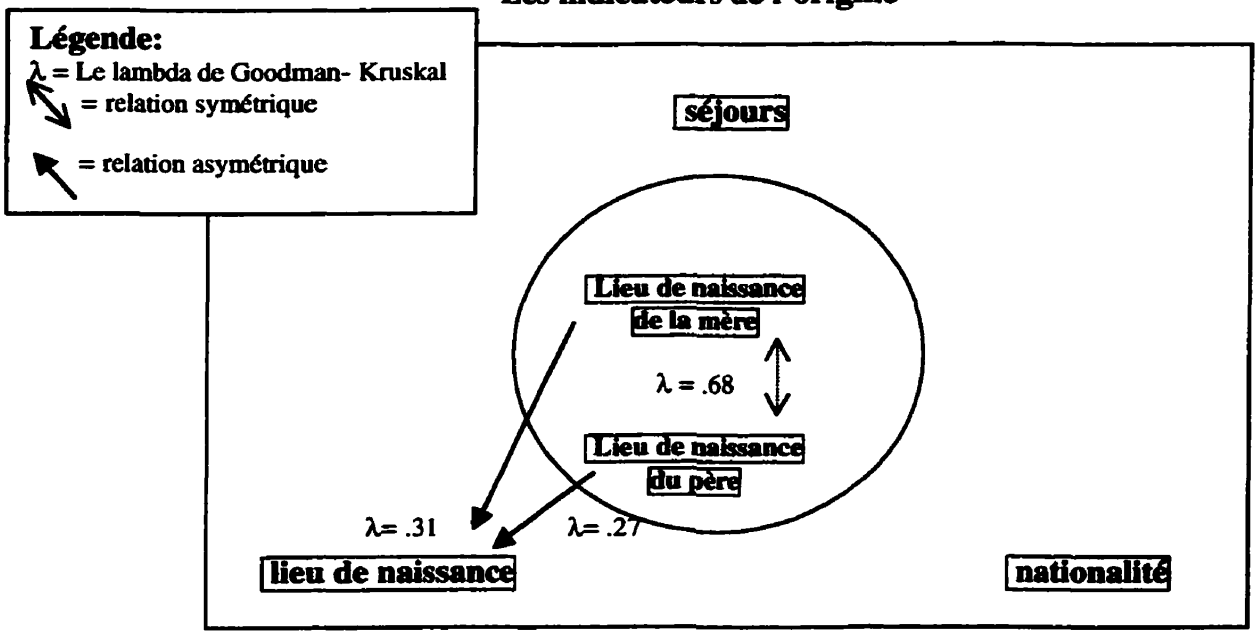
[371] La relation positive entre le catholicisme et la langue française était déjà un des sujets du chapitre 1. Dans nos données, la relation entre le fait d'avoir été éduqué dans la religion catholique et d'avoir pour première langue maternelle le français est de phi = ,47.

L'origine et les migrations

L'origine a été mesurée au moyen de plusieurs variables : le lieu de naissance du répondant, le lieu de naissance de son père et de sa mère, la (les) nationalité(s) du répondant, son séjour ailleurs et le nombre d'années qu'il a vécu sur l'île de Montréal[372]. Ces variables étaient présumées former une image d'ensemble de l'historique migratoire ou sédentaire du répondant.

La *nationalité*[373] et les *lieux de naissance* (du répondant et de ses parents) ont été recodifiés en variables nominales («Canada», «Québec» et «ailleurs») et ensuite polydichotomisés en quatre variables: *Nat1can* (première nationalité canadienne), *Nat1qué* (première nationalité québécoise), *Naisscan* (lieu de naissance canadien hors Québec), *Naissqué* (lieu de naissance au Québec). Les lieux de naissance des parents sont fortement corrélés entre eux ainsi qu'avec le lieu de naissance du répondant (voir la figure 7.4.).

Figure 7.4.
Les indicateurs de l'origine



[372] Les variables précisant le quartier de résidence ainsi que les autres quartiers de résidence sur l'île de Montréal étaient prévues pour compléter le profil migratoire ou sédentaire du répondant. Néanmoins, elles ont été éliminées dès cette première étape d'analyse, notamment à cause d'une trop grande complexité de leurs interrelations.

[373] La deuxième nationalité n'a pas été prise en compte car 89,5% des répondants n'en ont pas indiqué.

Les 12 variables résumant les *séjours à l'extérieur* de l'île de Montréal ont été transformées plusieurs fois[374] pour être finalement réduites en trois variables d'anciens lieux de résidence (au «Canada», au «Québec» ou «ailleurs») avec une entrée dichotomique : *Secan* (séjour au Canada hors Québec), *Sequé* (séjour au Québec hors Montréal[375]), *Seailleu* (séjour ailleurs qu'au Canada).

Ainsi, les variables mesurant les séjours, les lieux de naissance et la nationalité représentent des faits non-reliés et donc différents. Tous ces aspects vont représenter l'origine du répondant, aucun «profil» de migration n'ayant pu être établi.

Il n'en va évidemment pas de même pour les lieux de naissance «de famille». Les lieux de naissance des parents sont assez fortement interreliés (voir la figure 7.4. ci-dessus). Néanmoins, le rapport avec le lieu de naissance du répondant est moins fort. Le côté «ancestral» de l'origine sera donc uniquement représenté par le lieu de naissance du répondant – les parents restent à l'arrière-plan tout comme pour la «langue de famille»[376]. Les données de la variable «lieu de naissance» représenteront donc le *«lieu d'origine ancestral»* lors des analyses subséquentes.

Les minorités

La question sur le sentiment d'appartenance à un *groupe minoritaire* était ouverte et a donné lieu à des réponses diverses et disparates. Ces réponses ont d'abord été recodifiées en une seule variable nominale avec cinq entrées: une minorité «francophone», «anglophone», «québécoise», «linguistique ou d'origine (autre ou générale)» et «autre», puis chaque entrée est ensuite polydichotomisée en cinq variables : *Minfph* (sentiment d'appartenir à une minorité francophone), *Minaph* (sentiment d'appartenir à une minorité anglophone), *Minque* (sentiment d'appartenir à une minorité québécoise), *Minling* (sentiment d'appartenir à une minorité linguistique ou géographique autre que celles mentionnées, *i.e.* une minorité

---

374 Différentes transformations (dont celle en variable nominale représentant des regroupements – obtenus grâce à une analyse en grappes - d'un indice de l'importance relative des séjours par rapport à l'âge) se sont révélées inutiles: aucun profil de migration ayant pu être établi.

375 Cette variable ne prend en compte que les séjours québécois ***en dehors*** de la région montréalaise.

376 Les renseignements sur les lieux de naissance des parents du répondant comptent malheureusement trop de données manquantes (34,3% pour le lieu de naissance de la mère et 36,3% pour celui du père) pour servir à la compilation d'une variable plus complexe.

«ethnique») et *Minaut* (sentiment d'appartenir à une minorité autre que géographique ou linguistique, par exemple «Noir» ou «lesbienne»).

Différents aspects des variables indépendantes ont été revus pour contrôler leur conformité aux postulats des analyses à effectuer: les données manquantes, les valeurs extrêmes et les distributions. Les variables indiquant le revenu et le domaine professionnel ont été doublées d'une version dichotomique. Toutes les autres variables disposent d'un pourcentage de 97 à 100% de réponses éligibles. Les regroupements d'âge, de scolarité et de revenu ont été comprimés afin d'équilibrer les entrées parmi les variantes. Aucune valeur extrême n'a été decelée (voir annexe 7.3.).

Les variables dépendantes: les perceptions[377]

Les perceptions linguistiques se regroupent en quatre dimensions : l'évaluation du français et de l'anglais, le rapport à la norme, la perception de la ségrégation et l'association linguistico-économique (voir chapitre 5)[378].

La perception des langues

La perception du français de France est un aspect qui mesure en fait le rapport à la norme. Néanmoins, elle va être décrite dans cette partie (ne concernant conceptuellement que la perception de l'anglais et du français parlé au Québec) parce que les trois évaluations linguistiques ont été mesurées de la même manière.

La perception des langues se mesure à travers l'attribution des qualités («sympathique», «éduqué», «beau», «nuancé», «mélodieux», «distingué», «précis», «chaleureux», «dynamique»), à des degrés croissants («pas du tout», «peu», «moyennement», «assez», «tout à fait»), au «français parlé au Québec», au «français

---

[377] Une liste des variables dépendantes avec leurs caractéristiques se trouve en annexe 7.4.

[378] Nous avions prévu un volet sur les préférences personnelles des répondants dans le questionnaire. Néanmoins, la question du degré d'appréciation de qualités personnelles (question 20) ainsi que celle de la pratique linguistique des répondants (question 21) n'ont pu être retenues. La question 20 a une distribution trop asymétrique, très probablement à cause du fait que les adjectifs étaient tous positifs. La question 21 par contre s'est révélée trop variée (la cohésion des facteurs extraits n'étant pas assez forte) pour être regroupée. Ces questions étaient censées témoigner d'une différenciation des goûts et pratiques aux sein des Montréalais.

parlé en France» et à «l'anglais parlé à Montréal» (voir une comparaison des adjectifs sélectionnés en annexe 5.2. et les questions 26, 27 et 28 du questionnaire en annexe 6.1.et 6.2.).

Le choix des adjectifs étant motivé par leur emploi dans d'autres études antérieures[379] ainsi que par leur fréquence dans le parler quotidien[380], de fortes corrélations des variables selon ces sources étaient attendues. L'analyse factorielle a par contre regroupé les adjectifs utilisés dans deux autres ensembles, qualifiés de «traits de statut» et «traits de solidarité»[381]. Le regroupement des adjectifs étant le même pour les deux variantes françaises et les mesures de fiabilité étant fortes, « sympathique», «chaleureux» et «dynamique» sont dorénavant considérés comme des traits de solidarité et «éduqué», «beau», «nuancé», «mélodieux», «distingué» et «précis» des traits de statut (voir les tableaux 7.1. et 7.2.).

Les tableaux des pages suivantes permettent de détailler certaines caractéristiques des facteurs retenus. Comme précisé au début du chapitre, ces facteurs sont constitués grâce à l'extraction «alpha» qui «tente de maximiser la fidélité à l'intérieur de chaque facteur» (Durand 1995 :6). Suite à cette extraction, une rotation permet d'optimiser les corrélations et rend l'interprétation plus facile (la rotation oblique OBLIMIN a été choisie ici). Le Kaiser-Meyer-Olkin test (KMO) indique la cohérence et l'acceptabilité de la solution factorielle[382]. Les variables qui appartiennent à un facteur sont listées dans la colonne. Les saturations factorielles permettent d'évaluer l'importance de chaque variable dans le facteur. Le résultat de l'analyse de fidélité (Alpha standardisé de Cronbach) rend compte de la cohérence

---

[379] Entre autres: Lambert *et al.* 1960, Gardner & Lambert 1972, D'Anglejan & Tucker 1973, Taylor & Jaggi 1974, Méar-Crine & Leclerc 1976, Kalin & Rayko 1980, Genesee & Holobow 1989. Un aperçu des adjectifs utilisés dans toutes ces études figure en annexe 5.2. et 5.3.

[380] Une analyse de contenu du corpus *Montréal 84* a permis d'extraire de 57 entrevues des échelles de valeur différentes dont l'esthétique et la normative ont été les plus fréquentes (annexe 5.2.).

[381] Les ensembles de traits «de statut» et «de solidarité» se retrouvent dans beaucoup d'études sur les attitudes mais des adjectifs ou traits regroupés sous ces étiquettes peuvent être très différents. Pour le statut, «distingué» et «éduqué», employés dans l'étude présente se retrouvent dans Genesee & Holobow (1989), Méar-Crine & Leclerc (1976), D'Anglejan & Tucker (1973). Pour les traits de solidarité, c'est surtout «sympathique» qui est employé par quasiment toutes les études (voir annexe 5.2.).

[382] L'acceptabilité statistique de la solution commence avec la valeur .5 et augmente graduellement jusqu'aux valeurs excellentes de .9 et plus.

interne du facteur. L'échelle des nouveaux facteurs précise la moyenne et la variance commune des variables incluses.

Tableau 7.1.
L'évaluation du français québécois ; KMO: ,91376

Facteur	Variables	Analyse	Alpha Std.	Nom
1 Solidarité		Saturations factorielles*	,8953	*FquéSol*
	chaleureux	,96833		
	dynamique	,84430		
	sympathique	,58555		
Echelle:	Moyenne: 11,47; Variance: 8,96			
2 Statut		Saturations factorielles*	,9087	*FquéSta*
	éduqué	,85726		
	distingué	,84629		
	précis	,79344		
	beau	,69164		
	nuancé	,63545		
	mélodieux	,52904		
Echelle:	Moyenne: 17,88; Variance: 31,82			

*Extraction «alpha», rotation oblique OBLIMIN

Tableau 7.2.
L'évaluation du français de France ; KMO: ,84750

Facteur	Variables	Analyse	Alpha Std.	Nom
1 Solidarité		Saturations factorielles*	,8014	*FFSol*
	chaleureux	,97311		
	sympathique	,67735		
	dynamique	,53238		
Echelle:	Moyenne: 9,86; Variance: 6,71			
2 Statut		Saturations factorielles*	,8474	*FFSta*
	éduqué	,79313		
	précis	,72180		
	beau	,67727		
	mélodieux	,63242		
	distingué	,55150		
	nuancé	,45682		
Echelle:	Moyenne: 22,67; Variance: 18,53			

*Extraction «alpha», rotation oblique OBLIMIN

Les évaluations de l'anglais par contre ont été réduites en une seule variable (tableau 7.3.). L'anglais a été perçu beaucoup plus uniformément que les parlers français. Il y a là probablement un certain effet d'habituation au questionnaire qui vise à plusieurs reprises les différences de français. En outre, il est plus facile d'évaluer une variété de langue par rapport à une autre variété de cette même langue que de comparer deux variétés d'une langue avec une autre langue. Mais ces raisons n'expliquent pas entièrement la particularité de la différence, à savoir une plus grande *uniformité* de l'évaluation de l'anglais[383].

Tableau 7.3.
L'évaluation de l'anglais de Montréal ; KMO: ,91285

Facteur	Variables	Analyse	Alpha Std.	Nom
1 Anglais		Saturations factorielles*	,9244	*Angltot*
	beau	,82000		
	distingué	,80582		
	nuancé	,79444		
	chaleureux	,78122		
	mélodieux	,75715		
	éduqué	,74035		
	dynamique	,73585		
	sympathique	,73485		
	précis	,66288		
Echelle:	Moyenne: 27,75; Variance: 47,09			

*Extraction «alpha», sans rotation

Ainsi, il est plus probable qu'il s'agisse d'un phénomène inhérent à la problématique posée dans cette étude: la norme du français étant tellement questionnée, re-examinée et surveillée (voir chapitre 4) qu'une évaluation différentielle des deux variétés de français semble plus naturelle que celle de l'anglais. L'anglais est plutôt un sujet d'actualité qui ne se concentre que très rarement sur la qualité de la langue, mais plutôt sur la présence de ses locuteurs.

---

[383] Les évaluations de l'anglais par des Anglophones ne se distinguent pas beaucoup des évaluations de tout l'échantillon de répondants. La moyenne des évaluations pour tous les adjectifs est la même (moyenne =3,4) et l'écart-type varie à peine (0,89 et 0,86). Les 8 adjectifs ne montrent pas beaucoup de variation entre eux: les moyennes chevauchent entre 2,7 (mélodieux) et 3,4 (dynamique) pour tout l'échantillon et entre 2,7 (mélodieux) et 3,6 (sympathique) pour les répondants anglophones seulement. Les coefficients de variation sont donc pour tout l'échantillon de 0,25 et pour les Anglophones de 0,26. Le test du chi^2 est non significatif entre les regroupements linguistiques et les évaluations de l'anglais.

Comparé aux deux variétés de français, l'anglais sert plutôt de point de référence - quelque soit la langue d'origine du répondant.

L'évaluation des trois parlers (français parlé au Québec, français parlé en France, anglais parlé à Montréal) donne ainsi lieu à cinq variables : la perception du français québécois quant à ses traits de solidarité (*Fquésol*), celle du français québécois pour ses traits de statut (*Fquésta*), l'évaluation du français de France pour ses traits de solidarité (*FFsol*) et pour ses traits de statut (*FFsta*), ainsi que la perception positive de l'anglais parlé à Montréal (*Angltot*).

La perception de la norme

La perception de la norme a été mesurée à travers l'évaluation du français de France (décrite ci-haut), à travers l'évaluation du contrôle et de la maîtrise du parler ainsi qu'à travers des opinions sur le parler des Français de France[384].

La question 25 demande l'autoévaluation des répondants quant à leur degré de surveillance linguistique dans différentes situations[385]. Cette question était destinée à faire le point entre un usage stylistique plus surveillé (avec les étrangers ou les enfants par exemple) et un usage moins surveillé. La covariation était trop forte pour extraire plusieurs facteurs: ceux qui admettent surveiller leur langue disent le faire d'une manière équilibrée dans toutes les situations. Il convient de souligner encore une fois que cette introspection n'est pas un indice authentique d'un véritable respect des normes, mais certainement de la *volonté* de ce respect (voir chapitre 5). Le contrôle de son propre parler se reflète donc dans la variable *Norme* qui résume le

---

[384] Une question supplémentaire, ouverte, sollicite des qualificatifs afin de distinguer les deux parlers français (question 22). Les caractéristiques données sont multiples et diverses (265 regroupements d'adjectifs dans 36 catégories lors de la codification). Une analyse de contenu préliminaire par rubrique résulte dans différentes «échelles»: esthétique, normative, d'accessibilité, de vitesse, d'évolution, de morale, sociale, d'éducation, de solidarité, de statut, d'une valeur relative et autres. La complexité des rapports entre ces adjectifs mérite d'être examinée beaucoup plus en détail, ce qui dépasse le cadre de cette recherche. Ces variables n'ont donc pas été retenues dans les analyses subséquentes.

[385] Question 25: «Est-ce qu'il vous arrive de surveiller votre français... au travail ou aux études...dans votre voisinage... dans votre vie sociale... à la maison... lorsque vous parlez avec des enfants... lorsque vous parlez avec des étrangers». Cette question est différente selon la langue du questionnaire (concernant une fois l'anglais et une fois le français). Elle semble quand même avoir une assez grande covariance dans son ensemble. La réduction des variables a donc été effectuée sur tout le corpus, des éventuelles différences causées par la langue du questionnaire seront systématiquement évaluées.

degré de toutes les situations de surveillance indiquées. Dans l'ensemble, ces situations peuvent être considérées comme étant plutôt «informelles». La volonté de surveiller son parler, même dans des situations peu formelles, représente un indice d'insécurité linguistique : elle reflète l'écart ressenti, donc conscient, entre son propre parler et une norme linguistique à adopter (voir aussi le chapitre 4).

Tableau 7.4.
L'autosurveillance linguistique; KMO: ,89646

Facteur	Variables	Analyse	Alpha Std.	Nom
1 Surveillance linguistique		Saturations factorielles*	,9408	*Norme*
	vie sociale	,92774		
	voisinage	,89140		
	étrangers	,84479		
	travail	,82404		
	enfants	,81512		
	maison	,80999		
Echelle:	Moyenne: 20,04; Variance: 46,32			

*Extraction «alpha», sans rotation

La perception des Français de France a été mesurée à travers l'évaluation des différences avec les Francophones du Québec. La perception d'une différence entre les Français de France et les Francophones du Québec constitue un seul facteur composé de trois variables: ils sont différents, ils ne se mélangent pas facilement et leur parler montre beaucoup de différences (tableau 7.5.).

Tableau 7.5.
Les Français de France et les Francophones du Québec; KMO: ,63273[386]

Facteur	Variables	Analyse	Alpha Std.	Nom
1 Différences		Saturations factorielles*	,6143	*FFphdiff*
	Entre Français et Francophones	,63302		
	Entre français québ. et français de France	,60437		
	Français et Francophones se mélangent peu	,49137		
Echelle:	Moyenne: 9,88 ; Variance: 6,67			

*Extraction «alpha», sans rotation

Il est intéressant de constater que la perception d'une différence entre les *personnes* et la perception d'une différence entre le *parler* de ces personnes montre une telle covariation que ces variables puissent constituer un seul facteur : *FFphdiff*.

Ce facteur témoigne donc encore une fois du fait que la perception confond délibérément un locuteur avec sa langue (chapitre 2).

Quant à la maîtrise du français, l'opinion qu'elle est meilleure chez les Français de France et celle qu'elle est faible chez les élèves montréalais ont été gardées en deux variables distinctes : *FFmaît* et *Normélè*. Ces deux variables sont aussi des indicateurs d'une certaine insécurité linguistique, puisqu'elles rendent toutes les deux compte d'un écart ressenti entre une variété légitime et sa maîtrise par les locuteurs de la communauté (chapitre 4).

Le rapport à la norme mesuré ici se rapporte donc d'un côté à l'autoévaluation des répondants de leur volonté de conformité à une variété légitime (*Norme*), à l'évaluation d'une différence entre une variété reconnue légitime et celle parlée dans la communauté (*FFphdiff*) ainsi que de deux autres mesures d'un écart ressenti entre une variété légitime et celle maîtrisée dans l'endogroupe (*Normélè* et *FFmaît*).

La perception de la ségrégation à Montréal

La perception d'une certaine ségrégation à Montréal a été mesurée à travers les opinions et évaluations de différents aspects résidentiels, linguistiques et socio-économiques de la vie montréalaise : la présence numérique des groupes linguistiques à Montréal ainsi que leur présence dans les quartiers, l'estimation de degrés de richesse de différents quartiers, les opinions sur la différence entre les groupes linguistiques et sur la division résidentielle à Montréal.

La présence des groupes linguistiques à Montréal

La carte géographique reproduite dans le questionnaire subdivise l'île de Montréal en différents quartiers et circonscriptions urbaines. Les répondants devaient désigner la langue parlée majoritairement dans chacune de ces circonscriptions géographiques : «anglais», «français» ou «ni l'un ni l'autre»[387]. Le consensus des répondants quant à cette évaluation linguistique est grand et varie seulement de 36% à

---

[386]Cette mesure se réfère à une analyse factorielle qui a été effectuée avec d'autres variables de la question 30. Les autres facteurs issus de cette analyse n'étaient néanmoins pas fiables.

[387]Question 10: «La carte géographique suivante représente l'île de Montréal. Selon vous, quelle langue serait majoritaire dans les différents quartiers et villes? Indiquez un *A* pour «majoritairement anglais», *F* pour «majoritairement français» et *N* pour «ni l'un ni l'autre».»

96% sur la valeur modale (voir le tableau 7.6.). Ce consensus généralisé sur «*la* langue du quartier» montre que la ségrégation, ou sa perception, est bien ancrée dans les habitudes des Montréalais.

Tableau 7.6.
Consensus dans l'évaluation de la langue majoritaire de différents quartiers et villes de l'île de Montréal

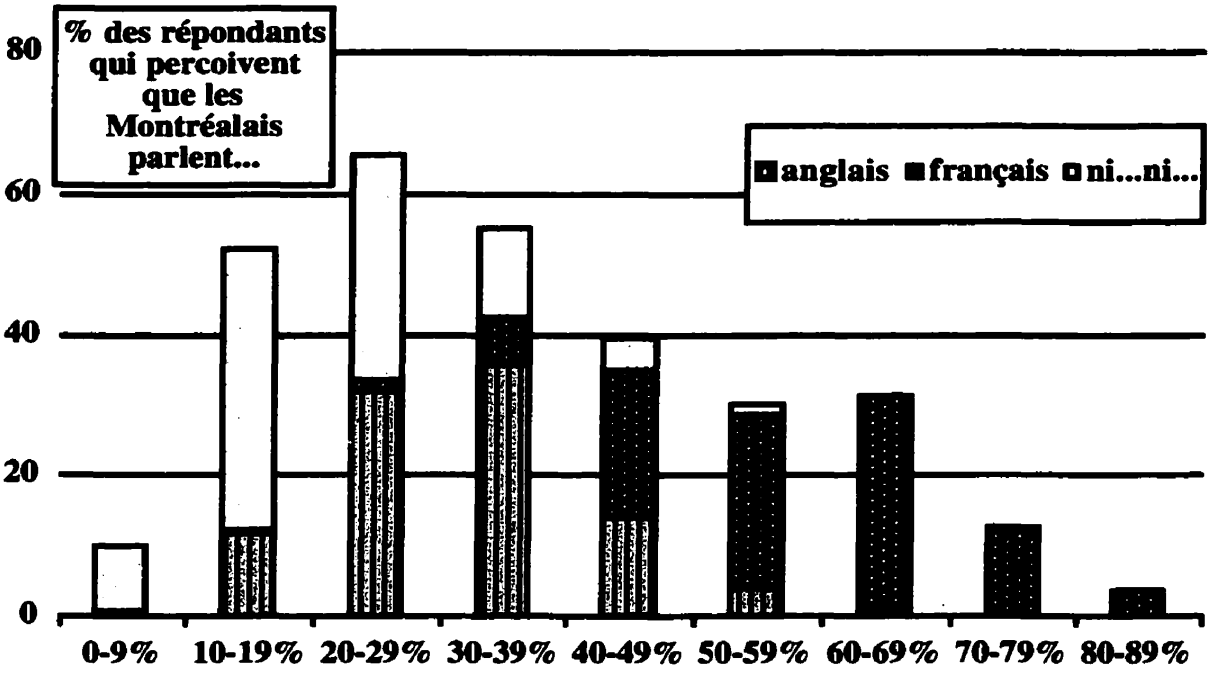
Valeur modale	Quartiers	% réponses valides
anglais	Westmount	96%
français	Point aux Trembles	96%
	Hochelaga	95%
	Montréal-Est	94%
anglais	Beaconsfield	88%
	Hampstead	87%
français	Rosemont	87%
	Anjou	85%
	Villeray	83%
	Plateau MontRoyal	83%
	Ahuntsic	81%
anglais	Roxboro	75%
	Pointe-Claire	74%
	Senneville	69%
français	Montréal-Nord	67%
	Verdun	65%
	Outremont	62%
	LaSalle	57%
ni..ni..	St.Léonard	55%
anglais	Côte-des-Neiges	51%
français	Lachine	49%
ni..ni..	Centre-Ville	44%
français	Sud-Ouest	42%
	St.Laurent	36%

La variation des variables étant minimes, seulement trois variables continues[388] ont été formées indiquant le nombre de quartiers perçus comme majoritairement anglophone, francophone ou ni l'un ni l'autre: *Aph*, *Fph* et *Niniph*.

[388] Les trois variables montrent un pourcentage relativement élevé de données manquantes (environ 8%). Des variables «jumelles» ont été créées pour déceler s'il s'agit d'une omission systématique: les données manquantes ont été remplacées par la moyenne générale de chaque variable: *Aph1*, *Fph1* et *Niniph1* (voir annexe 7.4.). Un tel effet (s'il y a lieu) sera décrit dans les résultats (chapitre 8).

Une autre question rend compte de la perception des majorités linguistiques, mais en termes numériques: la présence des groupes linguistiques en pourcentages [389]. La variation de ces réponses est par contre très grande : elle s'étend pour l'anglais entre 5% à 65%, pour le français entre 15% et 85% et pour les autres langues entre 0% à 70%. S'il y a un consensus général sur les langues majoritaires des quartiers, il y en a très peu sur l'ampleur numérique de cette présence linguistique. Les pourcentages obtenus ont été conservés en tant que variables continues: *Anglpres*, *Franpres* et *Ninipres* [390].

Figure 7.5.
Perceptions de la présence numérique des groupes linguistiques à Montréal



Cette figure illustre les différentes proportions des groupes linguistiques présents à Montréal telles que perçues par les répondants.

---

[389] La question 11 interroge sur «la proportion de personnes de langue maternelle française, anglaise ou celle des personnes qui ne parlent ni l'une ni l'autre comme langue maternelle».

[390] Dans 44 cas, les trois réponses à la question 11 ne totalisent pas 100%. Ces cas ont été recalculés (en respectant les proportions) afin de les rendre comparables aux autres réponses.

La ségrégation linguistique

La perception des différences entre Anglophones et Francophones a été évaluée à travers trois énoncés de la question 29[391]. Une analyse factorielle a permis de valider la présence d'un seul facteur avec les variables mesurant l'opinion d'une différence entre les groupes et celle de peu de mélange entre les deux. Ces énoncés représenteraient «les deux solitudes » par le biais d'une variable nommée *SLdiff*. La troisième variable mesurant l'opinion voulant que Montréal se divise en deux, a été conservée à part : *SLmont*. Si les Anglophones et les Francophones sont considérés comme deux groupes distincts, ils ne divisent pas pour autant la ville en deux morceaux...

Tableau 7.7.
La perception des différences
entre Anglophones et Francophones à Montréal ; KMO ,72951[392]

Facteur	Variables	Analyse	Alpha Std.	Nom
1 Les deux solitudes		Saturations factorielles*	,7818	*SLdiff*
	Anglophones-Francophones diffèrent	,81896		
	Anglophones-Francoph. se mélangent peu	,70689		
Echelle:	Moyenne: 6,14; Variance: 5,53			
2 Montréal divisé en deux				
	Montréal se divise en deux	-	-	*SLmont*
Echelle:	Moyenne: 2,92; Variance: 1,86			

*Extraction «alpha», rotation oblique OBLIMIN

Les onze variables ainsi constituées représentent trois aspects différents de la ségrégation linguistique et résidentielle: la perception de la présence linguistique dans différents quartiers et villes de l'île de Montréal (*Aph, Fph, Niniph*), la perception de la présence numérique des langues à Montréal (*Anglpres, Franpres, Ninipres*) ainsi que la perception d'une distance linguistique (*SLdiff, SLmont*). Chacun de ces aspects

[391]La question 29 demande le degré d'accord («pas du tout d'accord», «un peu d'accord», «moyennement d'accord», «assez d'accord» et «tout à fait d'accord») avec plusieurs énoncés, dont: «Montréal se divise en deux parties: une anglophone, une francophone»; «Les Anglophones et les Francophones sont très différents»; «Les Anglophones ne se mélangent pas facilement avec les Francophones».

[392] «Les deux solitudes» constitue un facteur d'une analyse factorielle exploratoire effectuée avec les variables présentées dans la section «ségrégation linguistico-économique» (tableau 7.9.).

représente une réalité différente de la ségrégation linguistique telle que perçue par les Montréalais.

Plusieurs tests ont été réalisés afin de contrôler l'influence des données manquantes ainsi que de la distribution des variables. La variable précisant le nombre de quartiers perçus comme majoritairement ni anglophone ni francophone (*Niniph*) ainsi que la variable qui donne le pourcentage d'une présence numérique des autres langues (*Ninipres*) montrent des asymétries plus ou moins fortes dans leur distribution. Comme il s'agit dans les deux cas de données qui en complètent d'autres, elles ont été conservées sans modification. Le calcul de la distance de Mahalanobis pour toutes les variables de la ségrégation linguistique indique un cas de données extrêmes multivariées. Il a été éliminé des analyses subséquentes.

La ségrégation socio-économique

Douze quartiers et villes de l'île de Montréal ont été choisis pour être évalués selon leur degré de richesse. Ils ont été sélectionnés grâce à une analyse démographique qui leur attribue neuf combinaisons du croisement entre les langues majoritaires qui y sont parlées et trois niveaux socio-économiques (voir chapitre 5 et l'annexe 5.1.).

Tableau 7.8.
Consensus dans l'évaluation des richesses de différents quartiers et villes dans l'île de Montréal

Valeur modale	Quartiers	% réponses valides
Très riche (5)	Westmount	83%
Plutôt riche (4)	Beaconsfield	63%
	Outremont	58%
	Mont-Royal	49%
Ni riche ni pauvre (3)	St.Léonard	74%
	Anjou	71%
	Lachine	71%
	LaSalle	70%
	Montréal-Nord	67%
	Côte-des-Neiges	46%
Plutôt pauvre (2)	Hochelaga	48%
	Verdun	47%

La diversité socio-économique et linguistique ayant motivé leur choix se reflète dans les réponses obtenues: les divers degrés de richesses attribués aux quartiers et villes ne montrent pas assez de corrélation pour être regroupés. Le degré de richesse de chaque quartier ou ville est donc un cas unique et fait en même temps l'objet d'un tel consensus parmi les répondants (tout comme *la* langue majoritaire) qu'aucune solution factorielle n'a pu être trouvée parmi ces variables.

Ainsi, les degrés de richesse attribués aux quartiers de Montréal montrent d'un côté trop peu de corrélation entre eux pour être regroupés, mais d'un autre côté pas assez de variance interne pour être gardés en tant que variables à part entière. Les évaluations des degrés de richesse ne seront conservées qu'indirectement pour l'analyse multivariée : elles vont être intégrées dans des variables qui combinent ce dregré de richesse avec la langue (voir ci-dessous).

L'association linguistico-économique

La perception de l'association entre une langue et un degré de richesse a été mesurée par des énoncés qui réunissent les deux formes de ségrégation en une seule opinion. Sept énoncés du questionnaire confondent délibérément la ségrégation linguistique et socio-économique: l'accès différentiel des deux groupes linguistiques à des postes haut placés (énoncés 29E, 29J) et à l'éducation (29D)[393] mesure cette association à travers un accès différentiel aux ressources. La valeur instrumentale des deux langues (29G, 29H, 29I, 30G)[394] déplace l'association socio-économique dans la valeur de la langue elle-même. Quatre facteurs ont été constitués par une analyse factorielle: l'accès différentiel aux postes haut placés en faveur des Anglophones (*SLEdiff*), l'accès différentiel aux études en faveur des Anglophones (*SLEétudes*), la valeur instrumentale de l'anglais (composé des opinions selon lesquelles parler

---

[393] Le degré d'accord avec les énoncés suivants a été sollicité : l'énoncé 29E «Les Francophones ont souvent des postes moins haut placés que les Anglophones»; l'énoncé 29J «En tant qu'Anglophone, on accède plus facilement à des postes haut placés qu'en tant que Francophone.»; l'énoncé 29D «En proportion, il y a beaucoup plus d'Anglophones qui vont à l'université que de Francophones.».

[394] L'énoncé 29G: «Il est plus facile de trouver un emploi si l'on parle l'anglais»; l'énoncé 29H: «Il faut connaître l'anglais pour aller à l'université»; l'énoncé 29I: «Pour réussir dans la vie, il faut savoir parler l'anglais». La question 30 demande aussi le degré d'accord avec plusieurs énoncés, dont l'énoncé 30G: «Il faut bien maîtriser son français pour aller à l'université».

anglais aide dans la recherche de travail, dans les études et en général pour réussir dans la vie : *SLEangl*), et la valeur instrumentale du français (*SLEfranç*) ; (voir le tableau 7.9.)

Tableau 7.9.
L'association linguistico-économique ; KMO : ,72951

Facteur	Variables	Analyse	Alpha Std.	Nom
1 La différence socio-économique				
		Saturations factorielles*	,8198	*SLEdiff*
	Francophones postes moins haut placés	,96711		
	Anglophones accès plus facile aux postes	,68631		
Echelle:	Moyenne: 4,26; Variance: 5,97			
2	*Plus d'Anglophones à l'université*	-	-	*SLEétude*
Echelle:	Moyenne: 2,36; Variance: 1,91			
3 La valeur instrumentale de l'anglais				
		Saturations factorielles*	,6135	*SLEangl*
	anglais pour la réussite dans la vie	,64049		
	angais pour l'université	,57718		
	anglais pour l'emploi	,46429		
Echelle:	Moyenne: 8,64; Variance: 11,21			
4 La valeur instrumentale du français				
	français maîtrisé pour l'université	-	-	*SLEfranç*
Echelle:	Moyenne: 3,19; Variance: 2,32			

*Extraction «alpha», rotation oblique OBLIMIN

Une autre mesure de l'association entre langues et degrés de richesse est constituée par la combinaison de deux mesures différentes : celle de la langue majoritairement parlée dans les quartiers et celle du degré de richesse dans ces mêmes quartiers. Une nouvelle variable, liant les deux informations pour chaque quartier, a été créée grâce à une sommation différentielle : les groupes linguistiques sont représentés par les dizaines et leur degré de richesse par les unités[395].

[395] Par exemple, le 10 représente l'anglais. Les niveaux de richesse attribués (allant de très pauvre [1] à très riche[5]) se transforment alors en 11, 12, 13, 14 et 15.

Cet autre accès à la pensée combinatoire des deux formes de ségrégation chez les Montréalais donne un nouvel élément car il échappe à l'introspection consciente du répondant. Cependant, les douze variables ainsi obtenues avec leurs entrées discontinues ont dû être recodifiées pour concentrer l'information. Une échelle allant de «langue majoritaire anglaise et degré de richesse élevé» ou «langue majoritaire française et degré de richesse bas» jusqu'à leur contraire (allant de 1 à 5) a été élaborée. Le tableau 7.10. donne la distribution de cette échelle par quartier. Le mode du degré d'association a été imprimé en caractères gras: Mont-Royal et Westmount sont les quartiers les plus fortement cotés.

Tableau 7.10.
L'association langue-richesse selon les quartiers[396]

	Pauvre-anglais ou Riche-français	<----------Association---------->			**Riche-Anglais ou Pauvre-Français**	
	1	**2**	**3**	**4**	**5**	**total**
Anjou	0 0%	49 19,1%	**183** **71,2%**	23 8,9%	2 0,8%	257
Beaconsfield	1 0,3%	8 2,7%	60 20,6%	**180** **61,9%**	42 14,4%	291
Côte-des-Neiges	7 4%	60 33,9%	**87** **49,2%**	19 10,7%	4 2,3%	177
Hochelaga	1 0,4%	4 1,4%	57 20, 1%	**141** **49,6%**	81 28,5%	284
Lachine	1 0, 5%	19 8,6%	**161** **72,9%**	40 18,1%	0	221
LaSalle	3 1,3%	21 9,1%	**160** **69,3%**	44 19%	3 1,3%	231
Montréal-Nord	0	21 9,4%	**145** **65%**	54 24,2%	3 1,3%	223
Mont Royal	17 7%	31 12,8%	20 8,2%	86 35,4%	**89** **36,6%**	243
Outremont	70 28%	**110** **44%**	14 5,6%	32 12,8%	24 9,6%	250
Westmount	3 1%	1 0,3%	3 1%	40 13,1%	**258** **84,6%**	305
Saint Léonard	1 0,8%	12 9,4%	**100** **78,1%**	14 10,9%	1 0,8%	128
Verdun	4 1,6%	29 11,8%	**106** **43,1%**	97 39,4%	10 4, 1%	246

396 Les chiffres dans le tableau ne rendent compte que de la langue majoritaire, française ou anglaise. Les chiffres pour les quartiers jugés n'être «ni l'un ni l'autre» ont été éliminés pour fins de concision (ce qui explique un chiffre total peu élevé pour quelques quartiers). Les variables retenues pour l'analyse incluent toutes les données.

En cherchant l'association d'une langue avec un degré de richesse, afin de rendre compte de la variation individuelle, il a fallu abandonner celle des différents quartiers: une seule variable fait la somme de ces associations pour tous les quartiers: *Perquart*. L'extrême de l'échelle «Quartier anglophone riche» et «Quartier francophone pauvre», le fait d'avoir choisi «4» ou «5» donc, a été cumulé en une autre variable plus concentrée : *Perqu45*.

Les variables intermédiaires : les identifications et le contact

Identification, identités et idiomes

L'identification des Montréalais a été mesurée à l'aide d'étiquettes identitaires (linguistiques ou géographiques)[397] et à travers la perception du contenu d'une québécitude[398]. Lors de l'analyse factorielle, toutes ces variables identitaires ont été introduites en même temps dans l'équation. Dix facteurs ont pu être constitués, regroupés en trois entités :

L'identité continentale étant une des optiques la moins fortement adoptée par les répondants: les variables «Nord-américain» (*Idnoamer*), «Canadien» (*Idcanad*), «Européen» (*Ideurop*) et «Immigrant» (*Idimmi*) ont été conservées telles quelles, vu qu'aucun regroupement ne semblait se former au sein de ces données.

L'identité régionale concerne surtout l'identité québécoise. L'analyse factorielle combine deux sortes d'identités québécoises. La première, *Idqué*, regroupe les réponses aux deux questions identitaires : les étiquettes identitaires «Québécois(e)» et «Québécois(e) de souche», l'importance de «s'identifier au Québec» pour être Québécois ainsi que l'importance de «parler français» pour être

---

[397]La question 23: «Jusqu'à quel point est-ce que vous vous identifiez comme: Nord-Américain(e), Européen(e), Canadien(ne), Québécois(e), Québécois(e) de souche, Français(e), Anglais(e), Canadien-Français(e), Canadien-Anglais(e), Francophone, Anglophone, Immigrant(e), Montréalais(e), Autre»: (1) pas du tout, (2) un peu, (3) moyennement, (4) assez, (5) beaucoup.

[398] La question 24: «En général, pensez-vous, qu'il est important pour être québécois... -de parler français, -d'avoir des ancêtres québécois, -de vivre au Québec, -d'être né(e) au Québec, -d'être catholique, -de parler le français québécois, -d'être de culture québécoise, -de s'identifier au Québec, -autre»: (1) pas du tout, (2) un peu, (3) moyennement, (4) assez, (5) beaucoup.

Québécois. Il s'agit donc d'abord d'une perception de soi en tant que «québécois» qui souligne l'importance de s'identifier comme tel pour être Québécois.

L'autre facteur constitue celui des racines québécoises (*Idraci*): avoir des ancêtres québécois, être né au Québec, parler français québécois, être catholique et être de culture québécoise sont ses constituants (voir le tableau 7.11.).

Tableau 7.11.
L'identité régionale ; KMO ,77096

Facteur	Variables	Analyse	Alpha Std	Nom
1 Les racines		Saturations factorielles*	,8186	*Idraci*
	ancêtres	,75228		
	né au Québec	,70190		
	parler québécois	,64934		
	être de culture québécoise	,61496		
	être catholique	,60790		
Echelle:	Moyenne: 10,84; Variance: 25,01			
2 La québécitude		Saturations factorielles*	,7090	*Idqué*
	québécois	,83506		
	québécois de souche	,66893		
	s'identifier au Québec	,50491		
	parler français	,48665		
Echelle:	Moyenne: 14,6; Variance: 18,03			
3 La résidence				
	vivre au Québec	-	-	*Idrésid*
Echelle:	Moyenne: 2,37; Variance: 0,48			
4 L'urbanité				
	montréalais	-	-	*Idmont*
Echelle:	Moyenne: 2,23; Variance: 0,6			

*Extraction «alpha», rotation oblique OBLIMIN

Les deux identités québécoises (*Idqué* et *Idraci*) présentent deux aspects de la québécitude : le fait de s'identifier en tant que Québécois et le fait de percevoir la québécitude comme une appartenance ancestrale, religieuse, culturelle et linguistique.

L'importance d'avoir sa résidence au Québec pour être Québécois ainsi que le sentiment d'être Montréalais ont été conservés comme variables distinctes[399]: *Idrésid* et *Idmont*.

L'identité linguistique a été questionnée à travers les étiquettes d'identité: le groupe *anglophone* (*Idangl*) est composé des étiquettes «anglais», «canadien-anglais» et «anglophone». A aucune étape de l'analyse exploratoire il n'y eut le moindre doute sur la forte covariance de ces variables. Le groupe *francophone* (*Idfranç*), par contre, montre une grande complexité de ses variables «français», «canadien-français» et «francophone», c'est-à-dire que la variance entre les variables est moins uniforme et celle avec d'autres variables non négligeable. Cette solution factorielle a néanmoins été retenue (voir le tableau 7.12.).

Tableau 7.12.
L'identité linguistique ; KMO: ,73983

FacteurVariables		Analyse	Alpha Std.	Nom
5 Anglais		Saturations factorielles*	,9044	*Idangl*
	canadien-anglais	,88990		
	anglophone	,83621		
	anglais	,80465		
Echelle:	Moyenne: 9,00; Variance : 25,2			
6 Français		Saturations factorielles*	,6695	*Idfranç*
	francophone	,86098		
	canadien-français	,62572		
	français	,43092		
Echelle:	Moyenne: 7,97; Variance: 13,5			

*Extraction «alpha», rotation oblique OBLIMIN

Le contact interlinguistique

Le contact entre différents groupes linguistiques (ou leur non-contact) est aussi difficile à reconstruire que tout autre comportement social complexe. L'autoévaluation des répondants faisant loi, ces contacts intergroupes étaient retracés tant à travers différents contextes qu'à travers des contacts personnalisés.

---

[399] L'identité à travers la résidence québécoise (*Idrésid*) montre une faible saturation factorielle avec le facteur «québécitude» (*Idqué*), et l'identité montréalaise (*Idmont*) avec le facteur «Anglais» (*Idangl*)- voir le tableau 7.12. Vu que la saturation factorielle des deux variables est faible et que,

Le contact selon différents contextes a été mesuré par rapport à quatre regroupements linguistiques: les Francophones (question 6), les Anglophones (question 7), les Allophones (question 8) et les Français de France (question 9). La fréquence de leur contact selon des contextes «travail», «voisinage», «vie sociale» et «à la maison» a été mesurée[400]. La quantité de contact est ainsi répertoriée par regroupements linguistiques, mais non par la quantité de contacts *inter*groupes, c'est-à-dire de contacts avec des personnes parlant une *autre* langue maternelle. Pour accéder à cette information pour chacun des répondants, différentes transformations des données étaient nécessaires pour finalement arriver à une seule et unique variable: la quantité de contacts avec des personnes parlant une autre langue maternelle: *Coautre*.

Les contacts personnalisés étaient d'une part indiqués à travers des amis avec d'autres langues maternelles (question 3)[401] et d'autre part à travers la langue maternelle du conjoint, s'il y a lieu (question 38). Ces deux indices d'un contact linguistique à travers une personne proche ont été résumés en une seule variable: *Cocoamis*. Cette variable compte le nombre d'amis ainsi que la présence du conjoint s'ils parlent une autre langue maternelle. Finalement, la connaissance de langues étrangères (question 5)[402] indique une certaine capacité (et/ou intérêt) de communiquer avec d'autres groupes linguistiques: *Cole*. Les personnes bilingues sont recensées par une variable dichotomique du nom de ***Bilingua*** qui enregistre la présence versus l'absence d'une deuxième langue maternelle et/ou langue d'usage. Toutes les combinaisons de langues sont inclues dans cette variable[403].

---

selon le test Alpha de Cronbach, la cohérence interne des facteurs augmente en éliminant ces deux variables (*Idrésid* et *Idmont*), elles ont été gardées à part.

[400] La fréquence du contact entre les groupes semble (après plusieurs analyses effectuées) surtout varier selon l'appartenance linguistique et peu selon le contexte du contact. Les questions 6, 7, 8, et 9 demandent le degré de fréquence («jamais», «rarement», «parfois», «souvent» ou «très souvent») de contact avec des personnes dont la langue principale est le français, l'anglais, ni le français ni l'anglais ou qui sont des Français de France.

[401] La question 3: «Avez-vous des ami(e)s proches qui ont une autre langue maternelle que la vôtre? Si oui, quelles est (sont) leur(s) langue(s) maternelle(s)?», voir l'annexe 6.1. pour la formulation exacte de cette question «filtre».

[402] La question 5 demande aux répondants s'ils connaissent d'autres langues que leur langue maternelle. Elle leur demande aussi de les nommer et d'évaluer leur connaissance dans chacune des langues mentionnées.

[403] Un bilinguisme restreint aux langues officielles s'avère trop peu répandu dans l'échantillon pour former une variable: seules 37 personnes déclarent avoir soit le français soit l'anglais comme

Résumé du Chapitre 7

Les données se présentent dorénavent en trois grands regroupements selon leur statut d'explication théorique : **(1) les variables indépendantes**, prédictives : les caractéristiques socio-démographiques, l'origine, l'appartenance à une minorité ainsi que la langue maternelle et d'usage. Il convient de souligner que la langue maternelle est la langue de famille d'origine, tandis que la langue d'usage est la langue principale, la langue du quotidien. **(2) Les perceptions (attitudes, opinions) mesurées constituent les variables dépendantes** de l'étude. Quatre dimensions de perceptions sont étudiés : **(i)** les perceptions des langues vues à travers l'évaluation du français parlé au Québec et de l'anglais parlé à Montréal sur des échelles sémantiques ; **(ii)** le rapport à la norme ; **(iii)** la ségrégation linguistique et socio-économique et **(iv)** l'association linguistico-économique. **(3) L'identification et le contact sont des variables intermédiaires. (i)** L'identification se décline en trois grandeurs : l'identité continentale, l'identité régionale et l'identité linguistique; **(ii)** Le contact des répondants avec des personnes d'une autre langue, leur connaissance des langues étrangères et leur bilinguisme est retenu.

Les 247 variables initiales ont été réduites en 58 facteurs et variables conservés pour les analyses subséquentes.

---

première ou deuxième langue maternelle ou d'usage. Ce nombre augmente considérablement si l'on ajoute tous les répondants anglophones ou francophones qui parlent l'autre langue comme langue étrangère: 197 (soit 91,6%) des Francophones et 68 (soit 89%) des Anglophones. Néanmoins, si l'on considère seulement les répondants ayant une «très bonne» maîtrise de cette autre langue, ce nombre redevient trop restreint pour être considéré comme variable à part (23% de l'échantillon): 66 (soit 30%) des Francophones et 16 (soit 21%) des Anglophones.

«With the use of multivariate statistical techniques,
complex interrelationships among variables
are revealed and assessed
in statistical inference.»
Barbara G. Tabachnik & Linda S. Fidell, 1996 :3

Chapitre 8

L'analyse : des variables aux résultats

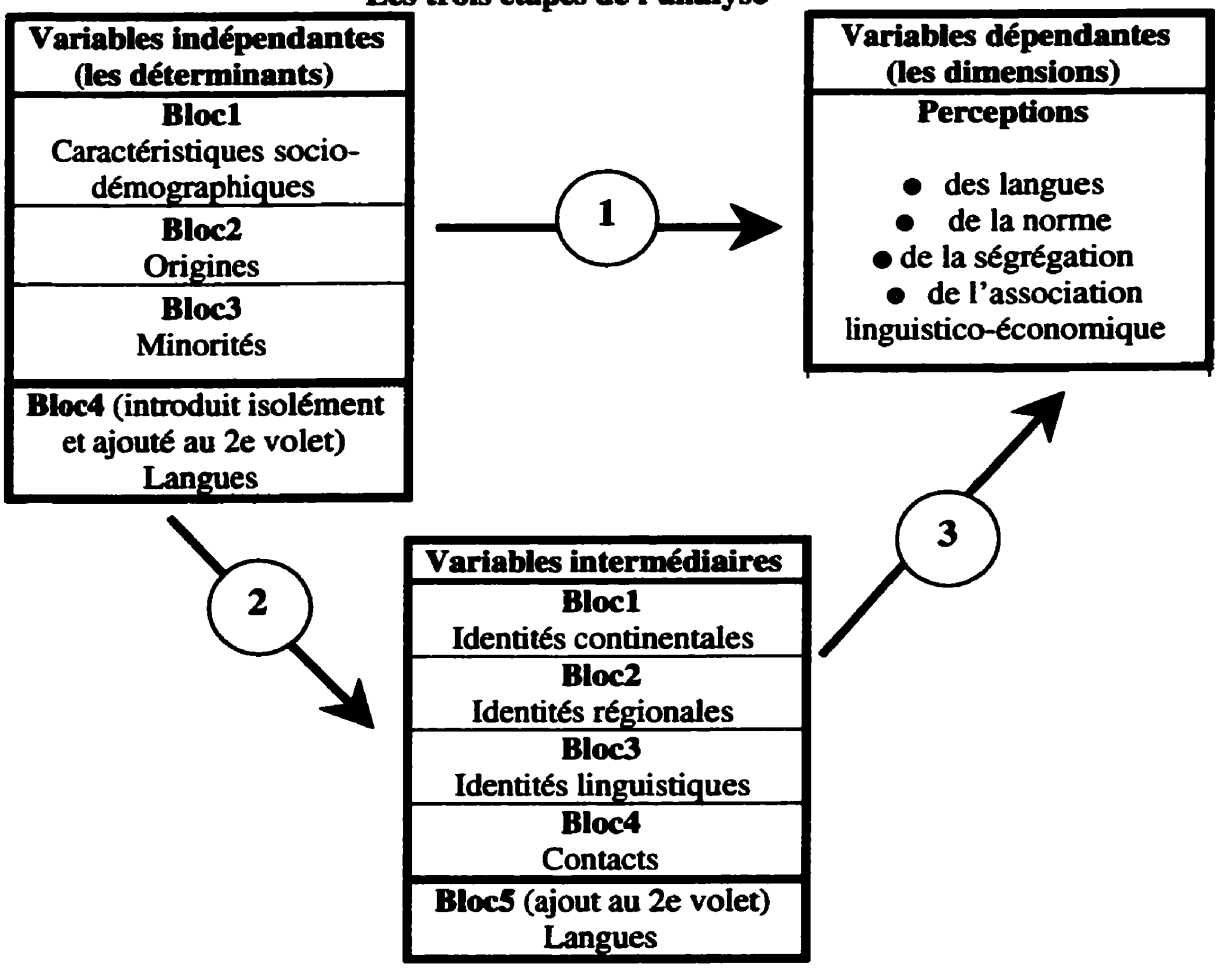
Afin de vérifier les hypothèses, nous utilisons des analyses de régression. Cette méthode statistique permet de déterminer la force de prédiction d'un ensemble de variables (indépendantes) sur une variable (dépendante). Les variables indépendantes sont entrées hiérarchiquement (et en blocs) dans l'analyse.

Un rapport triangluaire entre les déterminants, les variables intermédiaires et les dimensions perceptives fait partie de la conceptualisation présentée au cinquième chapitre (figure 5.1.). Les déterminants, *i.e.* les indicateurs potentiellement prédicteurs de la perception differentielle, constituent le premier ensemble dont la force de prédiction sur les dimensions de la perception est à analyser. Dans *une première étape* donc, ces déterminants sont introduits dans l'analyse comme variables indépendantes afin de connaître la force de prédiction pour chaque variable mesurant la perception (voir la figure 8.1.).

Cette première étape permet ainsi d'établir la force de prédiction des caractéristiques socio-démographiques (bloc 1), des origines (bloc 2), de l'appartenance minoritaire (bloc 3) et des langues (bloc 4) sur chacune des variables

dépendantes. Chaque bloc est d'abord introduit isolément, ensuite, ils sont ajoutés chacun à leur tour dans l'analyse afin de connaître leur force de prédiction commune.

Figure 8.1.
Les trois étapes de l'analyse



Ce procédé reste le même dans la *deuxième étape* qui consiste en l'analyse de l'influence des variables indépendantes dans la prédiction des variables intermédiaires (les identités et le contact). La *troisième étape* clôt le triangle en déterminant la force de prédiction des variables intermédiaires sur les variables dépendantes.

Ainsi, l'apport de chaque groupe de prédicteurs peut être précisé. Les résultats de ces trois étapes constituent ***le premier volet*** de l'analyse. Ce premier volet permet de vérifier les hypothèses générales (1), (2) et (3) au cours de la première étape, les

hypothèses (6) et (7) lors de la deuxième étape et, les hypothèses (5) et (8) à la troisième[404].

Les mesures linguistiques occupent une place particulière dans la conceptualisation de l'étude, et donc dans ces trois étapes d'analyse. Lors de la première et troisième étape, les langues sont introduites isolément dans l'analyse. Il s'agit de quatre variables linguistiques – langue maternelle anglaise (*Lm1a*) et française (*Lm1f*), langue d'usage anglaise (*Lu1a*) et française (*Lu1f*) – qui sont donc d'abord introduites en un seul bloc dans l'analyse (en tant que bloc 4)[405]. Ainsi, leur apport unique aux explications des variances peut être déterminé.

Ensuite, la contribution qu'apportent les langues *au-delà* des autres prédicteurs est systématiquement étudiée, ce qui constitue le ***deuxième volet*** de l'analyse. Ce deuxième volet est consacré à une seule hypothèse générale : (4) «la langue maternelle du répondant influence le plus fortement la perception linguistique». Ce rôle prépondérant des langues est étudié à travers la prédiction *additionnelle* des mesures linguistiques. Les mesures linguistiques sont donc entrées dans l'analyse à la suite des autres blocs lors de chacune des trois étapes de l'analyse. Nous retracerons ainsi la contribution *ajoutée* des langues parlées par le répondant à l'explication de la variance de ses perceptions des faits linguistiques.

Des synthèses des résultats des deux volets de l'analyse sont présentées ci-dessous. La description détaillée de tous ces résultats se trouve en annexe 8.1. et 8.2. tout comme les tableaux de régression correspondants (8.3. à 8.6.). Primordiales mais

---

[404] Rappelons les hypothèses générales (voir surtout le chapitre 5): (1) Les données socio-démographiques (le sexe, l'âge, le niveau socio-économique et la religion) influencent la variation dans la perception linguistique ; (2) L'origine et/ou le sentiment d'appartenance à une minorité infuencent la variation dans la perception linguistique ; (3) Les données socio-démographique, l'origine et l'appartenance à un groupe minoritaire présentent une hiérarchie dans leurs influences de la perception linguistique ; (5) Le contact interlinguistique influence la perception linguistique ; (6) Le degré de contact interlinguistique se différencie selon l'appartenance aux groupes sociaux ; (7) L'identification du répondant varie selon ses caractéristiques socio-démographiques, ses origines, son appartenance minoritaire et les langues qu'il parle ; (8) L'identification du répondant influence la perception linguistique.

[405] Il s'agit de mesures polydichotomisées. Par exemple, la mesure «langue maternelle anglaise» (*Lm1a*) regroupe donc les répondants de langue maternelle anglaise *par rapport à tous ceux qui ont une autre langue maternelle.*

pléthoriques, ces énumérations et listes servent à la vérification ou à la consultation détaillée des calculs et du procédé méthodologique[406].

Les résumés suivants présentent d'abord les résultats touchant à la prédiction de la perception linguistique (résumé des étapes 1 et 3 du premier volet), ensuite les résultats concernant la prédiction de l'identité et du contact (résumé de l'étape 2 du premier volet). Finalement, la force prédictive *additionnelle* de la langue (volet 2) est décrite à part. Une brève évaluation des résultats par rapport aux hypothèses générales clôt le chapitre[407].

8.1. La prédiction des perceptions (étape 1 et étape 3)

C'est au cours des étapes 1 et 3 que les déterminants de la différenciation perceptive peuvent être précisés, c'est-à-dire que l'influence des variables indépendantes et des variables intermédiaires sur la perception linguistique (voir la figure 8.1.) est analysée. Il s'agit de la vérification des hypothèses 1, 2, 3, 5 et 8. Six ensembles de déterminants sont introduits dans l'analyse : les variables qui relèvent des données socio-démographiques, de l'origine, de l'appartenance du répondant à un groupe minoritaire et à un groupe linguistique, de ses contacts interlinguistiques et de ses identifications[408].

Les résultats sont présentés dans l'ordre des quatre dimensions qui regroupent les 24 indicateurs des perceptions[409] : l'évaluation de l'anglais et du français ; le rapport à la norme ; l'association linguistico-économique ; et la perception de la ségrégation[410].

---

[406] Même s'il s'agit de synthèses des résultats, ce chapitre doit néanmoins rendre compte de l'influence de 22 variables indépendantes sur 24 variables dépendantes et 14 variables intermédiaires, ainsi que celui de ces 14 variables intermédiaires sur les mêmes 24 variables dépendentes. A chaque étape s'ajoutent les 4 variables linguistiques. Les synthèses suivantes constituent donc un compromis entre une sélection des résultats destinée à réduire l'information, et un souci de rendre compte avec précision des explications trouvées.

[407] Dans ces résumés, nous nous référons à chaque variable par une phrase descriptive ainsi que par son sigle (entre parenthèses). Une liste de tous les sigles des variables se trouve en annexe 7.1.

[408] Les ensembles de variables indépendantes et intermédiaires sont résumés en annexe 7.6., le contenu de chaque déterminant est présenté au chapitre 7.

[409] Une liste de toutes les variables dépendantes se trouve en annexe 7.4.

[410] Des tableaux condensés accompagnent le texte. Les résultats concernant la prédiction des mesures linguistiques introduites isolément sont résumés dans les tableaux 8.1. et 8.4. et 8.7. pour la

8.1.1. L'évaluation des langues

La dimension «évaluation des langues» mesure la perception de l'anglais et du français parlé au Québec grâce à des échelles sémantiques. Le français se divise en deux indicateurs, les traits de statut (*Fquésta*) et les traits de solidarité (*Fquésol*), tandis que l'évaluation de l'anglais est résumée en un seul indicateur (*Angltot*)[411].

8.1.1.1. L'anglais

Les analyses de régression effectuées ne permettent pas d'expliquer la variation dans l'évaluation de l'anglais (*Angltot*) de manière significative[412]. Les regroupements sociaux (caractéristiques socio-démographiques, origine et appartenance à une minorité) prédisent l'évaluation de l'anglais à 11%, mais au seuil de signifcation de p<,05 seulement (voir le tableau 8.2.)[413]. Les mesures linguistiques (langues maternelles ou d'usage) ne la prédisent pas du tout (voir le tableau 8.1.). Seules les identifications expliquent la variance dans l'évaluation de l'anglais (17%, voir le tableau 8.3.), surtout par l'identité immigrante[414]. Bref, aucun regroupement social, linguistique ou identitaire ne se détache de façon remarquable par son influence sur l'évaluation de l'anglais[415].

---

première étape et dans les tableaux 8. 13., 8.14. et 8.18. pour la troisième étape. Les résultats détaillés se trouvent en annexe 8.3. et 8.5.

[411] Cette perception des langues se mesure à travers l'attribution des qualités («sympathique», «éduqué», «beau», «nuancé», «mélodieux», «distingué», «précis», «chaleureux», «dynamique») à des degrés croissants («pas du tout», «peu», «moyennement», «assez», «tout à fait»). Il s'agit de la dimension qui s'ajuste le plus aux études d'attitudes linguistiques décrites au chapitre 2, pour une comparaison, voir aussi l'annexe 5.2. La réduction de ces évaluations en trois indicateurs se trouve détaillée aux tableaux 7.1. et 7.3.

[412] Rappelons que nous nous sommes fixés un seuil de signification sévère de p<,01 (voir le chapitre 6). Tous les résultats mentionnés par la suite atteignent ce seuil de signification (p<,01), sauf s'il est fait explicitement mention d'un autre seuil de signification (par exemple *=p<,05).

[413] Introduits seuls, ce n'est que le bloc des sentiments minoritaires qui prédit à 3% (mais aussi au seuil de p<,05) la variation dans l'évaluation de l'anglais. Ni les caractéristiques socio-démographiques ni l'origine ne prédisent singificativement l'évaluation différentielle de l'anglais.

[414] Le bloc des identités continentales contribue 9% à la prédiction de l'évaluation de l'anglais, et c'est l'identité immigrante qui montre un coefficient significatif. Le reste du pourcentage se cumule à travers les ajouts des autres blocs sans qu'une contribution additionnelle soit significative, voir le tableau A8.5.3. en annexe.

[415] Les variables intermédiaires prédisent un peu plus que les variables indépendantes : le bloc de l'identité continentale prédit à 9% l'évaluation de l'anglais. Lorsque les blocs sont introduits seuls, l'identité canadienne est aussi significative que l'identité immigrante pour la prédiction de l'évaluation de l'anglais, tout comme le bloc des contacts interlinguistiques (7%), notamment à travers la fréquence du contact.

Tableau 8.1.
La perception des langues : la prédiction à travers les mesures linguistiques

Mesures linguistiques[416]	Français québécois		Anglais
	traits de solidarité	traits de statut	
Langue maternelle anglaise (Lm1a) : ß	,22* (p=,0142)	,15	,00
Langue maternelle française (Lm1f) : ß	,23* (p=,0310)	,36**	-,05
Langue d'usage anglaise (Lu1a) :ß	-,18	-,19	-,17
Langue d'usage française (Lu1f) : ß	,20	,04	-,17
R2	**,19****	**,13****	,01
*p<,05 **p<,01	R2 non-significatif	<20% de R2	>20% de R2

8.1.1.2. Le français parlé au Québec

Contrairement à l'évaluation de l'anglais, la variation dans l'évaluation du français québécois est plus fortement prédite. Toutefois, cette évaluation du français québécois est différente selon les traits de solidarité (*Fquésol*) ou de statut (*Fquésta*). La plus grande différence concerne la prédiction par les mesures linguistiques: ensemble, les variables linguistiques prédisent les traits de solidarité à 19% et ceux de statut à 13%. Seule la langue maternelle française influence de façon significative l'évaluation des traits de statut, tandis que pour les traits de solidarité, ce sont les deux mesures des langues maternelles qui montrent un lien positif (voir le tableau 8.1.)[417].

Les regroupements sociaux (données socio-démographiques, origine, appartenance à une minorité) expliquent, eux aussi, différemment l'évaluation des traits du français québécois: dans l'ensemble, ces variables indépendantes prédisent moins l'évaluation des traits de solidarité (15%) que celle des traits de statut (19%, voir le tableau 8.2.). La différence résulte principalement de l'influence des mesures

---

[416] Le béta est une mesure standardisée qui indique la direction de la relation.

[417] Il est important de noter que nous considérons la contribution des mesures linguistiques pour l'évaluation des traits de solidarité du français québécois, malgré le fait que le seuil de signification n'atteint pas celui, très élevé, que nous avons adopté dans cette étude (p<,01) afin d'équilibrer un effet d'homogénéisation de l'échantillon (voir le chapitre 6). Nous jugeons par contre que le seuil de signification de p=,0142 est très près de nos exigences et considérons donc que le fait d'avoir l'anglais comme langue maternelle contribue significativement à la prédiction de l'évaluation des traits de solidarité du français québécois.

de l'origine qui ajoute 11,1% de prédiction dans le cas de traits de statut. C'est le fait d'avoir indiqué «québécois» comme première nationalité qui contribue à cette prédiction (p=0,117). Les caractéristiques socio-démographiques expliquent 8% de la prédiction des traits de solidarité (relié au fait d'être femme).

Tableau 8.2.
La perception des langues : résumé de la prédiction commune issue de la première étape d'analyse

Variables indépendantes	Français québécois		Anglais
	traits de solidarité	traits de statut	
Bloc 1 (R2) **Caractéristiques socio-démographiques**	,08**	,06*	,05
Ajout du Bloc 2 (Δ R2) **Origine**	,054*	,111**	,039
Ajout du Bloc 3 (Δ R2) **Appartenance à une minorité**	,013	,015	,023
R2 cumulatif	**,15****	**,19****	**,11***
*p<,05 **p<,01	(Δ) R2 non-significatif	<20% de (Δ) R2	>20% de (Δ) R2

L'influence des variables intermédiaires (contact, identités, voir le tableau 8.3.) est la plus importante : dans l'ensemble, elles expliquent 39% de la variance dans l'évaluation des traits de solidarité et 38% de celle des traits de statut.

Tableau 8.3.
La perception des langues : résumé de la prédiction commune issue de la troisième étape d'analyse

Variables intermédiaires	Français québécois		Anglais
	traits de solidarité	traits de statut	
Bloc 1 (R2) **Identité continentale**	,12**	,08**	,09**
Ajout du Bloc 2 (Δ R2) **Identité régionale**	,220**	,252**	,029
Ajout du Bloc 3 (Δ R2) **Identité linguistique**	,028**	,014	,008
Ajout du Bloc 4 (Δ R2) **Contacts**	,028**	,034**	,037*
R2 cumulatif	**,39****	**,38****	**,17****
*p<,05 **p<,01	(Δ) R2 non-significatif	<20% de (Δ) R2	>20% de (Δ) R2

Pour les deux variables, c'est l'identité régionale qui ajoute la majorité du pourcentage à l'explication (plus de 20%), reliée à l'identité québécoise notamment. Par contre, l'identité linguistique est seulement significative pour l'évaluation des traits de solidarité, reliée au fait de ne pas s'identifier en tant qu'Anglophone (2,8%). Les identités continentales contribuent à la prédiction des deux mesures, à 12% (traits de solidarité) et à 8% (traits de statut).

L'explication de la variation dans l'évaluation du français québécois se fonde donc principalement sur l'identification, notamment à travers l'identité québécoise. Sinon, elle suit deux directions différentes: celle de la solidarité et celle du statut[418].

L'évaluation des traits de solidarité du français québécois s'explique le plus par les langues maternelles (française ***ou*** anglaise), et par l'identification québécoise.

L'évaluation des traits de statut par contre est seulement reliée à l'unique langue maternelle française, la nationalité québécoise ainsi qu'à une identification québécoise.

L'évaluation des langues se trouve ainsi en premier lieu expliquée par les variables intermédiaires d'identification. Pour l'anglais, c'est l'identité immigrante qui est reliée à la prédiction. Pour le français parlé au Québec, les identifications expliquent un tiers de la variation. Cette prédiction se scinde selon les facteurs isolés : les traits de statut du français québécois et ses traits de solidarité (voir aussi le tableau 7.1.). Si la variation de l'évaluation de l'anglais trouve relativement peu d'éclaircissement, celle de la perception du français parlé au Québec paraît clairement être une question d'identification.

8.1.2. Le rapport à la norme

La dimension «rapport à la norme» regroupe deux ensembles d'indicateurs. Le premier consiste en quatre mesures qui réfèrent soit aux Français de France en tant que personnes, soit à leur parler : l'évaluation du français de France pour les traits de solidarité et les traits de statut (*FFsol, FFsta*), l'évaluation de la différence entre

---

[418] L'influence du contact interlinguistique sur l'évaluation du français québécois (prédiction d'environ 3% au-delà des autres blocs) est notamment reliée au fait de ne pas connaître une langue étrangère.

Français de France et Francophones québécois (*FFphdiff*), la perception d'une meilleure maîtrise linguistique des Français de France (*FFmaît*). Ces mesures sont beaucoup moins fortement prédites que celles du deuxième ensemble qui concernent la perception qu'ont les répondants de la faible maîtrise linguistique des élèves montréalais (*Normélè*) ainsi que l'évaluation du degré d'autosurveillance linguistique (*Norme*). En général, les Français et le français parlé en France sont donc beaucoup moins le point de mire du rapport à la norme que la maîtrise et le contrôle linguistique eux-mêmes.

8.1.2.1. L'évaluation du français de France

Les échelles sémantiques qui mesurent l'évaluation du français de France se divisent - tout comme celles du français québécois - en «traits de statut» et «traits de solidarité» (voir le tableau 7.2.). Mais, contrairement à l'évaluation du français québécois, la variance dans l'évaluation du français de France reste très peu expliquée et oppose peu les traits de solidarité et les traits de statut. Les regroupements linguistiques, identitaires et sociaux ne prédisent pas significativement l'évaluation du français de France (voir les tableaux 8.4. et 8.5.)[419].

Ainsi, ni les langues maternelles, ni l'identifiction ni le niveau socio-économique n'influencent l'évaluation du français de France. Ces deux mesures du français de France ne se prêtent donc que de façon très limitée à l'exploration du rapport des Montréalais à la norme française.

8.1.2.2. La différence entre les Francophones hexagonaux et québécois

La perception d'une grande différence entre les Francophones du Québec et les Français de France (*FFphdiff*) ne s'explique aucunement par les regroupements sociaux (variables indépendantes, voir tableau 8.5.). Les regroupements identitaires

---

[419] Les regroupements sociaux prédisent respectivement 13% pour ce qui est des traits de solidarité (*FFsol*) et 12% pour les traits de statut (*FFsta*), mais au seuil de $p<,05$ seulement. En général, l'évaluation du français de France est reliée positivement aux minorités anglophone ou ethnique. Ainsi, l'évaluation des traits de statut du français de France serait davantage reliée à des minorités non francophones. Le bloc 3 (appartenance à une minorité) ajoute environ 5% à l'explication des deux variables (voir le tableau 8.4. ainsi que les tableaux A8.3.4. et A8.3.5. en annexe pour plus de détails). Parmi les variables intermédiaires, qui prédisent (à 9%, $p<,05$) l'évaluation des traits de statut du français parlé en France, ce sont surtout les identités régionales (dans leur ensemble) qui ajoutent 5,8% (voir aussi le tableau 8.5. et le tableau A8.5.5. en annexe).

par contre (variables intermédiaires) prédisent tous ensemble 11% de la variation. Ce sont les identités continentales[420] qui contribuent significativement (6%) à cette prédiction (voir tableau 8.6.). Les mesures linguistiques apportent 4% de prédiciton (voir tableau 8.4.). Les deux langues maternelles y sont négativement réliées, la langue d'usage anglaise positivement. Nous supposons donc que les Allophones et/ou ceux qui parlent l'anglais comme langue d'usage, mais non pas comme langue maternelle, sont associés à la perception d'une différence entre les Français de France et les Francophones québécois.

Tableau 8.4.
La perception de la norme : la prédiction à travers les mesures linguistiques

Mesures linguistiques	Français de France				Contrôle et maîtrise	
	solidarité FFsol	**statut** FFsta	**différence** FFphdiff	**maîtrise** FFmaît	**auto-surv.** Norme	**écoliers** Normélè
Langue maternelle anglaise (Lm1a) : ß	-,08	-,04	-,28**	-,25*	,03	-,23**
Langue maternelle française (Lm1f) : ß	-,13	-,11	-,35**	-,25*	,08	,12
Langue d'usage anglaise (Lu1a) :ß	-,04	-,14	,26*	,22	-,19	,25*
Langue d'usage française (Lu1f) : ß	-,04	,01	,23	,32*	,17	,47**
R2	,01	,02	,04**	,03* (p=,0370)	,15**	,30**
*p<,05 **p<,01	R2 non-significatif		<20% de R2		>20% de R2	

8.1.2.3. Une meilleure maîtrise linguistique par les Français de France

Comme pour la variable précédente, aucun regroupement social, linguistique (variables indépendantes) ou identitaire (variables intermédiaires) n'explique la variance de la perception d'une meilleure maîtrise linguistique de la part des Français de France (*FFmaît*)[421], voir les tableaux 8.4., 8.5. et 8.6. Ainsi, l'appartenance aux différents regroupements n'influence pas la perception d'une meilleure maîtrise linguistique des Français.

---

[420] Introduite seule, la prédiction significative du bloc des identités continentales (6%) est reliée à l'identité immigrante. Lorsque le bloc des identités régionales est introduit isolément, il prédit aussi significativement la perception d'une grande différence entre les Francophones (7%), reliée négativement à l'identification québécoise.

[421] Le 9% de prédiction par les regroupements identitaires (variables intermédiaires) est significatif au seuil de p=,0252 dans l'ensemble, voir le tabbleau 8.6. Quant aux regroupements linguistiques, leur prédiction de 3% n'est significative qu'au seuil de p=,0370.

En résumé, les résultats obtenus par ce premier ensemble d'indicateurs d'un rapport à la norme, c'est-à-dire les mesures qui font référence aux Français de France ou à leur parler, sont très peu prédites. C'est seulement la perception d'une grande différence entre Francophones québécois et Français de France qui atteint pleinement le seuil de signification. Cette prédiction est surtout reliée à l'identité immigrante[422].

Le rapport à la norme qui implique l'influence hexagonale n'est donc pas expliqué par des regroupements sociaux, linguistiques ou identitaires. Selon ces résultats, le français de France représente donc un aspect peu expliqué du rapport à la norme. L'autre ensemble d'indicateurs par contre, l'auto-évaluation (*Norme*) ainsi que la perception d'une faible maîtrise linguistique chez les élèves (*Normélè*) semblent représenter un tout autre aspect du rapport à la norme.

Tableau 8.5.
La perception de la norme : résumé de la prédiction commune issue de la première étape d'analyse

Variables indépendantes	Français de France				Contrôle et maîtrise	
	solidarité FFsol	**statut** FFsta	**différence** FFphdiff	**maîtrise** FFmaît	**auto-surv.** Norme	**écoliers** Normélè
Bloc 1 (R2) **Caractéristiques socio-démographiques**	,05	,03	,02	,01	,09**	,10**
Ajout du Bloc 2 (Δ R2) **Origine**	,021	,038	,020	,015	,047*	,120**
Ajout du Bloc 3 (Δ R2) **Appartenance à une minorité**	,055**	,047*	,018	,026	,016	,042**
R2 cumulatif	,13*	,12*	,06	,05	**,15****	**,26****
*p<,05 **p<,01	(Δ) R2 non-significatif		<20% de (Δ) R2		>20% de (Δ) R2	

[422] Quelques-uns de ces indicateurs semblent par contre trouver un peu d'explication lorsque les blocs sont introduits séparément : les minorités plutôt non-francophones pour l'évaluation du parler hexagonal (*FFsol*), et les regroupements linguistiques et identitaires pour l'évaluation d'une différence culturelle ou linguistique entre Francophones québécois et Français de France (*FFphdiff* et *FFmaît*). Dans ces deux derniers cas, ce sont l'anglais et le français comme langues maternelles qui y sont reliés négativement. Ces résultats ne sont pas assez significatifs pour conclure à une influence des regroupements minoritaires non-francophones et/ou non-anglophones, mais une certaine tendance - qui reste à confirmer - peut être constatée.

Tableau 8.6.
La perception de la norme : résumé de la prédiction commune issue de la troisième étape d'analyse

	Français de France				Contrôle et maîtrise	
Variables intermédiaires	**FFsol**	**FFsta**	**FFphdiff**	**FFmaît**	**Norme**	**Normélè**
Bloc 1 (R2) **Identité continentale**	,01	,01	,06**	,03	,05**	,14**
Ajout du Bloc 2 (Δ R2) **Identité régionale**	,014	,058**	,041*	,009	,135**	,071**
Ajout du Bloc 3 (Δ R2) **Identité linguistique**	,015	,015	,000	,021	,050**	,083**
Ajout du Bloc 4 (Δ R2) **Contacts**	,005	,007	,003	,033	,020	,012
R2 cumulatif	,05	,09*	,11**	,09*	,25**	,30**
*p<,05 **p<,01	(Δ) R2 non-significatif		<20% de (Δ) R2		>20% de (Δ) R2	

8.1.2.4. L'autoévaluation de la surveillance linguistique

Le fait de surveiller sa propre production linguistique paraît être une question d'identification : la surveillance linguistique est reliée positivement à l'identification comme Québécois, mais négativement à l'identité montréalaise. Ce bloc (de l'identité régionale) ajoute à lui seul 13,5% à la prédiction. L'identité linguistique, francophone, ajoute 5% à l'explication. Ainsi, les identifications expliquent ensemble 25% de la variation (voir le tableau 8.6.).

Les regroupements sociaux (variables indépendantes) expliquent aussi 15%[423] de la variance de l'autoévaluation linguistique (*Norme*) tout comme les langues parlées dans leur ensemble (tableaux 8.4. et 8.5.). Aucune mesure linguistique n'est pourtant significative individuellement. Les identifications influencent donc davantage la perception de son propre contrôle linguistique que les regroupements sociaux ou linguistiques.

8.1.2.5. La faible maîtrise linguistique des élèves

Cet indicateur est la mesure du rapport à la norme la plus fortement prédite (*Normélè*). Les répondants ayant une langue maternelle autre que l'anglais (donc Francophones ou Allophones) et ceux qui parlent surtout le français comme langue

[423] Les caractéristiques socio-démographiques contribuent 9%. Le fait d'être catholique y est positivement relié.

d'usage trouvent que les élèves ne maîtrisent pas assez bien le français. Ces mesures linguistiques expliquent à elles seules 30% de la variation. Francophones et Allophones et/ou tous ceux qui parlent le français comme langue d'usage perçoivent donc davantage une faible maîtrise linguistique chez les élèves (tableau 8.4.).

Les regroupements sociaux (variables indépendantes) contribuent aussi 30% à l'explication de l'autosurveillance linguistique (tableau 8.5.)[424]. Les identifications et les contacts (variables intermédiaires) expliquent 26%[425] de la variance de la perception d'une faible maîtrise linguistique des élèves. Cette prédiction est surtout reliée à l'identité francophone (tableau 8.6.).

Les regroupements sociaux, identitaires et linguistiques influencent donc tous fortement cette perception d'une faible maîtrise du français par les élèves montréalais : l'identité francophone, mais surtout la langue d'usage française y sont reliées.

En résumant, deux aspects du rapport à la norme peuvent être différenciés : d'un côté l'évaluation du français de France, et de l'autre, la surveillance linguistique et la perception d'une faible maîtrise du français par les élèves montréalais. Ces deux derniers indicateurs sont beaucoup plus fortement expliqués que les évaluations normatives se rapportant aux Français de France ou à leur parler. Le rapport à la norme semble ainsi être davantage lié au contrôle et à la maîtrise linguistique qu'au parler régional. L'influence de l'identité francophone et/ou de la langue d'usage française sur la perception du contrôle et de la maîtrise linguistique est grande, c'est-à-dire que ceux qui parlent le français comme langue d'usage et/ou s'identifient comme Francophones, perçoivent davantage une faiblesse dans la maîtrise linguistique et disent exercer plus de contrôle sur leur production linguistique.

8.1.3. Les mesures de l'association linguistico-économique

L'association entre une langue et un statut socio-économique est mesurée par six indicateurs : la perception d'un accès différentiel aux études (*SLEétude*) et aux

---

[424] L'ensemble des caractéristiques socio-démographiques prédit 10%, l'ensemble des mesures de l'origine 12%. Le sentiment minoritaire ajoute 4,2% au-delà des autres (relié au fait de ne pas appartenir à une minorité anglophone ou autre).

[425] L'identité continentale (dans l'ensemble) explique 14%, l'identité régionale (dans l'ensemble) explique 7,1% et l'identité linguistique (l'identité francophone) ajoute 8,3% de prédiction.

postes haut placés (*SLEdiff*) en faveur des Anglophones, l'évaluation de la valeur instrumentale de l'anglais (*SLEangl*) et du français (*SLEfranç*), ainsi que l'association entre un degré de richesse et une langue dans les quartiers (*Perquart, Perqu45*). Les quatre premières perceptions correspondent au degré d'accord exprimé par le répondant avec un ou plusieurs énoncés. Les deux dernières mesures combinent par contre deux associations: celle d'une richesse et celle de la langue majoritaire d'un quartier (voir les tableaux 7.9. et 7.10.).

Deux de ces six indicateurs ne sont prédits ni par les variables indépendantes, ni par les variables intermédiaires ni par les mesures linguistiques. Il s'agit de la perception que *les Anglophones vont plus souvent à l'université que les Francophones (SLEétude)* [426], ainsi que de l'attribution d'une *valeur instrumentale au français (SLEfranç).*

8.1.3.1. L'accès différentiel aux postes

La perception d'un accès différentiel aux postes en faveur des Anglophones est la mesure de l'association linguistico-économique la plus fortement prédite. Elle est très fortement expliquée par les regroupements sociaux et identitaires : les variables indépendantes expliquent 23% de la variance[427] (tableau 8.8.), les variables intermédiaires en expliquent 26%[428] (tableau 8.9.) et l'ensemble du bloc linguistique 14% (tableau 8.7.). Plusieurs traits sont reliés à ces prédictions : l'identité et la naissance canadienne le sont négativement, la nationalité québécoise et la minorité francophone sont, par contre, positivement reliées à la perception d'une iniquité de la distribution des postes en faveur des Anglophones.

---

[426] Introduit séparément, le bloc de l'identité linguistique, relié positivement à l'identité anglophone, prédit 3% de la perception d'un accès privilégié des Anglophones aux études (*SLEétude*).

[427] Tous les blocs des variables indépendantes prédisent la variation de cette perception: les caractéristiques socio-démographiques 9%, les origines ajoutent 8,3% et le sentiment minoritaire 5,9%, voir le tableau A8.3.10. en annexe pour plus de détails.

[428] Les variables intermédiaires prédisent 26% de la variance, reliée positivement à l'identité continentale et au fait de ne pas s'identifier en tant que Canadien (18%). L'identité régionale, reliée positivement aux valeurs ancestrales, ajoute 6,2%, voir le tableau A8.5.10. en annexe pour plus de détails.

Tableau 8.7.
L'association linguistico-économique : la prédiction à travers les mesures linguistiques

Mesures linguistiques	**SLEdiff** accès différentiel aux postes	**SLEangl** anglais, valeur instrumentale	**Perquart** Perception de quartiers	**Perqu45** Perception de quartiers
Langue maternelle anglaise (Lm1a) : ß	-,01	-,05	-,04	-,12
Langue maternelle française (Lm1f) : ß	,20	,25* (p=,0175)	-,24	-,05
Langue d'usage anglaise (Lu1a) :ß	-,18	-,24* (p=,0303)	-,03	,16
Langue d'usage française (Lu1f) : ß	,01	-,01	,38*	,37*
R2	,14**	,23**	,06**	,07**
*p<,05 **p<,01	R2 non-significatif	<20% de R2	>20% de R2	

8.1.3.2. La valeur instrumentale de l'anglais

L'évaluation d'une grande valeur instrumentale de l'anglais (*SLEangl*) n'est pas reliée au fait de parler anglais comme langue maternelle ou d'usage[429]. Tout au contraire, c'est plutôt la langue maternelle française qui y est positivement reliée, quoique à un seuil de signification de p=,0175 seulement. C'est-à-dire que les Francophones évaluent plus fortement la valeur instrumentale de l'anglais[430] que les autres locuteurs. Les mesures linguistiques expliquent ainsi 23% de cette perception (voir tableau 8.7.).

Les regroupements sociaux (variables indépendantes) prédisent 19% de l'évaluation de la valeur instrumentale de l'anglais. Parmi ces variables indépendantes, ce sont le fait de ne pas appartenir à une minorité anglophone ou «ethnique» qui contribuent entre autres à la prédiction significative[431] (voir le tableau 8.8.). Les identifications, surtout l'identité linguistique, la francophone, ajoutent 14,7% à la prédiction totale des variables intermédiaires de 27% (voir le tableau 8.9.).

---

[429] S'il y a un lien entre la perception d'une forte valeur instrumentale de l'anglais et le fait de parler l'anglais, il est négatif : la langue d'usage est négativement reliée à cette perception, quoique à un seuil de signification de p=,0303 (voir le tableau 8.7.).

[430] Rappelons que le facteur «valeur instrumentale de l'anglais» (*SLEangl*) contient trois opinions : «Il est plus facile de trouver un emploi si l'on parle l'anglais», «il faut connaître l'anglais pour aller à l'université», «Pour réussir dans la vie, il faut savoir parler l'anglais» (voir le tableau 7.9.).

[431] Les trois blocs de variables indépendantes contribuent à la prédiction de la variance : les caractéristiques socio-démographiques prédisent 9% dans l'ensemble, les origines ajoutent 4,1% (relié négativement au fait d'avoir séjourné au Canada en dehors du Québec) et le sentiment minoritaire ajoute 6,1% de prédiction au-delà des autres variables (relié négativement au fait d'appartenir à une minorité anglophone ou «ethnique»).

Ainsi, le fait de parler la langue maternelle française et de s'identifier comme Francophone est positivement et parallèlement relié aux opinions prêtant à l'anglais une grande valeur instrumentale.

Tableau 8.8.
L'association linguistico-économique : résumé de la prédiction commune issue de la première étape d'analyse

Variables indépendantes	**SLEdiff** accès différentiel aux postes	**SLEangl** anglais, valeur instrumentale	**Perquart** Perception de quartiers	**Perqu45** Perception de quartiers
Bloc 1 (R2) **Caractéristiques socio-démographiques**	,09**	,09**	,03	,05
Ajout du Bloc 2 (Δ R2) **Origine**	,083**	,041**	,043	,062*
Ajout du Bloc 3 (Δ R2) **Appartenance à une minorité**	,059**	,061**	,047*	,009
R2 cumulatif	**,23****	**,19****	,12	,12
*p<,05 **p<,01	(Δ) R2 non-significatif	<20% de (Δ) R2	>20% de (Δ) R2	

8.1.3.3. L'association richesse-langue dans les quartiers

Les deux indicateurs de l'association entre un degré de richesse et une langue majoritaire dans les quartiers (*Perquart* et *Perqu45*) sont moins expliqués que les deux mesures précédentes. Ces indicateurs n'impliquent pas explicitement les Anglophones ou la valeur de l'anglais, parce qu'ils résultent de mesures qui combinent l'association d'un niveau de richesse avec une langue dans les quartiers montréalais[432].

Relevons seulement que c'est avant tout le français comme langue d'usage qui est relié positivement à l'association entre la richesse et la langue d'un quartier et ceci pour les deux indicateurs (*Perquart* à 6% et *Perqu45* à 7%), quoiqu'à un seuil de signification de p<,05. Pour *Perquart*, cette explication reste la seule tandis que la

[432] Ces variables combinent une échelle allant de «langue majoritaire anglaise et degré de richesse élevé» ou «langue majoritaire française et degré de richesse bas» jusqu'à leur contraire (allant de 1 à 5), voir le chapitre 7. *Perqu45* ne mesure qu'un seul extrême : l'association entre l'anglais et un niveau de richesse élevé et celle du français à un niveau de richesse peu élevé. *Perqu45* représente donc une version plus forte (l'extrême de l'échelle) de cette association linguistico-économique.

variance de *Perqu45* est aussi expliquée par l'ensemble des regroupements identitaires (variables intermédiaires) à 16%[433].

Tableau 8.9.
L'association linguistico-économique : résumé de la prédiction commune issue de la troisième étape d'analyse

Variables intermédiaires	**SLEdiff** accès différentiel aux postes	**SLEangl** anglais, valeur instrumentale	**Perquart** Perception de quartiers	**Perqu45** Perception de quartiers
Bloc 1 (R2) **Identité continentale**	,18**	,09**	,04*	,06**
Ajout du Bloc 2 (Δ R2) **Identité régionale**	,062**	,030	,020	,060**
Ajout du Bloc 3 (Δ R2) **Identité linguistique**	,016	,147**	,002	,012
Ajout du Bloc 4 (Δ R2) **Contacts**	,003	,006	,021	,024
R2 cumulatif	,26**	,27**	,09	,16**
*p<,05 **p<,01	(Δ) R2 non-significatif	<20% de (Δ) R2		>20% de (Δ) R2

En résumé, l'association linguistico-économique est surtout prédite à partir de la perception d'un accès différentiel à l'emploi et à partir de l'évaluation d'une valeur instrumentale de l'anglais. L'association linguistico-économique implique donc surtout la valeur marchande de l'anglais et, par conséquent, de ceux qui la parlent.

L'association de l'anglais et des Anglophones à la richesse et à la valorisation instrumentale est surtout reliée au fait français (à la langue maternelle pour l'évaluation de la valeur instrumentale de l'anglais, *SLEangl*, à la minorité francophone pour la perception d'un accès différentiel aux postes, *SLEdiff*, et aussi à la langue d'usage pour *Perquart* et *Perqu45*) ainsi qu'à l'identification comme Francophone (*SLEangl*)[434].

L'association entre une langue et un niveau socio-économique s'explique avant tout quand elle se présente sous forme d'une combinaison de l'anglais avec une valeur instrumentale ou une richesse plus élevée. Cette association linguistico-économique est surtout influencée par la langue française et/ou l'identité

---

[433] L'ensemble des variables intermédiaires explique 16% de la variance. Les identités continentales prédisent 6%, les identités régionales ajoutent à cette prédiction encore 6% (reliés négativement au fait de trouver les racines ancestrales importantes).

[434] La perception d'un accès différentiel aux postes, *SLEdiff*, est aussi reliée à deux aspects du fait «québécois» : au choix de la nationalité québécoise ainsi qu'à la valorisation des traits ancestraux (voir les tableaux A8.5.10. et A8.3.10. en annexe).

francophone. Dans l'ensemble, les regroupements sociaux et linguistiques (variables indépendantes), ainsi que les regroupements identitaires (variables intermédiaires), expliquent fortement la perception d'un valeur instrumentale élevée de l'anglais et la perception d'une iniquité dans l'accès aux postes en faveur des Anglophones.

8.1.4. La perception de la ségrégation linguistique

La perception de la ségrégation linguistique à Montréal est, en général, relativement peu expliquée, comparativement aux autres dimensions perceptives. Deux indicateurs de la perception ségrégationnelle ne le sont pas du tout, ni par les mesures linguistiques, ni par les variables indépendantes, ni par les variables intermédiaires : celle sur *la division linguistique de Montréal (SLmont)* ainsi que celle sur *la différence des Anglophones et Francophones à Montréal (SLdiff)*[435].

Seule une des trois variables mesurant la présence quantitative (*Anglpres*, *Franpres*, *Ninipres*) est expliquée ainsi que deux mesures de la perception de la présence qualitative des groupes linguistiques (*Aph*, *Fph*, *Niniph*). Ces résultats franchissent rarement le seuil de signification élevé adopté dans cette étude[436]. En même temps, même des résultats dont le seuil de signification se situe entre p<,05 et p<,01 (précisés aux tableaux 8.10. et 8.11.) permettent de faire ressortir un léger biais positif endogroupe pour tous les regroupements linguistiques impliqués.

8.1.4.1. La présence numérique des groupes linguistiques

L'évaluation de la présence numérique des groupes anglais et français (*Anglpres* et *Franpres*) n'est significativement prédite par aucun des blocs de variables indépendantes ou intermédiaires[437].

---

[435] Il s'agit de la perception que «Montréal se divise en deux parties : une anglophone, une francophone» (*SLmont*), et «Les Anglophones et les Francophones sont très différents» (*SLdiff*).

[436] Le seuil de signification de p<,01 est adopté au chapitre 6. Tous les seuils de signification entre p<,05 et p<,01 auxquels nous nous référons par la suite sont indiqués dans les tableaux 8.10. et 8.11.

[437] Lorsque les caractéristiques socio-démographiuqes sont introduites isolément, l'âge est relié de façon significative et négative à la perception d'une forte présence numérique des Anglophones (voir tableau A8.3.16. en annexe). Cette relation va à l'encontre de la tendance démographique. La présence anglophone a diminué ces dernières décennies (voir chapitre 1), tandis que celle des Francophones ne cesse d'augmenter. Toutefois, l'âge est relié négativement à cette mesure et indique que ce sont les plus jeunes qui «surestiment» le nombre d'Anglophones à Montréal.

Seule la présence des Allophones (*Ninipres*) est prédite par les variables indépendantes qui cumulent 11% de prédiction – seul le fait de s'identifier en tant que «Immigrant» y est positivement relié[438] (voir le tableau 8.11.).

8.1.4.2. La présence des trois groupes linguistiques dans les quartiers

Contrairement à la présence *numérique* des groupes linguistiques, la perception de la langue *majoritaire* dans les quartiers est prédite pour l'anglais (*Aph*) et le français (*Fph*), mais pas pour les autres langues (*Niniph*), voir les tableaux 8.10. et 8.11.

La perception d'une forte présence de l'anglais dans les quartiers est liée positivement à l'identité anglophone et européenne, mais négativement à l'identité canadienne (voir les tableaux 8.11. ainsi que A8.5.19. en annexe).

Tableau 8.10.
La perception de la ségrégation linguistique : résumé de la prédiction commune issue de la première étape d'analyse

Variables indépendantes	Présence quantitative...			Présence qualitative...		
	de l'anglais (Angipres)	du français (Franpres)	des autres (Ninipres)	de l'anglais (Aph)	du français (Fph)	des autres (Niniph)
Bloc 1 (R2) **Caractéristiques socio-démographiques**	,04	,05	,03	,03	,04	,02
Ajout du Bloc 2 (Δ R2) **Origine**	,031	,009	,012	,061**	,026	,032
Ajout du Bloc 3 (Δ R2) **Appartenance à une minorité**	,010	,021	,025	,015	,041* (p=,0253)	,027
R2 cumulatif	,09	,08	,07	,10	,11* (p=,0413)	,08
*p<,05 **p<,01	(Δ) R2 non-significatif		<20% de (Δ) R2		>20% de (Δ) R2	

Soulignons que la perception d'une forte présence francophone dans les quartiers, est quant à elle reliée négativement au fait de parler l'anglais comme langue d'usage (4%). Il s'agit du seul résultat significatif concernant les mesures linguistiques pour toutes les perceptions ségrégationnelles[439]. L'identification comme

---

[438] Lorsque les blocs des variables intermédiaires sont introduits séparément, c'est encore l'identité immigrante, mais aussi le fait de parler une langue étrangère, qui sont positivement reliés à la perception d'une forte présence numérique des langues autres que le français et l'anglais.

[439] Nous renvoyons au tableau A8.3.20. en annexe pour plus de détails. Ce résultat pourrait s'expliquer par la tendance de ces personnes à ne pas trop fréquenter les quartiers à majorité anglophone et

Francophone est reliée positivement à la perception d'une forte présence du français dans les quartiers (voir le tableau 8.11.)[440]. Les regroupements sociaux expliquent 11% de la variance (surtout reliée négativement au sentiment minoritaire ethnique, voir le tableau 8.10.).

Tableau 8.11.
La perception de la ségrégation linguistique : résumé de la prédiction commune issue de la troisième étape d'analyse

Variables intermédiaires	Présence quantitative...			Présence qualitative...		
	de l'anglais (Angipres)	du français (Franpres)	des autres (Ninipres)	de l'anglais (Aph)	du français (Fph)	des autres (Niniph)
Bloc 1 (R2) **Identité continentale**	,00	,03	,04* (p=,0107)	,04* (p=,0252)	,03* (p=,0343)	,03
Ajout du Bloc 2 (Δ R2) **Identité régionale**	,006	,009	,011	,019	,018	,007
Ajout du Bloc 3 (Δ R2) **Identité linguistique**	,026* (p=,0327)	,001	,019	,041**	,029* (p=,0190)	,002
Ajout du Bloc 4 (Δ R2) **Contacts**	,014	,001	,032	,009	,004	,013
R2 cumulatif	,05	,05	**,11****	**,11****	**,09*** (p=,0301)	,05
*p<,05 **p<,01	(Δ) R2 non-significatif		<20% de (Δ) R2		>20% de (Δ) R2	

S'il y a une explication à la variance de la perception de la présence des groupes linguistiques, elle se trouve davantage dans l'identification (anglophone ou francophone) du répondant que dans les autres regroupements. Une tendance vers un biais endogroupe peut être constatée pour les trois regroupements linguistiques : l'identité anglophone est reliée à une forte présence anglophone, l'identité francophone à une forte présence francophone, et l'identité immigrante à une forte présence numérique des autres langues. Cette tendance positive vers une légère surestimation de la présence de l'endogroupe n'est pas fonction d'une affiliation linguistique à travers la langue maternelle, mais d'une affiliation linguistique par identification.

---

donc à avoir l'impression d'une forte présence francophone, ou par le fait que ces répondants ne disposent pas de l'anglais comme langue de communication et que leur perception du paysage linguistique s'en trouve déformée (soit ces répondants ne parlent pas l'anglais et fréquentent moins les quartiers à majorité anglophone, soit ils les fréquentent, mais –faute de parler anglais- n'ont pas l'impression qu'il s'agit d'un quartier majoritairement anglophone).

[440] Les variables intermédiaires prédisent 9% (3% à travers les identités continentales dans leur ensemble ; l'identité linguistique francophone ajoute 2,9%).

La différence entre la perception d'une présence quantitative (*Anglpres*, *Franpres*, *Ninipres*) et qualitative (*Aph*, *Fph*, *Niniph*) résulte probablement d'une différence de perspective : la présence linguistique dans les quartiers est généralement perçue comme étant soit «anglaise» soit «française» mais non pas «ethnique», tandis que c'est justement le groupe «ethnique» (de langue maternelle autre) qui renforce son effectif quantitativement, à travers leur estimation en pourcentage. Nous pouvons donc affirmer que la présence ethnique est bel et bien haussée (quantitativement) par un effet endogroupe, mais que, quand il s'agit d'attribuer une langue à un quartier, les deux langues officielles l'emportent - par identification à l'un ou à l'autre groupe linguistique.

8.1.5. Conclusions sur la prédiction des perceptions

Les étapes 1 et 3 représentent le noyau des analyses puisqu'elles fournissent les explications à la différenciation des perceptions linguistiques. Trois résultats majeurs sont à souligner :

Les regroupements sociaux, c'est-à-dire les caractéristiques socio-démographiques, les origines et les appartenances minoritaires, expliquent relativement peu les perceptions linguistiques comparativement aux prédictions fournies par les variables intermédiaires, notamment les identifications. Il s'agit de deux résultats majeurs puisque les déterminants d'une perception différentielle sont identifiés, mais aussi hiérarchisés selon leur degré d'importance. Ainsi, nous constatons, premièrement, que les regroupements sociaux sont moins importants que prévu par les hypothèses générales et, deuxièmement, que les identifications influencent par contre beaucoup les perceptions. Il s'agira d'éclaircir, avec les résultats de l'étape 2, la relation entre les regroupements sociaux et les identifications.

Un troisième résultat de ces analyses (étape 1 et 3) est à retenir : les dimensions perceptives sont très inégalement expliquées. Remarquons surtout que la quatrième dimension, la ségrégation montréalaise, reste peu, voire pas du tout, expliquée par les variables déterminantes. Les six variables les plus fortement prédites par les variables intermédiaires, tout comme par les variables indépendantes, relèvent des autres trois dimensions: les mesures du français québécois (*Fquésol*, *Fquésta*), deux mesures du

rapport à la norme (*Norme*, *Normélè*) et deux mesures de l'association linguistico-économique (*SLEdiff*, *SLEangl*). Toutes ces mesures sont surtout déterminées par les identifications, mais aussi par les mesures linguistiques.

Ce troisième résultat s'accompagne d'une observation concernant les dimensions perceptives. Nous pensions que les perceptions linguistiques des Montréalais différaient surtout par rapport à la première dimension, celle d'une opposition interlinguistique entre l'anglais et le français. Les traits des échelles sémantiques étaient expressément choisis pour comparer l'évaluation du français par rapport à celle de l'anglais[441]. Or, la perception de l'anglais et celle du français québécois ne se révèlent pas complémentaires – quant à leur évaluation par échelles sémantiques. Deux aspects des résultats nous permettent néanmoins de remettre en perspective une certaine complémentarité des perceptions des langues officielles – même si elle est plutôt intralinguistique dans le cas du français québécois et plutôt socio-économique dans le cas de l'anglais.

Premièrement donc, les deux catégories de traits, «de statut» et «de solidarité», qui séparent les perceptions du français québécois, réfèrent davantage au rapport à une norme *intra*linguistique qu'à une opposition *inter*linguistique. Le fait que l'évaluation du français de France se divise exactement de la même façon (en traits de statut et de solidarité) va dans le même sens. L'évaluation du français québécois représente donc davantage un indicateur du rapport à la norme (intralinguistique) qu'un indicateur du rapport plurilingue (interlinguistique). La dimension normative se voit donc renforcée de deux indicateurs fortement prédits (l'évaluation du français québécois : *Fquésol* et *Fquésta*) au détriment de la dimension mesurant le rapport interlinguistique avec l'anglais.

Le rapport à la norme des Montréalais se différencie donc selon les mesures : d'un côté, il y a l'évaluation de la variante hexagonale, de l'autre, une surveillance linguistique ainsi que le constat d'une faible maîtrise linguistique des élèves. L'évaluation du français québécois en constitue donc un troisième aspect.

Deuxièmement, si l'évaluation de l'anglais en tant que langue (par les échelles sémantiques) reste relativement peu nuancée et peu expliquée, son association (et

---

[441] Voir la discussion au chapitre 2 ainsi que les tableaux comparatifs en annexe 5.2.

celle des Anglophones) avec une plus grande facilité d'accès aux ressources est en revanche fortement prédite. L'anglais et les Anglophones se trouvent donc ouvertement et explicitement associés avec un statut économique favorisé. L'anglais est jugé dans son ensemble, de façon univoque, par rapport à sa valeur marchande et non par rapport à une autre langue ou à une norme. C'est la langue maternelle mais principalement l'identité francophone qui sont reliées à l'évaluation de ce favoritisme[442]. On dirait qu'il concerne ceux qui en sont exclus.

Ainsi, c'est surtout la dimension mesurant le rapport à la norme linguistique et celle mesurant l'association socio-linguistique qui trouvent des explications dans les identifications des répondants. Il s'agira d'interpréter le lien entre ces deux dimensions de perceptions.

Il reste à enchaîner ces trois résultats majeurs. Le rapport entre les regroupements sociaux et les identifications en constitue un maillon important.

8.2. La prédiction des identifications et du contact (étape 2)

Regardons maintenant le rapport que les regroupements sociaux et linguistiques peuvent avoir avec les identifications et les contacts interlinguistiques. Ces identifications et le contact occupent conceptuellement un statut intermédiaire dans notre recherche (voir les figures 5.1. et 8.1.). Ce statut intermédiaire – son contenu ainsi que sa force - reste à vérifier empiriquement. Dans cette deuxième étape, nous analysons donc la prédiction des variables intermédiaires (identifications, contact) par les variables indépendantes (caractéristiques socio-démographiques, origine et appartenance minoritaire)[443]. C'est donc la relation entre les deux groupes de prédicteurs des perceptions qui est ici à évaluer : quel impact ont les regroupements sociaux sur les identifications et le contact interlinguistique des répondants ?

---

[442] Le fait que l'origine (par la nationalité québécoise et le séjour au Québec) et l'appartenance à une minorité (francophone) contribuent aussi à l'explication de cette évaluation semble renforcer cet argument.

[443] Ces variables sont toutes décrites au chapitre 7. Quelques-unes de leurs caractéristiques statistiques se trouvent en annexe 7.5. et les tableaux des analyses de régression de cette deuxième étape en annexe 8.4.

8.2.1. Les identités continentales

Les «identités continentales» regroupent l'identité nord-américaine (*Idnoamer*), l'identité européenne (*Ideurop*), l'identité immigrante (*Idimmi*) et l'identité canadienne (*Idcanad*). Rappelons que c'est le degré d'identification avec l'étiquette identitaire correspondante (Nord-américain-e, Européen-e, Immigrant-e et Canadien-ne) qui constitue la mesure de ces variables. Ces identifications sont inégalement prédites par les regroupements sociaux, mais l'origine semble expliquer le plus de variation.

8.2.1.1. L'identité nord-américaine

L'identité nord-américaine (*Idnoamer*) est expliquée à 13% par les regroupements sociaux (variables indépendantes). Ce sont la nationalité canadienne et un séjour dans une autre province du Canada qui sont significativement reliés à ce choix d'identitification[444], voir le tableau 8.12. Les langues ne prédisent pas cette identification (tableau 8.13.).

8.2.1.2. L'identité européenne

L'identité européenne (*Ideurop*) est expliquée à 20% par les regroupements sociaux. Seul le bloc des origines contribue à cette prédiction (17,1%): ne pas être né ni au Canada, ni au Québec sont les deux traits significatifs expliquant l'identification avec le vieux monde. Ne parler ni l'anglais ni le français comme langue maternelle ne prédit par contre que 8% de la variance (tableau 8.13.).

8.2.1.3. L'identité canadienne

L'identité canadienne (*Idcanad*) est fortement prédite par les mesures linguistiques (27%) et par les regroupements sociaux (37%). Plusieurs faits sont significativement reliés à cette explication, dont le fait d'être plus âgé, d'être né au Canada ou au Québec ainsi que de parler l'anglais comme langue d'usage[445].

---

[444] Le bloc des origines ajoute ainsi 6,6% à la prédiction totale.

[445] Les caractéristiques socio-démographiques contribuent à 16% (le fait d'être plus âgé, moins éduqué et ne pas travailler dans le domaine des sciences sociales ou de l'administration) et l'origine ajoute 16,3% à cette explication (être né au Canada et ne pas avoir indiqué une nationalité québécoise). Le sentiment minoritaire explique 4,6% au delà des autres prédicteurs, relié notamment à l'appartenance à une minorité anglophone.

Tableau 8.12.
L'identification continentale : résumé de la prédiction commune issue de la deuxième étape d'analyse

Variables indépendantes	**Idnoamer** Identité nord-américaine	**Ideurop** Identité européenne	**Idcanad** Identité canadienne	**Idimmi** Identité immigrante
Bloc 1 (R2) **Caractéristiques socio-démographiques**	,06*	,02	,16**	,09**
Ajout du Bloc 2 (Δ R2) **Origine**	,066**	,171**	,163**	,375**
Ajout du Bloc 3 (Δ R2) **Appartenance à une minorité**	,006	,010	,046**	,032**
R2 cumulatif	,13**	,20**	,37**	,50**
*p<,05 **p<,01	(Δ) R2 non-significatif	<20% de (Δ) R2		>=20% de (Δ) R2

8.2.1.4. L'identité immigrante

C'est l'identité immigrante (*Idimmi*) qui est le plus fortement prédite (50%) par les regroupements sociaux (tableau 8.12.). Cette identification est surtout expliquée par le bloc des origines (ajout de 37,5%, 42% si introduit seul). Cette identité immigrante est reliée aux lieux de naissance non-canadienne et non-québécoise. Cette identité trouve aussi 32% de son explication dans le fait de ne pas parler l'anglais et/ou le français comme langue maternelle (tableau 8.13.).

Tableau 8.13.
L'identification continentale : la prédiction à travers les mesures linguistiques

Mesures linguistiques	**Idnoamer** Identité nord-américaine	**Ideurop** Identité européenne	**Idcanad** Identité canadienne	**Idimmi** Identité immigrante
Langue maternelle anglaise (Lm1a) : ß	,05	-,40**	,07	-,45**
Langue maternelle française (Lm1f) : ß	,18	-,31**	-,04	-,75**
Langue d'usage anglaise (Lu1a) :ß	,23	,09	,22*	-,18
Langue d'usage française (Lu1f) : ß	,22	-,02	-,22	-,02
R2	,06*	,08**	,27**	,32**
*p<,05 **p<,01	R2 non-significatif	<20% de R2		>=20% de R2

En résumé, les identités continentales s'expliquent avant tout par les mesures d'origine : la nationalité, le lieu de naissance ou le séjour. Il est intéressant de noter que l'identité immigrante et l'identité canadienne sont les deux mesures le plus

prédites par les langues (27% et 32%). L'identité immigrante, tout comme l'identité européenne, prédite dans une moindre mesure, est reliée à ceux qui ne parlent pas l'anglais et/ou le français comme langues maternelles.

Remarquons aussi que ce sont les deux mêmes identités (immigrante et canadienne) qui participent à leur tour à la prédiction de plusieurs mesures des perceptions. L'identité immigrante est reliée négativement à l'évaluation du français québécois (*Fquésol*, *Fquésta*), positivement à celle de l'anglais (*Angltot*) et aux deux mesures du rapport à la norme ayant rapport aux Français de France (*FFmaît* et *FFphdiff*). Notons aussi que l'identité canadienne est significativement reliée à la prédiction des six indicateurs de la perception les plus prédits : l'évaluation du français québécois (*Fquésol*, *Fquésta*), les deux mesures du rapport à la norme (*Norme*, *Normélè*) et de deux indicateurs de l'association linguistico-économique (*SLEdiff*, *SLEangl*). L'identité canadienne y est par contre reliée négativement. Ajoutons néanmoins que le bloc des «identités continentales» contribue rarement plus que 10% à la prédiction de la perception linguistique.

8.2.2. Les identités régionales

Les identités régionales se composent d'indicateurs plus complexes : l'identité québécoise (*Idqué*) correspond essentiellement à l'identification en tant que «Québécois», mais comporte aussi l'importance de cette identification ainsi que celle de parler français. L'identité ancestrale (*Idraci*) se rapporte à la valorisation de traits québécois comme les ancêtres québécois, le catholicisme, etc. L'identité résidentielle (*Idrésid*) renvoie au fait de s'identifier en tant que Québécois simplement par une résidence dans la province. L'identité montréalaise (*Idmont*) représente le choix de l'étiquette «Montréalais-e»[446]. Cette dernière identification se distingue des trois premières, qui se rapportent toutes d'une manière ou d'une autre au fait québécois.

---

[446] Les indicateurs sont décrits au chapitre 7 et listés en annexe 7.5.

8.2.2.1. L'identité montréalaise

Cette identification comme «Montréalais-e» est expliquée à 15% par les regroupements sociaux (tableau 8.14.), et les mesures significatives sont variées : un niveau d'éducation moins élevé et un métier dans le domaine des sciences naturelles ou de la santé sont positivement reliés aux 7% de prédiction par le bloc des caractéristiques socio-démographiques et c'est l'ensemble des mesures de l'origine qui ajoute 6,3% à cette prédiction.

8.2.2.2. L'identité résidentielle

Cette identité (*Idrésid*) n'est pas significativement prédite. Remarquons quand même que plusieurs mesures contribuent significativement à une prédiction de 11% (tableau 8.14.), qui ne franchit pourtant pas le seuil de signification de p<,05. Parmi ces mesures, on trouve surtout celle d'un niveau de scolarité élevé.

Tableau 8.14.
L'identification régionale : résumé de la prédiction commune issue de la deuxième étape d'analyse

Variables indépendantes	**Idqué** Identité québécoise	**Idraci** Identité ancestrale	**Idrésid** Identité résidentielle	**Idmont** Identité montréalaise
Bloc 1 (R2) **Caractéristiques socio-démographiques**	,17**	,05	,06*	,07**
Ajout du Bloc 2 (Δ R2) **Origine**	,237**	,010	,037	,063**
Ajout du Bloc 3 (Δ R2) **Appartenance à une minorité**	,022*	,056**	,006	,014
R2 cumulatif	**,43****	,12*	,11*	**,15****
*p<,05 **p<,01	(Δ) R2 non-significatif	<20% de (Δ) R2		>20% de (Δ) R2

8.2.2.3. L'identité ancestrale

Cette mesure (*Idraci*) est aussi seulement expliquée (12%) au seuil de signification de p<,05. C'est un seul regroupement qui est lié à cette prédiction : l'appartenance à une minorité francophone ou ethnique[447].

[447] Lorsque le bloc des minorités est introduit isolément, il prédit significativement 6% de la variance de l'identité ancestrale (voir tableau A8.4.6. en annexe).

Tableau 8.15.
L'identification régionale: la prédiction à travers les mesures linguistiques

Mesures linguistiques	Idqué Identité québécoise	Idraci Identité ancestrale	Idrésid Identité résidentielle	Idmont Identité montréalaise
Langue maternelle anglaise (Lm1a) : ß	,18* (p=,0247)	-,14	,14	,09
Langue maternelle française (Lm1f) : ß	,41**	,03	,23	,01
Langue d'usage anglaise (Lu1a) :ß	-,09	-,02	-,25*	,11
Langue d'usage française (Lu1f) : ß	,23* (p=,0368)	-,05	-,16	,03
R2	,35**	,02	,03*	,02*
*p<,05 **p<,01	R2 non-significatif	<20% de R2	>20% de R2	

8.2.2.4. L'identité québécoise

L'identité québécoise (*Idqué*) est de loin la plus fortement prédite parmi les identifications régionales (43%, voir le tableau 8.14.). Le bloc des caractéristiques socio-démographiques contribue 17% à cette prédiction et c'est le fait d'avoir été élevé dans la religion catholique qui y est relié. Quant au bloc des origines, il explique 23,7% au-delà du premier bloc. Cette prédiction est surtout reliée à la naissance québécoise, une nationalité québécoise, et un séjour au Québec (en dehors de Montréal). Les mesures linguistiques prédisent 35% de l'identité québécoise, notamment à travers la langue maternelle française, mais aussi à travers l'anglaise (p=,0247, voir tableau 8.15.).

En résumé, nous pouvons affirmer que, parmi les identités régionales, c'est l'identité québécoise qui s'explique le plus par les regroupement sociaux – et tout comme pour les identités continentales, c'est l'origine qui y contribue considérablement. Les langues jouent par contre un rôle beaucoup moindre dans les prédictions, sauf pour l'identité québécoise (35%). Ce fort pourcentage de prédiction est relié aux langues maternelles française *et* anglaise, mais moins à la langue d'usage française.

Remarquons aussi que c'est l'identité québécoise (*Idqué*) qui prédit à son tour plusieurs indicateurs des perceptions linguistiques, dont aussi les six les plus prédites : l'évaluation du français québécois (*Fquésol*, *Fquésta*), les deux mesures du rapport à la norme (*Norme*, *Normélè*) et de deux indicateurs de l'association

linguistico-économique (*SLEdiff, SLEangl*). Mais contrairement à l'identité canadienne, l'identité québécoise y est positivement reliée et contribue jusqu'à 30% à leur explication.

8.2.3. Les identités linguistiques

Les identités linguistiques sont très fortement prédites par les regroupements sociaux. L'identité anglophone (*Idangl*) et l'identité francophone (*Idfranç*) s'expliquent à 43% et 44% seuls par ces regroupements. Les mesures linguistiques permettent à peine de prédire plus que les autres regroupements sociaux ensembles : 55% et 56%. La langue maternelle et/ou la langue d'usage anglaise expliquent 55% la variance de l'identité anglophone, la langue maternelle et/ou la langue d'usage française 56% de celle de l'identité francophone (voir les tableaux A8.4.9. et A8.4.10. en annexe).

8.2.3.1. L'identité anglophone

Les caractéristiques socio-démographiques expliquent 19% de l'identité anglophone (*Idangl*) : l'éducation catholique et le niveau scolaire y sont reliées négativement, le niveau de revenu positivement. L'origine, au-delà de ces caractéristiques, permet d'expliquer 9,5% (reliée à une naissance canadienne en dehors du Québec) et l'appartenance minoritaire en ajoute encore 14,9%, reliée à la minorité anglophone (tableau 8.16.).

Tableau 8.16.
L'identification linguistique : résumé de la prédiction commune issue de la deuxième étape d'analyse

Variables indépendantes	**Idangl** Identité anglophone	**Idfranç** Identité francophone
Bloc 1 (R2) **Caractéristiques socio-démographiques**	,19**	,24**
Ajout du Bloc 2 (Δ R2) **Origine**	,094**	,116**
Ajout du Bloc 3 (Δ R2) **Appartenance à une minorité**	,149**	,086**
R2 cumulatif	,43**	,44**
*p<,05 **p<,01	<20% de (Δ) R2	>20% de (Δ) R2

8.2.3.2. L'identité francophone

L'identité francophone par contre (*Idfranç*) est un peu plus prédite par les caractéristiques socio-démographiques (24%), pourcentage uniquement relié au fait d'avoir eu une éducation catholique. Les origines ajoutent 11,6% à la prédiction, reliées à la naissance et au séjour au Québec. Le sentiment minoritaire prédit au-delà de tous les autres 8,6%. Il est relié négativement à l'appartenance à une minorité anglophone ou ethnique.

En résumé, les identités linguistiques s'opposent (et se complètent) à travers la naissance et le séjour «canadien» versus «québécois». De plus, si l'éducation catholique est un fort prédicteur pour l'identité francophone, c'est l'appartenance minoritaire anglophone qui joue ce rôle pour l'identification en tant qu'Anglophone.

Cette complémentarité se retrouve dans l'explication que fournissent ces deux mesures d'identité de la perception. Comme pour les identités canadienne et québécoise, les identités linguistiques sont significatives dans l'explication des six mesures dépendantes les plus prédites : l'évaluation du français québécois (*Fquésol*, *Fquésta*), les deux mesures du rapport à la norme (*Norme*, *Normélè*) et de deux indicateurs de l'association linguistico-économique (*SLEdiff*, *SLEangl*). L'identité anglophone y est reliée négativement, tandis que l'identité francophone l'est positivement.

8.2.4. Le contact interlinguistique

Les quatre mesures du contact interlinguistique retenues se basent sur la fréquence du contact avec d'autres groupes linguistiques en général (*Coautre*), sur le contact plutôt familier par un conjoint ou des amis (*Cocoamis*), sur le contact à travers la connaissance d'une langue étrangère (*Cole*) ainsi que sur le fait d'être bilingue (*Bilingua*).

8.2.4.1. La fréquence du contact

La fréquence du contact (*Coautre*) est la mesure la plus fortement prédite par les regroupements sociaux (21%, voir le tableau 8.17.). L'origine ajoute au-delà du

premier bloc 10,1% d'explication, notamment par le fait de ne pas être né au Québec. Le sentiment minoritaire, relié à l'appartenance à une minorité ethnique, prédit 2,5% au delà de tous les autres. Les mesures linguistiques expliquent 17% de la variance, reliée négativement aux deux langues maternelles anglaise et française (tableau 8.18.).

8.2.4.2. Le contact intergroupe à travers le conjoint ou les amis

La variance dans le contact intergroupe à travers le conjoint ou les amis (*Cocoamis*) n'est pas prédite significativement, ni par les variables indépendantes, ni par les mesures linguistiques.

Tableau 8.17.
Le contact interlinguistique : résumé de la prédiction commune issue de la deuxième étape d'analyse

Variables indépendantes	**Coautre** Fréquence du contact	**Cocoamis** Contact par le conjoint ou des amis	**Cole** Connaissance de langues étrangères	**Bilingua** Bilinguisme
Bloc 1 (R2) **Caractéristiques socio-démographiques**	,09**	,05*	,08**	,05
Ajout du Bloc 2 (Δ R2) **Origine**	,101**	,032	,066**	,107**
Ajout du Bloc 3 (Δ R2) **Appartenance à une minorité**	,025**	,014	,010	,018
R2 cumulatif	,21**	,10*	,15**	,17**
*p<,05 **p<,01	(Δ) R2 non-significatif	<20% de (Δ) R2	>20% de (Δ) R2	

8.2.4.3. La connaissance de langues étrangères

La connaissance de langues étrangères (*Cole*, 15%) est par contre reliée aux plus jeunes et à un niveau d'éducation plus élevé (8%). L'origine ajoute 6,6% d'explication dans son ensemble. Les mesures linguistiques expliquent 7% par le fait de ne pas parler l'anglais et/ou le français comme langue maternelle.

8.2.4.4. Le bilinguisme

Le fait d'être bilingue (*Bilingua*) est expliqué à 17% dans son ensemble (voir le tableau 8.17.). La naissance québécoise est négativement reliée au bilinguisme (ce qui est probablement dû au fait que ceux qui viennent d'ailleurs utilisent pour la plupart

le français comme deuxième langue d'usage, ce qui les rend «bilingue» selon le codage adopté ici). Le fait de ne pas parler l'anglais et/ou de ne pas parler le français comme langue maternelle est relié à l'explication de 12% par les mesures linguistiques (tableau 8.18.).

Tableau 8.18.
Le contact interlinguistique: la prédiction à travers les mesures linguistiques

Mesures linguistiques	**Coautre** Fréquence du contact	**Cocoamis** Contact par le conjoint ou des amis	**Cole** Connaissance de langues étrangères	**Bilingua** Bilinguisme
Langue maternelle anglaise (Lm1a) : ß	-,36**	-,11	-,38**	-,35**
Langue maternelle française (Lm1f) : ß	-,59**	-,25*	-,38**	-,55**
Langue d'usage anglaise (Lu1a) :ß	,15	,25*	,05	,00
Langue d'usage française (Lu1f) : ß	,11	,26	,13	,11
R2	**,17****	,02*	**,07****	**,12****
*p<,05 **p<,01	R2 non-significatif	<20% de R2		>20% de R2

En résumé, le contact intergroupe semble être plus fréquent chez les répondants qui ne sont pas nés au Québec et se sentent minoritaires des groupes ethniques. Ce résultat s'explique probablement par la force démographique des contacts : ne pas être né au Québec, mais ailleurs (au Canada ou dans le monde), implique dans la plupart des cas une langue maternelle autre que le français, ou même de l'anglais. Comme les deux langues maternelles officielles sont souvent négativement reliées à la prédiction des mesures du contact, nous supposons que c'est la distribution démo-linguistique de Montréal qui explique - de par la probabilité de contact – les prédictions des contacts interlinguistiques.

Précisons que les mesures du contact interlinguistique sont rarement significatives dans l'explication de la perception et leur contribution ne dépasse jamais 7%.

Cette deuxième étape de l'analyse révèle plusieurs détails intéressants de l'explication du contact interlinguistique ou des identifications des Montréalais, comme par exemple que l'identité québécoise est l'identité régionale la plus fortement prédite et, qu'en général, l'origine influence fortement les identifications. En même temps, nous avons ajouté quelques résultats de la troisième étape dans les résumés, parce qu'il s'agit de déterminer quels indicateurs possèdent un statut intermédiaire : lesquels sont influencés par les regroupements sociaux et expliquent en même temps les perceptions ?

8.2.5. Le statut intermédiaire des identifications

Les identifications et les contacts interlinguistiques occupent conceptuellement un statut intermédiaire (voir les figures 5.1. et 8.1.) qui restait à vérifier et/ou à détailler. Les résultats de la première étape de l'analyse indiquent que les regroupements sociaux (variables indépendantes), si on les compare aux explications trouvées parmi les identifications (variables intermédiaires) lors de la troisième étape d'analyse, n'influencent que relativement peu les perceptions. La deuxième étape de l'analyse permet de conclure que les regroupements sociaux influencent les perceptions surtout *par le biais des* les variables intermédiaires, notamment les identifications. Le contact interlinguistique par contre se révèle peu prédicteur des perceptions. Ce statut intermédiaire concerne donc principalement certaines identifications.

Regardons d'abord les explications par les regroupements sociaux. Toutes les variables intermédiaires sont prédites par les variables indépendantes, mais très inégalement (entre 13% et 50%). Les identités immigrante, canadienne, québécoise, anglophone et francophone sont les variables les plus fortement prédites parmi les variables intermédiaires (entre 37% et 50%). Ce sont en général moins les caractéristiques socio-démographiques qui prédisent ces identifications, mais les origines, dont la prédiction est souvent reliée aux lieux de naissance. Ainsi, le lieu de naissance se révèle être un fort déterminant des identifications (voir tableau 8.19.).

Tableau 8.19.
L'explication de quelques identifications par l'origine

ORIGINE	lieu de naissance		nationalité		séjour		
	canadien	québécois	canadienne	québécoise	canadien	québécois	**Identités**
	-	-					**Européenne (Ideurop)**
	---------- 20%* ---------->						
	-	-					**Immigrante (Idimmi)**
	---------- 42%* ---------->						
	+			-		-	**Canadienne (Idcan)**
	---------- 22%* ---------->						
		+		+		+	**Québécoise (Idqué)**
	---------- 36%* ---------->						
	+					-	**Anglophone (Idangl)**
	---------- 18%* ---------->						
		+				+	**Francophone (Idfranç)**
	---------- 26%* ---------->						

⁻ = relation négative ; + = relation positive ; case vide = aucune relation significative
*les pourcentages de prédiction se réfèrent au bloc d'origine introduit seul dans l'équation

La naissance ailleurs qu'au Canada (Québec inclus) est liée à l'identification comme Européen ou Immigrant. Un lieu de naissance canadien (Québec exclus) est relié à l'identification comme «Canadien», une naissance au Québec à celle comme «Québécois». Ces deux identités se distinguent aussi sur le plan des nationalités: l'identité québécoise est liée au fait d'avoir indiqué une nationalité québécoise, l'identité canadienne au fait de ne pas l'avoir indiqué. Il est intéressant de noter qu'une nationalité canadienne n'est pas reliée significativement à l'identité canadienne, mais à l'identité nord-américaine (tableau A8.4.1. en annexe). Une autre différence entre l'identité canadienne et l'identité québécoise est celle du séjour : ne pas avoir séjourné au Québec (en dehors de Montréal) est lié à l'identification canadienne, le contraire (avoir séjourné au Québec donc), à l'identification québécoise. Le séjour québécois est aussi relié aux identités linguistiques : négativement à l'identité anglophone et positivement à l'identité francophone. Les deux mesures de l'identification linguistique s'opposent donc à travers le séjour, mais aussi la naissance, «canadienne» versus «québécoise». L'identité anglophone partage avec l'identité canadienne le lieu de naissance canadien, tout comme l'identité

francophone partage avec l'identité québécoise le Québec comme lieu de naissance. Ce qui les distingue, parmi les mesures de l'origine, c'est la contribution significative de la nationalité québécoise – positivement à l'identité québécoise, négativement à la canadienne – qui reste non significative pour les deux identités linguistiques. Le statut intermédiaire de ces variables relève donc d'un côté du fait que la majorité d'entre elles[448] sont principalement déterminées par les mesures de l'origine.

De l'autre côté, seulement quelques-unes de ces mesures participent aussi à la prédiction des perceptions. Les identités continentales participent de 4% à 14% à la prédiction de 13 variables dépendantes. Ce sont les identités canadienne et immigrante qui participent significativement à ces prédictions. Pour les identités régionales, elles ajoutent pour huit variables de 4% à 25% de prédiction au-delà des identités continentales. C'est l'identité québécoise qui est la plus significative dans ces prédictions. Quant aux identités linguistiques, ils ajoutent au-delà de toutes les autres identités de 2% à 14%. L'identité anglophone et l'identité francophone participent toutes les deux à ces prédictions. Les mesures du contact par contre n'ajoutent qu'autour de 3% aux prédictions de seulement deux variables dépendantes[449].

C'est donc avant tout pour les identifications qu'un certain statut intermédiaire entre les regroupements sociaux (variables indépendantes) et les dimensions des perceptions (variables dépendantes) peut être confirmé à partir des données analysées. Quelques identifications se profilent par contre plus que d'autres par la force des prédictions dans les deux sens. Il s'git de six identifications : l'identité européenne (*Ideurop*), immigrante (*Idimmi*), canadienne (*Idcanad*), québécoise (*Idqué*),

---

[448] Seuls l'identité ancestrale (*Idraci*), l'identité résidentielle (*Idrésid*) et le contact à travers les conjoints et amis (*Cocoamis*) ne sont pas expliqués par le bloc des origines. Pour les autres variables intermédiaires (identité nord-américaine, identité montréalaise, fréquence du contact, connaissance de langues étrangères et le fait d'être bilingue), le bloc de l'origine ajoute de 6% à 11% au-delà des caractéristiques socio-démographiques.

[449] Il s'agit des deux mesures de l'évaluation du français québécois (2,8% et 3,4%). Cette faible participation à la prédiction n'est pas due au fait que les mesures du contact sont introduits en dernier lieu dans les équations : leur introduction isolée révèle que ce bloc prédit de 5% à 7% de trois variables dépendantes seulement (l'évaluation du français québécois pour ses traits de statut, *Fquésta*, l'évaluation de l'anglais, *Angltot*, ainsi que l'estimation de la présence numérique des Allophones, *Ninipres*).

anglophones (*Idangl*) et francophones (*Idfranç*). Ces six identifications les plus prédites par l'origine contribuent aussi à leur tour significativement à l'explication de plusieurs perceptions (voir le tableau 8.20.).

Il se trouve que ces perceptions prédites par les six identifications sont également les plus prédites en général : l'évaluation du français québécois (*Fquésol*, *Fquésta*), les deux autres mesures d'un rapport à la norme (*Norme*, *Normélè*) et de deux indicateurs de l'association linguistico-économique (*SLEdiff*, *SLEangl*). Les identités européenne, immigrante, canadienne et anglophone y sont reliées négativement, les identités québécoise et francophone, positivement. Parmi ces identités «intermédiaires», les identités européenne, immigrante et canadienne influencent moins de perceptions que les identités linguistiques et québécoise. Leur contribution à l'explication est également moindre.

Tableau 8.20.
La participation de certaines identifications à l'explication de la perception

Identités	Relation significative	Prédiction du bloc[450]	Variables prédites
Européenne (Ideurop)	-	10%	Français québécois, statut- Fquésta
Immigrante (Idimmi)	-	12%	Français québécois, solidarité- Fquésol
	-	10%	Français québécois, statut- Fquésta
Canadienne (Idcanad)	-	12%	Français québécois, solidarité- Fquésol
	-	11%	Faible maîtrise des élèves- Normélè
	-	14%	Accès différent aux ressources- SLEdiff
Québécoise (Idqué)	+	30%	Français québécois, solidarité- Fquésol
	+	30%	Français québécois, statut- Fquésta
	+	15%	Autosurveillance linguistique- Norme
	+	15%	Faible maîtrise des élèves- Normélè
	+	11%	Accès différent aux ressources- SLEdiff
Anglophone (Idangl)	-	19%	Français québécois, solidarité- Fquésol
	-	15%	Autosurveillance linguistique- Norme
	-	21%	Faible maîtrise des élèves- Normélè
	-	13%	Accès différent aux ressources- SLEdiff
	-	12%	Valeur instrumentale : anglais- SLEangl
Francophone (Idfranç)	+	19%	Français québécois, solidarité- Fquésol
	+	12%	Français québécois, statut- Fquésta
	+	15%	Autosurveillance linguistique- Norme
	+	21%	Faible maîtrise des élèves- Normélè
	+	13%	Accès différent aux ressources- SLEdiff
	+	12%	Valeur instrumentale : anglais- SLEangl

[450] Seulement les prédictions de 10% ou plus ont été retenues dans ce tableau. Le bloc pour l'identité immigrante et canadienne est celui des identités continentales, pour l'identité québécoise, c'est le bloc des identités régionales et pour les identités anglophone et francophone, il s'agit du bloc des identités linguistiques. La contribution concerne le pourcentage de prédiction lorsque ces blocs sont introduits séparément.

En résumé, les identifications, peuvent en général être considérées comme confirmées dans leur statut intermédiaire entre regroupements sociaux et perceptions linguistiques. Les regroupements sociaux, n'influençant que peu directement les perceptions, prédisent par contre les identifications, qui, à leur tour, expliquent la perception différentielle. Il s'agit donc d'une relation indirecte, triangulaire.

Il n'en est pas autant pour les mesures du contact interlinguistique: quoique prédites par les regroupements sociaux, leur influence sur les perceptions est minime. Leur statut n'est donc pas intermédiaire, mais pourrait plutôt ressembler à celui des variables indépendantes : l'influence du contact sur les perceptions n'est peut-être pas directe, voire éventuellement inversée[451].

Les réponses à la question de recherche semblent donc se concentrer sur quelques identifications et leur influence sur six mesures des perceptions linguistiques. Regardons comment l'impact des langues s'insère dans ces résultats :

8.3. La langue maternelle, détermine-t-elle le plus fortement la perception, l'identification et le contact (deuxième volet) ?

Plusieurs recherches, examinées tout au long de la première partie de la thèse, suggèrent que la langue maternelle occupe un statut particulier par rapport à la différenciation des perceptions linguistiques[452]. La conceptualisation de l'étude prévoit donc une analyse plus systématique de la contribution des langues à l'explication des perceptions et permet ainsi de vérifier l'hypothèse 4, selon laquelle la langue maternelle influence le plus fortement les perceptions.

Rappelons d'abord que les quatre variables linguistiques - langue maternelle anglaise (*Lm1a*) et française (*Lm1f*), langue d'usage anglaise (*Lu1a*) et française (*Lu1f*) – ont été d'abord introduites en un seul bloc dans l'analyse. En introduisant ce bloc linguistique séparément, l'apport unique des mesures linguistiques à l'explication des variables (intermédiaires et dépendantes) est exploré. Ces résultats ont déjà été décrits plus haut lors de l'examen de l'impact des regroupements sociaux et identitaires.

---

[451] C'est-à-dire que les perceptions dictent peut-être plutôt la fréquence du contact que le contact les perceptions.

[452] Voir notamment le chapitre 2.

Dans un deuxième temps, nous avons introduit les mesures linguistiques à la suite des autres prédicteurs, c'est-à-dire suivant les regroupements sociaux à la première étape, de même que les regroupements identitaires et le contact lors de la troisième étape de l'analyse. Ainsi, la prédiction des langues *au-delà* des autres prédicteurs est examinée systématiquement. Les résultats, décrits plus en détail en annexe 8.2. et inventoriés en tableaux[453], sont synthétisés ici.

8.3.1. Les variables linguistiques introduites seules dans l'analyse

Résumons d'abord les résultats lorsque les variables linguistiques sont introduites seules dans l'équation (voir les tableaux 8.1., 8.4. et 8.7.). Elles ne prédisent que dix variables dépendantes : quatre variables très faiblement (4% à 7% : *FFphdiff, Fph, Perquart, Perqu45)* et les six autres entre 13% et 30% : le français québécois pour ses traits de statut (*Fquésta*, 13%) et de solidarité (*Fquésol*, 19%), la surveillance linguistique (*Norme*, 15%), l'opinion d'une faible maîtrise du français par les élèves (*Normélè*, 30%), celle d'un accès différentiel aux postes (*SLEdiff*, 14%) et d'une valeur instrumentale de l'anglais (*SLEangl*, 23%). Ces prédictions sont reliées aux mesures linguistiques dans presque autant de combinaisons qu'il y a de cas significatifs. Soulignons que les langues maternelles ou d'usage n'expliquent ni la variation dans l'évaluation du français de France ni celle de l'anglais.

En général, nous pouvons dire que moins que la moitié des variables mesurant la perception linguistique sont prédites par les langues. Ces prédictions sont aussi souvent reliées aux langues maternelles qu'aux langues d'usage. Les combinaisons des langues (maternelles et d'usage) reliées aux perceptions sont très variables. L'hypothèse générale (4) selon laquelle «la langue maternelle du répondant influence le plus fortement la perception linguistique» semble d'ores et déjà infirmée. Voici un tableau qui résume la prédiction des six perceptions les plus prédites en précisant le taux d'explication obtenu indépendamment par les mesures linguistiques, les variables indépendantes et les variables intermédiaires.

---

[453] Les résultats de ce volet se trouvent dans les tableaux de la première, deuxième et troisième étape (annexes 8.3., 8.4. et 8.5.) en ce qui concerne sa prédiction au-delà des autres prédicteurs. Les résultats obtenus lors de l'introduction isolée du bloc linguistique figurent dans les tableaux de la première (annexe 8.3.) et de la troisième étape (annexe 8.5.).

Tableau 8.21.
Six variables dépendantes prédites par les langues, les variables indépendantes et les variables intermédiaires

Déterminants	Français québécois solidarité statut		Norme autoéval. élèves		Assoc. linguistico-économique	
	Fquésol	Fquésta	Norme	Normélè	SLEdiff	SLEangl
Mesures linguistiques R2	,19**	,13**	,15**	,20**	,14**	,23**
Variables indépendantes R2	,15**	,19**	,15**	,26**	,15**	,17**
Variables intermédiaires R2	,30**	,30**	,25**	,30**	,28**	,27**
*p<.05 **p<.01	R2 non-significatif		<20% de R2		<20% de R2	

Quant aux variables intermédiaires, elles sont presque toutes[454] expliquées par les langues parlées des répondants, mais seulement sept dépassent 10% de prédiction. Soulignons encore que les deux langues maternelles (anglaise et française) sont reliées négativement à l'identité immigrante et au contact (ainsi qu'à l'identité européenne). L'explication des identités linguistiques est par contre reliée aux langues maternelles et d'usage respectives. L'identité québécoise est positivement reliée à la langue maternelle anglaise tout comme à la langue maternelle et d'usage françaises (voir les tableaux 8.13., 8.14. et 8.18.). Le tableau 8.22. résume la force d'explication des ensembles de prédicteurs considérés pour les six identifications qui occupent un statut intermédiaire :

Tableau 8.22.
Six identifications prédites par les langues et les variables indépendantes

Déterminants	Identités continentales			Identités linguistiques		Identité région.
	Ideurop	Idimmi	Idcanad	Idangl	Idfranç	Idqué
Mesures linguistiques R2	,08**	,32**	,27**	,55**	,56**	,35**
Variables indépendantes R2	,24**	,30**	,37**	,43**	,40**	,43**
*p<.05 **p<.01	R2 non-significatif		<20% de R2		<20% de R2	

Il s'avère donc que, comparativement, les mesures linguistiques sont surtout les plus forts prédicteurs pour les identifications linguistiques. Regardons maintenant pour quelles variables les langues sont en mesure d'ajouter de l'explication, *au-delà* des autres prédicteurs :

---

[454] L'identité ancestrale (*Idraci*), l'identité résidentielle (*Idrésid*), l'identité montréalaise (*Idmont*) et le contact à travers les amis (*Cocoamis*) font exception : ces indicateurs ne sont pas significativement prédits par les mesures linguistiques.

8.3.2. Ce que les langues expliquent au-delà des autres variables

Suite à chacune des trois étapes, nous avons introduit les mesures linguistiques afin de vérifier leur apport additionnel à l'explication de la perception linguistique, des identifications et du contact (voir la figure 8.1.). Quelle force d'explication possèdent les langues au-delà des regroupements sociaux et identitaires ?

Remarquons d'abord que dans nos analyses, les langues ajoutent seulement de l'explication au-delà des autres variables si elles les prédisent isolément – ce qui exclut dans notre cas déjà treize mesures de la perception et quatre mesures des identifications. En plus, nous excluons dans le résumé qui suit les variables prédites à moins de 10%[455]. Cinq variables dépendantes restent donc à examiner :

Une seule mesure de la perception linguistique n'est expliquée que lorsque les variables linguistiques sont introduites seules : l'évaluation du français québécois pour ses traits de statut (*Fquésta*). Cette évaluation n'est donc prédite par les langues qu'en cas d'absence d'autres prédicteurs, c'est-à dire que l'explication que fournissent les mesures linguistiques recoupe dans ce cas celle donnée par d'autres variables. Pour cette variable, la langue n'a donc pas de force d'explication unique.

Deux variables sont prédites par les langues au-delà des variables indépendantes: l'autosurveillance linguistique (*Norme*), prédite à 15% par les langues seules et à 6% au-delà des variables indépendantes et la perception d'un accès différentiel aux postes (*SLEdiff*) est expliquée à 14% par les langues introduites seules et à 3% au-delà des variables indépendantes. La force d'explication des mesures linguistiques diminue quand elles sont introduites suite aux variables indépendantes (de 9% et de 11%). Cette diminution montre un recoupement partiel dans l'explication fournie par les langues et par les variables indépendantes. Il ne reste pas moins que, pour ces deux variables dépendantes (*Norme*, *SLEdiff*), l'appartenance à un groupe linguistique prédit plus la variation que les

[455] Ce qui concerne sept variables dont trois sont prédites par les mesures linguistiques même au-delà des autres blocs : l'association linguistico-économique (*Perqu45*), prédite à 7% par les langues et à 4% au-delà des regroupements sociaux et au-delà des variables intermédiaires. Ensuite, la perception d'une forte présence française dans les quartiers (*Fph*) est prédite à 4% par les langues, soit introduites isolément, soit introduites suite aux regroupements sociaux. Finalement, il s'agit de la connaissance de langues étrangères (*Cole*), prédite à 7% par les mesures linguistiques seules, mais aussi au-delà des variables indépendantes (4%).

caractéristiques socio-démographiques, l'origine ou le sentiment minoritaire, même si ces explications sont partiellement corrélées entre elles. Les langues possèdent donc une force de prédiction autonome pour ces perceptions.

Les derniers trois variables dépendantes sont prédites par les langues seules, au-delà des variables indépendantes ainsi qu'au-delà des variables intermédiaires : le français québécois pour ses traits de solidarité (*Fquésol*), l'opinion d'une faible maîtrise linguistique des élèves (*Normélè*) et l'évaluation de la valeur instrumentale de l'anglais (*SLEangl*).

Tableau 8.23.
Aperçu des prédictions des variables dépendantes par les mesures linguistiques

Variables non-prédites	**Variables prédites à moins de 10%**	**Variables prédites par les mesures linguistiques ...**	
-l'évaluation des langues : du français de France (***FFsol, FFsta***) et de l'anglais (***Anglsot***) - la perception que les Français de France maîtrisent mieux le français (***FFmaît***) - la perception d'un accès différentiel aux études (***SLEétudes***) - L'évaluation de la valeur instrumentale du français (***SLEfranç***) - l'évaluation de la présence numérique des groupes linguistiques (***Anglpres, Franpres, Ninipres***) - l'évaluation de la présence des langues dans les quartiers (***Aph, Niniph***)) - la perception de la ségrégation montréalaise (***SLmont, SLdiff***)	- la perception que les Francophones de France et du Québec sont très différents (***FFphdiff***, 4%) - l'association linguistico-économique dans les quartiers (***Perquart***, 6%, et ***Perqu45***, 7%) - la perception d'une forte présence du français dans les quartiers (***Fph***, 4%)	**... lorsque introduites seules :** - l'évaluation du français québécois pour ses traits de statut (***Fquésta***, 13%)	
		... au-delà des variables indépendantes : - l'auto-surveillance linguistique (***Norme***) - la perception d'un accès différentiel aux postes (***SLEdiff***)	**... au-delà de tous les autres prédicteurs :** - l'évaluation du français québécois pour les traits de solidarité (***Fquésol***) - la perception d'une faible maîtrise linguistique des élèves (***Normélè***) - l'évaluation de la valeur instrumentale de l'anglais (***SLEangl***)

La force de prédiction des langues est très forte, dépassant celle des autres prédicteurs. Ce même résultat surgit lorsque tous les prédicteurs sont introduits ensemble dans une seule équation (par blocs consécutifs[456]). Quoique le taux de prédiction des mesures linguistiques diminue lorsqu'elles sont introduites suite à

[456] Pour ces trois variables (*Fquésol, Normélè, SLEangl*), tous les prédicteurs (variables indépendantes, variables intermédiaires et mesures linguistiques) ont été introduits ensembles (par blocs consécutifs) afin de vérifier leur interférence. Les calculs figurent en annexe 8.6.1.

d'autres blocs (c'est-à-dire qu'elles présentent un certain pourcentage d'explication commune avec ces autres variables), ce sont elles qui ajoutent une explication au-delà des autres. C'est donc pour ces variables – seulement - que l'hypothèse générale (4) s'avère vérifiée : la langue est le plus fort prédicteur.

La prédiction de la perception linguistique par les langues parlées des Montréalais se concentre donc sur trois variables prédites au-delà de tous les autres prédicteurs (tableau 8.23.).

Considérons maintenant ce que les mesures linguistiques prédisent des identifications et du contact au-delà des variables indépendantes : cinq identifications et deux mesures du contact sont concernées.

Tableau 8.24.

Aperçu des prédictions des variables intermédiaires par les mesures linguistiques

Variables non-prédites	Variables prédites à moins de 10%	Variables prédites au-delà de tous les autres prédicteurs
- Identité ancestrale (***Idraci***) - Identité résidentielle (***Idrésid***) - Identité montréalaise (***Idmont***) - Contact familial (***Cocoamis***)	- Identité nord-américaine (***Idnoamer***, 6%) - Identité européenne (***Ideurop***, 8%)) - Connaissance des langues étrangères (***Cole***, 7%)	- Identité immigrante (***Idimmi***) - Identité canadienne (***Idcanad***) - Identité québécoise (***Idqué***) - Identité anglophone (***Idangl***) - Identité francophone (***Idfranç***) - Fréquence du contact (***Coautre***) - Bilinguisme (***Bilingua***)

Pour les identifications, il s'agit de l'identité immigrante (*Idimmi*), canadienne (*Idcanad*), québécoise (*Idqué*), anglophone (*Idangl*) et francophone (*Idfranç*). Elle sont prédites par les mesures linguistiques au-delà des variables indépendantes. La contribution des mesures linguistiques diminue beaucoup (de 17,5% à 40%) lorsqu'elles sont introduites suite aux variables indépendantes. L'explication fournie par ces deux ensembles de prédicteurs se recoupe donc fortement. Néanmoins, l'ajout des mesures linguistiques à l'explication se situe entre 2,7% et 20,8%. Ce sont notamment les identités linguistiques qui montrent le plus fort pourcentage (*Idangl*, 20,8% et *Idfranç*, 15,8%, voir tableau 8.25.).

Les mesures du contact prédites par les langues au-delà des variables indépendantes sont la fréquence du contact interlinguistique (*Coautre*) et le

bilinguisme (*Bilingua*). Ces prédictions sont reliées au fait de ne pas parler l'anglais et/ou le français comme langue maternelle.

8.3.3. Le rôle de la langue en tant que prédicteur

Suivant l'hypothèse générale (4), voulant que la langue maternelle est le plus fort prédicteur de la perception, nous relevons deux résultats importants : premièrement, cette hypothèse est vérifiée pour trois variables dépendantes : l'évaluation du français québécois pour ses traits de solidarité (*Fquésol*), la perception d'une faible maîtrise linguistique des élèves (*Normélè*) et la perception d'une grande valeur instrumentale de l'anglais (*SLEangl*). Notons toutefois que ces prédictions sont aussi reliées aux langues d'usage des répondants qu'à leurs langues maternelles, sauf pour l'évaluation du français québécois. Ces trois indicateurs de la perception relèvent de deux dimensions : le rapport à la norme (*Fquésol, Normélè*) et l'association linguistico-économique (*SLEangl*). Pour ces deux dimensions, à travers ces trois indicateurs, la langue (maternelle ou d'usage) des répondants est le plus grand déterminant.

Le deuxième résultat est plus général : les autres indicateurs de la perception linguistique ne sont pas ou moins fortement prédits par les langues. Trois de ces indicateurs retiennent surtout l'attention : l'évaluation du français québécois pour ses traits de statut (*Fquésta*), la surveillance linguistique (*Norme*) ainsi que la perception d'un accès différentiel aux postes convoités (*SLEdiff*). Ces trois indicateurs sont fortement prédits par les langues, mais encore plus fortement par les identifications – et, ils relèvent des mêmes dimensions que les trois indicateurs mentionnés plus haut.

Ainsi, nous constatons que ces six indicateurs, généralement les plus fortement prédits, se divisent par l'influence que les identifications excercent sur eux. Pourquoi les uns sont-ils plus fortement prédits par les langues et les autres par les identifications ? Pourquoi s'agit-il de ces deux dimensions ? Qu'ont ces indicateurs en commun pour dépendre plus de la langue ou de l'identité ? C'est ce que nous verrons dans le chapitre 9.

Il reste à éclaircir le rôle des langues par rapport à l'influence intermédiaire des identifications. L'hypothèse générale (7) concerne l'influence des regroupements

sociaux et linguistiques sur l'identification. Nous avons déjà constaté l'influence de l'origine sur leur variation (voir le tableau 8.19.), ce qui confirme le statut intermédiaire des identifications dans la prédiction des perceptions. Les langues, par contre, prédisent aussi très fortement ces mêmes identifications, et, dans une moindre mesure, les perceptions. Le statut intermédiaire des identifications relève-t-il aussi de l'influence des mesures linguistiques ? Ou relève-t-il uniquement des langues, puisque ces dernières prédisent la majorité des identifications au-delà des regroupements sociaux ?

Le rapport entre l'origine et les langues parlées par les répondants est certainement complémentaire, puisque le pourcentage qu'ajoutent les mesures linguistiques à la prédiction, au-delà des regroupements sociaux, diminue considérablement (la contribution des «mesures linguistiques seules» en ligne 1 comparée à leur ajout au-delà des «regroupements sociaux» en ligne 3) :

Tableau 8.25.
La prédiction des identifications par les langues et les regroupements sociaux

ligne	Déterminants	Identités continentales		Identités linguistiques		Identité région.
		Idimmi	Idcanad	Idangl	Idfranç	Idqué
1	**1 Mesures linguistiques seules R2**	,32**	,27**	,55**	,56**	,35**
2	**2 Regroupements sociaux** R2 cumulatif	,50**	,37**	,43**	,44**	,43**
3	Ajout du Δ R2 Mesures linguistiques	,046**	,095**	,208**	,158**	,027**
4	**R2 cumulatif**	,54**	,47**	,64**	,60**	,47**
**p<,01		R2 non-significatif		< 20% de (Δ) R2		≥20% de (Δ) R2

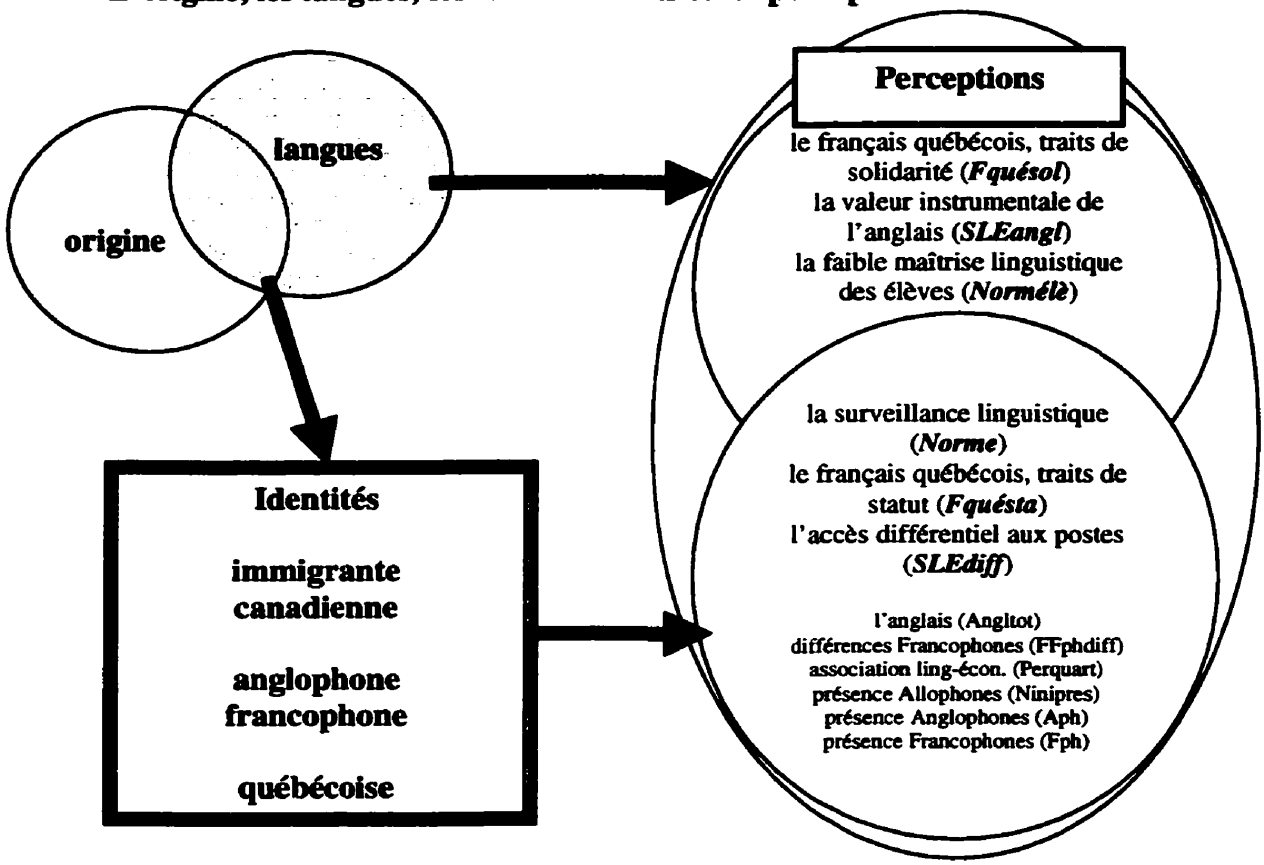
Pour les identités immigrante, canadienne et québécoise, l'ajout des mesures linguistiques est moindre et laisse donc supposer que les regroupements sociaux, notamment l'origine, sont à peu près aussi importants pour l'explication que le sont les langues.

D'un côté, le statut intermédiaire des identifications se constitue de l'influence qu'exercent sur elles l'origine et les langues. D'un autre côté, ces identifications participent davantage à la prédiction des perceptions que les regroupements sociaux

et linguistiques (sauf pour trois indicateurs). Cette dynamique est résumé dans la figure 8.2.

La majorité des perceptions sont davantage influencées par les identifications que par les regroupements sociaux ou les mesures linguistiques. Parmi ces perceptions, trois sont très fortement prédites : la surveillance linguistique (*Norme*), l'évaluation du français québécois pour ses traits de statut (*Fquésta*) ainsi que la perception d'une iniquité d'accès aux ressources (*SLEdiff*).

Figure 8.2.
L'origine, les langues, les identifications et les perceptions



Nous estimons donc que le statut intermédiaire des identifications – influencé par les langues et les origines d'un côté et de l'autre expliquant les perceptions – est confirmé. Trois perceptions font exception à cette règle : l'évaluation du français québécois pour ses traits de solidarité (*Fquésol*), l'évaluation d'une valeur instrumentale de l'anglais (*SLEangl*) et la perception d'une faible maîtrise linguistique chez les élèves (*Normélè*). Quoique très fortement influencés par les

identifications également, ces trois indicateurs sont le plus fortement prédits par les langues des Montréalais.

En résumé, nous pouvons affirmer que la langue n'est le plus fort prédicteur que pour trois indicateurs de perceptions – ce qui semble plutôt être une exception au fait que l'origine et les langues influencent la perception linguistique ***via*** certaines identifications, qui les catalysent. Les identifications des Montréalais expliquent donc généralement davantage que leurs langues ou leurs origines la différenciation des perceptions.

8.4. Evaluation des résultats par rapport aux hypothèses générales

Peu d'hypothèses générales s'avèrent vérifiées. Les trois premières hypothèses générales prévoient une grande influence des regroupements sociaux sur les perceptions[457]. Pourtant, les caractéristiques socio-démographiques (dont l'âge, le sexe, le niveau socio-économique et l'affiliation religieuse), les origines ethniques et l'appartenance à une minorité déterminent relativement peu la variation des indicateurs de la perception linguistique[458]. Les deux premières hypothèses ne sont pourtant pas infirmées, juste atténuées, car leur influence est à la fois faible et «détournée» par l'influence des identifications. La hiérarchie entre ces indicateurs, évoquée dans la troisième hypothèse générale, se dessine surtout pour les indicateurs de l'origine par rapport aux autres prédicteurs, et ceci plus pour la prédiction des identifications que pour celle des perceptions directement - ce qui confirme quand même l'hypothèse.

Le premier aspect du statut intermédiaire des identifications et du contact est cerné par les hypothèses générales 5 et 8 : les identifications et le contact sont

---

[457] Hypothèse générale (1): «Les données socio-démographiques (le sexe, l'âge, le niveau socio-économique et la religion) influencent la variation dans la perception linguistique». Hypothèse générale (2) : «L'origine et/ou le sentiment d'appartenance à une minorité influencent la variation dans la perception linguistique». Hypothèse générale (3) : «Les données socio-démographique, l'origine et l'appartenance à un groupe minoritaire présentent une hiérarchie dans leurs influences de la perception linguistique», voir le chapitre 5.

[458] Lorsque les origines, les caractéristiques socio-démographiques ou l'appartenance minoritaire sont introduites séparément dans l'analyse, elles expliquent cinq à six variables entre 5% à 12% (avec une exception, expliquée à 18% : *Normélè*). Comparée aux 12 variables prédites à un taux de 3% à 30% par les différents blocs des identités, les variables indépendantes expliquent reltivement peu la variance des perceptions.

supposés avoir une influence sur la perception linguistique[459]. Le contact prédit par contre très peu la variation dans les perceptions linguistiques (ce qui infirme l'hypothèse 5), tandis que l'identification est un très fort prédicteur de ces perceptions (ce qui confirme l'hypothèse 8). Nuançons cette dernière assertion en précisant qu'il s'agit surtout de cinq identifications qui permettent d'affirmer le statut intermédiaire des identifications. L'autre aspect du statut intermédiaire se reflète dans les hypothèses 6 et 7[460]. Le contact interlinguistique est différentiel selon l'appartenance aux groupes linguistiques (hypothèse 6). Il s'agit notamment des locuteurs ne parlant pas le français et/ou l'anglais comme langue maternelle qui montrent un contact interlinguistique plus continu selon les mesures adoptées. Sinon, ni le groupe anglophone ni le groupe francophone ne se distinguent par un contact plus ou moins soutenu avec d'autres groupes linguistiques. Les langues jouent par contre un rôle assez fort dans l'explication des identifications. La proposition 7 est donc confirmée, surtout pour l'influence de l'origine et des langues, moins pour les autres regroupements.

Ainsi, le statut intermédaire des identifications est confirmé, tandis que les indicateurs du contact s'avèrent peu prédicteurs des perceptions et relèveraient donc plutôt d'un autre statut. Nous continuons à supposer que le contact interlinguistique a un rapport avec les perceptions linguistiques, mais il n'a pu être confirmé dans la constellation proposée.

La dernière hypothèse générale, celle qui postule une influence prépondérante de la langue sur les perceptions linguistiques, (4), peut être considérée infirmée, sauf pour trois indicateurs des perceptions. Sinon, la langue se retrouve au même niveau que les origines : toutes deux influencent les identifications, mais elles n'expliquent les perceptions qu'indirectement. Les langues relèvent donc du même statut que les autres regroupements.

---

[459] Hypothèse générale (5) : «Le contact interlinguistique influence la perception linguistique». Hypothèse générale (8): «L'identification du répondant influence la perception linguistique», voir le chapitre 5.

[460] Hypothèse générale (6) : «Le degré de contact interlinguistique se différencie selon l'appartenance aux groupes linguistiques». Hypothèse générale (7): «L'identification du répondant varie selon ses caractéristiques socio-démographiques, ses origines, son appartenance minoritaire et les langues qu'il parle», voir chapitre 5.

Troisième partie

Une communauté sociale des Montréalais

Les Montréalais sont «divisés» selon certains traits, mais aussi «interreliés» selon d'autres. L'enquête et l'analyse ont permis de déterminer que les perceptions des Montréalais sont moins influencées par la langue maternelle ou les caractéristiques socio-démographiques que prévu. Les identifications se révèlent être très influentes, voire catalysatrices, pour l'explication de la différenciation des perceptions linguistiques. Elles jouent un rôle «intermédiaire» entre d'autres regroupements sociaux ou linguistiques et les perceptions. Ces résultats font apparaître une certaine structuration latente, plaçant l'identification en position charnière.

Cette structure latente connaît une exception : l'influence des langues. Cette exception et la structure latente ont pourtant une chose importante en commun : elles concernent surtout un rapport entretenu avec la norme linguistique ou sociale ainsi qu'une certaine association entre une langue et un statut socio-économique privilégié. Ces particularités permettent d'interpréter le contenu de la structuration ainsi que de son exception dans le contexte montréalais.

L'interprétation donnée dans le chapitre 9 rend compte des divisions perçues par les Montréalais quant à leurs langues et leurs comportements linguistiques, mais elle inclut aussi les perceptions qui, à l'échelle de la communauté montréalaise, montrent un certain équilibrage de ces divisions. Nous concluons que les Montréalais vivent un partage social dans leur quotidien, particulièrement à travers la reconnaissance de réalités épilinguistiques, notamment ségrégationnelles. Cette reconnaissance amène certains à l'acceptation, et d'autres, à la contestation d'iniquités sociales.

«L'individu participe à la définition de son identité ;
on pourrait également dire qu'il la négocie avec son entourage.
Mais il n'en dispose pas de son plein gré.»
Charles Taylor, 1996 :350.

Chapitre 9

L'identification et la perception à Montréal

Notre quête des déterminants de la perception linguistique à Montréal s'est poursuivie à travers la vérification systématique de plusieurs sources possibles de sa différenciation. Deux ensembles de résultats sont issus de notre recherche empirique : le premier concerne l'influence différentielle des déterminants sur les perceptions, tandis que le deuxième se rapporte à la différenciation des perceptions elles-mêmes.

Le premier ensemble de résultats ordonne les déterminants par rapport à leur importance et leur force d'explication des perceptions. L'influence des caractéristiques personnelles des répondants sur leurs perceptions s'est révélée indirecte, déviée dans un rapport triangulaire. Ces caractéristiques, principalement l'origine et les langues, influencent les identifications des Montréalais qui, eux, expliquent à leur tour davantage la différenciation des perceptions. Ainsi, la

perception des Montréalais dépend avant tout du sentiment d'appartenance à un groupe identitaire. Les identifications deviennent donc la charnière pour expliquer les différences dans les perceptions. Dans une première partie du chapitre, nous allons expliquer et décrire les constituants de cette «triade perceptive».

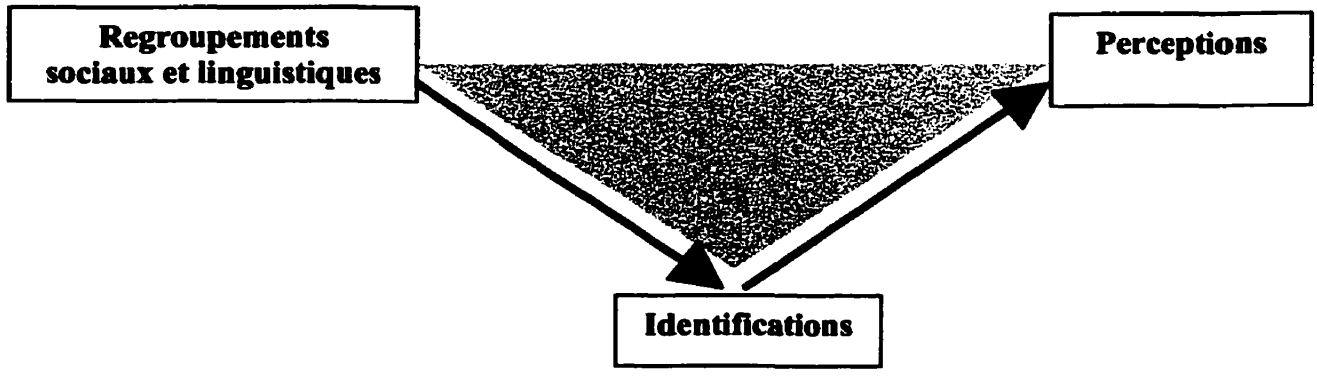
Une fois le mécanisme des influences sur les perceptions élucidé, le deuxième ensemble de résultats se concentre sur les perceptions elles-mêmes. Les perceptions les plus fortement prédites se rapportent notamment à la perception de la norme linguistique ainsi qu'à l'association linguistico-économique. Nous allons interpréter ce que les indicateurs prédits par les identifications ainsi que par les langues ont en commun et ce qui les distingue.

Afin de réunir les conclusions de ces deux parties, c'est-à-dire les résultats concernant les déterminants ainsi que ceux par rapport aux perceptions, nous allons, dans une troisième partie, faire une synthèse de l'ensemble, c'est-à-dire une interprétation globale des résultats par rapport à toutes les perceptions.

La triade perceptive

Le «triangle» de détermination des perceptions se compose de trois pôles: les regroupements sociaux et linguistiques, les identifications et les perceptions. Nous avons découvert, qu'en général, le premier pôle, les regroupements sociaux et linguistiques, influence le deuxième pôle, les identifications, qui, elles, influencent le troisième pôle, les perceptions (voir aussi la figure 8.2.).

Figure 9.1.
La triade perceptive



Les regroupements sociaux sont composés notamment de caractéristiques socio-démographiques, de l'origine et de l'appartenance minoritaire. Le regroupement linguistique se compose de mesures de langues maternelles et d'usage[461]. Ces regroupements devaient, selon les hypothèses formulées[462], influencer directement et fortement les perceptions. Mais nos résultats indiquent que les caractéristiques socio-démographiques influencent peu les perceptions, et ceci à travers les identifications. Dans un premier temps, nous allons chercher des raisons qui expliquent ce fait. Ensuite, c'est l'influence des regroupements sociaux et linguistiques sur les identifications qui est interprétée. L'apport indirect des regroupements sociaux aux perceptions est donc évalué. Dans un troisième et dernier temps, nous examinerons plus particulièrement l'influence des regroupements linguistiques : quel rôle les langues jouent-elles pour différencier les perceptions ?

L'influence des caractéristiques socio-démographiques révisée

Les caractéristiques socio-démographiques, telles que le sexe, l'âge ou le niveau socio-économique[463], ont peu d'impact sur les perceptions linguistiques. Ces candidats prometteurs extraits d'études sur les attitudes linguistiques (Lambert *et al.* 1960, Preston 1963, Genesee & Holobow 1989 entre autres) se révèlent peu explicatifs des différences perceptives. Pourquoi ? Le temps passé depuis ces études ? Leur méthodologies ou analyses différentes ?

L'influence des caractéristiques socio-démographiques sur les perceptions aurait-elle changé au point de quasiment disparaître en l'espace de 40 ans ? Mais n'est-il pas improbable qu'un phénomène social aussi complexe que les causes des perceptions linguistiques ait connu un si profond changement en une seule génération ? Ou, s'agirait-il d'un changement au niveau des perceptions elle-mêmes,

---

[461] Voir aussi les figures 5.1. et 8.1. ainsi que la description des variables indépendantes au chapitre 7.

[462] C'est au chapitre 5 que toutes les hypothèses sont formulées.

[463] L'éducation catholique fait exception parce qu'elle porte en elle la plus grande force de prédiction parmi les caractéristiques socio-démographiques. Cette variable montre des corrélations réelles avec le lieu d'origine (le Québec) et la langue (maternelle française), mais dépasse cette corrélation historique avec la langue, comme nous l'avions signalé au premier chapitre. L'éducation religieuse se révèle alors un facteur de renforcement de groupe à part entière qui mériterait d'être exploré davantage – non seulement dans ses aspects historiques (voir Voisine 2000 par exemple), mais aussi contemporains.

et non au niveau de leur mécanisme sous-jacent, qui peut se produire en moins de temps ? Nous ne pouvons ni l'affirmer ni l'infirmer.

La méthodologie employée par la majorité des études qui ont inspiré les hypothèses générales de notre recherche relèvent d'une méthode indirecte, la méthode des «faux-couples»[464]. Notre étude, par contre, utilise un questionnaire, une méthode directe donc, pour accéder aux perceptions. La méthodologie étant décisive pour la définition du contenu des attitudes[465], nous ne pouvons exclure la possibilité que ces résultats divergeants soient dus à des différences méthodologiques.

Une des grandes différences entre les deux méthodologies tient au nombre et à la représentativité des répondants, et donc, à leurs caractéristiques. Les études employant des «faux-couples» se réalisent en situation de laboratoire : la composition des groupes (d'âge, de sexe, de langues, par exemple) est non seulement contrôlée, mais aussi méthodiquement assemblée et systématiquement variée, afin de maximiser les effets de dichotomisation. L'enquête représentative par contre vise à connaître le comportement de l'ensemble de la société étudiée quant aux groupes d'âge, de sexe, de langues, etc., en utilisant un échantillonnage aléatoire, ce qui permet d'estimer une marge d'erreur. Les variables qui suggèrent une influence sur la perception en situation de laboratoire peuvent donc s'avérer moins pertinentes lorsque différents groupes d'âge, différents niveaux socio-économiques, etc., s'expriment à une plus grande échelle. La plus grande représentativité de notre étude peut ainsi effacer, contrebalancer ou absorber certains résultats obtenus lors des études utilisant des «faux-couples».

Une autre différence méthodologique semble décisive pour expliquer l'écart dans les résultats obtenus : l'utilisation de statistiques *bi*variées versus *multi*variées. Alors que les analyses bivariées, utilisées exclusivement dans les recherches de

---

[464] Cette méthode est indirecte, parce qu'elle n'interroge pas directement les sujets sur leurs opinions ou attitudes. A travers un questionnaire, des «juges» évaluent des extraits de langue parlée pré-enregistrées sur des échelles sémantiques. Ils ignorent qu'il s'agit de locuteurs bilingues – d'où le nom de «faux couples»- qui sont pourtant jugés à travers les langues respectives qu'ils parlent. L'accès aux perceptions linguistiques est donc indirect, parce que les juges pensent évaluer une autre personne à chaque extrait – et non pas la langue qu'elle parle. Voir le chapitre 2 pour une description plus détaillée des méthodologies ainsi que des études mentionnées.

[465] Nous avons précisé au chapitre 2 que le moyen d'accéder aux perceptions pré-définit en lui-même leurs contenus, car le système intrinsèque à chaque individu, le cerveau, n'est accessible qu'à travers l'interprétation d'un comportement.

«faux-couples», étudient la relation entre (deux) variables, les statistiques multivariées permettent d'analyser simultanément plusieurs variables[466]. Ainsi, l'influence de variables, ou d'un ensemble de variables, sur les attitudes ou les perceptions peut être analysée «toutes choses étant égales par ailleurs». L'explication trouvée fait donc statistiquement abstraction des variations présentes dans d'autres prédicteurs.

Avant de conclure sur l'influence de la méthodologie, nous tenons à mentionner une autre différence entre les méthodologies employées : la méthode «directe» (*i.e.* par questionnaire) peut altérer les réponses. Effectivement, les réponses à des questions directes peuvent largement différer des comportements réellement adoptés par les répondants:

> «[Bourhis (1984)] asked groups of French Canadian (FC) subjects directly what language they were likely to use when communicating with anglophones ; most respondents claimed they would use French. In fact, a majority of francophones who were observed in actual interaction with an English-speaking confederate of the researcher converged to English. D'Anglejan & Tucker (1973) have also reported differences in responses to direct and indirect questions about attitudes toward Quebec French. » (Genesee & Holobow 1989 :19).

Par contre, si l'on part de l'idée que le degré d'acceptabilité sociale explique l'absence d'une forte influence des variables socio-démographiques dans la présente étude, il est difficile d'expliquer pourquoi les perceptions montrent une grande variation et pourquoi d'autres prédicteurs sont si fortement représentés (notamment les identifications). Il faut rappeler aussi que le questionnaire est anonyme et qu'il est auto-administré, c'est-à-dire que les répondants n'étaient pas surveillés pendant qu'ils remplissaient le questionnaire. Cela dit, l'effet de l'introspection reste non mesurable. Dans le cas présent, un tel effet sur l'influence limitée des caractéristiques socio-démographiques est néanmoins jugé improbable. De plus, l'écart entre réponses et comportements effectifs semble secondaire puisque cette étude a pour objet d'isoler une structuration ainsi que des déterminants de la perception, et non la corrélation des attitudes avec un comportement linguistique ultérieur.

---

[466] C'est une éventuelle relation entre les variables indépendantes qui peut échapper aux statistiques bivariées (voir surtout Tabachnick & Fidell 1996 :2-3).

Ainsi, nous concluons que le peu d'impact des caractéristiques socio-démographiques déjà étudiées avec d'autres méthodologies et analyses (le sexe, l'âge, le niveau socio-économique) est dû au fait qu'elles exercent un effet moindre qu'escompté à l'échelle de la population cible étudiée. Un effet «camouflé» des caractéristiques socio-démographiques explique tout autant les différences : leur effet est absorbé par les identifications. En d'autres termes, si ces caractéristiques exercent, à plus petite échelle et en relation bivariée, une influence directe sur les perceptions, alors cette influence se dissipe dans celle des identifications à plus grande échelle. Le triangle que crée le statut intermédiaire des identifications[467] «revalorise» les caractéristiques socio-démographiques comme déterminants des perceptions – à condition qu'elles influencent les identifications. Nos résultats confirment par exemple que les identifications linguistiques (variables intermédiaires) sont prédites à un pourcentage assez élevé par les caractéristiques socio-démographiques : l'identité anglophone à 19%[468], l'identité francophone à 24%[469].

Il est donc possible que les chercheurs des études de «faux-couples», ayant subdivisé les Montréalais enquêtés par leur langue anglaise ou française ont probablement rassemblé les déterminants qui prévalent dans nos résultats : les identités linguistiques[470]. Comme le regroupement linguistique détermine la moitié de la variance du choix de l'identité anglophone ou francophone, il y a une forte

---

[467] Nous avons postulé conceptuellement un statut intermédiaire des identifications au chapitre 5 : influencées par les regroupements sociaux (dont les caractéristiques socio-démographiques), les identifications influencent à leur tour les perceptions. Les résultats des analyses de régression confirment ce statut intermédaire pour quelques identifications, que nous discuterons ci-dessous.

[468] Reliée à un revenu plus élevé, à un niveau d'éducation moins élevé et à une éducation non-catholique, lorsque les caractéristiques socio-démographiques sont introduites isolément dans l'analyse.

[469] Reliée significativement et négativement à l'âge ainsi que, positivement, à une éducation catholique, lors de l'introduction isolée des caractéristiques socio-démographiques.

[470] Il est d'autant plus surprenant que les caractéristiques significatives dans notre analyse n'ont même pas été retenues dans les études dont nous nous sommes inspiré, à savoir un certain statut socio-économique (revenu, niveau d'éducation, domaine professionnel) ainsi qu'une certaine tradition religieuse. Ironie du sort, ce sont exactement ces caractéristiques qui semblent influencer le fait de s'identifier linguistiquement. Nous supposons que l'éducation religieuse, l'origine et les langues maternelles étant fortement corrélées, ces caractéristiques sont entrées «indirectement», via la langue maternelle, dans les résultats de ces études. Considérées comme facteur isolé, les langues parlées par les répondants contribuent le plus fortement aux prédictions (50%).

probabilité que les «juges» des échantillons anglophones et francophones se soient identifiés au groupe linguistique correspondant[471].

L'influence indirecte des identités linguistiques permettrait donc d'intégrer les résultats en apparence contradictoires de notre étude et de celle menée en 1960 à McGill. L'influence des caractéristiques socio-démographiques n'est donc pas à refuter complètement, mais à nuancer.

Ainsi, même si le niveau socio-économique de nos répondants (niveau de scolarité, domaine professionnel, revenu annuel) ne contribue que minimalement aux prédictions analysées, nous ne pouvons affirmer qu'il ne s'infiltre pas indirectement comme trait dans une autre donnée (identificatoire par exemple) – sauf que nous n'en avons aucune preuve[472]. Ce que nous pouvons affirmer par contre, c'est que, si le niveau socio-économique est très peu significatif en tant que caractéristique personnelle et en tant que déterminant des perceptions, un certain statut socio-économique se confond dans les perceptions elles-mêmes comme «association linguistico-économique». Cette «association linguistico-économique» est mesurée dans notre recherche à travers différents indicateurs qui mêlent délibérément langue et statut socio-économique[473]. Les résultats montrent que ces indicateurs représentent un aspect important des perceptions linguistiques à Montréal. Cette «association linguistico-économique» existe et correspond de plus à une réalité ségrégationnelle

---

[471] Nos résultats montrent que l'identification linguistique n'est pas uniquement fonction de la langue maternelle, voir aussi ci-dessous – il ne s'agit donc aucunement d'une tautologie. Etant donné que l'étude de Lambert *et al.* (1960 :45), par exemple, inclut 14% de langues maternelles «autres» dans l'échantillon «anglophone», l'équivalence entre l'identité anglophone et l'échantillon anglophone n'est pas un truisme. La religion était aussi présente dans l'étude, même si c'est involontairement : les juges francophones dans Lambert *et al.* (1960) étaient des garçons d'un collège catholique. Si l'on y ajoute l'origine, 60% de prédictions sont cumulées. Ces 60% d'explication de l'identité linguistique permettent de comprendre pourquoi cet indicateur aurait pu être le déclencheur des différences trouvées – au lieu des langues ou des caractéristiques socio-démographiques elles-mêmes.

[472] Il est vrai que une ou plusieurs des sept indicateurs d'un niveau socio-économique contribuent significativement à plusieurs identifications. Néanmoins, d'autres indicateurs s'ajoutant au pourcentage peu élevé pour la plupart des prédictions, nous ne pouvons conclure qu'à une faible participation aux explications des identifications par les indicateurs d'un niveau socio-économique.

[473] Nous avons mesuré la perception d'une valeur instrumentale du français et de l'anglais, la perception d'un accès différentiel aux ressources (aux emplois, aux études) ainsi que l'association de la présence linguistique dans un quartier montréalais avec sa relative richesse ou pauvreté, voir le chapitre 7 pour plus de détails.

souvent ignorée dans les études sur les perceptions ou attitudes linguistiques[474]. Lambert *et al.* (1960) ainsi que Genesee & Holobow (1989), en écartant la possibilité qu'une association entre langue et statut social pourrait expliquer leurs résultats, comme le suggère Tajfel (1959), ont négligé une donnée importante dans l'explication des perceptions linguistiques.

Ainsi, les caractéristiques socio-démographiques n'expliquent les perceptions qu'en influençant les identifications. Selon nos résultats, cette influence indirecte reste en plus limitée. Les identifications des Montréalais, par contre, sont de forts prédicteurs et se basent sur les origines et les langues des répondants.

Les identifications expliquées

L'identification mesurée s'avère multiple. De 90% à 95% des Montréalais ont choisi une ou plusieurs étiquettes identitaires proposées dans le questionnaire[475]. Les étiquettes ne sont pas mutuellement exclusives, elles peuvent être combinées[476] et les répondants en ont fait usage, ce qui prouve qu'une «pluralité» des allégeances identitaires existe : le Montréalais «décline (créativement) son identité au pluriel» (Maclure 1998 :27).

Parmi ces identifications, ce sont surtout l'européenne, l'immigrante, la québécoise et les identités linguistiques qui expliquent le plus fortement les perceptions[477]. Les identifications immigrante et européenne sont toutes deux très fortement prédites par les origines, notamment à travers les naissances non-canadiennes et les langues maternelles autres que le français et l'anglais : ces

---

[474] Ainsi, l'évaluation d'une langue reflète réellement le niveau socio-économique de ses locuteurs et cette corrélation ne se limite pas à un statut socio-économique individuel et une attitude linguistique. L'association a plutôt pénétré la perception des langues elles-mêmes, voir aussi les chapitres 2 et 4.

[475] Voir le questionnaire en annexe 6.1. et 6.2. (question 23 : «Jusqu'à quel point est-ce que vous vous identifiez comme : Nord-américain-e, Européen-ne, Canadien-ne, Québécois-e, Québécois-e de souche, Français-e, Anglais-e, Canadien-Français-e, Canadien-Anglais-e, Francophone, Anglophone, Immigrant-e, Montréalais-e, Autre : «pas du tout», «un peu», «moyennement», «assez», «beaucoup»).

[476] Le choix des étiquettes se recoupe plus ou moins, voir l'annexe 6.12.

[477] Nous avons décrit, au chapitre 8, que ces identifications sont au centre de la «triade perceptive», car elles sont non seulement le plus fortement prédites par les regroupements sociaux et linguistiques, mais elles prédisent elles-mêmes aussi le plus fortement les perceptions (voir surtout les tableaux 8.19. et 8.20.)

identités sont donc principalement allogènes et allophones. Les identifications québécoise et linguistiques, par contre, sont plus complexes dans leur composition.

La langue n'est pas le seul creuset des identités linguistiques

Dans la première partie de notre thèse, nous avons, en adoptant différentes perspectives, décrit l'articulation enchevêtrée des perceptions, des jugements et des identifications. Le pivot de ces phénomènes sociaux est un «Autre significatif» qui déclenche le processus de perception, de jugement, d'identification et de différenciation. Dans le contexte montréalais, la construction des études sur les perceptions linguistiques[478], tout comme la construction d'un Autre significatif[479], tourne autour d'un antagonisme linguistique.

Après analyse, cet antagonisme semble moins provenir des regroupements linguistiques mêmes, puisque ceux-ci génèrent moins que prévu des différenciations perceptives. Par contre, les identifications présentent, elles aussi, une formation linguistique et antagoniste.

Réduits en facteurs, les étiquettes «Anglophone», «Anglais» et «Canadien-Anglais», sont combinées pour représenter l'identité anglophone – tout comme l'identité francophone se compose de «Francophone», «Français» et «Canadien-Français»[480]. Ces deux «identités linguistiques» exercent sur les perceptions une influence non-négligeable. Cette influence est complémentaire : l'identification anglophone est reliée négativement aux mêmes indicateurs, auxquels l'identité francophone est reliée positivement (voir surtout le tableau 8.20.). Les identifications «calquent»-t-elles tout simplement l'antagonisme des langues maternelles qui les alimentent ?

---

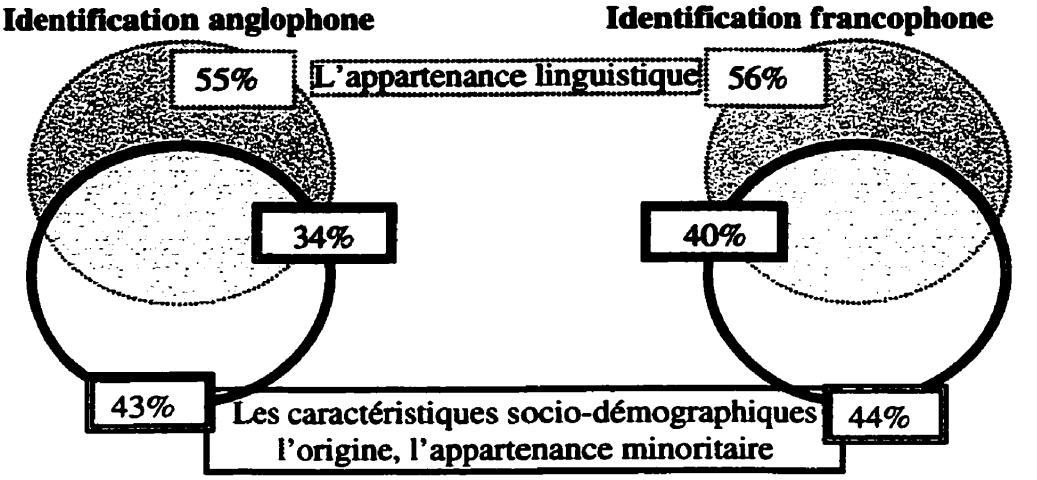
[478] Nous avons remarqué que, dans la majorité des études faites sur les attitudes linguistiques, la langue est explicitement nommée comme un élément, mais non pas testée en tant que déclencheur potentiel des perceptions (voir chapitre 2).

[479] C'est une analyse de discours portant sur les «mots représentations» qui concrétise cet Autre significatif dans le contexte montréalais, voir le chapitre 3.

[480] Afin de réduire les données, nous avons procédé à une analyse factorielle, voir le chapitre 7, figure 7.12.

Les Anglophones (première langue maternelle) choisissent à 66% une ou plusieurs des trois étiquettes, les Francophones (première langue maternelle) s'identifient à 58% «assez» ou «beaucoup» à un des trois épithètes correspondants. Ces fréquences l'indiquent, les langues des répondants expliquent la moitié de ce choix identitaire par l'analyse de régression. En d'autres mots, l'appartenance à l'un ou l'autre groupe linguistique explique la moitié de l'identification anglophone (55%) ou francophone (56%)[481]. Malgré ce fort taux d'explication, nous constatons que l'identité linguistique ne se réduit pas à la seule appartenance linguistique. De plus, cette appartenance recoupe pour une grande partie aussi les explications fournies par les caractéristiques socio-démographiques, l'origine et l'appartenance minoritaire qui expliquent 43% de l'identification anglophone et 44% de l'identification francophone[482].

Figure 9.2.
L'explication des identifications linguistiques par l'appartenance linguistique et les regroupements sociaux



Ainsi, les langues, quoique prédicteurs à plus de 50% des identités linguistiques, recoupent d'autres facteurs. Les langues expliquent 16% à 21% du

---

[481] Ces pourcentages se rapportent aux prédictions lorsque le bloc des mesures linguistiques est introduit seul dans l'équation, voir l'annexe 8.4.

[482] Quelques traits reliés à la prédiction des deux identifications sont complémentaires : l'éducation catholique, le séjour au Québec, la naissance québécoise (toutes reliées positivement à l'identité francophone, négativement à l'identité anglophone). Sinon, ils sont simplement différents : l'identité anglophone est très fortement reliée au sentiment de faire partie d'une minorité anglophone, tandis que l'identité francophone se construit sur la non-appartenance minoritaire.

choix identitaire au-delà des caractéristiques socio-démographiques, de l'origine et de l'appartenance minoritaire[483]. Ces chiffres ne sont importants que dans la mesure où ils montrent qu'une identité linguistique ne coïncide pas avec un groupe linguistique, ou, au moins, n'est pas forcément ou uniquement influencée par lui. L'antagonisme des identités linguistiques ne constitue donc pas qu'un simple calque d'une opposition de langues maternelles mais renferme une qualité nouvelle et distinctive.

La langue et l'identité linguistique, souvent considérées comme tautologies, constituent donc des entités non-identiques. Ainsi, l'Autre significatif pour se différencier reste «Anglophone» et «Francophone», mais ne relève pas uniquement d'une langue maternelle, mais aussi d'une identification. En d'autres mots, le clivage entre «Anglophones» et «Francophones» n'est pas automatiquement et exclusivement celui qui oppose les langues, leur antagonisme peut aussi relever d'une dimension identitaire qui diffère de l'influence des langues. C'est-à-dire que même si l'Autre significatif est linguistiquement défini – il ne relève pas que des langues maternelles, mais il relève aussi d'une identification choisie.

Rappelons que, dans les analyses exploratoires (chapitre 7), la langue maternelle ressort comme «langue de famille», la langue parlée par les parents ou dans la demeure parentale. Cette langue est donc prescrite par une appartenance familiale, obligée, ne correspondant pas dans tous les cas à l'appartenance identitaire choisie qui, elle, peut relever d'un acte plus volontaire et individualisé ou, disons, moins automatique. Les identités linguistiques offrent donc la possibilité d'adhérer plus ou moins à la langue qui accompagne les locuteurs dès le berceau.

Ce qui veut dire, au niveau des perceptions, qu'un antagonisme linguistique n'est aucunement déterministe et inexorable, mais relève plutôt d'une des catégorisations individuelles et sélectionnées[484]. L'antagonisme linguistique est donc essentiellement identitaire et se conjugue au pluriel, tout comme l'identité québécoise.

---

[483] Il s'ait de 20,8% pour l'identité anglophone et de 15,8% pour l'identité francophone, voir les tableaux A8.4.9. et A8.4.10. en annexe.

[484] Ainsi, la langue maternelle, traitée comme un fait immuable, objectif et extérieur, n'est qu'un des possibles ingrédients d'une identité plus facultative, adaptable et transformable – ce qui rejoint les définitions d'une «identité moderne» (Elbaz 1996 :8, Maclure 1998 :28-30, Taylor 1996).

Qu'est-ce que l'identité québécoise ?

L'identité québécoise se trouve souvent «chosifiée» (Maclure 1998 :12), c'est-à-dire rattachée à la définition de «l'essence» québécoise afin de déterminer «qui est un Québécois authentique et qui ne l'est pas» (Ibid.)[485]. La langue et le territoire sont les deux attaches qui, au Québec, sont souvent supposées engendrer une identité exclusive[486]. Comme l'identité attachée au Québec joue un des plus grands rôles pour les perceptions linguistiques, nous devons nous attarder un peu sur les motivations de nos répondants pour se rallier à l'identité québécoise.

L'identification québécoise[487] est expliquée par l'analyse de régression à 36% par les seuls indicateurs de l'origine (à travers le lieu de naissance, le séjour dans la province et le choix d'une nationalité québécoise). Les langues expliquent également 35% de ce choix et, de plus, elles ajoutent 2,7% d'explication *au-delà* de l'origine. Derrière ces influences, il y a donc une motivation territoriale (la naissance et la nationalité[488]) tout comme une motivation linguistique.

Commençons par l'importance des langues dans le choix de l'identité québécoise. La forte explication par les langues (35%) n'est pas uniquement reliée au français (comme on pourrait le soupçonner), mais aussi à la langue maternelle anglaise[489]. Nous en déduisons que les deux langues maternelles jouent un rôle dans

---

[485] La question 24 devait rendre compte des perceptions d'un tel contenu attribué à l'identité québécoise. Les traits proposés font référence à la territorialité, aux ancêtres, à la résidence, à la langue, à la religion, à la culture ainsi que, tout simplement, à l'identification - voir l'annexe 6.12. pour un aperçu des réponses. La majorité des répondants évite la facticité que comportent la religion, les ancêtres ou la naissance québécoise (1 à 8% des réponses, voir l'annexe 6.12.), et opte plutôt pour les traits permettant plus de complexité dans l'adhésion : avoir sa résidence au Québec, savoir parler le français, être de culture québécoise ou, simplement, s'identifier au Québec.

[486] Nous avons déjà décrit l'association historique et démographique des langues, de la religion, etc., à Montréal (chapitre premier), tout comme son incarnation dans différents «mots représentations» qui mélangent délibérément le territoire, la langue et l'origine ethnique (chapitre 3). La littérature fourmille d'exemples, voir Maclure (1998 :14).

[487] C'est par une analyse factorielle que le facteur «identité québécoise» a été constitué (voir chapitre 7). Il se compose de quatre mesures : les étiquettes «Québécois» et «Québécois de souche», l'importance de la langue française pour être Québécois ainsi que celle de s'y identifier.

[488] La référence à une nationalité québécoise, significative dans l'explication de l'identité québécoise, ne peut aucunement être interprétée comme constat politique. Néanmoins, nous l'interprétons comme étant la manifestation d'une «identité politique» à l'intérieur de l'identité collective québécoise, qui aurait pour définition commune cette référence à une nation québécoise. Le seul lien avec un constat politique est le fait qu'une nation excerce normalement dans une démocratie la souveraineté (voir aussi Taylor 2000 :352).

[489] Il faut rappeler que les mesures linguistiques ont été introduites en bloc (langue maternelle anglaise/française et langue d'usage anglaise/française) et qu'il s'agit de variables

l'identification québécoise – quoique vraisemblablement à un degré différent. Par contre, pour les langues d'usage, c'est seulement la langue française qui est reliée positivement à ce choix d'identification. Ainsi, la langue d'usage française pourrait représenter le pont qui lie les répondants de langues maternelles différentes[490].

Les fréquences croisées de l'identification québécoise et la langue d'usage française[491] indiquent que les Anglophones (de première ou deuxième langue maternelle anglaise) qui parlent le français comme (première ou deuxième) langue d'usage (21%) adoptent l'identité québécoise à 61,2%[492]. Ceux qui ne parlent pas le français comme langue d'usage, mais l'ont plutôt appris comme langue supplémentaire[493] (72%), ne s'identifient qu'à 15% en tant que Québécois, tandis que ceux qui ne parlent pas le français du tout ne s'y identifient pas (à une exception près). Il y a un lien entre l'utilisation du français – peu importe la langue maternelle – et l'identification québécoise.

Ainsi, nous supposons que la langue d'usage française commune permet d'allier les personnes de langue maternelle française et anglaise en une seule identité : l'identité québécoise. Si l'identité québécoise est une question de langue, il s'agit

---

polydichotomisées (voir chapitre 7). Ainsi, il est difficile d'affirmer l'influence particulière d'une langue maternelle (ou d'usage) précise par rapport à d'autres, car les mesures sont interreliées. Rappelons aussi (voir le tableau 8.14.) que la langue maternelle anglaise n'est reliée significativement à l'identité québécoise qu'au seuil de p=,0247. Des analyses supplémentaires introduisant d'autres répartitions de polydichotomisations des mêmes mesures (incluant les langues maternelles et d'usage «autres») confirment ces résultats. Il s'avère effectivement (voir annexe 9.1.) que les langues maternelles «autres» introduites en mesures polydichotomisées sont reliées négativement à l'identité québécoise.

490 Rappelons ici encore que la langue d'usage française n'est reliée positivement à l'identité québécoise qu'à un seuil de signification p=,0368 (voir tableau 8.14.). Nous considérons quand-même ce résultat, puisqu'il semble être confirmé par d'autres : La question sur l'importance de plusieurs traits pour être «Québécois» (la question 24 mentionnée plus haut) montre que le trait «parler français» est un des traits jugés le plus important (voir annexe 6.12.) Ce résultat confirmerait l'importance d'une langue de communication commune : le français. Par ailleurs, il n'y a aucune distinction significative de l'attribution de ce trait selon l'identification avec l'étiquette identificatoire «Québécois-e».

491 Il s'agit de variables qui n'ont pas forcément été retenues dans les analyses multivariées (n'ayant pas rempli toutes les conditions de base) ou qui n'en ont pas constitué une partie à l'intérieur d'un facteur – comme par exemple la deuxième langue maternelle ou d'usage ainsi que quelles langues étrangères ont concrètement été apprises.

492 Il s'agit de s'identifier «assez» ou «beaucoup» avec le facteur «identité québécoise» (*Idqué*).

493 Il s'agit de la réponse à la question 5 : «Est-ce que vous connaissez d'autres langues que votre langue maternelle ?» (voir l'annexe 6.1 et 6.2.), filtrée par sorte de langue étrangère apprise : ici l'anglais.

d'une question de *connaissance* et d'*utilisation* de la langue française sans être restreinte à la seule langue maternelle.

Charles Taylor estime que le français comme langue publique est un des trois éléments essentiels à l'identité politique québécoise[494]. Cette langue de communication, «une base de compréhension commune» (2000 :353), doit faire partie d'un équilibre, «toujours à modifier, entre une langue publique dominante et les autres langues inséparables d'une société polyglotte» (Ibid).

Parlons des origines maintenant. Ce que les personnes d'identité québécoise partagent, hormis la langue d'usage française, c'est le séjour et la naissance au Québec[495]. Dans les analyses de régression, ce sont effectivement les mesures du lieu de naissance québécois et d'un séjour québécois qui contribuent significativement à la prédiction de l'identité québécoise (voir le tableau 8.19.)[496].

L'identité québécoise ne divise donc pas forcément les Montréalais de langue maternelle anglaise et de langue maternelle française, mais rassemble ceux qui parlent le français comme langue d'usage, sont nés au Québec et y ont séjournés ailleurs qu'à Montréal. Ainsi, la naissance et le séjour québécois, deux mesures de l'origine, constituent des facteurs qui, parallèles à une langue d'usage commune et aux deux langues maternelles anglaise et française, influencent l'identification québécoise.

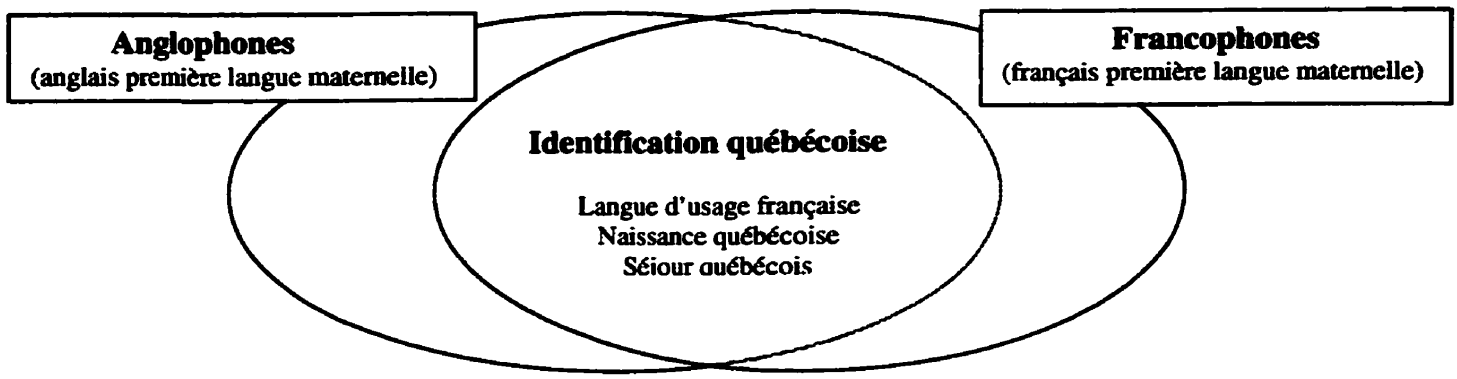
---

494 «En gros, on pourrait dire que l'identité politique québécoise comporte de nos jours trois éléments essentiels : 1- une éthique politique, essentiellement définie par les droits humains, l'égalité et la démocratie ; 2- le français comme langue publique ; 3- un certain rapport à notre histoire.» (2000 :353). Taylor définit «l'identité politique» comme un besoin d'un régime démocratique (2000 :352).

495 Les Anglophones qui s'identifient au Québec sont à 76% nés au Québec et 40% y ont séjourné (ailleurs qu'à Montréal). Plus généralement, tous ceux qui s'identifient «assez» ou «beaucoup» en tant que Québécois (*Idqué*), sont à 89% nés au Québec et 64% ont vécu en terre québécoise, en dehors de Montréal.

496 La nationalité québécoise y est aussi reliée significativement. Comme souligné auparavant, cette identité politique à l'intérieur de l'identité régionale fait partie d'une motivation territoriale, tout comme le séjour et/ou la naissance québécois. Précisons simplement que les 44 personnes de l'échantillon qui choisissent d'indiquer une nationalité québécoise sont exclusivement des Francophones de première langue maternelle. Il semblerait donc que la nationalité québécoise est une option réservée aux Francophones d'identité québécoise, tandis que les Anglophones qui s'identifient en tant que Québécois sont notamment motivés par une naissance québécoise. L'étude de la place qu'occupe le choix d'une nationalité québécoise à l'intérieur de l'identité québécoise mérite davantage d'attention que nous ne pouvons lui en consacrer dans le cadre de cette thèse.

Figure 9.3.
Les langues maternelles et l'identification québécoise



Selon ces résultats, un certain «partage» identitaire s'opèrerait à travers la naissance, le séjour québécois et une langue d'usage commune : le français. Charles Taylor met un tel partage en perspective:

> «Parfois, quand deux groupes se côtoient suffisamment longtemps, lorsqu'ils défrichent ensemble un chemin, des rapports basés sur la confiance mutuelle peuvent se développer, provoquant l'émergence d'un certain engagement réciproque. Il arrive même que le fait de vivre ensemble, et de collaborer à l'intérieur des mêmes structures politiques, s'immisce lentement dans l'identité de chacun des groupes.» (Taylor 1996 :360).

Ce nœud identitaire tresse donc une identité politico-géographique, l'identité québécoise. Les résultats de cette recherche indiquent qu'une conception plus large de ce qui est «québécois» existe (tel que proposé par Taylor[497]). Mais contrairement à la supposition voulant que cette identité québécoise se passera de plus en plus de l'origine (Ibid : 359), cette dernière reste un pilier de l'identité.

Taylor projette en outre une diminution de l'identification en tant que «Québécois de souche» – à cause d'une immigration continue – ainsi qu'une importance moindre de l'origine. Notre enquête indique au contraire que l'origine – à travers un lieu de naissance québécois– reste au cœur de l'identité québécoise, mais que cette origine est ouverte et accessible, car *multi*phone (voir aussi la figure 9.3.). Si l'on doit projeter ces résultats dans le futur, un Québécois de souche sera alors de

---

[497] «Nous devons certes réaliser le virage vers l'identité des citoyens, [...] le terme « québécois » doit être en conséquence défini plus généreusement.» (Taylor 1996 :359).

plus en plus un Québécois de naissance et de langue d'usage française et non plus un Québécois d'ethnie canadienne-française exclusivement.

Cette «ouverture» du fait québécois, déjà soulignée plus haut, touche – contrairement aux attentes[498] et selon nos résultats – davantage les Anglophones que les Allophones.

Il semblerait donc que le fait québécois constitue avant tout la possibilité d'un lien entre les deux ethnies de souche qui ne s'étend pas aux autres ethnies présentes. Ainsi, pour rendre compte de la diversité réelle du Québec, «il faudrait apprendre [...] à développer une identité complexe à plusieurs facettes, à la mesure de notre mouvante réalité.» (Taylor 1996 :361).

A Montréal, il semble qu'une forme d'identité multidimensionnelle existe : elle se qualifie de «québécoise», est un peu plus anglophone et beaucoup moins ethnique que prévue, mais par contre très rattachée à une naissance québécoise.

Le rôle de la langue

Les classifications des Montréalais en «Anglophones», «Francophones» et «Allophones» sont communément employées et réfèrent généralement à la langue maternelle des personnes. Ce moyen de classification simplifie les références aux groupes linguistiques, même si personne n'ignore que la langue d'usage a, elle aussi, un grand impact sur la vie quotidienne des Montréalais. Nous avons constaté que la langue maternelle est une langue très liée à la famille d'origine ou d'enfance, mais que la langue d'usage reflète une réalité linguistique tout aussi importante comme elle représente souvent la langue que l'individu parle le plus souvent à l'âge adulte.

Comme la classification des Montréalais en groupes linguistiques sert généralement d'abécédaire pour les études de la situation linguistique montréalaise ou québécoise[499], nous avons aussi supposé que les langues maternelles sont le plus fort

---

[498] «Certains, comme les anglophones, ne s'assimileront pas du tout. D'autres, dans les communautés culturelles, feront partie d'une société majoritairement francophone dont ils contribueront en même temps à changer le visage...» (Taylor 1996 :361).

[499] Il est vrai que les divisions linguistiques servent de structuration non seulement des publications, mais aussi – et surtout – des conceptions et méthodologies appliquées. Par exemple : Monnier

prédicteur des perceptions linguistiques[500]. Néanmoins, il s'avère que ces langues maternelles ou d'usage ont relativement peu d'impact sur ces perceptions. Selon nos résultats, les langues influencent moins que la moitié des perceptions mesurées, et, pour la majorité, de façon indirecte, via les identifications. Cette classification en groupes linguistiques ne se révèle donc qu'indirectement pertinente pour l'explication des perceptions linguistiques.

Ainsi, la première langue maternelle, telle que recensée lors de l'enquête, ne reflète pas le critère le plus approprié pour déterminer les causes d'une perception différentielle à Montréal. Les frontières des regroupements linguistiques formés à partir de la seule langue maternelle sont franchies quand les identifications sont prises en compte.

Néanmoins, il y a des exceptions à cette règle générale de la relation triangulaire pour expliquer les perceptions. Les langues parlées par les répondants sont effectivement les plus forts prédicteurs pour trois indicateurs. Il nous reste à examiner les perceptions de plus près avant de discuter de cette exception à la règle.

En résumé, la «triade perceptive» peut être vue comme un mécanisme régulateur de la perception sociale ou, plus spécifiquement, de la perception épilinguistique à Montréal. Ce ne sont pas les langues parlées, mais les identifications collectives qui en constituent la charnière. Ces choix identitaires, définitions collectives basées sur le partage d'une «référence essentielle» (Taylor 2000 :352), sont notamment motivés par les origines et les langues maternelles et d'usage. Dans le contexte montréalais, un antagonisme identitaire et une identité «unificatrice», québécoise, se détachent à l'intérieur de ce mécanisme.

L'importance et le rôle catalysateur des identifications dans ce mécanisme perceptif peuvent faire partie d'une «réarticulation et reconceptualisation des frontières de l'identité » (Maclure 1998 :9), tribut de l'identité moderne prise en

---

(1986), Chambers (2000) ainsi que la majorité des études de cas citées au chapitre 2 pour ne nommer que quelques exemples.

[500] L'hypothèse générale (4) concerne cette supposition : «La langue maternelle du répondant influence le plus fortement la perception linguistique».

charge individuellement (Taylor 1996). Le mécanisme dégagé, la «triade perceptive», s'aligne sans doute dans cette voie générale empruntée par la société moderne.

La perception et le jugement ne sont pas neutres, ils sont sociaux et donc liés à leurs contextes. Les identités isolées pour leur grande influence sur la différenciation perceptive à Montréal font aussi partie d'une structure plus particulièrement québécoise et/ou montréalaise. Cette structure se détache à travers la hiérarchisation des perceptions.

Les perceptions normatives et sociales

Les vingt-quatre indicateurs de perceptions (épi-)linguistiques sont regroupés en quatre dimensions : la perception des langues, la perception de la norme, l'association linguistico-économique et la perception de la ségrégation[501]. Ce sont les identifications[502] des répondants qui prédisent ces perceptions, et cela constitue la pierre angulaire de notre triade perceptive.

Parmi ces perceptions, le rapport à la norme se démarque en tant que fil conducteur. Il s'avère que la relation entre identification et perception linguistique se joue au niveau du rapport à la norme. Reprenons donc premièrement le contexte du rapport à la norme, deuxièmement l'influence de l'anglais par rapport à la perception du français québécois et troisièmement le lien avec l'insécurité linguistique.

Remarquons tout de suite que l'exception à la règle «triadique», c'est-à-dire la prédominance de l'antagonisme linguistique dans l'explication des perceptions, prend ses racines dans le rapport à la norme qu'il nous faut élucider.

La norme québécoise évoquée

La norme se reflète dans une variété linguistique officiellement reconnue comme standard. Cette variété est arbitraire d'un point de vue linguistique, mais in-

---

501 Voir annexe 7.1. pour un aperçu de tous les indicateurs regroupés en dimensions.

502 Il s'agit de la prédiction de toutes les variables intermédiaires, ce qui inclut non seulement les identifications, mais aussi les mesures du contact interlinguistiques – que nous négligeons ici car l'apport de ces derniers reste plutôt limité dans la majorité des cas.

vestie socialement, c'est-à-dire prestigieuse. Pour le français dit «international», cette variété est généralement représentée par un certain parler hexagonal[503].

Face à la dévalorisation qui accompagne toute «déviation» linguistique par rapport à ce standard légitime, des revendications en faveur d'une norme locale se font entendre depuis plusieurs décennies au Québec. Nous avons proposé deux interprétations de cette revendication normative: la première situe l'émergence d'une norme québécoise dans une hiérarchie pyramidale de plusieurs normes linguistiques dont le sommet reste le parler de l'île de France, tandis que la seconde constate un changement en cours de la norme légitime déclenchée par une revendication identitaire qui aboutirait à un nouveau statut (légitime et normatif) du français québécois.

Vu ces deux interprétations concurrentielles d'une émergence normative, le rapport intralinguistique qu'entretiennent les Montréalais avec le parler québécois et le parler français de France représente un aspect important de leur univers linguistique. Ce rapport renferme donc une certaine instance décisionnelle pour l'une ou l'autre de ces interprétations.

La norme en toile de fond

Dans la conception de l'étude empirique, nous avons donc prévu des indicateurs qui représentent la «norme internationale» du français, le français de France[504], afin de mesurer le rapport à un standard linguistique communément admis[505]. Selon nos résultats, les évaluations par rapport aux Français de France ou par rapport à leur langue ne suscitent pas assez de réactions significatives[506] pour en déduire un rapport normatif.

---

[503] Il s'agit d'une variété perçue comme étant «neutre», mais qui est néanmoins investie socialement et symboliquement. L'historique et le fonctionnement d'une norme linguistique sont décrits au chapitre 4, tout comme la relation entre identification, jugement et perception linguistique et les interprétations d'une revendication identitaire.

[504] Quatre indicateurs incluent une perception du français de France ou de leurs locuteurs : l'évaluation du français de France pour ses traits de statut et de solidarité ainsi que la perception d'une grande différence entre les Francophones québécois et hexagonaux ainsi que celle que les Français de France maîtrisent mieux la langue française.

[505] Nous précisions au chapitre 4 qu'un «français international» est promu par diverses institutions de la Francophonie, voir aussi Calvet (1999 :262-270).

[506] Les quatre indicateurs du rapport aux Français de France ont une moyenne qui oscille autour de «moyennement» (avec un écart-type petit) : la moyenne la plus basse des quatre indicateurs

Ce résultat fait pencher la balance en faveur de la deuxième interprétation, à savoir que l'émergence d'une norme québécoise n'est pas parallèle à l'existence d'une norme internationale – dans les perceptions des Montréalais. Peu de Montréalais accordent explicitement à la variété hexagonale un statut élevé[507].

Néanmoins, même si les résultats des régressions et les fréquences de l'évaluation du français de France ne laissent aucunement déduire un rapport normatif, rappelons que la perception des Montréalais n'indique pas qu'une norme internationale ou hexagonale cesse pour autant d'exister, en particulier dans la normalisation linguistique en vigueur dans diverses institutions[508]. Le fait que l'analyse de régression n'ait pu expliquer la variation de l'évaluation du français de France peut aussi bien relever du fait qu'une norme française hexagonale est tout simplement acceptée – ou tolérée - par l'ensemble de notre échantillon[509]. Cet argument est en faveur de la première interprétation, celle de l'émergence d'une norme québécoise parallèle à la française.

Nous en déduisons que ni l'une ni l'autre des interprétations de l'émergence d'une norme québécoise n'est entièrement confirmée dans nos résultats. Une certaine co-existence des deux interprétations est à envisager. D'un côté, l'Autre intralinguistique n'est pas principalement incarné par les Français de France et le «français de France» n'est pas explicitement considéré comme un standard du français parlé par les Montréalais. D'un autre côté, le paysage linguistique perçu par

---

concerne la perception que les Français de France maîtrisent mieux le français. En ce qui concerne les explications de la variation par les analyses de régression, l'évaluation du français hexagonal est très peu prédite.

507 Remarquons qu'un «statut élevé» se déduit des traits de statut attribués au parler dans les échelles sémantiques de cinq points pour les adjectifs suivants : «éduqué», «beau», «nuancé», «mélodieux», «distingué», «précis», voir aussi chapitre 7. Le fait que les traits de statut et les traits de solidarité du français de France ne sont évalués qu'avec peu de différence semble aller dans la direction de l'argument en faveur d'une non-reconnaissance explicite du français hexagonal comme norme.

508 Voir aussi Calvet (1999 :262-270). Une telle existence se fait aussi sentir dans nos données : la division du parler hexagonal en «traits de statut» et en «traits de solidarité» peut en être un indice tout comme le fait que la moyenne des traits de statut du français de France reste plus élevée comparativement au français québécois et que la moyenne des traits de solidarité du français québécois est la plus élevée des deux.

509 Il y a évidemment des répondants qui n'ont pas répondu aux questions concernant le français de France ou leur parler (de 3,4% à 14,2%, voir annexe 7.4.). Il ne s'agit pas non plus d'un acte individuel de chaque répondant, mais d'une moyenne généralisée qui nous permet d'affirmer une telle acceptation du français de France.

les Montréalais incluerait ce «parler international» comme une sorte de «tableau de fond», que ne contestent pas les membres de la communauté.

Nous sommes donc en présence d'une situation particulière: dans la perception des Montréalais, le français de France continue d'être un «modèle longtemps privilégié et transmis par la classe dominante et les institutions du Québec» (Tremblay 1990 :204), et ce, même s'il n'a pu être vérifié explicitement dans les perceptions des Montréalais. L'univers linguistique des Montréalais inclut donc une norme internationale, sous-jacente, de fond, mais aussi une norme locale. Il s'agit donc de savoir si cette norme locale représente un sous-ensemble ou une norme autonome –selon les Montréalais. Il n'en reste pas moins que les deux perceptions (d'une norme locale soumise à un standard international et d'une norme standardisée à part entière) coexistent à Montréal : le rapport à la norme est double.

Selon cette perspective, le français québécois n'est perçu ni comme un substandard de la variante hexagonale, ni comme une variété standard autonome. Son statut de norme est revendiqué dans les deux cas, mais dans un but différent: d'un côté la revendication est locale et parallèle au français international, de l'autre, la revendication vise un standard autonome du français québécois. Cette dernière aurait pour objet de légitimer le parler québécois. Pour connaître en détail le premier plan de ce fond normatif nous examinons l'évaluation du français québécois de plus près.

La valeur intégrative ou instrumentale du français québécois

Le français québécois est évalué selon deux «modes» : les traits de statut et les traits de solidarité[510]. Cette division de traits fait écho aux attributs d'une valeur «intégrative» par opposition à une valeur «instrumentale», valeurs connues comme étant la distinction entre une variété dominante («haute») et dominée («basse») en

---

[510] Rappelons qu'il s'agit de «sympathique», «chaleureux», «dynamique» (traits de solidarité) par rapport à «éduqué», «beau», «nuancé», «mélodieux», «distingué», «précis» (traits de statut). Ces deux «modes» sont des facteurs issus d'une analyse factorielle, voir chapitre 7. Pour la distinction entre «solidarité» et «statut» voir Zahn, C. J. & Hopper, R. (1985 : Measuring language attitudes : The speech evaluation instrument. *Journal of Language and Social Psychology* 4, pp. 113-23) ainsi que Gunderson, D. F. & N. Perrill (1989, Extending the Speech Evaluation Instrument to Public Speaking Settings. *Journal of Language and Social Psychology*, 8, 1, pp. 59-61). Dans le contexte québécois, ce sont surtout Genesee & Holobow (1989 :22) qui ont fait connaître la distinction, en affirmant que « status and solidarity are independent dimensions of language evaluation», voir aussi l'annexe 5.2. pour une comparaison de traits de différentes échelles sémantiques.

situation diglossique. Une situation diglossique implique une répartition fonctionnelle des usages (selon Ferguson 1959) ainsi qu'un prestige social différent (Fishman 1972)[511]. Nos données ne se prêtent pas à l'analyse d'un usage différentiel des variétés en question[512]. Par contre, l'évaluation des traits de solidarité et de statut, ainsi que la perception d'une valeur instrumentale de l'anglais ou du français se prêtent tout à fait à une évaluation du prestige social ou de l'association socio-économique des parlers en question. Nous référons donc dans ce contexte uniquement aux aspects diglossiques qui sont reliés au prestige social ou aux avantages socio-économiques que ce prestige peut impliquer[513].

L'évaluation du français québécois est donc ici le centre d'une évaluation normative[514] qui reflète avec ses traits de solidarité et de statut l'attribution d'une valeur intégrative par opposition à une valeur instrumentale. La valeur intégrative représente le côté «sympathique», folklorique, amical et familial, tandis que la valeur

---

511 Kremnitz (1991 :34) retrace la naissance du terme jusqu'en 1886 et parle d'une «remise sur le marché scientifique par Ferguson en 1959» (Ibid :29). Ferguson emploie le terme («diglossia», 1959) pour décrire des situations où deux variétés linguistiques montrent surtout une répartition fonctionnelle des usages (usage en situations formelles versus usage en situations informelles), etc. Fishman (1972 : 73-89) reprend le terme plus tard, et approfondit le côté social d'une situation diglossique. La situation diglossique, décrite comme relativement «stable» par Ferguson, peut déclencher un changement lorsqu'elle devient instable : «De façon plus générale, l'histoire nous montre que très souvent l'avenir des variétés «basses» est de devenir variété «haute» (ce fut le cas des langues romanes, français, espagnol, italien, etc., face au latin)» (Calvet 1993 : 45).

512 Un tel usage ne pourrait être enregistré par questionnaire. Néanmoins, nous avons tenté d'introduire la différence «situation formelle» versus «situation informelle» dans la question 25 : «est-ce qu'il vous arrive de surveiller votre français ?» avec l'option de plusieurs contextes (voir le questionnaire en annexe 6.1. et 6.2.). Malheureusement, l'autoévaluation de la surveillance linguistique ne semble pas retenir une distinction assez forte entre «situation formelle» et «informelle». Ainsi, un seul facteur a été crée avec les réponses à cette question (voir le chapitre 7 et l'annexe 7.4., retenu comme indicateur d'une insécurité linguistique personnelle, voir ci-dessous).

513 Dépendamment des auteurs consultés (voir surtout Farantakis 1991 :47-68), une «diglossie» peut avoir plusieurs contenus plus ou moins dichotomiques rattachés aux variétés (haute et basse). Dans la littérature, la complémentarité est très souvent considérée comme étant surtout fonctionnelle, mais se révèle néanmoins très souvent combinée à un degré de standardisation ainsi qu'à un degré de prestige. Ce sont surtout ces deux derniers aspects qui sont évalués dans cette étude.

514 L'échelle sémantique choisie expressément pour sa ressemblance aux tests des faux couples entre l'anglais et le français (chapitre 5) sert donc ici plutôt à la description de la perception d'une hiérarchie, d'une relation diglossique. Il faut se demander si les résultats issus d'études employant le français québécois ne reflèteraient pas plutôt, eux aussi, la perception d'un rapport diglossique qu'une évaluation interlinguistique à part égale. Tajfel (1959) le suggère tout au moins pour l'étude de Lambert *et al.* (1960, voir aussi le chapitre 4).

instrumentale fait référence à une valeur normative de la langue, à son statut et aux possibilités d'ascension sociale qu'elle réserve[515].

Dans les descriptions des résultats au chapitre 8, nous avons déjà souligné les différences entre ces deux «modes» de perception du français québécois : si l'évaluation des traits de solidarité et de statut est généralement influencée par une identification québécoise, c'est seulement l'évaluation des traits de statut qui l'est exclusivement. L'évaluation des traits de solidarité est le plus fortement expliquée par les langues maternelles (anglaise ou française), tandis que pour l'évaluation des traits de statut, les langues n'ajoutent aucune explication supplémentaire aux regroupements sociaux.

La différence majeure de l'évaluation de ces deux valeurs se situe donc au niveau de leur explication soit par les langues soit par l'identification.

Tableau 9.1.
L'explication de l'évaluation du français québécois selon sa valeur

	Français québécois	
Expliqués par[516]:	**Valeurs instrumentales (traits de statut)**	**Valeurs intégratives (solidarité)**
Langues maternelles	*française*•	*anglaise / française*
Identifications	***québécoise****	*québécoise*
Origines	nationalité québécoise naissance québécoise	

• les caractères italiques renvoient à l'indicateur le plus important pour l'explication
*cette explication n'est plus significative quand d'autres déterminants sont introduits

L'évaluation du français québécois représente donc d'un côté l'exception à la règle triadique (pour les valeurs intégratives), et de l'autre le cas général de cette

---

515 Les traits de «statut» et de «solidarité» représentent deux facteurs de l'évaluation linguistique (chapitre 7), souvent associés d'un côté à la «supériorité d'un statut social» (Zahn & Hopper, *op.cit.*, 1985 :118) et de l'autre à une «attractivité» (Ibid.). L'évaluation des traits de solidarité («sympathique», «chaleureux» et «dynamique») est donc considérée comme étant une mesure d'une valeur intégrative, tout comme l'évaluation des traits de statut («éduqué», «beau», «nuancé», «mélodieux», «distingué», «précis») est considérée comme une mesure d'une valeur instrumentale d'une langue ou d'une variété de langue. La valeur instrumentale d'une langue représente donc ici la «variété haute» dans le sens qu'elle incarne une norme (linguistique ou sociale) reconnue comme étant symbole d'éducation, de beauté et d'harmonie linguistique, de nuances et de précision d'expression, et de distinction sociale. La relation entre «norme» et «association linguistico-économique» se trouve donc amalgamée dans la perception et l'évaluation linguistique elle-même.

516 Ces explications sont fournies par les analyses de régression hiérarchique. Les résultats, décrits plus en détail au chapitre 8, incluent ici des contributions positives et significatives à plusieurs niveaux.

même triade (pour les valeurs instrumentales). Sinon, la comparaison des explications trouvées montre que les différences se situent aussi aux niveaux des langues maternelles impliquées et des origines.

Les traits de solidarité du français québécois sont favorablement évalués par les Montréalais francophones et anglophones dans leur ensemble[517]. La langue est le plus fort prédicteur de cet indicateur – ce qui veut dire que les langues maternelles anglaise et/ou française influencent toutes les deux fortement et positivement la perception de la valeur intégrative du français québécois. Rappelons qu'une telle valeur intégrative est reliée à un usage linguistique dans des situations informelles publiques et/ou familières. Le français, langue d'usage, étant déjà décrit comme possible lien entre les groupes linguistiques (par rapport à l'identité québécoise, voir les pages 271 et 272, ainsi que la figure 9.3.), ce résultat peut être vu comme une autre manifestation d'une perception du français comme langue de communication commune. L'évaluation favorable des traits de solidarité par beaucoup d'Anglophones[518] peut faire référence à une acceptation du parler local comme langue de famille, de voisinage et de communication. Dans cette perspective, cette langue de communication aurait donc une fonction intégrative dans la communauté montréalaise. Néanmoins, nos données permettent seulement d'affirmer que le côté sympatique et chaleureux du français québécois, c'est-à-dire sa valeur intégrative, est positivement évaluée par beaucoup de Montréalais. Mais trouver du charme folklorique ou des valeurs intégratives à un parler ne relève pas de la même attitude qu'une évaluation forte de traits de statut.

Une forte évaluation des traits de statut du français québécois est plus rare : si 88,6% des répondants évaluent fortement les traits de solidarité du français québécois, seuls 13% en font autant pour les traits de statut. Tous ceux qui évaluent

---

[517] Ce qui veut aussi (et surtout) dire que l'évaluation des traits de solidarité du français québécois par les Allophones n'est pas significative. Les langues maternelles anglaise et française sont reliées positivement (p= ,0142 et p= ,0310) à 19% d'explication de la variance du français québécois quant à ses traits de solidarité (voir le tableau A8.3.1. en annexe).

[518] L'anglais comme langue maternelle est positivement et significativement relié à l'évaluation des traits de solidarité du français québécois, comme déjà souligné ci-haut (voir le tableau A8.3.1. en annexe). En considérant les fréquences seulement, ce sont 38% des Anglophones (et 61% des Francophones) qui évaluent fortement les traits de solidarité du français québécois.

fortement les traits de statut du français québécois en évaluent en même temps fortement les traits de solidarité.

L'évaluation positive des traits de statut est donc parallèle à celle des traits de solidarité et reflèterait ainsi la perception du français québécois comme un parler «uni», muni d'une valeur intégrative tout comme instrumentale.

L'évaluation des traits de statut du français québécois est très fortement prédite par l'identification, et c'est l'identité québécoise qui y contribue beaucoup. Soulignons que cette influence identitaire représente le cas général de la triade perceptive. Mais, rappelons aussi que, selon Bourdieu, un groupe revendicateur évoque une identité collective pour accéder à une légitimité «susceptible d'être publiquement et officiellement affirmée et reconnue» (Bourdieu 1980 :69).

Si l'évaluation positive d'une telle valeur instrumentale à travers les traits de statut est animée par une certaine aspiration au statut de norme autonome, c'est que cette dernière est surtout influencée par l'identification québécoise. La forte évaluation des valeurs instrumentales serait ainsi liée à la revendication d'une légitimation du parler québécois. Une telle légitimation déclencherait un déplacement des variantes linguistiques perçues comme formes légitimes.

Ainsi, l'exigence que «la norme linguistique québécoise doit se démarquer par rapport à celle de la France» (Rondeau 1983 :433)[519] semble être mise en œuvre – dans la perception de certains Montréalais et à travers leur identification comme Québécois. «Rapatrier une norme québécoise» (Martineau 1998 :232) peut ainsi être considéré comme une revendication identitaire, liée à l'identification québécoise.

Ainsi, les perceptions se scindent : d'un côté, l'anglais et le français comme langue maternelle motivent l'évaluation de la valeur intégrative du français québécois, et, de l'autre, la seule langue maternelle française, mais encore davantage l'identification comme Québécois, amène à accorder au français québécois une plus grande valeur instrumentale. D'un côté, la valeur intégrative est le plus fortement influencée par les langues et relève donc plus de l'appartenance linguistique, et, de l'autre, la valeur instrumentale est le plus fortement influencée par l'identité

[519] Nous reprenons ici des réflexions entamées au chapitre 4.

québécoise et représente donc le cas général de la triade perceptive. Mais, vu le taux élevé de prédiction, l'évaluation des valeurs instrumentales est aussi interprétée comme revendication identitaire.

Si les valeurs instrumentales du français québécois font partie d'une revendication identitaire d'une fraction de Montréalais, il doit y avoir une variété qui occupe déjà cette place revendiquée. A quelle variété sont attribuées ces valeurs instrumentales ?

Les langues et la norme québécoise

Les deux autres parlers considérés dans notre étude sont l'anglais et le français de France. Nous avons déjà précisé que la variante hexagonale du parler français reste certainement une norme implicite, mais que, dans nos résultats, ce parler n'occupe pas la place dans les perceptions qu'une variété haute occuperait dans le cas d'une situation diglossique[520].

L'anglais, évalué sur une échelle sémantique[521], n'est pas perçu selon ses traits de statut ou de solidarité comme les deux variétés de français déjà examinées. L'anglais, contrairement au français – de France ou québécois – est évalué dans son ensemble : aucune distinction significative parmi les neuf adjectifs attribués n'a pu être faite. De prime abord, l'anglais se prête donc plus difficilement à une comparaison normative avec le français québécois.

Néanmoins, et contrairement à l'échelle sémantique, la perception d'une valeur instrumentale pour l'anglais est clairement enregistrée par un autre indicateur. Cet indicateur associe, par rapport aux traits dans l'échelle sémantique, beaucoup plus

---

[520] Comparées aux situations «classiquement» considérées comme diglossiques (comprenant l'arabe, le grec moderne, le suisse-allemand et le créole haïtien, voir Ferguson, *op.cit.*), les différences entre le français québécois et le français de France relèvent notamment d'une standardisation différentielle, de la lexicographie et de la phonologie (voir surtout le chapitre 4). Rappelons qu'il ne s'agit pas ici d'évaluer un éventuel rapport diglossique entre le français québécois et le français de France, mais de rendre compte des perceptions recueillies à ce propos. Chantefort (1976) compare la variété québécoise avec une variété hexagonale afin de tester si les deux se combinent dans une situation diglossique et remarque déjà un facteur allant à l'encontre d'une situation diglossique : «le désir qu'a la communauté de posséder une langue standard nationale» (1976 :49). Rappelons aussi que les perceptions considérées ici se limitent à l'aspect prestigieux des langues et variétés de langues. Nous mettons ainsi «l'accent sur les implications sociologiques de la différence linguistique» (Calvet 1999 :47).

[521] Tout comme le français de France et le français québécois, l'anglais est évalué par les répondants pour neuf adjectifs sur une échelle à cinq points (voir question 28 en l'annexe 6.1. et 6.2.).

clairement la langue avec un statut socio-économique, à savoir l'anglais avec une réussite et un prestige sociaux. Il s'agit de la mesure d'une valeur instrumentale de l'anglais[522]. Cet indicateur introduit l'anglais dans la discussion du rapport à la norme, qui, jusqu'à présent, était traité uniquement en tant que question *intra*linguistique.

La solidarité au français québécois et le statut à l'anglais

Les langues expliquent aussi le plus fortement l'évaluation des valeurs instrumentales de l'anglais. L'appartenance à un groupe linguistique est donc déterminante pour percevoir l'anglais comme une langue prestigieuse. La seule langue maternelle française est reliée positivement à l'évaluation de ce statut prestigieux de l'anglais. Nous déduisons donc que les Francophones accordent une plus forte valeur instrumentale à l'anglais que les autres groupes linguistiques. Cette forte attribution d'une valeur instrumentale à l'anglais confirme donc la perception d'un lien diglossique entre le français québécois – si largement accepté pour ses valeurs intégratives – et l'anglais. C'est ce qui nous amène à inférer un statut de variété «haute» de l'anglais dans les perceptions. L'anglais étant la variété qui incarne la réussite sociale et socio-économique, se place en position dominante par rapport aux autres variétés linguistiques[523].

---

[522] Cet indicateur (*SLEangl*) est composé de trois perceptions : (1) «Il est plus facile de trouver un emploi si l'on parle l'anglais» ; (2) «Il faut connaître l'anglais pour aller à l'université» et (3) «Pour réussir dans la vie, il faut savoir parler l'anglais». Ces trois énoncés (question 29, voir l'annexe 6.1. et 6.2.) sont évaluées sur une échelle: «pas du tout d'accord», «un peu d'accord», «moyennement d'accord», «assez d'accord», «tout à fait d'accord». Ces trois énoncés sont regroupés en un seul facteur avec une analyse factorielle (voir le chapitre 7 et l'annexe 7.3.).

[523] Précisons que, tout comme pour le rapport entre le français québécois et le français de France, il ne s'agit pas ici de constater l'existence d'une situation diglossique autre que celle réflétée dans les perceptions d'un prestige social et socio-économique. Calvet (1999 :50) mentionne le Canada dans sa distinction des cinq situations plurilingues qui rendent compte de la grande complexité des situations diglossiques. Ces situations plurilingues se différencient notamment par rapport à une domination démographique et/ou sociolinguistique (ce qui décide d'un statut minoritaire ou majoritaire) ainsi que par rapport au statut officiel, national ou régional de la langue ou des langues en présence. Néanmoins, dans ces classifications, la situation particulière du Québec et du Canada ne peut – selon nous – être prise en compte qu'en combinant plusieurs de ses classifications, car les statuts des langues ainsi que leur situation démo-linguistique change selon le point de vue (canadien, québécois ou montréalais) adopté. Même le statut de langue officielle est difficile à déterminer, vu que la législation linguistique relève à Montréal de deux paliers : le canadien et le québécois. Nous avons détaillé ces situations démolinguistiques et sociolinguistiques au premier chapitre.

Le fait de ne pas avoir l'anglais comme langue d'usage est tout autant relié positivement à l'évaluation des valeurs instrumentales de l'anglais. Il semble donc que la valeur instrumentale de l'anglais est surtout fortement évaluée par ceux pour qui ce n'est ni la langue maternelle ni la langue d'usage.

L'importance des mesures linguistiques dans l'explication de la perception des valeurs instrumentales de l'anglais indique déjà que cette perception notamment «francophone» n'est pas partagée par les autres groupes linguistiques, en l'occurrence les Anglophones. Il n'y a aucun lien entre l'évaluation d'une forte valeur instrumentale de l'anglais et les Anglophones[524].

Il semble probable que la question sur la nécessité de parler sa propre langue maternelle afin de réussir dans la vie professionnelle, académique ou générale ne se pose pas –, c'est de toute façon la langue qu'ils parlent. Nous interprétons cette «indifférenciation» de la perception des Anglophones comme une sorte d'indifférence due au fait que l'anglais occupe une certaine position sociale[525].

Ainsi, l'exception de la triade perceptive, c'est-à-dire de la plus forte prédiction par l'antagonisme linguistique, concerne avant tout la perception d'un «équilibre diglossique» du côté francophone. L'attribution d'une forte valeur intégrative au français québécois, partagée par la majorité des répondants, représente la base de cet équilibre. C'est plutôt la variété prestigieuse qui fait l'unanimité, influencée par le «schisme» linguistique entre Anglophones et Francophones. Pour les Francophones, l'anglais jouit de cette position avantageuse. Les Anglophones, par contre, n'attribuent ni à l'anglais, ni au français de France, ni au français québécois une forte valeur instrumentale[526].

---

[524] Il existe même une relation négative entre le fait de s'identifier en tant qu'Anglophone et d'attribuer une forte valeur instrumentale à l'anglais (voir le tableau A8.5.12.).

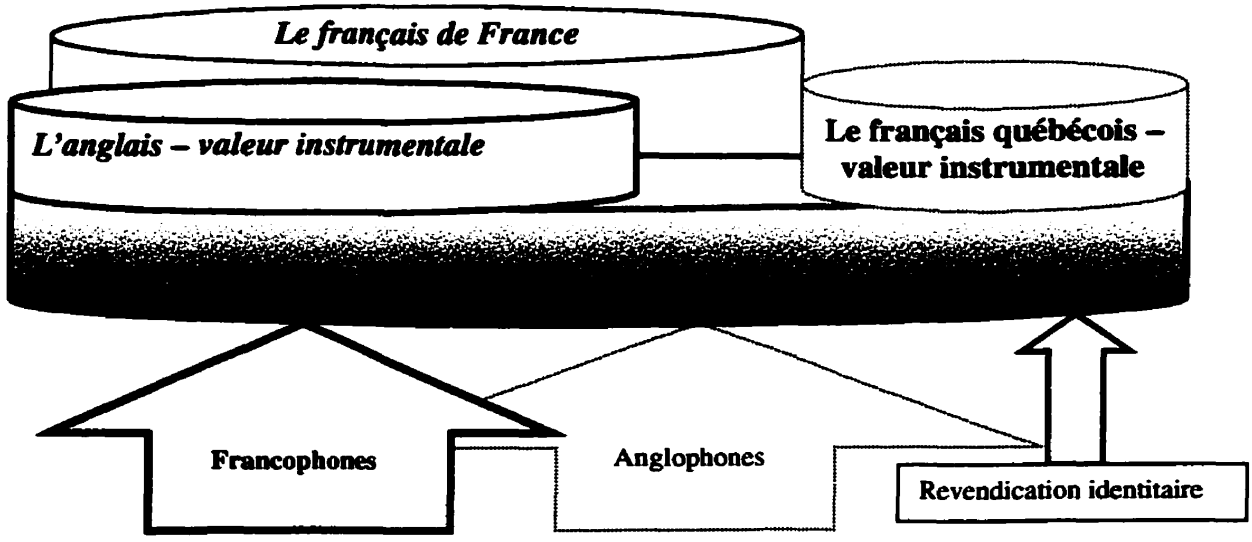
[525] C'est l'identification anglophone qui est négativement reliée à la perception d'un statut instrumental de l'anglais et à la perception d'une facilité d'accès aux ressources. L'identification en tant qu'Anglophone étant expliquée à 26% seule par l'appartenance minoritaire (à 19% par les caractéristiques socio-démographiques, à 18% par l'origine et à 55% par les langues, voir aussi la figure 9.2.), une certaine réaction «minoritaire» ne peut être exclue. Cette «négation» d'une forte association socio-économique de l'anglais, malgré la ségrégation linguistico-économique montréalaise (chapitre 1) ne se reflète pourtant ni dans une perception moins favorable de l'anglais, ni dans un «biais négatif» quant à la perception de la présence anglophone à Montréal.

[526] Remarquons que dans l'étude de Lambert *et al.* (1960), la différence soulignée entre Anglophones et Francophones se rapporte aussi à l'évaluation indifférenciée chez les juges anglophones concernant quatre traits qui se trouvent plus fortement attribués aux voix anglaises par les juges

La perception d'une relation diglossique entre l'anglais et le français québécois reste donc expliquée par l'antagonisme linguistique. Le fait d'être de langue maternelle française influence la perception d'une diglossie anglais-français québécois, tandis que l'anglais comme langue maternelle ne motive pas cette vision.

C'est donc ici que l'exception de la «triade perceptive» décrite plus haut se manifeste d'une façon plus concrète et complète : l'antagonisme linguistique porte sur la question de savoir si oui ou non la variété haute de la perception d'une telle situation diglossique est l'anglais. L'évaluation des valeurs intégratives du français québécois montre par contre que le français québécois est perçu comme nécessaire dans la société montréalaise – peu importe la langue maternelle - afin d'y être intégré. La figure 9.4. illustre la différenciation des perceptions de la norme expliquées par les regroupements linguistiques.

Figure 9.4.
La perception d'une situation diglossique



Nous sommes donc en présence d'une perception de ce que Calvet appelle «diglossies enchâssées» (1999 :47), c'est-à-dire plus d'une seule forme prestigieuse – perçue selon l'appartenance linguistique. L'articulation exacte des fonctions, du prestige et d'autres aspects diglossiques de cette perception reste à étudier dans les

---

francophones. Il s'agit de l'«aptitude à diriger», de la «confiance en soi, de la «sociabilité» et de la «sympathie», voir le tableau 2.1. L'interprétation de Tajfel (1959) souligne tout autant l'aspect socio-économique de ces évaluations que le fait la dichotomie des valeurs instrumentales et intégratives (voir les pages 88 et 133).

réalités plurilingues à Montréal[527]. Soulignons encore que cette forte influence des langues sur la perception des valeurs instrumentales et intégratives constitue une exception dans nos résultats. Le cas plus général est celui d'une forte influence identitaire. Quant à la perception du français québécois, c'est l'identité québécoise qui explique l'attribution de fortes valeurs instrumentales.

La revendication normative et identitaire

Contrairement à une perception diglossique, l'évaluation d'une forte valeur instrumentale du français québécois annule une hiérarchisation des parlers puisque les valeurs instrumentales et intégratives se rallient dans un seul et même parler : le français québécois. Ainsi, évaluer le français québécois comme une langue qui possède des valeurs intégratives tout comme des valeurs instrumentales, revient à le percevoir comme un parler disposant de l'ensemble des fonctions et statuts d'un parler autonome. Dans cette évaluation, aucune autre variété linguistique ou parler n'est nécessaire pour combler les fonctions différentes, le prestige ou la familiarité. Cette évaluation relève donc d'une toute autre relation avec le français québécois que le rapport diglossique décrit auparavant. Il s'agit plutôt de la perception d'un français québécois «légitimisé»[528]. Rappelons que la légitimité d'un parler se base sur une reconnaissance officielle de ce parler, et donc d'une norme propre. Néanmoins, nous avons constaté que, pour le français québécois, ce statut de langue officielle et reconnue n'est pas atteint[529]. Il s'agit donc plutôt d'une émergence d'une norme propre. Comparée à la perception d'une situation diglossique, influencée par les langues, l'évaluation d'une forte valeur instrumentale du français québécois constitue une *réévaluation* de ce parler (Bourdieu 1982 :40). Une telle réévaluation va de pair

---

[527] Rappelons que différentes études de situations plurilingues à Montréal, surtout suite à la loi 101, réfèrent à une telle hiérarchisation des parlers, notamment dans les entreprises (Heller *et al.* 1982, Taylor & Simard 1981, Rapport de la commission d'enquête 1972, voir aussi le chapitre 2). Depuis la vague de francisation cette situation a changé (voir Monnier 1986, Béland 1991), mais reste encore très présente dans les perceptions.

[528] Comparée à une variété dominée, la perception d'un parler légitime implique avant tout celle d'une norme autonome, voir surtout le chapitre 4. Un parler «légitime» est un parler publiquement reconnu comme ayant un statut de langue officielle.

[529] Deux interprétations d'une émergence normative au Québec sont proposées au chapitre 4. La deuxième concerne le développement d'une norme linguistique propre au français québécois, indépendant d'une autre variété.

avec un changement dans le statut d'une langue, changement déclenché par une revendication identitaire.

Comme nous l'avons déjà souligné, l'évaluation d'une forte valeur intégrative est très répandue parmi les répondants, tandis que l'attribution d'une valeur instrumentale est plutôt rare. C'est à travers l'identité québécoise que la variation dans la perception des traits de statut du français québécois est expliquée le plus fortement. L'identité québécoise est donc au centre de cette évaluation. Cette forte influence de l'identité sur l'évaluation instrumentale du français québécois peut donc être vue comme une revendication identitaire d'un statut autonome du français québécois[530].

Cette revendication d'une norme autonome serait animée par une «soif de reconnaissance» (Taylor 1996 :356)[531]. Une telle reconnaissance incluerait donc d'abord et avant tout l'acceptation du français québécois comme langue à part entière, c'est-à-dire dotée d'une variante normative, prestigieuse et socialement valorisée ainsi que de toutes les variantes qui gravitent autour[532]. Selon Stewart (1972), une variété standard comprend la vitalité, l'historicité, l'autonomie ainsi que la standardisation[533].

Selon nos résultats, un autre indicateur est associé à cette revendication identitaire : la perception d'un accès différentiel aux ressources (*SLEdiff*)[534]. Cet indicateur est aussi très fortement prédit par l'identité, notamment l'identité québécoise (voir aussi la figure 8.2.). Contrairement aux valeurs instrumentales de l'anglais, associées à une variété «haute» par rapport au français québécois, cette

---

[530] Rappelons que l'identité québécoise est influencée par l'origine (séjour, nationalité et lieu de naissance québécois, voir tableau 8.19.) et par les langues (anglais et français langues maternelles ainsi que la langue d'usage française, voir la figure 9.3.).

[531] Le choix d'une nationalité québécoise est aussi positivement relié, à travers la prédiction par les origines, à cette évaluation des valeurs instrumentales du français québécois (voir tableau 9.1.) et donc, selon notre interprétation, à une revendication identitaire. Nous avons aussi constaté que cette nationalité est significativement reliée au fait de s'identifier comme Québécois.

[532] Ce «cumul» de variantes ordonnées fait partie intégrale d'une stratification linguistique indispensable au bon fonctionnement d'une communauté linguistique (Labov 1972 :203).

[533] Selon Stewart (1972), ce sont surtout l'autonomie et la standardisation qui séparent une variété standard d'une variété géographique. Les démarches d'une standardisation du français québécois, surtout du côté lexicographique, sont décrites au chapitre 4.

[534] Il s'agit de l'évaluation de deux énoncés : «Les Francophones ont souvent des postes moins haut placés que les Anglophones», et «En tant qu'Anglophone, on accède plus facilement à des postes haut placés qu'en tant que Francophone», voir la question 29 en annexe 6.1. ou 6.2.

association linguistico-économique ne reflète pas une valeur linguistique. La perception d'un accès différentiel aux emplois convoités dont jouiraient les Anglophones reflète plutôt la perception d'une ségrégation linguistico-économique réellement en vigueur à Montréal, comme nous avons pu le constater au premier chapitre.

Contrairement à l'évaluation des valeurs instrumentales de l'anglais, cette perception ne reflète plus seulement l'association de la langue anglaise à un certain succès, elle compare aussi Francophones et Anglophones. Cette comparaison oppose ces deux groupes linguistiques en «avantagés» et en «désavantagés». Une telle association linguistico-économique peut être perçue soit comme un privilège – du côté anglophone – soit comme un préjudice – du côté francophone[535].

Mais, comme cette perception correspond à une réalité préexistante à Montréal[536], nous traitons ici cette perception comme le simple constat d'une différence socio-économique existant dans la société montréalaise, donc comme une vision plutôt réaliste de la situation qui prévaut dans cette ville. Néanmoins, comme elle est adoptée par les «désavantagés», elle est vraisemblablement motivée par une certaine rivalité sociale et une volonté d'abolir l'iniquité initiale. La théorie de l'équité postule en général que les individus cherchent à atteindre une certaine justice dans leurs relations avec autrui et se sentent mal à l'aise lorsque confrontés à l'injustice sociale (Walster, Walster & Bersheid, 1978)[537]. La revendication identitaire qui motive la perception du français québécois comme une variété autonome serait donc accompagnée par le constat d'une iniquité sociale par rapport aux Anglophones montréalais.

Le résultat concernant la perception d'une iniquité sociale est tout à fait comparable à ceux obtenus par les études de «faux couples» qui ont inspiré cette

---

[535] Rappelons qu'au chapitre 2, nous avons décrit certaines interprétations de différences évaluatives dans ce sens.

[536] Nous avons établi au premier chapitre qu'une ségrégation socio-économique existe à Montréal et qu'elle coïncide avec une ségrégation linguistique.

[537] Nous avons précisé au chapitre 4 que, souvent, les «désavantagés» dans une situation d'iniquité réajustent leur situation par une déformation cognitive de la réalité : en quelque sorte, ils nient la réalité de l'iniquité pour moins en souffrir. Nous remarquons que, pour ceux qui constatent cette iniquité via la perception d'un accès différentiel aux postes, cet ajustement ne doit pas se faire au niveau d'un biais cognitif.

thèse[538], si l'on convient que la référence, par exemple, à des «second-rate people» (Lambert *et al.* 1966 :307) ou à des «low-status group members» (Bourhis & Lepicq 1993 :362) relève d'une association linguistico-économique implicite[539]. En ce qui concerne une telle association, la différence entre la présente recherche et les études citées réside plutôt dans l'interprétation que dans les résultats eux-mêmes. Au lieu de conclure à un «generalised psychological stereotype of French Canadians that is relatively immune to objective evidence» (Genesee & Holobow 1989 :17), nous constatons que l'association linguistico-économique repose sur une réalité pré-existante et externe aux perceptions. La ségrégation montréalaise se reflète dans la perception d'une iniquité sociale et dans une association linguistico-économique. Ajoutons aussi que le l'interprétation d'un «stéréotype négatif de l'endogroupe» (Genesee & Holobow 1989 :35), associé à un statut infériorisé des Francophones, n'a pas pu être confirmée lors de nos analyses. Les trois regroupements linguistiques présentent au contraire un léger biais positif envers l'endogroupe.

Nous concluons donc qu'une iniquité sociale réellement existante à Montréal se traduit dans la perception linguistique des Montréalais. Cette perception linguistico-économique est influencée par l'identité québécoise tout comme l'est la perception du français québécois comme langue à part entière.

Le français québécois et l'insécurité linguistique

Nous avons décrit et interprété deux ensembles de perceptions par rapport à la norme : celle qui est déterminée par un schisme linguistique (la perception d'une situation diglossique), et celle qui est animée par une revendication identitaire. Les deux ensembles sont associés chacun à une mesure de l'insécurité linguistique (voir la figure 8.2.) : l'autoévaluation linguistique et la perception d'une faible maîtrise linguistique par les élèves.

Ces deux indicateurs mesurent deux aspects différents d'une insécurité linguistique. Rappelons d'abord qu'une «insécurité linguistique» fait référence à un

---

[538] Lambert *et al.* (1960), Lambert, Frankel & Tucker (1966), Genesee & Holobow (1989) entre autres, voir chapitre 2.

[539] Voir surtout le chapitre 2 pour plus de détails sur une telle association linguistico-économique implicite.

écart ressenti par un locuteur entre son propre parler et la norme linguistique en vigueur. Plus il ressent cet écart, plus son insécurité est grande.

L'indicateur qui mesure l'autoévaluation d'une surveillance linguistique est la mesure de cette insécurité, puisqu'elle se compose des réponses données à la question «Est-ce qu'il vous arrive de surveiller votre français...», échelonnée selon différents contextes[540]. Cette question n'est évidemment pas en mesure de donner un aperçu réel du comportement langagier. Ce que les réponses révèlent néanmoins, c'est la *volonté* de se contrôler linguistiquement. Cette volonté d'une autosurveillance est, selon nous, motivée par la conscience d'un écart ressenti entre le parler et une norme linguistique à adopter. Elle mesure donc l'insécurité linguistique personnelle.

L'autre indicateur se réfère lui aussi à une insécurité linguistique. Cet indicateur ne se mesure pas par un écart que la personne ressent entre *son propre parler* et une norme, mais par l'écart qu'elle perçoit entre *la maîtrise linguistique des jeunes* et la norme. Un seul énoncé[541] recueille cette perception de l'entourage du répondant à l'échelle de la communauté montréalaise[542]. Il s'agit donc aussi d'un écart ressenti entre la maîtrise linguistique réelle des élèves et la maîtrise linguistique jugée «optimale», «normative».

Ainsi, les deux facettes d'un rapport à la norme (la perception d'une diglossie ainsi que la revendication identitaire) sont associées à une certaine insécurité linguistique et donc à la conscience d'un écart entre leur parler et une autre forme

---

[540] La question 25 précise six différents contextes : «au travail et aux études», «dans votre voisinage», «dans votre vie sociale», «à la maison», «lorsque vous parlez avec des enfants», «lorsque vous parlez avec des étrangers». Ces contextes devaient rendre compte d'un comportement langagier différent selon des situations plus ou moins formelles (Labov 1972). Il s'avère néanmoins que ces différentes situations n'aboutissent pas à un comportement significativement différent – selon les répondants eux-mêmes. Toutes les réponses à la question (contextes réunis dans leur ensemble) ont donc été regroupées en un seul facteur (voir chapitre 7).

[541] Il s'agit de : «Les élèves francophones à Montréal ne maîtrisent pas assez leur français», question 30, évaluée sur une échelle de 5 : «pas du tout d'accord», «un peu d'accord», «moyennement d'accord», «assez d'accord», «tout à fait d'accord».

[542] Nous nous sommes inspirés d'un procédé développé dans le but d'éviter l'effet de l'introspection lors d'enquêtes «directes», c'est-à-dire par questionnaire (voir aussi le chapitre 2). Lowy, Fishman *et al.* (1983 :241) constatent qu'une attitude personnelle peut être relativisée à travers une perception de la communauté : «There is often a substantial difference between what respondents say they themselves do and what they perceive is happening in their community.»

plus prestigieuse. L'articulation concrète de ce rapport des perceptions linguistiques et de l'insécurité linguistique devrait être détaillée par d'autres études.

L'écart ressenti entre la variété utilisée et celle perçue comme norme ne nous renseigne pas seulement sur l'existence d'une insécurité linguistique, mais confirme en même temps encore que les jugements linguistiques portent en eux des jugements sociaux. Attribuer des valeurs intégratives à un parler, être en même temps insécure par rapport à ce parler, et considérer un autre parler ou les locuteurs de ce parler comme «avantagés» socio-économiquement (même s'il s'agit d'un constat réaliste) indique une disproportion *sociale* attachée aux perceptions *linguistiques*.

> «Les usages sociaux de la langue doivent leur valeur proprement sociale au fait qu'ils tendent à s'organiser en systèmes de différences [...] reproduisant dans l'ordre symbolique des écarts différentiels le système des différences sociales.» (Bourdieu 1982 :41).

Nous constatons donc que les jugements linguistiques des Montréalais sont avant tout portés envers une disparité sociale, socio-économique, qui se reflète dans leurs perceptions au niveau linguistique. Si «l'objet d'étude de la linguistique n'est pas seulement la langue ou les langues mais la communauté sociale sous son aspect linguistique» (Calvet 1993 :90), l'étude des perceptions linguistiques équivaut à l'étude des perceptions sociales sous leur aspect linguistique.

La hiérarchisation des perceptions à travers leurs explications différentielles indique que le paysage linguistique à Montréal est surtout perçu par rapport à une norme. Les perceptions ayant rapport à une norme linguistique se détachent par leur force d'explication et donc par le différend que ces perceptions génèrent parmi les Montréalais. Nous avons isolé premièrement une opposition basée sur l'antagonisme linguistique qui concerne surtout la perception d'une diglossie socio-linguistique. Deuxièmement, c'est l'identité québécoise qui se détache par l'influence qu'elle exerce sur la perception du français québécois comme norme autonome, interprétée comme revendication identitaire.

Le mécanisme décrit comme «triade perceptive» ainsi que son exception, *i.e.* l'influence des langues sur l'impression d'une diglossie montréalaise, correspondent

à deux manifestations du rapport normatif des Montréalais. Nous allons remettre ces mécanismes dans une perspective plus générale : le paysage perceptif à Montréal.

Le paysage perceptif à Montréal : solidarités et schismes

Les perceptions linguistiques se hiérarchisent entre elles selon la force d'explication fournie par les regroupements sociaux, identitaires ou linguistiques. Nous avons jusqu'à présent analysé et interprété les perceptions qui trouvent une explication plus ou moins forte dans les regroupements linguistiques et sociaux. Suivant le mécanisme de la «triade perceptive» ou non, ces perceptions prédites contrastent avec d'autres perceptions qui sont différentielles sans pour autant trouver une explication parmi les regroupements envisagés. Dans cette partie, nous allons voir que les «deux solitudes» se révèlent sur certains points davantage solidaires que solitaires. Ces «solidarités montréalaises» coexistent avec des «schismes montréalaises», qui elles, sont animées par des différences identitaires et linguistiques.

Solidarités montréalaises

Plusieurs perceptions restent inexpliquées par les regroupements introduits dans les analyses. Autrement dit, il existe des perceptions linguistiques à Montréal qui, tout en étant assez variées, ne sont influencées ni par les langues ni par les identifications ni par d'autres regroupements sociaux des Montréalais.

Ces perceptions inexpliquées concernent notamment la ségrégation linguistique. Nous avons déjà constaté au septième chapitre que le consensus pour certains des aspects ségrégationnels est très élevé. La langue majoritairement parlée dans les grandes villes et les quartiers de l'île de Montréal, par exemple, obtient un consensus allant jusqu'à 96% (voir tableau 7.6.). L'évaluation des richesses de 12 quartiers et villes sur l'île de Montréal se concentre aussi jusqu'à 83% autour de la valeur modale du quartier ou de la ville en question (voir tableau 7.8.). La perception que «Montréal se divise en deux», tout comme celles que les Anglophones et les Francophones diffèrent beaucoup ou qu'ils se mélangent peu ne s'expliquent

pas par le schisme linguistique habituel, ni d'ailleurs par aucun autre regroupement[543].

Trois indicateurs de la ségrégation montréalaise sont pourtant - quoique très peu - prédits : la présence linguistique dans les quartiers, tout comme la perception de la présence numérique des langues dans tout Montréal, montre un léger biais endogroupe[544]. Ce biais endogroupe n'est pourtant pas assez prononcé pour conclure à un mécanisme important des perceptions montréalaises, il s'agirait plutôt d'une tendance sous-jacente. En même temps, cette tendance sous-jacente nous permet de souligner qu'aucun biais négatif envers l'endogroupe n'a pu être constaté dans les trois regroupements linguistiques étudiés, contrairement à ce que suggèrent Genesee & Holobow (1989)[545].

Tous ces indicateurs révèlent donc une assez grande unanimité des Montréalais quant à la perception des ségrégations linguistiques et socio-économiques en présence (décrites au premier chapitre). Cette ségrégation typiquement montréalaise est perçue avec une certaine variation, mais sans être structurée par un trait autre que la réalité ségrégationnelle. On dirait que cette ségrégation – quelle que soit l'opinion qu'on porte sur elle – relève des choses normales, naturelles et intériorisées, comme tout élément faisant partie de l'habitus d'une communauté. La ségrégation est depuis si longtemps assimilée par cette communauté urbaine qu'elle en est devenue partie constitutive.

Cette perception intériorisée de la ségrégation ne porte pas seulement sur les dimensions linguistique et socio-économique séparément, elle implique aussi l'équivalence entre une différence linguistique et socio-économique, ce qui se traduit

---

[543] Les perceptions retenues pour analyse sous forme de facteurs ou variables montrent quand même une assez grande variation pour se conformer aux exigences d'analyses multivariées. Néanmoins, ni les variables indépendantes ni les variables intermédiaires n'ont pu éclaircir cette variation.

[544] Ce biais «pro-endogroupe» implique une perception plus forte de son propre groupe de référence, voir surtout le chapitre 3 pour un aperçu détaillé de la théorie de l'identité. Au chapitre 8, nous décrivons les résultats qui nous permettent de conclure à un biais endogroupe.

[545] Rappelons qu'un tel biais négatif est lié à la perception d'une infériorité de l'endogroupe quant à son pouvoir, son poids numérique et son statut (voir Sachdev & Bourhis 1991 et le chapitre 3). Genesee & Holobow (1989 :35) concluent à un tel biais négatif pour les Francophones montréalais : «The francophone respondents' results are of particular interest because they suggest a negative ingroup stereotype of socio-economic inferiority that may not be based on objective socio-economic status.» (voir aussi le chapitre 2).

entre autres par la perception d'une plus grande richesse des quartiers anglais[546]. On constate donc un consensus parmi les répondants en ce qui concerne l'existence d'une corrélation entre un niveau socio-économique et une langue maternelle, ce qui reflète une certaine domination de l'anglais et des Anglophones (voir le premier chapitre, page 59).

Ce consensus des Montréalais quant à la ségrégation dans leur ville n'efface pas les différences initiales entre les groupes linguistiques, identitaires, ou leurs perceptions – tout au contraire, il les englobe. L'association linguistico-économique des répondants correspond à la réalité ségrégationnelle vécue à Montréal, mais cette association cesse d'être consensuelle dès qu'il s'agit d'en juger les conséquences. Nous avons observé dans la deuxième partie de ce chapitre que le constat d'une iniquité sociale est étroitement lié à une revendication normative et identitaire – tout comme la perception de l'anglais comme langue de succès est associée à la perception d'une situation diglossique. L'inégalité de l'accès aux ressources entraîne donc certains Montréalais sur la voie de la revendication linguistique, alors que d'autres constatent simplement une différence de prestige attachée aux langues (anglais et français) ou aux variétés (français québécois et/ou français de France) dans une relation diglossique.

Schismes montréalais

La présence de l'iniquité entraîne chez les Montréalais deux réactions distinctes : la première, influencée par les langues, trouve un certain «équilibre d'iniquités», la perception d'une diglossie «enchâssée». Cet équilibre est lié au statut attribué à l'anglais et au français québécois. Vu l'historique d'un rapport inégal entre ces deux langues, une certaine stabilité peut être associée à cette situation devenue habituelle et probablement sécuritaire :

> «The people, both English-speaking and French-speaking, have « conspired together » to maintain the linguistic equilibrum that existed prior to the implementation of Law 101.» (Veltman 1998 :311).

---

[546] L'indicateur *Perquart* mesure cette association à travers une combinaison de plusieures réponses concernant la répartition linguistique et socio-économique de quartiers et villes sur l'île de Montréal (voir le tableau 7.10.).

La seconde, motivée par l'identité québécoise surtout, s'exprime par une révendication identitaire en associant le français québécois aux valeurs et au statut que l'anglais occupe dans la perception d'une diglossie. Il y a donc coexistence de ces deux perceptions antinomiques.

Ces deux «schismes» se présentent donc soit sous une forme soit «identitaire», soit «linguistique», cette dernière se référant à «l'antagonisme linguistique» opposant l'anglais et le français. Nous supposons donc que l'acceptation du *statu quo* est une forme plutôt «traditionnelle» de réaction et de jugement de la situation linguistique à Montréal. La forme «identitaire» semble par contre représenter un mouvement parallèle à ce que nous avons auparavant identifié comme l'émergence d'une norme québécoise. Elle est relativement recente.

Ces ensembles peuvent être des «photographies» statiques d'une dynamique de changement. Nos données ne permettent pas de retracer un changement en cours, mais suggèrent à travers les deux ensembles de perceptions (diglossie et revendication) un déséquilibre des perceptions sociales. Une diglossie évolue, mais sa dynamique est beaucoup plus stable qu'une revendication identitaire qui, elle, aspire au changement du *statu quo*.

Un tel changement, s'il n'a pas pu être constaté en temps apparent à travers les générations[547], toucherait plutôt la perception de toute une communauté, motivée par une identité, associée à une revendication linguistique et socio-économique.

Ainsi, ces «schismes» diffèrent selon leur motivation et leurs possibles effets, mais ils concernent avant tout le contenu des perceptions : le lien perçu entre la norme et l'association linguistico-économique, deux manifestations de la ségrégation.

La perception d'une norme est moins linguistique que sociale, puisqu'elle intègre (ou exclut) deux langues (l'anglais et le français) et les associe à un statut

---

[547] La notion de «temps apparent» est formée par Labov (1972 :163) pour la «close analysis of the distribution of linguistic forms [...] along the dimension formed by the age groups of the present population». Le terme est aujourd'hui surtout employé dans la recherche sociolinguistique variationniste et permet notamment de diagnostiquer des changements phonétiques en cours. Ce procédé équivaut à une sorte de «raccourci» comparé aux études longitudinales qui, elles, retracent les changements en «temps réel». La distinction se base sur un «age-grading», postulé comme universel humain par Murdock, G. P. (1945, «The common denominator of cultures», *The science of man in the world crisis*, éd. par Ralph Linton, pp. 123-42, New York), notion reprise par Charles Hockett dans le but de retracer une «phylogénétique linguistique» à partir d'«ontogénétiques linguistiques» (1950 :449 et 453).

social. Ainsi, à Montréal, l'évaluation de l'anglais et du français ne s'opposent pas vraiment dans un rapport *inter*linguistique, mais plutôt *intra*sociétal. Leur opposition, ou complémentarité, réside avant tout dans la place sociale que leur est attribuée dans la communauté montréalaise, donc dans leur association linguistico-économique. Cette association a surtout été mesurée par deux autres indicateurs :

L'association de l'anglais avec un statut prestigieux est le premier indicateur. L'anglais est perçu comme un avantage dans la vie professionnelle, académique et générale – surtout par les Francophones. Ainsi, le schisme linguistique classique entre Francophones et Anglophones porte principalement sur la perception du statut de l'anglais, une des conséquences historiques de la ségrégation, décrite au premier chapitre. Cette perception accorde à l'anglais un statut plus instrumental et lui attribue donc une place plus prestigieuse et avantageuse au sein de la communauté montréalaise.

Le deuxième indicateur, le fait d'associer des Anglophones à un accès facilité aux ressources, est principalement expliqué par l'identité québécoise. Ceux qui s'identifient en tant que Québécois perçoivent donc davantage l'iniquité en matière de réussite professionnelle. Cette association linguistico-économique porte moins sur la langue que sur ceux qui la parlent comme langue maternelle : les Anglophones accèdent plus facilement à des postes haut placés, les Francophones moins. La conséquence est vitale et personnalisée.

Soulignons que, outre son aspect historique et urbain, l'association linguistico-économique atteint aussi la vie professionnelle. Malgré une forte francisation dans tous les domaines professionnels depuis les années 70, l'association d'une langue à un certain succès professionnel correspond aujourd'hui encore à une certaine réalité. En 1993, dans les entreprises de 1000 personnes ou plus, seulement un dirigeant sur trois (35%) est francophone, et seulement 46% des grandes entreprises sont la propriété de Francophones au Québec. Ces chiffres prennent tout leur sens, si l'on considère qu'ils déterminent en grande partie l'importance de l'anglais au travail :

> «La langue des communications avec le supérieur immédiat est liée à la langue maternelle de ce dernier : en 1993, parmi les employés francophones qui ont un supérieur anglophone, 53% communiquent avec

> lui surtout en anglais, tandis que 95% communiquent généralement en français avec un supérieur francophone.»[548]

L'instrumentalité de la langue anglaise et l'avantage professionnel qu'elle confère à ses locuteurs correspondent à une réalité externe des perceptions. Loin de pouvoir mesurer leur écart, nous constatons des correspondances – tout comme pour la perception de la ségrégation.

Résumons que les deux principaux «schismes» qui divisent la société montréalaise correspondent à des réactions différentes face à une situation ségrégationnelle vécue – solidairement – par tous. Elles s'articulent dans la perception du rôle social que les langues et leurs locuteurs jouent à Montréal. Un courant, plus traditionnel, se fonde sur l'antagonisme linguistique, l'autre, sur une revendication identitaire.

---

[548] Cette citation tout comme les autres informations sur la langue du travail proviennent du document «L'usage du français au travail» du gouvernement québécois, accessible au site Internet http.//www.clf.gouv.ca, consulté le 20 mars 2001. Néanmoins, Touchette & Vaillancourt (2001) établissent que, à niveau de scolarité et capacités linguistiques égales, la population francophone masculine active est mieux payée en 1995 qu'en 1970, comparée aux Anglophones qui, toujours à compétences égales, accusent en 1995 un retard de 12% par rapport aux Francophones. (Touchette, Christine & François Vaillancourt, 2001, *Le statut du français sur le marché du travail, 1970-1995.* Toronto, Institut C. D. Howe).

«Le monde, plurilingue dès ses origines, est donc de par ce plurilinguisme même
le lieu d'un vaste conflit sémiotique,
d'une tension permanente entre le grégaire et le véhiculaire,
la langue de la maison et celle du pain,
les langues du pouvoir et celles de minorité.
Cette tension est l'un des moteurs de l'histoire,
et les langues changent comme change le monde,
l'évolution des rapports réciproques qu'elles entretiennent
témoignant de l'évolution des sociétés.»
Louis-Jean Calvet, 1999 :281

Conclusion générale

Pourquoi perçoit-on les langues différemment ? Le processus de perception étant physiologiquement semblable chez tous les humains, ce sont leurs appartenances sociales, façonnées par enculturation et socialisation, qui se trouvent à l'origine de la différenciation des perceptions. L'appartenance de groupe relie les modes de catégorisation et de sélection de la réalité externe, et forme la façon de «voir», de trier, de classifier et donc d'«apprivoiser» les objets, les personnes et les faits environnants.

Partant de l'idée que la perception différentielle s'explique par une différenciation des appartenances, cette thèse a analysé le degré d'influence que ces appartenances exercent sur les perceptions. Comme point de départ, nous avons passé en revue des recherches, notamment sur les attitudes linguistiques dans une perspective non plus centrée sur la seule variation des perceptions, mais sur les aspects censés être à l'origine de cette variation. Nous l'avons vu, dans ces études, les facteurs qui entrent en ligne de compte touchent surtout les caractéristiques socio-démographiques des juges, c'est-à-dire le groupe d'âge, le sexe, le niveau socio-économique, etc., ce qui suggère donc que l'appartenance à un groupe socio-démographique crée un partage de «vision», d'«opinion» et d'«horizon». Outre ces caractéristiques socio-démographiques, c'est avant tout l'appartenance linguistique

que ces études désignent, le plus souvent implicitement, comme le structurant de prédilection dans la différenciation des perceptions, rappelant la relation étroite entre langue et perception déjà évoquée dans l'introduction.

La théorie de l'identité affirme que le seul contact entre groupes peut engendrer des biais de perception et déclencher un processus de différenciation et d'identification. L'équilibre de ces processus dépend surtout de la taille des groupes concernés, mais aussi de leur statut et de leur pouvoir. Par contre, lorsqu'une iniquité sociale est perçue, les groupes possèdent différentes stratégies «d'équilibrage», comme une «revendication» identitaire ou une «acceptation» d'un certain *statu quo*[549].

Une structure triangulaire

La revue de ces études nous a amené à analyser systématiquement le rôle des déterminants socio-démographiques, linguistiques et identitaires dans la différenciation des perceptions linguistiques à Montréal. Toutefois, en suivant un modèle qui permet de tester une position «intermédiaire» des identifications, c'est-à-dire insérée entre les caractéristiques sociales, linguistiques et les perceptions, nous avons trouvé des explications qui suggèrent un rôle atténué de ces caractéristiques. Les langues et les caractéristiques sociales influencent moins la perception elle-même qu'elles n'expliquent l'appartenance à un groupe identitaire. Les appartenances sociales et linguistiques culminent donc dans des identifications qui, elles, catalysent leur influence sur la variation des perceptions. La place centrale, souvent attribuée aux langues, revient donc aux identifications. Nous avons appelé cette structure «triade perceptive», puisqu'elle place les déterminants dans une relation d'influences triangulaire (voir la figure 10.1. à la page 303).

Cette triade permet de cerner la partie «déclencheur» de la réponse au questionnement sur les causes d'une différenciation dans les perceptions. Cette structure explicative se fonde notamment sur trois résultats: *le rôle atténué de la langue* dans la structuration des perceptions, qui remet l'appartenance linguistique au

---

[549] Une telle «acceptation» permet de renoncer à un ajustement matériel par un ajustement psychologique (Bourhis, Gagnon & Moïse 1994).

même rang que l'origine et les autres caractéristiques socio-démographiques ; *l'influence indirecte des caractéristiques* personnelles sur les perceptions linguistiques; et *la position charnière des identifications*. L'appartenance identitaire, moins contraignante que les appartenances socio-démographiques ou linguistiques, se révèle donc déterminante pour expliquer les perceptions linguistiques. On peut voir dans le rôle crucial que jouent les identifications dans la perception la manifestation d'une identité moderne, identité que Taylor (1996) définit comme un partage d'horizon de plus en plus individualisé et de moins en moins dépendant d'un statut «hérité» par naissance – et donc par l'appartenance sociale ou linguistique. Cette structure triangulaire ordonne donc les principaux éléments, ou déclencheurs, d'une différenciation des perceptions linguistiques à Montréal.

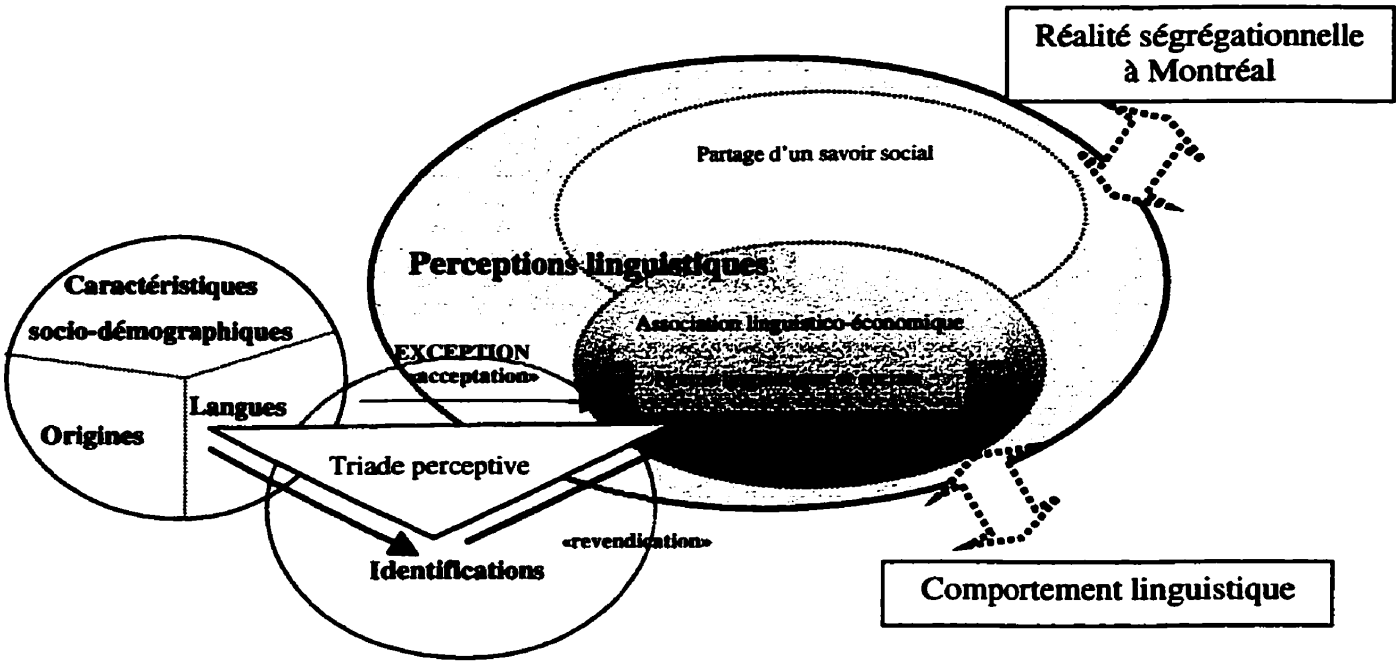
Outre l'arrangement ou l'organisation des déclencheurs, ce triangle est aussi lié à la nature des perceptions : c'est la partie «contenu» de la réponse à notre question de recherche. Le fait d'avoir intégré plusieurs dimensions des perceptions linguistiques dans l'étude, dont l'évaluation des langues, mais aussi leurs associations socio-économiques ou la perception du poids numérique des groupes par exemple, amène des précisions quant au contenu de la différenciation des perceptions. Ainsi, l'objet de la différenciation, les éléments qui se différencient au sein des perceptions linguistiques elles-mêmes, peut être mieux cerné. Les perceptions le plus fortement expliquées par le triangle perceptif se rapportent surtout à l'association linguistico-économique ainsi qu'à la norme linguistique et sociale.

Par contre, les perceptions que les appartenances expliquent peu, voire pas du tout, nous amènent à conclure au partage d'un savoir social qui est sujet à une variation interindividuelle, mais qui n'est pas influencé par ces appartenances sociales, linguistiques ou identitaires. Ce savoir social partagé existe surtout par rapport aux réalités ségrégationnelles préexistantes à Montréal, et donc par rapport à l'observation d'une certaine iniquité linguistico-économique. Ces perceptions «partagées» montrent une cohésion de la communauté montréalaise qui dépasse les regroupements qu'elle semble englober.

Ainsi, la variation entre les différentes dimensions des perceptions linguistiques est donc partie intégrante de sa propre explication : seule une partie des constituants

des perceptions linguistiques et épilinguistiques montre une différenciation structurée par les appartenances. L'observation d'une iniquité linguistico-économique urbaine fait davantage l'unanimité parmi les Montréalais que l'association linguistico-économique et la perception de la norme que cette observation peut engendrer. En d'autres termes, la perception de la ségrégation linguistico-économique relève plutôt d'un partage d'un savoir social urbain, tandis que la perception des effets sociaux de cette ségrégation est très différenciée.

Figure 10.1.
Influences sur les perceptions linguistiques à Montréal



Nous associons donc le côté «déclencheur» des explications trouvées avec le côté «contenu» : l'importance relative des identifications au sein de la triade perceptive tient aux dimensions réellement différenciées selon cette appartenance, à savoir l'association linguistico-économique et le rapport à la norme. Ces mêmes dimensions sont expliquées par une exception au fonctionnement de la triade perceptive. Cette exception fait de l'appartenance linguistique le plus fort prédicteur de la différenciation des perceptions. Nous interprétons cette exception comme une nuance de ces perceptions : l'importance des identifications s'associe plutôt à une revendication identitaire qui se manifeste dans la perception du parler québécois

intégratif et instrumental, tandis que l'importance de l'appartenance linguistique explique plutôt la perception d'une instrumentalité de l'anglais, ce qui associe l'anglais et le français québécois à la perception d'une structure «diglossique». Nous associons cette perception davantage à une «acceptation» de la situation ségrégationnelle à Montréal.

Dans une perspective plus large, la différenciation ou le partage des perceptions parmi les Montréalais sont insérés dans une réalité urbaine et comportementale plus générale. La structure du triangle perceptif, son exception, ainsi que les précisions quant à la différenciation et le partage des perceptions parmi les Montréalais sont reliés aux comportements linguistiques ainsi qu'aux réalités urbaines, surtout ségrégationnelles, de Montréal. Un rapport de cause à effet, symbolisé dans la figure précédente par des flèches en pointillé, devra néanmoins être éclairci ultérieurement.

Ainsi, les déterminants d'une différenciation des perceptions sont indissociables de la nature de cette différenciation, laquelle s'inspire elle-même d'un fond de réalités urbaines proprement montréalaises. Revenons sur quelques articulations et enchaînements de ces résultats.

La langue et la perception linguistique

Au début de la thèse, nous affirmions que le lieu ultime de la langue n'est pas le cerveau, mais l'appartenance à un groupe linguistique. Nous pouvons maintenant ajouter que cette appartenance n'est pas uniquement forgée par la langue maternelle, mais aussi par la langue d'usage, et, davantage encore, par le partage d'une identité linguistique. Ces appartenances se recoupent évidemment, mais ne sont aucunement identiques. Leur distinction peut se faire à travers un certain degré de contrainte : la langue maternelle est involontaire, la langue d'usage (à l'âge adulte) relève déjà davantage d'un choix, et l'appartenance identitaire encore plus.

Le rôle de la langue maternelle comme génératrice d'une vision du monde, en tant que déterminant de prédilection des perceptions, n'est donc pas confirmé – même s'il s'agit de l'appartenance à un regroupement et non d'un structurant mental. La

langue parlée, surtout la langue maternelle, détermine en général relativement peu la différenciation des perceptions linguistiques à Montréal. Néanmoins, l'exception à la triade perceptive – la grande importance de l'appartenance linguistique pour expliquer les perceptions – tient surtout au statut que l'anglais occupe au sein de la société montréalaise, donc à son statut socio-économique. Le lien entre langue et perception concerne donc avant tout une association linguistico-économique.

L'association linguistico-économique

L'association entre une langue et son statut ou prestige socio-économique, son instrumentalité, est une des dimensions perceptives les plus différenciées. Il s'avère que l'association linguistico-économique, c'est-à-dire la perception d'une valeur sociale de la langue représente un noyau important de l'évaluation linguistique. Cette association permet non seulement de constater une relation plutôt directe avec la ségrégation linguistico-économique en vigueur à Montréal, mais souligne encore combien le fait linguistique est social – par sa position sociale dans une communauté. L'enchevêtrement du fait social et du fait linguistique se manifeste non seulement dans la structuration sociolinguistique d'un parler (Labov 1972) ou dans l'influence des caractéristiques socio-économiques sur l'évaluation linguistique (Lambert, Frankel & Tucker 1966 entre autres), mais aussi dans les perceptions linguistiques elle-mêmes.

Ainsi, diverses dimensions de la perception linguistique, si souvent étudiées isolément ou ignorées, s'amalgament dans un ensemble significatif et permettent de mettre en rapport plusieurs aspects de l'univers linguistique dans le vécu de son contexte urbain. L'association linguistico-économique s'est révélée être un des aspects essentiels de la différenciation de la perception linguistique, c'est-à-dire qu'elle est alliée aux perceptions, qu'elle en constitue une partie intégrante. Ignorer la portée et la signification socio-économique d'une langue en étudiant les perceptions ou les attitudes linguistiques revient à négliger un des aspects essentiels de ces perceptions – tout au moins dans le contexte montréalais.

Dans cette étude, le lien entre réalité ségrégationnelle environnante et association linguistico-économique a été souligné à plusieurs reprises. Les

perceptions sont ancrées dans une réalité pré-existante dont il est indispensable de tenir compte. Cette association ne relève pas d'un «stéréotype» – tout au moins dans le sens de croyances ou d'une catégorisation simplifiée, rigide et erronée (voir Yzerbyt & Schadron 1996 :103-107) –, mais plutôt d'une réalité externe. S'il est vrai que la ségrégation linguistico-économique réelle fait partie d'un savoir partagé au sein de toute la communauté, son reflet dans les perceptions paraît cohérent.

L'influence d'une situation urbaine (historique, linguistique ou socio-économique) sur les perceptions peut donc être confirmée, même si elle doit par ailleurs être approfondie. Cette correspondance entre la réalité ségrégationnelle à Montréal et les perceptions peut ainsi témoigner de l'importance d'un rapport plus général entre une structure urbaine et les perceptions sociales de ses habitants.

La norme linguistique et sociale

L'association linguistico-économique et la perception d'une norme linguistique sont liées par le prestige qu'un parler confère. Un prestige social et linguistique est attribué à une langue et/ou variété de langue spécifique.

Parallèlement à l'association linguistico-économique donc, nous constatons une grande différenciation dans les perceptions du français québécois. La majorité des Montréalais associent le français parlé au Québec à des valeurs intégratives, à un usage familier donc. Plus rares sont ceux qui attribuent aussi à ce parler un statut plus instrumental, plus prestigieux. Cette dernière perception est surtout influencée par l'identité québécoise – tout comme la perception d'une iniquité de l'accès aux ressources –, ce qui nous amène à conclure à la formation d'un investissement identitaire, voire à une revendication identitaire. Cette revendication, animée par l'observation d'une iniquité socio-économique montréalaise, aspirerait à une norme linguistique ou sociale autonome pour le français québécois. Ajoutons que le français de France est évalué différemment selon les traits de statut ou de solidarité, mais que cette différenciation dans la perception n'est pas expliquée par les appartenances de groupe.

En même temps, les résultats de notre recherche montrent peu de différenciation dans l'évaluation des traits de solidarité ou de statut de l'anglais. La

perception de l'anglais trouve par contre une explication dans les appartenances quand cette langue est délibérément associée à un meilleur succès socio-économique, voire général. Et, pour cette perception, ce sont les appartenances linguistiques qui expliquent davantage la variation – ce qui constitue l'exception à la triade perceptive. Vu que l'anglais n'a pas d'équivalent de familiarité dans les évaluations analysées et que le français québécois par contre est très fortement perçu comme un parler «de communication», de famille et de vie sociale, moins instrumentalisé donc, nous concluons à une complémentarité des deux langues dans la perception des Montréalais – tant que leurs langues les influencent plus fortement que leurs identités. Cette «complémentarité» est pourtant hiérarchisée selon une échelle socio-économique et prestigieuse, qui s'apparente à la perception d'une situation classiquement appelée «diglossique». Cette perception reflète une iniquité des possibilités d'ascension sociale que réserve un parler ou une langue – et c'est pour cet aspect que la comparaison à des situations de «diglossies enchâssées» (Calvet 1999) se rapporte aux perceptions ressorties.

L'explication des perceptions linguistiques se concentre donc autour de l'évaluation du français québécois, non pas en tant que variante française, mais en tant que variante à la fois riche en valeurs intégratives et pauvre en valeurs instrumentales. Dans la perception des Montréalais, le français international, hexagonal, fournit un «tableau de fond» normatif pour ce français québécois qui, à l'avant-scène, dispute à l'anglais principalement sa supériorité socio-économique. C'est donc surtout dans son aspect social, c'est-à-dire à travers l'association linguistico-économique qu'elle véhicule, que la norme est perçue dans notre étude. L'aspect plus linguistique de cette perception, c'est-à-dire la relation des perceptions normatives avec un comportement linguistique concret, doit faire l'objet d'études ultérieures.

Le comportement linguistique

Les limites de cette recherche commencent là où les perceptions deviennent des «prédispositions à agir» avant de s'actualiser dans des comportements linguistiques. Le rôle structurant des caractéristiques socio-démographiques étant très attenué dans

nos analyses, la fonction de «filtre» des perceptions ou attitudes ne peut être confirmée dans sa forme supposée. Cette structure qui place les attitudes entre l'influence des caractéristiques socio-démographiques et un comportement linguistique effectif devrait inclure les identifications. Il s'agirait d'étudier plus en détail le rapport d'influence entre les identifications (linguistiques et régionales) et un comportement linguistique différencié pour cerner leur impact.

Montréal : une communauté sociale

Les habitants de Montréal ont rarement fait l'objet de recherches qui ne se conforment pas d'office à des frontières linguistiques à la fois ancrées dans les mœurs et intégrées dans la manière de percevoir et de penser Montréal. La situation montréalaise a en effet très souvent incité les chercheurs à diviser les habitants en différentes communautés linguistiques[550] et à les étudier séparément : la communauté anglophone, la communauté francophone, et les communautés «ethniques». Ces «communautés linguistiques» sont considérées distinctement, comme si un mur les séparait[551].

La «communauté sociale» de Montréal est donc difficile à cerner, puisque les frontières linguistiques dominent et dictent souvent la façon d'aborder cette ville plurilingue. Les Montréalais partagent le savoir sur la répartition des langues en fonction de leur statut socio-économique, «car le fait de ne pas parler toutes les langues en présence dans un ensemble social n'empêche pas d'avoir un avis sur elles et sur leurs locuteurs, de la même façon que l'on a un avis sur tel ou tel accent. » (Calvet 1994 :249).

---

[550] La « communauté linguistique » est une traduction littérale du terme « linguistic community », synonyme de « speech community ». La majorité des conceptualisations d'une «communauté linguistique» lui donnent raison : le côté «unilingue» des communautés est souvent implicite ou même explicite. Le côté du partage social n'est étudié que si ce partage social fait partie de la langue considérée (voir aussi Dittmar, Schlobinski & Wachs, 1988).

[551] Une exception est l'étude de Michelle Daveluy (1994) qui propose d'examiner la continuité de la communauté linguistique (francophone) à travers les banlieusards et les Anglophones bilingues. Elle étudie le français parlé des Anglophones montréalais comme source de renouvellement de la communauté linguistique (francophone). Elle amène donc la notion d'une délimitation géographique ainsi que l'implication directe d'une langue seconde dans la notion de communauté linguistique. Mais dans sa conceptualisation, la perspective reste celle d'une communauté linguistique avant tout francophone, et donc unilingue.

La communauté de Montréal ne se base pas sur un partage linguistique, car sa stratification sociale est plurilingue et ségrégationnelle. La communauté sociale se manifeste plutôt dans le savoir, dans la gestion et dans la cohabitation des regroupements sociaux, linguistiques et identitaires. Ce savoir social des Montréalais intègre la ségrégation, surtout sous son aspect linguistico-économique. Les schismes qui divisent les Montréalais – linguistiques et/ou identitaires – concernent plutôt la perception des conséquences que cette ségrégation entraîne pour les habitants de cette ville.

Le partage du savoir sur la position sociale des langues (*i.e.* surtout l'anglais et le français québécois) soude donc les Montréalais dans une unité plus étendue que la seule dimension linguistique, car elle inclut certainement d'autres indices de reconnaissance :

> « Les indices d'appartenance à une communauté sont nombreux (vêtements, musique, rites, nourriture) et la langue n'est que l'un d'entre eux. Le problème est donc de saisir le groupe social sous son aspect linguistique et non le groupe linguistique. » (Calvet 1994 :113).

En ce qui a trait à l'éventualité d'autres indices d'appartenance commune, peu d'études ont comparé le comportement (linguistique ou autre) des Anglophones et des Francophones afin d'éclaircir leurs différences ou leurs similitudes en matière de savoir ou de comportement social, ou même culturel. Luc (1989 :278) conclut, après avoir effectué deux études empiriques sur les différences dans le comportement verbal d'adultes anglophones et francophones, qu'il y a «peu d'écart culturel entre ces deux groupes»[552].

Ce partage entraîne probablement un sentiment d'appartenance à la ville, la force d'intégration que le lieu inspire, une cohésion sociale. Le slogan municipal «Montréal, c'est toi ma ville» veut instiller un sens de l'unité urbaine dans l'esprit des Montréalais.

> «I would say certainly whether you belong to a francophone or anglophone group, that sense of Montreal or feeling about Montreal is universal» (Geoff cité dans Radice 2000 :89).

---

[552] Rappelons que nous avons essayé de cerner deux aspects d'un tel partage : les préférences personnelles en matière de qualités et de pratique linguistique. Malheureusement, ces mesures n'ont pas pu être retenues dans l'analyse (voir chapitre 7).

Radice (2000), bien qu'usant d'une méthodologie qualitative, arrive dans sa recherche ethnologique à quelques résultats tout à fait concordants avec les nôtres. Après avoir interviewé 26 Anglophones montréalais, elle parle de l'existence d'une «Republic of Montreal», d'une «*city*zenship», et fait un parallèle avec la «polis» grecque pour rendre compte du sentiment transcendant que les Anglophones de son étude éprouvent pour cette ville qui est la leur.

Bref, Montréal, comme toute ville, «[...] est plus qu'un lieu de coexistence des langues, elle est un lieu de gestion de cette coexistence.» (Calvet 1994 :16). Les perceptions linguistiques représentent un des aspects de cette gestion, car elles sont le lieu de la connaissance et de la reconnaissance de la «réalité» (Bourdieu 1980).

C'est cette «réalité» de connaissance et de reconnaissance qui m'a frappée lors de ma conversation avec l'interlocutrice montréalaise dont je parlais dans l'introduction, tout au début de cette exploration des perceptions linguistiques. Il est sûr que, si la situation se représentait maintenant, je m'interrogerais d'abord sur ses affiliations identitaires et sur les associations linguistico-économiques qui motivaient ses jugements.

Bibliographie

ABRAMS, Dominic
1994 Political Distinctiveness: An Identity Optimising Approach. In: *European Journal of Social Psychology*, 24, pp. 357-365.

ACCARDO, Alain & Philippe CORCUFF
1986 *La sociologie de Bourdieu. Textes choisis et commentés*. Bordeaux, Le Mascaret.

ADORNO, Theodor W.; FRENKEL-BRUNSWIK, Else ; LEVINSON, Daniel J. & R. Nevitt SANFORD
1950 *The authoritarian personality*. New York, Harper.

AGHEISI, Rebecca & Joshua A. FISHMAN
1970 Language Attitude Studies: A Brief Survey of Methodological Approaches. In: *Anthropological Linguistics*, 12, 5, pp. 131-157.

ALÉONG, Stanley
1981 Discours nationalistes et purisme linguistique au Québec. In: *Culture*, I, 2, pp. 31-41.
1983 Normes linguistiques, normes sociales, une persepective anthropologique. In: Bédard E. & J. Maurais (éds.), *La norme linguistique*. Québec, Conseil de la langue française, pp. 255-280.

ALLPORT, Gordon W.
1935 Attitudes. In: C. Murchinson (éd.), *Handbook of Social Psychology*. Worchester, Mass., Clark U.P., pp. 798-844.

ALPHEIS, Hannes
1993 La concentration ethnique a-t-elle vraiment de l'importance? In: M. Blanc & S. Le Bars (éds.), *Les minorités dans la cité. Perspectives comparatives*. Paris, L'Harmattan, pp. 37-49.

ANCELOVICI, Marcos & Francis DUPUIS-DERI
1997 *L'archipel identitaire*. Montréal, Boréal.

ANDERSON, A.B.
1979 The Survival of Ethnolinguistic Minorities. Canadian and Comparative Research. In: Giles, H. & B. Saint-Jaques (éds.), *Language and Ethnic Relations*. Oxford, Pergamon Press, pp. 67-85.

ANISFELD, Elizabeth & Wallace E. LAMBERT
1964 Evaluational Reactions of Bilingual and Monolingual Children to Spoken Languages. In: *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 69, pp. 89-97.

APPLE, René & Pieter MUYSKEN
1987 Language and Identity. In: Apple R. & P. Muysken (1990), *Language Contact and Bilingualism*. London, Edward Arnold, pp. 11-21.

ASSELIN, Claire; DRAPEAU, Lynn; FORTIN, Jacques; LEFEBVRE, Claire; CEDERGREN, Henrietta; DUMAS, Denis; KAYE, Jonathan & Claude SEGUIN
1976 Appartenance sociale, variation linguistique et jugements de valeur. In: Corbett, N. (éd.), 1990, *Langue et identité. Le français et les francophones d'Amérique du Nord.* Québec, Les Presses de l'Université Laval, pp. 35-38.

BAILLARGEON, Mireille
1997 *Immigration et langue*. Collection Statistiques et Indicateurs No.14, Janvier 1997, Gouvernement du Québec.

BALAKRISHNAN, T.R.
1976 Ethnic Residential Segregation in the Metropolitan Areas of Canada. In: *Canadian Journal of Sociology*, 1, pp. 481-98.
1982 Changing Patterns of Ethnic Residential Segregation in the Metropolitan Areas of Canada. In: *Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 19, pp. 92-110.

BALAKRISHNAN, T.R. & George K. JARVIS
1976 Socioeconomic Differenciation in Urban Canada. In: *Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 13, pp. 204-16.
1979 Changing Patterns of Spatial Differentiation in Urban Canada, 1961-1971. In: *Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 16, pp. 218-27.

BALAKRISHNAN, T.R. & John KRALT
1987 Segregation of Visible Minorities in Montreal, Toronto and Vancouver. In: L. Driedger (éd.), *Ethnic Canada: Identities and Inequalities*. Toronto, Copp Clark Pitman, pp. 138-157.

BALAKRISHNAN, T.R. & K. SELVANATHAN
1990 Ethnic Residential Segregation in Metropolitan Canada. In: S.S. Halli, F. Trovato & L. Driedger (éds.), *Ethnic Demography*. Ottawa, Carleton University Press, pp. 399-413.

BALTHAZAR, Louis
1986 *Bilan du nationalisme au Québec*. Montréal, l'Hexagone.

BARBAUD, P.
1984 *Le choc des patois en Nouvelle-France*. Québec, Presses de L'Université du Québec.

BARBERIS, Jeanne-Marie
1994 Présentation. In: J.-M. Barberis (éd.), *La Ville: Arts de faire, Manières de Dire*. Montpellier, Université Paul-Valéry: langue et praxis, pp. 7-9.

BAR-TAL, Daniel
1990 *Group Beliefs. A Conception for Analyzing Group Structure, Processes, and Behavior*. Berlin, Springer-Verlag.

BARTH, Frederik
1969 Introduction. In: F. Barth (éd.) *Ethnic Groups and Boundaries*. Boston, Little, pp. 9-38.
1984 Problems in the conceptualizing of cultural pluralism. In: Davis Mabury Lewis (éd.), *The prospects for plural societies*. The american ethnological society proceedings.
1989 The analysis of culture in complex societies. In: *Ethnos* , 3, 4, pp. 120-141.

BAUER, Julien
1994 *Les minorités au Québec*. Montréal, Boréal.

BEAUDET, Marie-Andrée
1991 *Langue et littérature au Québec: 1895-1914. L'impact de la situation linguistique sur la formation du champ littéraire. Essai*. Montréal, l'Hexagone.

BEAULIEU, Brigitte
1989 *"Joual" (1960-1974): Essai d'analyse sémantique*. Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval.

BEDARD, Edith & Jaques MAUROIS
1983 *La norme linguistique*. Québec, Conseil de la langue française.

BELAND, François
1984 La mesure des attitudes. In: Benoît Gauthier (éd.) *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*. Québec, Presses de l'Université du Québec, pp. 361-387.

BELAND, Paul
1991 *L'usage du français au travail*. Conseil de la langue française, Publications officielles du Québec.

BENOIT, Michelle & Roger GRATTON
1991 *Pignon sur rue. Les quartiers de Montréal*. Montréal, Guérin.

BENOIST, Jean-Marie
1977 Facettes de l'identité. In: Claude Lévi-Strauss (séminaire dirigé par) *L'identité*. Paris, Quadrige, PUF, pp. 13- 24.

BERGERON, Léandre
1982 Peuple québécois langue québécoise. In: *Anthropologie et sociétés*, 6, 2, pp. 5-15.

BERNIER, Bernard; ELBAZ, Mikhaël & Gilles LAVIGNE
1978 Ethnicité et lutte de classes. In: *Anthropologie et Sociétés*, 2, 1, pp. 15-60.

BERRY, John W.; KALIN, Rudolph & Donald M. TAYLOR
1977 *Multiculturalism and Ethnic Attitudes in Canada*. Ottawa, Minister of State for Multiculturalism, Supply and Services Canada.

BERRY, John W. & J.A. LAPONCE
1994 Evaluating Reasearch on Canada's Multiethnic and Multicultural Society: An Introduction. In: J. W. Berry & J. A. Laponce (éds.), *Ethnicity and Culture in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, pp. 3-16.

BÉRUBÉ, Colette
1999 *Les représentations de la qualification à la société québécoise de la main-d'œuvre de Montréal* . Thèse de doctorat, Université de Montréal.

BIBEAU, Gilles; LESSARD, Claude; PARET Marie-Christine & Michel THÉRIEN
1987 *L'enseignement du français, langue maternelle. Perceptions et attentes.* Québec, Publications du Québec.

BIED, Caroline
1992 *La ségrégation résidentielle ethnique à Montréal: aspects théoriques et empiriques.* Mémoire de maîtrise, Université Lyon 2.

BIRKS, Margaret
1957 *Discrimination Among Jewish and Protestant Children.* Mémoire de maîtrise. Montréal, Université McGill.

BITTAR, Patricia
1994 *Du village à l'arrondissement : découpage territorial de Montréal.* Université de Montréal, Groupe de recherche ethnicité et société (GRES), manuscrit.

BLANC, Maurice
1993 Réhabilitation des quartiers anciens et logement des minorités ethniques en Allemagne fédérale, France et Grande-Bretagne. In: M. Blanc & S. Le Bars (éds.), *Les minorités dans la cité. Perspectives comparatives.* Paris, L'Harmattan, pp. 193-204.

BLANC, Maurice & Sylvie LE BARS
1993 Présentation. In: Blanc, M. & S. Le Bars (éds.), *Les minorités dans la cité. Perspectives comparatives.* Paris, L'Harmattan, pp. 7-17.

BLANCHARD, Raoul
1953 *L'ouest du Canada français, «Province de Québec». Tome premier, Montréal et sa région.* Montréal, Publications de l'institut Scientifique Franco-Canadien.

BLUMER, Herbert
1939 *An appraisal of Thomas and Znaniecki's «The Polish Peasant in Europe and in America»* with statements by William I. Thomas and Florian Znaniecki ; a panel discussion and summary and analysis by Read Bain. Social Science Research Council, New York, Bulletin 44.

BOISVERT, Lionel & Paul LAURENDEAU
1988 Répertoire des corpus québécois de langue orale. In: *Revue québécoise de linguistique*, 17, 2, pp. 241-262.

BOUCHARD, Chantal
1964 *La langue et le nombril. Histoire d'une obsession québécoise*, Montréal, Fides, coll. Nouvelles études québécoises.

BOULANGER, Jean-Claude
1996 Dictionnaires français et dictionnaires québécois : différenciations ou nuances microstructurelles? In: Lavoie, Th. (éd.), *Français du Canada, français de France : actes du quatrième colloque international de Chicoutimi, Québec, du 21 au 24 septembre1994* . Tübingen, Max Niemeyer Verlag, pp. 169-183.

BOURASSA, Guy & Jacques LÉVEILLÉE
1986 *Le système politique de Montréal: recueil de textes.* Association canadienne-française pour l'avancement des sciences 1986. Les cahiers de l'Acfas No. 43, Montréal.

BOURDIEU, Pierre
1968 *Le métier de sociologue.* Reproduit In: Accardo, A. & Ph. Corcuff (1986), *La sociologie de Bourdieu. Textes choisis et commentés.* Bordeaux, Le Mascaret, pp. 157-179.
1972 L'opinion publique n'existe pas. In: Bourdieu, P. (1980), *Questions de sociologie.* Paris, Editions de Minuit, pp. 222-235.
1977 Le paradoxe du sociologue. In: Bourdieu, P. (1980), *Questions de sociologie.* Paris, Editions de Minuit, pp. 86-94.
1979 *La distinction. Critique sociale du jugement.* Paris, Editions de Minuit.
1980 L'identité et la représentation. Elements pour une réflexion critique sur l'idée de région. In: *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, pp. 63-71.
1980a *Questions de sociologie.* Paris, Editions de Minuit.
1980b *Le sens pratique.* Paris, Editions de Minuit.
1982 *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques.* Paris, Fayard.
1983 Vous avez dit «populaire»? In: *Actes de la recherche en sciences sociales*, 46, pp. 98-105.
1984 *Homo academicus.* Paris, Editions de Minuit.
1987 Le sondage: une «science» sans savant. In: *Choses dites.* Paris, Editions de Minuit, pp. 217-224.

BOURDIEU, Pierre & Luc BOLTANSKI
1975 Le fétichisme de la langue. In: *Actes de la recherche en sciences sociales*, 4, pp. 2-33.

BOURGESS, Joanne; DECHENE, Louise; LINTEAU, Paul-André & Jean-Claude ROBERT (éds.)
1992 *Clés pour l'histoire de Montréal. Bibliographie.* Montréal, Boréal.

BOURHIS, Richard Y.
1979 Language in Ethnic Interaction: A Social Psychological Approach. In: Giles, H. & B. St.Jacques, *Language and Ethnic Relations.* Oxford, Pergamon Press, pp. 117-142.
1982 Language Policies and Language Attitudes: Le monde de la Francophonie. In: Ryan, E. & H. Giles (éds.), *Attitudes towards Language Variation.* Edward Arnold, London, pp. 34-62.
1983 Language Attitudes and Self-Reports of French-English Language Usage in Quebec. In: *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 4, pp. 163-180.
1984 Cross-cultural communication in Montréal: Two field studies since Bill 101. In: *International Journal of the Sociology of Language*, 46, pp. 33-47.
1994 Ethnic and language attitudes in Québec. In: Berry, J.W. & J. Laponce (éds.), *Ethnicity and culture in Canada: the research landscape.* Toronto, University of Toronto Press, pp. 322-360.

BOURHIS, Richard; GAGNON, André & Léna Céline MOÏSE
1994 Discrimination et relations intergroupes. In: Bourhis, R.Y. & J.-P. Leyens (éds.) *stéréotypes, discrimination et relations intergroupes* (1994). Liège, Mardaga, chapitre 7, pp. 161-200.

BOURHIS, Richard Y.; GILES, Howard & Wallace E. LAMBERT
1975 Social Consequences of Accomodating One's Style of Speech: A Cross-National Investigation. In: *International Journal of the Sociology of Language*, 6, pp. 57-72.
1994 Ethnic and Language Attitudes in Quebec. In: Berry, J.W. & J.A. Laponce (éds.), *Ethicity and Culture in Canada. The Research Landscape*. Toronto, University of Toronto Press, pp. 322-360.

BOURHIS, Richard Y.; GILES, Howard; LEYENS, Jacques-Phillippe & Henri TAJFEL
1979 Psycholinguistic Distinctiveness: Language Divergence in Belgium. In: Giles, Howard & Robert N. St.Clair (éds.), *Language and Social Psychology*. Oxford, Basil Blackwell, University Park Press, pp. 158-187.

BOURHIS, Richard Y.; GILES, Howard & Henri TAJFEL
1973 Language as a Determinant of Welsh Identity. In: *European Journal of Social Psychology*, 3, pp. 447-460.

BOURHIS, Richard Y. & Dominique LEPICQ
1993 Québécois French and Language Issues in Quebec. In: Posner, R. & J.N. Green (éds.), *Trends in Romance Linguistics and Philology, Vol 5: Bilingualism and Linguistic Conflict in Romance*. Berlin, de Gruyter, pp. 345-381.

BOUTHILLIER, Guy & Jean MEYNAUD
1971 *Le choc des langues au Québec. 1760-1970*. Montréal, Presses de l'Université du Québec.

BOYER, Henri
1990 Matériaux pour une approche des représentations sociolinguistiques. In: *Langue française*, 86, pp. 102-124.

BRADAC, James J.
1990 Language Attitudes and Impression Formation. In: H.Giles & W.P.Robinson (éds.), *Handbook of Language and Social Psychology*. John Wiley, pp. 387-412.

BRADAC, James J. & R. WISEGARVER
1984 Ascribed status, lexical diversity and accent: Determinants of perceived status, solidarity and control of speech style. In: *Journal of Language and Social Psychology*, 3, pp. 239-255.

BRAZEAU, Jacques
1992 Évolution du statut de l'anglais et du français au Canada. In: *Sociologie et sociétés*, pp.103-116.

BREWER, Marilynn B.
1991 The social self: On being the same and different at the same time. In: *Personality and Social Psychology Bulletin*, 17, pp. 475-482.
1993 Social Identity, Distinctiveness, and In-Group Homogeneity. In: *Social Cognition*, 11, 1, pp. 150-164.

BROWN, Bruce Leonard
1969 *The Social Psychology of Variations in French Canadian Speech Styles.* Thèse de doctorat, Montréal, Université Mc Gill.

BROWN, Penelope
1999 Anthropologie cognitive. In: *Anthropologie et Sociétés*, «L'éthnolinguistique», 23, 3, pp. 91-119.

BROWN, Rupert J. & John C. TURNER
1981 Interpersonal and Intergroup Behaviour. In: Turner, J.C. & H. Giles (éds.), *Intergroup Behaviour*. Chicago, University of Chicago Press, pp. 33-65.

BRUNER, Jerome S.
1957 On Perceptual Readiness. In: *Psychological Review*, 64, pp. 123-151.

BULOT, Thierry (éd.)
1999 *Langue urbaine et identité (langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons)*. Paris, l'Harmattan.

CACIOPPO, John T. & Richard E. PETTY
1982 Language Variables, Attitudes, and Persuasion. In: Ryan E. & H. Giles (éds.), *Attitudes Towards Language Variation*. London, Edward Arnold, pp. 189-207.

CAJOLET-LAGANIÈRE, Hélène & Pierre MARTEL
1996 Les marques de niveaux de langue dans les dictionnaires: synthèse et proposition. In: Lavoie, Th. (éd.), *Français du Canada, français de France : actes du quatrième colloque international de Chicoutimi, Québec, du 21 au 24 septembre1994* . Tübingen, Max Niemeyer Verlag, pp. 185-197.

CALDWELL, Gary
1978 L'histoire des «possédants» anglophones au Québec. In: *Anthropologie et Sociétés*, 2, 1, pp. 167-182.
1997 Les anglophones se sentent-ils chez eux au Québec? In: *Revue Notre Dame*, Mars 1997, pp. 1-13.

CALDWELL, Gary & Eric Wadell (éds.)
1985 *Les anglophones du Québec: de majoritaires à minoritaires*. Québec, IQRC.

CALVET, Louis-Jean
1993 *L'Europe et ses langues*. Paris, Plon.
1993a Ce que l'école de Chicago peut apporter à la sociolinguistique. In: *Lengas*, 34, pp. 7-17.
1994 *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*. Paris, Payot.
1994a Espace urbain et plurilinguisme. In: Barberis, J.-M. (éd.), *La Ville: Arts de Faire, Manières de Dire*. Montpellier, Université Paul-Valéry: langue et praxis, pp. 161-171.
1996 *La sociolinguistique*. Que sais-je? No.2731. Paris, Presses universitaires de France, 2e édition corrigée.
1999 *La guerre des langues et les politiques linguistiques*. Paris, Pluriel.

CAPOZZA, Dora & Chiara VOLPATO
1994 Relations intergroupes : approches classiques et contemporaines. In: Bourhis, R.Y. & J.-P. Leyens (éds.), *stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*. Liège, Mardaga, chapitre 2, pp. 13-38.

CARDINAL, Mario (réal.)
1978 *Les collèges classiques* (enregistrement sonore), collection «le chemin des écoliers d'autrfois... et d'aujourd'hui; 8. Montréal, Société Radio-Canada.

CHAMBERS, Gretta
2000 Les relations entre anglophones et francophones, In: Plourde, M. (éd.), *Le français au Québec. 400 ans d'histoire et de vie*. Montréal, Fides; Les Publications du Québec, pp. 319-325.

CHANTEFORT, Pierre
1976 Diglossie au Québec : limites et tendances actuelles. In: *Cahiers de linguistique*, 6, pp. 23-54. Québec, Presses Universitaires de l'Université du Québec.

CHAPMAN, John W. & Alan WERTHEIMER (éds.)
1990 *Majorities and Minorities*. New York, New York University Press.

CHEVRIER, Marc
1997 *Des lois et des langues au Québec. Principes et moyens de la politique linguistique québécoise*. Québec, Gouvernement du Québec, Ministère des Relations internationales.

CHUDACOFF, Howard P.
1975 *The Evolution of American Urban Society*. London, Prentice-Hall.

CLEMENT, Richard
1984 Aspects socio-psychologiques de la communication inter-ethnique et de l'identité sociale. In: *Recherches sociologiques*, 15, 2/3, pp. 293-313.

CLEMENT, Richard & Kimberly A. NOELS
1994 Language et communication intergroupe. In: Bourhis, R.Y. & J.-P. Leyens (éds.), *stéréotypes, discrimination et relations intergroupes* (1994). Liège, Mardaga, chapitre 9, pp. 233-259.

CLEMENT, Wallace
1975 *The Canadian Corporate Elite: An Analysis of Economic Power*. Toronto, McClelland and Stewart.

COLLECTIF: COMMISSION DE PROTECTION DE LA LANGUE FRANÇAISE, COMMISSION DE TOPONYMIE, CONSEIL DE LA LANGUE FRANÇAISE, OFFICE DE LA LANGUE FRANÇAISE, SECRÉTARIAT À LA POLITIQUE LINGUISTIQUE
1992 *Indicateurs de la situation linguistique au Québec*. Edition 1992, Québec, Conseil de la langue française.

COLLECTIF (annuel)
1992 *L'état du Monde*. Annuaire économique et géopolitique mondial. Montréal, Boréal.

CONEIN, Bernard
1990 Que faire de l'éthnométhodologie? Réponse à D. Flader & T. von Trotha. In: *Langage et société*, 54, pp. 85-98.
1992 Hétérogénéité sociale et hétérogénéité linguistique. In: *Langages*, 108, pp. 101-113.

CORBETT, Noël (éd.)
1990 *Langue et identité: le français et les francophones d'Amérique du Nord.* Québec, Les Presses de l'Université Laval.

CUM (Communauté urbaine de Montréal)
1985 *Schéma d'aménagement:* Version définitive. Communauté urbaine de Montréal, Service de la planification du territoire.

D'ALLEMAGNE, André
1986 *Le colonialisme au Québec.* Montréal, Editions Renaud-Bray.

DAIGLE, Gérard & Guy ROGER (éds.)
1992 *Le Québec en jeu. Comprendre les grands défis.* Montréal, Les Presses universitaires de l'Université de Montréal.

D'ANGLEJAN, Alison & Richard TUCKER
1973 Sociolinguistic Correlates of Speech Style in Quebec. In: Shuy, R. & R.W. Fasold (éds.), *Language Attitudes: Current Trends and Prospects.* Washington D.C., Georgetown University Press, pp. 1-27.

DAOUST, Denise
1982 La planification linguistique au Québec: un aperçu des lois sur la langue. In: *Revue québécoise de linguistique*, 12, 1, pp. 9-76.

DAOUST, Paul
1975 *Analyse des réactions sur le Franco-Canadien (d'après* Le droit, *1913-1972).* Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
1983 *Les jugements sur le joual (1959-1975) à la lumière de la linguistique et de la sociolinguistique.* Thèse de doctorat, Université de Montréal.

DARNELL, Regna
1999 Benjamin Lee Whorf et les fondements boasiens de l'ethnolinguistique contemporaine. In: *Anthropologie et Sociétés*, «L'éthnolinguistique», 23, 3, pp. 53-68.

DAVELUY, Michelle
1988 L'alternance entre les déterminants démonstratifs ce, ce(te) et ste en français parlé à Montréal, In: Auger, J. (éd.), *Tendances actuelles de la recherche sur la langue parlée.* Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme, Université Laval, pp. 141-155.
1994 (éd.), Ouvrages et articles écrits sur le corpus «Montréal 1984», In: *Culture*, XIV, 2, pp. 95-97.

DAVIS, Earl E.
1964 *La modification des attitudes. Inventaire et bibliographie de certains travaux de recherche.* Rapports et documents de sciences sociales, 19, UNESCO.

DAWSON, Carl A.
1936 *Group Settlement: Ethnic Communities in Western Canada.* Toronto, Mcmillan.

DAWSON, Carl A. & Warner E. GETTYS
1929 *Introduction to Sociology.* New York, Ronald Press.

DE VRIES, John
1979 Demographic Approaches to the Study of Language and Ethnic Relations. In: Giles, H. & B. St.Jacques, *Language and Ethnic Relations.* Oxford, Pergamon Press, pp. 87-100.

DENIAU, Xavier
1983 *La Francophonie.* Que sais-je, No.2111. Paris, Presses universitaires de France.

DESBIENS, Jean-Paul
1988 *Les insolences du Frère Untel, Texte annoté par l'auteur.* Montréal, Les éditions de l'Homme.

DESCHAMPS, Jean-Claude
1991 L'attribution. In: Doise, W.; J.-C. Deschamps & G.Mugny, *Psychologie sociale expérimentale.* Paris, Armand Colin, pp. 183-202.

DESCHAMPS, Jean-Claude & Jean-Léon BEAUVOIS
1994 Attributions intergroupes. In: R. Bourhis & J.-P. Leyens (éds.), *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes.* Liège, Mardaga, chapitre 5, pp. 97-126.

DICKINSON, John A. & Brian YOUNG
1995 *Brève histoire socio-économique du Québec.* Nouvelle édition mise à jour, Sillery, Les éditions du septendrion.

DITTMAR, Norbert
1976 *Sociolinguistics. A critical survey of theory and application.* London, Edward Arnold.
1983 Soziolinguistik Teil II. Soziolinguistik in der BRD. In: *Studium Linguistik,* 14, pp. 20-57.

DITTMAR, Norbert & Brigitte SCHLIEBEN-LANGE
1982 *La sociolinguistique dans les pays de langue romane.* Tübingen, Narr Verlag.

DITTMAR, Norbert; SCHLOBINSKI, Peter & Inge WACHS
1988 *The Sociolinguistics of Urban Vernaculars.* Berlin, de Gruyter.

DIJK, Teun A. van
1987 *Communicating Racism. Ethnic Prejudice in Thought and Talk.* Newbury Park, Sage Publications.

DIVAY, Gérard & Marcel GAUDREAU
1984 *La formation des espaces résidentiels. Le système de production de l'habitat urbain dans les années soixante-dix au Québec.* Québec, Presses de l'Université du Québec.

DOR, Georges
1996 *Anna braillé ène shot (Elle a beaucoup pleuré). Essai sur le langage parlé des Québécois.* Outremont, Lanctôt éditeur.

DORAI, Mohamed
1991 Attributions de stéréotypes par des enfants à des pairs et à des adultes appartenant à des groupes ethniques différents. In: Lavallée, M.; F. Ouellet & F. Larose (éds.), *Identité, culture et changement social.* Actes du troisième colloque de l'ARIC. Paris, Editions l'Harmattan, pp. 232-238.

DOWNES, William
1984 *Language and Society.* London, Fontana.

DRIEDGER, Leo
1991 *The Urban Factor. Sociology of Canadian Cities.* Oxford, Oxford University Press.

DUBOIS, Sylvie
1994 *L'usage et la formation de l'énumération en discours spontané.* Thèse de doctorat, Québec, Université Laval.

DUCROT, Oswald
1972 Norme. In: Ducrot, O. & T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage.* Paris, Editions du Seuil, pp. 162-169.

DUNCAN, Otis D. & Albert J. REISS
1956 *Social Characteristics of Urban and Rural Communities.* New York, Wiley.

DURAND, Claire
1995 *Analyse multivariée métrique, notes de cours: analyse factorielle.* Département de sociologie, Université de Montréal.
1996 *Méthodes de sondage, notes de cours: l'échantillonnage, la gestion du terrain.* Département de sociologie, Université de Montréal.

DUSSAIX, Anne-Marie & Jean-Marie GROSBRAS
1993 *Les sondages: principes et méthodes.* Paris, Pressus universitaires de France.

EDWARDS, John R.
1983 Language Attitudes in Multilingual Settings: A General Assessment. In: *Journal of Multilingual and Multicultural Development,* 4, pp. 225-236.
1986 Some Basic Concepts. In: Edwards, J.R., *Language, Society and Identity.* New York, Basil Blackwell, pp. 1-22.

EDWARDS, John R. & L. DOUCETTE
1987 Ethnic salience, identity and symbolic ethnicity. In: *Canadian Ethnic Studies,* 19, pp. 52-62.

EKMAN, Paul; FRIESEN, Wallace V.; O'SULLIVAN, Maureen, DIACOYANNI-TARLATZIS, Irene; KRAUSE, Rainer; PITCAIRN, Tom; SCHERER, Klaus; CHAN, Anthony; HEIDER, Karl; AYHAN LECOMPTE, William; RICCI-BITTI, Pio E.; TOMITA, Masatoshi, & Athanase TZAVARAS
1987 Universals and Cultural Differences in the Judgements of Facial Expressions of Emotion. In: *Journal of Personality and Social Psychology,* 53, 4, pp. 712-717.

ELBAZ, Mikhaël
1983 La question ethnique dans la sociologie québécoise. Critiques et questions. In: *Anthropologie et Sociétés*, 7, 2, pp. 77-84.
1996 Introduction. In: Elbaz, M.; A.Fortin & G.Laforest (éds.), *Les frontières de l'identité*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval; Paris, l'Harmattan, pp. 5-10.

ELLIOTT, Jean Leonard
1971 Minority Groups: A Canadian Perspective. In: Elliott, J. L. (éd.), *Immigrant Groups*, Scarborough, Prentice-Hall, pp. 1-14.

ERIKSEN, Thomas Hylland
1991 The Cultural Contexts of Ethnic Differences. In: *Man*, 26, pp. 127-144. .

ESSES, Victoria M.; HADDOCK, Geoffrey & Mark P. ZANNA
1993 Values, Stereotypes, and Emotions as Determinants of Intergroup Attitudes. In: Mackie, D. M. & D. L. Hamilton (éds.), *Affect, Cognition, and Stereotyping. Interactive Processes in Group Perception*. New York, Academic Press, pp. 137-166.

FARANTAKIS, Alexia
1991 *The rise and fall of Katharevousa: why the greek linguistic reform failed.* Thèse de doctorat, Université de Montréal.

FASOLD, Ralph
1984 Language Attitudes. In: Fasold, R., *The Sociolinguistics of Society*. New York, Basil Blackwell, pp. 147-179.

FAUTEUX, Martial & Denis MORIN
1978 *La croissance démographique dans les zones urbaines: tendances passées et perspectives*. Dossiers techniques de la région de Montréal, Office de planification et de développement du Québec.

FERGUSON, Charles A.
1959 Diglossia. In: *Word*, 15, pp. 325-340.
1960 Mythes About Arabic. In: *Languages and Linguistics Monograph Series* 12, Georgetown University Press, pp. 75-82.

FISCHER, Eric
1980 *Minorities and Minority Problems*. Erasmus House, Takoma Park, Md.

FISHMAN, Joshua A.
1966 *Language Loyality in the United States: the Maintenance and Perpetuation of Non-English Mother Tongues by American Ethnic and Religious Groups*. Janua Linguarum, Series Maior XXI, Mouton, La Haye.
1968 Bilingual Attitudes and Behaviors. In: Fishman, J; Cooper R.; Ma, R. *et al.*, *Bilingualism in the Barrio*, Yeshiva University, N.Y., pp. 186-224.
1968a (éd.), *Readings in the Sociology of Language*. The Hague, Mouton.
1971 *Advances in the Sociology of Language*. The Hague, Mouton.
1972 *Sociolinguistics*. Newbury House Language Series, Rowley, Massachusetts.

1985 Language, Ethnicity and Racism. In: Fishman, J. (éd.), *The Rise and Fall of the Ethnic Revival: Perspectives on Language and Ethnicity*. Berlin, Mouton, pp. 3-13. In: Saville-Troike, M. (1977), (éd.), *Linguistics and Anthropology*. Georgetown University Round Table on Languages and Linguistics, Georgetown University Press, Washington D.C., pp. 297-309.

FITSCH, Kristine & Robert HOPPER
1983 If You Speak Spanish They'll Think You're a German: Language Attitudes and Switching in Multilingual Environments. In: *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 4, 2/3, pp. 115-127.

FLADER, Dieter & Thilo v.TROTTA
1988 Über den geheimen Positivismus und andere Eigentümlichkeiten der ethnomethodologischen Konversationsanalyse. In: *Zeitschrift für Sprachwissenschaft*, 7, pp. 92-115.
1989 Positivisme et ethnométhodologie, In: *Langage et société*, 48, pp. 7-34.
1992 Langage sans action, méthode sans quotidien. Le dilemme de l'éthométhodologie. Réponse à Bernard Conein. In: *Langage et société*, 59, pp. 91-107.

FONTAN, Jean-Marc
1995 Montréal: une région? In: *Bulletin d'information. Acsalf*, 17, 1, pp. 13-15.

FORGET, Danielle
1979 Quel est le français standard au Québec? In: Thibault, P., *Le français parlé. Etudes sociolinguistiques*. Edmonton, Linguistic Research Inc., pp.153-161.

FRANCARD, Michel
1993 *L'insécurité linguistique en Communauté française de Belgique*. Louvain-La-Neuve, Français & Société, 6.

FRANCÈS, Robert
1963 *La perception*. Paris, Edition Que sais-je? No. 1076, Presses Universitaires de France.

GADET, Françoise
1992 Variation et hétérogénéité. In: *Langages*, 108, pp. 5-15.

GARDNER, Robert C.
1979 Social Psychological Aspects of Second Language Acquisition. In: Giles, H. & R.N. St.Clair (éds.), *Language and Social Psychology*. Oxford, Basil Blackwell, University Park Press, pp. 193-220.
1982 Language Attitudes and Language Learning. In: Bouchard-Ryan, E. & H. Giles (éds.), *Attitudes towards Language Variation*, London, Edward Arnold, pp. 132-148.

GARDNER, R.C.; LALONDE, R.N.; NERO, A.M. & M. Y. YOUNG
1988 Ethnic Stereotypes: Implications of Measurement Strategy. In: *Social Cognition*, 6, 1, pp. 40-60.

GARDNER, Robert C. & Wallace E. LAMBERT
1972 Student's Stereotypes of French-Speaking People. In: Gardner, R.C. & W.E.Lambert (éds.), *Attitudes and Motivation in Second-Language Learning*. Newbury House Publishers, Rowley, MA, pp. 97-104.

GAUTHIER, Benoît (éd.)
1984 *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*. Québec, Presses de l'Université du Québec.

GENESEE, Fred & Naomi E. HOLOBOW
1989 Change and Stability in Intergroup Perceptions. In: *Journal of Language and Social Psychology*, 8, 1, pp. 17-38.

GESSINGER, Joachim & Helmut GLÜCK
1983 Historique et état du débat sur la norme lingusitique en Allemagne. In: Bédard, E. & J. Maurais (éds.), *La norme linguistique*. Québec, Gouvernement du Québec, pp. 203-252.

GILES, Howard
1970 Evaluative Reactions to Accents. In: *Educational Review*, 22, pp. 211-227.
1979 Sociolinguistics and Social Psychology: An Introductory Essay. In: Giles, H. & R.N. St.Clair (éds.), *Language and Social Psychology*. Oxford, Basil Blackwell, University Park Press, pp. 1-20.

GILES, Howard; Richard Y. BOURHIS & Donald M. TAYLOR
1977 Towards a theory of language in ethnic group relations. In: Giles, H. (éd.), *Language, ethnicity and intergroup relations*. New York, Academic Press, pp. 307- 348.

GILES, Howard & Nikolas COUPLAND
1989 Article Review. In: *Journal of Language and Social Psychology*, 8, 5, pp. 63-68.

GILES, Howard & Kathryn FARRAR
1979 Some Behavioural Consequences of Speech and Dress Styles. In: *British Journal of Social and Clinical Psychology*, 18, pp. 209-210.

GILES, Howard; HEWSTONE, Miles & Peter BALL
1983 Language Attitudes in Multilingual Settings: Prologue with Priorities. In: *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 4, pp. 81-100.

GILES, Howard; HEWSTONE, Miles & Ellen B. RYAN
1987 The Measurement of Language Attitudes. In: Ammon, U.; N. Dittmar & K. Mattheier (éds.), *Sociolinguistics. A Handbook*. HSK 3.1. Berlin, de Gruyter, pp. 1068-1076.

GILES, H.; HEWSTONE, M.; RYAN, E.B. & P. JOHNSON
1987 Research on Language Attitudes. In: U. Ammon, N. Dittmar, K. Mattheier (éds.), *Sociolinguistics. A Handbook*. HSK 3.1. Berlin, de Gruyter, pp. 585-597.

GILES, H.; D.M. TAYLOR; W.E.LAMBERT & G. ALBERT
1976 Dimensions of ethnic identity: An example from northern Maine. In: *Journal of Social Psychology*, 100, pp.11-19.

GILES, Howard & Peter F. POWESLAND
1975 *Speech Style and Social Evaluation*. London, Academic Press.

GILES, Howard & Ellen B. RYAN
1982 Prolegomena for Developping a Social Psychological Theory of Language Attitudes. In: Ryan, E. & H. Giles (éds.), Attitudes Towards Language Variation: Social and Applied Contexts. London, Edward Arnold, pp. 208-223.

GILES, Howard & Philip M. SMITH
1979 Accomodation Theory: Optimal Levels of Convergence. In: Giles, Howard & Robert N. St.Clair (éds.), *Language and Social Psychology*. Oxford, Basil Blackwell, University Park Press, pp. 1-20.

GILES, Howard & Robert N. ST.CLAIR
1979 *Language and Social Psychology*. Oxford, Basil Blackwell, University Park Press.

GILES, Howard & Bernard ST.JACQUES
1979 *Language and Ethnic Relations*. Oxford, Pergamon Press.

GOFFMAN, Erving
1974 *Frame Analysis. An Essay on the Organization of Experience*. Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

GOUDAILLIER, Jean-Pierre & Anne-Marie HOUDEBINE
1988 Parole, langue, imaginaire linguistique dans la communication entre Français et Québécois. In: *Présence Francophone*, 32, pp. 71-81.

GOVAERT-GAUTHIER, Suzanne
1979 Attitudes de vingt-huit Montréalais francophones sur le français parlé au Québec. In: Thibault, P. (éd.), *Le français parlé. Etudes sociolinguistiques*. Edmonton, Linguistic Research Inc., pp. 145-152.

GUTTMAN, Louis
1970 A Basis for Scaling Qualitative Data. In: Summers, G.F. (éd.), *Attitude Measurement*. Chicago, Rand McNally, pp. 174-186.

GRAM (Groupe de recherche sur l'américanité)
1998 Recherche sur l'américanité des Québécois. In: *Le Devoir*, 14, 15 et 16 juillet.

GRANBERG, Donald; JEFFERSON, N. Lyneel; BRENT, Edward E. Jr. & Michael KING
1981 Membership Group, Reference Group, and the Attribution of Attitudes to Groups. In: *Journal of Personality and Social Psychology*, 40, 5, pp. 833-842.

GRANT, George
1965 *Lament for a Nation*. Toronto, McClelland and Stewart.

GRAWITZ, Madeleine
1993 *Méthodes des sciences sociales*. 9e édition. Paris, Dalloz.

GREENFELD, Liah
1997 Entrevue. In: Ancelovici, M. & F. Dupuis-Déri, *L'Archipel identitaire*. Montréal, Boréal, pp. 53-67.

GREENWOOD, John D.
1994 A Sense of Identity: Prolegnomena to a Social Theory of Personal Identity. In: *Journal for the Theory of Social Behavior*, 24, 1, pp. 25-46.

GREER-WOOTTEN, B.
1972 Changing social areas in the intra-urban migration process. In: *La revue de géographie de Montréal*, XXV, pp. 271-282.

GROSBRAS, Jean-Marie
1987 *Méthodes statistiques des sondages*. Paris, Economica.

GUAY, Louis
1978 Les dimensions de l'espace social urbain: Montréal, 1951, 1961, 1971. *Recherches Sociographiques*, XIX, 3, septembre-décembre 1978, pp. 307-348.

GUDYKUNST, William B. & Stella TING-TOOMEY
1990 Ethnic Identity, Language and Communication Breakdowns. In: Giles, H. & P. Robinson (éds.), *Handbook of Language and Social Psychology*. Chichester, John Wiley & Sons, pp. 309- 327.

GUÉRARD, François
1999 Ville et santé au Québec. Un bilan de la recherche historique. In: *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 53, 1, été 1999, pp. 19-45.

GUILBERT, Lucille
1990 De l'identité ethnique à l'interculturalité: points de vue ethnologiques. In: Guilbert, L. & N. Labrie, *Identité ethnique et interculturalité*, Tome I, Rapports et mémoires de recherche du Célat No 16. Québec, Université Laval, pp. 1-32.

GUILBERT, Lucille & Normand LABRIE
1990 *Identité ethnique et interculturalité*, Tome I, Rapports et mémoires de recherche du Célat, 16. Québec, Université Laval.

GUMPERZ, John J.
1972 (éd.) *Language and Social Identity*. Cambridge, Cambridge University Press.
1982 *Discourse Strategies*. Studies in Interactional Sociolinguistics 1, Cambridge, Cambridge University Press.

GUNDERSEN, D.F. & Norman K. PERRILL
1989 Extending the «Speech Evaluation Instrument» to Public Speaking Settings. In: *Journal of Language and Social Psychology*, 8, 1, pp. 59-61.

HALFORD, Peter W.
1994 *Le français des Canadiens à la veille de la Conquête*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.

HALL, Edward T.
1966 *The Hidden Dimension*. Garden City, New York, Doubleday.
1979 *Au-delà de la Culture*. Paris, Editions du Seuil. (Traduction de *Beyond Culture*, 1976, New York, Doubleday).

HAMELIN, Jean & Nicole GAGNON
1984 *Histoire du catholicisme québécois*. Tome 1: 1898-1940. Montréal, Boréal Express.

HANSON, David J.
1973 Dogmatism and Attitude Extremity. In: *The Journal of Social Psychology*, 89, pp. 155-156.

HARDT-DHATT, Karin
1982 *Les attitudes face à l'utilisation de l'anglais et du français chez les travailleurs francophones dans trois entreprises de production à Québec*. Québec, Office de la langue française.

HARWOOD, J.; Howard GILES & Richard Y. BOURHIS
1994 The Genesis of Vitality Theory: Historical Patterns and Discoursal Dimensions. In: *International Journal of the Sociology of Language*, 108, pp. 167-206.

HAYNES, K.E.
1971 Spatial Change in Urban Structure: Alternative Approach to Ecological Dynamics. In: *Economic Geography*, XLVII, pp. 324-335.

HEISE, David R.
1970 The Sematic Differential and Attitude Research. In: Summers, G. F. (éd.), *Attitude Measurement*. Chicago, Rand McNally, pp. 235-253.

HENDRIE, Lilian M.
1932 *Early Days in Montreal*. Montreal, Mercury Press.

HENRY, Frances & Effie GINZBERG
1985 *Who Gets the Work: A Test of Racial Discrimination in Employment*. Toronto, The Urban Alliance on Race Relations and The Social Planning Council of Metropolitan Toronto.

HELLER, Monica; BARTHOLOMOT, Jean-Paul; LEVY, Laurette & Luc OSTIGUY
1982 *Le processus de francisation dans une entreprise mentréalaise: une analyse sociolinguistique*. Langues et Sociétés, Gouvernement du Québec, Office de la Langue Française.

HERRMANN, Th.
1988 Mentale Repräsentationen - ein erklärungsbedürftiger Begriff. In: *Sprache und Kognition*, 7, pp. 162-175.

HEWSTONE, Miles; ISLAM, Mir Rabiul & Charles M. JUDD
1993 Models of Crossed Categorization and Intergroup Relations. In: *Journal of Personality and Social Psychology*, 64, 5, pp. 779-793.

HILL, Jane
1999 Review de John J. Gumperz & Stephen C. Levinson (éds.), Rethinking linguistic relativity, Studies in the social and cultural foundations of language, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, In: *Language in Society*, 28, pp. 439-480.

HOBSBAWM, Eric
1993 Qu'est-ce qu'un conflit ethnique? In: *Actes de la recherche en sciences sociales*, 100, pp. 51-57.

HOCKETT, Charles
1950 *Age-grading and Lingusistic Continuity*. In: Language, May 1950, pp. 449-457.

HOGG, Michael A.
1987 Social Identity and Group Cohesiveness. In: J.C. Turner, *Rediscovering the Social Group. A Self-Categorization Theory*. Worcester, Basil Blackwell, pp. 89-116.
1992 *The Social Psychology of Group Cohesiveness. From Attraction to Social Identity*. New York, New York University Press.

HOGG, Michael A. & J.C. TURNER
1987 Intergroup Behaviour, Self-stereotyping and the Salience of Social Categories. In: *British Journal of Social Psychology*, 26, pp. 325-340.

HUDSON, Richard A.
1980 *Sociolinguistics*. Cambridge, Cambridge University Press.
1990 *Sociolinguistics*. Cambridge, Cambridge University Press, 2e édition.

HUGHES, Everett C.
1943 *French Canada in Transition*. Chicago, University of Chicago Press.

HUSBAND, Charles
1979 Social Identity and the Language of Race Relations. In: Giles, H. & B. St. Jacques, *Language and Ethnic Relations*. Oxford, Pergamon Press, pp. 179-196.

IGONET-FASTINGER, P.
1984 Approche socio-anthropologique et socio-historique de l'identité. In: *Recherches sociologiques*, 15, 2/3, pp. 233-240.

IMBEAU, Louis M. & Guy LAFOREST
1992 Québec's Distinct Society and the Sense of Nationhood in Canada. In: *Québec Studies*, 13, pp. 13-26.

IZARD, M.
1983 À propos de l'identité ethnique. In: Collectif, *L'identité. Séminaire dirigé par Claude Lévi-Strauss*. Paris, PUF, pp. 305-316.

JANDT, Fred E.
1998 *Intercultural Communication. An introduction.* 2e édition. Thousand Oaks, Calif., Sage Publication.

JARVIS, George & Reg McLEMORE
1974 *Segregation patterns in Canadian urban areas.* Discussion paper B.74.14, Ministère d'État, Affaires urbaines Canada.

JAVEAU, Claude
1982 *L'enquête par questionnaire. Manuel à l'usage du practicien.* 3e édition, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

JOY, Richard J.
1967 *Languages in conflict.* Ottawa, sans nom de la maison d'édition.

KALIN, Rudolph & J.W. BERRY
1994 Multicultural and ethnic attitudes. In: Berry, J.W. & J. Laponce (éds.), *Ethnicity and culture in Canada: The research landscape.* Toronto, University of Toronto Press, pp. 293-321.

KALIN, Rudolph & Donald RAYKO
1980 The Social Significance of Speech in the Job Interview. In: Giles, H. & R. St. Clair (éds.), *The Social and Psychologial Contexts of Language*, New Jersey, Hillsdale, pp. 39-50.

KATZ, Daniel
1960 The Functional Approach to the Study of Attitudes. In: *Public Opinion Quaterly*, 24, pp. 163-204.

KEMP, William
1979 L'histoire récente de ce que, qu'est-ce que et qu'osque à Montréal: trois variantes en interaction. In: Thibault, P. (éd.), *Le français parlé. Etudes sociolinguistiques.* Edmonton, Linguistic Research Inc., pp. 53-74.

KHLEIF, Bud B.
1979 Insiders, Outsiders and Renegades: Towards a Classification of Ethnolinguistic Labels. In: Giles, H. & B. St. Jacques, *Language and Ethnic Relations.* Oxford, Pergamon Press, pp. 159-172.

KISH, Leslie
1965 *Survey Sampling.* New York, John Wiley & Sons.

KIRSCH, Chantal
1987 *Langue française, identité collective et pouvoir symbolique.* Thèse de doctorat, Université de Montréal, tome I et II.
1989 L'utilisation symbolique et politique du «joual» et du français québécois entre 1963 et 1977: Aperçu. In: Vincent, D. (éd.), *Analyses du discours.* Célat, Université Laval, pp. 29-46.

KLEIN, Wolfgang
1994 La deixis spatiale dans les indications d'itinéraire. In: Barberis, J.-M. (éd.), *La Ville: Arts de Faire, Manières de Dire.* Montpellier, Université Paul-Valéry: langue et praxis, pp. 45-76.

KLINKENBERG, Jean Marie
1993 Préface. In: Francard, M. (éd.), *L'insécurité linguistique en Communauté française de Belgique*, Français & Société 6, Service de la langue française.

KRALT, John
1980 *Atlas of Residential Concentration for the Census Metropolitan Area of Montreal*. Ottawa, Ministère d'Approvisionnement et des Services.

KREMNITZ, Georg
1991 Y a-t-il des «diglossies neutres»? In: *Lengas*, 30, pp. 29-36.

LABERGE, Suzanne
1978 The changing distribution of indeterminate pronouns in discourse. In: Shuy, R.W. & A. Shnukal (éds.), *Language Use and the Uses of Language*. Washington, D.C., Georgetown University Press, pp. 76-87.

LABERGE, Suzanne & Michèle CHIASSON-LAVOIE
1971 Attitudes face au français parlé à Montréal et degrés de conscience des variables linguistiques. In: Darnell, R. (éd.), *Linguistic Diversity in Canadian Society*. Edmonton, Linguistic Research Inc., pp. 89-126.

LABOV, William
1962 *The Social History of a Sound Change on the Island of Martha's Vineyard, Massachusetts*. Mémoire de maîtrise, Université de Columbia.
1966 *The Social Stratification of English in New York City*. Washington, D.C.: Center for Applied Linguistics.
1972 *Sociolinguistic Patterns*. Pennsylvania, University of Pennsylvania Press.
1978 *Le parler ordinaire*. Paris, Éditions de Minuit.
1986 Language Structure and Social Structure. In: Labov, W., *Approaches to Social Theory*. New York, Russell Sage Foundation, pp. 265-290.
1992 La transmission des changements linguistiques. In: *Langages*, 108, pp. 16-33.

LABRIE, Normand
1989 *Changements et alternances de langue: les comportements multilingues des italophones de Montréal*. Thèse de doctorat, Québec, Université Laval.
1990 La question linguistique et les communautés culturelles au Québec. In: Guilbert, L. & N. Labrie, *Identité ethnique et interculturalité*. Tome I. Rapports et mémoires de recherche du Célat No 16. Québec, Université Laval, pp. 33-64.

LA BRIE, Suzanne
1993 *L'identité collective des Québécois d'origine canadienne française*. Montréal, Association pour l'éducation interculturelle du Québec.

LAFONTANT, Jean
1994 Interrogations d'un métèque sur la sibylline et dangereuse notion d'identité collective. In: *Sociologie et sociétés*, 26, pp. 47-58.

LAFOREST, Marty
1992 *Le «back-channel» en situation d'entrevue sociolinguistique*. Québec, CIRAL, Université Laval, collection Recherches sociolinguistiques.
1997 *Etats d'âme, états de langue. Essai sur le français parlé au Québec*. Québec, Nuit Blanche Editeur.

LAKOFF, George & Mark JOHNSON
1980 *Metaphors We Live By*. Chicago, University of Chicago Press.

LAMBERT, Wallace E.
1955 Measurement of the linguistic dominance of bilinguals. In: *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 50, pp. 197-200.
1967 A Social Psychology of Bilingualism. In: *Journal of Social Issues*, 23, 2, pp. 91-109.
1972 *Language, Psychology and Culture*, Stanford, Stanford University Press.
1979 Language as a Factor in Intergroup Relations. In: Giles, H. & R.N. St. Clair (éds.), *Language and Social Psychology*. Oxford, Basil Blackwell, University Park Press, pp. 186-192.

LAMBERT, Wallace E. & Carol AELLEN
1972 [1969] Ethnic Identification and Personality Adjustments of Canadian Adolescents of Mixed English-French Parentage. In: Lambert, W.E., *Language, Psychology and Culture*, Stanford, Stanford University Press, pp. 265-289.

LAMBERT, Wallace E. & John CURTIS
1983 Opposition to multiculturalism among Québécois and English-Canadians. In: *Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 20, pp. 193-206.

LAMBERT, Wallace E.; FRANKEL, Hannah & Richard G. TUCKER
1966 Judging Personality Though Speech: A French-Canadian Example. In: *Journal of Communication*, 16, 4, pp. 305-321.

LAMBERT, W. E.; HUDGSON, R.; GARDNER, R. & S. FILLENBAUM
1960 Evaluational Reactions to Spoken Languages. In: *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 60, pp. 44-51.

LAMBERT, William W. & Wallace E. LAMBERT
1974 The Social Significance of Attitudes. In: Lambert, W.W. & W.E. Lambert, *Social Psychology*. 2nd edition, Prentice Hall, New Jersey, pp. 70-97.

LAMBERT, Wallace E. & Nancy MOORE
1972 [1966] Word-Association Responses: Comparisons of American and French Monolinguals with Canadian Monolinguals and Bilinguals. In: Lambert, W.E., *Language, Psychology and Culture*, Stanford, Stanford University Press, pp. 197-211.

LAMONDE, Pierre
1992 *Etalement urbain dans la région montréalaise: mise à jour des tendances et comparaison intermétropolitaine 1960-1990*. Institut national de la recherche scientifique, Urbanisation Montréal (Québec).

LANDRY, Louis
1969 *Et l'assimilation, pourquoi pas?* Ottawa, Les Presses Libres.

LANDRY, Yves
1993 Les premiers Montréalais: Aspects démographiques et sociaux. In: Brault, J.-R. (éd.), *Les Origines de Montréal*. Montréal, Leméac, pp. 125-147.

LANDRY, Rodrigue & Réal ALLARD
1984 Bilinguisme additif, bilinguisme soustractif et vitalité ethnolinguistique. In: *Recherches sociologiques*, 15, 2/3, pp. 337-358.
1992 Ethnolinguistic Vitality and the Bilingual Development of Minority and Majority Group Students. In: Fase, W.; K. Jaspaert & S. Kroon (éds.), *Maintenance and Loss of Minority Languages*. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, pp. 223-251.
1994 (éds.), Ethnolinguistic Vitality, *International Journal of the Sociology of Language*, 108.

LANDRY, Rodrigue & Richard Y. BOURHIS
1997 Linguistic Landscape and Ethnolinguistic Vitality: an Empirical Study. In: *Journal of Language and Social Psychologyt*, 16, 1, pp. 23-49.

LANGLOIS, A.
1985 Un nouveau cadre méthodologique pour l'étude de la ségrégation résidentielle appliqué à Montréal (1931-71). In: *The Canadian Geographer*, 29, 3, pp. 194-206.

LAPIERRE, J. W.
1984 L'identité collective, objet paradoxal: d'où nous vient-il? In: *Recherches sociologiques*, XV, 2/3, pp. 195-208.

LAROUSSE
1994 *Dictionnaire encyclopédique*, Vol. 1. Paris, Larousse.

LAUR, Elke
1994 A la recherche d'une notion perdue: les attitudes linguistiques à la québécoise... In: *Culture*, 14, 2, pp. 73-84.
1995 Minorités multiples, In: *Dire*, 5, 1, p. 14.
1995a Identification et démarcation. Etude de cas à Montréal. In: *Actes du colloque interdisciplinaire «Identité francophone et société civile québécoise – aujourd'hui»*, Leipzig, Allemagne, pp. 84-89.

LAVOIE, Thomas
1995 Le français québécois. In: Gauthier, P. & T. Lavoie (éds.), *Français de Franceet français du Canada: les parlers de l'ouest de la France, du Québec et de l'Acadie*. Université Jean Moulin, Centre d'études linguistiques Jacques Goudet, pp. 345-398.

LAY, Clarry H.
1989 Research Note. Responses to French-Canadian-Accented English Speech: The Role of Context. In: *Journal of Language and Social Psychology*, 8, 5, pp. 321-325.

LEBLANC, Marc
1987 *Validité et sensibilité des indices de ségrégation appliqués à deux découpages géographiques dans l'île de Montréal*. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.

LECLERC, Jacques
1986 *Langue et société*. Laval, Mondia.
1992 *Langue et société*. Deuxième édition. Laval, Mondia.

LEMON, Nigel
1973 *Attitudes and Their Measurement*. New York, John Wiley.

LENSKI, G.E.
1984 *Power and privilege: A theory of social stratification*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press.

LÉON, Pierre R.
1976 Attitudes et comportements linguistiques. Problèmes d'acculturation et d'identité. In: *Cahiers de Linguistique*, 6. Québec, Les Presses de l'Université du Québec, pp. 199-221.

LÉONARD, Jean Léo
1987 *Démarcation linguistique. Conscience de la variation dialectale*. Mémoire de DEA, Université d'Aix-en-Provence.

LEPAGE, R.B. & A. TABOURET-KELLER
1985 The place of ethnicity in acts of identity. In: Lepage, R.B. & A.Tabouret-Keller, *Acts of Identity. Creole-based approaches to Language and Ethnicity*. Cambridge, Cambridge University Press, pp. 207-249.

LEROUX, Georges
1997 Préface. In: Ancelovici, M. & F. Dupuis-Déri, *L'Archipel identitaire*, Montréal, Boréal, pp. 11-14.

LEVINE, Marc
1989 Symposium: Nationalism in Quebec: Past, Present and Future. In: *Québec Studies*, 8, pp. 119-129.
1989a The Language Question in Quebec: A Selected, Annoted Bibliography. In: *Québec Studies*, 8, pp. 37-41.

LEVY, Paul S. & Stanley LEMESHOW
1991 *Sampling of Populations. Methods and Applications*. New York, John Wiley.

LEYENS, Jacques-Philippe
1996 Préface. In: Yzerbyt, V. & G. Schadron, *Connaître et juger autrui, une introduction à la cognition sociale*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, pp. 7-9.

LIEBERSON, Stanley
1965 Bilingualism in Montreal: A Demographic Analysis. In: *The American Journal of Sociology* (1971), pp. 10-25 / In: Lieberson, St. (1981), *Language Diversity and Language Contact: Essays by Stanley Lieberson*. Selected and Introduced by Anwar S.Dil. Stanford, Stanford University Press, pp. 131-157.
1966 Language Questions in Censuses. In: Lieberson, St. (1981), *Language Diversity and Language Contact: Essays by Stanley Lieberson*. Selected and Introduced by Anwar S.Dil. Stanford, Stanford University Press, pp. 281-303.
1970 Linguistic and Ethnic Segregation in Montreal. In: Lieberson, St. (1981), *Language Diversity and Language Contact: Essays by Stanley Lieberson*. Selected and Introduced by Anwar S.Dil. Stanford, Stanford University Press, pp. 218-248.
1970a Occupational Demands. In: Lieberson, St. (1981), *Language Diversity and Language Contact: Essays by Stanley Lieberson*. Selected and Introduced by Anwar S.Dil. Stanford, Stanford University Press, pp. 173-217.

LIEBKIND, Karmela
1992 Ethnic identity: Challenging the boundaries of social psychology. In: Breakwell, G.M. (éd.), *Social psychology of identity and the self concept.* San Diego, Academic Press, pp. 147-185.

LIKERT, Rensis
1970 A Technique for the Measurement of Attitudes. In: Summers, G.F. (éd.), *Attitude Measurement.* Chicago, Rand McNally, pp. 142-148.

LINTEAU, Paul-André
1992 *Brève histoire de Montréal.* Montréal, Boréal.

LINTEAU, Paul-André & Jean-Claude ROBERT
1977 Land Ownership and Society in Montreal: An Hypothesis. In: Stelter, G.A. & A.F.J. Artibise (éds.), *The Canadian City.* Carleton University, McCleland and Steward Limited, pp. 17-36.

LOCHER, Uli
1983 *Conscience linguistique des jeunes Québécois. Etude comparative du vécu et de la perception du fait français dans des écoles françaises et anglaises.* Avec la collaboration de Mélanie Lange et de Pierre Georgeault. Tome IV. Conseil de la langue française, Dossiers, 14.

LORR, Maurice
1983 *Cluster Analysis for Social Scientists.* San Francisco, Jossey-Bass Publishers.

LOWY, Esther G.; FISHMAN, Joshua A.; GERTNER, Michael H.; GOTTESMAN, Itzek & William G. MILAN
1983 Ethnic Activists View the Ethnic Revival and Its Language Consequences: An Interview Study of Three American Ethnolinguistic Minorities. In: *Journal of Multilingual and Multicultural Development,* 4, 4, pp. 237-253.

LUC, Edith
1989 *Attentes d'éfficacité, attributions et difficulté perçue dans des situations de communication orale chez les francophones et les anglophones.* Thèse de doctorat, Université de Montréal.

LUKENS, Janet G.
1979 Interethnic Conflict and Communicative Distance. In: Giles, H. & B. St. Jacques, *Language and Ethnic Relations.* Oxford, Pergamon Press, pp. 143-158.

MACKIE, Diane M. & David L. HAMILTON (éds.)
1993 *Affect, Cognition, and Stereotyping. Interactive Processes in Group Perception.* New York, Academic Press.

MACLENNAN, Hugh
1945 *Two Solitudes.* Macmillan, Canada.

MACLURE, Jocelyn
1998 Authenticités québécoises. Le Québec et la fragmentation contemporaine de l'identité. In: *Globe,* 1, 1, pp. 9-35.

MACNAMARA, John
1973 Attitudes and Learning a Second Language. In: Shuy, R., *Language Attitudes: Current Trends and Prospects*. Washington D.C., Georgetown University Press, pp. 36-40.

MANNONI, Pierre
1985 *La psychologie collective*. Que sais-je? No. 2236, Paris, Presses Universitaires de France.

MARCEL, Jean
1973 *Le joual de Troie*. Montréal, Editions du jour.

MARTINEAU, France
1998 Compte-rendu de Thomas Lavoie (éd.), Français du Canada – français de France: actes du Colloque international de Chicoutimi, Québec, du 21 au 24 septembre 1994. Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1996. In: *La revue canadienne de linguistique*, 43, 2, juin 1998, pp. 230–236.

MARQUES, J.M.
1990 The black-sheep effect: Outgroup homogeneity in social comparison settings. In: Abrams, D. & M.A. Hogg (éds.), *Social identity Theory: Constructive and critical advances*. London, Harvester Wheatsheaf, pp. 131-151.

MASSÉ, Sylvain
1989 Le déclin de l'empire démographique québécois. In: *Québec Studies*, 8, pp. 1-12.

MASSICOTTE, Daniel
1995 *Montréal et son marché immobilier locatif de 1731 à 1831: Stratification sociale, ségrégation spatiale et transition vers le capitalisme*. Thèse de doctorat, Université de Montréal.

MAURAIS, Jacques
1983 Introduction. In: Bédard, E. & J. Maurais (éds.), *La norme linguistique*. Conseil de la langue française, Québec, pp. 1-18.
1996 *Le statut des langues dans l'affichage à Montréal en 1995*. Québec, Conseil de la langue française.

MAUROIS, Claude
1996 *La dynamique de l'espace ethnique montréalais*. Communication au colloque «Montréal-Berlin: attitudes, perceptions et valeurs dans la construction de communautés linguistiques divisées» dans le cadre du 64e congrès de l'Acfas, 13-17 mai 1996. Montréal, Université McGill.

McKENNELL, A.C.
1974 *Surveying Attitude Structures. A Discussion of Principles and Procedures*. Amsterdam, Elsevier.

McNICOLL, Claire
1993 *Montréal. Une société multiculturelle*. Paris, Bélin.

McROBERTS, Kenneth
1992 Seperate Agendas: English Canada and Quebec. In: *Québec Studies*, 13, pp. 111-118.

MEAD, George Herbert
1963 *L'esprit, le Soi et la Société*. Paris, Presses Universitaires de France.
1969 [1934] *On Social Psychology. Selected Papers*. Chicago, University of Chicago Press.

MÉAR-CRINE, Annie & Thérèse LECLERC
1976 Attitudes des adolescents canadiens-français vis-à-vis du franco-québécois et du français académique. In: *Cahiers de linguistique*, 6. Québec, Presses universitaires de l'Université du Québec, pp. 155-170.

MICHAUD, Guy
1971 Le concept d'ethnie. In: *Ethnopsychologie*, 2-3, pp. 193-204.
1978 Mises au point. In: Michaud, G. (éd.), *Identités collectives et relations interculturelles*. Bruxelles, Éditions complexe, pp. 109-125.

MILGRAM, S.
1974 *Soumission à l'autorité*. Paris, Calman-Lévy.

MOISE, Léna Céline & Richard Y. BOURHIS
1994 Langage et Ethnicité: Communication Interculturelle à Montréal, 1977-1991. In: *Etudes ethniques au Canada*, 26, 1, pp. 86-107.

MONGEAU, Jaël
1979 *Correspondance entre les secteurs de recensement des régions métropolitaines de Montréal et de Québec de 1951 à 1976*. Institut national de la recherche scientifique, INRS Urbanisation, Études et documents 14.

MONNIER, Daniel
1986 *La perception de la situation linguistique par les Québécois*. Documentation du Conseil de la langue française 23, Gouvernement du Québec.

MONTGOMERY, Catherine
1991 *Residential Patterns of New Immigrants and Linguistic Integration*. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.

MOUGEON, Raymond & Edouard BENIAK
1988 *Le français canadien parlé hors Québec. Aperçu sociolinguistique*. Québec, Presses de l'Université Laval.

MUCCHIELLI, Alex
1977 *Les mécanismes de défense sociale*. Thèse de doctorat, Paris, Université René Descartes, Sorbonne.
1985 *Les mentalités*. Que sais-je? No. 545. Paris, Presses Universitaires de France.
1992 *L'identité*. Que sais-je? No. 2288. 2e edition revisée. Paris, Presses Universitaires de France.

MUCCHIELLI, Roger
1975 *Le questionnaire dans l'enquête psychosociale*. Paris, Les Editions ESF.

MUELLER, Daniel J.
1970 Physiological Techniques of Attitude Measurement. In: Summers, G. F. (éd.), *Attitude Measurement*. Chicago, Rand McNally, pp. 534-554.

MÜHLHÄUSLER, Peter & Rom HARRÉ
1990 *Pronouns and People: The Linguistic Construction of Social and Personal Identity*. Oxford, Basil Blackwell.

MULLER, Jean-Claude
1983 Le miroir de l'autre ou l'ethnographie ethnographié. In: *Anthropologie et Sociétés*, 7, 2, pp. 3-13.

MYRDAL, Gunnar
1944 *An American Dilemma, the negro problem and democracy*. New York, Harper and Row Publ.

NADEAU, Jean Benoît
1999 La Francophonie: Is it Franco-Phoney? In: *Institut of Current World Affairs Letters*, 20 Juillet, Paris.

NADER, George A.
1976 *Cities of Canada. Vol II: Profiles of Fifteen Metropolitan Centres*. Macmillan of Canada, Maclean-Hunter Press.

NADER, Laura
1962 A Note on Attitudes and the Use of Language. In: Fishman, J. A. (éd.), 1968, *Readings in the Sociology of Language*. The Hague, Mouton, pp. 276-281.

NOËL, Danièle
1980 *Le français parlé: analyse des attitudes des adolescents de la ville de Québec selon les classes sociales*. Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme.

NORRIS, Alexander
1999 We're not really a solitude. Facts and Figures. In: *The Gazette*, 6 juin, A9.

OLSON, S.H. & A.L. KOBAYASHI
1993 The Emerging Ethnocultural Mosaic. In: Bourne, L. S. & D. F. Ley, *The Changing Social Geography of Canadian Cities*. Kingston, McGill-Queen's University Press, pp. 138-152.

OPPENHEIM, A.N.
1992 *Questionnaire Design, Interviewing and Attitude Measurement*. London, Pinter Publishers.

ORIOL, Michel
1984 De l'intellectuel organique au gestionnaire de l'identité. In: *Recherches sociologiques* , XV, 2/3, pp. 181-194.

ORIOL, Michel & P. IGONET-FASTINGER
1984 Recherches sur les identités: le retour paradoxal du sujet dans les sciences sociales. In: *Recherches sociologiques*, XV, 2/3, pp. 155-166.

OSGOOD, Charles E.
1990 [1941] Ease of Individual Judgment Processes in Relation to Polarization of Attitudes in the Culture. In: Osgood, Ch. E. & O. C. S. Tzeng, *Language, Meaning and Culture. The Selected Papers of C.E. Osgood*. New York, Praeger, pp. 273-286.

OSGOOD, Charles E.; SUCI, George J. & Percy H. TANNENBAUM
1957 *The Measurement of Meaning*. University of Illinois Press.
1970 Attitude Measurement. In: Summers, G.F. (éd.), *Attitude Measurement*. Chicago, Rand McNally, pp. 227-234.

OSTIGNY, Luc & Claude TOUSIGNANT
1993 *Français Québécois. Normes et Usages*. Montréal, Guérin.

PAQUOT-MANIET, Annette
1988 *Les Québécois et leurs mots: étude sémiologique et sociolinguistique des régionalismes lexicaux au Québec*. Québec, Conseil de la langue française, Presses de l'Université Laval.

PERDUE, Charles W.; DOVIDIO, John F.; GURTMAN, Michael B. & Richard TYLER
1990 Us and Them: Social Categorization and the Process of Intergroup Bias. In: *Journal of Personality and Social Psychology*, 59, 3, pp. 475-486.

PLOURDE, Michel (éd.)
2000 *Le français au Québec. 400 ans d'histoire et de vie*. Montréal, Fides; Les publications du Québec.

POIRIER, Claude
1985 Compte rendu de Ph.Barbaud, Le choc des patois en Nouvelle-France. Essai sur l'histoire de la francisation au Canada. Québec, Presses de l'Université du Québec, 1984, In: *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 39, 1, été 1985, pp. 93-95.

PÖLL, Bernhard
1998 *Le* français ou *les* français? La difficile naissance de la pluriethnicité, In: *Lengas*, 43, pp. 163-182.

POPLACK, Shana
1980 Sometimes I'll Start a Sentence in Spanish y termino en espagnol: Toward a Typology of Code-switching. In: *Linguistics*, 18, pp. 291-318.
1985 Contrasting Patterns of Code-Switching in Two Communities. In: H. J. Warkentyne (éd.), *Methods V: Proceedings of the Fifth International Conference on Methods of Dialectology*, Victoria, University of Victoria Press, pp. 363-386.
1990 Variation Theory and Language Contact: Concepts, Methods and Data. In: Preston, D. (éd.), *American Dialect Research: An Anthology celebrating the 100th Anniversary of the American Dialect Society*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, Tiré à part.

PORIER, Gary W. & Albert J. LOTT
1970 Galvanic Skin Responses and Prejudice. In: Summers, G.F. (éd.), *Attitude Measurement*. Chicago, Rand McNally, pp. 489-506.

PRESTON, Dennis R.
1988 Sociolinguistic Commonplaces in Variety Perception. In: Ferra, K.; Brown, B.; Walters, K. & J. Baugh (éds.), *Proceedings of the Sixteenth Annual Conference on New Ways of Analysing Variation*. Austin, University of Texas, pp. 279-292.
1989 *Sociolinguistics and Second Language Acquisition*. New York, Basil Blackwell.

PRESTON, M.S.
1963 *Evaluational Reactions to English, Canadian French and European French Voices*. Mémoire de maîtrise, Université Mc Gill.

PRINZ, Otto
1967 *Mittellateinisches Wörterbuch bis zum ausgehenden 13. Jahrhundert*. Edité par: Akademien der Wissenschaften zu Göttingen, Heidelberg, Leipzig, Mainz, Wien, der Schweizerischen Geisteswissenschaftlichen Gesellschaft, die Bayerische Akademie der Wissenschaften, die Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin; en collaboration avec Johannes Schneider. Muchen, C.H. Beck.

QUIVY, Raymond & Luc VAN CAMPENHOUDT
1988 *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris, Bordas.

RABOTIN, Maurice
1975 *Le vocabulaire politique et socio-ethnique à Montréal de 1839 à 1842*. Montréal, Didier.

RADICE, Martha
2000 *Feeling Comfortable? The Urban Experience of Anglo-Montrealers*. Québec, les Presses de l'Université Laval.

RAINS, Charleen
1988 Marqueurs de discours et la fonction discursive des narrations. In: Auger, J. (éd.), *Tendances actuelles de la recherche sur la langue parlée*. Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme, Université Laval, pp. 121-127.

RAPPORT DE LA COMMISSION D'ENQUETE SUR LA SITUATION DE LA LANGUE FRANÇAISE ET SUR LES DROITS LINGUISTIQUES AU QUÉBEC (Commission Gendron)
1972 *Livre I: La langue de travail*. Québec, Gouvernement du Québec.

RAYNAL, Françoise & Alain RIEUNIER
1997 *Pédagogie: dictionnaire des concepts clés*. Paris, ESF éditeur.

RAYNAULT, André
1974 *La propriété des entreprises au Québec: les années 60*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal.

RAYNAULT, André & François VAILLANCOURT
1984 *L'appartenance des entreprises: le cas du Québec 1978*. Québec, Conseil de la langue française.

REY, Alain
1972 Usages, jugements et préscriptions linguistiques. In: *Langue française*, 16, pp. 4-28.

RIOUX, Marcel
1974 *Les Québécois*. Paris, Seuil.
1987 *La question du Québec*. Montréal, Éditions de l'Hexagone.

ROBERT, Jean-Claude
1994 *Atlas historique de Montréal*. Montréal, Art global.

ROBERT, Paul
1960 *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Les mots et les associations d'idées*. Paris, Société du Nouveau Littré.

ROBITAILLE, Louis-Bernard
1995 *Et Dieu créa les Français. Clichés et enluminures des Français de 1995*. Paris, Editions R.D.

RONDEAU, Guy
1983 La normalisation linguistique, terminologique et technique au Québec. In: Bédard, E. & J. Maurais (éds.), *La norme linguistique*. Québec, Conseil de la langue française.

ROSS, Jeffrey A.
1979 Language and the Mobilization of Ethnic Identity. In: Giles, H. & B. St. Jacques (éds.), *Language and Ethnic Relations*. Oxford, Pergamon Press, pp. 1-14.

RUTTER, D.R. & G.M. STEPHENSON
1979 The Function of Looking: Effects of Friendship on Gaze. In: *British Journal of Social and Clinical Psychology* , 18, pp. 203-205.

RYAN, Ellen B.
1979 Why Do Low-Prestige Language Varieties Persist? In: Giles, H. & R. N. St. Clair (éds.), *Language and Social Psychology*. Oxford, Basil Blackwell, University Park Press, pp. 145-157.

RYAN, Ellen B. & Miguel A. CARRANZA
1975 Evaluative Reactions of Adolescents toward Speakers of Standard English and Mexican American Accented English, In: *Journal of Personality and Social Psychology*, 31, pp. 855-863.

RYAN, Ellen B.; GILES, Howard & Richard J. SEBASTIAN
1982 An Integrative Perspective for the Study of Attitudes Toward Language variation. In: Ryan E. B. & H. Giles (éds.), *Attitudes Towards Language Variation*. London, Edward Arnold, pp. 1-19.

RYAN, Ellen B.; HEWSTONE, Miles & Howard GILES
1984 Language and Intergroup Attitudes. In: Eiser, J. R. (éd.), *Attitudinal judgement*. New York, pp. 135-160.

SACHDEV, I & Richard Y. BOURHIS
1984 Minimal majorities and minorities. In: *European Journal of Social Psychology*, 14, pp. 35-52.
1991 Power and status differentials in minority and majority group relations. In: *European Journal of Social Psychology*, 21, pp. 1-24.

SAINT-PIERRE, Madeleine
1976 Bilingualisme et diglossie dans la région montréalaise. In: *Cahiers de linguistique*, 6. pp. 178-198, Québec, Presses universitaires de l'Université du Québec.

SANCTON, Andrew
1983 Montreal. In: Magnusson, W. & A. Sancton (éds.), *City Politics in Canada*. Toronto, University of Toronto Press.

SANKOFF, Gilian & Henrietta CEDERGREN
1971 Some Results of a Sociolinguistic Study of Montreal French. In: Darnell, R. (éd.), *Linguistic Diversity in Canadian Society*. Edmonton, Linguistic Research Inc., pp. 61-87.

SANKOFF, Gilian & Pierrette THIBAULT
1977 L'alternance avoir/être dans le français parlé à Montréal. In: *Langue française*, 34, pp. 81-108.

SCHAFF, Adam
1969 *Langage et connaissance*. Paris, Editions Anthropos (Traduction de «Jezyk a poznanie», 1964, Warszawa, Panstwowe Naukowe).
1980 *Stereotypen und das menschliche Handeln*. Wien, Europaverlag.

SCHLIEBEN-LANGE, Brigitte
1982 Introduction. In: Dittmar, N. & B.Schlieben-Lange (éds.), *La sociolinguistique dans les pays de langue romane*. Tübingen, Narr Verlag, pp. 219-224.

SCOWEN, Reed
1991 *A Different Vision. The English in Quebec in the 1990s*. Ontario, Maxwell Macmillan Canada.

SEARLE, John
1969 *Speech Acts*. Cambridge, Cambridge University Press.

SEEMAN, Melvin
1993 A historical perspective on attitude research. In: Krebs, D. & P. Schmidt (éds.), *New directions in attitude measurement*. Berlin, deGruyter, pp. 3-20.

SELIGMAN, C.R.; TUCKER, G.R. & W.E. LAMBERT
1972 The Effects of Speech Style and Other Attributes on Teachers' Attitudes Toward Pupils. In: *Language in Society*, 1, pp. 131-142.

SEMIN, G.R. & A. S. R. MANSTEAD
1979 Social Psychology: Social or Psychological ? In: *British Journal of Social and Clinical Psychology*, 18, pp. 191-202.

SEMPLE, R. Keith
1988 Urban Dominance, Foreign Ownership, and Corporate Concentration. In: Curtis, J.; Grabb, E.; Guppy, N. & S. Gilbert (éds.), *Social Inequality in Canada: Patterns, Problems, Policies*. Scarborough Ont., Prentice-Hall.

SEMPLE, R. Keith & W.R. SMITH
1981 Metropolitan Dominance and Foreign Ownership in the Canadian System. In: *Canadian Geographer*, 25, pp. 4-26.

SENÉCAL, Paul; Carole TREMBLAY & Dominique TEUFEL
1990 *Gentrification ou étalement urbain? Le cas du centre de Montréal et de sa périphérie*. Société d'habitation du Québec, Gouvernement du Québec.

SHERIF, Muzafar & Carolyn W. SHERIF
1970 Attitude as the Individual's own Categories: the Social Judgment-Involvement Approach to Attitude and Attitude Change. In: Summers, G.F. (éd.), *Attitude Measurement*. Chicago, Rand McNally & Comagny, pp. 294-316.

SHUY, R. & R.W. FASOLD, (éds.)
1973 *Language Attitudes: Current Trends and Prospects*. Washington D.C., Georgetown University Press.

SIBLOT, P. & F. MADRAY-LESIGNE (éds.)
1993 *Langage et praxis*. Montpellier, Université Paul-Valéry: langue et praxis.

SIMON, Bernd & Rupert BROWN
1987 Perceived Intragroup Homogeneity in Minority-Majority Contexts. In: *Journal of Personality and Social Psychology*, 53, 4, pp. 703-711.

SIMONS, Tony
1999 Le jeu des espaces publics dans *Jésus de Montréal* de Denys Arcand. In: *Globe*, 2, 2, pp. 147-160.

SNYDER, Marc
1981 On the self-perpetuating nature of social stereotypes. In: Hamilton, D. (éd.), *Cognitive processes in stereotyping and intergroup behaviour*. New Jersey, Hillsdale, Erlbaum, pp. 183-212.

SUMMERS, Gene F.
1970 Introduction. In: Summers, G.F. (éd.), *Attitude Measurement*. Chicago, Rand McNally & Comagny, pp. 1-20.

STATISTIQUES DU CANADA
1873 *Recensements du Canada*. 1870-1871. Vol. I, Ottawa.
1876 *Recensements du Canada, 1665-1871*. Vol. IV, Ottawa.

STATISTIQUE CANADA
1977 *Perspective Canada II, A Compendium of Social Statistics*. Ministère des Approvisionnements et Services, Ottawa.
1992 *Dictionnaire du recensement 1991*. Ottawa: Approvisionnements et Services Canada. No. 92-301F au catalogue.
1994 *Profil des secteurs de recensement de Montréal*, Partie A et B. Ottawa: Industrie, Science et Technologie Canada 1994, Recensement de 1991, No. 95-330 au catalogue.
1999 *Dictionnaire du recensement de 1996*. Ottawa. Industrie Canada, Recensement du Canada de 1996, No. 92-351-UPF au catalogue.
1999 *Profil des secteurs de recensement de Montréal*, Vol. I, II. Ottawa, Industrie Canada, Recensement de 1996, No. 95-199 XPB au catalogue.

1999 *Profil des divisions et subdivisions de recensement du Québec*, Vol I, II, III, IV. Ottawa, Industrie Canada, 1999, Recensement du Canada de 1996, No. 95-186 XPB au catalogue.

STEWART, William A.
1972 A sociolinguistic typology for describing national multilingualism. In: Fishman, J.A. (éd.), *Readings in the sociology of language*. The Hague, Mouton, pp. 531-545.

SWEENY, Robert
1982 Esquisse de l'histoire économique du Québec anglophone. In: Caldwell, G. & E. Waddell (éds.), *Les Anglophones du Québec: de majoritaires à minoritaires*. Institut québécois de recherche sur la culture, pp. 75-92.

TABACHNIK, Barbara G. & Linda S. FIDELL
1989 *Using multivariate statistics*. New York, Harper and Row.
1996 *Using multivariate statistics*. 3e édition. New York, Harper and Row.

TAJFEL, Henri
1959 A Note on Lambert's 'Evaluational Reactions to Spoken languages'. In: *Canadian Journal of Psychology*, 13, pp. 86-92.
1970 Individuals and Groups in Social Psychology. In: *British Journal of Social and Clinical Psychology*, 18, pp. 183-190. 1972 La catégorisation sociale. In: Moscovici, S. (éd.), *Introduction à la psychologie sociale*. Paris, Larousse, pp. 272-302.
1981 *Human groups and social categories*. Cambridge, Cambridge University Press.

TAJFEL, Henri & J.C. TURNER
1979 An Integrative Theory of Intergroup Conflict. In: Austin, G. & S. Worchel (éds.), *The Social Psychology of Intergroup Relations*. Monterey CA: Brooks/Cole, pp. 33-47.
1986 The social identity theory of intergroup behaviour. In: Worchel, S. & W. G. Austin (éds.), *Psychology of intergroup relations*. Chicago, MI, Nelson-Hall, pp. 7-24.

TAPIA, Claude & Pascal ROUSSAY
1991 *Les attitudes*. Paris, Les éditions d'organisation.

TAYLOR, Charles
1996 Les sources de l'identité moderne. In: Elbaz, M.; Fortin, A. & G.Laforest (éds.), *Les frontières de l'identité*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval; Paris, l'Harmattan, pp. 347-364.
2000 Langue, identité, modernité. In: Plourde, M. (éd.), *Le français au Québec. 400 ans d'histoire et de vie*. Montréal, Fides; Les publications du Québec, pp. 352-354.

TAYLOR, Donald M.
1986 *Les réactions des anglophones face à la Charte de la langue française*. Québec, Publications du Québec.

TAYLOR, Donald; BASSILI, J. & F. ABOUD
1973 Dimensions of Ethnic Identity: An Example from Quebec. In: *Journal of Social Psychology*, 89, pp. 185-192.

TAYLOR, Donald & Rupert J. BROWN
1979 Towards a More Social Social Psychology? In: *British Journal of Social and Clinical Psychology*, 18, pp. 173-180.

TAYLOR, Donald & Howard GILES
1979 At the Crossroad of Research into Language and Ethnic Relations. In: Giles, H. & B. St. Jacques (éds.), *Language and Ethnic Relations*. Oxford, Pergamon Press, pp. 231-242.

TAYLOR, Donald & V. JAGGI
1974 Ethnocentrism and Causal Attributions in a South Indian Context. In: *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 5, pp. 162-171.

TAYLOR, Donald M. & Fathali M. MOGHADDAM
1987 *Theories of Intergroup Relations. International Social Psychological Perspectives*. New York, Praeger.

TAYLOR, Donald & Lise SIMARD
1981 *Les relations intergroupes au Québec et la loi 101: les réactions des Francophones et des Anglophones*. Québec, Office de la langue Française.

TAYLOR, Donald M.; SIMARD, Lise M. & Frances E. ABOUD
1972 Ethnic identification in Canada: A cross-cultural investigation. In: *Canadian Journal of Behavioral Sciences*, 4, pp. 13-20.

TESSIER, Jules
1996 Compte rendu de P. W. Halford, Le français des Canadiens à la veille de la conquête: témoignage du père Pierre Philippe Potier, S. J., Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1994. In: *Francophonies d'Amérique*, 6, pp. 135-137.

THIBAULT, Pierrette (éd.)
1979 *Le français parlé. Etudes sociolinguistiques*. Edmonton, Linguistic Research Inc.

THIBAULT, Pierrette & Diane VINCENT
1990 *Un corpus de français parlé*. Recherches sociolinguistiques 1. Département de linguistique et didactique des langues. Québec, Université Laval.

THOMAS, Raymond & Daniel ALAPHILIPPE
1983 *Les attitudes*. Que sais-je? No. 2091. Paris, Presses Universitaires de France.

THOMAS, William I. & Florian ZNANIECKI
1918 *The polish peasant in Europe and in America*. Boston, Badger.

THURSTONE, Louis L.
1970 Attitudes Can Be Measured. In: Summers, G. F. (éd.), *Attitude Measurement*. Chicago, Rand McNally, pp. 127-141.

TODOROV, Tzvetan
1972 Sociolinguistique. In: Ducrot, O. & T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris, Editions du Seuil, pp. 84-91.

TREMBLAY, Louise
1990 Attitudes linguistiques et perception sociale de variables phonétiques. In: *Révue québécoise de linguistique théorique et appliquée* , 9, 3, pp. 197-221.

TREMBLAY, Marc-Abélard
1983 *L'identité québécoise en péril.* Sainte-Foy, Les Éditions Saint-Yves Inc.

TRIANDIS, Harry C.
1971 *Attitude and Attitude Change.* New York, John Wiley.

TRUDEAU, Gilles
1993 Un mini baby-boom insuffissant pour assurer l'avenir du Québec francophone. In: *Cité éducative*, 8, 3, pp. 26-27.

TRUDGILL, Peter
1984 *Applied Sociolinguistics.* London, Orlando Academic Press.

TUCKER, G.R. & Wallace E. LAMBERT
1969 White and Negro Listeners' Reactions to Various American-English Dialects. In: *Social Forces*, 47, 4, june 1969, pp. 463-468.

TURNER, John C.
1987 *Rediscovering The Social Group. A Self-Categorization Theory.* Oxford, Basil Blackwell.

TURNER, John C. & Howard GILES
1981 Introduction: The Social Psychology of Intergroup Behaviour. In: Turner, J. & H. Giles (éds.), *Intergroup Behaviour.* Chicago, University of Chicago Press, pp. 1-32.

TURNER, J.C.; M. HOGG; P. OAKES; S. REICHER & M. WETHERELL
1987 *Rediscovering the social group: A self-categorisation theory.* Oxford, Basil Blackwell.

VAILLANCOURT, François
1988 *Langue et disparités de statut économique au Québec, 1970-1980.* Québec, Conseil de la langue française.

VAILLANCOURT, François
1991 *Langue et statut économique au Québec, 1980-1985.* Québec, Conseil de la langue française.

VAILLANCOURT, François & Michel LEBLANC
1993 *La propriété de l'économie du Québec en 1991 selon le groupe d'appartenance linguistique.* Québec, Office de la langue française.

VAILLANCOURT, François & Josée CARPENTIER
1989 *Le contrôle de l'économie du Québec: la place des francophones en 1987 et son évolution depuis 1961.* Québec, Office de la langue française.

VALLIÈRES, Paul
1968 *Nègres blanc d'Amérique: Autobiographie précoce d'un «terroriste» québécois.* Montréal, Editions Parti pris.

VELTMAN, Calvin
1998 Québec, Canada, and the United States: Social Reality and Language Rights. In: Ricento, Th. & B. Burnaby, *Language and Politics in the United States and Canada.* Myths and Realities. Mahwah, New Jersey, Lawrence Erlbaum Ass.

VERMES, Geneviève
1991 L'identité linguistique. Une gestion symbolique du sens, de l'état, du groupe, de l'individu? In: Lavallée, M.; Ouellet, F. & F. Larose (éds.), *Identité, culture et changement social.* Actes du troisième colloque de l'ARIC, Paris, Editions l'Harmattan, pp. 338-344.

VERRAULT, Claude
1996 Inclusion, reconnaissance et identificationdes francismes dans les dictionnaires québécois. In: Lavoie, Th. (éd.), *Français du Canada, français de France : actes du quatrième colloque international de Chicoutimi, Québec, du 21 au 24 septembre1994* . Tübingen, Max Niemeyer Verlag, pp. 199-208.

VESSEREAU, André
1992 *La statistique.* Que sais-je? No. 281. 18[e] édition. Paris, Presses Universitaires de France.

VEZINA, Robert
2000 Les gallicismes des langues autochtones. In: Plourde, M. (éd.), *Le français au Québec. 400 ans d'histoire et de vie.* Montréal, Fides; Les publications du Québec, p. 18.

VIGNAUX, Georges
1994 Le discours et l'espace: schémas cognitifs, cartographies mentales et représentations de parcours urbains. In: Barbieris, J.-M. (éd.), *La Ville: Arts de Faire, Manières de Dire.* Montpellier, Université Paul-Valéry: langue et praxis, pp. 23-44.

VILLE DE MONTREAL
1993 *Montréal en chiffres. Vivre Montréal.* Service des affaires institutionnelles. 1994 *Annuaire statistique des arrondissements municipaux de la Ville de Montréal. Recensement de 1991, profils A et B.* Ville de Montréal, service des affaires institutionnelle, module de la recherche et des relations gouvernementales. 1994a *Profils socio-économiques de la ville de Montréal et de ses arrondissements*, mars 1994.

VINCENT, Diane
1983 *Les ponctuants de la langue.* Thèse de doctorat, Université de Montréal.
1986 Norme, langage expressif et sacre en français montréalais «C'est pas beau mais ça défoule». In: *Langue et Société*, pp. 73-90.

VOISINE, Nive
2000 Une langue qui résiste. In: Plourde, M. (éd.), *Le français au Québec. 400 ans d'histoire et de vie.* Montréal, Fides; Les Publications du Québec, pp. 93-97.

VON RAFFLER-ENGEL, Walburga; ELLIOTT, Joan Curl & Martha STEWARD
1979 White Reaction to the Black Handshake Under Three Experimental Conditions. In: Giles, H. & B. St. Jacques (éds.), *Language and Ethnic Relations.* Oxford, Pergamon Press, pp. 197-214.

WALLOCK, Leonard
1993 La métaphore des «deux villes»: gentrification et déracinement à New York aujourd'hui. In: Blanc, M. & S. Le Bars, (éds.), *Les minorités dans la cité. Perspectives comparatives*. Paris, L'Harmattan, pp. 105-118.

WALSTER, E.; WALSTER, G.W. & E. BERSCHEID
1978 *Equity, Theory and Research*. Boston, Allyn and Bacon.

WARREN, Jane
1992 *A study of variation, based on the use and nonuse of que in Montreal french*. Thèse de doctorat, Oxford, St. Hugh's College.

WEINREICH, Uriel
1968 [1953], *Languages in Contact*. Mouton, Paris.

WEINREICH, U.; LABOV, W. & M. HERZOG
1968 Empirical foundations for a theory of language change. In: Lehmann, W.P. & Y. Malkiel (éds.), *Directions for historical linguistics*. Austin: University of Texas Press.

WIJNANDS, Paul
2001 *Dictionnaire des identités culturelles de la francophonie*, R.E.L.I.E.F., Maison de la Francité. http.//www.synec-doc.be/francite/lexid/index.html, consulté le 28 février 2001.

WILLIAMS, Frederick
1973 Some Research Notes on Dialect Attitudes and Stereotypes. In: Shuy, R. & R. W. Fasold (éds.) *Language Attitudes: Current Trends and Prospects*. Washington D.C., Georgetown University Press, pp. 113-128.

WOODMANSEE, John J.
1970 The Pupil Response as a Measure of Social Attitudes. In: Summers, G. F. (éd.) *Attitude Measurement*. Chicago, Rand McNally, pp. 514-533.

WOODS, Anthony; FLETCHER, Paul & Arthur HUGHES
1986 *Statistics in Language Studies*. Cambridge, Cambridge University Press.

WORTH, Leila T.; ALLISON, Scott T. & David M. MESSICK
1987 Impact of a Group Decision on Perception of One's Own and Others' Attitudes. In: *Journal of Personality and Social Psychology*, 53, 4, pp. 673-682.

YACOUB, Joseph
1994 Genèse et évolution d'un concept. In: *Confluences*, 4, pp. 13-25.

YZERBYT, Vincent & Georges SCHADRON
1994 Stéréotypes et jugement social. In: Bourhis, R. & J.-P. Leyens (éds.), *stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*. Liège, Mardaga, chapitre 6, pp. 127-160.
1996 *Connaître et juger autrui. Une introduction à la cognition sociale*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.

ZARETSKY, Eli
1984 Introduction. In: Thomas, W. I. & F. Znaniecki, *The polish peasant in Europe and in America*, [1918] (edited and abridged by Eli Zaretsky), Urbana, University of Illinois Press.

Signet

Liste de noms de variables et leurs contenus

Lm1a	Première langue maternelle anglaise
Lm1f	Première langue maternelle française
Lu1a	Première langue d'usage anglaise
Lu1f	Première langue d'usage française
Sexe	Sexe
Age	Groupe d'âge
Reldicho	Etre catholique
Etudes	Niveau de scolarité
Revenu	Niveau du revenu annuel du ménage
Domprof	Domaine professionnel
Nat1can	Première nationalité canadienne
Nat1qué	Première nationalité québécoise
Naisscan	Lieu de naissance au Canada hors Québec
Naissqué	Lieu de naissance au Québec
Secan	Séjour au Canada hors Québec
Sequé	Séjour au Québec
Seailleu	Séjour ailleurs qu'au Canada
Minfph	Appartenance à une minorité francophone
Minaph	Appartenance à une minorité anglophone
Minling	Appartenance à une minorité géographique ou linguistique autre
Minaut	Appartenance à une minorité autre que géographique ou linguistique
Idnoamer	Identification en tant que «Nord-américain»
Ideurop	Identification en tant que «Européen»
Idimmi	Identification en tant que «Immigrant»
Idcanad	Identification en tant que «Canadien»
Idqué	Identification en tant que «Québécois» et «Québécois de souche» et l'importance de s'identifier au Québec et de parler français pour être québécois
Idraci	L'importance d'avoir des ancêtres québécois, d'être né au Québec, d'être de culture québécoise, d'être catholique, de parler français québécois pour être québécois
Idrésid	L'importance de vivre au Québec pour être québécois
Idmont	Identification en tant que «Montréalais»
Idangl	Identification avec «Anglais», «Canadien-anglais» et/ou «Anglophone»
Idfranç	Identification avec «Français», «Canadien-français» et/ou «Francophone»
Coautre	Fréquence du contact avec d'autres groupes linguistiques
Cocoamis	Contact avec d'autres groupes linguistiques à travers les amis ou le conjoint
Cole	Connaissance des langues étrangères
Bilingua	Etre bilingue (deux langues maternelles ou langues d'usage)

Signet

Liste de noms de variables et leur contenu

Fquésol	Evaluation du français parlé au Québec: traits de solidarité
Fquésta	Evaluation du français parlé au Québec: traits de statut
Angltot	Evaluation de l'anglais : tous les traits
FFsol	Evaluation du français de France : traits de solidarité
FFsta	Evaluation du français de France : traits de statut
Norme	Degré de surveillance linguistique
Normélè	Perception d'une faible maîtrise linguistique des élèves francophones à Montréal
FFphdiff	Perception d'une différence entre Français de France et Francophones du Québec
FFmaît	Perception d'une meilleure maîtrise linguistique des Français de France
SLEdiff	Perception d'un accès différentiel aux postes haut placés en faveur des Anglophones
SLEétudes	Perception d'un accès différentiel aux études en faveur des Anglophones
SLEangl	Perception d'une valeur instrumentale de l'anglais
SLEfranç	Perception d'une valeur instrumentale du français
Perquart	L'association linguistico-économique par quartiers
Perqu45	Association linguistico-économique par quartiers : version forte
Anglpres	La perception de la présence des Anglophones à Montréal (en pourcentage)
Franpres	La perception de la présence des Francophones à Montréal (en pourcentage)
Ninipres	La perception de la présence des Allophones à Montréal (en pourcentage)
Aph	Nombre de quartiers perçus comme majoritairement anglophones
Fph	Nombre de quartiers perçus comme majoritairement francophones
Niniph	Nombre de quartiers perçus comme majoritairement ni anglophones ni francophones
SLmont	Perception que Montréal se divise en deux parties : une anglophone, une francophone
SLdiff	Perception que les Anglophones et les Francophones diffèrent beaucoup et ne se mélangent pas facilement

Université de Montréal

Perceptions linguistiques à Montréal

Tome 2 de 2

par

Elke Laur

Département d'anthropologie

Faculté des arts et sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Philosophiæ Doctor (Ph.D.)
en anthropologie



mai 2001

© Elke Laur, 2001

Annexes

Annexe 1 351

Annexe 2 355

Annexe 3 359

Annexe 4 361

Annexe 5 363

Annexe 6 366

Annexe 7 421

Annexe 8 439

Annexe 9 599

Annexe 1

Tableau A1.1. Langues maternelles et langues parlées à la maison au Canada, au Québec et à Montréal (RMR) 352

Tableau A1.2. Connaissance des langues officielles au Canada, au Québec et à Montréal (RMR) 352

Tableau A1.3. La langue maternelle et la langue utilisée à la maison au Canada sans le Québec 352

Tableau A1.4. La langue maternelle et la langue utilisée à la maison au Québec sans Montréal 353

Tableau A1.5. Les langues maternelles en RMR, sur l'île de Montréal et à la ville de Montréal 353

Tableau A1.6. Les langues d'usage en RMR, sur l'île de Montréal et à la ville de Montréal 353

Tableau A1.7. La connaissance des langues officielles en RMR, sur l'île de Montréal et à la ville de Montréal 353

Tableau A.1.8. La connaissance des langues non-officielles en RMR, sur l'île de Montréal et à la ville de Montréal 354

Tableau A1.9. La première langue officielle parlée en RMR, sur l'île de Montréal et à la ville de Montréal 354

Tableau A1.1.
Langues maternelles et langues parlées à la maison au Canada, au Québec et à Montréal (RMR)

	Canada		Québec		Montréal RMR	
	Langue maternelle	Langue parlée à la maison	Langue maternelle	Langue parlée à la maison	Langue maternelle	Langue parlée à la maison
Population totale*	28 528 125		7 045 085		3 326 510	
Réponses uniques	28 125 560	27 946 650	6 944 160	6 892 900	3 212 335	3 166 990
Anglais	16 890 615	19 031 335	586 435	710 970	426 600	555 750
Français	6 636 660	6 359 505	5 700 150	5 770 920	2 204 285	2 250 020
Langues non-officielles	4 598 290	2 556 830	657 580	411 010	581 450	361 210
Réponses multiples	402 560	580 460	100 920	152 185	75 310	120 660

Sources: Statistique Canada (1999, catalogue 95-199 XPB et 95-186 XPB), recensement de 1996
* Les totaux «n'ont pas fait l'objet d'un arrondissement aléatoire». Statistique Canada, 1999 (95-199 XPB) :1211.

Tableau A1.2.
Connaissance des langues officielles au Canada, au Québec et à Montréal (RMR)

	Canada	Québec	Montréal RMR
Population totale	28 528 125	7 045 085	3 326 510
Anglais seulement	19 134 245	358 505	280 205
Français seulement	4 079 085	3 951 710	1 309 150
Anglais et Français	4 841 320	2 660 590	1 634 785
Ni l'anglais ni le français	473 475	74 275	63 500

Sources: Statistique Canada (1999, catalogue 95-199 XPB et 95-186 XPB), recensement de 1996

Tableau A1.3.
La langue maternelle et la langue utilisée à la maison au Canada sans le Québec

	Canada sans le Québec Langue maternelle	Canada sans le Québec Langue d'usage à la maison
Anglais	16 304 180	18 320 365
Français	936 510	588 585
Langues non-officielles	3 940 710	2 145 820
Réponses multiples	301 640	428 275

Sources: Statistique Canada (1999, 95-186 XPB), recensement de 1996

Tableau A1.4.
La langue maternelle et la langue utilisée à la maison au Québec sans Montréal

	Québec sans RMR Langue maternelle	Québec sans RMR Langue d'usage à la maison
Anglais	159 835	155 220
Français	3 495 865	3 520 900
Langues non-officielles	76 130	49 800
Réponses multiples	25 610	31 525

Sources: Statistique Canada (1999, catalogue 95-199 XPB et 95-186 XPB), recensement de 1996

Tableau A1.5.
Les langues maternelles en RMR, île de Montréal et ville de Montréal

	Anglais		Français		Langues non-officielles		Réponses multiples	
	N	P	N	P	N	P	N	P
RMR	426600	12,82%	2204290	66,26%	581445	17,47%	75310	2,26%
île	314520	17,71%	914305	51,48%	467960	26,35%	52725	2,96%
ville	109190	10,74%	580650	57,13%	279015	27,45%	29930	2,94%

Sources: Statistique Canada (1999, catalogue 95-199 XPB et 95-186 XPB), recensement de 1996

Tableau A1.6.
Les langues d'usage en RMR, île de Montréal et ville de Montréal

	Anglais		Français		Langues non-officielles		Réponses multiples	
	N	P	N	P	N	P	N	P
RMR	555755	16,71%	2250020	67,64%	361210	10,86%	120660	3,63%
île	421375	23,73%	942050	53,05%	298800	16,82%	87285	4,92%
ville	153045	15,06%	606060	59,63%	189585	18,65%	50090	4,93%

Sources: Statistique Canada (1999, catalogue 95-199 XPB et 95-186 XPB), recensement de 1996

Tableau A1.7.
La connaissance des langues officielles en RMR, île de Montréal et ville de Montréal

	Anglais seulement		Français seulement		Anglais et français		Ni l'un ni l'autre	
	N	P	N	P	N	P	N	P
RMR	280205	8,42%	1309150	39,35%	1634785	49,14%	63500	1,90%
île	223690	12,59%	541800	30,51%	930280	52,38%	53740	3,02%
ville	101280	9,96%	369355	36,34%	492275	48,43%	35870	3,53%

Sources: Statistique Canada (1999, catalogue 95-199 XPB et 95-186 XPB), recensement de 1996

Tableau A1.8.
La connaissance des langues non-officielles en RMR, île de Montréal et ville de Montréal

	Italien		Espagnol		Arabe		Créoles	
	N	P	N	P	N	P	N	P
RMR	182180	5,47%	143155	4,30%	85065	2,56%	57090	1,72%
île	148640	8,37%	107455	6,05%	67585	3,80%	46110	2,59%
ville	78100	7,68%	71765	7,06%	32940	3,24%	30275	2,97%
	Grec		Chinois		Allemand			
	N	P	N	P	N	P		
RMR	51070	1,53%	43835	1,31%	36630	1,10%		
île	32135	1,80%	33810	1,90%	26220	1,47%		
ville	19480	1,91%	20365	2,00%	13235	1,30%		

Sources: Statistique Canada (1999, catalogue 95-199 XPB et 95-186 XPB), recensement de 1996

Tableau A1.9.
La première langue officielle parléeen RMR, île de Montréal et ville de Montréal

	Anglais		Français		Anglais et Français		Ni l'anglais ni le français	
	N	P	N	P	N	P	N	P
RMR	660180	19,85%	2416275	72,63%	149840	4,50%	61345	1,84%
île	502430	28,29%	1078350	60,72%	116765	6,57%	51975	2,92%
ville	207185	20,38%	689700	67,86%	67215	6,61%	34680	3,41%

Sources: Statistique Canada (1999, catalogue 95-199 XPB et 95-186 XPB), recensement de 1996

Annexe 2

Tableau A2.1. Les études avec échelles sémantiques : caractéristiques des juges et des voix 356

Tableau A2.2. Les adjectifs utilisés : quatre études en comparaison 358

Tableau A2.1.

Les études avec échelles sémantiques : caractéristiques des juges et des voix

<table>
<tr><th></th><th colspan="2">« juges »</th><th colspan="2">« voix »</th></tr>
<tr><th></th><th>Anglophones</th><th>Francophones</th><th>Anglophones</th><th>Francophones</th></tr>
<tr><td rowspan="10">Lambert et al. 1960</td><td>Fém., masc.</td><td>Masc.</td><td colspan="2">Masc.</td></tr>
<tr><td>N=64</td><td>N=66</td><td colspan="2">N= 7</td></tr>
<tr><td>Etudiants de McGill</td><td>Et. d'un collège français</td><td colspan="2"></td></tr>
<tr><td>18, 8 âge moy.</td><td>18, 2 âge moy.</td><td colspan="2" rowspan="6">Trois bilingues :
1)Bla angl, can-fr.,
2) Con angl., can-fr.,
3) Leo angl., can-fr. « in the bush »
Un locuteur francophone avec accent parisien : Tri</td></tr>
<tr><td>32 juifs, ?</td><td>Tous catholiques</td></tr>
<tr><td>9 autre langue mat., nés en Europe</td><td>Tous nés au Canada, langue d'usage français</td></tr>
<tr><td colspan="2">Echelle à six points (very little-very much)</td></tr>
<tr><td colspan="2">Présenté par deux auteurs connus par les juges
Présenté par un prêtre (du collège) et un auteur (accent en français)</td></tr>
<tr><td rowspan="8">Preston 1963</td><td>Fém., masc.</td><td>Fém., masc.</td><td colspan="2">Fém., masc.</td></tr>
<tr><td>N= 80</td><td>N= 92</td><td colspan="2" rowspan="2">8 bilingues : tous parlent un anglais montr. de la classe moy., 4 parlent un can-fr. de la classe moy. et 4 avec un accent parisien. Les sexes sont équilibrés.</td></tr>
<tr><td>Etudiants d'un collège</td><td>Etudiants d'un collège</td></tr>
<tr><td>18, 9 âge moy. Masc.</td><td>17, 1 âge moy. Masc.</td></tr>
<tr><td>17, 5 âge moy. Fém.</td><td>17, 6 âge moy. Fém.</td><td colspan="2">Lecture : prose philosophique</td></tr>
<tr><td colspan="2">Tous catholiques</td><td colspan="2" rowspan="3"></td></tr>
<tr><td colspan="2">Echelle à six points (very little-very much)</td></tr>
<tr><td colspan="2">Présenté par deux expérimentateurs masc. en chaque langue</td></tr>
</table>

Tableau A2.1. (suite)
Les études avec échelles sémantiques : caractéristiques des juges et des voix

	« juges »		« voix »	
	Anglophones	**Francophones**	**Anglophones**	**Francophones**
Lambert, Frankel & Tucker 1966	Fém.		2 groupes d'âge : 1) 9-18 ans, fém. 2) adultes, fém. et masc. Tous un anglais et français « cultivé »	
	N=375			
	Divisés en bilingues (score 7-12) et en monolingues (score 1-6)		Tous introduits en tant que Canadiens.	
	Divisés en école privée et école publique			
	4 groupes d'âge (école publ.) : 10, 12, 14, 16 ans moy. ; 3 groupes d'âge (école publ.) : 12-14, 15-17, 17-18.			
	Echelle à cinq points			
Genesee & Holobow 1989	masc.	31 masc., 30 fém.	Anglais canadien	Français québécois Français européen
	N=50	N=61		
		Environ 16 ans	5 trilingues, masc. , lisant un texte sur l'hyopthermie.	
	Ecole privée	In a middle class suburb	Variété classe moyenne	
	Première langue des étudiants et leurs parents : anglais	Première langue des étudiants et leur parents : français		
	Français langue seconde depuis l'école primaire	Anglais langue seconde depuis grade 4		
	Une ligne droite de neuf cm			

Tableau A2.2. Les adjectifs utilisés : quatres études en comparaison

Lambert *et al.* 1960	Preston 1963	Lambert, Frankel & Tucker 1966	Genesse & Holobow 1989
Taille (height)	✓	Grand (tall)	Grand (tall)
Attrait physique (good looks)	✓	✓	
Apte à diriger (leadership)	✓		Possesses the qualities of a leader/ a toutes les qualités d'un leader
Sens de l'humour (sense of humor)	✓		✓
Intelligence (intelligence)	✓	✓	✓
Pieux (religiousness)	✓	✓	Religieux (religious)
Confiance en soi (self-confidence)	✓	✓	
Digne de confiance (dependable)	✓	(trustworthy)	✓ (fiable)
Jovialité (entertainingness)	✓	Amusant	
Bonté (kindness)	✓	Bon coeur (kind)	✓ (gentil)
Ambition (ambition)	✓		✓
Sociabilité (sociability)	✓		
Caractère (character)	✓		
Est-ce qu'il est sympathique ? (general likeability)	Aimable (likeability)	✓	✓
	Affectueux (affectionateness)	Tendre (gentle)	
	Courageux (courageousness)		
	Consciencieux (conscientiousness)		
	Sincère (sincerity)		
		Sage	
		Intéressant	
		Prêt à aider les autres	
		Bon catractère	
		Amusant	
		Gentil	
			Instruit (educated)
			Flamboyant (colourful)
			Chaleureux (warm)
			Dur (tough)
✓ = adjectif adopté tel quel	Case vide = adjectif non-adopté	Précision : adjectif modifié	Ajout : adjectif ajouté

par rapport aux adjectifs utilisés par Lambert *et al* .(1960)

Annexe 3

Tableau A3.1. Aperçu des étiquettes identitaires selon quatre sources 360

Tableau A3.1. Aperçu des étiquettes identitaires selon quatre sources

Rabotin (1975) étude du vocabulaire politique et socio-ethnique à Montréal de 1839 à 1842	**Laur (1994)** Analyse du discours métalinguistique du corpus Montréal 84	**GRAM (1998)** Recherche sur l'américanité des Québécois	**Paul Wijnands (extraits en 2001)** Dictionnaire des identités cult. de la Francophonie
Canadien	Canadien	Canadien	Canadien
Canadien français	Canadien français	Canadien français	Canadien français
			Canayen
			Canado-Québécois
Français canadien			Français canadien
French canadian			
			Franco
Franco-canadien			Franco-canadien
Franco-américain			Franco-américain
Français du Canada			
Français	Français		Français
	Francophone		Francophone
			Frog
			French Pea Soup
			Français d'Amérique
			Canadian
Bas-canadien			Bas-canadien
Anti-breton			
Anglais	Anglais		Anglais
Breton			
Britannique			
British			
			British-Americain
Canadien anglais		Canadien anglais	Canadien-anglais
Canadien breton			
Canadien britannique			Canadien britannique
	Anglophone		
			Canado-Américain
Anglais canadien			
			Anglo
Anglo-canadien			Anglo-canadien
Anglo-saxon			
Anglo-américain			Anglo-américain
Haut-canadien			
Anti-canadien			
	Québécois	Québécois	Québécois
			Quebecer
			Québéco-Américain
			Québécois anglophone
			English-Quebeker
			Franco-québécois
			French Quebecer
			Néo-Québécois
			Néo-Francophone
			Néo-Canadien
			Néo-Anglophone
			New Canadian
			New Quebecer

Annexe 4

Tableau A4.1. Aperçu de quelques études sur l'évaluation du français parlé au Québec 362

Tableau A4.1.
Aperçu de quelques études sur l'évaluation du français parlé au Québec

étude	méthodologie	sujets	variantes
Preston (1963)	Evaluation indirecte	80 Anglophones et 92 Francophones d'environ 18 ans à Montréal	3 locuteurs de «français canadien», un locuteur de «français parisien»
Brown (1969)	Evaluation indirecte	Des adolescents masculins de trois régions montréalaises	62 Franco-canadiens et 9 Français d'âge et de sexe différent sont enregistrés
Laberge & Chiasson-Lavoie (1971)	Evaluation indirecte	176 Montréalais francophones de 10^{e}, 11^{e} et 12^{e} année du secondaire	12 phrases sont enregistrées et évaluées en termes de «bon français» ou de «français correct». Attribution d'une occupation ou d'un quartier à une voix entendue
D'Anglejan & Tucker (1973)	Evaluation indirecte	243 écoliers, enseignants et travailleurs	8 Canadiens-français stratifiés selon la classe sociale et 4 Français
Govaert-Gauthier (1979)	Evaluation indirecte	11 hommes et 17 femmes (pompiers, groupes communautaires)	2 locuteurs sont enregistrés en deux niveaux du français québécois («soigné» et «populaire»)
Méar-Crine & Leclerc (1979)	Evaluation indirecte	Garçons de 17-18 ans d'origine canadienne-française de trois écoles montréalaises	9 locuteurs masculins sont enregistrés en «français académique» et du «franco-québécois» et évalués sur 31 traits
Tremblay (1990)	Evaluation directe (questionnaire)	57 locuteurs du français québécois habitant Salaberry-de Valleyfield (trois groupes d'âge, hommes et femmes et plusieurs niveaux d'insertion au marché linguistique	Plusieurs énoncés sur la qualité du «français parlé en France» et «le français québécois»

Annexe 5

Tableau A.5.1. Les quartiers et les villes selon les catégories de sélection 364

Tableau A5.2. Comparaison des adjectifs employés pour l'évaluation des langues 365

Tableau A5.3. Comparaison des adjectifs employés pour l'évaluation des qualités personnelles 365

Tableau A5.1.: Les quartiers et les villes selon les catégories de sélection

langues	niveau socio-économique	ville ou quartier choisi	alternatives
anglais	**9**	**Westmount, Beaconsfield**	Pointe-Claire, Beaconsfield, Senneville
anglais	6		St. Anne de Bellevue
anglais	4		Dorval
anglais	**2**	**Lachine**	-
autre/anglais	**9**	**Ville Mont-Royal**	Hampstead, Montréal-Ouest, Dollard-des-Ormeaux, Kirkland, Baie d'Urfé
autre/anglais	6		Côte St. Luc
autre/anglais	5		Pierrefonds
autre/anglais	4		St.Laurent
autre/anglais	**3**	**Côte-des-Neiges**	Centre-Ville, NDG
français	**5**	**Anjou**	St. Pierre
français	4		Montréal-Est
français	2		Rosemont
français	**1**	**Hochelaga**	Mercier
autre/français	**6**	**Outremont**	-
autre/français	4		Pointe aux Trembles, Rivière des prairies
autre/français	3		Plateau Mt-Royal, Centre-Sud
autre/français	**1**	**Montréal-Nord**	-
autre	**4**	**St.Léonard**	-
autre	2		Cartierville
autre	1		Parc Extension
autre/français/ anglais	**4**	**LaSalle**	
français/anglais	**2**	**Verdun**	

Légende: anglais = quartier où l'indice de localisation de l'anglais (langue maternelle unique) est > 1,0
français = quartier où l'indice de localisation du français (langue maternelle unique) est > 1,0
autre = quartier où l'indice de localisation d'autres langues (langues maternelles uniques) est > 1,0
1-9 = catégorie socio-économique issue du croisement entre 1) la moyenne du revenu du ménage et 2) de la valeur modale du degré de scolarité dans chaque quartier ou ville. 9 représente la catégorie la plus élevée.

(Le quotient de localisation se calcule comme suit: q = (Lij/Li) / (Pj/P), où P = population cible, Pj = population totale du secteur j, Li = population totale du groupe linguistique i, Lij = population du groupe linguistique i dans le secteur j. La population cible (P) est ici la région métropolitaine de recensement.)

Remarque: Le choix s'est fait selon la catégorie socio-économique la plus et la moins élevée pour chaque catégorie de langue (à l'exception de la catégorie «autre», car 'Parc Extension' est trop petit pour être visualisé sur la carte géographique). Les villes et quartiers choisis sont en caractères gras.

Tableau A5.2.: Comparaison des adjectifs employés pour l'évaluation des langues (questions 26, 27 et 28)

catégories	adjectifs	Etudes antérieures de différences sémantiques: Lambert *et al.* (1960)	Gardner & Lambert (1972)	d'Anglejan & Tucker (1973)	Taylor & Jaggi (1974)	Méar-Crine & Leclerc (1976)	Kalin & Rayko (1980)	Genesse & Holobow (1989)	Analyse du corpus *Montréal 84*
«de statut»	distingué					✓			
	dynamique								
	éduqué			✓		✓		✓	
«de solidarité»	chaleureux							✓	
	sympathique	✓	✓	✓	✓	✓		✓	
échelle esthétique	beau								✓
	mélodieux								✓
échelle normative	nuancé								✓
	précis								✓

Tableau A5.3.: Comparaison des adjectifs employés pour l'évaluation des qualités personnelles (question 20)

catégories d'adjectifs	adjectifs	Etudes antérieures de différences sémantiques: Lambert *et al.* (1960)	Gardner & Lambert (1972)	d'Anglejan & Tucker (1973)	Taylor & Jaggi (1974)	Méar-Crine & Leclerc (1976)	Kalin & Rayko (1980)	Genesse & Holobow (1989)	Analyse du corpus *Montréal 84*
«de statut»	apte à diriger	✓	✓					✓	
	débrouillard					✓			
	distingué					✓			
	dynamique								
	éduqué			✓		✓		✓	
	intelligent	✓	✓	✓		✓		✓	
	ponctuel								
«de solidarité»	bon	✓*	✓*		✓*			✓	
	chaleureux							✓	
	ouvert								
	sociable	✓	✓		✓	✓			
	sympathique	✓	✓	✓		✓		✓	
autre	honnête		✓		✓	✓	✓		
	ponctuel								
	propre								
	religieux	✓°			✓			✓	

* Les adjectifs 'bonté/kindness' (Lambert *et al.* 1960, Gardner & Lambert 1972) et 'gentil' (*vs* 'méchant')/'kind' (Méar-Crine & Leclerc 1976, Genesee & Holobow 1989) sont employés.

° Dans l'étude de Lambert et al. (1960), c'est 'pieux' qui a été utilisé au lieu de 'religieux'.

Annexe 6

6.1. Le questionnaire français 367

6.2. Le questionnaire anglais 380

6.3. Le dendrogramme de l'analyse hiérarchique en grappes 393

6.4. Le plan d'échantillonnage 395

6.5. Le modèle de pâtés de maison 396

6.6. Les pâtés de maison échantillonnés 397

6.7. Le carnet de bord 398

6.8. La grille du pâté 399

6.9. La grille du logement 400

6.10. La pondération 401

6.11. La grille des poids de sélection 405

6.12. La description des réponses 406

Annexe 6.1.

Le questionnaire

version française

12 pages

Madame,
Monsieur

Ce questionnaire fait partie d'une recherche menée à Université de Montréal sur les habitudes de vie et de communication des Montréalais. Nous voulons recueillir vos opinions et vos préférences concernant Montréal, la vie qu'on y mène et les langues qu'on y parle.

Ce questionnaire est **anonyme** et **confidentiel**: il ne vous est demandé nulle part de vous identifier. Vos réponses serviront à la compilation de statistiques générales.

Ce questionnaire s'adresse à vous **personnellement**, vous avez été choisi au hasard. Nous vous prions donc de le remplir vous-même.

Nous vous remercions de retourner le questionnaire complété dans l'enveloppe affranchie jointe **le plus tôt possible**.

Le succès de cette recherche dépend de **votre collaboration**.
Nous vous en remercions chaleureusement à l'avance!

Si vous désirez obtenir plus d'information sur ce questionnaire, téléphonez au 343-7518.

E. Laur
Responsable de la recherche

Pour répondre aux questions, encerclez le chiffre correspondant à votre réponse ou inscrivez l'information demandée sur la ou les lignes prévues.

SECTION 1 *Vos habitudes linguistiques*

1. Quelle est votre **langue maternelle**
(la première langue que vous avez apprise et que vous comprenez encore aujourd'hui)?

1. _____ s'il y a lieu: **2.** _____

2. Quelle **langue parlez-vous** habituellement **à la maison**?

1. _____ s'il y a lieu: **2.** _____

3. Avez-vous des **ami(e)s proches** qui ont **une autre langue maternelle** que la vôtre?

non ☐ ⇨ Passez à la question suivante.

oui ☐ ⇨ **Combien?**_____ Quelles sont leurs langues maternelles?
(les trois ami(e)s les plus proches)

1. _____
2. _____
3. _____

4. Avez-vous des **ami(e)s proches** qui viennent d'un **autre pays** que vous?

non ☐ ⇨ Passez à la question suivante.

oui ☐ ⇨ **Combien?**_____ De quels pays viennent-ils (elles)?
(les trois ami(e)s les plus proches)

1. _____
2. _____
3. _____

5. Est-ce que vous connaissez d'**autres langues** que votre langue maternelle?

non ☐ ⇨ Passez à la question suivante.

oui ☐ ⇨ Pour chacune des autres langues que vous connaissez, dites quelle est cette langue et si vous la connaissez très peu, peu, moyennement, bien ou très bien.

1 = très peu	2 = peu	3 = moyennement	4 = bien	5 = très bien

	très peu	peu	moyennement	bien	très bien
• Laquelle? (précisez) _____	1	2	3	4	5
• Laquelle? (précisez) _____	1	2	3	4	5
• Laquelle? (précisez) _____	1	2	3	4	5
• Laquelle? (précisez) _____	1	2	3	4	5

6. Est-ce qu'il vous arrive jamais, rarement, parfois, souvent ou très souvent d'avoir des **contacts** avec des personnes dont la langue principale est **le français...**

1 = jamais	2 = rarement	3 = parfois	4 = souvent	5 = très souvent
	jamais	**rarement**	**parfois**	**souvent**	**très souvent**
• **...au travail ou aux études**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**
• **...dans votre voisinage**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**
• **...dans votre vie sociale**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**
• **...à la maison**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**

7. Est-ce qu'il vous arrive d'avoir des **contacts** avec des personnes dont la langue principale est **l'anglais...**

1 = jamais	2 = rarement	3 = parfois	4 = souvent	5 = très souvent
	jamais	**rarement**	**parfois**	**souvent**	**très souvent**
• **...au travail ou aux études**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**
• **...dans votre voisinage**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**
• **...dans votre vie sociale**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**
• **...à la maison**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**

8. Est-ce qu'il vous arrive d'avoir des **contacts** avec des personnes dont la langue principale n'est **ni le français ni l'anglais...**

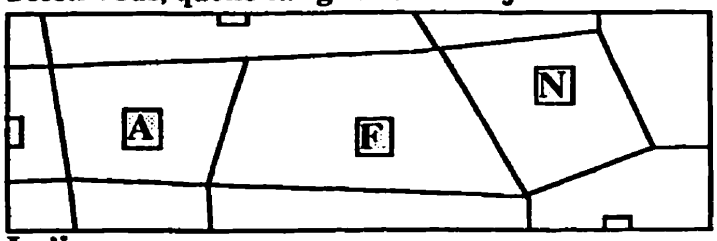
1 = jamais	2 = rarement	3 = parfois	4 = souvent	5 = très souvent
	jamais	**rarement**	**parfois**	**souvent**	**très souvent**
• **...au travail ou aux études**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**
• **...dans votre voisinage**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**
• **...dans votre vie sociale**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**
• **...à la maison**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**

9. Est-ce qu'il vous arrive d'avoir des **contacts** avec des **Français de France...**

1 = jamais	2 = rarement	3 = parfois	4 = souvent	5 = très souvent
	jamais	**rarement**	**parfois**	**souvent**	**très souvent**
• **...au travail ou aux études**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**
• **...dans votre voisinage**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**
• **...dans votre vie sociale**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**
• **...à la maison**	**1**	**2**	**3**	**4**	**5**

SECTION 2 *Vos impressions sur Montréal*

10. La carte géographique suivante représente l'île de Montréal.
Selon vous, quelle **langue** serait **majoritaire** dans les différents quartiers et villes?



Indiquez un

'A' pour «majoritairement anglais»

'F' pour «majoritairement français»

'N' pour «ni l'un ni l'autre n'est majoritaire»

11. Selon vous, à Montréal, quelle est la proportion
de personnes de **langue maternelle** ..... **française** ____%

..... **anglaise** ____%

et quelle est la proportion de personnes
dont la langue maternelle n'est ni le français ni l'anglais? ..... **autre** ____%

12. Et quel pourcentage des Montréalais, pensez-vous,
sont des **Français de France?** ..... ____%

13. Pouvez-vous encercler sur la carte la partie de l'île qui, pour vous, représente le mieux **ce que vous entendez par 'Montréal'.**

14. Quel est votre **lieu de naissance?** ..... **pays** _____

...ville ou région _____

15. Pendant **combien d'années** en tout avez-vous vécu sur l'île de Montréal? ..... _____

16. Dans quel **quartier** habitez-vous présentement sur l'île de Montréal? ..... _____

17. Dans quels **autres quartiers ou villes** sur l'île de Montréal avez-vous déjà vécu au moins un an? ..... **1** _____

Indiquez les quatre derniers en commençant par le plus récent.

2 _____

3 _____

4 _____

18. Avez-vous déjà résidé à **l'extérieur** de l'île de Montréal?

non ☐ ⇨ Passez à la question suivante.

oui ☐ ⇨ **Dans quel pays et dans quelle ville ou région votre séjour a eu lieu et pendant combien d'années?**
Indiquez les quatre séjours les plus longs.

	Pays	Ville ou région	Nombre d'années
1			
2			
3			
4			

19. Quelle estimation faites-vous du **degré de richesse** de chaque ville et quartier suivant?

1 = très pauvre 2 = plutôt pauvre 3 = ni riche ni pauvre 4 = plutôt riche 5 = très riche

	très pauvre	plutôt pauvre	ni riche ni pauvre	plutôt riche	très riche
• **Côte-des-Neiges**	1	2	3	4	5
• **Verdun**	1	2	3	4	5
• **Westmount**	1	2	3	4	5
• **LaSalle**	1	2	3	4	5
• **Outremont**	1	2	3	4	5
• **Hochelaga**	1	2	3	4	5
• **Ville Mont-Royal**.....	1	2	3	4	5
• **Montréal-Nord**	1	2	3	4	5
• **St. Léonard**	1	2	3	4	5
• **Anjou**	1	2	3	4	5
• **Lachine**	1	2	3	4	5
• **Beaconsfield**	1	2	3	4	5

SECTION 3 — *Vos préférences*

20. Pour chacun des adjectifs suivants, indiquez à quel degré vous les appréciez en tant que **qualité personnelle:**

1 = pas du tout 2 = peu 3 = moyennement 4 = assez 5 = beaucoup

	pas du tout	peu	moyennement	assez	beaucoup
• dynamique	1	2	3	4	5
• propre	1	2	3	4	5
• apte à diriger	1	2	3	4	5
• sympathique	1	2	3	4	5
• éduqué	1	2	3	4	5
• bon	1	2	3	4	5
• intelligent	1	2	3	4	5
• distingué	1	2	3	4	5
• sociable	1	2	3	4	5
• ponctuel	1	2	3	4	5
• religieux	1	2	3	4	5
• ouvert	1	2	3	4	5
• chaleureux	1	2	3	4	5
• débrouillard	1	2	3	4	5
• honnête	1	2	3	4	5

21. **Est-ce qu'il vous arrive de...**

1 = jamais 2 = rarement 3 = parfois 4 = souvent 5 = très souvent

	jamais	rarement	parfois	souvent	très souvent
• faire des jeux de mots	1	2	3	4	5
• citer des auteurs connus	1	2	3	4	5
• avoir des conversations calmes	1	2	3	4	5
• persuader d'autres gens	1	2	3	4	5
• raconter des blagues	1	2	3	4	5
• discuter d'un thème précis	1	2	3	4	5
• gesticuler en parlant	1	2	3	4	5
• employer des jurons	1	2	3	4	5
• faire de l'ironie	1	2	3	4	5
• jaser, parler pour parler	1	2	3	4	5
• taquiner des amis	1	2	3	4	5
• marchander les prix au marché	1	2	3	4	5

22. S'il faut faire des différences entre le français parlé au Québec et le français parlé en France, quelles différences vous viennent d'abord à l'esprit?

Le français d'ici est plus .....
- • _____
- • _____
- • _____

Le français de France est plus
- • _____
- • _____
- • _____

23. Jusqu'à quel point est-ce que **vous vous identifiez** comme:

1 = pas du tout	2 = un peu	3 = moyennement	4 = assez	5 = beaucoup

	pas du tout	un peu	moyenne-ment	assez	beau-coup
● Nord-Américain(e)	1	2	3	4	5
● Européen(ne)	1	2	3	4	5
● Canadien(ne)	1	2	3	4	5
● Québécois(e)	1	2	3	4	5
● Québécois(e) de souche	1	2	3	4	5
● Français(e)	1	2	3	4	5
● Anglais(e)	1	2	3	4	5
● Canadien-Français(e)	1	2	3	4	5
● Canadien-Anglais(e)	1	2	3	4	5
● Francophone	1	2	3	4	5
● Anglophone	1	2	3	4	5
● Immigrant(e)	1	2	3	4	5
● Montréalais(e)	1	2	3	4	5
● Autre _____	1	2	3	4	5

24. En général, pensez-vous, qu'il est important pour **être québécois...**

1 = pas du tout	2 = un peu	3 = moyennement	4 = assez	5 = tout à fait

	pas du tout	un peu	moyenne-ment	assez	tout à fait
● de parler français	1	2	3	4	5
● d'avoir des ancêtres québécois	1	2	3	4	5
● de vivre au Québec	1	2	3	4	5
● d'être né(e) au Québec	1	2	3	4	5
● d'être catholique	1	2	3	4	5
● de parler le français québécois	1	2	3	4	5
● d'être de culture québécoise	1	2	3	4	5
● de s'identifier au Québec	1	2	3	4	5
● autre _____	1	2	3	4	5

25. Est-ce qu'il vous arrive de **surveiller votre français...**

1 = jamais	2 = rarement	3 = parfois	4 = souvent	5 = très souvent

	jamais	rarement	parfois	souvent	très souvent
● ...au travail ou aux études	1	2	3	4	5
● ...dans votre voisinage	1	2	3	4	5
● ...dans votre vie sociale	1	2	3	4	5
● ...à la maison	1	2	3	4	5
● ...lorsque vous parlez avec des enfants	1	2	3	4	5
● ...lorsque vous parlez avec des étrangers	1	2	3	4	5

26. En général, je perçois le **français parlé au Québec** comme étant:

1 = pas du tout	2 = peu	3 = moyennement	4 = assez	5 = tout à fait
	pas du tout	peu	moyennement	assez	tout à fait
• sympathique	1	2	3	4	5
• éduqué	1	2	3	4	5
• beau	1	2	3	4	5
• nuancé	1	2	3	4	5
• mélodieux	1	2	3	4	5
• distingué	1	2	3	4	5
• précis	1	2	3	4	5
• chaleureux	1	2	3	4	5
• dynamique	1	2	3	4	5

27. En général, je perçois le **français parlé en France** comme étant:

1 = pas du tout	2 = peu	3 = moyennement	4 = assez	5 = tout à fait
	pas du tout	peu	moyennement	assez	tout à fait
• sympathique	1	2	3	4	5
• éduqué	1	2	3	4	5
• beau	1	2	3	4	5
• nuancé	1	2	3	4	5
• mélodieux	1	2	3	4	5
• distingué	1	2	3	4	5
• précis	1	2	3	4	5
• chaleureux	1	2	3	4	5
• dynamique	1	2	3	4	5

28. En général, je perçois **l'anglais parlé à Montréal** comme étant:

1 = pas du tout	2 = peu	3 = moyennement	4 = assez	5 = tout à fait
	pas du tout	peu	moyennement	assez	tout à fait
• sympathique	1	2	3	4	5
• éduqué	1	2	3	4	5
• beau	1	2	3	4	5
• nuancé	1	2	3	4	5
• mélodieux	1	2	3	4	5
• distingué	1	2	3	4	5
• précis	1	2	3	4	5
• chaleureux	1	2	3	4	5
• dynamique	1	2	3	4	5

29. Jusqu'à quel point êtes-vous **d'accord** avec les énoncés suivants?

1 = pas du tout d'accord 2 = un peu d'accord 3 = moyennement d'accord 4 = assez d'accord 5 = tout à fait d'accord

	pas du tout d'accord	un peu d'accord	moyenne-ment d'accord	assez d'accord	tout à fait d'accord
☞ "Montréal se divise en deux parties: une anglophone, une francophone"	1	2	3	4	5
☞ "Les Anglophones et les Francophones sont très différents"	1	2	3	4	5
☞ "Les Anglophones ne se mélangent pas facilement avec les Francophones"	1	2	3	4	5
☞ "En proportion, il y a beaucoup plus d'Anglophones qui vont à l'université que de Francophones"	1	2	3	4	5
☞ "Les Francophones ont souvent des postes moins haut placés que les Anglophones" ..	1	2	3	4	5
☞ "Il y a très peu de gens à Montréal qui ne parlent pas anglais"	1	2	3	4	5
☞ "Il est plus facile de trouver un emploi si l'on parle l'anglais"	1	2	3	4	5
☞ "Il faut connaître l'anglais pour aller à l'université"	1	2	3	4	5
☞ "Pour réussir dans la vie, il faut savoir parler l'anglais"	1	2	3	4	5
☞ "En tant qu'Anglophone, on accède plus facilement à des postes haut placés qu'en tant que Francophone"	1	2	3	4	5

30. Jusqu'à quel point êtes-vous **d'accord** avec les énoncés suivants?

1 = pas du tout d'accord 2 = un peu d'accord 3 = moyennement d'accord 4 = assez d'accord 5 = tout à fait d'accord

	pas du tout d'accord	un peu d'accord	moyenne-ment d'accord	assez d'accord	tout à fait d'accord
☞ "Etre québécois dépend de l'attitude de la personne et non pas de son origine"	1	2	3	4	5
☞ "Sans la langue française, le Québec n'aurait que peu d'intérêt"	1	2	3	4	5
☞ "Tous les gens qui vivent au Québec se sentent québécois"	1	2	3	4	5
☞ "Les Québécois ont une culture qui se rapproche plus de la culture européenne que de la culture nord-américaine"	1	2	3	4	5
☞ "Les Français de France et les Franco-phones au Québec sont très différents"	1	2	3	4	5
☞ "Les Français de France ne se mélangent pas facilement avec les Francophones du Québec".....	1	2	3	4	5
☞ "Il faut bien maîtriser son français pour aller à l'université"	1	2	3	4	5
☞ "Il est plus facile de se trouver un emploi si l'on sait parler le français de France"	1	2	3	4	5
☞ "Les Français de France maîtrisent mieux leur français que les Francophones du Québec".....	1	2	3	4	5
☞ "La façon de parler des Français de France me fatigue beaucoup"	1	2	3	4	5
☞ "Il y a beaucoup de différences entre le français parlé au Québec et le français parlé en France".....	1	2	3	4	5
☞ "Les élèves francophones à Montréal ne maîtrisent pas assez leur français".....	1	2	3	4	5

SECTION 4 ***Finalement, nous vous prions de nous donner quelques renseignements personnels à des fins statistiques...***

31. Quel est votre sexe? .....● **masculin** **1**
.....● **féminin** **2**

32. Avez-vous des enfants?

non ☐ ⇨ Passez à la question suivante.

oui ☐ ⇨ **Combien?**_____

33. Quelle est l'année de votre naissance? ..... **19**_____

34. Quel est le niveau d'études que vous avez complété?

● **primaire** **1**
● **secondaire** **2**
● **collège (CEGEP)** **3**
● **baccalauréat** **4**
● **maîtrise** **5**
● **doctorat** **6**
● **autre (précisez)**_____ **7**

35. Quelle est votre principale occupation (soyez aussi précis que possible)?

_____

36. Est-ce que vous avez été élevé dans une religion?

non ☐ ⇨ Passez à la question suivante.

oui ☐ ⇨ **Laquelle?** _____

Est-ce que vous la pratiquez encore?

● **jamais** **1**
● **rarement** **2**
● **parfois** **3**
● **souvent** **4**
● **très souvent** **5**

37. Est-ce que vous vous considérez.... ● **non croyant(e)** **1**
● **peu croyant(e)**..... **2**
● **moyennement croyant(e)** **3**
● **assez croyant(e)** **4**
● **très croyant(e)** **5**

38. Indiquez dans le tableau ci-dessous,
le lieu de naissance, la langue maternelle, et l'occupation des personnes suivantes:

	lieu de naissance		**langue maternelle**	**occupation principale**
	pays	ville ou région		
● père				
● mère				
● époux (se) ou conjoint(e) (s'il y a lieu)				

39. Pouvez-vous indiquer approximativement dans quelle tranche se situent les revenus annuels de votre ménage?

- **moins de 10,000 $ 1**
- **10,000-19,999 $ 2**
- **20,000-29,999 $ 3**
- **30,000-39,999 $ 4**
- **40,000-49,999 $ 5**
- **50,000-59,999 $ 6**
- **60,000-69,999 $ 7**
- **70,000 $ ou plus 8**

40. Quelle est votre nationalité?

_____

41. Est-ce que vous vous considérez comme membre d'une minorité?

non ☐
oui ☐ ⇨ **Laquelle?**

_____

Merci beaucoup pour votre collaboration. Elle est très appréciée. Veuillez retourner le questionnaire **le plus tôt possible** dans l'enveloppe pré-affranchie ci-jointe:

E.LAUR
DÉP. 261
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale Centre-Ville
Montréal (Qué)
H3C 9Z9

Annexe 6.2.

Le questionnaire

version anglaise

12 pages

Dear Sir or Madam,

This questionnaire is part of research being conducted at the University of Montreal on the linguistic habits of Montrealers and their daily life. We would like to know your opinions and preferences related to Montreal, life in that city, and the languages spoken there.

The questionnaire is **anonymous** and **confidential**: Nowhere are you asked to identify yourself. Your answers will be compiled as general statistics.

The questionnaire is for you **personally**. You have been chosen at random. We would therefore ask you to complete it yourself.

We would be grateful if you returned the completed questionnaire in the attached pre-stamped envelope **as soon as possible.**

The success of our research depends on **your cooperation**. We thank you in advance.

Should you want more information about the questionnaire, please telephone 343-7518.

E. Laur
Research Coordinator

To answer the questions, circle the appropriate number corresponding to your answer or write down the information in the space provided.

SECTION 1 *Your linguistic habits*

1. What is your **mother tongue?**
(the first language you learned and which you still understand)
1. _____ if applicable: **2.** _____

2. What **language do you** normally **speak at home?**
1. _____ if applicable: **2.** _____

3. Do you have any **close friends** whose **mother tongue** differs from yours?
no ☐ ⇨ Proceed to the next question.
yes ☐ ⇨ **How many?** _____ What are their mother tongues?
(the three closest friends)
1. _____
2. _____
3. _____

4. Do you have any **close friends** who are from a **country other** than your own?
no ☐ ⇨ Proceed to the next question.
yes ☐ ⇨ **How many?** _____ Which countries are they from?
(the three closest friends)
1. _____
2. _____
3. _____

5. Do you know any **language other** than your mother tongue?
no ☐ ⇨ Proceed to the next question.
yes ☐ ⇨ Name each language known and indicate how well you know that language: very little, little, moderately, well, or very well.

1 = very little	2 = little	3 = moderately	4 = well	5 = very well

	very little	little	moderately	well	very well
• Which one? (specify) _____	1	2	3	4	5
• Which one? (specify) _____	1	2	3	4	5
• Which one? (specify) _____	1	2	3	4	5
• Which one? (specify) _____	1	2	3	4	5

6. Are you never, seldom, sometimes, often or very often in **contact** with people whose main language is **French**...

1 = never	2 = rarely	3 = sometimes	4 = often	5 = very often

	never	rarely	sometimes	often	very often
• ...at work or at school	1	2	3	4	5
• ...in your neighbourhood	1	2	3	4	5
• ...in your social life.....	1	2	3	4	5
• ...at home	1	2	3	4	5

7. How often are you in **contact** with people whose main language is **English**?

1 = never	2 = rarely	3 = sometimes	4 = often	5 = very often

	never	rarely	sometimes	often	very often
• ...at work or at school	1	2	3	4	5
• ...in your neighbourhood	1	2	3	4	5
• ...in your social life.....	1	2	3	4	5
• ...at home	1	2	3	4	5

8. How often do you have **contact** with people whose main language is **neither French nor English**?

1 = never	2 = rarely	3 = sometimes	4 = often	5 = very often

	never	rarely	sometimes	often	very often
• ...at work or at school	1	2	3	4	5
• ...in your neighbourhood	1	2	3	4	5
• ...in your social life.....	1	2	3	4	5
• ...at home	1	2	3	4	5

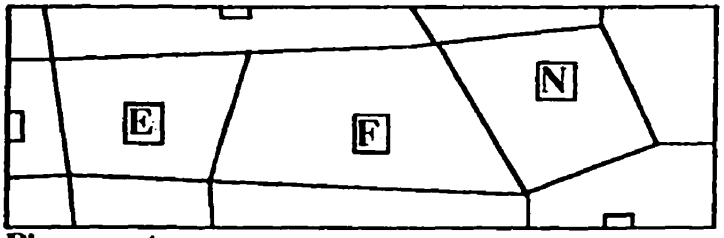
9. How often are you in **contact** with people who are from **France**?

1 = never	2 = rarely	3 = sometimes	4 = often	5 = very often

	never	rarely	sometimes	often	very often
• ...at work or at school	1	2	3	4	5
• ...in your neighbourhood	1	2	3	4	5
• ...in your social life.....	1	2	3	4	5
• ...at home	1	2	3	4	5

SECTION 2 — *Your impressions of Montreal*

10. This map shows the Island of Montreal.
In your opinion, which is the **language** spoken by the majority in these various towns or neighbourhoods?



Please put:

'E' for «English majority»

'F' for «French majority»

'N' for «neither one is the majority»

11. In your opinion, what is the proportion of people in Montreal whose **mother tongue** is ..... **French** ____%

..... **English** ____%

and what is the proportion of people whose mother tongue is neither English nor French? ..... **Other** ____%

12. According to you, what is the percentage of Montrealers who are **French from France?** ..... ____%

13. Please circle on the map the area which you think corresponds best to **your idea of 'Montréal'.**

14. What is your **place of birth?** ..... **Country** _____

...town or region _____

15. How many years, in all, have you been living on the Island of Montreal? ..... _____

16. In which **neighbourhood** do you presently live on the Island of Montreal? ..... _____

17. In which **other neighbourhoods** of the Island of Montreal have you lived for at least a year? ..... 1 _____
Write down the last four, starting with the most recent. 2 _____
3 _____
4 _____

18. Have you ever lived **outside** the Island of Montreal?

no ☐ ⇨ Proceed to the next question.

yes ☐ ⇨ **In which country, region and town did you live, and for how long?**
Please put down your four longest stays.

	Country	Town or Region	Number of years
1			
2			
3			
4			

19. How would you estimate **the level of wealth** of each of the following towns or regions?

1=very poor 2=somewhat poor 3=neither wealthy nor poor 4=somewhat wealthy 5=very wealthy

	very poor	somewhat poor	neither wealthy nor poor	somewhat wealthy	very wealthy
• Côte-des-Neiges	1	2	3	4	5
• Verdun	1	2	3	4	5
• Westmount	1	2	3	4	5
• LaSalle	1	2	3	4	5
• Outremont	1	2	3	4	5
• Hochelaga	1	2	3	4	5
• Town of Mount Royal.....	1	2	3	4	5
• Montreal-North	1	2	3	4	5
• St. Léonard	1	2	3	4	5
• Anjou	1	2	3	4	5
• Lachine	1	2	3	4	5
• Beaconsfield	1	2	3	4	5

SECTION 3 *Your preferences*

20. Please indicate how much you **value** each of **the following traits** in a person.

1 = not at all 2 = little 3 = moderately 4 = fairly 5 = a lot

	not at all	little	moder-ately	fairly	a lot
• dynamic	1	2	3	4	5
• clean	1	2	3	4	5
• fit to leadership	1	2	3	4	5
• likeable	1	2	3	4	5
• educated	1	2	3	4	5
• good	1	2	3	4	5
• intelligent	1	2	3	4	5
• classy	1	2	3	4	5
• sociable	1	2	3	4	5
• punctual	1	2	3	4	5
• religious	1	2	3	4	5
• open	1	2	3	4	5
• warm	1	2	3	4	5
• resourceful	1	2	3	4	5
• honest	1	2	3	4	5

21. **Do you ever happen to...**

1 = never 2 = rarely 3 = sometimes 4 = often 5 = very often

	never	rarely	sometimes	often	very often
• play on words	1	2	3	4	5
• quote well-known authors	1	2	3	4	5
• have quiete conversations	1	2	3	4	5
• convince other people	1	2	3	4	5
• tell jokes	1	2	3	4	5
• discuss a precise topic	1	2	3	4	5
• use your hands when you speak	1	2	3	4	5
• use swear words	1	2	3	4	5
• use irony	1	2	3	4	5
• chat, talk for the sake of talking	1	2	3	4	5
• tease your friends	1	2	3	4	5
• bargain at the market	1	2	3	4	5

22. If you have to point out differences between the French spoken in Quebec and that spoken in France, what differences come to your mind first?

The French spoken here is more .....
- _____
- _____
- _____

The French spoken in France is more...
- _____
- _____
- _____

23. To what extent do you **identify** yourself as:

1 = not at all	2 = a little	3 = moderately	4 = fairly	5 = a lot

	not at all	a little	moder-ately	fairly	a lot
• North-American	1	2	3	4	5
• European	1	2	3	4	5
• Canadian	1	2	3	4	5
• Quebecois	1	2	3	4	5
• Quebecois de souche	1	2	3	4	5
• French	1	2	3	4	5
• English	1	2	3	4	5
• French Canadian	1	2	3	4	5
• English Canadian	1	2	3	4	5
• Francophone	1	2	3	4	5
• Anglophone	1	2	3	4	5
• Immigrant	1	2	3	4	5
• Montrealer	1	2	3	4	5
• Other _____	1	2	3	4	5

24. In general, do you think it is important, in order to be Quebecois, to...

1 = not at all	2 = a little	3 = moderately	4 = fairly	5 = decidedly

	not at all	a little	moder-ately	fairly	deci-dedly
• speak French	1	2	3	4	5
• have Quebecois ancestors	1	2	3	4	5
• live in Quebec	1	2	3	4	5
• have been born in Quebec	1	2	3	4	5
• be Catholic	1	2	3	4	5
• speak Quebecois French	1	2	3	4	5
• be of Quebecois culture	1	2	3	4	5
• identify with Quebec	1	2	3	4	5
• other _____	1	2	3	4	5

25. Do you ever watch your English...

1 = never	2 = rarely	3 = sometimes	4 = often	5 = very often

	never	rarely	sometimes	often	very often
• ...at work or at school	1	2	3	4	5
• ...in your neighbourhood	1	2	3	4	5
• ...in your social life	1	2	3	4	5
• ...at home	1	2	3	4	5
• ...when you speak to children	1	2	3	4	5
• ...when you speak to strangers	1	2	3	4	5

26. Generally, I perceive the **French spoken in Quebec** as being:

1 = not at all	2 = little	3 = moderately	4 = fairly	5 = decidedly

	not at all	little	moder-ately	fairly	deci-dedly
• likeable	1	2	3	4	5
• educated	1	2	3	4	5
• beautiful	1	2	3	4	5
• subtle	1	2	3	4	5
• musical	1	2	3	4	5
• classy	1	2	3	4	5
• precise	1	2	3	4	5
• warm	1	2	3	4	5
• dynamic	1	2	3	4	5

27. Generally, I perceive the **French spoken in France** as being:

1 = not at all	2 = little	3 = moderately	4 = fairly	5 = decidedly

	not at all	little	moder-ately	fairly	deci-dedly
• likeable	1	2	3	4	5
• educated	1	2	3	4	5
• beautiful	1	2	3	4	5
• subtle	1	2	3	4	5
• musical	1	2	3	4	5
• classy	1	2	3	4	5
• precise	1	2	3	4	5
• warm	1	2	3	4	5
• dynamic	1	2	3	4	5

28. Generally, I perceive the **English spoken in Montreal** as being:

1 = not at all	2 = little	3 = moderately	4 = fairly	5 = decidedly

	not at all	little	moder-ately	fairly	deci-dedly
• likeable	1	2	3	4	5
• educated	1	2	3	4	5
• beautiful	1	2	3	4	5
• subtle	1	2	3	4	5
• musical	1	2	3	4	5
• classy	1	2	3	4	5
• precise	1	2	3	4	5
• warm	1	2	3	4	5
• dynamic	1	2	3	4	5

29. To what extent do you **agree** with the following statements?

1 = not at all agree 2 = agree a little 3 = moderately agree 4 = fairly agree 5 = decidedly agree

	not at all agree	agree a little	moder-ately agree	fairly agree	deci-dedly agree
☞ "Montreal is splitting up into two parts: one anglophone, one francophone"	1	2	3	4	5
☞ "Anglophones and Francophones are very different from each other"	1	2	3	4	5
☞ "Anglophones don't mix easily with Francophones"	1	2	3	4	5
☞ "Proportionally, a lot more Anglophones than Francophones go to university"	1	2	3	4	5
☞ "Francophones often have less prestigeous jobs than Anglophones"	1	2	3	4	5
☞ "Very few people in Montreal don't speak English"	1	2	3	4	5
☞ "It is easier to get a job if one speaks English"	1	2	3	4	5
☞ "One must know English to go to university"	1	2	3	4	5
☞ "To succeed in life, one must speak English"	1	2	3	4	5
☞ "It is easier to reach high positions as an Anglophone than as a Francophone"	1	2	3	4	5

30. To what extent do you agree with the following statements?

1 = not at all agree 2 = agree a little 3 = moderately agree 4 = fairly agree 5 = decidedly agree

	not at all agree	agree a little	moder-ately agree	fairly agree	deci-dedly agree
☞ "To be Quebecois is a question of attitude rather than of origin"	1	2	3	4	5
☞ "Without the French language, Quebec would not be as interesting a place"	1	2	3	4	5
☞ "Everyone who lives in Quebec feels Quebecois"	1	2	3	4	5
☞ "The culture of the Quebecois is closer to that of the Europeans than to that of the North-Americans"	1	2	3	4	5
☞ "The French from France and the Francophones in Quebec are very different from each other"	1	2	3	4	5
☞ "The French from France don't mix easily with Francophones in Quebec.".....	1	2	3	4	5
☞ "One has to master French well in order to go to university"	1	2	3	4	5
☞ "It is easier to get a job if one speaks French from France"	1	2	3	4	5
☞ "The French from France master the French language better than the Francophones in Quebec".....	1	2	3	4	5
☞ "I find the way in which the French from France speak annoying"	1	2	3	4	5
☞ "There are many differences between the French spoken in Quebec and the French spoken in France".....	1	2	3	4	5
☞ "Francophone school children in Montreal do not master their French well enough"....	1	2	3	4	5

SECTION 4 ***Please provide us with a few personal details for statistical purposes...***

31. What is your gender?
- ● **male** 1
- ● **female** 2

32. Do you have children?

no ☐ ⇨ Proceed to the next question.

yes ☐ ⇨ **How many?**_____

33. Your date of birth? ..... 19_____

34. What is your last completed level of education?
- ● **primary** 1
- ● **high school** 2
- ● **CEGEP** 3
- ● **Bachelor's degree** 4
- ● **Master's degree** 5
- ● **Doctorate** 6
- ● **Other (specify)**_____ 7

35. What is your principal occupation (please be as precise as possible)?

_____

36. Were you raised religiously?

no ☐ ⇨ Proceed to the next question.

yes ☐ ⇨ **In which religion?**_____

Do you still practice it?
- ● **never** 1
- ● **rarely** 2
- ● **sometimes** 3
- ● **often** 4
- ● **very often** 5

37. Do you consider yourself to be....
- ● **a non believer** 1
- ● **a slight believer**..... 2
- ● **a moderate believer** 3
- ● **a fairly strong believer** 4
- ● **a strong believer** 5

38. Please indicate on the chart below,
the **place of birth, mother tongue**, and **occupation** of the following:

	place of birth		mother tongue	principal occupation
	Country	Town or Region		
• father				
• mother				
• spouse or partner (if applicable)				

39. With which of these brackets does the annual income of your household correspond?

- **less than 10,000 $ 1**
- **10,000-19,999 $ 2**
- **20,000-29,999 $ 3**
- **30,000-39,999 $ 4**
- **40,000-49,999 $ 5**
- **50,000-59,999 $ 6**
- **60,000-69,999 $ 7**
- **70,000 $ or more 8**

40. What is your nationality?

_____

41. Do you consider yourself a member of a minority?

no ☐
yes ☐ ⇨ **Which one?**

_____

Thank you very much for your cooperation, it is very much appreciated.
Please return
the questionnaire, as soon as possible, in the attached pre-stamped envelope to:

E. LAUR
DÉP. 261
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale Centre-Ville
Montréal (Qué)
H3C 9Z9

Annexe 6.3.

Le dendrogramme de

l'analyse hiérarchique en grappes

(quartiers et villes
en région métropolitaine de recensement de Montréal
en 1991)

* * * * * * H I E R A R C H I C A L C L U S T E R A N A L Y S I S * * * * * *

Dendrogram using Average Linkage (Between Groups)

Rescaled Distance Cluster Combine

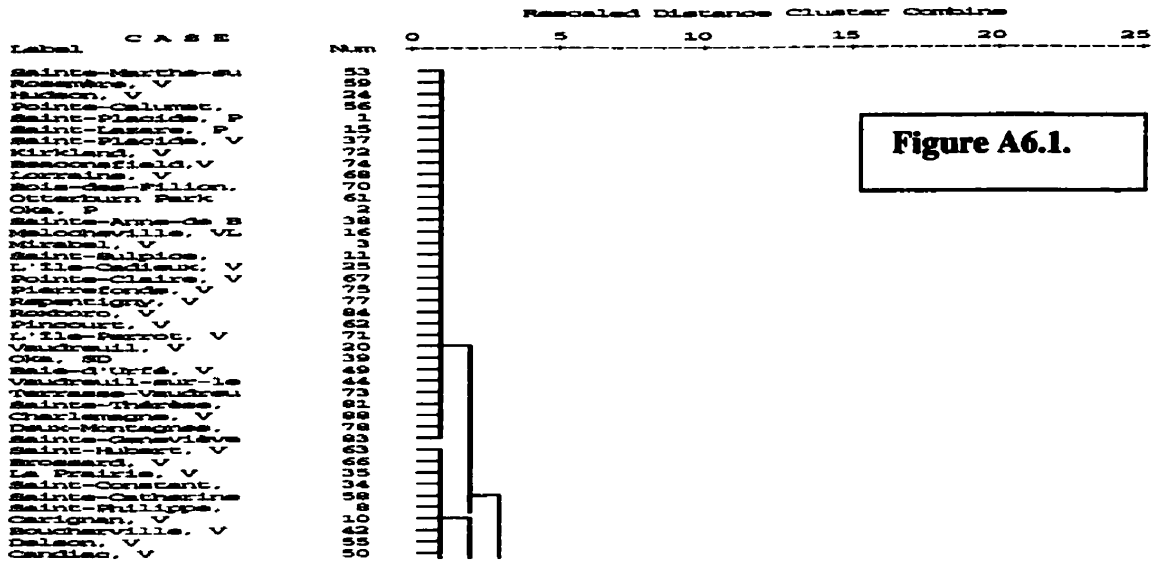
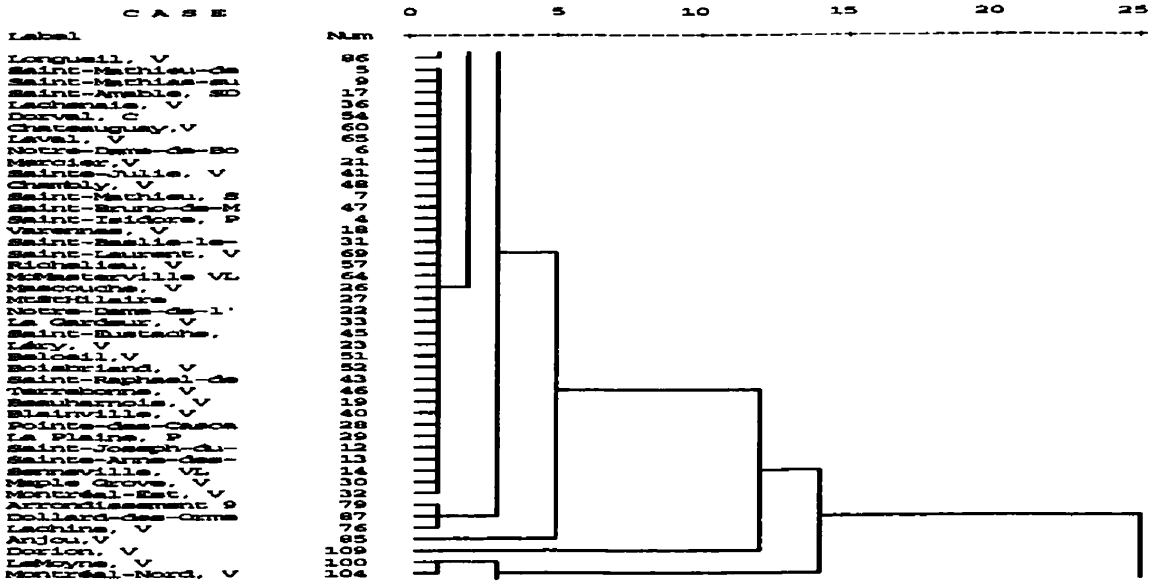
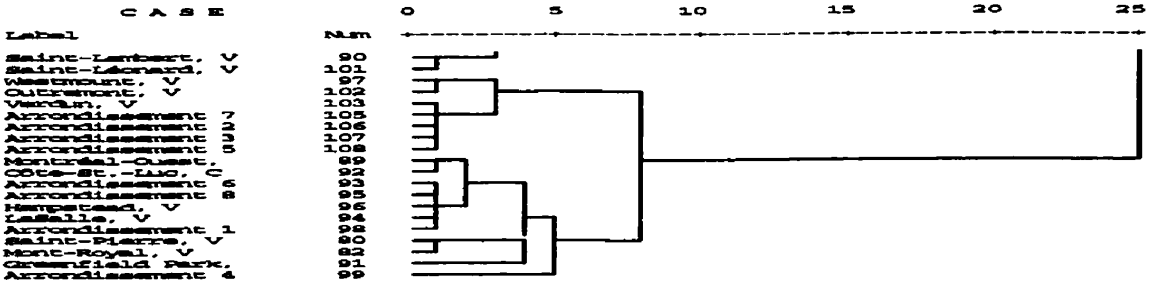


Figure A6.1.

* * * * * * H I E R A R C H I C A L C L U S T E R A N A L Y S I S * * * * * *

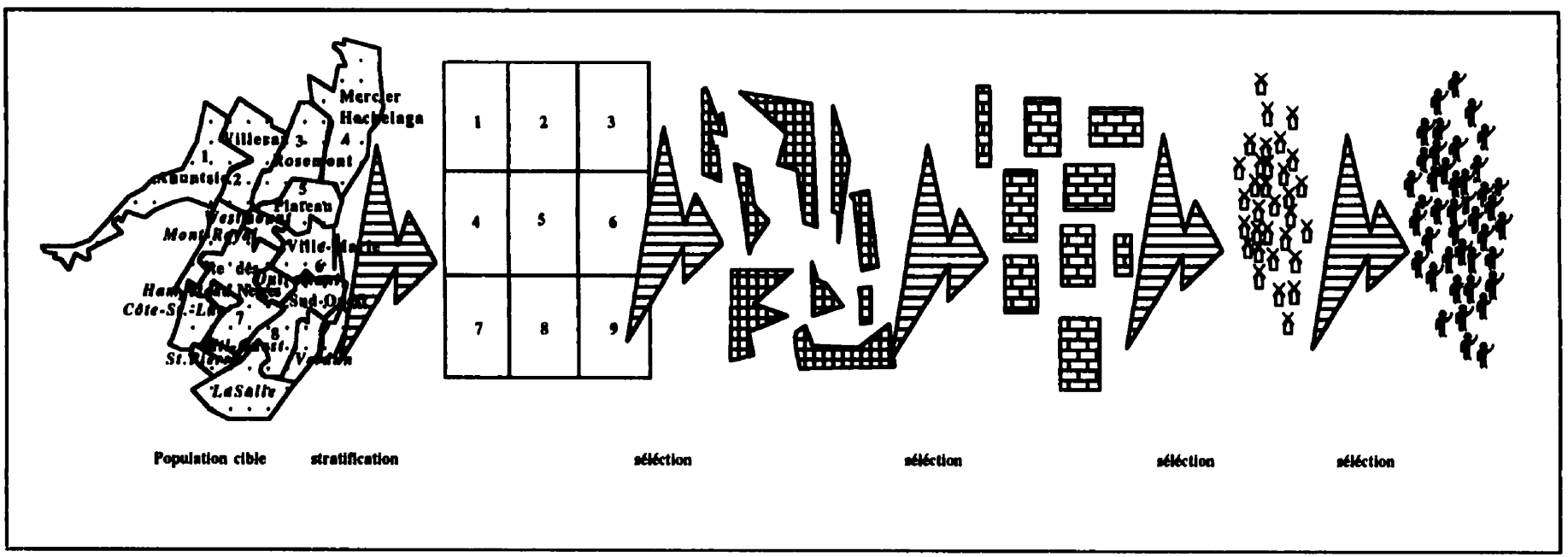


* * * * * * H I E R A R C H I C A L C L U S T E R A N A L Y S I S * * * * * *



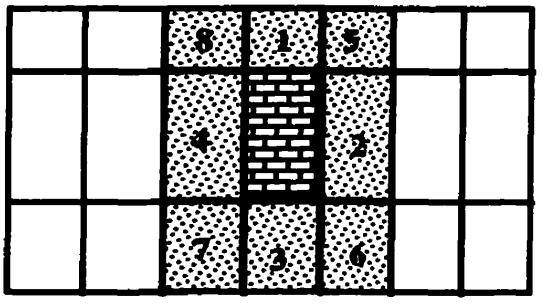
Annexe 6.4.

Figure A6.2.
Le plan d'échantillonnage



Annexe 6.5.

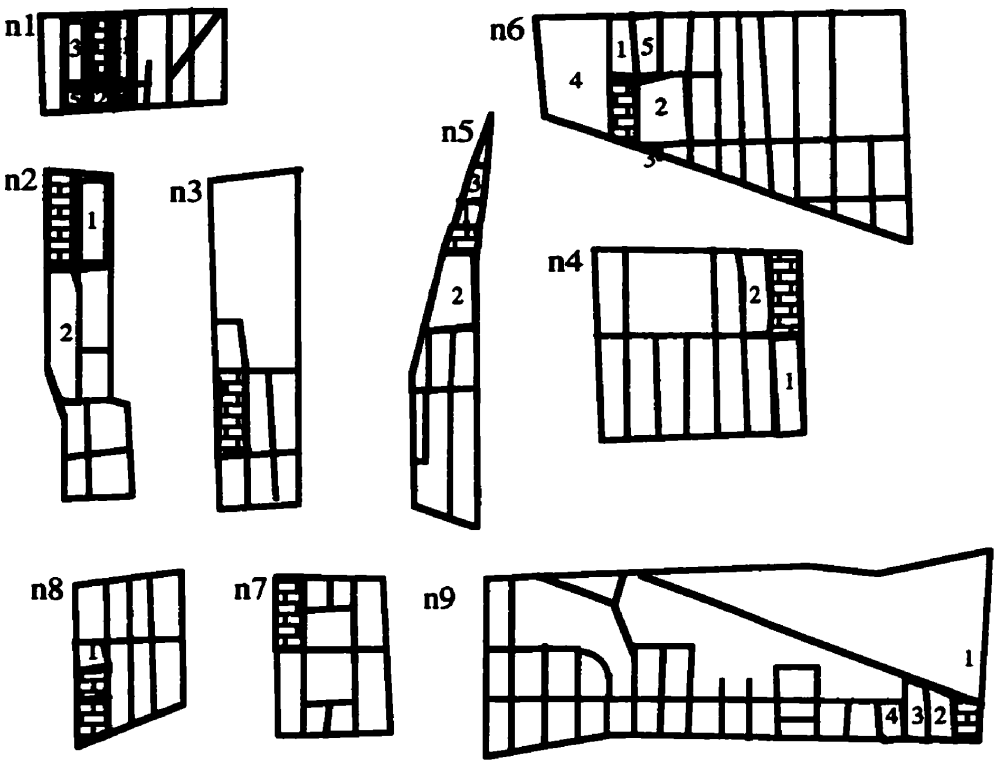
Figure A6.3.
Le modèle de pâtés de maison



(1) Le pâté «central» et «en briques» représente le pâté échantillonné.
(2) Les chiffres renvoient à l'ordre selon lequel les pâtés de maison ont été ajoutés (s'il y a lieu)
(3) Les limites extérieures sont celles du secteur de recensement échantillonné
(4) Un pâté de maison qui devait être ajouté selon l'ordre établi a été sujet à remplacement, s'il:
(i) n'était pas un pâté d'habitation (industries, parcs, etc.)
(ii) se trouvait hors des frontières du secteur de recensement

Annexe 6.6.

Figure A6.4.
Les pâtés de maison échantillonnés et ajoutés aux neuf secteurs de recensement



Echelle: 1:25,000

1 kilomètre

Pâté de maison échantillonné

Paté de maison ajouté

n Nombre indiquant l'ordre selon lequel les pâtés de maison ont été ajoutés

Les secteurs et pâtés ont été légèrement déformés pour des raisons de confidentialité.

Annexe 6.7.

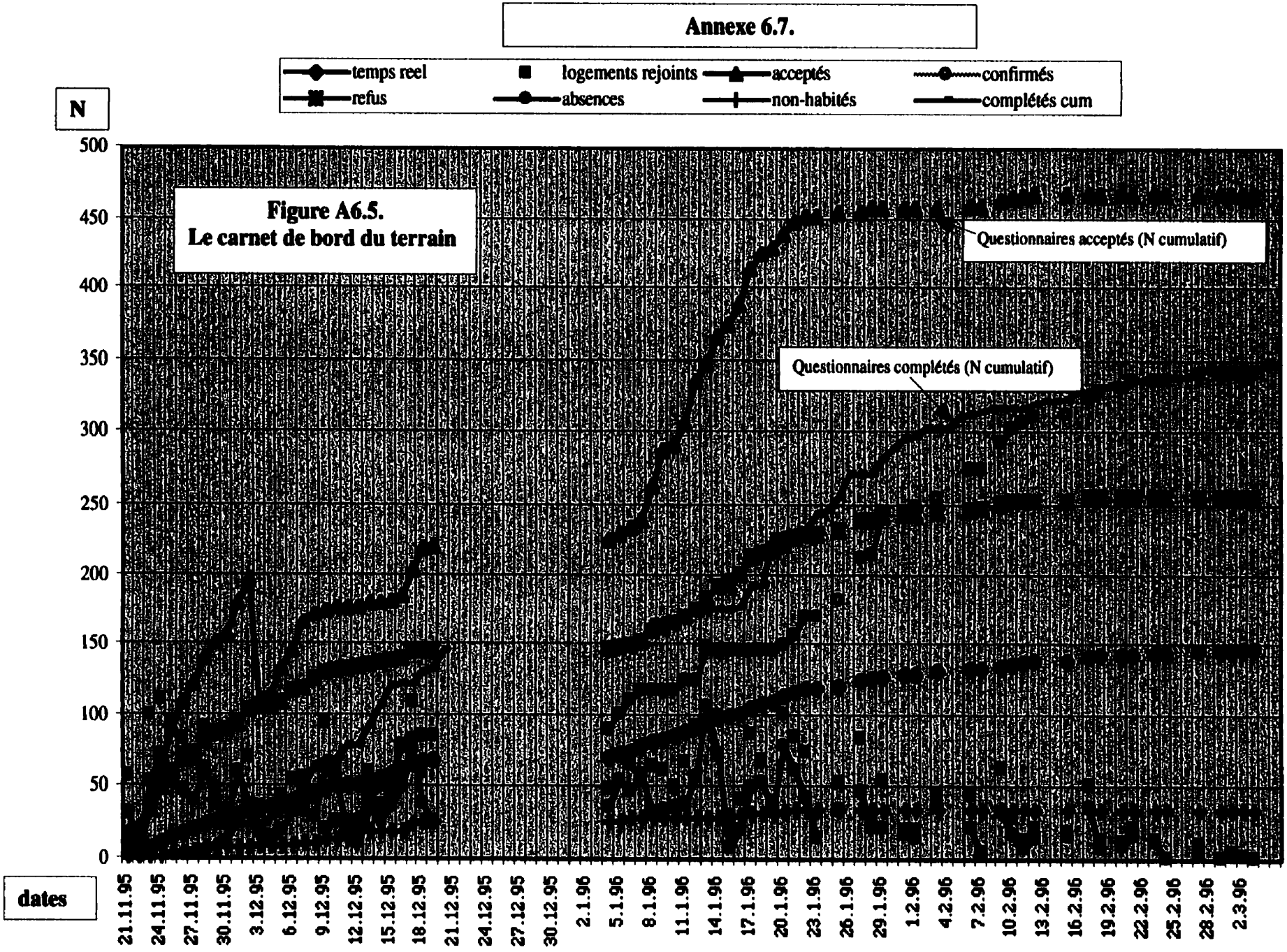


Figure A6.5.
Le carnet de bord du terrain

Annexe 6.8.
La grille du pâté

Bloc de maison:_____ Strate: _____

1. rue:_____ N logements: _____

2. rue:_____ N logements: _____

3. rue:_____ N logements: _____

4. rue:_____ N logements: _____

5. rue:_____ N logements: _____

Σ _____

N logements échantillonnés: _____

Date de début:_____

Date fin: _____

Rappel: 1._____
2._____
3._____

N questionnaires complétés: _____

Commentaire:

_____
_____
_____
_____
_____
_____
_____
_____

Annexe 6.9.
Grille du logement

Bloc de maison: _____

_____

Logement:_____ Rue:_____ No: _____

_____

Introduction:
Bonjour, je suis Elke Laur de l'Université de Montréal. Nous conduisons présentement une étude sur Montréal et les langues.
Votre logement est choisi au hasard par ordinateur.
De façon à choisir au hasard la personne qui répondra aux questions, pouvez-vous m'indiquer le nombre de personnes, en vous incluant, qui résident avec vous et qui ont 15 ans et plus?

N_____

Pouvez-vous me donner l'âge de ces personnes en commençant par la plus âgée?

Numéro de la personne à choisir 1._____2._____
3._____4._____

Puis-je parler à la personne qui a _____ans?

Numéro de la personne chosisie 1 2 3 4

_____

Date et heure du contact	Résultat	Commentaires
1.		
2.		
3.		
4.		
5.		
6.		
7.		
8.		
9.		
10.		

Codes résultats:

10 accepté:
11. accepté avec rendez-vous de recollecte
12. accepté avec enveloppe

20 non-habité
21. non habité par inférence
22. non-habité par renseignement

30 refus
31. refus du ménage catégorique
32. refus de la personne
33. problème de langue
34. âge, maladie
35. absence prolongée

40 absence
50 complété
60 autre

Annexe 6.10.

La pondération

Nous avons sélectionné l'échantillon de cette enquête en plusieurs étapes, la première étant une stratification en fonction des langues et des niveaux socio-économiques des secteurs de dénombrement (voir chapitre 6). La pondération permet d'estimer le poids réel de chaque répondant par rapport à chacune des unités choisies dans la population (voir Durand 1996 :17)[553].

Nous présentons les valeurs pondérées pour quelques caractéristiques (voir le tableau A6.1. à la page suivante) dont les valeurs sont également connues à l'échelle de la population cible[554]. Ainsi, une comparaison de trois ensembles devient possible: de la population, de l'échantillon et des valeurs pondérées.

En ce qui concerne ***le sexe***, l'échantillon sous-représente les hommes à 4%. Les valeurs pondérées augmentent ce pourcentage à environ 6%. Les regroupements ***d'âge*** montrent une plus forte proportion dans les deux catégories couvrant les 25 à 44 ans. L'échantillon sur-représente ces groupes de 6,8% et de 8,5%, les valeurs pondérées de 14,2% et de 6,2%. Le groupe des 60 à 74 ans est par contre sous-représenté de 8% (échantillon) et de 10% (valeur pondérée). Les pourcentages des autres groupes d'âges de l'échantillon et de ses valeurs pondérées diffèrent de 4,3% ou moins de ceux de la population. Le groupe de 15 à 24 ans montre une différence de -2,4% (échantillon) et de –0,4% (valeur pondérée) par rapport à la population, ce qui peut s'expliquer par le fait que les répondants devaient avoir 16 ans ou plus.

Les personnes ayant un ***revenu*** de 10 000$ à 19 999$ sont sous-représentées d'environ 6% (échantillon) et celles qui situent leur revenu entre 20 000$ et 19 999$ sont sous-représentés de 6% (valeur pondérée)[555]. Les répondants qui disposent de

---

[553] Les différentes fractions d'échantillonnage se trouvent au chapitre 6, voir aussi la grille des pas de sélection en annexe 6.11.

[554] Nous avons compilé les paramètres connus de la population cible pour les 361 secteurs de recensement à partir des données de Statistique Canada (1994: 95-330), recensement de 1991.

[555] En partant du principe que dans l'échantillon (et donc dans sa valeur pondérée) les gens ont tendance à surestimer d'une catégorie leur revenu annuel, il s'avère que les trois mesures ne

Tableau A6.1.
Quelques caractéristiques de la population, de l'échantillon et de l'échantillon pondéré

		Population cible		Echantillon		Echantillon pondéré	
		taille N	% π	taille n	% p	taille	%
Le sexe							
	masculin	554 130	47,4	151	43	188 228	41
	féminin	615 071	52,6	201	57	270 450	59
	Σ	1 169 201	100	352	100	458 678	100
L'âge							
	15-24[556]	156 310	16,69	50	14,29	74 492	16,32
	25-34	236 015	25,20	112	32,00	180 064	39,44
	35-44	171 785	18,35	94	26,86	112 040	24,54
	45-54	121 065	12,93	49	14,00	45 292	9,92
	55-59	58 135	6,21	13	3,71	17 372	3,81
	60-74	14 257	15,22	25	7,14	22 171	4,86
	75 et plus	50 555	5,40	7	2,00	5 063	1,11
	Σ Personnes	936 435	100[557]	350	100	456 494	100
Le revenu annuel du ménage							
	Moins de 10 000	84 010	16,01	45	13,51	67 168	15,20
	10 000$ à 19 999$	108 305	20,64	47	14,11	75 056	16,99
	20 000$ à 29 999$	86 825	16,55	66	19,82	100 276	22,70
	30 000$à 39 999$	69 600	13,27	43	12,91	57 615	13,04
	40 000$ à 49 999$	51 665	9,84	23	6,91	37 633	8,52
	50 000$ à 59 999$	37 725	7,19	34	10,21	31 868	7,21
	60 000$ à 69 999$	24 790	4,73	19	5,71	14 779	3,34
	70 000$ ou plus	61 760	11,77	56	16,82	57 431	13,00
	Σ ménages	524 680	100	333	100	441 826	100

montrent plus que peu de différences, une fois les catégories 10 000$ à 19 000$ et 20 000$ à 29 999$ confondues :

	Population cible		Echantillon		Echantillon pondéré	
	Taille N	% π	Taille n	% p	taille	%
10 000$ à 29 999$	195 130	**37,19**	113	**33,93**	174 332	**39,69**

[556] Ces regroupements d'âge correspondent aux catégories établies par Statistique Canada et ont été adoptés ici afin de comparer les populations cible et échantillonnée. Néanmoins, la première catégorie ne regroupe pas la même étendue vu que l'échantillon touche une population de 16 ans et plus.

[557] Le groupe d'âge regroupant les 0 à 14 ans n'a pas été retenu dans ce tableau puisque l'échantillon n'inclut que la population de 16 ans et plus. Ce groupe d'âge exclu comprend 14,77% de la population cible, c'est-à-dire que la somme des personnes présentée dans ce tableau concerne donc 85,23% de la population cible dans sa totalité (tous âges confondus).

Tableau A6.1. (suite)
Quelques caractéristiques de la population, de l'échantillon et de l'échantillon pondéré

		Population cible		Echantillon		Echantillon pondéré	
		taille N	% π	taille n	% p	taille	%
Les langues maternelles							
	Réponse unique	1 041 491	94,22	310	88,32	407 658	88,90
	anglais	194 715	17,62	76	21,65	40 501	8,83
	français	661 401	59,83	214	60,97	326 042	71,10
	Non-officielle	249 260	22,55	61	17,38	41 115	8,97
	Réponse multiple	63 885	5,78	41	11,68	50 880	11,10
	Σ	1 105 376•	100	351	100	458 538[558]	100
Les langues d'usage							
	Réponse unique	1 098 606	95,78	293	83,24	396 224	86,38
	anglais	242 955	21,18	95	26,98	57 229	12,48
	français	668 216	58,26	222	63,09	321 671	70,13
	Non-officielle	187 435	16,34	35	9,93	17 324	3,78
	Réponse multiple	48 385	4,22	59	16,76	62 454	13,62
	Σ	1 146 991•	100	352	100	458 678	100

de 70 000$ par an sont à 5% plus nombreux dans l'échantillon, mais cette sur-représentation diminue à 1,2% pour la valeur pondérée. Les autres catégories de revenu oscillent autour de 0% à 3,65% autour de la valeur recensée par Statistique Canada pour la population cible. La pondération améliore nettement les caractéristiques de l'échantillon pour ce qui est du revenu.

En ce qui concerne les ***langues***, nous constatons surtout une sur-représentation du français, langue unique, dans les valeurs pondérées de l'échantillon (autour de 11% pour la langue maternelle et de 12% pour la langue d'usage). L'anglais est sous-représenté autour de 8% pour les deux catégories (valeur pondérée). La proportion plus faible des langues non-officielles (12% et 13%) et la sur-représentation des réponses multiples (5% et 9%) peuvent être considérées comme deux faits qui s'équilibrent puisque la grande majorité (85% pour la langue maternelle et 80% pour

---

• Cette somme comporte les réponses uniques et multiples pour la population cible, mais, comme le recensement ne donne que les données démo-linguistiques d'un échantillon de 20%, les totaux de la population cible ne correspondent pas entre eux.

[558] La différence de 140 avec le nombre total de la valeur pondérée du nombre de personnes ciblées s'explique avec les données manquantes : un répondant de l'échantillon n'a pas indiqué sa langue maternelle.

la langue d'usage) des répondants qui indiquent plus d'une langue sont des personnes qui ne parlent ni l'anglais ni le français comme première langue (maternelle ou d'usage). En ce qui concerne les langues, nous constatons que les proportions ne sont pas exactement reproduites dans l'échantillon, mais que les résultats donnent une idée des grandeurs.

Annexe 6.11.

Tableau A6.2.
Grille des poids de sélection

	Les étapes d'échantillonnage (voir Chapitre 6)										
	1. secteurs			2. pâtés de maison			3. logements			4. personnes	poids
	N secteurs	n secteurs choisis	Pas 1	N pâtés	n pâtés choisis	Pas 2	N loge-ments	n logem. choisis	Pas 3	Pas 4	
Strate 1	58	1	58	13	6	2,16	520	99	5,25	Variable du nombre des personnes par ménage (persmen)	58x2,16x5,25= 657,72xpersmen
Strate 2	21	1	21	9	3	3	585	93	6,29		21x3x6,29= 396,27xpersmen
Strate 3	8	1	8	8	1	8	419	96	4,36		8x8x4,36= 279,04xpersmen
Strate 4	21	1	21	12	3	4	235	94	2,5		21x4x2,5= 210xpersmen
Strate 5	25	1	25	10	4	2,5	206	92	2,24		25x2,5x2,24= 140xpersmen
Strate 6	41	1	41	24	4	6	211	95	2,22		41x6x2,22= 546,12xpersmen
Strate 7	133	1	133	10	1	10	198	97	2,04		133x10x2,04= 2713,2xpersmen
Strate 8	35	1	35	10	2	5	1040	128	8,13		35x5x8,13= 1422,75xpersmen
Strate 9	15	1	15	29	4	7,25	283	93	3,04		15x7,25x3,04=330,6xpersmen
Σ	357	9		125	28		3697	887			

Annexe 6.12.

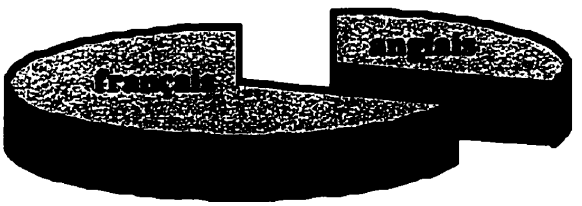
Description des réponses aux questionnaires

Cette description donne un aperçu de fréquences et de corrélations d'une sélection de réponses données aux questionnaires. Il s'agit de statistiques à l'échelle de l'échantillon sans que leur poids réel dans la population du Centre de l'île soit calculé (voir la pondération de quelques caractéristiques en annexe 6.10.).

Les appartenances et contacts linguistiques

Une sorte de première réponse à la quête d'un sondage est ***le choix de la langue du questionnaire*** par le répondant. Proposés dans ses deux versions linguistiques dans la majorité des cas, 244 des questionnaires remplis sont en français, 108 en anglais.[559]

Figure A6.6. : les langues des questionnaires



La ***première langue maternelle*** des personnes échantillonnées est à 60,8% le français, à 21,6% l'anglais. Le restant, soit 61 personnes, déclarent 24 autres langues maternelles. Pour 88,4% des répondants, cette *première* langue maternelle est aussi la *seule* langue maternelle[560]. Les références «Anglophone», «Francophone» ou «Allophone» dans la suite de cette description se rapportent à cette première langue maternelle nommée.

---

[559]Des 570 questionnaires acceptés, 61,76% ont été complétés. Les questionnaires français ayant ainsi une réponse de 64,89%, les questionnaires anglais de 54,27%. Sept personnes de langue maternelle française ont rempli le questionnaire en anglais, 11 personnes de langue maternelle anglaise l'ont rempli en français.

La première langue maternelle du répondant et celle de son père correspondent dans 85% des cas à la même langue. Celle des mères et leurs enfants sont à 90% identiques[561]. Les parents des répondants partagent à 89% la même langue maternelle.

La moitié des répondants a un conjoint (48 %), leurs langues maternelles sont à 26% le français et à 13% l'anglais. Le restant parle 19 autres langues maternelles. 74,7% de ceux qui ont un conjoint, partagent avec lui la même langue maternelle. De ces 14 différentes langues partagées par 130 couples ressortent le français avec 45% et l'anglais avec 17,8%. Seulement 16 couples mixtes anglais-français ont été recensés (9%). Les conjoints sont à 33,2% nés au Canada[562].

La ***première langue parlée à la maison*** est à 63,1% le français, à 27% l'anglais et 35 personnes parlent une autre langue à la maison[563]. Pour 83,2% cette première langue d'usage est aussi la seule parlée à la maison[564].

La ***connaissance d'autres langues*** est très fréquente: seuls 20 personnes disent ne pas connaître une autre langue que leur(s) langue(s) maternelle(s). Les personnes qui ont le français comme première langue maternelle connaissent à 85% l'anglais comme première langue étrangère[565]. Les Anglophones nomment à 75% en premier lieu le français comme langue étrangère[566]. Les Francophones connaissent 1,72 langues étrangères en moyenne, les Anglophones 1,42. La langue la plus connue

---

560 Seulement 19 personnes déclarent avoir l'anglais comme deuxième langue maternelle, 16 personnes le français et six autres personnes le créole, l'allemand, le hollandais, le danois, l'alsacien et le chinois.

561 Il s'agit de 24 langues différentes ainsi partagées entre père/enfant et/ou mère/enfant.

562 Le restant des conjoints sont nés dans 31 pays différents. 27% de ceux nés au Canada ont vu le jour dans la province du Québec. 2,6% ne voulaient pas nommer le pays de naissance de leur conjoint.

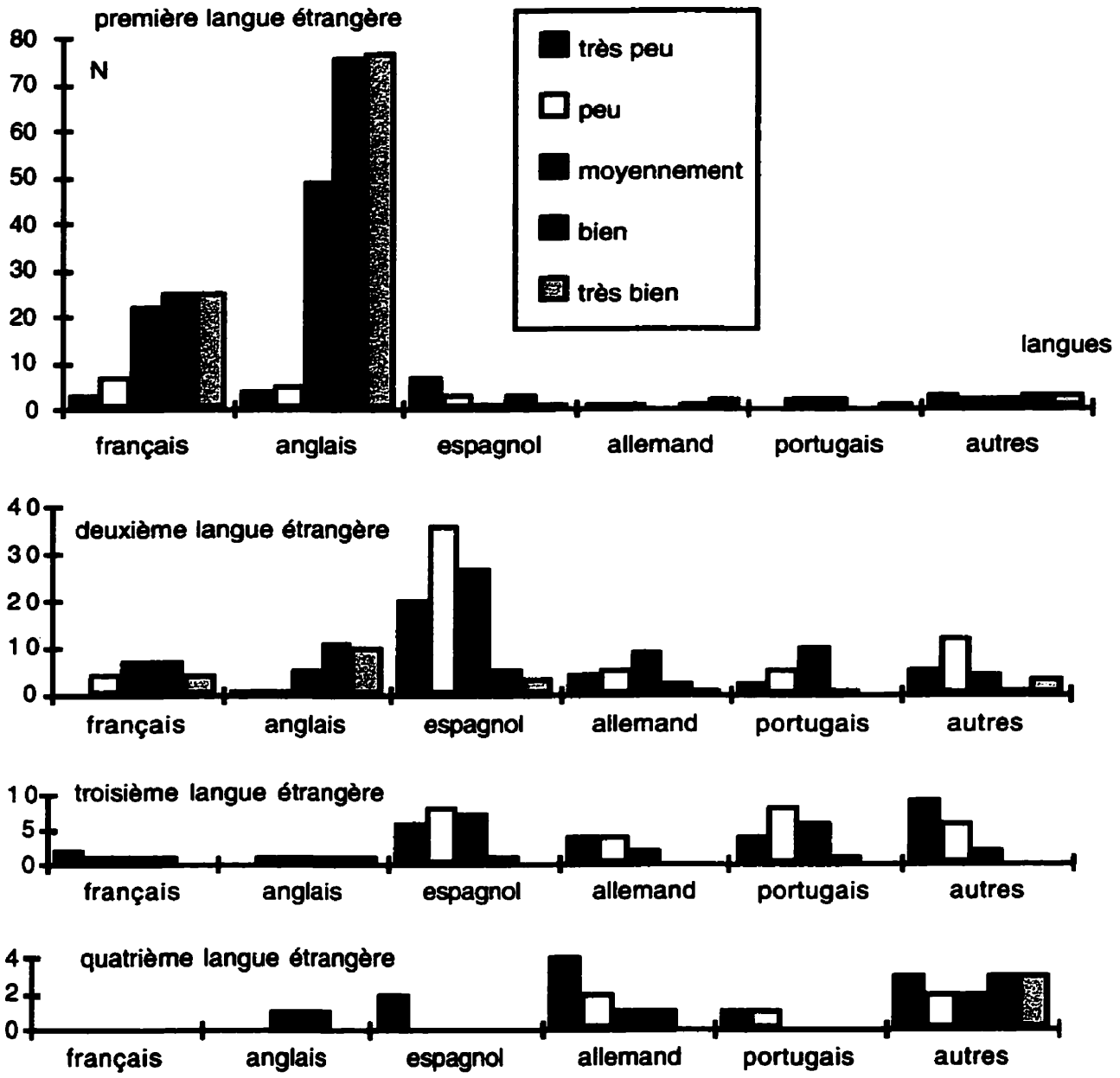
563 L'espagnol (cinq personnes), le portugais (cinq personnes), le grec (cinq personnes), le polonais (quatre personnes) et le chinois (trois personnes).

564 31 personnes déclarent utiliser l'anglais, 16 personnes le français comme deuxième langue parlée à la maison. Le restant de 12 personnes parlent le créole, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, le grec, le russe, le «cambodgien» (probablement le khmer) et l'arabe en tant que deuxième langue d'usage.

565 4,2% nomment l'anglais comme deuxième langue étrangère ce qui fait un total de 89% qui disent connaître l'anglais.

566 Cinq personnes le nomment en deuxième et troisième lieu, ce qui fait un total de 81,55% qui disent connaître le français.

Figure A6.7.
La connaissance des langues étrangères



(hormis l'anglais et le français) est l'espagnol (45% pour les Francophones, 25% pour les Anglophones), suivie de l'italien (14,5% pour les Francophones, 6,6% pour les Anglophones) et de l'allemand (14,5% pour les Francophones, 7,9% pour les

Anglophones)[567]. Néanmoins, le degré de connaissance - évalué selon une échelle à cinq points (très peu, peu, moyennement, bien, très bien) varie selon les langues et leur place respective, soit de première à quatrième langue étrangère (voir la figure 6.7.).

Les personnes qui ont des ***amis proches ayant une autre langue maternelle*** que la leur ont souvent aussi des (et le même nombre d') ***amis proches qui viennent d'un autre pays*** que le leur. La majorité des répondants (64.48% et 61.65%) ont un tel ami ou même plusieurs (49% et 58% d'entre eux)[568]. Les 47 différentes langues maternelles de ces amis se répartissent plus ou moins également sauf dans le cas de l'anglais (35% la nomment), du français (22%), de l'espagnol (16%) et de l'italien (13%)[569]. Des 91 pays nommés ressortent quelque peu la France (23% la nomment) et les États-Unis (14%).

Au travail ou dans la vie privée, les répondants rencontrent très souvent des personnes dont la langue principale est le français[570]. Pour les personnes qui parlent principalement d'autres langues que le français, la fréquence du contact dépend largement du contexte des rencontres, mais, en général, ces rencontres ne se font que «parfois» ou «rarement»[571]. Les Français de France, on les rencontre (parfois), mais rarement à la maison[572].

---

[567] Les autres langues mentionnées (par ordre d'importance) sont: le russe, le grec, l'hébreu, le portugais, le japonais et le polonais. Nommés qu'une seule fois sont: le roumain, le danois, le tchèque, l'«indien», l'iranien, le «perse», le kabyle, le hongrois, le finnois, l'arabe, le sussu, le langage des signes et le suédois.

[568] Le compte va jusqu'à 30. Pour 11,9%, les indications de nombre restent floues: beaucoup, la plupart, plusieurs, etc.

[569] Suivi dans la liste par l'allemand (7%), l'arabe (5%), le portugais (4%), le grec et le polonais (3%).

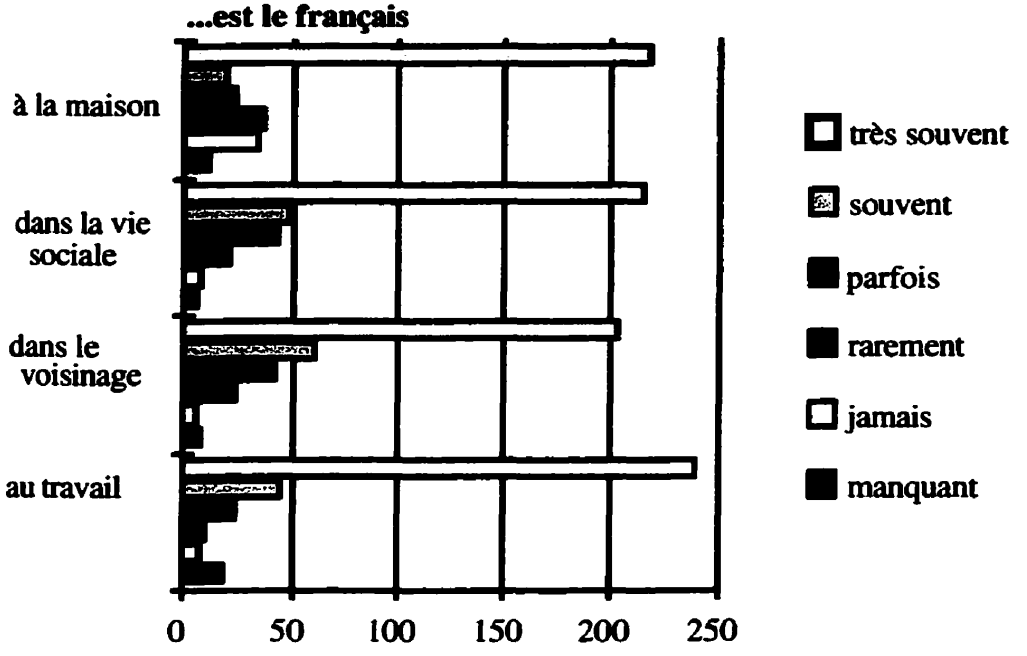
[570] La moyenne (considérant que ces variables ordinales peuvent être considérées comme étant continues) de 1 à 5 (jamais à très souvent) est de 4,49 pour le contact au travail (68,2% disent «très souvent»), de 4,29 pour le contact dans le voisinage (58,2% disent «très souvent»), de 4,26 pour le contact dans la vie sociale (61,6% disent «très souvent») et de 4,03 pour le contact à la maison (62,2% disent «très souvent»). L'écart-type se situe entre 1 et 1,5.

[571] La moyenne générale (considérant que ces variables ordinales peuvent être considérées comme étant continues) des rencontres avec des personnes dont la langue principale est l'anglais est de 3,4 (donc entre «parfois» et «souvent»). Celle des rencontres avec des personnes dont la langue principale n'est ni l'anglais ni le français est de 2,3 (donc plus près de «rarement» que de «parfois»).

[572] La moyenne (considérant que ces variables ordinales peuvent être considérées comme étant continues) donnée pour les rencontres au travail ou dans la vie sociale est de 2,8 (donc près de «parfois»), tandis que celle pour les rencontres dans le voisinage ou à la maison est de 2,2 (donc

Figure A6.8.

Le contact avec des personnes dont la langue principale...

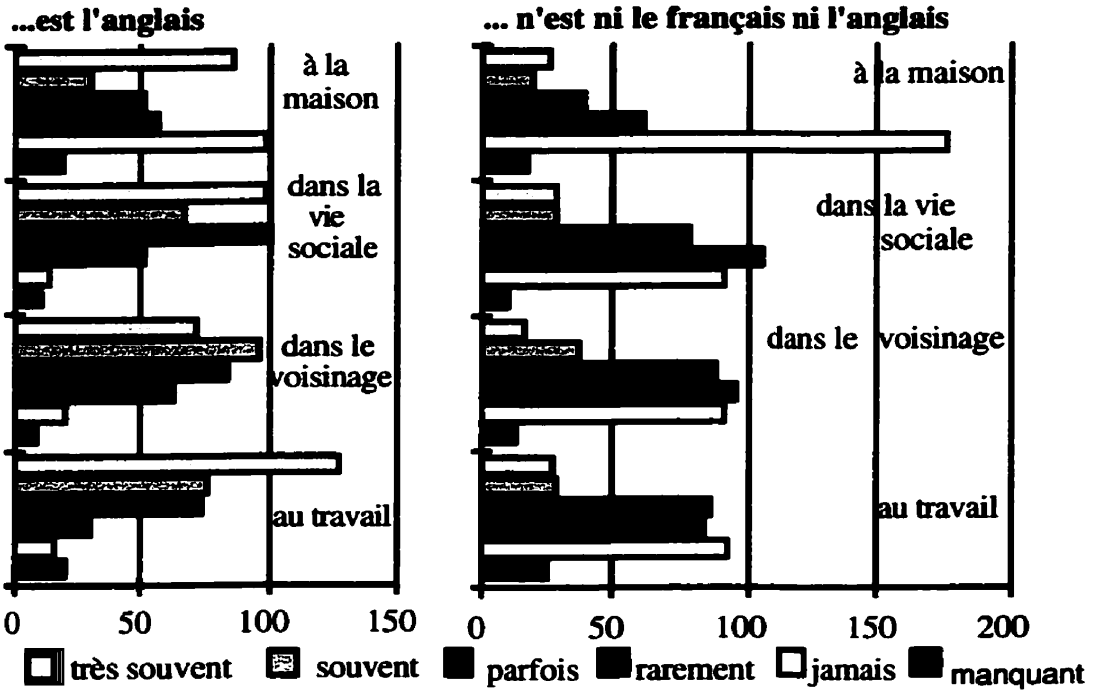


La première langue maternelle indiquée dans le questionnaire semble avoir un impact sur la fréquence des différentes rencontres à évaluer. ***Les Francophones (français première langue maternelle)*** rencontrent «très souvent» de 78% à 90% d'autres Francophones (français langue principale) dans tous les contextes mentionnés. Ces mêmes Francophones rencontrent beaucoup moins fréquemment des Anglophones (anglais langue principale) selon le contexte (le mode étant «très souvent» pour le travail, «parfois» pour le voisinage et la vie sociale et «jamais» pour le contact à la maison). Le mode de la fréquence de contact avec des gens dont la langue principale n'est ni le français ni l'anglais reste «jamais» dans tous les contextes (31% pour le travail, 34% et 36% pour la vie sociale et le voisinage et 65% pour le contact à la maison).

près de «rarement»). 47% des répondants ne les rencontrent jamais à la maison, tout comme ceux qui ne parlent principalement ni l'anglais ni le français comme langue principale (50,6%).

Figure A6.9. et A6.10.

Le contact avec des personnes dont la langue principale...

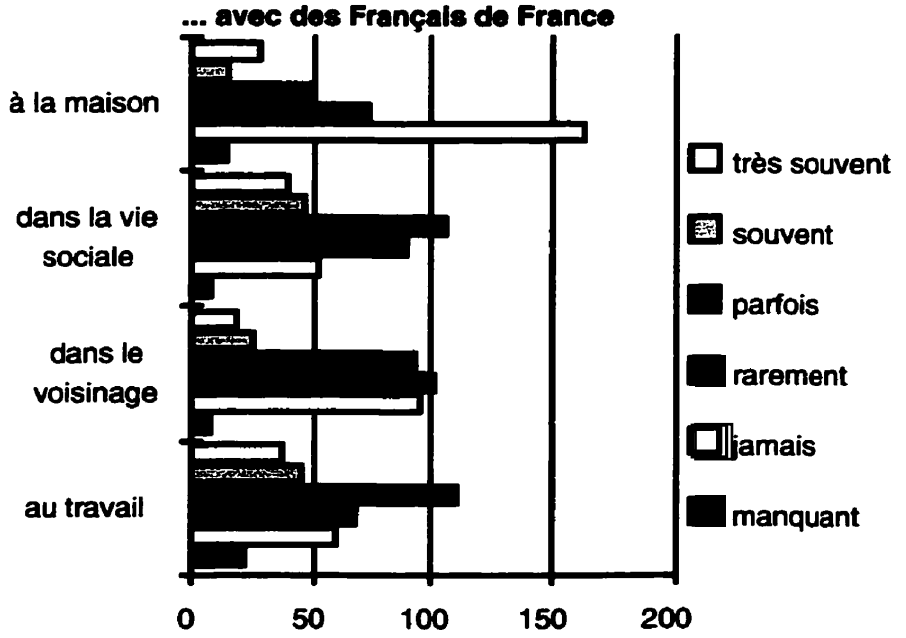


Les Anglophones (anglais première langue maternelle) ont «très souvent» des contacts avec d'autres Anglophones dans tous les contextes, mais apparemment moins exclusivement que les Francophones (46% à 77%). Le mode pour la rencontre avec des Francophones (français langue maternelle) étant «très souvent» par le travail et par le voisinage, «parfois» par la vie sociale et «rarement» par le contact à la maison. Ils disent rencontrer plus souvent des Francophones que les Francophones disent rencontrer des Anglophones. Le contact avec les personnes dont la langue principale n'est ni l'anglais ni le français semble être presque aussi rare pour les Anglophones que pour les Francophones (anglais et français langue maternelle)[573].

[573] Le mode indique une plus grande fréquentation: «rarement» pour le travail et pour la vie sociale, «parfois» pour le voisinage et «jamais» pour le contact à la maison.

Les Français de France sont surtout fréquentés par les Francophones (français première langue maternelle), alors que les Anglophones (anglais première langue maternelle) ne les voient quasiment jamais.[574]

Figure 6.11.
Le contact...



Les origines des répondants

Le lieu de naissance de 78,2% des répondants est le Canada[575], dont 90,8% le Québec (69,9% de tous les répondants)[576]. Ce lieu de naissance va généralement de pair avec la ***nationalité*** canadienne[577]. Une double nationalité a été donnée par 24

---

[574] Le mode pour les Francophones étant de «parfois» au milieu du travail, du voisinage et de la vie sociale, mais de «jamais» pour le contact à la maison. Les Anglophones par contre donnent un mode de «jamais» pour le travail, pour le voisinage, pour la maison et de «rarement» pour la vie sociale.

[575] Dix personnes sont nés en France, neuf aux États-Unis, d'autres au Portugal (5), en Pologne (4), en Angleterre (4), en Grèce (4), en Chine (3), aux Caraïbes (3), en Espagne (2), en Italie (2), en Suisse (2), au Chili (2), en Colombie (2), au Cambodge (2), aux Philippines (2), en Syrie (2), en Algérie (2), au Maroc (2), en Allemagne (1), en Roumanie (1), au Guatémala (1), au Pérou (1), au Sri Lanka (1), en Birmanie (1), au Japon (1), en Israël (1), en Palestine (1), en Iran (1), au Liban (1), en Tunisie (1), au Sénégal (1), en Géorgie (1). Quatre personnes ne voulaient pas révéler leur lieu de naissance.

[576] Les autres provinces mentionnées sont: l'Ontario (8), la Colombie britannique (6), le Nouveau Brunswick (4), le Saskatchewan (1), le Manitoba (1) la Nouvelle Écosse (3) et Terre Neuve (2).

[577] Cette nationalité canadienne occupe la première place dans 262 des cas, sinon la deuxième. Elle inclut ici «Canadien-Français» (15) et «Québécois» (42). Sept personnes nées au Canada déclarent ne pas avoir la nationalité canadienne, mais la nationalité israëlienne (4) ou rien (3).

répondants.[578] Les croisements entre le lieu de naissance et la nationalité font ressortir quelques cas exceptionnels: deux personnes nées en Suisse qui ont la nationalité allemande et américaine, une personne née en Palestine avec la nationalité américaine et deux avec la nationalité française, nées en Algérie et en Israël ainsi qu'une personne née au Guatemala déclarant sa nationalité comme étant canadienne-française.

Seulement 35 ***des parents*** ne sont pas nés au même pays que leurs enfants-répondants. 22 de ces pères ou mères sont nés au Canada mais ont eu un enfant avec une personne née dans un autre pays[579].

Les répondants vivent en moyenne depuis 21,46 ans sur l'***île de Montréal*** (avec un écart-type de 16,22 ans): l'étendue allant de 1 jusqu'à 82 ans. Les neuf quartiers de résidence actuels correspondent aux neuf strates de l'échantillonnage. Chacun des quartiers est donc représenté par un minimum de 31 et un maximum de 47 personnes (8.8% à 13.4%). 26% de ces personnes ont toujours vécu dans le même quartier sur l'île de Montréal, le restant des répondants ont changé au moins une fois de quartier, mais la grande majorité est néanmoins toujours restée au Centre de l'île.

Beaucoup de répondants (73%) ont ***vécu ailleurs*** (que sur l'île de Montréal). Ces séjours ont une moyenne de onze ans[580]. Une grande partie de ces séjours ont eu lieu au Canada (70,2% des cas) ou au Québec (38,1%)[581]. Les autres pays de séjour sont surtout les États-Unis, la France et l'Angleterre.

---

[578] Seize personnes indiquent une double nationalité canadienne («québécoise» par exemple). Ils ne sont pas comptés dans les doubles nationalités mentionnées qui, elles, impliquent deux passeports: Française-Canadienne (7), Canadienne-Américaine (3), Canadienne-Suisse (2), Canadienne-Grèque (2), Canadienne-Iranienne (2), Canadienne-Portugaise (1), Canadienne-Italienne (1), Canadienne-Anglaise (1), Canadienne-Irlandaise (1), Canadienne-Grenade (1), Canadienne-Syrienne (1), Américaine-Allemande (1).

[579] Les pères et mères qui sont tous les deux nés au Canada sont au nombre de 219 et 82 autre parents sont nés tous les deux dans 38 autres pays.

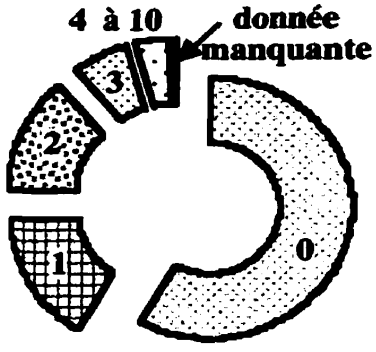
[580] Dans un autre lieu: 253 personnes (72,9%) en moyenne 11 ans (l'étendue allant de 1 à 41 ans); dans un second lieu: 157 personnes (44%) en moyenne 6 ans (1-36); dans un troisième lieu: 80 personnes (22,8%) en moyenne 3 ans (1-18); quatrième lieu: 27 personnes (7,7%) en moyenne 4 ans (1-20).

[581] Il s'agit des fréquences pour le ***premier*** lieu nommé où la personne a séjourné hors de l'île de Montréal. Deuxième lieu: 69% (Canada) et 21% (Québec); troisième lieu: 69,2% (Canada) et 10,2% (Québec); quatrième lieu: 53,3% (Canada) et 2,3% (Québec).

Quelques caractéristiques socio-démographiques des répondants[582]

Le ***sexe*** des répondants se répartit en 47% d'hommes et 53% de femmes. 58% des répondants n'ont pas ***d'enfants*** , les autres en ont de un à dix.

Figure A6.12.
le nombre d'enfants



L'***âge*** moyen de l'échantillon est de 37,78 ans avec un écart-type de 13,22. Le plus jeune répondant avait 17 ans, le plus âgé 82 ans.

Plus que la moitié des répondants ont été élevés dans une des dix ***religions*** chrétiennes nommées (67,6 %), la grande majorité sont catholiques (58,2%). Les personnes qui disent de ne pas avoir été élevés dans une religion sont au nombre de 74 et 24 refusent de répondre. Les autres affiliations réligieuses regroupent 16 personnes, notamment juifs et musulmans. Par contre, 38% de ceux ayant déclaré avoir reçu une éducation religieuse disent ne jamais la pratiquer.

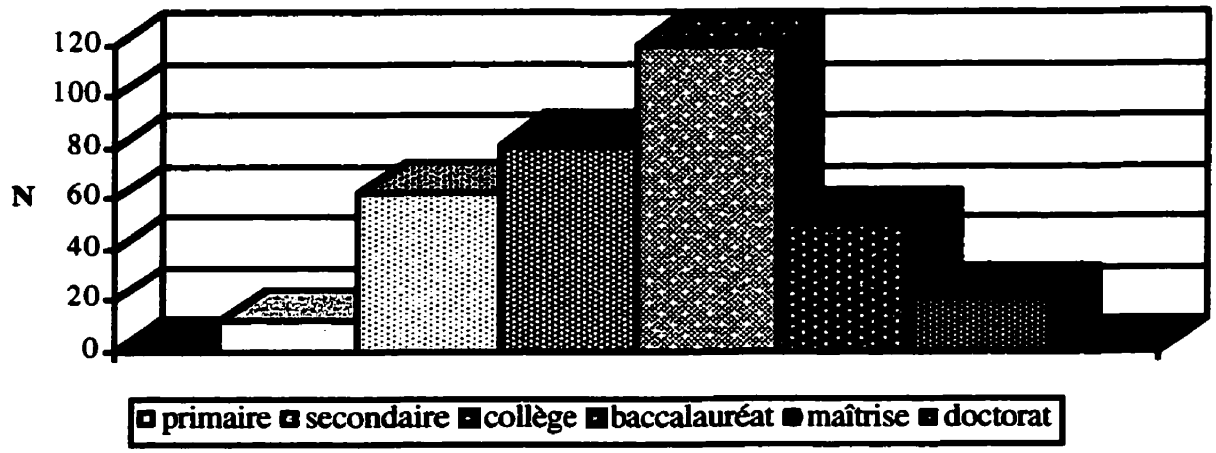
L'occupation des répondants a été codifiée selon la «classification nationale des professions» (CNP) en quatre chiffres[583]. Pour l'analyse du niveau socio-

[582] Il faut encore une fois souligner qu'il s'agit de statistiques de l'échantillon et non de paramètres pondérés. La majorité des caractéristiques suivantes se retrouvent aussi dans la section des pondérations (annexe 6.10.).

économique, seulement le secteur professionnel ainsi que le niveau de compétence a été retenu[584]. Tous les secteurs professionnels de la CNP sont présents dans l'échantillon, 22 des 26 grands groupes[585] étant ainsi représentés (au niveau des secteurs professionnels ainsi qu'au niveau des sous-catégorisations en compétences).

En ce qui concerne ***l'éducation***, 3,4% des répondants n'ont pas fréquenté l'école secondaire alors que 22,2% ont entrepris des études collégiales, 34% possèdent un diplôme de baccalauréat et 20,2% un diplôme d'études universitaires avancées :

Figure A6.13. : les niveaux d'éducation



Quant au ***revenu annuel du ménage***, la famille du répondant moyen dispose d'environ 42 000 $ par an (avec une assez grande dispersion de plus ou moins 23 000 $).

---

583 Ce code est composé de plusieurs regroupements qui résultent d'un croisement partiel de cinq niveaux de compétences et de neuf regroupements de secteurs professionnels (Classification nationale des professions 1993, Ministre des Approvisionnements et Services Canada).

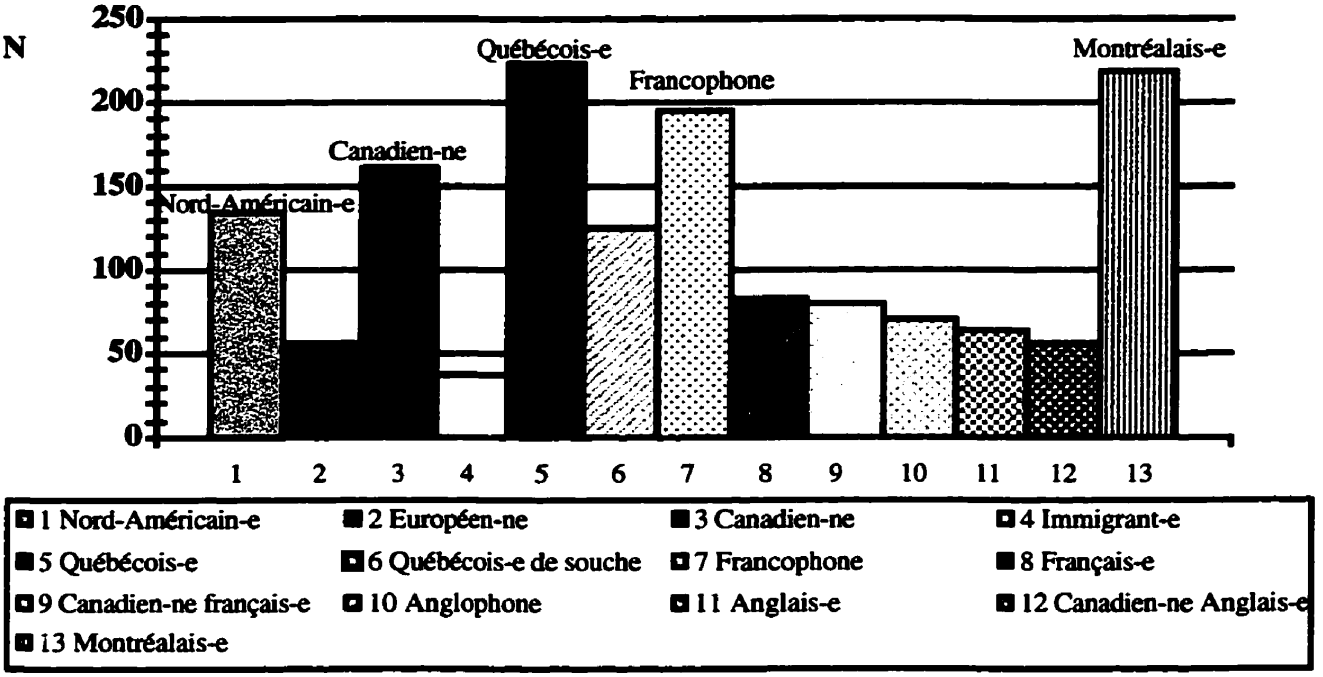
584 Il s'agit du premier de trois niveaux de la classification hiérarchique de la CNP comprenant 26 grands groupes.

585 Excluant néanmoins quatre sous-groupes : (1) le sous-groupe 74 - «personnel intermédiaire en transport, en machinerie, en installation et en réparation» ; (2) le sous-groupe 76 - «personnel de soutien des métiers, manœuvres et aides d'entreprise en construction et autre personnel assimilé» ; (3) le sous-groupe 86 - «personnel élémentaire du secteur primaire» et (4) le sous-groupe «personnel de supervision et personnel spécialisé dans la transformation, la fabrication et les services d'utilité publique».

Le choix d'étiquettes identitaires

Presque tous les répondants ont choisi une ou plusieurs des étiquettes identitaires proposées dans le questionnaire (90% à 95%)[586]. Les étiquettes ne s'excluent pas mutuellement et peuvent être combinées.

Figure 6.14.
Les identifications



Remarquons d'abord qu'une grande majorité (65% des réponses) s'identifie «assez» ou «beaucoup» comme «Montréalais». Cette identification est tout à fait compatible avec les autres identités proposées, son choix se recoupe de 12% à 69% avec celui d'autres étiquettes.

En tout, seulement 41% des répondants s'identifient comme Nord-américain («assez» ou «beaucoup») ; de ceux-là 78% s'identifient comme Québécois, et 51% comme Canadiens. Cette dernière étiquette est choisie par 46% des répondants

---

[586] Question 23 : «Jusqu'à quel point est-ce que vous vous identifiez comme : Nord-américain-e, Européen-ne, Canadien-ne, Québécois-e, Québécois-e de souche, Français-e, Anglais-e, Canadien-Français-e, Canadien-Anglais-e, Francophone, Anglophone, Immigrant-e, Montréalais-e, Autre : «pas du tout», «un peu», «moyennement», «assez», «beaucoup»).

(«assez» ou «beaucoup»), tandis que 53,7% choisissent «Québécois-se» et 35,5% «Québécois-se de souche».

Ceux qui s'identifient «assez» ou «beaucoup» comme «Québécois» sont à 13,8% des Anglophones, à 79,5% des Francophones et à 6,7% des Allophones (première langue maternelle). Ceux qui choisissent l'étiquette «Québécois de souche» sont par contre à 97% des Francophones (toujours première langue maternelle). Seulement 58% de ceux qui choisissent «Québécois» comme identification s'identifient en même temps fortement avec l'étiquette «Québécois de souche».

La moitié des répondants (50%) ne s'identifient «pas du tout» comme «Européens», 16% «assez» ou «beaucoup». Seulement 10,8% s'identifient en tant que «Immigrants». Les étiquettes «linguistiques» sont par contre choisies par 55,4% («Francophone»), 24,9% («Anglophone»), 22,5% («Canadien-Français-e»), 16,2% («Canadien-Anglais-e»), 23,6% («Français») et 19,9% («Anglais») des répondants.

Quels traits sont importants pour être québécois ?

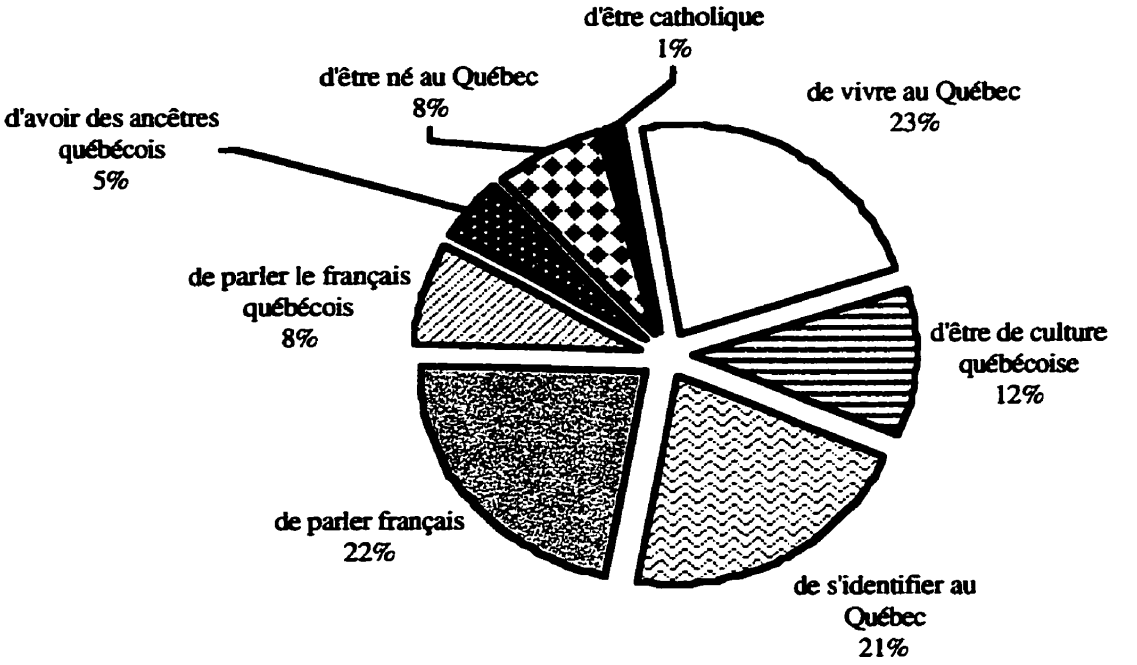
Parmi les traits proposés, ce sont surtout le fait de vivre au Québec (23%), de parler français (22%), et de s'identifier au Québec (21%) qui sont jugés importants (voir figure A6.15.). Ainsi, les traits factuels comme le lieu de naissance (8%), les ancêtres (5%) et la religion catholique (1%) semblent secondaires parmi ces choix[587].

Quant aux fréquences des répondants, ce sont 71,8% des Montréalais - 61% des Anglophones, 82% des Francophones et 66% des Allophones – qui accordent ainsi une relative importance à la langue française comme trait québécois. Ce jugement d'une grande importance de la langue française pour être québécois ne s'accompagne pas automatiquement de celle du français québécois, qui n'est indiquée que par 25% des répondants – 24% des Anglophones, 27% des Francophones et 29% des Allophones.

---

[587] Ces pourcentages se réfèrent au total des réponses données, c'est-à-dire 1124 réponses (seulement les réponses sur l'échelle «assez» ou «beaucoup» sont considérées, mais elles ne sont pas mutuellement exclusives).

Figure A6.15.
Les traits importants pour être québécois



Les qualités personnelles

En général, les répondants apprécient «assez» les qualités personnelles proposées (question 20) : toutes les qualités obtiennent une moyenne entre 3,2 («moyennement») à 4,7 («beaucoup»), sauf le trait «religieux» qui, lui, obtient une moyenne de 2,0 («peu»).

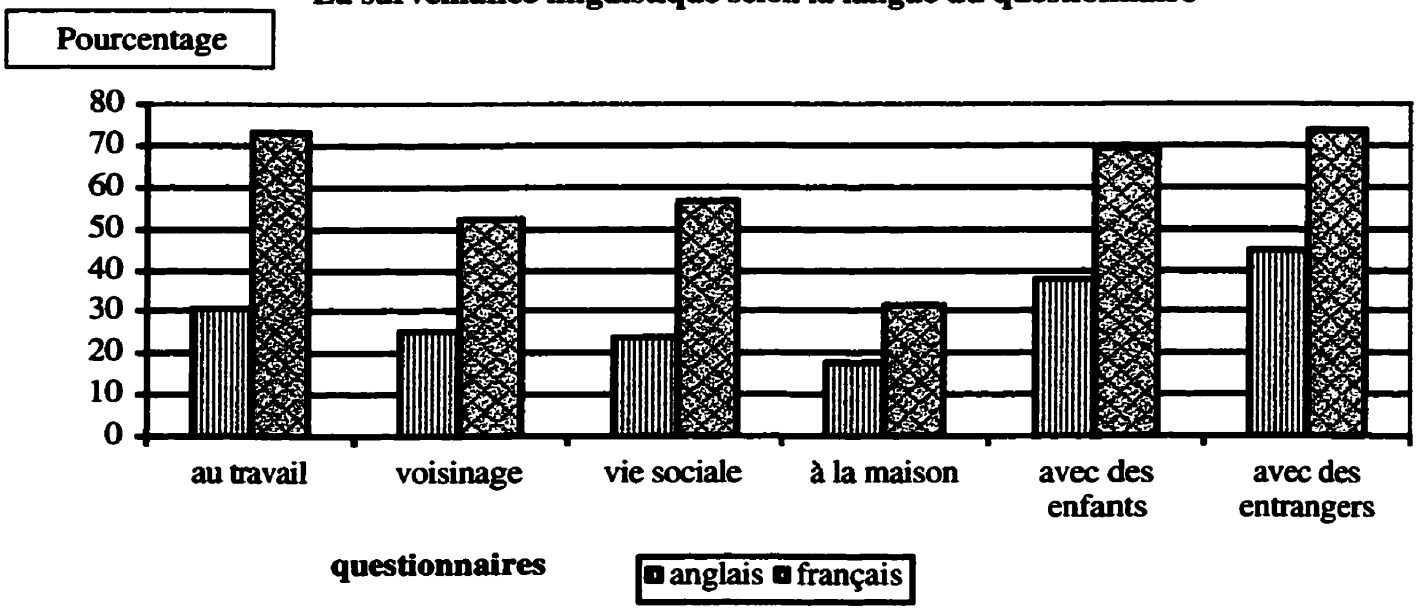
L'étendue de Montréal

La question 13 demande aux répondants d'encercler sur une carte de l'île de Montréal ce qui, pensent-ils, représente le mieux «Montréal». Ceux qui ont répondu à la question (81%) ont encerclé de un à 26 (la totalité) des quartiers sur la carte. La grande majorité (80,6%) a choisi de 2 à 24 quartiers pour représenter «Montréal» et leur emplacement se trouve à 70,5% au centre de l'île.

La surveillance linguistique

La majorité des répondants (56,8%) disent surveiller «assez» ou «beaucoup» leur langue au travail, 43,3% dans le voisinage, 44,9% dans la vie sociale, 34,1% à la maison, 57,4% lorsqu'ils parlent avec des enfants et, 62,7% lorsqu'ils parlent avec des étrangers. La question s'ajuste à la langue du questionnaire (anglais ou français) et il s'avère que les réponses diffèrent selon ce critère linguistique :

Figure A6.16.
La surveillance linguistique selon la langue du questionnaire



Soulignons que l'effort déployé auprès des enfants (69% et 38%) et auprès des étrangers (74% et 45%) atteint un pourcentage comparable à celui du travail (73% et 30,7%).

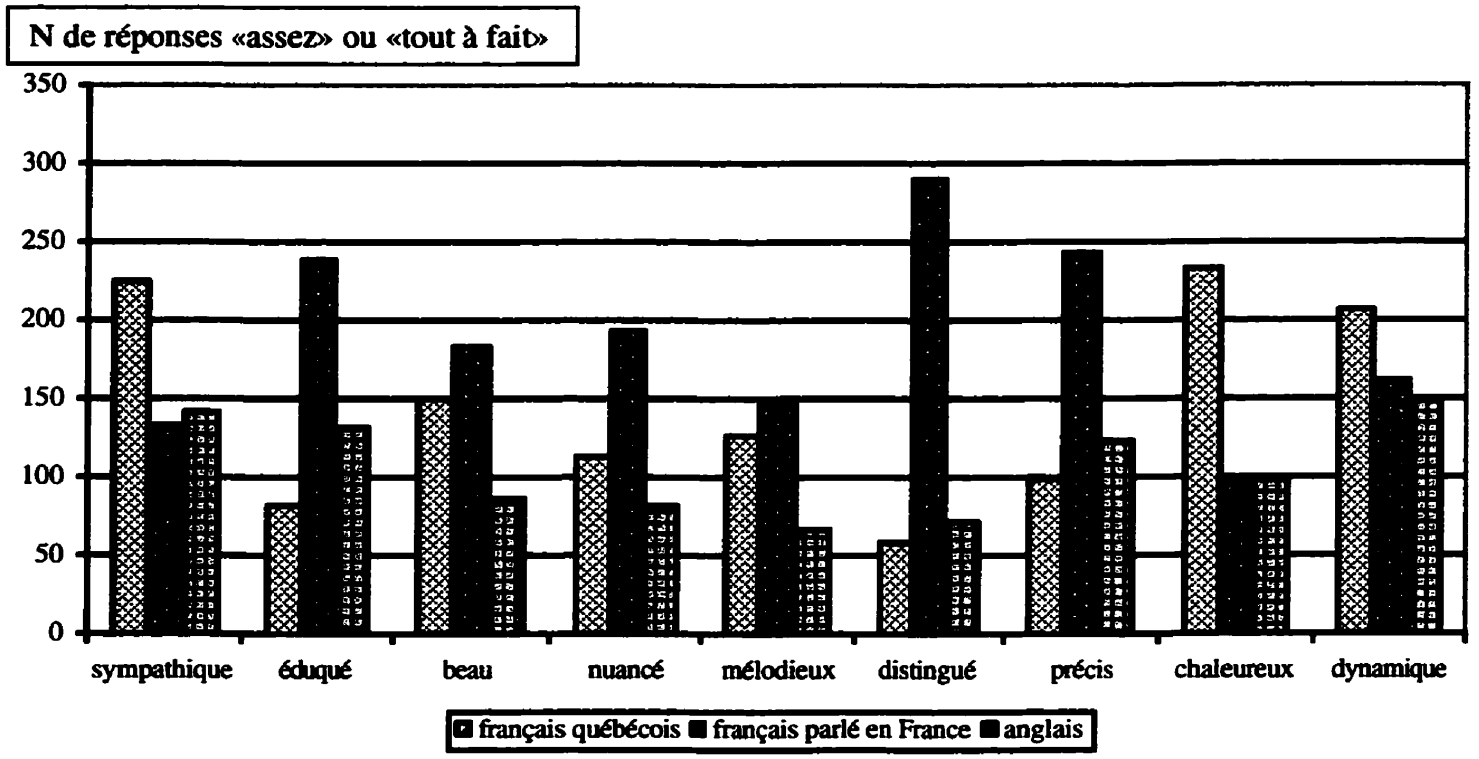
Les préférences

En moyenne, il arrive aux répondants d'avoir «souvent» des conversations calmes, de persuader d'autres gens, de discuter d'un thème précis, de gesticuler en parlant et de taquiner des amis. Par contre, ils marchandent «rarement» les prix au marché. Sinon, c'est «parfois» que les répondants font des jeux de mots, citent des auteurs connus, racontent des blagues, emploient des jurons, font de l'ironie ou jasent, c'est-à-dire parlent pour parler.

L'évaluation des langues

La moyenne générale des évaluations linguistiques (tous adjectifs confondus) est de 3,6 (entre «moyennement» et «assez») pour le français de France, de 3,2 pour le français parlé au Québec, et de 3,1 pour l'anglais.

Figure A6.17.
L'évaluation des langues selon les adjectifs



Annexe 7

7.1. Liste de noms de variables et leurs contenus 422

7.2. Légende pour les listes des variables 424

7.3. Liste des variables indépendantes 425

7.4. Liste des variables dépendantes 428

7.5. Liste des variables intermédiaires 432

7.6. Correspondances des étapes emiriques : dimensions, questions, mesures et variables 434

Annexe 7.1., Tableau A7.1.: Liste de noms de variables et leurs contenus

Noms des variables	Contenu
Variables indépendantes	
Lm1a	Première langue maternelle anglaise
Lm1f	Première langue maternelle française
Lu1a	Première langue d'usage anglaise
Lu1f	Première langue d'usage française
Sexe	Sexe
Age	Groupe d'âge
Reldicho	Etre catholique
Etudes	Niveau de scolarité
Revenu	Niveau du revenu annuel du ménage
Domprof	Domaine professionnel
Nat1can	Première nationalité canadienne
Nat1qué	Première nationalité québécoise
Naisscan	Lieu de naissance au Canada hors Québec
Naissqué	Lieu de naissance au Québec
Secan	Séjour au Canada hors Québec
Sequé	Séjour au Québec
Seailleu	Séjour ailleurs qu'au Canada
Minfph	Appartenance à une minorité francophone
Minaph	Appartenance à une minorité anglophone
Minling	Appartenance à une minorité géographique ou linguistique autre
Minaut	Appartenance à une minorité autre que géographique ou linguistique
Variables intermédiaires	
Idnoamer	Identification en tant que «Nord-américain»
Ideurop	Identification en tant que «Européen»
Idimmi	Identification en tant que «Immigrant»
Idcanad	Identification en tant que «Canadien»
Idqué	Identification en tant que «Québécois» et «Québécois de souche» et l'importance de s'identifier au Québec et de parler français pour être québécois
Idraci	L'importance d'avoir des ancêtres québécois, d'être né au Québec, d'être de culture québécoise, d'être catholique, de parler français québécois pour être québécois
Idrésid	L'importance de vivre au Québec pour être québécois
Idmont	Identification en tant que «Montréalais»
Idangl	Identification avec «Anglais», «Canadien-anglais» et/ou «Anglophone»
Idfranç	Identification avec «Français», «Canadien-français» et/ou «Francophone»
Coautre	Fréquence du contact avec d'autres groupes linguistiques
Cocoamis	Contact avec d'autres groupes linguistiques à travers les amis ou le conjoint
Cole	Connaissance des langues étrangères
Bilingua	Etre bilingue (deux langues maternelles ou langues d'usage)

Tableau A7.1. (suite) : Liste de noms de variables et leur contenu

Noms des variables	Contenu
Variables dépendantes	
Fquésol	Evaluation du français parlé au Québec: traits de solidarité
Fquésta	Evaluation du français parlé au Québec: traits de statut
Angltot	Evaluation de l'anglais : tous les traits
FFsol	Evaluation du français de France : traits de solidarité
FFsta	Evaluation du français de France : traits de statut
Norme	Degré de surveillance linguistique
Normélè	Perception d'une faible maîtrise linguistique des élèves francophones à Montréal
FFphdiff	Perception d'une différence entre Français de France et Francophones du Québec
FFmaît	Perception d'une meilleure maîtrise linguistique des Français de France
SLEdiff	Perception d'un accès différentiel aux postes haut placés en faveur des Anglophones
SLEétudes	Perception d'un accès différentiel aux études en faveur des Anglophones
SLEangl	Perception d'une valeur instrumentale de l'anglais
SLEfranç	Perception d'une valeur instrumentale du français
Perquart	L'association linguistico-économique par quartiers
Perqu45	Association linguistico-économique par quartiers : version forte
Anglpres	La perception de la présence des Anglophones à Montréal (en pourcentage)
Franpres	La perception de la présence des Francophones à Montréal (en pourcentage)
Ninipres	La perception de la présence des Allophones à Montréal (en pourcentage)
Aph	Nombre de quartiers perçus comme majoritairement anglophones
Fph	Nombre de quartiers perçus comme majoritairement francophones
Niniph	Nombre de quartiers perçus comme majoritairement ni anglophones ni francophones
SLmont	Perception que Montréal se divise en deux parties : une anglophone, une francophone
SLdiff	Perception que les Anglophones et les Francophones diffèrent beaucoup et ne se mélangent pas facilement

Annexe 7.2.

Légende pour les listes des variables

Indicateur : déterminants et dimensions.

Variable : mesure de l'indicateur.

Nom de la variable ou du facteur : nom de la variable ou du facteur tel qu'utilisé dans les analyses. Les noms écrits en italique sont des polydichotomisations des variables.

Contenu : description de la variable.

Variantes : entrées de la variable.

Forme de la variable : échelle de mesure utilisée (ordinale, dichotomique, nominale, continue).

Répartitions : nombre de cas par entrée de la variable (pour quelques variables nominales ou ordinales seulement).

Moyenne/écart-type : moyenne et écart-type de la variable ou du facteur.

Valeur z asymétrie : test de la normalité des distributions (z_{asym}= coefficient d'asymétrie/ erreur type de l'asymétrie).

Valeur z aplatissement : test de la normalité des distributions (z_{apla}= coefficient d'aplatissement /erreur type de l'aplatissement).

Données manquantes : proportion des données absentes pour chaque variable ou facteur en pourcentage.

Alpha Std. : coefficient alpha standardisé (Alpha de Cronbach).

Annexe 7.3.
Tableau A7.2.
Liste des variables indépendantes*

Indicateur	Nom de la variable ou du facteur	Contenu	Variantes	Forme de la variable	Répartitions	Données manquantes
Sexe	sexe	Le sexe du répondant	0:féminin 1:masculin	dichotomique	0 :201 ; 1 :151 (1 : 1,3)	0%
Âge	age	Regroupements d'âge	1:17 à 24 ans 2:25 à 34 3:35 à 44 4:45 à 54 5:55 et plus	ordinale	1:50 2:112 3:94 4:49 5:45	0, 56%
Langue	lm1gr *lm1a* *lm1f*	Langue de famille	1:anglais 2:français 3:autre *a :anglaise/autre* *f :française/autre*	nominale *polydichotomique*	1:76 2:215 3:60 *a :76/275* *f :215/136*	0, 3%
	lu1gr *lu1a* *lu1f*	Langue principale	1:anglais 2:français 3:autre *a :anglaise/autre* *f :française/autre*	nominale *polydichotomique*	1:94 2:222 3:35 *a : 94/257* *f : 222/129*	0%
Religion	reldicho	Etre catholique	0:ne pas être cathol. 1:être catholique	dichotomique	0:147 ; 1:205 (1 : 0, 7)	0%

* Les variables, variantes, formes et répartitions indiquées en *italique* reflètent aux changements d'une variable suite à une polydichotomisation pour fins d'analyse.

Tableau A7.2. (suite)
Liste des variables indépendantes

Indicateur	Nom de la variable ou du facteur	Contenu	Variantes	Forme de la variable	Répartitions	Données manquantes
Niveau socio-économique	etudes	Niveau d'éducation	1:second. ou moins 2:collège 3:baccalauréat 4:plus que bacc.	ordinale	1:74 2:81 3:120 4:71	1, 7%
	revenu	Revenu annuel du ménage	1:moins que 20 000$ 2:20 000-39 999$ 3:40 000-59 999$ 4:60 000$ et plus	ordinale	1:92 2:109 3:57 4:75	5, 4%
	revdicho	Réponse quant au revenu annuel du ménage	0:non 1:oui	dichotomique	0:19 ; 1:333 (1 :0,05)	0%
Domaine professionnel	doprof	Domaine professionnel *Doprof1 (0 et 1)/autre* *Doprof2 (2)/autre* *Doprof3 (3)/autre* *Doprof4 (4)/autre* *Doprof5 (5)/autre*	0:gestion 1:affaires 2:sciences nat., santé 3:sciences soc., adm. 4:arts, culture 5:vente et services, métiers, sect. primaire 6:sans travail 9:sans réponse	nominale *polydichotomique*	0:52 1:36 2:40 3:74 4:62 5:54 6:21 *doprof1 : 88/251* *doprof2 : 40/299* *doprof3 : 74/265* *doprof4 : 62/277* *doprof5 : 54/285*	3,69%
	doprofdi	Réponse quant au domaine professionnel	0:non 1:oui	dichotomique	0:13 ; 1:339 Relation : 0, 03	0%

Tableau A7.2. (suite)
Liste des variables indépendantes

Indicateur	Nom de la variable ou facteur	Contenu	Variantes	Forme de la variable	Répartitions	Données manquantes
Origine	naissans *naissque* *naisscan*	Lieu de naissance	1:Québec 2:Canada 3:ailleurs *Québec/autre* *Canada/autre*	nominale *polydichotomique*	1:242 2:27 3:75 *naissque : 242/102* *naisscan :27/312*	1, 13%
	natl *natlque* *natlcan*	Nationalité	1:Québec 2:Canada 3:ailleurs *Québec/autre* *Canada/autre*	nominale *polydichotomique*	1:44 2:227 3:74 *natlque : 44/301* *natlcan : 227/118*	2%
	secan	Séjour au Canada	0:non 1:oui	dichotomique	0:159 ; 1:193 (1 : 0, 8)	0%
	sequebec	Séjour au Québec	0:non 1:oui	dichotomique	0:197 ; 1:155 (1 : 1, 2)	0%
	scailleu	Séjour ailleurs	0:non 1:oui	dichotomique	0:267 ; 1:85 (1 : 3, 1)	0%
Apartenance à une minorité	min *minfph (1)* *minaph (2)* *minque (3)* *minling (4)*	Appartenance à une minorité	0:non 1:francophone 2:anglophone 3:québécois 4:autre ling.ou d'origine 5:autre	nominale *polydichotomique*	0 :231 1 :22 2 :26 3 :14 4 :27 5 :22 *minfph : 22/320* *minaph :26/316* *minque : 14/328* *minling : 27/315*	2, 8%

Annexe 7.4.
Tableau A7.3.
Liste des variables dépendantes

Indicateur	Nom de la variable ou du facteur	Contenu	Variantes	Forme de la variable	Moyenne - écart-type	Valeur z Asymé-trie	Valeur z Aplatisse-ment	Données man-quantes	Alpha Std.
La perception du français et de l'anglais	Fquésol	Solidarité :sym-pathique, chalcureux, dynamique	Contient trois variables ordinales : 3-15	ordinale	x : 11, 47 S : 2, 99	**6, 23**	0, 09	9, 4%	,8953
	Fquésta	Statut : éduqué, beau, distingué, précis, nuancé, mélodieux	Contient six variables ordinales : 6-30	ordinale	x : 17, 88 S : 5, 64	-0, 07	-1, 22	13,9%	,9087
	Angltot	Tous les adjectifs	Contient neuf variables ordinales : 9-45	ordinale	x : 27, 75 S : 6, 86	0, 05	3, 17	13, 1%	,9244
Le rapport à la norme	Ffsol	Solidarité : sympathique, chaleureux, dynamique	Contient trois variables ordinales : 3-15	ordinale	x : 9, 86 S : 2, 59	0, 29	-0, 4	11, 4%	,8014
	Ffsta	Statut : éduqué, distingué, nuancé, précis, mélodieux	Contient six variables ordinales : 6-30	ordinale	x : 22, 67 S : 4, 30	-3, 82	3, 47	14, 2%	,8474
	FFphdiff	Différences entre FF et Fph	Contient trois variables	ordinale	x : 9, 88 S : 2, 58	0, 33	-2, 45	5, 4%	,6143
	Norme	Surveillance linguistique	Contient six variables : 6-30	ordinale	x : 20, 04 S : 6, 80	-3, 61	-2, 00	11, 1%	,9296
	Normélè	Manque de maîtrise chez les élèves	1-5	ordinale	x : 3, 51 S : 1, 35	**-4, 19**	-3, 39	4, 5%	
	FFmaît	Maîtrise du français : FF et FPH	1-5	ordinale	x : 2, 75 S : 1, 50	1, 25	**-5, 54**	3, 4%	

Tableau A7.3. (suite)
Liste des variables dépendantes

Indicateur	Nom de la variable ou du facteur	Contenu	Variantes	Forme de la variable	Moyenne - écart-type	Valeur z Asymé-trie	Valeur z Aplatisse-ment	Données man-quantes	Alpha Std.
L'association linguistico-économique	SLEdiff	Accès aux postes : Aph plus et Fph moins	Contient deux variables ordinales : 2-10	ordinale	x : 4, 26 S : 2, 44	**5, 66**	-2, 41	4, 5%	, 8198
	SLEdifdi	Accord avec Ibid.	0-pas du tout 1-un peu –très d'accord	dichoto-mique		0-140 ; 1-205 (1 : 0, 68)		2, 0%	
	SLEétude	Accès aux études : Aph plus	1-5	ordinale	x : 2, 36 S : 1, 38	**3, 54**	**4, 41**	4, 8%	
	SLEangl	La valeur instrumentale de l'anglais	Contient trois variables ordinales : 3-15	ordinale	x : 8, 64 S : 3, 34	0, 05	**-3, 61**	2, 3%	, 6135
	SLEfranç	La valeur instrumentale du français	1-5	ordinale	x : 3, 19 S : 1, 52	-2, 24	**3, 78**	3, 4%	
	Perquart	Assoc. langue et niveau socio-économique tous les quatiers	Contient 12 variables ordinales : 11-36	continue	x : 24, 19 S : 4, 16	-2, 78	1, 12	**26, 4 %**	
	Perqu45	Ibid. entre Beaconsf., Hochelaga, MtRoyal, Westmount	Contient 4 variables ordinales :5-16	continue	x :11, 94 S : 2, 17	2, 91	0, 59	**19, 9%**	

Tableau A7.3. (suite)
Liste des variables dépendantes

Indicateur	Nom de la variable ou du facteur	Contenu	Variantes	Forme de la variable	Moyenne - écart-type	Valeur z Asymé-trie	Valeur z Aplatisse-ment	Données man-quantes	Alpha Std.
La ségrégation linguistique à travers la perception de la présence linguistique dans différents quartiers et villes de l'île de Montréal	Aph	Nombre de quartiers perçus comme majoritairement anglophone	0-26	continue	x : 8, 50 S : 3, 21	1, 87	1, 40	8%	
	Aph_1	Ibid. avec remplacement des données manquantes	0-26	continue	x : 8, 50 S : 3, 08	2, 03	2, 59	0%	
	Fph	Nombre de quartiers perçus comme majoritairement francophone	0-26	continue	x : 11, 99 S : 3, 68	-1, 33	2, 16	8, 2%	
	Fph_1	Ibid. avec remplacement	0-26	continue	x : 11, 99 S : 3, 53	-1, 46	3, 50	0%	
	Niniph	Nombre de quartiers perçus comme majoritairement ni anglophone ni francophone	0-26	continue	x : 4, 47 S : 3, 28	4, 41	-0, 49	8, 2%	
	Niniph_1	Ibid. avec remplacement	0-26	continue	x : 4, 47 S : 3, 14	4, 81	0, 48	0%	

Tableau A7.3. (suite)
Liste des variables dépendantes

Indicateur	Nom de la variable ou du facteur	Contenu	Variantes	Forme de la variable	Moyenne - écart-type	Valeur z Asymétrie	Valeur z Aplatissement	Données manquantes	Alpha Std.
La ségrégation linguistique à travers la perception de la présence numérique des langues à Montréal	Anglpres	Présence numérique de l'anglais (%)	3-60	continue	x = 28, 29 S = 9, 91	2, 11	0, 00	6, 5%	
	Franpres	Présence numérique du français (%)	15-77	continue	x = 53, 43 S = 12, 81	-1, 00	0, 06	6, 5%	
	Ninipres	Présence numérique des autres langues (%)	0-70	continue	x : 18, 34 S : 9, 89	8, 28	8, 33	7, 4%	
La ségrégation linguistique à travers la perception des différences entre Anglophones et Francophones	SLdiff	Différence entre Aph et Fph	Contient deux variables ordinales : 2-10	ordinale	x : 6, 09 S : 2, 39	-0, 92	**-3, 75**	2, 0%	, 7818
	SLmont	Montréal se divise en deux	1-5	ordinale	x : 2, 92 S : 1, 36	-0,23	**-4, 79**	2, 8%	

Annexe 7.5.
Tableau A7.4.
Liste des variables intermédiaires

Indicateur	Nom de la variable ou du facteur	Contenu	Variantes	Forme de la variable	Moyenne - écart-type	Valeur z Asymétrie	Valeur z Aplatissement	Données manquantes	Alpha Std.
L'identité régionale	Idraci	Etre québécois : ancêtres, né au Qué., parler québ., de culture québ., être catholique	Contient cinq variables ordinales : 5-25	ordinale	x : 10, 84 S : 5, 00	**5, 97**	-0, 29	8, 5%	, 8186
	Idqué	Etre québécois : s'identifier, parler français/ Id québécois, québécois de souche	Contient quatre variables ordinales : 4-20 (une donnée manquante par cas au plus)	ordinale	x : 14, 74 S : 4, 24	**-4, 30**	-1, 94	6, 5%	, 7090
	Idrésid	Etre québécois : vivre au Québec	1 :pas du tout, un peu 2 :moyennement, assez 3 :tout à fait	ordinale	x : 2, 37 S : 0, 69	1 : 41 2 : 128 3 : 167		4, 5%	
	Idmontr	Identification avec montréalais	1 :pas du tout, un peu 2 :moyennement, assez 3 :tout à fait	ordinale	x : 2, 23 S : 0, 78	1 : 72 2 : 111 3 : 152		4,8%	
L'identité linguistiques	Idangl	Identification avec anglais, canadien-anglais, aph	Contient trois variables ordinales : 3-20 (aucune donnée manqu. par cas)	ordinale	x : 5, 72 S : 4, 02	**9, 74**	-1, 15	9, 4%	, 9044
	Idfranç	Identification avec : français, canadien-français, fph	Contient trois variables ordinales : 3-15 (une donnée manqu. par cas au plus)	ordinale	x : 8, 05 S : 3, 74	0, 00	**-4, 13**	7, 7%	, 6695

Tableau A7.4. (suite)
Liste des variables intermédiaires

Indicateur	Nom de la variable ou du facteur	Contenu	Variantes	Forme de la variable	Moyenne - écart-type	Valeur z Asymétrie	Valeur z Aplatissement	Données manquantes
L'identité continentale	Idnamer	Identification avec « Nord-américain »	1-5	ordinale	x : 3, 05 S : 1, 37	-0, 59	**-4, 50**	7, 7%
	Ideurop	Identification avec « Européen »	1 :pas du tout, un peu 2 :moyennement, assez 3 :tout à fait	ordinale	x : 1, 34 S : 0, 61	1 : 238 2 : 60 3 : 25		8, 2%
	Idimmi	Identification avec « Immigrant»	1 :pas du tout, un peu 2 :moyennement, assez 3 :tout à fait	ordinale	x : 1, 23 S : 0, 59	1 : 271 2 : 21 3 : 27		9, 4%
	Idcanad	Identification avec «Canadien»	1-5	ordinale	x : 3, 28 S : 1, 50	-1, 35	**-5, 52**	4, 5%
Le contact intergroupe	Cocoamis	Contact à travers des amis ou un conjoint de lm différente	Compte 4 variables dichotomiques : 0-4	continue	x : 1,74 S : 1,29	1,66	**-4,30**	0%
	Cole	Connaissance des langues étrangères	Compte 4 variables dichotomiques : 0-4	continue	x : 1,81 S : 0,98	**3,45**	-0,85	0%
	Coautre	Fréquence du contact avec des gens d'une autre lm	Contient 3 variables ordinales : 1-15	continue	x : 11,13 S : 1,37	0,89	1,46	11,1%
	Bilingua	Avoir une 2ième lm ou lu	0 : non 1 : oui	dichoto-mique		0 : 277 1 : 75		0%

Annexe 7.6.

Tableau A7.5.

Correspondances des étapes empiriques : dimensions, questions, mesures et variables

Les déterminants	Questions de l'enquête*	Mesures retenues	Noms des variables
Caractéristiques socio-démographiques			
Sexe	31. Quel est votre sexe ?	Sexe	Sexe
Age	33. Quelle est l'année de votre naissance ?	Âge	Agegr3
Enfants	32. Avez-vous des enfants ?	-	-
Langue	1. Quelle est votre langue maternelle ?	Langues maternelles (anglaise ou française polydichotomisées)	Lm1a, Lm1f
	2. Quelle langue parlez-vous habituellement à la maison ?	Langue d'usage (anglaise ou française polydichotomisées)	Lu1a, Lu1f
	38. Indiquez la langue maternelle de votre père	-	-
	38. Indiquez la langue maternelle de votre mère	-	-
Religion	36. Est-ce que vous avez été élevé dans une religion ? Si oui, laquelle ?	Religion	Reldicho
	37. Est-ce que vous vous considérez... non croyant(e) ... à très croyant(e))	-	-
Niveau socio-économique	34. Quel est le niveau d'études que vous avez complété ?	Niveau socio-économique	Etudes
	39. Pouvez-vous indiquer approximativement dans quelle tranche se situent les revenus annuels de votre ménage ?		Revenu
	35. Quelle est votre principale occupation ?	Domaine professionnel	Doprof1, 2, 3, 4, 5
	38. Indiquez l'occupation de votre époux(se) ou conjoint(e) (s'il y a lieu)	-	-

* Voir les traductions en anglais dans les questionnaires (annexe 6.2).

Tableau A7.5. (suite)
Correspondances des étapes empiriques : dimensions, questions, mesures et variables

Les déterminants	Questions de l'enquête	Mesures retenues	Noms des variables
L'origine ethnique			
Origine	14. Quel est votre lieu de naissance ?	Lieu de naissance	Naissque, Naisscan
	38. Indiquez le lieu de naissance de votre père	-	-
	38. Indiquez le lieu de naissance de votre mère	-	-
	40. Quelle est votre nationalité ?	Nationalité	Natlque, Natlcan
	18. Avez-vous déjà résidé à l'extérieur de l'île de Montréal ? Si oui, Dans quel pays ... ?	Séjour au Canada	Secan
		Séjour au Québec	Sequebec
		Séjour ailleurs	Seailleu
Les minorités			
Minorité	41. Est-ce que vous vous considérez comme membre d'une minorité ? Si oui, laquelle ?	Appartenance à une minorité	Minfph, Minaph, Minque, Minling, Minaut
Les intermédiaires	**Questions de l'enquête**	**Mesures retenues**	**Noms des variables**
Le contact entre groupes linguistiques			
Contact	3. Avez-vous des amis proches qui ont une autre langue maternelle que la vôtre ?	Contact familier	Cocoamis
	38. Indiquez la langue maternelle de votre époux(se) ou conjoint(e) (s'il y a lieu)		
	5. Est-ce que vous connaissez d'autres langues que votre langue maternelle ? Si oui, laquelle...	Connaissance de langues étrangères	Cole
	6., 7., 8. Est-ce qu'il vous arrive ... d'avoir des contacts avec des personnes dont la langue principale est... (le français, l'anglais, ni le français ni l'anglais)	Fréquence du contact interlinguistique	Coautre
	1. Quelle est votre langue maternelle (2. s'il y a lieu)	Bilinguisme	Bilingua
	2. Quelle langue parlez-vous habituellement à la maison (2. s'il y a lieu)		

Tableau A7.5. (suite)

Correspondances des étapes empiriques : dimensions, questions, mesures et variables

Les intermédiaires	Questions de l'enquête	Mesures retenues	Noms des variables
L'identification			
Identification	23. Jusqu'à quel point est-ce que vous vous identifiez comme : Nord-Américain(e), Européen(ne), Canadien(ne), Québécois(e), Québécois(e) de souche, Français(e), Anglais(e), Canadien-Français(e), Canadien-Anglais(e), Francophone, Anglophone, Immigrant(e), Montréalais(e), Autre	Identités linguistiques Identités continentales	Idangl, Idfranç, Idnoamer, Ideurop, Idimmi, Idcanad,
	24. En général, pensez-vous, qu'il est important pour être québécois....	Identités régionales	Idmontr, Idrésid, Idraci, Idqué
Les dimensions perceptives	**Questions de l'enquête**	**Mesures retenues**	**Noms des variables**
La ségrégation			
La ségrégation résidentielle	29. Accord avec les énoncés : «Montréal se divise en deux parties ; une anglophone, une francophone, «Les Anglophones et les Francophones sont très différents», «Les Anglophones ne se mélangent pas facilement avec les Francophones».	La perception des différences entre Anglophones et Francophones	SLdiff, SLmont
La perception de la présence des groupes linguistiques	11. Selon vous, à Montréal, quelle est la proportion de personnes de langue maternelle... (française, anglaise, autre)	La perception de la présence numérique	Anglpres, Franpres, Ninipres
	10. La carte géographique suivante représente l'île de Montréal. Selon vous, quelle langue serait majoritaire dans les différents quartiers et villes ?	La perception de la présence dans différents quartiers	Aph, Fph, Niniph
L'évaluation des langues			
La perception de l'anglais	28. En général, je perçois l'anglais parlé à Montréal comme étant : sympathique, éduqué, beau, nuancé, mélodieux, distingué, précis, chaleureux, dynamique.	La perception de l'anglais	Angltot
La perception du français québécois	26. En général, je perçois le français parlé au Québec comme étant : sympathique, éduqué, beau, nuancé, mélodieux, distingué, précis, chaleureux, dynamique.	La perception du français québécois	Fquésol, Fquésta

Tableau A7.5. (suite)
Correspondances des étapes empiriques : dimensions, questions, mesures et variables

Les dimensions perceptives	Questions de l'enquête	Mesures retenues	Noms des variables
L'association linguistico-économique			
L'association socio-économique des langues	10. La carte géographique suivante représente l'île de Montréal. Selon vous, quelle langue serait majoritaire dans les différents quartiers et villes ?	Association entre langue et niveau de richesse dans les quartiers	Perquart, Perqu45
	19. Quelle estimation faites-vous du degré de richesse de chaque ville et quartier suivant ?		
	29. Accord avec l'énoncé : «En proportion, il y a beaucoup plus d'Anglophones qui vont à l'université que les Francophones»	Association linguistico-économique : accès aux ressources	SLEétude
	29. Accord avec les énoncés suivants : «Les Francophones ont souvent des postes moins haut placés que les Anglophones», «En tant qu'Anglophone, on accède plus facilement à des postes haut placés qu'en tant que Francophone»		SLEdiff
	29. Accord avec les énoncés suivants : «Il est plus facile de trouver un emploi si l'on parle l'anglais», «Il faut connaître l'anglais pour aller à l'université», «Pour réussir dans la vie, il faut savoir parler l'anglais»	Valeur instrumentale d'une langue	SLEangl
	29. Accord avec l'énoncé suivant : «Il est plus facile de se trouver un emploi si l'on sait parler français»		SLEfranç

Tableau A7.5. (suite)
Correspondances des étapes emiriques : dimensions, questions, mesures et variables

Les dimensions perceptives	Questions de l'enquête	Mesures retenues	Noms des variables
La perception de la norme			
La perception de la norme	27. En général, je perçois le français parlé en France comme étant : sympathique, éduqué, beau, nuancé, mélodieux, distingué, précis, chaleureux, dynamique.	La perception du français de France	FFsol, FFsta
	30. Accord avec les énoncés suivants : «Les Français de France et les Francophones du Québec sont très différents», «Les Français de France ne se mélangent pas facilement avec les Francophones du Québec», «Il y a beaucoup de différences entre le français parlé au Québec et le français parlé en France»	La perception des différences	FFphdiff
	25. Est-ce qu'il vous arrive de surveiller votre français...	Surveillance linguistique	Norme
	30. Accord avec l'énoncé suivant : «Les élèves francophones à Montréal ne maîtrisent pas assez leur français»	Maîtrise linguistique	Normélè
	30. Accord avec l'énoncé suivant :« Les Français de France maîtrisent mieux leur français que les Francophones du Québec»		FFmaît

Annexe 8

8.1. Premier volet : les trois étapes d'analyse 441
8.1.1. Première étape 441
8.1.2. Deuxième étape 450
8.1.3. Troisième étape 458

8.2. Deuxième volet : les langues prédisent 467
8.2.1. Les langues prédisent les perceptions (variables dépendantes) 467
8.2.2. Les langues prédisent les identités et le contact (variables intermédiaires) ... 469
8.2.3. Ce que les mesures linguistiques prédisent au-delà des autres prédicteurs 471

8.3. Les tableaux de régression de la première étape de l'analyse 473

8.3.1. Le français parlé au Québec (traits de solidarité), (*Fquésol*) 474
8.3.2. Le français parlé au Québec (traits de statut), (*Fquésta*) 476
8.3.3. L'anglais (*Angltot*) 478
8.3.4. Le français de France (traits de solidarité), (*FFsol*) 480
8.3.5. Le français de France (traits de statut), (*FFsta*) 482
8.3.6. La surveillance linguistique (*Norme*) 484
8.3.7. La perception d'une faible maîtrise linguistique par les élèves (*Normélè*) 486
8.3.8. La perception de la différence des Francophones (*FFphdiff*) 488
8.3.9. La perception d'une meilleure maîtrise linguistique par les Français de France (*FFmaît*) 490
8.3.10. La perception d'un accès différentiel aux postes (*SLEdiff*) 492
8.3.11. La perception d'un accès différentiel aux études (*SLEétudes*) 494
8.3.12. La perception d'une valeur instrumentale de l'anglais (*SLEangl*) 496
8.3.13. La perception d'une valeur instrumentale du français (*SLEfranç*) 498
8.3.14. L'association linguistico-économique par quartiers (*Perquart*) 500
8.3.15. L'association linguistico-économique par quartiers : version forte (*Perqu45*) 502
8.3.16. La perception de la présence numérique des Anglophones (*Anglpres*) 504
8.3.17. La perception de la présence numérique des Francophones (*Franpres*) 506
8.3.18. La perception de la présence numérique des Allophones (*Ninipres*) 508
8.3.19. La perception de la présence de l'anglais dans les quartiers (*Aph*) 510
8.3.20. La perception de la présence du français dans les quartiers (*Fph*) 512
8.3.21. La perception de la présence des autres langues dans les quartiers (*Niniph*) 514
8.3.22. La perception de Montréal divisé en deux (*SLmont*) 516
8.3.23. La perception des différences entre Anglophones et Francophones (*SLdiff*) 518

8.4. Les tableaux de régression de la deuxième étape de l'analyse 520

8.4.1. L'identité nord-américaine (*Idnoamer*) 521
8.4.2. L'identité européenne (*Ideurop*) 523
8.4.3. L'identité immigrante (*Idimmi*) 525
8.4.4. L'identité canadienne (*Idcanad*) 527

8.4.5. L'identité québécoise (*Idqué*) 529
8.4.6. L'identité ancestrale (*Idraci*) 531
8.4.7. L'identité par la résidence québécoise (*Idrésid*) 533
8.4.8. L'identité montréalaise (*Idmont*) 535
8.4.9. L'identité anglophone (*Idangl*) 537
8.4.10. L'identité francophone (*Idfranç*) 539
8.4.11. La fréquence du contact interlinguistique (*Coautre*) 541
8.4.12. Le contact interlinguistique à travers le conjoint ou les amis (*Cocoamis*) .. 543
8.4.13. Le contact interlinguistique à travers la connaissance de langues étrangères (*Cole*) 545
8.4.14. Le bilinguisme (*Bilingua*) 547

8.5. Les tableaux de régression de la troisième étape de l'analyse 549

8.5.1. Le français parlé au Québec (traits de solidarité), (*Fquésol*) 550
8.5.2. Le français parlé au Québec (traits de statut), (*Fquésta*) 552
8.5.3. L'anglais (*Angltot*) 554
8.5.4. Le français de France (traits de solidarité), (*FFsol*) 556
8.5.5. Le français de France (traits de statut), (*FFsta*) 558
8.5.6. La surveillance linguistique (*Norme*) 560
8.5.7. La perception d'une faible maîtrise linguistique par les élèves (*Normélè*) 562
8.5.8. La perception de la différence des Francophones (*FFphdiff*) 564
8.5.9. La perception d'une meilleure maîtrise linguistique par les Français de France (*FFmaît*) 566
8.5.10. La perception d'un accès différentiel aux postes (*SLEdiff*) 568
8.5.11. La perception d'un accès différentiel aux études (*SLEétudes*) 570
8.5.12. La perception d'une valeur instrumentale de l'anglais (*SLEangl*) 572
8.5.13. La perception d'une valeur instrumentale du français (*SLEfranç*) 574
8.5.14. L'association linguistico-économique par quartiers (*Perquart*) 576
8.5.15. L'association linguistico-économique par quartiers : version forte (*Perqu45*) 578
8.5.16. La perception de la présence numérique des Anglophones (*Anglpres*) 580
8.5.17. La perception de la présence numérique des Francophones (*Franpres*) 582
8.5.18. La perception de la présence numérique des Allophones (*Ninipres*) 584
8.5.19. La perception de la présence de l'anglais dans les quartiers (*Aph*) 586
8.5.20. La perception de la présence du français dans les quartiers (*Fph*) 588
8.5.21. La perception de la présence des autres langues dans les quartiers (*Niniph*) 590
8.5.22. La perception de Montréal divisé en deux (*SLmont*) 592
8.5.23. La perception des différences entre Anglophones et Francophones (*SLdiff*) 594

8.6. Les tableaux de régression supplémentaires 596
8.6.1. Résultats des régressions avec tous les prédicteurs introduits ensemble (*Fquésol, Perqu45, SLEangl, Normélè*) 597

Annexe 8.1.

8.1. Premier volet : les trois étapes de l'analyse

L'analyse des déterminants d'une perception différentielle se fait en trois étapes (voir la figure 8.1. au chapitre 8). Cette description présente dans le détail les résultats de chacune de ces trois étapes, c'est-à-dire l'apport spécifique de chaque bloc de déterminants ainsi que les changements produits lors de l'introduction successive des autres blocs. Un aperçu de l'apport commun des blocs clôt la description.

8.1.1. Première étape : la perception linguistique prédite par les variables indépendantes

Les variables indépendantes ont été séparées en trois blocs : 1) les variables socio-démographiques : le sexe, l'âge, la religion, le niveau d'éducation, le revenu et le domaine professionnel ; 2) les variables mesurant l'origine : le lieu de naissance, la nationalité et le séjour au Canada, au Québec ou ailleurs ; 3) le sentiment d'appartenance à une minorité francophone, anglophone, québécoise, linguistique/ géographique («ethnique») ou autre. Les variables sont introduites par blocs dans l'analyse, leur apport respectif à la prédiction étant mesuré par le coefficient de régression[588]. La proportion de variance expliquée est donné pour chaque bloc par l'indice de la corrélation multiple au carré, le R2[589]. Dans un premier temps, les quatre blocs sont introduits séparément dans l'analyse afin de déterminer leur contribution respective. Dans un deuxième temps, les blocs sont introduits chacun à leur tour dans l'analyse pour vérifier leur apport additionnel et pour connaître leur force de prédiction commune. Les tableaux de régression de cette première étape se trouvent dans les tableaux en annexe 8.3.

---

[588] «Le coefficient de régression ordinaire (non-standardisé) indique quelle est l'augmentation prévue dans la variable dépendante à chaque unité d'augmentation de la variable indépendante. [...] Le coefficient standardisé permet de comparer la contribution de chaque variable » (Durand 1995 :11). Le coefficient standardisé bêta (ß) est utilisé ici pour indiquer la contribution des variables prédictives.

[589] « The squared multiple correlation, R2, is the proportion of sum of squares for regression in the total sum of squares for Y. » (Tabachnick & Fidell 1996 :141), où Y représente les différences des valeurs que prennent les variables dépendantes. ΔR2 est le R2 ajusté : il documente le changement

Bloc 1 : les variables socio-démographiques

La prédiction de la perception des langues

L'ensemble des caractéristiques socio-démographiques explique 8% de la variation de la perception du *français québécois pour les traits de solidarité (Fquésol).* Une variable est reliée à cette perception: la religion. Le fait d'avoir été élevé dans la religion catholique (ß= ,22**)[590] entraîne une perception plus positive des traits de solidarité du français québécois.

La variation de la perception du *français québécois quant à ses traits de statut (Fquésta)* n'est pas expliquée significativement. Néanmoins, le fait d'avoir été élevé en tant que Catholique (ß= ,19**) est relié à une évaluation plus positive des traits de statut du français québécois.

Le bloc des caractéristiques socio-démographiques ne prédit pas les variations de la perception de *l'anglais (Angltot).*

La prédiction de la perception de la norme

L'ensemble des caractéristiques socio-démographiques explique 8% de la variation de *la surveillance linguistique (Norme).* C'est notamment le fait d'être élevé dans la religion catholique qui contribue à une auto-évaluation plus haute du contrôle exercé sur sa propre langue (ß= ,27**). La variance dans l'opinion que *les élèves francophones (Normele)* ne maîtrisent pas assez le français est expliquée à 10% par le bloc des caractéristiques socio-démographiques. Ici encore, c'est une éducation catholique qui hausse l'évaluation de cette opinion (ß= ,28**). Par contre, ni la variation dans l'opinion que *les Français de France maîtrisent mieux le français (FFmaît)* que les Francophones du Québec, ni celle d'une *grande différence (FFphdiff)* entre ces deux groupes ne peuvent être expliquées avec les caractéristiques socio-démographiques.

La variation dans l'évaluation du *français de France (FFsol, FFsta)* n'est pas expliquée par le bloc des caractéristiques socio-démographiques, mais le fait de

---

dans la valeur de R2 produit par chaque nouvelle variable (ou bloc de variables) introduit(e) dans l'équation.

590 ** p<0,01.

travailler dans le domaine de la santé ou des sciences naturelles hausse la perception des traits de solidarité (ß= ,55**).

La prédiction de l'association linguistico-économique

L'ensemble des caractéristiques socio-démographiques explique deux variables mesurant l'association socio-économique avec la langue. La première variable, l'opinion sur *un accès différentiel aux postes haut placés (SLEdiff)* en faveur des Anglophones, est prédite à 9% par l'ensemble du premier bloc. C'est le fait d'être élevé dans la religion catholique qui hausse l'évaluation de cette opinion (ß= ,25**). Les caractéristiques socio-démographiques expliquent aussi la deuxième variable à 9% : l'évaluation de *la valeur instrumentale de l'anglais (SLEangl).* Là encore, c'est le fait d'être catholique qui accroît cette perception (ß= ,27**).

La prédiction de la perception de la ségrégation

Aucune variable mesurant la ségrégation linguistique est prédite significativement par les caractéristiques socio-démographiques. Deux variables montrent par contre des coefficients standardisés significatifs : **1)** l'âge joue un rôle quant à la perception de la présence linguistique dans les quartiers : *la présence anglophone (Anglpres)* est plus élevée chez les jeunes (ß= -,16**), **2)** le sexe est relié à *l'attribution du français comme langue majoritaire dans les quartiers (Fph)* : le fait d'être une femme hausse le nombre de quartiers perçus comme majoritairement francophones (ß= ,15*).

Bloc 2 : les variables de l'origine

La prédiction de la perception des langues

L'ensemble des données mesurant l'origine explique 8% de la variance dans l'évaluation du *français québécois (traits de solidarité, Fquésol).* Toutes les variables contribuent à cette prédiction. Le bloc des origines explique à 12% la variation dans l'évaluation du *français québécois pour ses traits de statut (Fquésta).* Deux variables sont reliées à cette prédiction (quoiqu'en franchissant le seuil de signification adopté) : la naissance au Québec et la nationalité québécoise. Le fait d'être né au Québec (ß= ,19 ; p=,0207) et le fait d'avoir indiqué la nationalité

québécoise comme premier choix (ß= ,19 ; p=,0150) conduisent à une évaluation plus haute des traits de statut du français québécois. Les variables mesurant l'origine du répondant n'expliquent pas la variation dans l'évaluation de *l'anglais (Angltot).*

La prédiction de la perception de la norme

La variation dans l'évaluation du *français de France (FFsol, FFsta)* ne peut pas non plus être expliquée par le bloc2. Mais l'origine explique deux autres variables mesurant la perception de la norme. La première, l'évaluation de la *surveillance linguistique (Norme),* est expliquée à 9%. Une variable est reliée à cette prédiction : le fait d'avoir séjourné au Québec (hors Montréal) (ß= ,30**) prédit une évaluation plus haute de la surveillance linguistique du répondant.

La deuxième variable expliquée est prédite à 18% : *l'opinion d'une faible maîtrise du français par les élèves montréalais (Normele).* Deux variables sont reliées à cette prédiction : un séjour au Québec (hors Montréal) (ß= ,47**) sans avoir résidé au Canada, (hors Québec), (ß= -,29**) hausse l'opinion voulant que le français est faiblement maîtrisé par les élèves.

La prédiction de l'association linguistico-économique

La variation dans l'opinion *d'un accès différentiel aux postes convoités (SLEdiff)* en faveur des Anglophones est prédite à 11% par les variables mesurant l'origine. Le fait d'avoir indiqué «québécoise» comme première nationalité (ß= ,30**) et le fait d'avoir séjourné au Québec (hors Montréal) (ß= ,22**) sont reliés à cette prédiction.

L'évaluation de *la valeur instrumentale de l'anglais (SLEangl)* est prédite à 8% par les variables du bloc2. Deux variables sont reliées à cette prédiction : le fait d'avoir séjourné au Québec, (hors Montréal), (ß= ,30**) ainsi que le fait de ne pas avoir séjourné ailleurs au Canada (ß= -,23**).

Les deux variables mesurant l'association entre *l'anglais et un degré élevé de richesse (Perquart, Perqu45)* sont positivement reliées à un séjour au Québec (hors Montréal, ß= ,25** et ß= ,28**) sans pour autant être significativement prédites par le bloc des origines.

Tableau A8.1.1.
Aperçu des résultats de la première étape de l'analyse par blocs (en ß)

	La perception des langues			La perception de la norme					
	Fqué sol	Fqué sta	Angl tot	FFsol	FFsta	Norme	Normele	FFphdiff	FF maît
BLOC 1 CARACTÉRISTIQUES SOCIO-DÉMOGRAPHIQUES									
sexe	-,15*	-,02	,09	,10	,13*	,00	-,09	-,02	,02
âge	-,01	-,01	,07	,06	,01	-,04	-,03	,10	,03
reldicho	,22**	,19**	-,03	,06	,00	,27**	,28**	-,08	-,03
études	-,03	-,06	,04	-,10	,04	,07	,07	,03	,00
revenu	-,11	-,14*	,04	-,06	,02	-,10	-,05	,02	-,00
doprof1	,14	,09	,16	-,25	,14	,11	,06	,01	-,00
doprof2	-,05	-,06	,32	,55**	,04	-,06	-,14	,01	-,16
doprof3	-,03	,16	-,11	,10	,11	,02	,13	-,17	,16
doprof4	-,14	-,17	-,42*	-,25	-,22	-,07	,18	,08	,03
doprof5	,10	-,01	,10	-,17	,03	,08	-,22	,04	-,02
R2	,08**	,06*	,05	,05	,03	,08**	,10**	,02	,00
	La perception des langues			**La perception de la norme**					
	Fqué sol	Fqué sta	Angl tot	FF sol	FFsta	Norme	Normele	FFphdiff	FF maît
BLOC 2 ORIGINES									
naisque	,12	,19*	,00	,03	-,03	,12	,03	-,09	-,08
naiscan	-,01	,04	-,16*	-,04	-,14	,00	-,05	-,05	-,04
nat1que	,11	,19*	-,07	-,01	,06	,08	,12	,01	-,00
nat1can	,04	,07	,10	-,10	,10	,02	,10	,00	,02
secan	,00	-,08	,06	-,01	-,08	-,18*	-,29**	-,05	-,13
sequebec	,13	,16	-,13	-,04	,05	,30**	,47**	-,06	,13
seailleu	-,05	-,05	-,10	-,06	-,04	,03	-,04	,00	,00
R2	,08**	,12**	,04	,02	,03	,09**	,18**	,02	,01
	La perception des langues			**La perception de la norme**					
	Fqué sol	Fqué sta	Angl tot	FFsol	FFsta	Norme	Normele	FFphdiff	FF maît
BLOC 3 MINORITÉS									
minfph	,09	,03	-,09	-,07	,00	,04	,07	,00	-,01
minaph	-,10	-,10	,11	,08	,09	-,13*	-,22**	,05	-,05
minque	,01	,02	-,06	-,02	,04	,06	-,04	,11*	,00
minling	-,14*	-,19**	,08	,12*	,12*	-,13*	-,14**	,15**	,10*
minaut	-,04	-,02	,03	-,06	-,06	-,12*	-,16**	,07	-,07
R2	,04*	,05*	,03*	,03*	,03	,05**	,09**	,03*	,02

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.1.1. (suite)
Aperçu des résultats de la première étape de l'analyse par blocs (en ß)

	L'association linguistico-économique						La perception de la ségrégation							
	SLE diff	SLE étude	SLE angl	SLE franç	Per quart	Perqu 45	Angl pres	Fran pres	Nini pres	Aph	Fph	Nini ph	SL mont	SL diff
BLOC 1 CARACTÉRISTIQUES SOCIO-DÉMOGRAPHIQUES														
sexe	,06	,08	-,05	-,02	,01	-,01	-,00	,00	,00	-,04	,15**	-,01	-,02	,02
âge	,08	-,01	-,04	-,11	-,17*	,02	-,16**	,13*	,02	-,05	-,04	,07	,00	,00
reldicho	,25**	-,04	,27**	,05	-,02	,05	-,04	,08	-,07	-,09	,01	,11	,04	,03
études	-,05	-,01	-,01	,03	-,06	,07	-,06	,07	-,04	,00	-,03	-,02	,05	,01
revenu	-,06	,01	-,07	-,13*	,17*	,13	,03	-,08	,07	,13*	,00	-,04	-,10	-,12*
doprof1	-,09	,06	,17	-,23	-,19	-,05	-,15	,10	,01	-,07	,00	,09	,12	-,17
doprof2	-,16	-,11	,00	-,12	-,09	,02	,12	-,31	,36	-,12	-,15	,06	,21	-,16
doprof3	,37*	-,25	,02	,03	,07	,04	-,11	,33	-,30	-,10	,27	-,15	-,16	,00
doprof4	-,05	,06	-,21	,20	,09	,10	-,02	-,12	,09	,00	,20	,00	-,21	,00
doprof5	-,09	,24	,10	,12	,09	-,10	,20	,01	-,21	,23	-,29	,02	,03	,32
R2	,09**	,02	,09**	,04	,04	,05	,04	,05	,03	,03	,04	,02	,02	,02
	L'association linguistico-économique						La perception de la ségrégation							
	SLE diff	SLE étude	SLE angl	SLE franç	Per quart	Perqu 45	Angl pres	Fran pres	Nini pres	Aph	Fph	Nini ph	SL mont	SL diff
BLOC2 ORIGINES														
naisque	-,10	-,07	,12	-,09	-,09	,00	,00	,06	-,08	-,10	-,04	,13	-,14	-,05
naiscan	-,12	-,07	,03	-,01	-,02	-,03	,00	,03	-,04	-,17*	,01	,03	-,13	-,06
natlque	,30**	,03	,02	,04	,05	,10	,02	,01	-,03	,09	,04	,00	,08	-,01
natlcan	,09	,08	-,12	-,06	,00	,13	,02	-,01	,00	,10	,03	,02	,01	-,09
secan	-,12	-,02	-,23**	-,05	-,16	-,14	,04	,01	-,08	-,18*	-,06	,17*	-,03	-,06
sequebec	,22**	-,09	,30**	,06	,28**	,25**	,01	-,02	,00	,07	,22*	-,19*	,00	,09
seailleu	-,04	-,13*	-,02	-,07	,00	-,01	-,15*	,10	,02	-,07	,06	-,01	-,08	-,03
R2	,11**	,02	,08**	,02	,04	,06*	,03	,01	,02	,05*	,03	,03	,02	,02
	L'association linguistico-économique						La perception de la ségrégation							
	SLE diff	SLE étude	SLE angl	SLE franç	Per quart	Perqu 45	Angl pres	Fran pres	Nini pres	Aph	Fph	Nini ph	SL mont	SL diff
BLOC 3 MINORITÉS														
minfph	,20**	-,12*	,07	-,01	-,03	,00	-,07	,00	,03	-,03	,01	,07	,01	-,07
minaph	-,20**	,06	-,25**	-,09	-,12	-,05	,01	-,05	,07	,08	-,13*	,08	-,08	-,09
minque	,09	,02	,01	,02	,05	,02	,06	-,07	,03	,13*	-,05	-,02	,01	,05
minling	,05	,04	-,18**	,01	-,07	-,10	-,02	-,13*	,19**	,08	-,16**	,02	,00	,00
minaut	-,10*	-,00	-,10	,03	-,15*	-,05	,03	,00	,00	,04	-,12*	,04	-,07	-,09
R2	,11**	,02	,10**	,01	,04*	,01	,01	,02	,04*	,03	,05**	,01	,01	,02

*p<,05 **p<,01

La prédiction de la perception de la ségrégation

Aucune mesure de la perception de la ségrégation n'est significativement prédite par les origines.

Bloc 3 : les variables de la minorité

La prédiction de la perception des langues

La perception des langues n'est pas significativement prédite par l'appartenance à un groupe minoritaire. Néanmoins, le fait de ne pas se sentir comme appartenant à une minorité linguistique autre qu'anglaise ou française est relié à la perception des traits de statut du *français québécois (Fquésta*, ß= -,19**).

La prédiction de la perception de la norme

La variation des variables mesurant *la surveillance linguistique (Norme)* est prédite à 5% et celle de *l'opinion sur une faible maîtrise du français par les élèves (Normele)* l'est à 9%. La prédiction de ces deux mesures de la perception de la norme sont reliées aux mêmes variables du bloc3 (quoique à un seuil de signification différent) : le sentiment de ne pas appartenir à une minorité anglophone (ß= -,13 ; p=,0163 et ß= -,22**), le sentiment de ne pas appartenir à une autre minorité linguistique qu'anglaise ou française (ß= -,13 ; p=,0135 et ß= -,14**) ainsi que le sentiment de ne pas appartenir à une toute autre minorité (ß= -,12 ; p=,0273 et ß= -,16**). L'évaluation de la surveillance linguistique ainsi que de l'opinion voulant une faible maîtrise du français par les élèves se trouvent donc haussées par cette non-appartenance ressentie aux minorités autres que francophones ou québécoises.

La variation de *l'opinion d'une grande différence entre les Francophones québécois et hexagonaux (FFphdiff)* est aussi reliée au sentiment d'appartenir à une minorité linguistique autre qu'anglaise ou française (ß= ,15**) sans pour autant mener à une prédiction significative.

La prédiction de l'association linguistico-économique

Deux variables mesurant cette association socio-économique avec les langues sont prédites de façon significative par les sentiments d'appartenir ou de ne pas

appartenir à une minorité. La variance de *l'opinion d'un accès différentiel aux postes haut placés en faveur des Anglophones (SLEdiff)* est expliquée à 11% par l'ensemble du bloc3. Deux variables sont reliées à cette prédiction : le sentiment d'appartenir à une minorité francophone (ß= ,20**) et le sentiment de ne pas appartenir à une minorité anglophone (ß= -,20**).

Le bloc3 explique aussi à 10% la variation de *l'évaluation de la valeur instrumentale de l'anglais (SLEangl).* Le fait de ne pas se sentir comme étant minoritaire anglophone (ß= -,25**) et/ou celui de ne pas appartenir à une minorité linguistique autre qu'anglaise ou française (ß= -,18**) haussent la perception de la valeur instrumentale de l'anglais.

La prédiction de la perception de la ségrégation

L'attribution du *français comme langue majoritaire dans des quartiers montréalais (Fph)* est prédite à 5% par le sentiment minoritaire. Le fait de ne pas se sentir minoritaire linguistique autre qu'anglaise ou française (ß= -,16**) est relié à une plus forte attribution du français en tant que langue majoritaire aux quartiers.

Par contre ce même sentiment d'appartenance à une minorité linguistique autre qu'anglaise ou française est lié positivement (ß= ,19**) à la perception de la présence numérique des Allophones (*Ninipres*) sans pour autant mener à une prédiction significative du bloc.

L'introduction des trois blocs ensemble

Après cette description des résultats obtenus par l'introduction des blocs de variables indépendantes (blocs 1 à 3) séparément dans l'analyse, l'apport *additionnel* de chaque bloc (ainsi que la force de prédiction commune aux trois blocs) est vérifiée en introduisant ces mêmes trois blocs à tour de rôle dans l'analyse.

Les prédicteurs du bloc1 :

Cinq variables dépendantes sont prédites de façon significative par les caractéristiques socio-démographiques lorqu'elles sont introduites seules dans l'analyse (*le français québécois* pour ses traits de solidarité, la *surveillance linguistique*, et *les opinions sur la maîtrise du français par les élèves*, sur *l'accès*

différentiel aux postes en faveur des Anglophones et *sur la valeur instrumentale de l'anglais*).

Le bloc des caractéristiques socio-démographiques maintient son taux de prédiction lors de l'ajout des autres blocs prédicteurs pour les cinq variables dépendantes. Par contre, l'influence d'une seule variable prédictrice diminue systématiquement avec chaque bloc introduit dans l'analyse pour ne plus être significatif une fois tous les prédicteurs ajoutés: *l'affiliation religieuse.* La diminution du coefficient de cette variable peut être expliquée par une forte relation entre certaines variables (notamment : avoir été élevé dans la religion catholique, être né au Québec et y avoir séjourné). La prédiction de la surveillance linguistique (*Norme*) constitue l'exception : l'autosurveillance reste reliée au fait d'avoir élevé dans une religion catholique, même après l'introduction des autres prédicteurs.

Les prédicteurs du bloc2 :

Six variables dépendantes sont prédites par l'ensemble des mesures de l'origine (le *français québécois* pour ses traits de statut et de solidarité, la *surveillance linguistique* ainsi que les opinions sur la *maîtrise du français par les élèves*, sur *l'accès différentiel aux postes* et sur *la valeur instrumentale de l'anglais*).

Le taux de prédiction pour cinq variables diminue de 3% à 6% lorsque les mesures de l'origine sont introduites entre les caractéristiques socio-démographiques et le sentiment de minorité (les *traits de solidarité du français québécois*, la *surveillance linguistique*, l'opinion sur *la maîtrise linguistique des élèves*, celle sur *l'accès différentiel aux postes* et celle sur *la valeur instrumentale de l'anglais*). Cette diminution est liée à celle de la variable mesurant le séjour au Québec. Ici encore, la source probable est la relation entre différentes variables qui a déjà été soulignée ci-haut.

Les prédicteurs du bloc3

Introduit seul dans l'analyse, le sentiment d'appartenance prédit cinq variables dépendantes (la *surveillance linguistique* ainsi que les opinions sur *la maîtrise du français par les élèves francophones*, sur *l'accès différentiel aux postes*, sur *la valeur*

instrumentale de l'anglais et l'évaluation *du nombre de quartiers majoritairement francophones*).

Lors de l'introduction des autres blocs, la prédiction de l'évaluation des traits de solidarité du *français de France* (*FFsol*) devient significative à 5,5%. Les taux de prédiction des autres variables dépendantes diminuent une fois les autres blocs introduits dans l'analyse (de 1% à 5%). La prédiction de la *surveillance linguistique* (*Norme*) ne demeure pas significative lors de l'introduction des autres blocs dans l'équation.

La contribution commune des trois blocs à la prédiction

Lors de cette première étape d'analyse, il se dégage deux regroupements de variables dépendantes selon la prédiction de leur variance obtenu par l'ensemble des trois blocs de variables indépendantes. Le premier regroupement concerne la grande majorité des variables (17) qui ne sont pas prédites par l'ensemble des trois blocs. Six d'entre elles le sont à un seuil de signification de p>,05. Il s'agit de *l'évaluation de l'anglais (Angltot), l'évaluation du français de France (FFsol, FFsta), l'association richesse-langue dans les quartiers (Perqu45)* et de *la perception d'une forte présence linguistique pour l'anglais (Aph) et pour le français (Fph)*.

Le deuxième regroupement concerne la prédiction de six variables (entre 15% et 26%): celle des deux mesures du *français québécois (Fquésol, Fquésta)*, de la *surveillance linguistique (Norme)*, de l'opinion sur une *faible maîtrise du français* par les élèves *(Normele)*, celle *d'un accès différentiel aux postes haut placés* en faveur des Anglophones *(SLEdiff)* et celle d'une grande *valeur instrumentale de l'anglais (SLEangl)*.

8.1.2. Deuxième étape : l'identité prédite par les variables indépendantes

Les variables indépendantes sont introduites en quatre blocs, d'abord séparément, ensuite hiérarchiquement à tour de rôle, tout comme lors de la première étape d'analyse. Les variables intermédiaires comportent dix mesures de l'identité regroupées en trois ensembles: (1) l'identité continentale (l'identité nord-américaine, européenne, immigrante et canadienne) ; (2) l'identité régionale (l'identité

québécoise, montréalaise et les opinions sur l'importance des racines et de la résidence québécoise pour être Québécois) ; et (3) l'identité linguistique (l'identité anglophone et francophone) ainsi que (4) quatre mesures du contact intergroupe (fréquence du contact, contact à travers le conjoint et les amis, contact à travers la connaissance de langues étrangères et le bilinguisme).

Bloc1 : les caractéristiques socio-démographiques

La prédiction de l'identité continentale

L'identification avec le Canada (*Idcanad*) est expliquée à 15% par le bloc1. Quatre variables y sont reliées: le fait d'avoir un revenu plus élevé (ß= ,18**), d'avoir un niveau d'éducation faible (ß= -,23**), de ne pas être Catholique (ß= -,19**) ainsi que le fait de ne pas travailler dans le domaine des arts et de la culture (ß= -,47**).

Le fait de *s'identifier en tant qu'immigrant (Idimmi)* est notamment relié à une caractéristique socio-démographique pour une prédiction totale de 11% : ne pas avoir été élevé en tant que Catholique (ß= -,23**).

Ni *l'identification en tant qu'Européen (Ideurop)* ni celle en tant que *Nord-Américain (Idnoamer)* n'est prédite par ce bloc.

La prédiction de l'identification régionale

La variation dans *l'identification québécoise (Idqué)* est expliquée à 17% par les caractéristiques socio-démographiques : c'est le fait d'avoir été élevé dans la religion catholique qui y est relié (ß= ,37**).

La variance dans *l'identification en tant que Montréalais (Idmont)* est prédite à 8% par le bloc1. Une variable est reliée à cette prédiction : le fait d'avoir un revenu élevé (ß= ,19**).

Trouver que *les racines québécoises* (*Idraci*) ou *la résidence au Québec (Idrésid)* sont importantes pour être Québécois n'est pas prédit par l'ensemble du bloc, mais cette dernière variable montre un lien significatif avec un niveau d'éducation plus élevé (ß= ,18**).

La prédiction de l'identification linguistique

L'identité anglophone (Idangl) est prédite à 19% par les caractéristiques socio-démographiques, *l'identité francophone (Idfranç)* à 24%. Se sentir Anglophone est relié à un niveau d'éducation moins élevé (ß= -,17**), à un revenu plus élevé (ß= ,25**) et au fait de ne pas avoir été élevé dans la religion catholique (ß= -,32**). S'identifier en tant que Francophone est par contre relié au catholicisme (ß= ,45**) et au fait d'être plus jeune (ß= -,16**).

La prédiction des contacts

La variation dans *le contact avec d'autres langues que la sienne (Coautre)* est prédite à 9% par le bloc1. Une éducation non-catholique (ß= -,18**) augmente la fréquence d'un contact interlinguistique.

La variation dans *la connaissance des langues étrangères (Cole)* est prédite à 8% par les caractéristiques socio-démographiques. C'est un niveau d'éducation élevé (ß= ,29**) qui contribue à la connaissance des langues étrangères.

Ni le fait *d'être bilingue (Bilingua)* ni le *contact plus fréquent avec d'autres langues à travers son conjoint ou ses amis (Cocoamis)* ne trouvent d'explication par les caractéristiques socio-démographiques.

Bloc2 : l'origine

La prédiction de l'identité continentale

Les mesures de l'origine prédisent toutes les variables de l'identification continentale. *L'identité nord-américaine (Idnoamer)* est prédite à 9%, notamment à travers le fait d'avoir indiqué une nationalité canadienne (ß= ,21**). Par contre, c'est la naissance au Canada qui hausse (ß= ,25**) *l'identité canadienne (Idcanad)* prédite à 22% par ce bloc, mais aussi le fait de ne pas avoir indiqué «québécoise» en tant que première nationalité (ß= -,35**) ainsi que le fait de ne pas avoir séjourné au Québec ailleurs qu'à Montréal (ß= -,24**).

La variation dans *l'identification en tant qu'immigrant (Idimmi)* est expliquée à 42% par les origines, notamment par le fait de ne pas être né ni au Canada (ß= -,44**), ni au Québec (ß= -,67**). C'est aussi une naissance non-canadienne (ß= -

,21**) et non-québécoise (ß= -,34**) qui est reliée à *l'identité européenne (Ideurop)*, prédite à 20% par ce bloc.

La prédiction des identités régionales

L'identité québécoise (Idqué) est expliquée à 36% par les mesures de l'origine. Trois variables y sont reliées : le fait d'être né au Québec (ß= ,35**), le fait d'avoir indiqué «québécoise» en tant que première nationalité (ß= ,27**) et le fait d'avoir séjourné dans d'autres endroits au Québec (ß= ,36**).

L'identification en tant que Montréalais est expliquée à 7% par l'ensemble des mesures de l'origine.

La prédiction de l'identité linguistique

L'identité anglophone (Idangl) est expliquée à 18%, *l'identité francophone (Idfranç)* à 26% par les origines. Se sentir Anglophone est surtout relié au fait de ne pas avoir séjourné au Québec ailleurs qu'à Montréal (ß= -,36**). Le séjour ailleurs au Québec hausse par contre le sentiment d'être Francophone (ß= ,43**) ainsi que le fait d'être né au Québec (ß= ,25**).

La prédiction des contacts

La variance dans *un contact fréquent avec d'autres groupes linguistiques (Coautre)* est prédite à 15% par les origines. Le fait de ne pas être né au Québec (ß= -,33**) hausse la fréquence du contact interlinguistique.

Le *contact fréquent avec d'autres langues à travers le conjoint ou des amis (Cocoamis)* est prédit à 6% par l'ensemble du bloc.

La connaissance des langues étrangères (Cole) est expliquée à 7%. C'est surtout une naissance non-québécoise (ß= -,22**) qui est reliée à un nombre plus élevé de langues étrangères maîtrisées. Cette prédiction peut s'expliquer par le fait que les Allophones parlent plus ou moins forcément une ou même les deux des langues officielles du Canada – qui comptent en tant que langues étrangères, même si, de facto, elles ont le statut d'une langue principale en dehors du foyer.

Le fait *d'être bilingue* est prédit à 9% par le bloc des origines. Ne pas être né au Québec est le seul fait relié à cette prédiction (ß= -,30**).

Tableau A8.1.2.

Aperçu des résultats de la deuxième étape de l'analyse par blocs (en ß)

	Identités continentales				Identités régionales				Identités linguist.		Contacts			
	Id noamer	Id europ	Id immi	Id canad	Id qué	Id raci	Id résid	Id mont	Id angl	Id franç	Co autre	Co coamis	Co le	Bi lingua
BLOC1 CARACTÉRISTIQUES SOCIO-DÉMOGRAPHIQUES														
sexe	-,03	-,03	,00	-,05	-,07	-,06	-,10	-,07	,02	-,07	,00	,01	-,03	,01
âge	,03	,03	,08	,14*	-,05	,00	-,02	,08	,04	-,16**	,07	,04	-,13*	-,05
reldicho	,14*	-,10	-,23**	-,19**	,37**	,13*	,13*	-,08	-,32**	,45**	-,18**	-,08	-,03	-,11
études	-,02	,05	,12	-,23**	,04	-,13*	,18**	-,14*	-,17**	-,02	,16*	,07	,29**	,04
revenu	,07	,00	-,14*	,18**	-,09	-,10	,02	,19**	,25**	-,08	-,07	,13*	,01	-,08
doprof1	,19	-,07	-,27	-,01	,21	-,07	-,06	,06	-,10	,00	-,29	-,19	-,05	,19
doprof2	-,40*	,18	,43*	,14	-,31	,23	,03	-,34	,07	,07	,29	,17	,07	,16
doprof3	,35*	-,17	-,17	,07	,00	,01	-,28	-,08	-,04	-,04	-,10	,05	-,13	,06
doprof4	-,10	,03	,05	-,47**	,07	-,16	-,10	,36*	-,13	-,02	,04	,05	,11	-,33*
doprof5	-,11	,01	,05	,15	-,01	-,04	,41*	-,02	,07	,08	-,01	-,06	,01	-,13
R2	,07*	,02	,11**	,15**	,17**	,05	,06*	,08**	,19**	,24**	,09**	,06*	,08**	,04
	Id noamer	Id europ	Id immi	Id canad	Id qué	Id raci	Id résid	Id mont	Id angl	Id franç	Co autre	Co coamis	Co le	Bi lingua
BLOC 2 ORIGINES														
naissque	-,05	-,34**	-,67**	,16*	,35**	,04	-,07	,11	,04	,25**	-,33**	-,11	-,22**	-,30**
naisscan	-,14*	-,21**	-,44**	,25**	,11	,07	-,13	-,05	,17*	,00	-,13	,02	-,17*	-,07
nat1que	,06	-,06	-,05	-,35**	,27**	,03	,18*	-,02	-,09	,00	,00	,12	,02	,00
nat1can	,21**	-,16*	-,04	,00	,05	-,08	,17*	,16*	,15*	,10	,19*	,18*	,04	,01
secan	,18*	-,14	,03	,08	-,16*	,04	-,05	-,11	,11	-,14*	-,03	-,09	-,11	-,04
sequebec	,05	,01	-,06	-,24**	,36**	,00	,10	-,07	-,36**	,43**	-,11	-,05	,07	-,04
seailleu	,08	-,01	-,01	,00	,02	-,02	-,07	,02	,01	-,07	,06	,12*	,09	-,02
R2	,09**	,20**	,42**	,22**	,36**	,01	,04*	,07**	,18**	,26**	,15**	,06**	,07**	,09**
	Id noamer	Id europ	Id immi	Id canad	Id qué	Id raci	Id résid	Id mont	Id angl	Id franç	Co autre	Co coamis	Co le	Bi lingua
BLOC 3 MINORITÉS														
minfph	,01	-,08	-,06	-,06	,14**	,16**	,00	-,02	-,12*	,06	-,06	,05	,06	-,05
minaph	-,02	-,04	,00	-,29**	-,20**	-,09	-,03	,16	,48**	-,35**	,02	,03	-,03	,05
minque	-,04	-,05	-,05	-,10*	,11*	,12*	,09	,00	-,05	,02	-,09	,00	-,02	-,05
minling	-,07	,28**	,44**	,06	-,24**	,12*	,00	,00	,04	-,23**	,27**	,14**	,18**	,17**
minaut	-,12*	,03	,06	,07	-,09	-,00	-,05	,00	,07	-,24**	,13*	,05	,04	,11*
R2	,02	,09**	,21**	,11**	,14**	,06**	,01	,02	,26**	,22**	,10**	,02	,04*	,04**

*p<,05 **p<,01

Bloc3 : le sentiment minoritaire

La prédiction de l'identité continentale

La variation dans *l'identification en tant que Canadien (Idcanad)* est expliquée à 11% par le bloc3. Le sentiment de ne pas appartenir à une minorité anglophone (ß= –,29**) est relié à l'identité canadienne.

L'identité immigrante (Idimmi), prédite à 21%, et *l'identité européenne*, prédite à 9%, sont toutes les deux liées au sentiment d'appartenance à une minorité linguistique autre qu'anglaise ou française (ß= ,44** et ß= ,28**).

La prédiction de l'identité régionale

Le sentiment minoritaire explique notamment l'identification québécoise et l'opinion d'une importance des racines québécoises. *L'identité québécoise (Idqué)* est prédite à 14% par le fait de se sentir en tant que minorité francophone (ß= ,14**). L'appartenance à une minorité québécoise (ß= ,11 ; p=0,323) ne contribue pas significativement à la prédiction selon les critères adoptés. Le fait de ne pas se sentir minoritaire anglophone (ß= -,20**) ou minoritaire linguistique autre (ß= -,24**) contribuent par contre à cette prédiction. Trouver *les racines québécoises* importantes pour se sentir Québécois (*Idraci*) est prédit à 6% par le sentiment d'appartenance à une minorité francophone (ß= ,16**).

La prédiction de l'identité linguistique

La variation dans *l'identification en tant que Francophone (Idfranç)* est prédite à 22% par le sentiment minoritaire. Ici, c'est le fait de ne pas avoir le sentiment d'appartenir à une minorité - que celle-ci soit anglophone (ß= -,35**), ethnique (ß= -,23**) ou toute autre (ß= -,24**) - qui est relié à l'identité francophone.

L'identité anglophone (Idangl) s'explique à 26%, reliée significativement au sentiment d'appartenance à une minorité anglophone (ß= ,48**).

La prédiction du contact

La fréquence *du contact exolingue (Coautre)* est prédite à 10% par le sentiment minoritaire, de même que le fait *d'être bilingue (Bilingua)* , qui l'est, lui, à 4%. Ces deux prédictions sont reliées au sentiment d'appartenir à une minorité

linguistique autre qu'anglaise ou française (ß= ,27**et ß= ,17**). Les deux autres mesures du contact interlinguistique (*le contact à travers le conjoint ou les amis, Cocoamis*, et la *connaissance des langues étrangères, Cole*) sont aussi reliées positivement au sentiment d'appartenance à une minorité linguistique autre qu'anglaise ou française (ß= ,14** et ß= ,18**) sans pour autant que le bloc ne les prédise significativement.

L'introduction des trois blocs ensemble

La prédiction du bloc1

Le taux de prédiction obtenu par les caractéristiques socio-démographiques pour les onze variables intermédiaires (*l'identité nord-américaine, immigrante, canadienne, québécoise, montréalaise, anglophone* et *francophone* ainsi que *la fréquence du contact intergroupe* et *la connaissance des langues étrangères*) est maintenu lors de l'introduction des autres blocs dans l'analyse.

Une fois les autres variables introduites dans l'analyse, la contribution de l'appartenance religieuse ne se maintient que dans trois prédictions faites par ce bloc[591]. La forte relation, déjà signalée lors de la première étape, de l'affiliation religieuse avec l'origine, explique probablement ce fait.

Deux autres variables ne maintiennent pas leur contribution à la prédiction de l'ensemble du bloc: (1) l'âge ne demeure pas significatif pour la prédiction de *l'identité francophone*. (2) Le revenu ne reste ni significatif pour l'explication de *l'identité anglophone, canadienne* ou *montréalaise.*

La prédiction du bloc2

Le bloc2, celui des origines, explique presque toutes les mesures d'identification ou de contact de 6% à 36% s'il est introduit seul dans l'analyse (à l'exception de la variable mesurant l'importance *des racines québécoises –Idraci-* et celle d'une *résidence québécoise –Idrésid*).

La mesure de du *contact exolingue à travers le conjoint et les amis* ne demeure pas significative lors de l'introduction des autres blocs dans l'analyse. Les taux de

prédiction des autres variables diminuent mais demeurent néanmoins significatifs. Une seule variable voit son pourcentage de prédiction augmenter de 1,7% lors de l'introduction des autres blocs : la mesure du *bilinguisme*, qui a été prédite à 9%.

La prédiction du bloc3

Les variances de neuf variables intermédiaires sont expliquées par le sentiment minoritaire lorsque le bloc est introduit seul (*l'identité européenne, immigrante, canadienne, québécoise de racines, anglophone, francophone* et *le contact intergroupe* et *le fait d'être bilingue*). Lors de l'introduction du bloc suite aux caractéristiques socio-démographiques et suite aux mesures de l'origine, deux variables ne demeurent pas significativement prédites et les autres taux de prédiction diminuent considérablement (entre 6,4% et 17,8%). C'est surtout le sentiment d'appartenance à une minorité linguistique autre qu'anglaise ou française qui ne demeure pas significatif, ce qui s'explique probablement par la relation de cette mesure avec celles de l'origine (la naissance hors Canada ou hors Québec, en particulier).

La variable qui mesure l'opinion sur l'importance *des racines québécoises* pour être Québécois est la seule à maintenir son taux de prédiction.

La contribution commune des trois blocs à la prédiction

La majorité des mesures de l'identité et du contact sont signi-ficativement prédites par les variables indépendantes. Trois regroupements peuvent être distingués selon leur taux de prédiction.

(1) Trois variables ne sont pas significativement prédites : l'importance accordée aux racines (*Idraci*) ou à la résidence québécoise (*Idrésid*) pour être québécois ainsi que le contact interlinguistique à travers les amis et le conjoint (*Cocoamis*).

(2) L'identité nord-américaine (*Idnoamer*), l'identité montréalaise (*Idmont*), l'identité européenne (*Ideurop*), la fréquence du contact intergroupe (*Coautre*), la

---

[591] La contribution de l'éducation catholique à la prédiction est maintenue pour les variables mesurant l'identité anglophone (*Idangl*), l'identité francophone (*Idfranç*) et l'identité québécoise (*Idqué*).

connaissance de langues étrangères (*Cole*) et le bilinguisme (*Bilingua*) sont prédits de 13 à 21% par les trois blocs ensemble.

(3) L'identité immigrante (*Idimmi*), canadienne (*Idcanad*), québécoise (*Idqué*), anglophone (*Idangl*) et francophone (*Idfranç*) sont, elles, prédites de 37% à 50% par les trois blocs ensemble.

8.1.3. Troisième étape : la perception linguistique prédite par les variables intermédiaires

Les variables intermédiaires sont introduites en bloc dans l'analyse : (1) le premier bloc comprend les identités continentales (identité nord-américaine, européenne, immigrante et canadienne) ; (2) le deuxième bloc les identités régionales (identités québécoises et montréalaises ainsi que les opinions sur l'importance des racines et de la résidence pour être Québécois) ; (3) le troisième bloc est celui des identités linguistiques (identité anglophone et francophone) ; (4) le quatrième bloc contient les mesures du contact intergroupe (fréquence du contact, contact à travers le conjoint et les amis, connaissance de langues étrangères et le bilinguisme). Ces quatre blocs sont, dans un premier temps, introduits seuls dans l'analyse pour, dans un deuxième temps, être introduit successivement afin d'arriver à une prédiction commune.

Bloc1 : les identités continentales

La prédiction de la perception des langues

La variance dans l'évaluation du *français québécois* est prédite à 12% pour les traits de solidarité (*Fquésol*) et à 10% pour les traits de statut (*Fquésta*). C'est notamment le fait de **ne pas** s'identifier ni comme immigrant (ß= -,16** et ß= -,15**) ni comme Canadien (ß= –,27** et ß= -,13* ; p=,0218) qui contribue à une évaluation plus favorable du français québécois. Pour les traits de statut, c'est également le fait de ne pas s'identifier comme Européen (ß= -,21**) qui y contribue.

Les traits de *l'anglais (Angltot)*, prédits à 7%, sont perçus plus positivement par ceux qui s'identifient en tant qu'immigrant (ß= ,19**) et en tant que Canadien (ß= ,16**).

La prédiction de la perception de la norme

L'évaluation du *français de France (FFsol, FFsta)* n'est pas prédite par les mesures de l'identité continentale.

Le fait *de surveiller sa langue* (*Norme*) est prédit à 4% par les identités continentales. Ne pas s'identifier en tant que Canadien hausse l'évaluation de sa propre surveillance linguistique (ß= -,20**).

La variance dans *l'opinion sur la maîtrise de la langue française* par les élèves (*Normele*) est expliquée à 11% par le bloc des identités continentales. C'est le fait de ne pas se sentir comme Canadien (ß= -,28**), mais comme Nord-américain (ß= ,15**) qui y est relié.

La différence entre les Francophones hexagonaux et québécois (FFphdiff), exliquée à 6% par ce bloc, est estimée plus élevée si l'on s'identifie comme immigrant (ß= ,17**).

La prédiction de l'association linguistico-économique

Trois variables mesurant l'association linguistico-économique à Montréal sont prédites de façon significative par une identification continentale.

La variance dans l'opinion sur *un accès différentiel aux postes haut placés* en faveur des Anglophones (*SLEdiff*) est prédite à 14% par ce bloc. Ne pas s'identifier en tant que Canadien (ß= -,37**) est relié à une évaluation plus positive de cette opinion.

Ne pas avoir choisi l'étiquette «Canadien» est également relié à deux autres mesures de l'association: l'évaluation de *la valeur instrumentale de l'anglais* (*SLEangl*, ß= -,25**), prédite à 7% par ce bloc, ainsi que *l'association économico-linguistique dans les quartiers (Perqu45*, ß= –,20**), prédite à 5%.

La prédiction de la perception de la ségrégation

La seule variable significativement expliquée par l'identification continentale est l'estimation de *la présence numérique des Niniphones*, prédite à 4%. Une seule variable est reliée à une estimation plus forte de leur présence : l'identité immigrante (ß= ,17**).

Tableau A8.1.3.
Aperçu des résultats de la troisième étape de l'analyse par blocs (en ß)

	La perception des langues			La perception de la norme						L'association linguistico-économique						La perception de la ségrégation							
	Fqué sol	Fqué sta	Angl tot	FFsol	FFsta	Norm e	Norm ele	FFph diff	FF maît	SLE diff	SLE étude	SLE angl	SLE franç	Per quart	Perqu 45	Angl pres	Fran pres	Nini pres	Aph	Fph	Nini ph	SL mont	SL diff
BLOC 1 IDENTITÉS CONTINENTALES																							
idnoame	,04	-,01	,09	-,05	,03	,02	,15**	,00	,01	,01	-,03	,10	,06	-,04	,00	-,03	-,05	,09	,08	,08	,00	-,11*	-,06
ideurop	-,11	-,21**	-,10	,00	,05	-,04	,00	,10	,09	-,07	-,06	-,07	,01	,03	,04	-,03	-,01	,05	,17**	-,08	,00	-,01	,00
idimmi	-,16**	-,15**	,19**	,06	,07	-,06	-,10	,17**	,12*	,00	,04	,05	,10	-,07	-,09	,03	-,16**	,17**	,00	-,07	-,02	,04	,05
idcanad	-,27**	-,13*	,16**	,01	-,01	-,20**	-,28**	,11*	-,03	-,37**	,10	-,25**	-,10	-,16*	-,20**	,00	-,02	,04	-,08	-,10	,13*	,00	-,12*
R2	,12**	,10**	,07**	,00	,01	,04**	,11**	,06**	,03*	,14**	,01	,07**	,02	,03	,05**	,00	,02	,04**	,04*	,03*	,01	,01	,02
	Fqué sol	Fqué sta	Angl tot	FF sol	FF sta	Norm e	Norm ele	FFph diff	FF maît	SLE diff	SLE étude	SLE angl	SLE franç	Per quart	Perqu 45	Angl pres	Fran pres	Nini pres	Aph	Fph	Nini ph	SL mont	SL diff
BLOC 2 IDENTITÉS RÉGIONALES																							
idqué	,50**	,51**	-,06	-,06	,11	,37**	,38**	-,24**	-,05	,25**	-,06	,24**	,04	,00	,13*	-,02	,09	-,11	,00	,10	-,01	,01	,03
idraci	,02	,10	-,03	,05	-,03	-,07	-,08	,13*	-,06	,14*	-,01	-,03	-,05	-,04	-,22**	,08	-,07	,00	,00	-,10	,05	-,01	,00
idrésid	,10*	,03	,07	,08	,08	-,02	,06	,06	-,01	,07	,00	,05	,07	,11	,10	-,01	,03	-,01	,06	,00	-,06	-,02	,07
idmont	-,02	-,02	,15*	,03	,15*	-,18**	-,03	,12*	,01	-,02	,06	-,02	-,04	-,04	,05	,01	-,08	,08	,12*	-,11	,08	-,03	-,02
R2	,30**	,30**	,03*	,01	,05**	,15**	,15**	,07**	,00	,11**	,00	,06**	,01	,01	,07**	,00	,01	,02	,02	,02	,01	,00	,00
	Fqué sol	Fqué sta	Angl tot	FFsol	FFsta	Norm e	Norm ele	FFph diff	FF maît	SLE diff	SLE étude	SLE angl	SLE franç	Per quart	Perqu 45	Angl pres	Fran pres	Nini pres	Aph	Fph	Nini ph	SL mont	SL diff
BLOC 3 IDENTITÉS LINGUISTIQUES																							
idanglais	-,24**	-,14*	,17**	,07	,09	-,17**	-,17**	,08	,05	-,22**	,19**	-,22**	-,08	-,13	-,14*	,11	-,02	-,06	,12*	-,07	,09	-,02	-,10
idfrança	,27**	,26**	,07	-,02	,14*	,28**	,36**	-,10	,09	,20**	,06	,33**	,03	,00	-,05	,13	-,02	-,10	,00	,14*	,06	,01	-,02
R2	,19**	,12**	,02*	,00	,01	,15**	,21**	,02*	,00	,13**	,03**	,12**	,01	,01	,01	,01	,00	,00	,01	,03**	,00	,00	,00
	Fqué sol	Fqué sta	Angl tot	FF sol	FFsta	Norm e	Norm ele	FFph diff	FF maît	SLE diff	SLE étude	SLE angl	SLE franç	Per quart	Perqu 45	Angl pres	Fran pres	Nini pres	Aph	Fph	Nini ph	SL mont	SL diff
BLOC 4 CONTACTS																							
coautre	-,08	-,02	,26**	,06	,03	-,03	-,11	,08	,00	-,10	,00	-,08	-,03	-,10	,00	,04	-,11	,11	-,02	-,08	,02	-,02	,00
cocoami	,02	,01	-,12*	-,09	-,13*	,02	-,04	,05	-,13*	,00	-,04	-,04	-,05	-,09	-,02	-,04	,00	,04	,00	-,06	,00	-,06	-,10
cole	-,12*	-,22**	-,09	,05	,08	-,08	-,02	,00	,17**	,09	-,05	,08	,01	,06	,05	-,08	-,06	,16**	,06	0,2	,03	,04	,02
bilingua	-,04	-,04	,04	-,02	-,01	,00	-,08	,05	-,02	-,10	,03	-,06	,00	-,03	-,16*	-,04	,00	,02	-,06	0,4	,09	,05	,09
R2	,03*	,05**	,07**	,01	,01	,01	,03*	,02	,03*	,03*	,00	,02	,00	,02	,02	,01	,02	,06**	,00	0,1	,01	,00	,01

*p<,05 **p<,01

L'identité européenne est par contre reliée positivement (ß= ,17**) à la variance dans le nombre de *quartiers perçus en tant que majoritairement anglophone(Aph)* sans que pour autant le bloc ne prédise signficativement cette perception.

Bloc2 : l'identité régionale

La prédiction de la perception des langues

La variation dans l'évaluation du *français québécois* (pour ses traits de solidarité, *Fquésol*, et ses traits de statut, *Fquésta*) est prédite à 30% par l'ensemble du bloc2, notamment à travers l'identité québécoise (ß= ,50** pour les traits de solidarité et ß= ,51** pour les traits de statut).

La prédiction de la perception de la norme

La variance dans l'évaluation des *traits de statut du français de France* est prédite à 5% par le bloc de l'identité régionale dans son ensemble.

L'identité régionale explique 15% de la variance dans l'évaluation de sa propre *surveillance linguistique (Norme)* ainsi que dans *l'opinion d'une faible maîtrise du français* par les élèves (*Normele*). C'est l'identité québécoise qui y est reliée dans les deux cas (ß= ,37** et ß= ,38**). Ne pas se sentir Montréalais est également lié (ß= -,18**) à la prédiction d'une évaluation élevée de son propre contrôle linguistique.

La variance dans l'opinion *d'une grande différence entre les Francophones* du Québec et de la France (*FFphdiff*) est expliquée à 7% par l'identification régionale. Ici, c'est le fait de **ne pas** s'identifier en tant que Québécois qui augmente la différence perçue (ß= -,24**).

La prédiction de la perception de l'association linguistico-économique

Trois mesures de l'association linguistico-économique sont prédites par l'identité régionale et toutes les trois le sont par l'identité québécoise.

D'abord, c'est l'opinion *d'un accès différentiel aux postes (SLEdiff)*, prédite à 11%, qui est reliée à l'identification en tant que Québécois (ß= ,25**).

La valeur instrumentale de l'anglais (*SLEangl*), dont l'évaluation est prédite à 6%, est également perçue plus élevée par ceux qui s'identifient en tant que «Québécois» (ß= ,24**).

L'identité québécoise hausse aussi *l'association linguistico-économique dans les quartiers (Perqu45*, ß= ,13*, p=,0298), prédite à 7% par l'ensemble du bloc, alors que l'attachement aux racines québécoises y est reliée négativement (ß= -,22**).

La prédiction de la perception de la ségrégation

Aucune mesure de la ségrégation montréalaise n'est prédite par l'identité régionale.

Bloc3 : l'identité linguistique

La prédiction de la perception des langues

La variance dans l'évaluation du *français québécois* est prédite à 19% (traits de solidarité, *Fquésol*) et à 12% (traits de statut, *Fquésta*). S'identifier en tant que Francophone hausse l'évaluation dans les deux cas (respectivement ß= ,27** et ß= ,26**) contrairement à l'identité anglophone (ß= -,24** pour les traits de solidarité).

La variance dans l'évaluation de *l'anglais* n'est pas significativement expliquée par les identités linguistiques, quoiqu'elle est reliée positivement à l'identité anglophone (ß= ,17**).

La prédiction de la perception de la norme

L'évaluation du *français de France (FFsol, FFsta)* n'est pas expliquée par l'identification linguistique.

L'auto-évaluation de *la surveillance de sa langue (Norme)* est prédite à 15% par ce bloc, la variance dans *l'opinion sur la faible maîtrise du français* par les élèves (*Normele*) l'est, quant à elle, à 21%. Les deux mesures de l'identité linguistique y sont dans les deux cas reliées: ne pas s'étiqueter «Anglophone» (ß= -,17** pour les deux variables), mais se sentir «Francophone» (ß= ,28** et ß= ,36**) haussent les deux évaluations.

La prédiction de l'association linguistico-économique

Trois variables sont prédites de façon significative par l'identification linguistique. La variance dans l'opinion selon laquelle il y a *un accès privilégié aux postes par les Anglophones (SLEdiff)* est prédite à 13% et celle de l'évaluation de *l'anglais comme langue instrumentale (SLEangl)* l'est à 12%. Ici encore, ce sont les deux mesures linguistiques qui y contribuent : ne pas se sentir «Anglophone» (ß= -,22** et ß= –,22**) mais «Francophone» (ß= ,20** et ß= ,33**).

Le fait d'être anglophone est aussi lié à l'opinion voulant qu'il y ait *un accès plus privilégié aux études* par les Anglophones (*SLEétude*, ß= ,19**), variable prédite à 3%.

La prédiction de la perception de la ségrégation

Indiquer un nombre élevé *de quartiers majoritairement francophones (Fph)* est prédit à 3%, notamment à travers l'identification francophone (ß= ,14* ; p=,0216).

Bloc4 : les contacts

La prédiction de la perception des langues

L'évaluation du *français québécois* est prédite à 5% (traits de statut, *Fquésta*) par les mesures du contact intergroupe. Le fait de connaître peu de langues étrangères y est lié (ß= -,22**).

La variance dans l'évaluation de *l'anglais* est expliquée à 7% par le contact. Ici, c'est la fréquence du contact avec d'autres groupes linguistiques (ß= ,26**) qui hausse l'évaluation de l'anglais.

La prédiction de la perception de la norme

Ni les traits de statut du *français de France* (*FFsta*, *FFsol*) ni les autres mesures de la perception de la norme ne sont significativement prédits par le contact. Par contre, la perception *d'une meilleure maîtrise du français par les Français de France* est significativement reliée à la connaissance de langues étrangères (ß= ,17**).

Tableau A8.2.1.

Les mesures linguistiques prédisent les perceptions (en ß)

	La perception des langues			La perception de la norme						L'association linguistico-économique						La perception de la ségrégation							
	Fqué sol	Fqué sta	Angl tot	FF sol	FFsta	Norm e	Norm ele	FFph diff	FF maît	SLE diff	SLE étude	SLE angl	SLE franç	Per quart	Perqu 45	Angl pres	Fran pres	Nini pres	Aph	Fph	Nini ph	SL mont	SL diff
Lm1a	,22* p=,0142	,15	,00	-,08	-,04	,03	-,23**	-,28**	-,25*	-,01	,11	-,05	-,14	-,04	-,12	,08	,10	-,19	,01	,18	-,09	-,14	-,02
Lm1f	,23* p=,0310	,36**	-,05	-,13	-,11	,08	,12	-,35**	-,25*	,20	,11	,25* p=,0175	-,10	-,24	-,05	,00	,16	-,22	-,10	,18	,17	-,20	-,01
Lu1a	-,18	-,19	-,17	-,04	-,14	-,19	,25*	,26*	,22	-,18	,01	-,24* p=,0303	,15	-,03	,16	,04	,00	-,04	,03	-,27*	,20	,04	-,09
Lu1f	,20	,04	-,17	-,04	,01	,17	,47**	,23	,32*	,01	-,12	-,01	,20	,38*	,37*	,13	-,09	-,01	,14	-,09	-,12	,17	,02
R2	,19**	,13**	,01	,01	,02	,15**	,30**	,04**	,03*	,14**	,02	,23**	,01	,06**	,07**	,00	,01	,03*	,00	,04**	,02	,01	,01

*p<,05, **p<,01

Tableau A8.2.2.

Les mesures linguistiques prédisent les identités et le contact (en ß)

	Identités continentales				Identités régionales				Identités linguistiques		Contacts			
	Id noamer	Id europ	Id immi	Id canad	Id qué	Id raci	Id résid	Id mont	Id angl	Id franç	Co autre	Co coamis	Co le	Bi lingua
Lm1a	,05	-,40**	-,45**	,07	,18* p=,0247	-,14	,14	,09	,27**	-,00	-,36**	-,11	-,38**	-,35**
Lm1f	,18	-,31**	-,75**	-,04	,41**	,03	,23	,01		,54**	-,59**	-,25*	-,38**	-,55**
Lu1a	,23	,09	-,18	,22*	-,09	-,02	-,25*	,11	,39**		,15	,25*	,05	,00
Lu1f	,22	-,02	-,02	-,22	,23* p=,0368	-,05	-,16	,03	-,09	,20**	,11	,26	,13	,11
R2	,06**	,08**	,32**	,27**	,35**	,02	,03*	,02*	,55**	,56**	,17**	,02*	,07**	,12**

*p<,05, **p<,01

La prédiction de l'association linguistico-économique

Aucune variable mesurant l'association linguistico-économique n'est significativement prédite par les mesures du contact.

La prédiction de la perception de la ségrégation

La perception du *nombre de quartiers ayant ni l'anglais ni le français* comme langue majoritaire est prédite à 6% et liée au nombre de langues étrangères parlées (ß= ,16**). Les autres mesures de la perception de la ségrégation ne sont pas significativement prédites par le contact.

L'introduction des quatre blocs ensemble

La prédiction du bloc1

Dix variables dépendantes sont significativement prédites par les identifications continentales lorsque les blocs des variables intermédiaires sont introduits séparément dans l'analyse (le *français québécois, l'anglais, la surveillance linguistique,* l'opinion *d'une faible maîtrise du français par les élèves,* celle *d'une grande différence entre les Francophones québécois et français,* la perception *d'un accès différentiel aux postes, d'une valeur instrumentale de l'anglais, de la présence des Niniphones* et *l'association linguistico-économique dans les quartiers*). Les taux de prédiction de ces variables sont maintenus ou augmentent même de 1% à 4% (sauf pour l'explication de l'évaluation des traits de solidarité *du français québécois* qui, elle, baisse de 2%).

La prédiction du bloc2

Neuf variables sont significativement prédites par les identités régionales lors de l'introduction isolée du bloc dans l'analyse (*le français québécois*, les traits de statut du *français de France, la surveillance linguistique*, l'opinion *d'une faible maîtrise du français par les élèves*, celle *d'une grande différence entre Francophones et Anglophones*, la perception *d'un accès différentiel aux postes, d'une valeur instrumentale de l'anglais* et *l'association linguistico-économique*).

Lorsque les variables de l'identité régionale sont introduites entre le bloc des identités continentales et celui de l'identité linguistique, leur taux de prédiction diminuent de 1% à 8%. Une variable ne demeure pas significativement prédite : la perception de *la valeur instrumentale de l'anglais (SLEangl).*

L'identité québécoise est le plus souvent reliée à la prédiction des variables. Elle maintient son lien dans le cas de l'évaluation du *français québécois* et de la *surveillance linguistique.*

La prédiction du bloc3

Huit variables sont significativement prédites par l'identité linguistique lorsque ce bloc est introduit seul dans l'analyse (*le français québécois*, la *surveillance linguistique*, l'opinion *d'une faible maîtrise du français* par les élèves, la perception *d'un accès différentiel aux postes* ou *aux études* et celle de la *valeur instrumentale de l'anglais* ainsi que le nombre de *quartiers perçus comme étant majoritairement francophones*).

Cinq des variables restent significativement prédites par l'identité linguistique au-delà des identités continentales et régionales : le *français québécois* pour ses traits de solidarité (ajout de 2,8% de prédiction), la *surveillance linguistique* (ajout de 5%), l'opinion d'une *faible maîtrise du français par les élèves* (ajout de 8,3%), *la valeur instrumentale de l'anglais* (ajout de 14,7%) et la perception du *nombre de quartiers majoritairement francophones* (ajout de 2,9%).

Du fait que les deux mesures de l'identité linguistique (l'identité anglophone et l'identité francophone) sont souvent complémentaires, leur contribution à l'explication des variables dépendantes est dans la majorité des cas commune.

La prédiction du bloc4

Trois variables dépendantes sont significativement prédites par les mesures du contact lorsque ce bloc est introduit seul dans l'analyse (*le français québécois* pour ses traits de statut, *l'anglais* et *le nombre de quartiers perçus comme n'étant majoritairement ni francophones ni anglophones*). Seules les prédictions des langues restent significatives au-delà de tous les autres blocs.

La contribution commune des quatres blocs à la prédiction

Pour cette troisième étape, il se dégage trois regroupements de variables selon leur taux de prédiction obtenu par l'ensemble des quatre blocs de variables intermédiaires.

(1) Douze variables ne sont pas significativement prédites par les quatre blocs de variables intermédiaires (le *français de France* pour ses traits de solidarité et ses traits de statut, l'opinion *d'une meilleure maîtrise linguistique des Français de France*, celle*d'un accès différentiel aux études*, la *valeur instrumentale du français*, *l'association linguistico-économique dans les quartiers –Perquart-* , la *présence numérique des Anglophones* et celle *des Francophones*, le nombre de *quartiers perçus comme n'étant majoritairement ni francophones ni anglophones* et ceux *perçus majoritairement comme étant francophones* ainsi que l'opinion *d'un Montréal divisé en deux* et celle *d'une grande différence entre les Francophones et les Anglophones* à Montréal).

(2) Cinq variables sont prédites jusqu'à 20% (*l'anglais*, l'opinion *d'une grande différence entre les Francophones québécois et les Français de France*, *l'association linguistico-économique des quartiers –Perqu45-*, *la présence numérique des Allophones* ainsi que *le nombre de quartiers perçus comme majoritairement anglophone*).

(3) Six variables sont prédites à plus de 20% : le *français québécois* pour ses traits de solidarité et de statut, *la surveillance linguistique*, l'opinion *d'une faible maîtrise du français par les élèves*, celle *d'un accès différentiel aux postes haut placés* et *la valeur instrumentale de l'anglais*).

8.2. Deuxième volet : les langues prédisent

8.2.1. Les langues prédisent les perceptions (variables dépendantes)

Les mesures de la langue (langue maternelle anglaise et française, langue d'usage anglaise et française) ont été introduites dans l'équation de la régression hiérarchique en un seul bloc. Ce bloc «linguistique» a été d'abord introduit isolément (tout comme les autres blocs lors du premier volet d'analyse) et ajouté ensuite

comme dernier bloc de prédicteurs lors des trois étapes d'analyse du premier volet (voir surtout la figure 8.1. au chapitre 8).

La prédiction de la perception des langues

Seule la variance de la perception du *français québécois* est significativement prédite par le bloc linguistique: les *traits de solidarité (Fquésol)* le sont à 19%, les *traits de statut (Fquésta)* à 13%. Les deux langues maternelles (française et anglaise) sont reliées à une hausse dans l'évaluation des traits de solidarité (ß= ,23* ; p=,0142 et ß= ,22* ; p=,0310), tandis que seule la langue maternelle française est reliée à la prédiction des traits de statut (ß= ,36**).

La prédiction de la perception de la norme

Trois des variables mesurant la perception de la norme sont prédites par les langues. La variance de *la surveillance linguistique (Norme)* est expliquée à 15% par l'ensemble des variables linguistiques. La variance de *l'opinion d'une faible maîtrise de la langue française par les élèves (Normele)* est prédite à 30%. Deux des quatre variables linguistiques contribuent à cette prédiction : le fait de ne pas avoir l'anglais comme langue maternelle (ß= -,23**), mais d'avoir comme langue d'usage le français (ß= ,47**). La variance dans la perception d'une grande *différence entre les Francophones du Québec et les Français de France (FFphdiff)* est prédite à 4%. Cette prédiction est surtout reliée au fait de n'avoir ni l'anglais (ß= -,28**) ni le français (ß= -,35**) comme langue maternelle.

La prédiction de l'association linguistico-économique

Quatre mesures de l'association linguistico-économique sont significativement prédites par les langues : la variance dans l'évaluation de *la valeur instrumentale de l'anglais (SLEangl)* est expliquée à 23% par les variables linguistiques. L'ensemble des variables linguistiques explique à 14% la variance de l'opinion *d'un accès différentiel aux postes hauts placés en faveur des Anglophones (SLEdiff).* La variance dans *l'association entre l'anglais et un degré de richesse plus élevé* est prédite à 6% (*Perquart*) et à 7% (*Perqu45*).

La prédiction de la perception de la ségrégation

Les langues parlées par les répondants expliquent à 4% l'attribution du *français en tant que langue majoritaire des quartiers montréalais.*

Les langues prédisent significativement dix variables indépendantes. Trois regroupements peuvent être distingués selon le taux d'explication des variables dépendantes.

(1) Deux variables sont prédites à 4%.

(2) Six variables sont prédites de 6% à 19% : les deux mesures du *français québécois*, la *surveillance linguistique*, l'opinion *d'un accès différentiel aux postes* et les deux mesures de *l'association linguistico-économique dans les quartiers.*

(3) Les langues prédisent deux variables au-delà de 20% : l'évaluation de *l'anglais en tant que langue instrumentale* ainsi que *l'opinion d'une faible maîtrise du français par les élèves.*

8.2.2. Les langues prédisent les identités et le contact (variables intermédiaires)

La prédiction de l'identité continentale

La variance de *l'identification nord-américaine (Idnoamer)* est prédite à 6% et *l'identification en tant que Canadien (Idcanad)* est prédite à 27% par l'ensemble des variables linguistiques.

L'identité européenne est prédite à 8% par les langues et *l'identité immigrante* l'est à 32%. Ne pas avoir ni l'anglais (ß= -,40** et ß= -,45**) ni le français (ß= -,31** et ß= -,75**) comme langue maternelle est relié à cette prédiction : il s'agit d'Allophones qui s'identifient avec ces étiquettes.

La prédiction de l'identité régionale

L'identité québécoise (*Idqué*) est la seule mesure de l'identité régionale prédite par les langues. La variation de *l'identité québécoise* est expliquée à 35% par les variables linguistiques. Le fait de parler français comme langue maternelle (ß= ,41**) ou comme langue d'usage (ß= ,23* ; p=,0368) hausse l'identification en

tant que Québécois, mais l'anglais, langue maternelle, y contribue aussi (ß= ,18* ; p=,0247).

La prédiction de l'identité linguistique

Environ la moitié des variances des identités linguistiques est prédite par les langues. *L'identité anglophone* (*Idangl*) l'est à 55%, fait lié à l'anglais, langue maternelle (ß= ,27**) et langue d'usage (ß= ,39**). *L'identité francophone (Idfranç)* est prédite à 56% par le français langue maternelle (ß= ,54**) et langue d'usage (ß= ,20**).

La prédiction du contact

La variance dans la fréquence du *contact avec d'autres groupes linguistiques* (*Coautre*) est prédite à 17% par les langues. N'avoir ni l'anglais (ß= -,36**), ni le français (ß= -,59**) comme langue maternelle est relié à une plus grande *fréquence du contact* ainsi qu'à la prédiction de *la connaissance des langues* (*Cole*), prédite à 7%, et au *bilinguisme* (*Bilingua*), prédit à 12%.

Quatre regroupements peuvent se distinguer dans la prédiction des variables intermédiaires par les variables linguistiques selon le taux de prédiction :

(1) Les *identités ancestrale, résidentielle* et *montréalaise* ainsi que le *contact intergroupe à travers le conjoint ou les amis* ne sont pas prédites par les regroupements linguistiques.

(2) Les autres mesures du contact (*être bilingue, la connaissance de langues étrangères* et *la fréquence du contact intergroupe*) et les *identités nord-américaine* et *européenne* sont prédites de 6% à 17% par les langues. Ces variables sont prédites notamment à travers le fait de ne pas avoir ni l'anglais ni le français comme langue maternelle : les Allophones donc (sauf pour l'identité nord-américaine pour qui l'ensemble des variables contribue à l'explication).

(3) *L'identité immigrante* est aussi prédite à travers le fait de ne pas parler ni l'anglais ni le français comme langue maternelle, mais à un taux plus élevé, tout comme *l'identité canadienne* et *l'identité québécoise*. *L'identité québécoise* est reliée aux deux langues maternelles et à la langue d'usage française.

(4) Les deux variables prédites à 55% et 56% par les variables linguistiques sont les identités linguistiques. *L'identité anglophone* est prédite par la langue anglaise (langue d'usage et langue maternelle) tout comme *l'identité francophone* l'est par la langue française. La moitié de la variance des identités linguistiques est donc expliqué par l'appartenance à un groupe linguistique.

8.2.3. Ce que les mesures linguistiques prédisent au-delà des autres prédicteurs

Les mesures linguistiques sont introduites suite aux variables indépendantes (caractéristiques socio-démographiques, origines, minorités) lors des étapes 1 et 3, ainsi que suite aux variables intermédiaires (identités et contacts) lors de la deuxième étape de l'analyse.

La langue prédit les variables dépendantes au-delà des variables indépendantes

Trois variables dépendantes sont significativement prédites par les langues *au-delà* des variables indépendantes : *le français québécois* pour ses traits de solidarité (*Fquésol*), l'opinion que *les élèves ne maîtrisent pas assez le français* (*Normele*) et l'attribution *d'une valeur instrumentale à l'anglais (SLEangl).*

La langue prédit les variables dépendantes au-delà des variables intermédiaires

Trois variables dépendantes sont prédites par les langues au-delà des variables intermédiaires : l'évaluation des *traits de solidarité du français québécois* (*Fquésol*), l'opinion d'une *faible maîtrise du français par les élèves* (*Normele*), l'évaluation de *la valeur instrumentale de l'anglais* (*SLEangl*).

La langue prédit les variables intermédiaires au-delà des variables indépendantes

Huit variables intermédiaires sont prédites par les langues au-delà des variables indépendantes : *l'identité immigrante* (*Idimmi*), *l'identité canadienne (Idcanad), l'identité québécoise (Idqué), l'identité anglophone (Idangl)* et *francophone (Idfranç), la fréquence du contact intergroupe* (*Coautre*), *la connaissance des langues étrangères (Cole)* et le fait *d'être bilingue* (*Bilingua*).

La langue prédit les variables dépendantes au-delà des variables indépendantes et intermédiaires

Trois variables dépendantes sont prédites au-delà des variables indépendantes et intermédiaires lorsque les langues sont introduites en dernier lieu. Pour ces trois variables, tous les prédicteurs ont été introduits dans une seule équation (voir tableaux en annexe 8.6.1.). La variance dans *l'évaluation du français québécois* (*Fquésol*) est expliquée à 2,7% (p=,0379) par les langues au-delà de tous les autres prédicteurs, la variance dans la perception *d'une grande valeur instrumentale de l'anglais* (*SLEangl*) est prédite à 4,6% et *l'opinion d'une faible maîtrise linguistique des élèves* (*Normele*) à 5,7%. Les langues prédisent donc le plus fortement la variance de ces trois variables.

Les tableaux de régression de la première étape de l'analyse

Tableau A8.3.1.

Résultats des régressions de la première étape: le français parlé au Québec par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : le français parlé au Québec - traits de solidarité															
		Fquésol				Fquésol				Fquésol				Fquésol			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,29	,08**													
Bloc 1	Sexe	-,15*															
	Âge	-,01															
	Reldicho	,22**															
	Études	-,03															
	Revenu	-,11															
	Doprof1	,14															
	Doprof2	-,05															
	Doprof3	-,03															
	Doprof4	-,14															
	Doprof5	,10															
Bloc 2	Origine						,29	,08**									
	Naissque					,12											
	Naisscan					-,01											
	Nat1que					,11											
	Nat1can					,04											
	Secan					-,00											
	Sequebec					,13											
	Seailleu					-,05											
Bloc 3	Minorité										,20	,04*					
	Minfph									,09							
	Minaph									-,10							
	Minque									,01							
	Minling									-,14*							
	Minaut									-,04							
Bloc 4	Langues														,43	,19**	
	Lm1a													,22*	p=,0142		
	Lm1f													,23*	p=,0310		
	Lu1a													-,18			
	Lu1f													,20			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.1. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: le français parlé au Québec par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : le français parlé au Québec - traits de solidarité											
		Fquésol				Fquésol				Fquésol			
		B	R	R2	ΔR2	B	R	R2	ΔR2	B	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,29	,08**			,29	,08**			,30	,09**	
Bloc 1	Sexe	-,15**				-,15**				-,12*			
	Âge	-,01				-,01				,04			
	Reldicho	,14*				,10				,03			
	Études	-,05				,07				,01			
	Revenu	-,11				-,11				-,09			
	Doprof1	,06				,08				,13			
	Doprof2	,04				,00				,03			
	Doprof3	-,02				-,03				-,02			
	Doprof4	-,17				-,17				-,22			
	Doprof5	,09				,12				,04			
Bloc 2	Origine		,38	,14**	,054*		,38	,14**	,054*		,38	,14**	,054*
	Naissque	,16				,12				,00			
	Naisscan	,00				-,02				-,06			
	Nat1que	,10				,09				,07			
	Nat1can	,06				,05				,08			
	Secan	-,00				,00				,11			
	Sequebec	,06				,03				-,09			
	Seailleu	-,03				-,06				-,02			
Bloc 3	Minorité						,39	,15**	,013		,39	,15**	,013
	Minfph					,05				,02			
	Minaph					-,06				,03			
	Minque					-,05				-,05			
	Minling					-,09				-,01			
	Minaut					-,00				,05			
Bloc 4	Langues										,48	,23**	,077**
	Lm1a									,22*			
	Lm1f									,22			
	Lu1a									-,16			
	Lu1f									,21			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.2.

Résultats des régressions de la première étape: le français parlé au Québec par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : le français parlé au Québec – traits de statut															
		Fquésta				Fquésta				Fquésta				Fquésta			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,25	,06*													
Bloc 1	Sexe	-,02															
	Âge	-,01															
	Reldicho	**,19****															
	Études	-,06															
	Revenu	**-,14***															
	Doprof1	,09															
	Doprof2	-,06															
	Doprof3	,16															
	Doprof4	-,17															
	Doprof5	-,01															
Bloc 2	Origine						,35	**,12****									
	Naissque					**,19***											
	Naisscan					,04											
	Nat1que					**,19***											
	Nat1can					,07											
	Secan					-,08											
	Sequebec					,16											
	Seailleu					-,05											
Bloc 3	Minorité										,22	**,05***					
	Minfph									,03							
	Minaph									-,10							
	Minque									,02							
	Minling									**-,19****							
	Minaut									-,02							
Bloc 4	Langues														,37	**,13****	
	Lm1a													,15			
	Lm1f													**,36****			
	Lu1a													-,19			
	Lu1f													,04			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.2. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: le français parlé au Québec par blocs de variables indépendantes

		Variable dépendante : le français parlé au Québec – traits de statut											
Variables indépendantes		Fquésta				Fquésta				Fquésta			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,25	,06*			,25	,06*			,25	,06*	
Bloc 1	Sexe	-,02				-,03				-,02			
	Âge	,04				,05				,07			
	Reldicho	,09				,06				,03			
	Études	-,04				-,02				-,04			
	Revenu	-,16*				-,17*				-,16*			
	Doprof1	,01				,00				,04			
	Doprof2	,09				,04				,05			
	Doprof3	,19				,17				,17			
	Doprof4	-,27				-,26				-,30			
	Doprof5	-,02				,02				,00			
Bloc 2	**Origine**		,42	,17**	,111**		,42	,17**	,111**		,42	,17**	,110**
	Naissque	,20*				,15				,12			
	Naisscan	,06				,02				,04			
	Natlque	,20*				,20*				,20*			
	Natlcan	,13				,13				,16			
	Secan	-,09				-,09				-,02			
	Sequebec	,12				,12				,03			
	Seailleu	-,04				-,07				-,04			
Bloc 3	**Minorité**						,43	,19**	,015		,43	,19**	,015
	Minfph					-,02				-,03			
	Minaph					-,07				,00			
	Minque					-,04				-,04			
	Minling					-,11				-,08			
	Minaut					-,00				-,03			
Bloc 4	**Langues**										,46	,21**	,025
	Lm1a									,04			
	Lm1f									,17			
	Lu1a									-,21			
	Lu1f									-,09			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.3.

Résultats des régressions de la première étape: l'anglais par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'anglais															
		Anglitot				Anglitot				Anglitot				Anglitot			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,22	,05													
Bloc 1	Sexe	,09															
	Âge	,07															
	Reldicho	-,03															
	Études	,04															
	Revenu	,04															
	Doprof1	,16															
	Doprof2	,32															
	Doprof3	-,11															
	Doprof4	**-,42***															
	Doprof5	,10															
Bloc 2	Origine						,21	,04									
	Naissque					-,00											
	Naisscan					**-,16***											
	Nat1que					-,07											
	Nat1can					,10											
	Secan					,06											
	Sequebec					-,13											
	Seailleu					-,10											
Bloc 3	Minorité										,19	,03*					
	Minfph									-,09							
	Minaph									,11							
	Minque									-,06							
	Minling									,08							
	Minaut									,03							
Bloc 4	Langues														,13	,01	
	Lm1a													-,00			
	Lm1f													-,05			
	Lu1a													-,17			
	Lu1f													-,17			

*p<,05 **p<,01

Tableau A.8.3.3. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: l'anglais par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'anglais											
		Anglitot				Anglitot				Anglitot			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,23	,05			,23	,05			,23	,05	
Bloc 1	Sexe	,08				,07				,06			
	Âge	,09				,08				,09			
	Reldicho	-,03				,00				,02			
	Études	,03				,02				,02			
	Revenu	,03				,02				,02			
	Doprof1	,10				,08				,10			
	Doprof2	,34				,37				,37			
	Doprof3	-,08				-,06				-,07			
	Doprof4	-,39*				-,39*				-,37*			
	Doprof5	,06				,04				,02			
Bloc 2	Origine		,30	,09	,039		,30	,09	,039		,30	,09	,039
	Naissque	,03				,03				,13			
	Naisscan	-,13				-,13				-,06			
	Nat1que	-,04				-,04				-,00			
	Nat1can	,08				,08				,13			
	Secan	,06				,06				,09			
	Sequebec	-,13				-,13				-,14			
	Seailleu	-,11				-,11				-,07			
Bloc 3	Minorité						,34	,11*	,023		,34	,11	,023
	Minfph					-,08				-,08			
	Minaph					,11				,14*			
	Minque					-,02				-,02			
	Minling					,10				,09			
	Minaut					,02				,01			
Bloc 4	Langues										,36	,13*	,018
	Lm1a									-,03			
	Lm1f									-,06			
	Lu1a									-,24			
	Lu1f									-,16			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.4.

Résultats des régressions de la première étape: le français de France par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : le français de France - traits de solidarité															
		FFsol				FFsol				FFsol				FFsol			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,23	,05													
Bloc 1	Sexe	,10															
	Âge	,06															
	Reldicho	,06															
	Études	-,10															
	Revenu	-,06															
	Doprof1	-,25															
	Doprof2	,55**															
	Doprof3	,10															
	Doprof4	-,25															
	Doprof5	-,17															
Bloc 2	Origine						,14	,02									
	Naissque					,03											
	Naisscan					-,04											
	Natlque					-,01											
	Natlcan					-,10											
	Secan					-,01											
	Sequebec					-,04											
	Seailleu					-,06											
Bloc 3	Minorité										,19	,03*					
	Minfph									-,07							
	Minaph									,08							
	Minque									-,02							
	Minling									,12*							
	Minaut									-,06							
Bloc 4	Langues														,12	,01	
	Lmla													-,08			
	Lmlf													-,13			
	Lula													-,04			
	Lulf													-,04			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.4. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: le français de France par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : le français de France – traits de solidarité											
		FFsol				FFsol				FFsol			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,24	,05			,24	,05			,24	,05	
Bloc 1	Sexe	,10				,09				,09			
	Âge	,06				,05				,04			
	Reldicho	,05				,10				,12			
	Études	-,08				-,10				-,09			
	Revenu	-,05				-,07				-,06			
	Doprof1	-,27				**-,34***				**-,36***			
	Doprof2	**,55****				**,66****				**,66****			
	Doprof3	,13				,15				,14			
	Doprof4	-,25				-,27				-,23			
	Doprof5	-,15				-,20				-,19			
Bloc 2	**Origine**		,28	,07	,021		,28	,07	,021		,28	,07	,021
	Naissque	-,00				,05				,12			
	Naisscan	-,00				-,02				,02			
	Natlque	,08				,11				,12			
	Natlcan	-,01				-,00				-,00			
	Secan	-,05				-,08				-,08			
	Sequebec	-,01				,03				,04			
	Seailleu	-,05				,00				,00			
Bloc 3	**Minorité**						,36	**,13***	**,055****		,36	**,13***	**,055****
	Minfph					-,10				-,10			
	Minaph					**,15***				**,15***			
	Minque					,01				,02			
	Minling					**,14***				,12			
	Minaut					-,08				-,09			
Bloc 4	**Langues**										,37	**,14***	,009
	Lm1a									-,12			
	Lm1f									-,18			
	Lu1a									-,01			
	Lu1f									,00			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.5.

Résultats des régressions de la première étape: le français de France par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : le français de France – traits de statut															
		FFsta				FFsta				FFsta				FFsta			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,19	,03													
Bloc 1	Sexe	,13*															
	Âge	,01															
	Reldicho	,00															
	Études	,04															
	Revenu	,02															
	Doprof1	,14															
	Doprof2	,04															
	Doprof3	,11															
	Doprof4	-,22															
	Doprof5	,03															
Bloc 2	Origine						,17	,03									
	Naissque					-,03											
	Naisscan					-,14											
	Nat1que					,06											
	Nat1can					,10											
	Secan					-,08											
	Sequebec					,05											
	Seailleu					-,04											
Bloc 3	Minorité										,17	,03					
	Minfph									,00							
	Minaph									,09							
	Minque									,04							
	Minling									,12*							
	Minaut									-,06							
Bloc 4	Langues														,14	,02	
	Lm1a													-,04			
	Lm1f													-,11			
	Lu1a													-,14			
	Lu1f													,01			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.5. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: le français de France par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : le français de France – traits de statut											
		FFsta				FFsta				FFsta			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,19	,03			,19	,03			,19	,03	
Bloc 1	Sexe	,12*				,13*				,14*			
	Âge	,01				,01				,01			
	Reldicho	-,01				,00				-,01			
	Études	,01				-,00				-,01			
	Revenu	,02				,00				,02			
	Doprof1	,09				,08				,07			
	Doprof2	,11				,22				,25			
	Doprof3	,14				,15				,15			
	Doprof4	-,27				-,28				-,27			
	Doprof5	,00				-,07				-,10			
Bloc 2	Origine		,27	,00	,038		,27	,07	,038		,27	,07	,038
	Naissque	-,03				,02				,05			
	Naisscan	-,13				-,08				-,03			
	Natlque	,14				,12				,12			
	Natlcan	,14				,13				,16			
	Secan	-,13				-,14				-,05			
	Sequebec	,09				,11				,02			
	Seailleu	-,03				,02				,06			
Bloc 3	Minorité						,35	,12*	,047*		,35	,12*	,047*
	Minfph					-,00				-,01			
	Minaph					,12				,21**			
	Minque					,11				,11			
	Minling					,14*				,16*			
	Minaut					-,08				-,05			
Bloc 4	Langues										,39	,15*	,028
	Lm1a									-,04			
	Lm1f									-,09			
	Lu1a									-,20			
	Lu1f									,05			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.6.

Résultats des régressions de la première étape: la surveillance linguistique par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la surveillance linguistique															
		Norme				Norme				Norme				Norme			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,29	,08**													
Bloc 1	Sexe	,00															
	Âge	-,04															
	Reldicho	,27**															
	Études	,07															
	Revenu	-,10															
	Doprof1	,11															
	Doprof2	-,06															
	Doprof3	,02															
	Doprof4	-,07															
	Doprof5	,08															
Bloc 2	Origine						,30	,09**									
	Naissque					,12											
	Naisscan					,00											
	Natlque					,08											
	Natlcan					,02											
	Secan					-,18*											
	Sequebec					,30**											
	Seailleu					,03											
Bloc 3	Minorité										,23	,05**					
	Minfph									,04							
	Minaph									-,13*							
	Minque									,06							
	Minling									-,13*							
	Minaut									-,12*							
Bloc 4	Langues														,39	,15**	
	Lmla													,03			
	Lmlf													,08			
	Lula													-,19			
	Lulf													,17			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.6. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la surveillance linguistique par blocs de variables indépendantes

		Variable dépendante : la surveillance linguistique											
Variables indépendantes		Norme				Norme				Norme			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,30	,09**			,30	,09**			,30	,09**	
Bloc 1	Sexe	,00				,01				,02			
	Âge	-,04				-,02				-,02			
	Reldicho	,21**				,19**				,13*			
	Études	,07				,07				,04			
	Revenu	-,11				-,12				-,10			
	Doprof1	,06				,06				,05			
	Doprof2	-,01				-,01				,01			
	Doprof3	,02				,02				,03			
	Doprof4	-,11				-,10				-,10			
	Doprof5	,09				,08				,03			
Bloc 2	Origine		,37	,14**	,047*		,37	,14**	,047*		,37	,14**	,049*
	Naissque	,08				,06				,03			
	Naisscan	,02				,01				,05			
	Nat1que	,11				,07				,07			
	Nat1can	,05				,04				,10			
	Secan	-,20*				-,20*				-,07			
	Sequebec	,22*				,22*				,07			
	Seailleu	,04				,04				,09			
Bloc 3	Minorité						,39	,15**	,016		,39	,15**	,015
	Minfph					-,00				-,01			
	Minaph					-,05				,08			
	Minque					,09				,08			
	Minling					-,06				-,01			
	Minaut					-,06				,00			
Bloc 4	Langues										,46	,21**	,060**
	Lm1a									-,00			
	Lm1f									,01			
	Lu1a									-,25			
	Lu1f									,09			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.7.

Résultats des régressions de la première étape: la perception d'une faible maîtrise linguistique par les élèves par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception d'une faible maîtrise linguistique par les élèves															
		Normélè				Normélè				Normélè				Normélè			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,33	,10**													
Bloc 1	Sexe	-,09															
	Âge	-,03															
	Reldicho	,28**															
	Études	,07															
	Revenu	-,05															
	Doprof1	,06															
	Doprof2	-,14															
	Doprof3	,13															
	Doprof4	,18															
	Doprof5	-,22															
Bloc 2	Origine						,42	,18**									
	Naissque					,03											
	Naisscan					-,05											
	Nat1que					,12											
	Nat1can					,10											
	Secan					-,29**											
	Sequebec					,47**											
	Seailleu					-,04											
Bloc 3	Minorité										,30	,09**					
	Minfph									,07							
	Minaph									-,22**							
	Minque									-,04							
	Minling									-,14**							
	Minaut									-,16**							
Bloc 4	Langues														,55	,30**	
	Lm1a													-,23**			
	Lm1f													,12			
	Lu1a													,25*			
	Lu1f													,47**			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.7. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception d'une faible maîtrise linguistique par les élèves par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception d'une faible maîtrise linguistique par les élèves											
		Normée				Normée				Normée			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,32	,10**			,32	,10**			,32	,10**	
Bloc 1	Sexe	-,08				-,07				-,05			
	Âge	-,00				,01				,03			
	Reldicho	,15**				,09				-,00			
	Études	,07				,09				,04			
	Revenu	-,06				-,06				-,04			
	Doprof1	-,00				,00				-,04			
	Doprof2	-,06				-,15				-,05			
	Doprof3	,09				,04				,05			
	Doprof4	,14				,18				,07			
	Doprof5	-,15				-,08				-,08			
Bloc 2	**Origine**		,47	,22**	,120**		,47	,22**	,120**		,47	,22**	,122**
	Naissque	,02				-,00				-,10			
	Naisscan	-,04				-,07				-,06			
	Natlque	,12				,11				,07			
	Natlcan	,11				,12				,14			
	Secan	-,29**				-,28**				-,15*			
	Sequebec	,41**				,36**				,20*			
	Seailleu	-,03				-,06				-,02			
Bloc 3	**Minorité**						,51	,26**	,042**		,51	,26**	,042**
	Minfph					,00				-,02			
	Minaph					-,17**				-,01			
	Minque					-,06				-,07			
	Minling					-,10				-,02			
	Minaut					-,14**				-,06			
Bloc 4	**Langues**										,60	,36**	,101**
	Lm1a									-,15			
	Lm1f									,19			
	Lu1a									,20			
	Lu1f									,36**			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.8.

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la différence des Francophones par rapport aux Français de France par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de la différence des Francophones par rapport aux Français de France															
		FFphdiff				FFphdiff				FFphdiff				FFphdiff			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,15	,02													
Bloc 1	Sexe	-,02															
	Âge	,10															
	Reldicho	-,08															
	Études	,03															
	Revenu	,02															
	Doprof1	,01															
	Doprof2	,01															
	Doprof3	-,17															
	Doprof4	,08															
	Doprof5	,04															
Bloc 2	Origine						,15	,02									
	Naissque					-,09											
	Naisscan					-,05											
	Nat1que					,01											
	Nat1can					,00											
	Secan					-,05											
	Sequebec					-,06											
	Seailleu					,00											
Bloc 3	Minorité										,19	,03*					
	Minfph									,00							
	Minaph									,05							
	Minque									,11*							
	Minling									,15**							
	Minaut									,07							
Bloc 4	Langues														,21	,04**	
	Lm1a													-,28**			
	Lm1f													-,35**			
	Lu1a													,26*			
	Lu1f													,23			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.8. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la différence des Francophones par rapport aux Français de France par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de la différence des Francophones par rapport aux Français de France											
		FFpbdiff				FFpbdiff				FFpbdiff			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,15	,02			,15	,02			,15	,02	
Bloc 1	Sexe	-,03				-,03				-,03			
	Âge	,09				,09				,09			
	Reldicho	-,04				-,02				-,02			
	Études	-,00				-,02				-,01			
	Revenu	,03				,04				,04			
	Doprof1	,04				,06				,03			
	Doprof2	-,04				-,00				,01			
	Doprof3	-,15				-,13				-,15			
	Doprof4	,07				,05				,08			
	Doprof5	,04				-,00				,00			
Bloc 2	**Origine**		,21	,04	,020		,21	,04	,020		,21	,04	,020
	Naissque	-,11				-,08				-,00			
	Naisscan	-,09				-,06				-,02			
	Natlque	-,00				-,02				-,03			
	Natlcan	-,00				-,00				-,03			
	Secan	,00				,00				-,01			
	Sequebec	-,08				-,06				-,03			
	Seailleu	-,02				-,00				-,00			
Bloc 3	**Minorité**						,25	,06	,018		,25	,06	,018
	Minfph					,00				,00			
	Minaph					,01				-,00			
	Minque					,11				,11*			
	Minling					,09				,07			
	Minaut					,01				,00			
Bloc 4	**Langues**										,28	,08	,016
	Lm1a									-,19			
	Lm1f									-,26			
	Lu1a									,23			
	Lu1f									,21			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.9.

Résultats des régressions de la première étape: la perception d'une meilleure maîtrise linguistique par les Français de France par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception d'une meilleure maîtrise linguistique par les Français de France															
		FFmaît				FFmaît				FFmaît				FFmaît			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,08	,00													
Bloc 1	Sexe	,02															
	Âge	,03															
	Reldicho	-,03															
	Études	,00															
	Revenu	-,00															
	Doprof1	-,00															
	Doprof2	-,16															
	Doprof3	,16															
	Doprof4	,03															
	Doprof5	-,02															
Bloc 2	Origine						,12	,01									
	Naissque					-,08											
	Naisscan					-,04											
	Natlque					-,00											
	Natlcan					,02											
	Secan					-,13											
	Sequebec					,13											
	Seailleu					,00											
Bloc 3	Minorité										,14	,02					
	Minfph									-,01							
	Minaph									-,05							
	Minque									,00							
	Minling									,10*							
	Minaut									-,07							
Bloc 4	Langues														,17	,03*	
	Lmla													-,25*			
	Lmlf													-,25*			
	Lula													,22			
	Lulf													,32*			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.9. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception d'une meilleure maîtrise linguistique par les Français de France par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception d'une meilleure maîtrise linguistique par les Français de France											
		FFmait				FFmait				FFmait			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,10	,01			,10	,01			,10	,01	
Bloc 1	Sexe	,03				,04				,06			
	Âge	,03				,04				,04			
	Reldicho	-,03				-,05				-,10			
	Études	-,01				-,02				-,06			
	Revenu	-,00				-,00				,02			
	Doprof1	,04				,05				-,01			
	Doprof2	-,23				-,25				-,18			
	Doprof3	,14				,14				,15			
	Doprof4	,05				,05				,03			
	Doprof5	,02				,01				,01			
Origine			,16	,02	,015		,16	,02	,015		,16	,02	,016
Bloc 2	Naissque	-,10				-,05				-,05			
	Naisscan	-,05				-,02				-,00			
	Nat1que	,00				,00				-,00			
	Nat1can	,04				,06				,07			
	Secan	-,12				-,11				-,05			
	Sequebec	,11				,10				,04			
	Seailleu	,01				,03				,05			
Minorité							,23	,05	,026		,23	,05	,026
Bloc 3	Minfph					-,02				-,03			
	Minaph					-,08				-,00			
	Minque					,03				,03			
	Miniing					,08				,11			
	Minaut					-,12*				-,08			
Langues											,28	,08	,026
Bloc 4	Lm1a									-,18			
	Lm1f									-,11			
	Lu1a									,18			
	Lu1f									,32*			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.10.

Résultats des régressions de la première étape: la perception d'un accès différentiel aux postes par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception d'un accès différentiel aux postes															
		SLEdiff				SLEdiff				SLEdiff				SLEdiff			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,31	,09**													
Bloc 1	Sexe	,06															
	Âge	,08															
	Reldicho	,25**															
	Études	-,05															
	Revenu	-,06															
	Doprof1	-,09															
	Doprof2	-,16															
	Doprof3	,37*															
	Doprof4	-,05															
	Doprof5	-,09															
Bloc 2	Origine						,34	,11**									
	Naissque					-,10											
	Naisscan					-,12											
	Natlque					,30**											
	Natlcan					,09											
	Secan					-,12											
	Sequebec					,22**											
	Seailleu					-,04											
Bloc 3	Minorité										,33	,11**					
	Minfph									,20**							
	Minaph									-,20**							
	Minque									,09							
	Minling									,05							
	Minaut									-,10*							
Bloc 4	Langues														,37	,14**	
	Lm1a													-,01			
	Lm1f													,20			
	Lu1a													-,18			
	Lu1f													,01			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.10. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception d'un accès différentiel aux postes par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception d'un accès différentiel aux postes											
		SLEdif				SLEdif				SLEdif			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,30	,09**			,30	,09**			,30	,09**	
Bloc 1	Sexe	,07				,07				,07			
	Âge	,10				,10				,13*			
	Reldicho	,17**				,10				,05			
	Études	-,07				-,06				-,08			
	Revenu	-,02				-,00				-,00			
	Doprof1	-,12				-,07				-,06			
	Doprof2	-,10				-,16				-,13			
	Doprof3	,39**				,36*				,37**			
	Doprof4	-,14				-,12				-,16			
	Doprof5	-,06				-,04				-,07			
Bloc 2	Origine		,42	,17**	,083**		,42	,17**	,083**		,42	,17**	,082**
	Naissque	-,12				-,15				-,20*			
	Naisscan	-,13				-,15*				-,14			
	Natlque	,29**				,26**				,25**			
	Natlcan	,11				,10				,14			
	Secan	-,09				-,07				-,00			
	Sequebec	,16				,09				-,00			
	Seailleu	-,05				-,10				-,08			
Bloc 3	Minorité						,48	,23**	,059**		,48	,23**	,059**
	Minfph					,16**				,14**			
	Minaph					-,17**				-,08			
	Minque					,02				,01			
	Minling					-,08				-,05			
	Minaut					-,08				-,05			
Bloc 4	Langues										,51	,26**	,030*
	Lmla									,04			
	Lmlf									,19			
	Lula									-,20			
	Lulf									-,07			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.11.

Résultats des régressions de la première étape: la perception d'un accès différentiel aux études par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception d'un accès différentiel aux études															
		SLEétudes				SLEétudes				SLEétudes				SLEétudes			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,14	,02													
Bloc 1	Sexe	,08															
	Âge	-,01															
	Reldicho	-,04															
	Études	-,01															
	Revenu	,01															
	Doprof1	,06															
	Doprof2	-,11															
	Doprof3	-,25															
	Doprof4	,06															
	Doprof5	,24															
Bloc 2	Origine						,16	,02									
	Naissque					-,07											
	Naisscan					-,07											
	Natlque					,03											
	Natlcan					,08											
	Secan					-,02											
	Sequebec					-,09											
	Seailleu					**-,13***											
Bloc 3	Minorité										,15	,02					
	Minfph									**-,12***							
	Minaph									,06							
	Minque									,02							
	Minling									,04							
	Minaut									-,00							
Bloc 4	Langues														,14	,02	
	Lm1a													,11			
	Lm1f													,11			
	Lu1a													,01			
	Lu1f													-,12			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.11. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception d'un accès différentiel aux études par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception d'un accès différentiel aux études											
		SLÉtudes				SLÉtudes				SLÉtudes			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,14	,02			,14	,02			,14	,02	
Bloc 1	Sexe	,08				,08				,07			
	Âge	-,01				-,01				-,01			
	Reldicho	-,01				,01				,03			
	Études	-,03				-,03				-,02			
	Revenu	-,00				-,01				-,02			
	Doprof1	,06				,03				,07			
	Doprof2	-,08				-,07				-,10			
	Doprof3	-,19				-,17				-,17			
	Doprof4	,06				,06				,04			
	Doprof5	,17				,16				,18			
Bloc 2	Origine		,20	,04	,020		,20	,04	,020		,20	,04	,020
	Naissque	-,10				-,09				-,15			
	Naisscan	-,09				-,07				-,12			
	Natlque	,04				,05				,06			
	Natlcan	,11				,11				,10			
	Secan	-,04				-,06				-,10			
	Sequebec	-,06				-,03				,01			
	Seailleu	-,08				-,05				-,07			
Bloc 3	Minorité						,23	,05	,013		,23	,05	,013
	Minfph					-,10				-,10			
	Minaph					,05				,00			
	Minque					-,00				-,00			
	Minling					,02				-,03			
	Minaut					-,00				-,01			
Bloc 4	Langues										,27	,07	,020
	Lm1a									,21			
	Lm1f									,23			
	Lu1a									-,06			
	Lu1f									-,21			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.12.

Résultats des régressions de la première étape: la perception d'une valeur instrumentale de l'anglais par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception d'une valeur instrumentale de l'anglais															
		SLEangl				SLEangl				SLEangl				SLEangl			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,30	,09**													
Bloc 1	Sexe	-,05															
	Âge	-,04															
	Reldicho	,27**															
	Études	-,01															
	Revenu	-,07															
	Doprof1	,17															
	Doprof2	-,00															
	Doprof3	,02															
	Doprof4	-,21															
	Doprof5	,10															
Bloc 2	Origine						,29	,08**									
	Naissque					,12											
	Naisscan					,03											
	Natlque					,02											
	Natlcan					-,12											
	Secan					-,23**											
	Sequebec					,30**											
	Seailleu					-,02											
Bloc 3	Minorité										,32	,10**					
	Minfph									,07							
	Minaph									-,25**							
	Minque									,01							
	Minling									-,18**							
	Minaut									-,10							
Bloc 4	Langues														,48	,23**	
	Lmla													-,05			
	Lmlf													,25*			
	Lula													-,24*			
	Lulf													-,01			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.12. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception d'une valeur instrumentale de l'anglais par blocs de variables indépendantes

		Variable dépendante : la perception d'une valeur instrumentale de l'anglais											
Variables indépendantes		SLEangl				SLEangl				SLEangl			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,30	,09**			,30	,09**			,30	,09**	
Bloc 1	Sexe	-,04				-,03				-,03			
	Âge	-,05				-,03				,00			
	Reldicho	,21**				,14*				,06			
	Études	,01				,05				,02			
	Revenu	-,05				-,05				-,04			
	Doprof1	,13				,17				,17			
	Doprof2	,02				-,07				-,01			
	Doprof3	-,00				-,06				-,04			
	Doprof4	-,18				-,16				-,22			
	Doprof5	,10				,18				,14			
Bloc 2	Origine		,36	,13**	,041**		,42	,13**	,041*		,36	,13**	,041**
	Naissque	,09				,03				,00			
	Naisscan	,05				,00				,05			
	Natlque	,00				-,02				-,04			
	Natlcan	-,11				-,11				-,06			
	Secan	-,23**				-,21**				-,08			
	Sequebec	,22**				,16				-,01			
	Seailleu	,01				-,03				,00			
Bloc 3	Minorité						,44	,19**	,061**		,44	,19**	,061**
	Minfph					,05				,02			
	Minaph					-,21**				-,05			
	Minque					-,01				-,02			
	Minling					-,19**				-,16**			
	Minaut					-,07				-,03			
Bloc 4	Langues										,52	,27**	,082**
	Lmla									-,09			
	Lmlf									,22			
	Lula									-,22			
	Lulf									-,07			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.13.

Résultats des régressions de la première étape: la perception d'une valeur instrumentale du français par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception d'une valeur instrumentale du français															
		SLEfranç				SLEfranç				SLEfranç				SLEfranç			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,20	,04													
Bloc 1	Sexe	-,02															
	Âge	-,11															
	Reldicho	,05															
	Études	,03															
	Revenu	-,13*															
	Doprof1	-,23															
	Doprof2	-,12															
	Doprof3	,03															
	Doprof4	,20															
	Doprof5	,12															
Bloc 2	Origine						,14	,02									
	Naissque					-,09											
	Naisscan					-,01											
	Nat1que					,04											
	Nat1can					-,06											
	Secan					-,05											
	Sequebec					,06											
	Seailleu					-,07											
Bloc 3	Minorité										,11	,01					
	Minfph									-,01							
	Minaph									-,09							
	Minque									,02							
	Minling									,01							
	Minaut									,03							
Bloc 4	Langues														,11	,01	
	Lm1a													-,14			
	Lm1f													-,10			
	Lu1a													,15			
	Lu1f													,20			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.13. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception d'une valeur instrumentale du français par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception d'une valeur instrumentale du français											
		SLEfranç				SLEfranç				SLEfranç			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,21	,04			,21	,04			,21	,04	
Bloc 1	Sexe	-,03				-,04				-,03			
	Âge	-,11				-,11				-,11			
	Reldicho	,07				,07				,03			
	Études	,03				,03				,02			
	Revenu	-,13				-,12				-,11			
	Doprof1	-,22				-,21				-,23			
	Doprof2	-,14				-,18				-,16			
	Doprof3	,04				,04				,03			
	Doprof4	,16				,17				,14			
	Doprof5	,14				,17				,19			
Bloc 2	Origine		,24	,06	,013		,24	,06	,013		,24	,06	,013
	Naissque	-,10				-,11				-,12			
	Naisscan	-,03				-,03				-,04			
	Natlque	,04				,04				,02			
	Natlcan	-,03				-,01				-,04			
	Secan	-,04				-,02				-,01			
	Sequebec	,02				,00				-,01			
	Seailleu	-,04				-,05				-,05			
Bloc 3	Minorité						,26	,06	,008		,26	,06	,008
	Minfph					-,02				-,02			
	Minaph					-,08				-,06			
	Minque					-,01				-,01			
	Minling					-,01				-,00			
	Minaut					,02				,03			
Bloc 4	Langues										,28	,08	,013
	Lm1a									-,10			
	Lm1f									-,02			
	Lu1a									,23			
	Lu1f									,23			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.14.

Résultats des régressions de la première étape: l'association linguistico-économique par quartiers par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'association linguistico-économique par quartiers															
		Perquart				Perquart				Perquart				Perquart			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,21	,04													
Bloc 1	Sexe	,01															
	Âge	-,17*															
	Reldicho	-,02															
	Études	-,06															
	Revenu	,17*															
	Doprof1	-,19															
	Doprof2	-,09															
	Doprof3	,07															
	Doprof4	,09															
	Doprof5	,09															
Bloc 2	Origine						,20	,04									
	Naissque					-,09											
	Naisscan					-,02											
	Nat1que					,05											
	Nat1can					,00											
	Secan					-,16											
	Sequebec					,28**											
	Seailleu					,00											
Bloc 3	Minorité										,20	,04*					
	Minfph									-,03							
	Minaph									-,12							
	Minque									,05							
	Minling									-,07							
	Minaut									-,15*							
Bloc 4	Langues														,25	,06**	
	Lm1a													-,04			
	Lm1f													-,24			
	Lu1a													-,03			
	Lu1f													,38*			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.14. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: l'association linguistico-économique par quartiers par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'association linguistico-économique par quartiers											
		Perquart				Perquart				Perquart			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,19	,03			,19	,03			,19	,03	
Bloc 1	Sexe	,01				,03				,05			
	Âge	-,15*				-,11				-,08			
	Reldicho	-,04				-,09				-,10			
	Études	-,07				-,04				-,09			
	Revenu	,17*				,16*				,18*			
	Doprof1	-,20				-,17				-,16			
	Doprof2	-,05				-,06				-,08			
	Doprof3	,06				,03				,06			
	Doprof4	,05				,05				,06			
	Doprof5	,12				,12				,09			
Bloc 2	Origine		,28	,08	,043		,28	,08	,043		,28	,08	,043
	Naissque	-,13				-,14				-,16			
	Naisscan	-,06				-,06				-,06			
	Nat1que	,08				,05				,02			
	Nat1can	,01				,00				-,01			
	Secan	-,16				-,19*				-,12			
	Sequebec	,27**				,27**				,23*			
	Seailleu	,00				,01				,04			
Bloc 3	Minorité						,35	,12	,047*		,35	,12	,046*
	Minfph					-,04				-,06			
	Minaph					-,12				-,05			
	Minque					-,07				,07			
	Minling					-,09				-,06			
	Minaut					-,18**				-,15*			
Bloc 4	Langues										,39	,15*	,031
	Lm1a									-,00			
	Lm1f									-,24			
	Lu1a									,02			
	Lu1f									,41*			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.15.

Résultats des régressions de la première étape: l'association linguistico-économique par quartiers (version forte) par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'association linguistico-économique par quartiers (version forte)															
		Perqu45				Perqu45				Perqu45				Perqu45			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,22	,05													
Bloc 1	Sexe	-,01															
	Âge	,02															
	Reldicho	,05															
	Études	,07															
	Revenu	,13															
	Doprof1	-,05															
	Doprof2	,02															
	Doprof3	,04															
	Doprof4	,10															
	Doprof5	-,10															
Bloc 2	Origine						,24	,06*									
	Naissque					,00											
	Naisscan					-,03											
	Natlque					,10											
	Natlcan					,13											
	Secan					-,14											
	Sequebec					,25**											
	Seailleu					-,01											
Bloc 3	Minorité										,12	,01					
	Minfph									,00							
	Minaph									-,05							
	Minque									,02							
	Minling									-,10							
	Minaut									-,05							
Bloc 4	Langues														,28	,07**	
	Lmla													-,12			
	Lmlf													-,05			
	Lula													,16			
	Lulf													,37*			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.15. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: l'association linguistico-économique par quartiers (version forte) par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'association linguistico-économique par quartiers (version forte)											
		Perqu45				Perqu45				Perqu45			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,22	,05			,22	,05			,22	,05	
Bloc 1	Sexe	-,01				-,01				,00			
	Âge	,06				,09				,12			
	Reldicho	-,03				-,05				-,11			
	Études	,08				,09				,05			
	Revenu	,12				,11				,12			
	Doprof1	-,11				-,09				-,12			
	Doprof2	,10				-,08				,12			
	Doprof3	,02				,00				,02			
	Doprof4	,10				,10				,08			
	Doprof5	-,10				-,09				-,10			
Bloc 2	Origine		,33	,11*	,062*		,33	,11*	,062*		,33	,11*	,062*
	Naissque	,05				,04				,04			
	Naisscan	-,01				-,01				,02			
	Nat1que	,07				,06				,01			
	Nat1can	,04				,04				,02			
	Secan	-,13				-,13				-,05			
	Sequebec	,26**				,27**				,16			
	Seailleu	-,06				-,06				-,02			
Bloc 3	Minorité						,35	,12	,009		,34	,12	,009
	Minfph					-,04				-,07			
	Minaph					-,06				,04			
	Minque					,03				,03			
	Minling					-,05				-,02			
	Minaut					-,05				-,01			
Bloc 4	Langues										,40	,16*	,039*
	Lm1a									-,17			
	Lm1f									-,10			
	Lu1a									,11			
	Lu1f									,35			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.16.

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la présence numérique des Anglophones par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de la présence numérique des Anglophones															
		Anglpres				Anglpres				Anglpres				Anglpres			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,21	,04													
Bloc 1	Sexe	-,00															
	Âge	**-,16****															
	Reldicho	-,04															
	Études	-,06															
	Revenu	,03															
	Doprof1	-,15															
	Doprof2	,12															
	Doprof3	-,11															
	Doprof4	-,02															
	Doprof5	,20															
Bloc 2	Origine						,17	,03									
	Naissque					-,00											
	Naisscan					-,00											
	Nat1que					,02											
	Nat1can					,02											
	Secan					,04											
	Sequebec					,01											
	Seailleu					**-,15***											
Bloc 3	Minorité										,10	,01					
	Minfph									-,07							
	Minaph									,01							
	Minque									,06							
	Minling									-,02							
	Minaut									,03							
Bloc 4	Langues														,08	,00	
	Lm1a													,08			
	Lm1f													,00			
	Lu1a													,04			
	Lu1f													,13			

***p<,05 **p<,01**

Tableau A8.3.16. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la présence numérique des Anglophones par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de la présence numérique des Anglophones											
		Anglpres				Anglpres				Anglpres			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,22	,04			,22	,04			,21	,04	
Bloc 1	Sexe	-,01				-,02				-,01			
	Âge	-,12*				-,13*				-,13*			
	Reldicho	-,11				-,09				-,10			
	Études	-,04				-,05				-,07			
	Revenu	,04				,05				,05			
	Doprof1	-,17				-,17				-,17			
	Doprof2	,12				,12				,13			
	Doprof3	-,07				-,05				-,05			
	Doprof4	-,03				-,03				-,04			
	Doprof5	,23				,22				,20			
Bloc 2	Origine		,28	,08	,031		,28	,08	,031		,28	,07	,031
	Naissque	-,03				-,02				-,05			
	Naisscan	-,04				-,03				-,05			
	Natlque	,03				,04				,02			
	Natlcan	,03				,04				,02			
	Secan	,06				,07				,07			
	Sequebec	,06				,08				,08			
	Seailleu	-,13*				-,12				-,11			
Bloc 3	Minorité						,30	,09	,010		,29	,08	,010
	Minfph					-,05				-,05			
	Minaph					,01				,01			
	Minque					,02				,01			
	Minling					,04				,06			
	Minaut					,08				,09			
Bloc 4	Langues										,31	,09	,010
	Lm1a									,06			
	Lm1f									-,01			
	Lu1a									,12			
	Lu1f									,22			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.17.

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la présence numérique des Francophones par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de la présence numérique des Francophones															
		Franpres				Franpres				Franpres				Franpres			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,23	,05													
Bloc 1	Sexe	,00															
	Âge	**,13***															
	Reldicho	,08															
	Études	,07															
	Revenu	-,08															
	Doprof1	,10															
	Doprof2	-,31															
	Doprof3	,33															
	Doprof4	-,12															
	Doprof5	,01															
Bloc 2	Origine						,10	,01									
	Naissque					,06											
	Naisscan					,03											
	Natlque					,01											
	Natlcan					-,01											
	Secan					,01											
	Sequebec					-,02											
	Seailleu					,10											
Bloc 3	Minorité										,15	,02					
	Minfph									,00							
	Minaph									-,05							
	Minque									-,07							
	Minling									**-,13***							
	Minaut									,00							
Bloc 4	Langues														,10	,01	
	Lm1a													,10			
	Lm1f													,16			
	Lu1a													,00			
	Lu1f													-,09			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.17. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la présence numérique des Francophones par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de la présence numérique des Francophones											
		Franpres				Franpres				Franpres			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,23	,05			,23	,05			,23	,05	
Bloc 1	Sexe	,01				,01				,00			
	Âge	,10				,12				,11			
	Reldicho	,12				,09				,11			
	Études	,06				,08				,09			
	Revenu	-,08				-,09				-,10			
	Doprof1	,10				,08				,12			
	Doprof2	-,29				-,30				-,33			
	Doprof3	,30				,27				,27			
	Doprof4	-,13				-,13				-,15			
	Doprof5	-,01				,03				,05			
Bloc 2	Origine		,25	,06	,009		,25	,06	,009		,25	,06	,009
	Naissque	,02				-,02				-,08			
	Naisscan	,04				,00				-,03			
	Natlque	,01				,01				,02			
	Natlcan	-,00				-,01				-,01			
	Secan	,00				-,00				-,05			
	Sequebec	-,07				-,07				-,03			
	Seailleu	,07				,05				,03			
Bloc 3	Minorité						,29	,08	,021		,29	,08	,021
	Minfph					-,02				-,01			
	Minaph					-,04				-,09			
	Minque					-,05				-,05			
	Minling					**-,16***				**-,15***			
	Minaut					-,03				,04			
Bloc 4	Langues										,32	,10	,015
	Lmla									,15			
	Lmlf									,21			
	Lula									-,02			
	Lulf									-,18			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.18.

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la présence numérique des Allophones par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de la présence numérique des Allophones															
		Ninipres				Ninipres				Ninipres				Ninipres			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,18	,03													
Bloc 1	Sexe	-,00															
	Âge	,02															
	Reldicho	-,07															
	Études	-,04															
	Revenu	,07															
	Doprof1	,01															
	Doprof2	,36															
	Doprof3	-,30															
	Doprof4	,09															
	Doprof5	-,21															
Bloc 2	Origine						,14	,02									
	Naissque					-,08											
	Naisscan					-,04											
	Natlque					-,03											
	Natlcan					,00											
	Secan					-,08											
	Sequebec					,00											
	Seailleu					,02											
Bloc 3	Minorité										,20	,04*					
	Minfph									,03							
	Minaph									,07							
	Minque									,03							
	Minling									,19**							
	Minaut									-,00							
Bloc 4	Langues														,17	,03*	
	Lm1a													-,19			
	Lm1f													-,22			
	Lu1a													-,04			
	Lu1f													-,01			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.18. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la présence numérique des Allophones par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de la présence numérique des Allophones											
		Ninipres				Ninipres				Ninipres			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,18	,03			,18	,03			,18	,03	
Bloc 1	Sexe	-,00				-,00				-,00			
	Âge	,00				-,00				-,00			
	Reldicho	-,05				-,03				-,03			
	Études	-,05				-,07				-,07			
	Revenu	,05				,06				,07			
	Doprof1	,03				,04				,01			
	Doprof2	,34				,36				,36			
	Doprof3	-,30				-,26				-,26			
	Doprof4	,10				,10				,14			
	Doprof5	-,21				-,27				-,27			
Bloc 2	Origine		,21	,04	,012		,21	,04	,012		,21	,04	,012
	Naissque	-,01				,03				,13			
	Naisscan	-,02				,01				,09			
	Natlque	-,04				-,03				-,03			
	Natlcan	-,01				-,00				,01			
	Secan	-,09				-,08				-,02			
	Sequebec	,01				,02				-,04			
	Seailleu	,03				,05				,07			
Bloc 3	Minorité						,26	,07	,025		,26	,07	,025
	Minfph					,04				,03			
	Minaph					,06				,12			
	Minque					,05				,05			
	Minling					**,16***				**,14***			
	Minaut					-,00				-,00			
Bloc 4	Langues										,31	,10	,030
	Lm1a									-,22			
	Lm1f									-,22			
	Lu1a									-,09			
	Lu1f									,02			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.19.

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la présence de l'anglais dans les quartiers par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de la présence de l'anglais dans les quartiers															
		Aph				Aph				Aph				Aph			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,18	,03													
Bloc 1	Sexe	-,04															
	Âge	-,05															
	Reldicho	-,09															
	Études	,00															
	Revenu	**,13***															
	Doprof1	-,07															
	Doprof2	-,12															
	Doprof3	-,10															
	Doprof4	,00															
	Doprof5	,23															
Bloc 2	Origine						,23	**,05***									
	Naissque					-,10											
	Naisscan					**-,17***											
	Natlque					,09											
	Natlcan					,10											
	Secan					**-,18***											
	Sequebec					,07											
	Seailleu					-,07											
Bloc 3	Minorité										,17	,03					
	Minfph									-,03							
	Minaph									,08							
	Minque									**,13***							
	Minling									,08							
	Minaut									,04							
Bloc 4	Langues														,06	,00	
	Lm1a													,01			
	Lm1f													-,10			
	Lu1a													,03			
	Lu1f													,14			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.19. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la présence de l'anglais dans les quartiers par blocs de variables indépendantes

		Variable dépendante : la perception de la présence de l'anglais dans les quartiers											
Variables indépendantes		Aph				Aph				Aph			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,17	,03			,17	,03			,17	,03	
Bloc 1	Sexe	-,04				-,04				-,03			
	Âge	-,06				-,06				-,06			
	Reldicho	-,10				-,08				-,08			
	Études	-,01				-,02				-,04			
	Revenu	,14*				,13*				,14*			
	Doprof1	-,14				-,15				-,14			
	Doprof2	-,05				-,01				-,01			
	Doprof3	-,06				-,04				-,03			
	Doprof4	-,01				-,03				-,03			
	Doprof5	,20				,16				,15			
Bloc 2	Origine		,30	,09*	,061**		,30	,09*	,061**		,30	,09*	,061**
	Naissque	-,09				-,07				-,13			
	Naisscan	-,19*				-,18*				-,22*			
	Natlque	,10				,10				,09			
	Natlcan	,07				,07				,06			
	Secan	-,17*				-,18*				-,19*			
	Sequebec	,12				,15				,17			
	Seailleu	-,06				-,03				-,04			
Bloc 3	Minorité						,32	,10	,015		,32	,10	,015
	Minfph					-,05				-,05			
	Minaph					,06				,04			
	Minque					,09				,09			
	Minling					,04				,07			
	Minaut					,02				,03			
Bloc 4	Langues										,34	,11	,010
	Lmla									,12			
	Lmlf									,03			
	Lula									,07			
	Lulf									,14			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.20.

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la présence du français dans les quartiers par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de la présence du français dans les quartiers															
		Fph				Fph				Fph				Fph			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,21	,04													
Bloc 1	Sexe	,15**															
	Âge	-,04															
	Reldicho	,01															
	Études	-,03															
	Revenu	,00															
	Doprof1	,00															
	Doprof2	-,15															
	Doprof3	,27															
	Doprof4	,20															
	Doprof5	-,29															
Bloc 2	Origine						,17	,03									
	Naissque					-,04											
	Naisscan					,01											
	Natlque					,04											
	Natlcan					,03											
	Secan					-,06											
	Sequebec					,22*											
	Seailleu					,06											
Bloc 3	Minorité										,22	,05**					
	Minfph									,01							
	Minaph									-,13*							
	Minque									-,05							
	Minling									-,16**							
	Minaut									-,12*							
Bloc 4	Langues														,06	,04**	
	Lm1a													,18			
	Lm1f													,18			
	Lu1a													-,27*			
	Lu1f													-,09			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.20. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la présence du français dans les quartiers par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de la présence du français dans les quartiers											
		Fph				Fph				Fph			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,21	,04			,21	,04			,21	,04	
Bloc 1	Sexe	,15**				,16**				,16**			
	Âge	-,04				-,02				-,01			
	Reldicho	-,01				-,06				-,09			
	Études	-,03				-,00				-,04			
	Revenu	-,00				-,02				-,01			
	Doprof1	-,01				-,01				-,00			
	Doprof2	-,13				-,17				-,16			
	Doprof3	,25				,21				,23			
	Doprof4	,19				,21				,19			
	Doprof5	-,27				-,22				-,25			
Bloc 2	**Origine**		,26	,07	,026		,26	,07	,026		,26	,07	,026
	Naissque	-,04				-,10				-,18			
	Naisscan	,02				-,01				-,04			
	Natlque	,04				,01				,03			
	Natlcan	,03				,02				,07			
	Secan	-,09				-,10				-,05			
	Sequebec	,22*				,19*				,12			
	Seailleu	,05				,02				,04			
Bloc 3	**Minorité**						,33	,11*	,041*		,34	,11*	,039*
	Minfph					,00				-,00			
	Minaph					-,11				-,05			
	Minque					,02				-,02			
	Minling					-,19**				-,14*			
	Minaut					-,13*				-,10			
Bloc 4	**Langues**										,37	,13*	,023
	Lm1a									,19			
	Lm1f									,18			
	Lu1a									-,24			
	Lu1f									-,05			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.21.

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la présence des autres langues dans les quartiers par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de la présence des autres langues dans les quartiers															
		Niniph				Niniph				Niniph				Niniph			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,16	,02													
Bloc 1	Sexe	-,01															
	Âge	,07															
	Reldicho	,11															
	Études	-,02															
	Revenu	-,04															
	Doprof1	,09															
	Doprof2	,06															
	Doprof3	-,15															
	Doprof4	-,00															
	Doprof5	,02															
Bloc 2	Origine						,17	,03									
	Naissque					,13											
	Naisscan					,03											
	Natlque					,00											
	Natlcan					,02											
	Secan					,17*											
	Sequebec					-,19*											
	Seailleu					-,01											
Bloc 3	Minorité										,11	,01					
	Minfph									,07							
	Minaph									,08							
	Minque									-,02							
	Minling									,02							
	Minaut									,04							
Bloc 4	Langues														,16	,02	
	Lm1a													-,09			
	Lm1f													,17			
	Lu1a													,20			
	Lu1f													-,12			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.21. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception de la présence des autres langues dans les quartiers par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de la présence des autres langues dans les quartiers											
		Niniph				Niniph				Niniph			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,15	,02			,15	,02			,16	,02	
Bloc 1	Sexe	-,02				-,02				-,03			
	Âge	,07				,04				,05			
	Reldicho	,12				**,14***				**,14***			
	Études	-,02				-,04				-,01			
	Revenu	-,05				-,04				-,06			
	Doprof1	,09				,09				,08			
	Doprof2	,05				,07				,08			
	Doprof3	-,13				-,12				-,13			
	Doprof4	,00				-,00				-,02			
	Doprof5	,00				-,01				,02			
Bloc 2	Origine		,23	,05	,032		,23	,05	,032		,24	,06	,033
	Naissque	,11				,15				,19			
	Naisscan	,04				,05				,09			
	Natlque	-,02				-,00				-,01			
	Natlcan	,02				,03				,00			
	Secan	**,18***				**,19***				,17			
	Sequebec	**-,22***				**-,22***				**-,21***			
	Seailleu	-,01				-,01				-,01			
Bloc 3	Minorité						,29	,08	,027		,29	,08	,026
	Minfph					,07				,07			
	Minaph					,09				,10			
	Minque					-,06				-,06			
	Minling					,11				,08			
	Minaut					,07				,06			
Bloc 4	Langues										,32	,10	,019
	Lm1a									-,19			
	Lm1f									,06			
	Lu1a									,14			
	Lu1f									-,11			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.22.

Résultats des régressions de la première étape: la perception de Montréal divisé en deux par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de Montréal divisé en deux															
		SLmont				SLmont				SLmont				SLmont			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,15	,02													
Bloc 1	Sexe	-,02															
	Âge	,00															
	Reldicho	,04															
	Études	,05															
	Revenu	-,10															
	Doprof1	,12															
	Doprof2	,21															
	Doprof3	-,16															
	Doprof4	-,21															
	Doprof5	,03															
Bloc 2	Origine						,16	,02									
	Naissque					-,14											
	Naisscan					-,13											
	Nat1que					,08											
	Nat1can					,01											
	Secan					-,03											
	Sequebec					-,00											
	Seailleu					-,08											
Bloc 3	Minorité										,10	,01					
	Minfph									,01							
	Minaph									-,08							
	Minque									,01							
	Minling									-,00							
	Minaut									-,07							
Bloc 4	Langues														,12	,01	
	Lm1a													-,14			
	Lm1f													-,20			
	Lu1a													,04			
	Lu1f													,17			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.22. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception de Montréal divisé en deux par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception de Montréal divisé en deux											
		SLmont				SLmont				SLmont			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,15	,02			,15	,02			,16	,02	
Bloc 1	Sexe	-,02				-,02				-,02			
	Âge	-,00				,00				,00			
	Reldicho	,09				,06				,06			
	Études	,03				,04				,04			
	Revenu	-,11				-,11				-,11			
	Doprof1	,09				,10				,10			
	Doprof2	,19				,17				,18			
	Doprof3	-,11				-,13				-,14			
	Doprof4	-,24				-,24				-,24			
	Doprof5	,03				,06				,05			
Bloc 2	Origine		,21	,04	,022		,21	,04	,022		,22	,04	,022
	Naissque	-,16				-,20*				-,18			
	Naisscan	-,10				-,13				-,12			
	Natlque	,09				,08				,06			
	Natlcan	,07				,07				,04			
	Secan	-,03				-,03				-,04			
	Sequebec	-,03				-,06				-,05			
	Seailleu	-,06				-,09				-,09			
Bloc 3	Minorité						,25	,06	,015		,25	,06	,015
	Minfph					,04				,04			
	Minaph					-,08				-,09			
	Minque					-,00				-,00			
	Minling					-,10				-,10			
	Minaut					-,06				-,06			
Bloc 4	Langues										,26	,06	,003
	Lm1a									-,03			
	Lm1f									-,10			
	Lu1a									,11			
	Lu1f									,14			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.23.

Résultats des régressions de la première étape: la perception des différences entre Anglophones et Francophones à Montréal par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception des différences entre Anglophones et Francophones à Montréal															
		SLdiff				SLdiff				SLdiff				SLdiff			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,17	,02													
Bloc 1	Sexe	,02															
	Âge	-,00															
	Reldicho	,03															
	Études	,01															
	Revenu	-,12*															
	Doprof1	-,17															
	Doprof2	-,16															
	Doprof3	,00															
	Doprof4	-,00															
	Doprof5	,32															
Bloc 2	Origine						,14	,02									
	Naissque					-,05											
	Naisscan					-,06											
	Natlque					-,01											
	Natlcan					-,09											
	Secan					-,06											
	Sequebec					,09											
	Seailleu					-,03											
Bloc 3	Minorité										,15	,02					
	Minfph									-,07							
	Minaph									-,09							
	Minque									,05							
	Minling									-,00							
	Minaut									-,09							
Bloc 4	Langues														,12	,01	
	Lmla													-,02			
	Lmlf													-,01			
	Lula													-,09			
	Lulf													,02			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.3.23. (suite)

Résultats des régressions de la première étape: la perception des différences entre Anglophones et Francophones à Montréal par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la perception des différences entre Anglophones et Francophone à Montréal											
		SLdiff				SLdiff				SLdiff			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,17	,02			,17	,02			,17	,02	
Bloc 1	Sexe	,02				,02				,02			
	Âge	-,00				,01				,02			
	Reldicho	,03				,01				,01			
	Études	,01				,02				,02			
	Revenu	-,10				-,11				-,12			
	Doprof1	-,18				-,19				-,17			
	Doprof2	-,17				-,19				-,18			
	Doprof3	,00				-,00				-,01			
	Doprof4	,03				,04				,03			
	Doprof5	,31				,32				,31			
Bloc 2	Origine		,21	,04	,015		,21	,04	,015		,21	,04	,015
	Naissque	-,05				-,07				-,07			
	Naisscan	-,06				-,07				-,07			
	Natlque	-,03				-,04				-,06			
	Natlcan	-,09				-,08				-,09			
	Secan	-,04				-,05				-,05			
	Sequebec	,06				,06				,05			
	Seailleu	-,01				-,01				-,01			
Bloc 3	Minorité						,26	,06	,024		,26	,07	,025
	Minfph					-,08				-,09			
	Minaph					-,08				-,07			
	Minque					,03				,03			
	Minling					-,08				-,08			
	Minaut					-,10				-,10			
Bloc 4	Langues										,26	,07	,000
	Lm1a									,00			
	Lm1f									,02			
	Lu1a									-,00			
	Lu1f									,00			

*p<,05 **p<,01

Les tableaux de régression de la deuxième étape de l'analyse

Tableau A8.4.1.

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité nord-américaine par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité nord-américaine															
		Idnoamer				Idnoamer				Idnoamer				Idnoamer			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,26	,07*													
Bloc 1	Sexe	-,03															
	Âge	,03															
	Reldicho	,14*															
	Études	-,02															
	Revenu	,07															
	Doprof1	,19															
	Doprof2	-,40*															
	Doprof3	,35*															
	Doprof4	-,10															
	Doprof5	-,11															
Bloc 2	Origine						,30	,09**									
	Naissque					-,05											
	Naisscan					-,14*											
	Natlque					,06											
	Natlcan					,21**											
	Secan					,18*											
	Sequebec					,05											
	Seailleu					,08											
Bloc 3	Minorité										,14	,02					
	Minfph									,01							
	Minaph									-,02							
	Minque									-,04							
	Minling									-,07							
	Minaut									-,12*							
Bloc 4	Langues														,25	,06**	
	Lmla													,05			
	Lmlf													,18			
	Lula													,23			
	Lulf													,22			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.1. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité nord-américaine par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité nord-américaine											
		Idnoamer				Idnoamer				Idnoamer			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,25	,06*			,25	,06*			,26	,07*	
Bloc 1	Sexe	-,04				-,04				-,03			
	Âge	,06				,06				,08			
	Reldicho	,08				,07				,03			
	Études	-,05				-,06				-,08			
	Revenu	,06				,06				,06			
	Doprof1	,15				,15				,18			
	Doprof2	-,37*				-,38*				-,35			
	Doprof3	,35*				,34*				,34*			
	Doprof4	-,08				-,07				-,13			
	Doprof5	-,11				-,11				-,14			
Origine			,36	,13**	,066**		,36	,13**	,066**		,36	,13**	,061**
Bloc 2	Naissque	-,06				-,04				-,13			
	Naisscan	-,16*				-,15				-,20*			
	Natlque	,06				,06				,02			
	Natlcan	,19*				,20**				,17			
	Secan	,20				,20*				,21*			
	Sequebec	,00				,00				-,03			
	Seailleu	,01				,01				,02			
Minorité							,37	,13**	,006		,37	,13**	,006
Bloc 3	Minfph					-,04				-,05			
	Minaph					-,03				-,01			
	Minque					-,02				-,02			
	Minling					,00				,04			
	Minaut					-,07				-,05			
Langues											,40	,16**	,026
Bloc 4	Lm1a									,12			
	Lm1f									,22			
	Lu1a									,13			
	Lu1f									,15			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.2.

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité européenne par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité européenne															
		Ideurop				Ideurop				Ideurop				Ideurop			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,14	,02													
Bloc 1	Sexe	-,03															
	Âge	,03															
	Reldicho	-,10															
	Études	,05															
	Revenu	,00															
	Doprof1	-,07															
	Doprof2	,18															
	Doprof3	-,17															
	Doprof4	,03															
	Doprof5	,01															
Bloc 2	Origine						,45	,20**									
	Naissque					-,34**											
	Naisscan					-,21**											
	Nat1que					-,06											
	Nat1can					-,16*											
	Secan					-,14											
	Sequebec					,01											
	Seailleu					-,01											
Bloc 3	Minorité										,31	,09**					
	Minfph									-,08							
	Minaph									-,04							
	Minque									-,05							
	Minling									,28**							
	Minaut									,03							
Bloc 4	Langues														,29	,08**	
	Lm1a													-,40**			
	Lm1f													-,31**			
	Lu1a													,09			
	Lu1f													-,02			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.2. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité européenne par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité européenne											
		Ideurop				Ideurop				Ideurop			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,15	,02			,15	,02			,15	,02	
Bloc 1	Sexe	-,02				-,03				-,02			
	Âge	-,01				-,02				-,03			
	Reldicho	-,02				-,01				-,06			
	Études	,01				,00				-,00			
	Revenu	,05				,07				,07			
	Doprof1	-,07				-,07				-,11			
	Doprof2	,04				,00				,04			
	Doprof3	-,15				-,15				-,14			
	Doprof4	,11				,12				,07			
	Doprof5	,06				,09				,12			
Bloc 2	Origine		,44	,19**	,171**		,44	,19**	,171**		,44	,19**	,171**
	Naissque	-,34**				-,31**				-,34**			
	Naisscan	-,23**				-,21**				-,21**			
	Natlque	-,05				-,03				-,04			
	Natlcan	-,15				-,13				-,13			
	Secan	-,12				-,11				-,08			
	Sequebec	,03				,03				,00			
	Seailleu	-,00				,00				,01			
Bloc 3	Minorité						,45	,20**	,010		,45	,20**	,011
	Minfph					-,06				-,06			
	Minaph					-,03				,01			
	Minque					-,03				-,03			
	Minling					,07				,08			
	Minaut					,04				,06			
Bloc 4	Langues										,47	,22**	,018
	Lmla									-,14			
	Lmlf									,09			
	Lula									,20			
	Lulf									,10			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.3.

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité immigrante par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité immigrante															
		Idimmi				Idimmi				Idimmi				Idimmi			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,33	,11**													
Bloc 1	Sexe	-,00															
	Âge	,08															
	Reldicho	-,23**															
	Études	,12															
	Revenu	-,14*															
	Doprof1	-,27															
	Doprof2	,43*															
	Doprof3	-,17															
	Doprof4	,05															
	Doprof5	,05															
Bloc 2	Origine						,65	,42**									
	Naissque					-,67**											
	Naisscan					-,44**											
	Nat1que					-,05											
	Nat1can					-,04											
	Secan					,03											
	Sequebec					-,06											
	Seailleu					-,01											
Bloc 3	Minorité										,46	,21**					
	Minfph									-,06							
	Minaph									-,00							
	Minque									-,05							
	Minling									,44**							
	Minaut									,06							
Bloc 4	Langues														,57	,32**	
	Lm1a													-,45**			
	Lm1f													-,75**			
	Lu1a													-,18			
	Lu1f													-,02			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.3. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité immigrante par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité immigrante											
		Idimmi				Idimmi				Idimmi			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,30	,09**			,30	,09**			,30	,09**	
Bloc 1	Sexe	-,00				,00				,00			
	Âge	-,03				-,05				-,05			
	Reldicho	-,08				-,06				-,04			
	Études	,02				-,00				,00			
	Revenu	-,03				-,01				-,01			
	Doprof1	-,22				-,22				-,26*			
	Doprof2	,13				,11				,11			
	Doprof3	-,11				-,08				-,09			
	Doprof4	,18				,20				,27*			
	Doprof5	,04				,02				,01			
Bloc 2	Origine		,68	,47**	,375**		,68	,47**	,375**		,68	,47**	,375**
	Naissque	-,65**				-,57**				-,42**			
	Naisscan	-,45**				-,40**				-,29**			
	Natlque	-,09				-,06				-,05			
	Natlcan	-,09				-,06				-,03			
	Secan	,02				,04				,08			
	Sequebec	-,03				-,03				-,06			
	Seailleu	-,01				,01				,01			
Bloc 3	Minorité						,70	,50**	,032**		,70	,50**	,032**
	Minfph					-,02				-,02			
	Minaph					-,00				,02			
	Minque					-,02				-,01			
	Minling					,19**				,15**			
	Minaut					-,04				-,05			
Bloc 4	Langues										,74	,54**	,046**
	Lmla									-,25**			
	Lmlf									-,40**			
	Lula									-,10			
	Lulf									,05			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.4.

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité canadienne par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité canadienne															
		Idcanad				Idcanad				Idcanad				Idcanad			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,39	,15**													
Bloc 1	Sexe	-,05															
	Âge	,14*															
	Reldicho	-,19**															
	Études	-,23**															
	Revenu	,18**															
	Doprof1	-,01															
	Doprof2	,14															
	Doprof3	,07															
	Doprof4	-,47**															
	Doprof5	,15															
Bloc 2	Origine						,47	,22**									
	Naissque					,16*											
	Naisscan					,25**											
	Nat1que					-,35**											
	Nat1can					,00											
	Secan					,08											
	Sequebec					-,24**											
	Seailleu					,00											
Bloc 3	Minorité										,33	,11**					
	Minfph									-,06							
	Minaph									-,29**							
	Minque									-,10*							
	Minling									,06							
	Minaut									,07							
Bloc 4	Langues														,52	,27**	
	Lm1a													,07			
	Lm1f													-,04			
	Lu1a													,22*			
	Lu1f													-,22			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.4. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité canadienne par blocs de variables indépendantes

		Variable dépendante : l'identité canadienne											
Variables indépendantes		Idcanad				Idcanad				Idcanad			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,40	,16**			,40	,16**			,40	,16**	
Bloc 1	Sexe	-,07				-,07				-,09*			
	Âge	,16**				,14**				,09			
	Reldicho	-,14*				-,08				,01			
	Études	-,21**				-,23**				-,15**			
	Revenu	,11*				,09				,07			
	Doprof1	,05				,01				,00			
	Doprof2	,11				,18				,10			
	Doprof3	,04				,07				,06			
	Doprof4	-,39**				-,39**				-,33*			
	Doprof5	,10				,05				,14			
Bloc 2	Origine		,57	,32**	,163**		,57	,32**	,163**		,57	,32**	,163**
	Naissque	,14*				,18*				,27**			
	Naisscan	,21**				,24**				,24**			
	Natlque	-,29**				-,26**				-,22**			
	Natlcan	,04				,04				,01			
	Secan	,14				,13				-,00			
	Sequebec	-,21**				-,17*				-,00			
	Seailleu	-,04				-,01				-,05			
Bloc 3	Minorité						,61	,37**	,046**		,61	,37**	,046**
	Minfph					-,02				,01			
	Minaph					,20**				,05			
	Minque					-,04				-,03			
	Minling					,12*				,04			
	Minaut					,05				-,02			
Bloc 4	Langues										,68	,47**	,095**
	Lmla									-,08			
	Lmlf									-,18			
	Lula									,11			
	Lulf									-,27*			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.5.

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité québécoise par blocs de variables indépendantes

		Variable dépendante : l'identité québécoise															
Variables indépendantes		Idqué				Idqué				Idqué				Idqué			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,42	,17**													
Bloc 1	Sexe	-,07															
	Âge	-,05															
	Reldicho	,37**															
	Études	,04															
	Revenu	-,09															
	Doprof1	,21															
	Doprof2	-,31															
	Doprof3	-,00															
	Doprof4	,07															
	Doprof5	-,01															
Bloc 2	Origine						,60	,36**									
	Naissque					,35**											
	Naisscan					,11											
	Nat1que					,27**											
	Nat1can					,05											
	Secan					-,16*											
	Sequebec					,36**											
	Seailleu					,02											
Bloc 3	Minorité										,38	,14**					
	Minfph									,14**							
	Minaph									-,20**							
	Minque									,11*							
	Minling									-,24**							
	Minaut									-,09							
Bloc 4	Langues														,59	,35**	
	Lm1a													,18*			
	Lm1f													,41**			
	Lu1a													-,09			
	Lu1f													,23*			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.5. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité québécoise par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante ; l'identité québécoise											
		Idqué				Idqué				Idqué			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,42	,17**			,42	,17**			,42	,18**	
Bloc 1	Sexe	-,06				-,06				-,05			
	Âge	-,00				,00				,02			
	Reldicho	,18**				,14**				,10			
	Études	,08				,09				,05			
	Revenu	-,07				-,06				-,06			
	Doprof1	,09				,12				,16			
	Doprof2	-,06				-,11				-,08			
	Doprof3	-,00				-,03				-,02			
	Doprof4	-,04				-,03				-,06			
	Doprof5	-,02				,00				-,05			
Bloc 2	Origine		,64	,41**	,237**		,64	,41**	,237**		,64	,41**	,235**
	Naissque	,37**				,34**				,29**			
	Naisscan	,14*				,12*				,12			
	Natlque	,23**				,20**				,18**			
	Natlcan	,01				,02				,02			
	Secan	-,15*				-,14*				-,07			
	Sequebec	,28**				,25**				,15*			
	Seailleu	,01				-,01				,01			
Bloc 3	Minorité						,66	,43**	,022*		,66	,44**	,023*
	Minfph					,05				,04			
	Minaph					-,13**				-,06			
	Minque					,02				,02			
	Minling					-,06				-,01			
	Minaut					-,01				,02			
Bloc 4	Langues										,68	,47**	,027**
	Lmla									,08			
	Lmlf									,09			
	Lula									-,07			
	Lulf									,16			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.6.

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité ancestrale par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité ancestrale															
		Idraci				Idraci				Idraci				Idraci			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,23	,05													
Bloc 1	Sexe	-,06															
	Âge	,00															
	Reldicho	,13*															
	Études	-,13*															
	Revenu	-,10															
	Doprof1	-,07															
	Doprof2	,23															
	Doprof3	,01															
	Doprof4	-,16															
	Doprof5	-,04															
Bloc 2	Origine						,13	,01									
	Naissque					,04											
	Naisscan					,07											
	Natlque					,03											
	Natlcan					-,08											
	Secan					,04											
	Sequebec					,00											
	Seailleu					-,02											
Bloc 3	Minorité										,25	,06**					
	Minfph									,16**							
	Minaph									-,09							
	Minque									,12*							
	Minling									,12*							
	Minaut									-,00							
Bloc 4	Langues														,15	,02	
	Lm1a													-,14			
	Lm1f													,03			
	Lu1a													-,02			
	Lu1f													-,05			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.6. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité ancestrale par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité ancestrale											
		Idraci				Idraci				Idraci			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,24	,05			,24	,05			,24	,06*	
Bloc 1	Sexe	-,07				-,06				-,06			
	Âge	,01				-,00				,00			
	Reldicho	,13*				,12				,11			
	Études	-,13				-,16*				-,15*			
	Revenu	-,10				-,06				-,07			
	Doprof1	-,09				-,03				-,03			
	Doprof2	,25				,22				,22			
	Doprof3	,02				,03				,03			
	Doprof4	-,17				-,18				-,19			
	Doprof5	-,04				-,06				-,05			
Bloc 2	Origine		,26	,07	,010		,26	,07	,010		,26	,07	,010
	Naissque	-,00				,06				,10			
	Naisscan	,04				,10				,14			
	Natlque	,05				,04				,03			
	Natlcan	-,01				-,00				,00			
	Secan	,07				,10				,12			
	Sequebec	-,02				-,06				-,10			
	Seailleu	,00				-,00				,00			
Bloc 3	Minorité						,35	,12*	,056**		,35	,12*	,055**
	Minfph					,15**				,14*			
	Minaph					-,07				-,03			
	Minque					,07				,07			
	Minling					,18**				,17*			
	Minaut					,01				,01			
Bloc 4	Langues										,37	,13*	,010
	Lmla									-,16			
	Lmlf									-,02			
	Lula									,00			
	Lulf									-,02			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.7.

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité par la résidence québécoise par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité par la résidence québécoise															
		Idrésid				Idrésid				Idrésid				Idrésid			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,25	,06*													
Bloc 1	Sexe	-,10															
	Âge	-,02															
	Reldicho	,13*															
	Études	,18**															
	Revenu	,02															
	Doprof1	-,06															
	Doprof2	,03															
	Doprof3	-,28															
	Doprof4	-,10															
	Doprof5	,41*															
Bloc 2	Origine						,22	,04*									
	Naissque					-,07											
	Naisscan					-,13											
	Nat1que					,18*											
	Nat1can					,17*											
	Secan					-,05											
	Sequebec					,10											
	Seailleu					-,07											
Bloc 3	Minorité										,12	,01					
	Minfph									-,00							
	Minaph									-,03							
	Minque									,09							
	Minling									-,00							
	Minaut									-,05							
Bloc 4	Langues														,19	,03*	
	Lm1a													,14			
	Lm1f													,23			
	Lu1a													-,25*			
	Lu1f													-,16			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.7. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité par la résidence québécoise par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité par la résidence québécoise											
		Idréside				Idréside				Idréside			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,25	,06*			,25	,06*			,25	,06*	
Bloc 1	Sexe	-,10				-,10				-,11*			
	Âge	-,01				-,00				,02			
	Reldicho	,07				,07				,09			
	Études	,17*				,16*				,16*			
	Revenu	,03				,03				,02			
	Doprof1	-,12				-,12				-,05			
	Doprof2	,06				,06				,04			
	Doprof3	-,23				-,22				-,22			
	Doprof4	-,12				-,12				-,15			
	Doprof5	,41*				,40*				,37*			
Bloc 2	Origine		,32	,10*	,037		,32	,10*	,037		,31	,10*	,034
	Naissque	-,05				-,03				-,06			
	Naisscan	-,12				-,11				-,12			
	Natlque	,17*				,16*				,16*			
	Natlcan	,12				,12				,13			
	Secan	-,02				-,02				-,02			
	Sequebec	,08				,09				,06			
	Seailleu	-,06				-,04				-,04			
Bloc 3	Minorité						,33	,11*	,006		,33	,10*	,007
	Minfph					-,05				-,05			
	Minaph					-,01				-,00			
	Minque					,04				,04			
	Minling					,03				,04			
	Minaut					-,03				-,03			
Bloc 4	Langues										,35	,12*	,017
	Lm1a									,18			
	Lm1f									,24			
	Lu1a									-,28*			
	Lu1f									-,29			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.8.

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité montréalaise par blocs de variables indépendantes

		Variable dépendante : l'identité montréalaise															
Variables indépendantes		Idmont				Idmont				Idmont				Idmont			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,29	,08**													
Bloc 1	Sexe	-,07															
	Âge	,08															
	Reldicho	-,08															
	Études	-,14*															
	Revenu	,19**															
	Doprof1	,06															
	Doprof2	-,34															
	Doprof3	-,08															
	Doprof4	,36*															
	Doprof5	-,02															
Bloc 2	Origine						,22	,07**									
	Naissque					,11											
	Naisscan					-,05											
	Natlque					-,02											
	Natlcan					,16*											
	Secan					-,11											
	Sequebec					-,07											
	Seailleu					,02											
Bloc 3	Minorité										,17	,02					
	Minfph									-,02							
	Minaph									,16							
	Minque									,00							
	Minling									,00							
	Minaut									-,00							
Bloc 4	Langues														,17	,02*	
	Lm1a													,09			
	Lm1f													,01			
	Lu1a													,11			
	Lu1f													,03			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.8. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité montréalaise par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité montréalaise											
		Idmont				Idmont				Idmont			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,27	,07**			,27	,07**			,25	,07**	
Bloc 1	Sexe	-,08				-,08				-,08			
	Âge	,09				,09				,07			
	Reldicho	-,07				-,04				-,02			
	Études	-,14*				-,15*				-,14*			
	Revenu	,13*				,11				,12			
	Doprof1	,01				-,00				-,01			
	Doprof2	-,19				-,14				-,16			
	Doprof3	-,07				-,05				-,05			
	Doprof4	,35*				,35*				,38*			
	Doprof5	-,10				,13**				-,12			
Bloc 2	Origine		,37	,13**	,063**		,37	,13**	,063**		,37	,13**	,063**
	Naissque	,12				,13				,14			
	Naisscan	-,08				-,07				-,09			
	Natlque	-,05				-,04				-,02			
	Natlcan	,13				,13				,12			
	Secan	-,04				-,06				-,10			
	Sequebec	-,07				-,04				,02			
	Seailleu	-,00				,01				,00			
Bloc 3	Minorité						,39	,15**	,014		,39	,15**	,014
	Minfph					-,03				-,02			
	Minaph					,11*				,06			
	Minque					-,00				,00			
	Minling					,03				,02			
	Minaut					-,01				-,03			
Bloc 4	Langues										,40	,16**	,011
	Lmla									,05			
	Lmlf									-,10			
	Lula									,04			
	Lulf									,01			

*p<,05 **p<,01

Tableau 8.4.9.

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité anglophone par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité anglophone															
		Idangl				Idangl				Idangl				Idangl			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,43	,19**													
Bloc 1	Sexe	,02															
	Âge	,04															
	Reldicho	-,32**															
	Études	-,17**															
	Revenu	,25**															
	Doprof1	-,10															
	Doprof2	,07															
	Doprof3	-,04															
	Doprof4	-,13															
	Doprof5	,07															
Bloc 2	Origine						,43	,18**									
	Naissque					,04											
	Naisscan					,17**											
	Nat1que					-,09											
	Nat1can					,15*											
	Secan					,11											
	Sequebec					-,36**											
	Seailleu					,01											
Bloc 3	Minorité										,51	,26**					
	Minfph									-,12*							
	Minaph									,48**							
	Minque									-,05							
	Minling									,04							
	Minaut									,07							
Bloc 4	Langues														,74	,55**	
	Lm1a													,27**			
	Lm1f													-,03			
	Lu1a													,39**			
	Lu1f													-,09			

*p<,05 **p<,01

Tableau 8.4.9. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité anglophone par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité anglophone											
		Idangl				Idangl				Idangl			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,43	,19**			,43	,19**			,44	,19**	
Bloc 1	Sexe	,00				-,00				-,01			
	Âge	,05				,03				-,03			
	Reldicho	-,25**				-,15**				-,05			
	Études	-,16**				-,16**				-,10*			
	Revenu	,19**				,13*				,12**			
	Doprof1	-,03				-,12				-,11			
	Doprof2	,06				,24				,16			
	Doprof3	-,03				,03				,03			
	Doprof4	-,13				-,13				-,08			
	Doprof5	,03				-,10				-,06			
Bloc 2	Origine		,53	,28**	,095**		,53	,28**	,095**		,53	,29**	,094**
	Naissque	,07				,05				,00			
	Naisscan	,13*				,12*				,00			
	Natlque	-,07				-,03				,01			
	Natlcan	,13				,11				,04			
	Secan	,15*				,10				-,10			
	Sequebec	-,28**				-,19**				,09			
	Seailleu	-,02				,02				-,03			
Bloc 3	Minorité						,66	,43**	,148**		,66	,44**	,149**
	Minfph					-,08				-,03			
	Minaph					,40**				,16**			
	Minque					-,02				-,01			
	Minling					,02				-,03			
	Minaut					,01				-,06			
Bloc 4	Langues										,80	,64**	,208**
	Lmla									,23**			
	Lmlf									-,04			
	Lula									,34**			
	Lulf									-,11			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.10.

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité francophone par blocs de variables indépendantes

		Variable dépendante : l'identité francophone															
Variables indépendantes		Idfranç				Idfranç				Idfranç				Idfranç			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,49	,24**													
Bloc 1	Sexe	-,07															
	Âge	-,16**															
	Reldicho	,45**															
	Études	-,02															
	Revenu	-,08															
	Doprof1	,00															
	Doprof2	,07															
	Doprof3	-,04															
	Doprof4	-,02															
	Doprof5	,08															
Bloc 2	Origine						,51	,26**									
	Naissque					,25**											
	Naisscan					,00											
	Natlque					-,00											
	Natlcan					-,10											
	Secan					-,14*											
	Sequebec					,43**											
	Seailleu					-,07											
Bloc 3	Minorité										,47	,22**					
	Minfph									,06							
	Minaph									-,35**							
	Minque									,02							
	Minling									-,23**							
	Minaut									-,24**							
Bloc 4	Langues														,75	,56**	
	Lmla													-,00			
	Lmlf													,54**			
	Lula													-,03			
	Lulf													,20**			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.10. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: l'identité francophone par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : l'identité francophone											
		Idfranç				Idfranç				Idfranç			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,49	,24**			,49	,24**			,49	,24**	
Bloc 1	Sexe	-,06				-,05				-,03			
	Âge	-,10				-,07				-,03			
	Reldicho	,28**				,20**				,06			
	Études	,00				,01				-,05			
	Revenu	-,06				-,04				-,03			
	Doprof1	-,10				-,06				-,06			
	Doprof2	,17				,07				,16			
	Doprof3	-,07				-,13				-,10			
	Doprof4	-,00				,00				-,11			
	Doprof5	,10				,17				,14			
Bloc 2	**Origine**		,60	,36**	,116**		,60	,36**	,116**		,59	,35**	,116**
	Naissque	,23**				,20**				,05			
	Naisscan	,02				,00				-,01			
	Natlque	-,04				-,07				-,12*			
	Natlcan	-,10				-,10				-,07			
	Secan	-,15*				-,14*				,00			
	Sequebec	,33**				,27**				,05			
	Seailleu	-,04				-,07				-,02			
Bloc 3	**Minorité**						,66	,44**	,086**		,66	,44**	,086**
	Minfph					,02				-,02			
	Minaph					-,28**				-,09*			
	Minque					,00				-,01			
	Minling					-,13*				-,03			
	Minaut					-,15**				-,06			
Bloc 4	**Langues**										,77	,60**	,158**
	Lm1a									-,00			
	Lm1f									,47**			
	Lu1a									,02			
	Lu1f									,19			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.11.

Résultats des régressions de la deuxième étape: la fréquence du contact interlinguistique par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la fréquence du contact interlinguistique															
		Coautre				Coautre				Coautre				Coautre			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,30	,09**													
Bloc 1	Sexe	,00															
	Âge	,07															
	Reldicho	-,18**															
	Études	,16*															
	Revenu	-,07															
	Doprof1	-,29															
	Doprof2	,29															
	Doprof3	-,10															
	Doprof4	,04															
	Doprof5	-,01															
Bloc 2	Origine						,39	,15**									
	Naissque					-,33**											
	Naisscan					-,13											
	Natlque					-,00											
	Natlcan					,19*											
	Secan					-,03											
	Sequebec					-,11											
	Seailleu					,06											
Bloc 3	Minorité										,32	,10**					
	Minfph									-,06							
	Minaph									,02							
	Minque									-,09							
	Minling									,27**							
	Minaut									,13*							
Bloc 4	Langues														,41	,17**	
	Lmla													-,36**			
	Lmlf													-,59**			
	Lula													,15			
	Lulf													,11			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.11. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: la fréquence du contact interlinguistique par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : la fréquence du contact interlinguistique											
		Coeutre				Coeutre				Coeutre			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,30	,09**			,30	,09**			,30	,09**	
Bloc 1	Sexe	,00				-,00				-,00			
	Âge	,03				,00				-,02			
	Reldicho	-,03				-,00				,06			
	Études	,13*				,10				,16*			
	Revenu	-,10				-,07				-,08			
	Doprof1	-,21				-,21				-,26			
	Doprof2	,18				,15				,16			
	Doprof3	-,06				-,05				-,07			
	Doprof4	,08				,09				,17			
	Doprof5	-,04				-,02				-,01			
Bloc 2	Origine		,43	,19**	,101**		,43	,19**	,101**		,43	,19**	,101**
	Naissque	-,25**				-,20*				-,00			
	Naisscan	-,10				-,06				,03			
	Nat1que	-,05				-,02				,02			
	Nat1can	,13				,16				,19*			
	Secan	-,05				-,04				-,07			
	Sequebec	-,13				-,12				-,05			
	Seailleu	,00				,02				,01			
Bloc 3	Minorité						,46	,21**	,025**		,46	,21**	,025**
	Minfph					-,04				-,02			
	Minaph					-,01				-,05			
	Minque					-,02				-,01			
	Minling					,15*				,05			
	Minaut					,09				,04			
Bloc 4	Langues										,55	,30**	,089**
	Lm1a									-,37**			
	Lm1f									-,55**			
	Lu1a									,02			
	Lu1f									-,04			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.12.

Résultats des régressions de la deuxième étape: le contact interlinguistique à travers le conjoint ou les amis par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : le contact interlinguistique à travers le conjoint ou les amis															
		Cocoamis				Cocoamis				Cocoamis				Cocoamis			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,25	,06*													
Bloc 1	Sexe	,01															
	Âge	,04															
	Reldicho	-,08															
	Études	,07															
	Revenu	,13*															
	Doprof1	-,19															
	Doprof2	,17															
	Doprof3	,05															
	Doprof4	,05															
	Doprof5	-,06															
Bloc 2	Origine						,25	,06**									
	Naissque					-,11											
	Naisscan					,02											
	Nat1que					,12											
	Nat1can					,18*											
	Secan					-,09											
	Sequebec					-,05											
	Seailleu					,12*											
Bloc 3	Minorité										,14	,02					
	Minfph									,05							
	Minaph									,03							
	Minque									-,00							
	Minling									,14**							
	Minaut									,05							
Bloc 4	Langues														,16	,02*	
	Lm1a													-,11			
	Lm1f													-,25*			
	Lu1a													,25*			
	Lu1f													,26			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.12. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: le contact interlinguistique à travers le conjoint ou les amis par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : le contact interlinguistique à travers le conjoint ou les amis											
		Cocoamis				Cocoamis				Cocoamis			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,24	,05*			,24	,05*			,24	,06*	
Bloc 1	Sexe	,02				,02				,03			
	Âge	,02				,01				-,00			
	Reldicho	-,01				-,00				-,01			
	Études	,05				,03				,03			
	Revenu	,09				,10				,12			
	Doprof1	-,12				-,11				-,17			
	Doprof2	,17				,16				,17			
	Doprof3	,03				,05				,04			
	Doprof4	,00				,00				,03			
	Doprof5	-,07				-,09				-,06			
Bloc 2	Origine		,30	,09*	,032		,30	,09*	,032		,30	,09*	,033
	Naissque	-,02				,02				,06			
	Naisscan	,04				,07				,08			
	Nat1que	,09				,09				,09			
	Nat1can	,11				,12				,10			
	Secan	-,08				-,07				-,08			
	Sequebec	-,06				-,07				-,03			
	Seailleu	,10				,11				,10			
Bloc 3	Minorité						,32	,10*	,014		,33	,10*	,014
	Minfph					,03				,04			
	Minaph					-,00				-,02			
	Minque					,01				,01			
	Minling					,13*				,12			
	Minaut					,00				,00			
Bloc 4	Langues										,35	,12*	,015
	Lm1a									-,14			
	Lm1f									-,25			
	Lu1a									,24			
	Lu1f									,26			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.13.

Résultats des régressions de la deuxième étape: le contact interlinguistique à travers la connaissance des langues étrangères par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : le contact interlinguistique à travers la connaissance des langues étrangères															
		Cole				Cole				Cole				Cole			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,29	,08**													
Bloc 1	Sexe	-,03															
	Âge	-,13*															
	Reldicho	-,03															
	Études	,29**															
	Revenu	,01															
	Doprof1	-,05															
	Doprof2	,07															
	Doprof3	-,13															
	Doprof4	,11															
	Doprof5	,01															
Bloc 2	Origine						,26	,07**									
	Naissque					-,22**											
	Naisscan					-,17*											
	Natlque					,02											
	Natlcan					,04											
	Secan					-,11											
	Sequebec					,07											
	Seailleu					,09											
Bloc 3	Minorité										,20	,04*					
	Minfph									,06							
	Minaph									-,03							
	Minque									-,02							
	Minling									,18**							
	Minaut									,04							
Bloc 4	Langues														,28	,07**	
	Lm1a													-,38**			
	Lm1f													-,38**			
	Lu1a													,05			
	Lu1f													,13			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.13. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: le contact interlinguistique à travers la connaissance des langues étrangères par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : le contact interlinguistique à travers la connaissance des langues étrangères											
		Cole				Cole				Cole			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,28	,08**			,28	,08**			,28	,08**	
Bloc 1	Sexe	,03				-,03				-,03			
	Âge	-,17**				-,18**				-,18**			
	Reldicho	,02				,02				,03			
	Études	,25**				,24**				,26**			
	Revenu	,02				,04				,04			
	Doprof1	-,05				-,03				-,08			
	Doprof2	,04				,02				,06			
	Doprof3	-,15				-,15				-,15			
	Doprof4	,13				,12				,17			
	Doprof5	,01				,01				-,00			
Bloc 2	Origine		,38	,14**	,066**		,38	,14**	,066**		,38	,14**	,067**
	Naissque	-,13				-,11				,02			
	Naisscan	-,14*				-,13				-,04			
	Natlque	-,02				-,02				-,02			
	Natlcan	-,05				-,05				-,04			
	Secan	-,13				-,11				-,08			
	Sequebec	,04				,02				-,00			
	Seailleu	,09				,08				,09			
Bloc 3	Minorité						,39	,15**	,010		,39	,15**	,010
	Minfph					,07				,07			
	Minaph					-,02				,00			
	Minque					,00				,01			
	Minling					,05				,00			
	Minaut					,05				,04			
Bloc 4	Langues										,44	,20**	,042**
	Lmla									-,35**			
	Lmlf									-,34**			
	Lula									,03			
	Lulf									,04			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.14.

Résultats des régressions de la deuxième étape: le bilinguismepar blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : le bilinguisme															
		Bilingua				Bilingua				Bilingua				Bilingua			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,21	,04													
Bloc 1	Sexe	,01															
	Âge	-,05															
	Reldicho	-,11															
	Études	,04															
	Revenu	-,08															
	Doprof1	,19															
	Doprof2	,16															
	Doprof3	,06															
	Doprof4	-,33*															
	Doprof5	-,13															
Bloc 2	Origine						,31	,09**									
	Naissque					-,30**											
	Naisscan					-,07											
	Nat1que					-,00											
	Nat1can					,01											
	Secan					-,04											
	Sequebec					-,04											
	Seailleu					-,02											
Bloc 3	Minorité										,22	,04**					
	Minfph									-,05							
	Minaph									,05							
	Minque									-,05							
	Minling									,17**							
	Minaut									,11*							
Bloc 4	Langues														,35	,12**	
	Lm1a													-,35**			
	Lm1f													-,55**			
	Lu1a													,00			
	Lu1f													,11			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.4.14. (suite)

Résultats des régressions de la deuxième étape: le bilinguisme par blocs de variables indépendantes

Variables indépendantes		Variable dépendante : le bilinguisme											
		Bilingue				Bilingue				Bilingue			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,23	,05			,23	,05			,23	,05	
Bloc 1	Sexe	,01				,01				,01			
	Âge	-,09				-,11				-,11			
	Reldicho	,03				,06				,08			
	Études	-,00				-,01				-,00			
	Revenu	-,07				-,06				-,06			
	Doprof1	,27				,27				,23			
	Doprof2	-,01				,00				,02			
	Doprof3	,09				,11				,10			
	Doprof4	-,30*				-,31*				-,25			
	Doprof5	-,12				-,13				-,17			
Bloc 2	Origine		,40	,16**	,107**		,40	,16**	,107**		,40	,16**	,108**
	Naissque	-,33**				-,31**				-,17			
	Naisscan	-,09				-,08				,00			
	Nat1que	,01				,03				,03			
	Nat1can	,04				,04				,06			
	Secan	-,02				-,01				,01			
	Sequebec	-,12				-,11				-,13			
	Seailleu	-,00				-,00				,01			
Bloc 3	Minorité						,42	,17**	,018		,42	,17**	,017
	Minfph					,01				,00			
	Minaph					,07				,09			
	Minque					-,02				-,01			
	Minling					,07				,02			
	Minaut					,12*				,10			
Bloc 4	Langues										,47	,22**	,044**
	Lm1a									-,26*			
	Lm1f									-,38**			
	Lu1a									-,08			
	Lu1f									,04			

*p<,05 **p<,01

Les tableaux de régression de la troisième étape de l'analyse

Tableau A8.5.1.

Résultats des régressions de la troisième étape: le français parlé au Québec par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : le français parlé au Québec – traits de solidarité															
Variables intermédiaires		Fquésol				Fquésol				Fquésol				Fquésol			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,35	,12**													
Bloc 1	idnoamer	,04															
	ideurop	-,11															
	idimmi	-,16**															
	idcanad	-,27**															
Identités régionales							,55	,30**									
Bloc 2	idqué					,50**											
	idraci					,02											
	idrésid					,10*											
	idmont					-,02											
Identités linguist.											,14	,19**					
Bloc 3	idangl									-,24**							
	idfranç									,27**							
Contacts															,18	,03*	
Bloc 4	coautre													-,08			
	cocoamis													,02			
	cole													-,12*			
	bilingua													-,04			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.1. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: le français parlé au Québec par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : le français parlé au Québec – traits de solidarité															
Variables intermédiaires		Fquésol				Fquésol				Fquésol				Fquésol			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,35	,12**			,34	,12**			,34	,12**			,34	,11**	
Bloc 1	idnoamer	-,04				-,06				-,06				-,07			
	ideurop	-,04				-,08				-,04				-,02			
	idimmi	-,04				-,04				-,06				,02			
	idcanad	-,09				-,00				-,04				,00			
Identités régionales			,57	,33**	,210**		,57	,33**	,215**		,58	,33**	,220**		,58	,33**	,220**
Bloc 2	idqué	,46**				,37**				,39**				,37**			
	idraci	,02				-,00				,00				,03			
	idrésid	,12*				,11*				,12*				,12*			
	idmont	-,00				,01				,00				,01			
Identités linguist.							,60	,36**	,032**		,60	,36**	,028**		,60	,36**	,028**
Bloc 3	idangl					-,17*				-,15*				-,25**			
	idfranç					,11				,09				,03			
Contacts											,62	,39**	,028**		,62	,39**	,028*
Bloc 4	coautre									,04				,06			
	cocoamis									,10				,08			
	cole									-,15**				-,14*			
	bilingua									,07				,10			
Langues															,64	,42**	,028**
Bloc 5	Lm1a													,23*			
	Lm1f													,16			
	Lu1a													,06			
	Lu1f													,14			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.2.

Résultats des régressions de la troisième étape: le français québécois par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : le français québécois – traits de statut															
Variables intermédiaires		Fquésta				Fquésta				Fquésta				Fquésta			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,32	,10**													
Bloc 1	idnoamer	-,01															
	ideurop	-,21**															
	idimmi	-,15**															
	idcanad	-,13*															
Identités régionales							,55	,30**									
Bloc 2	idqué					,51**											
	idraci					,10											
	idrésid					,03											
	idmont					-,02											
Identités linguist.											,35	,12**					
Bloc 3	idangl									-,14*							
	idfranç									,26**							
Contacts															,23	,05**	
Bloc 4	coautre													-,02			
	cocoamis													,01			
	cole													-,22**			
	bilingua													-,04			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.2. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: le français québécois par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : le français québécois – traits de statut															
Variables intermédiaires		Fquésta				Fquésta				Fquésta				Fquésta			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,32	,10**			,31	,10**			,29	,08**			,29	,08**	
Bloc 1	idnoamer	-,08				-,09				-,09				-,11*			
	ideurop	-,14**				-,16**				-,11*				-,15			
	idimmi	-,02				-,02				-,01				,02			
	idcanad	,04				,09				,05				,12			
Identités régionales			,58	,33**	,234**		,57	,33**	,234**		,58	,34**	,252**		,58	,34**	,252**
Bloc 2	idqué	,50**				,43**				,46**				,45**			
	idraci	,08				,07				,08				,09			
	idrésid	,04				,04				,04				,03			
	idmont	-,01				-,01				-,02				-,02			
Identités linguist.							,58	,34**	,011		,59	,35**	,014		,59	,35**	,014
Bloc 3	idangl					-,09				-,10				-,06			
	idfranç					,08				,07				-,10			
Contacts											,62	,38**	,034**		,62	,38**	,034*
Bloc 4	coautre									,08				,10			
	cocoamis									,10				,10			
	cole									-,18**				-,19**			
	bilingua									,05				,05			
Langues															,64	,41**	,022
Bloc 5	Lm1a													,05			
	Lm1f													,34*			
	Lu1a													-,05			
	Lu1f													-,03			

*p<,05 **p<,01

Tableau A.8.5.3.

Résultats des régressions de la troisième étape: l'anglais par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : l'anglais															
Variables intermédiaires		Angltot				Angltot				Angltot				Angltot			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,27	,07**													
Bloc 1	idnoamer	,09															
	ideurop	-,10															
	idimmi	,19**															
	idcanad	,16**															
Identités régionales							,19	,03*									
Bloc 2	idqué					-,06											
	idraci					-,03											
	idrésid					,07											
	idmont					,15*											
Identités linguist.											,15	,02*					
Bloc 3	idangl									,17**							
	idfranç									,07							
Contacts															,26	,07**	
Bloc 4	coautre													,26**			
	cocoamis													-,12*			
	cole													-,09			
	bilingua													,04			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.3. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: l'anglais par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : l'anglais															
Variables intermédiaires		**Angltot**				**Angltot**				**Angltot**				**Angltot**			
		ß	**R**	**R2**	**ΔR2**	**ß**	**R**	**R2**	**ΔR2**	**ß**	**R**	**R2**	**ΔR2**	**ß**	**R**	**R2**	**ΔR2**
Identités continent.			,28	**,07****			,29	**,08****			,31	**,09****			,31	**,09****	
Bloc 1	**idnoamer**	,07				,07				,09				,07			
	ideurop	-,10				-,11				-,10				-,09			
	idimmi	**,20****				**,21****				**,18****				**,22****			
	idcanad	**,16***				**,16***				,11				**,20***			
Identités régionales			,33	**,10****	,029		,34	**,11****	,029		,35	**,12****	,029		,35	**,12****	,029
Bloc 2	**idqué**	-,00				-,01				-,03				-,04			
	idraci	-,06				-,07				-,08				-,07			
	idrésid	,10				,10				,07				,05			
	idmont	,11				,08				,08				,08			
Identités linguist.							,34	**,12****	,003		,36	**,13****	,008		,36	**,13****	,008
Bloc 3	**idangl**					,05				,07				,18			
	idfranç					,06				,09				-,09			
Contacts											,41	**,17****	**,037***		,41	**,17****	**,037***
Bloc 4	**coautre**									**,18***				**,20****			
	cocoamis									**-,13***				-,12			
	cole									-,07				-,08			
	bilingua									,01				-,00			
Langues															,44	**,19****	,024
Bloc 5	**Lm1a**													-,00			
	Lm1f													,23			
	Lu1a													-,13			
	Lu1f													,02			

***p<,05 **p<,01**

Tableau A8.5.4.

Résultats des régressions de la troisième étape: le français de France par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : le français de France – traits de solidarité															
Variables intermédiaires		FFsol				FFsol				FFsol				FFsol			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,09	,00													
Bloc 1	idnoamer	-,05															
	ideurop	-,00															
	idimmi	,06															
	idcanad	,01															
Identités régionales							,10	,01									
Bloc 2	idqué					-,06											
	idraci					,05											
	idrésid					,08											
	idmont					,03											
Identités linguist.											,09	,00					
Bloc 3	idangl									,07							
	idfranç									-,02							
Contacts															,10	,01	
Bloc 4	coautre													,06			
	cocoamis													-,09			
	cole													,05			
	bilingua													-,02			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.4. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: le français de France par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : le français de France – traits de solidarité															
Variables intermédiaires		FFsol				FFsol				FFsol				FFsol			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,08	,00			,09	,00			,12	,01			,12	,01	
Bloc 1	idnoamer	-,05				-,04				-,04				-,04			
	ideurop	-,00				-,01				-,02				-,02			
	idimmi	,05				,07				,09				,05			
	idcanad	,02				-,01				-,05				-,05			
Identités régionales			,15	,02	,015		,16	,02	,017		,17	,03	,014		,17	,03	,014
Bloc 2	idqué	-,03				,01				,00				,01			
	idraci	,04				,05				,04				,03			
	idrésid	,10				,12				,11				,11			
	idmont	,05				,01				,00				-,00			
Identités linguist.							,19	,03	,010		,21	,04	,015		,21	,04	,015
Bloc 3	idangl					,12				,15				,25*			
	idfranç					-,02				-,00				-,02			
Contacts											,22	,05	,005		,22	,05	,005
Bloc 4	coautre									,04				,03			
	cocoamis									-,06				-,05			
	cole									,04				,02			
	bilingua									-,01				-,04			
Langues															,25	,06	,012
Bloc 5	Lm1a													-,18			
	Lm1f													-,10			
	Lu1a													-,03			
	Lu1f													,01			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.5.

Résultats des régressions de la troisième étape: le français de France par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : le français de France – traits de statut															
Variables intermédiaires		FFsta				FFsta				FFsta				FFsta			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,10	,01													
Bloc 1	idnoamer	,03															
	ideurop	,05															
	idimmi	,07															
	idcanad	-,01															
Identités régionales							,22	,05**									
Bloc 2	idqué					,11											
	idraci					-,03											
	idrésid					,08											
	idmont					,15*											
Identités linguist.											,13	,01					
Bloc 3	idangl									,09							
	idfranç									,14*							
Contacts															,13	,01	
Bloc 4	coautre													,03			
	cocoamis													-,13*			
	cole													,08			
	bilingua													-,01			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.5. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: le français de France par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : le français de France – traits de statut															
Variables intermédiaires		FFsta				FFsta				FFsta				FFsta			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,10	,01			,10	,01			,11	,01			,11	,01	
Bloc 1	idnoamer	-,02				-,02				-,01				-,02			
	ideurop	,07				,06				,07				,07			
	idimmi	,11				**,13***				**,15***				,12			
	idcanad	,04				,01				,00				,05			
Identités régionales			,27	**,07***	**,062****		,26	**,07***	**,061****		,26	**,07***	**,058****		,26	**,07***	**,058****
Bloc 2	idqué	**,18***				**,17***				,16				,15			
	idraci	-,05				-,04				-,05				-,05			
	idrésid	,09				,09				,07				,06			
	idmont	**,14***				,10				,10				,09			
Identités linguist.							,28	**,08***	,009		,29	**,08***	,015		,29	**,08***	,015
Bloc 3	idangl					,12				,14				**,30****			
	idfranç					,08				,10				-,00			
Contacts											,30	**,09***	,007		,30	**,09***	,007
Bloc 4	coautre									-,00				-,00			
	cocoamis									-,09				-,07			
	cole									,03				,00			
	bilingua									,01				-,02			
Langues															,35	**,12***	,030
Bloc 5	Lm1a													-,14			
	Lm1f													-,04			
	Lu1a													-,14			
	Lu1f													,10			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.6.

Résultats des régressions de la troisième étape: la surveillance linguistique par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la surveillance linguistique															
		Norme				Norme				Norme				Norme			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,22	**,04****													
Bloc 1	**idnoamer**	,02															
	ideurop	-,04															
	idimmi	-,06															
	idcanad	**-,20****															
Identités régionales							,39	**,15****									
Bloc 2	**idqué**					**,37****											
	idraci					-,07											
	idrésid					-,02											
	idmont					**-,18****											
Identités linguist.											,39	**,15****					
Bloc 3	**idangl**									**-,17****							
	idfranç									**,28****							
Contacts															,10	,01	
Bloc 4	**coautre**													-,03			
	cocoamis													,02			
	cole													-,08			
	bilingua													-,00			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.6. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la surveillance linguistique par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la surveillance linguistique															
		Norme				Norme				Norme				Norme			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,22	,05**			,22	,05**			,22	,05**			,22	,05**	
Bloc 1	idnoamer	-,01				-,03				-,05				-,06			
	ideurop	,01				-,01				-,01				-,00			
	idimmi	,04				,05				,03				,04			
	idcanad	-,04				,00				-,02				,05			
Identités régionales			,43	,18**	,137**		,42	,18**	,134**		,43	,18**	,135**		,43	,18**	,135**
Bloc 2	idqué	,41**				,27**				,27**				,25**			
	idraci	-,09				-,09				-,09				-,08			
	idrésid	-,03				-,05				-,04				-,05			
	idmont	-,17**				-,14*				-,16**				-,17**			
Identités linguist.							,48	,23**	,049**		,48	,23**	,050**		,48	,23**	,050**
Bloc 3	idangl					-,09				-,10				-,00			
	idfranç					,22**				,22**				,08			
Contacts											,50	,25**	,020		,50	,25**	,020
Bloc 4	coautre									,08				,09			
	cocoamis									,08				,09			
	cole									-,13*				-,14*			
	bilingua									,02				,00			
Langues															,53	,28**	,023
Bloc 5	Lm1a													,00			
	Lm1f													,07			
	Lu1a													-,13			
	Lu1f													,13			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.7.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception d'une faible maîtrise linguistique par les élèves par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception d'une faible maîtrise linguistique par les élèves															
		Normélè				Normélè				Normélè				Normélè			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,33	,11**													
Bloc 1	idnoamer	,15**															
	ideurop	-,00															
	idimmi	-,10															
	idcanad	-,28**															
Identités régionales							,39	,15**									
Bloc 2	idqué					,38**											
	idraci					-,08											
	idrésid					,06											
	idmont					-,03											
Identités linguist.											,46	,21**					
Bloc 3	idangl									-,17**							
	idfranç									,36**							
Contacts															,19	,03*	
Bloc 4	coautre													-,11			
	cocoamis													-,04			
	cole													-,02			
	bilingua													-,08			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.7. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception d'une faible maîtrise linguistique par les élèves par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception d'une faible maîtrise linguistique par les élèves															
		Normélè				Normélè				Normélè				Normélè			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,34	,11**			,33	,11**			,37	,14**			,37	,14**	
Bloc 1	idnoamer	,08				,05				,09				,04			
	ideurop	,04				-,00				,00				-,00			
	idimmi	-,03				-,02				,01				,05			
	idcanad	-,18**				-,11				-,11				,04			
Identités régionales			,44	,19**	,078**		,43	,19**	,077**		,46	,21**	,071**		,46	,21**	,071**
Bloc 2	idqué	,31**				,14				,09				,08			
	idraci	-,07				-,08				-,09				-,10			
	idrésid	,06				,05				,05				,06			
	idmont	,00				,00				,03				,01			
Identités linguist.							,51	,26**	,074**		,54	,29**	,083**		,54	,29**	,083**
Bloc 3	idangl					-,11				-,13				,04			
	idfranç					,28**				,28**				-,01			
Contacts											,55	,30**	,012		,55	,30**	,012
Bloc 4	coautre									-,04				-,02			
	cocoamis									-,06				-,06			
	cole									-,03				-,06			
	bilingua									-,05				-,09			
Langues															,64	,41**	,105**
Bloc 5	Lm1a													-,35**			
	Lm1f													,00			
	Lu1a													,25*			
	Lu1f													,55**			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.8.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la différence des Francophones par rapport aux Français de France par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception de la différence des Francophones par rapport aux Français de France															
Variables intermédiaires		FFphdiff				FFphdiff				FFphdiff				FFphdiff			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,25	,06**													
Bloc 1	idnoamer	,00															
	ideurop	,10															
	idimmi	,17**															
	idcanad	,11*															
Identités régionales							,26	,07**									
Bloc 2	idqué					-,24**											
	idraci					,13*											
	idrésid					,06											
	idmont					,12*											
Identités linguist.											,16	,02*					
Bloc 3	idangl									,08							
	idfranç									-,10							
Contacts															,14	,02	
Bloc 4	coautre													,08			
	cocoamis													,05			
	cole													-,00			
	bilingua													,05			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.8. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la différence des Francophones par rapport aux Français de France par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception de la différence des Francophones par rapport aux Français de France															
Variables intermédiaires		FFphdiff				FFphdiff				FFphdiff				FFphdiff			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,25	,06**			,25	,06**			,25	,06**			,25	,06**	
Bloc 1	idnoamer	,01				,02				,05				,03			
	ideurop	,08				,09				,10				,10			
	idimmi	,13*				,14*				,11				,12			
	idcanad	,04				,03				,01				,06			
Identités régionales			,31	,09**	,033**		,31	,09**	,032*		,32	,10**	,041*		,32	,10**	,041*
Bloc 2	idqué	-,16*				-,13				-,19*				-,19*			
	idraci	,12*				,12*				,12				,11			
	idrésid	,03				,03				,02				,03			
	idmont	,12*				,11				,11				,11			
Identités linguist.							,31	,10**	,002		,32	,10**	,000		,32	,10**	,000
Bloc 3	idangl					,04				,02				,07			
	idfranç					-,03				-,00				-,08			
Contacts											,33	,11**	,003		,33	,11**	,003
Bloc 4	coautre									-,00				-,00			
	cocoamis									,05				,04			
	cole									-,04				-,05			
	bilingua									,01				-,00			
Langues															,36	,13**	,022
Bloc 5	Lm1a													-,19			
	Lm1f													-,15			
	Lu1a													,20			
	Lu1f													,34*			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.9.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception d'une meilleure maîtrise linguistique par les Français de France par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception d'une meilleure maîtrise linguistique par les Français de France															
		FFmaît				FFmaît				FFmaît				FFmaît			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,18	,03*													
Bloc 1	idnoamer	,01															
	ideurop	,09															
	idimmi	,12*															
	idcanad	-,03															
Identités régionales							,09	,00									
Bloc 2	idqué					-,05											
	idraci					-,06											
	idrésid					-,01											
	idmont					,01											
Identités linguist.											,09	,00					
Bloc 3	idangl									,05							
	idfranç									,09							
Contacts															,19	,03*	
Bloc 4	coautre													-,00			
	cocoamis													-,13*			
	cole													,17**			
	bilingua													-,02			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.9. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception d'une meilleure maîtrise linguistique par les Français de France par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception d'une meilleure maîtrise linguistique par les Français de France															
Variables intermédiaires		**FFmaît**				**FFmaît**				**FFmaît**				**FFmaît**			
		ß	**R**	**R2**	**ΔR2**	**ß**	**R**	**R2**	**ΔR2**	**ß**	**R**	**R2**	**ΔR2**	**ß**	**R**	**R2**	**ΔR2**
Identités continent.			,18	**,03***			,18	**,03***			,17	,03			,17	,03	
Bloc 1	**idnoamer**	-,00				-,00				,01				-,00			
	ideurop	,08				,06				-,00				-,00			
	idimmi	,12				**,14***				**,17***				**,17***			
	idcanad	-,04				-,07				-,07				,00			
Identités régionales			,20	,04	,008		,20	,04	,008		,20	,04	,009		,20	,04	,009
Bloc 2	**idqué**	-,01				-,07				-,10				-,11			
	idraci	-,05				-,05				-,06				-,06			
	idrésid	-,03				-,03				-,05				-,04			
	idmont	,04				,01				,02				,01			
Identités linguist.							,24	,06	**,020***		,24	,06	,021		,24	,06	,021
Bloc 3	**idangl**					,09				,11				**,21***			
	idfranç					**,17***				**,17***				,05			
Contacts											,30	**,09***	,033		,30	**,09***	,033
Bloc 4	**coautre**									-,09				-,08			
	cocoamis									-,12				**-,13***			
	cole									**,16***				**,15***			
	bilingua									-,03				-,06			
Langues															,36	**,13****	**,035***
Bloc 5	**Lm1a**													-,22			
	Lm1f													-,17			
	Lu1a													,18			
	Lu1f													**,42****			

***p<,05 **p<,01**

Tableau A8.5.10.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception d'un accès différentiel aux postes par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception d'un accès différentiel aux postes															
		SLEdiff				SLEdiff				SLEdiff				SLEdiff			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,37	,14**													
Bloc 1	idnoamer	,01															
	ideurop	-,07															
	idimmi	,00															
	idcanad	-,37**															
Identités régionales							,34	,11**									
Bloc 2	idqué					,25**											
	idraci					,14*											
	idrésid					,07											
	idmont					-,02											
Identités linguist.											,36	,13**					
Bloc 3	idangl									-,22**							
	idfranç									,20**							
Contacts															,18	,03*	
Bloc 4	coautre													-,10			
	cocoamis													-,00			
	cole													,09			
	bilingua													-,10			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.10. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception d'un accès différentiel aux postes par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception d'un accès différentiel aux postes															
		SLEdiff				SLEdiff				SLEdiff				SLEdiff			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,39	,15**			,38	,14**			,42	,18**			,42	,18**	
Bloc 1	idnoamer	-,00				-,01				,00				-,01			
	ideurop	-,06				-,08				-,11				-,11			
	idimmi	,04				,05				,05				,05			
	idcanad	-,34**				-,30**				-,35**				-,30**			
Identités régionales			,47	,22**	,075**		,46	,22**	,074**		,49	,24**	,062**		,49	,24**	,062**
Bloc 2	idqué	,14*				,04				,04				,04			
	idraci	,18**				,17**				,17**				,17**			
	idrésid	,06				,06				,05				,05			
	idmont	,05				,04				,04				,04			
Identités linguist.							,49	,24**	,023*		,51	,26**	,016		,51	,26**	,016
Bloc 3	idangl					-,02				,00				,09			
	idfranç					,17**				,17*				,07			
Contacts											,51	,26**	,003		,51	,26**	,003
Bloc 4	coautre									,00				,00			
	cocoamis									,02				,03			
	cole									,03				,02			
	bilingua									-,03				-,05			
Langues															,52	,27**	,010
Bloc 5	Lm1a													-,07			
	Lm1f													,07			
	Lu1a													-,06			
	Lu1f													,01			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.11.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception d'un accès différentiel aux études par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception d'un accès différentiel aux études															
		SLEétudes				SLEétudes				SLEétudes				SLEétudes			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,12	,01													
Bloc 1	idnoamer	-,03															
	ideurop	-,06															
	idimmi	,04															
	idcanad	,10															
Identités régionales							,09	,00									
Bloc 2	idqué					-,06											
	idraci					-,01											
	idrésid					,00											
	idmont					,06											
Identités linguist.											,17	,03**					
Bloc 3	idangl									,19**							
	idfranç									,06							
Contacts															,08	,00	
Bloc 4	coautre													-,00			
	cocoamis													-,04			
	cole													-,05			
	bilingua													,03			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.11. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: : la perception d'un accès différentiel aux études par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception d'un accès différentiel aux études															
		SLEétudes				SLEétudes				SLEétudes				SLEétudes			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,13	,01			,13	,01			,11	,01			,11	,01	
Bloc 1	idnoamer	-,04				-,04				-,06				-,07			
	ideurop	-,06				-,06				-,06				-,05			
	idimmi	,04				,06				,08				,11			
	idcanad	,09				,02				,00				,04			
Identités régionales			,15	,02	,005		,15	,02	,005		,15	,02	,010		,15	,02	,010
Bloc 2	idqué	-,00				-,01				-,01				-,02			
	idraci	-,03				-,02				-,05				-,05			
	idrésid	-,02				-,03				-,09				-,10			
	idmont	,05				,01				,03				,03			
Identités linguist.							,21	,04	,021		,21	,04	,022		,21	,04	,022
Bloc 3	idangl					,18*				,16*				,18			
	idfranç					,11				,11				,02			
Contacts											,23	,05	,009		,23	,05	,009
Bloc 4	coautre									-,06				-,04			
	cocoamis									-,06				-,05			
	cole									-,02				-,02			
	bilingua									,01				,02			
Langues															,25	,06	,007
Bloc 5	Lm1a													,02			
	Lm1f													,22			
	Lu1a													-,02			
	Lu1f													-,06			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.12.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception d'une valeur instrumentale de l'anglais par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception d'une valeur instrumentale de l'anglais															
Variables intermédiaires		SLEangl				SLEangl				SLEangl				SLEangl			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,27	,07**													
Bloc 1	idnoamer	,10															
	ideurop	-,07															
	idinumi	,05															
	idcanad	-,25**															
Identités régionales							,26	,06**									
Bloc 2	idqué					,24**											
	idraci					-,03											
	idrésid					,05											
	idmont					-,02											
Identités linguist.											,46	,12**					
Bloc 3	idangl									-,22**							
	idfranç									,33**							
Contacts															,14	,02	
Bloc 4	coautre													-,08			
	cocoamis													-,04			
	cole													,08			
	bilingua													-,06			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.12. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception d'une valeur instrumentale de l'anglais par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception d'une valeur instrumentale de l'anglais															
Variables intermédiaires		SLEangl				SLEangl				SLEangl				SLEangl			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,27	,07**			,26	,07**			,30	,09**			,30	,09**	
Bloc 1	idnoamer	,07				,02				,05				,03			
	ideurop	-,05				-,10				-,11*				-,10			
	idimmi	,09				,09				,11				,15*			
	idcanad	-,19**				-,06				-,07				,04			
Identités régionales			,32	,10**	,034*		,32	,10**	,032*		,34	,12**	,030		,34	,12**	,030
Bloc 2	idqué	,18**				-,05				-,07				-,08			
	idraci	,00				-,01				-,02				-,01			
	idrésid	,04				,01				,02				,00			
	idmont	,04				,08				,08				,08			
Identités linguist.							,50	,25**	,150**		,51	,26**	,147**		,51	,26**	,147**
Bloc 3	idangl					-,20**				-,21**				-,05			
	idfranç					,37**				,38**				,14			
Contacts											,52	,27**	,006		,52	,27**	,006
Bloc 4	coautre									-,03				-,00			
	cocoamis									-,04				-,02			
	cole									,08				,06			
	bilingua									-,00				-,00			
Langues															,56	,32**	,047**
Bloc 5	Lm1a													,02			
	Lm1f													,34*			
	Lu1a													-,23			
	Lu1f													-,02			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.13.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception d'une valeur instrumentale du français par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception d'une valeur instrumentale du français															
Variables intermédiaires		SLEfranç				SLEfranç				SLEfranç				SLEfranç			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,15	,02													
Bloc 1	idnoamer	,06															
	ideurop	,01															
	idimmi	,10															
	idcanad	-,10															
Identités régionales							,10	,01									
Bloc 2	idqué					,04											
	idraci					-,05											
	idrésid					,07											
	idmont					-,04											
Identités linguist.											,10	,01					
Bloc 3	idangl									-,08							
	idfranç									,03							
Contacts															,06	,00	
Bloc 4	coautre													-,03			
	cocoamis													-,05			
	cole													,01			
	bilingua													,00			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.13. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception d'une valeur instrumentale du français par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception d'une valeur instrumentale du français															
		SLEfranç				SLEfranç				SLEfranç				SLEfranç			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,14	,02			,14	,02			,11	,01			,11	,01	
Bloc 1	idnoamer	,02				,01				,02				,00			
	ideurop	,03				,03				,02				,02			
	idimmi	,11				,11				,11				**,16***			
	idcanad	-,05				-,02				-,01				-,00			
Identités régionales			,17	,03	,008		,17	,02	,008		,13	,01	,006		,13	,01	,006
Bloc 2	idqué	,09				,06				,03				,03			
	idraci	-,07				-,06				-,08				-,08			
	idrésid	,03				,04				,02				,02			
	idmont	-,02				-,00				,01				,02			
Identités linguist.							,17	,03	,002		,14	,02	,001		,14	,02	,001
Bloc 3	idangl					-,06				**,16***				-,13			
	idfranç					,01				,11				-,02			
Contacts											,17	,03	,009		,17	,03	,009
Bloc 4	coautre									-,06				-,05			
	cocoamis									-,07				-,09			
	cole									-,00				,01			
	bilingua									,01				,03			
Langues															,21	,04	,017
Bloc 5	Lm1a													-,02			
	Lm1f													,07			
	Lu1a													,25			
	Lu1f													,12			

*p<,05 **p<,01

Tableau A.5.14.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception économico-linguistique par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception économico-linguistique															
		Perquart				Perquart				Perquart				Perquart			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,18	,03													
Bloc 1	idnoamer	-,04															
	ideurop	,03															
	idimmi	-,07															
	idcanad	-,16*															
Identités régionales							,12	,01									
Bloc 2	idqué					-,00											
	idraci					-,04											
	idrésid					,11											
	idmont					-,04											
Identités linguist.											,13	,01					
Bloc 3	idangl									-,13							
	idfranç									,00							
Contacts															,17	,02	
Bloc 4	coautre													-,10			
	cocoamis													-,09			
	cole													,06			
	bilingua													-,03			

*p<,05 **p<,01

Tableau A.5.14. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception linguistico-économique par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception linguistico-économique															
Variables intermédiaires		Perquart				Perquart				Perquart				Perquart			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,19	,03			,19	,03			,22	,04*			,22	,04*	
Bloc 1	idnoamer	-,03				-,04				-,01				-,03			
	ideurop	,03				,03				,05				,06			
	idimmi	-,11				-,12				-,09				-,07			
	idcanad	-,17*				-,11				-,13				-,03			
Identités régionales			,24	,05	,019		,23	,05	,020		,26	,07	,020		,26	,07	,020
Bloc 2	idqué	-,09				-,12				-,13				-,13			
	idraci	-,02				-,03				-,05				-,05			
	idrésid	,12				,13				,12				,10			
	idmont	,01				,03				,04				,03			
Identités linguist.							,25	,06	,006		,27	,07	,002		,27	,07	,002
Bloc 3	idangl					-,11				-,07				,07			
	idfranç					-,00				-,00				-,15			
Contacts											,30	,09	,021		,30	,09	,021
Bloc 4	coautre									-,04				-,02			
	cocoamis									-,11				-,11			
	cole									,01				-,01			
	bilingua									-,07				-,11			
Langues															,37	,13*	,045
Bloc 5	Lm1a													-,11			
	Lm1f													-,14			
	Lu1a													-,03			
	Lu1f													,39			

Tableau A.5.15.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception linguistico-économique par quartiers par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception linguistico-économique par quartiers (version forte)															
Variables intermédiaires		Perqu45				Perqu45				Perqu45				Perqu45			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,23	,05**													
Bloc 1	idnoamer	,00															
	ideurop	,04															
	idimmi	-,09															
	idcanad	-,20**															
Identités régionales							,27	,07**									
Bloc 2	idqué					,13*											
	idraci					-,22**											
	idrésid					,10											
	idmont					,05											
Identités linguist.											,13	,01					
Bloc 3	idangl									-,14*							
	idfranç									-,05							
Contacts															,17	,02	
Bloc 4	coautre													,00			
	cocoamis													-,02			
	cole													,05			
	bilingua													-,16*			

*p<,05 **p<,01

Tableau A.5.15. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception linguistico-économique par quartiers par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception linguistico-économique par quartiers (version forte)															
Variables intermédiaires		**Perqu45**				**Perqu45**				**Perqu45**				**Perqu45**			
		ß	**R**	**R2**	**ΔR2**	**ß**	**R**	**R2**	**ΔR2**	**ß**	**R**	**R2**	**ΔR2**	**ß**	**R**	**R2**	**ΔR2**
Identités continent.			,24	**,06****			,25	**,06****			,25	**,06****			,25	**,06****	
Bloc 1	**idnoamer**	-,04				-,05				-,04				-,09			
	ideurop	,07				,09				,10				**,12***			
	idimmi	-,11				**-,14***				-,11				-,06			
	idcanad	**-,20****				**-,15***				-,16				,01			
Identités régionales			,35	**,12****	**,064****		,35	**,12****	**,061****		,35	**,12****	**,060****		,35	**,12****	**,060****
Bloc 2	**idqué**	,02				,03				,03				,02			
	idraci	**-,20****				**-,20****				**-,19****				**-,19****			
	idrésid	**,13***				**,14***				**,14***				,11			
	idmont	,08				,11				,10				,09			
Identités linguist.							,37	**,13****	,013		,37	**,14****	,012		,37	**,14****	,012
Bloc 3	**idangl**					-,12				-,11				,12			
	idfranç					-,12				-,10				**-,43****			
Contacts											,40	**,16****	,024		,40	**,16****	,024
Bloc 4	**coautre**									,08				,10			
	cocoamis									-,06				-,05			
	cole									,00				-,02			
	bilingua									**-,16***				**-,20****			
Langues															,52	**,27****	**,111****
Bloc 5	**Lm1a**													**-,25***			
	Lm1f													,09			
	Lu1a													,05			
	Lu1f													**,45***			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.16.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la présence numérique des Anglophones par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception de la présence numérique des Anglophones															
Variables intermédiaires		Anglpres				Anglpres				Anglpres				Anglpres			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,05	,00													
Bloc 1	idnoamer	-,03															
	ideurop	-,03															
	idimmi	,03															
	idcanad	,00															
Identités régionales							,08	,00									
Bloc 2	idqué					-,02											
	idraci					,08											
	idrésid					-,01											
	idmont					,01											
Identités linguist.											,13	,01					
Bloc 3	idangl									,11							
	idfranç									,13							
Contacts															,10	,01	
Bloc 4	coautre													,04			
	cocoamis													-,04			
	cole													-,08			
	bilingua													-,04			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.16. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la présence numérique des Anglophones par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception de la présence numérique des Anglophones															
Variables indépendantes		Anglpres				Anglpres				Anglpres				Anglpres			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,04	,00			,04	,00			,06	,00			,06	,00	
Bloc 1	idnoamer	-,01				-,03				-,04				-,05			
	ideurop	-,03				-,02				-,00				,00			
	idimmi	,02				,02				,01				,04			
	idcanad	,00				-,05				-,08				-,07			
Identités régionales			,08	,00	,004		,09	,00	,006		,09	,00	,006		,09	,00	,006
Bloc 2	idqué	-,01				-,07				-,08				-,09			
	idraci	,07				,09				,08				,09			
	idrésid	-,00				-,00				-,02				-,02			
	idmont	,02				-,01				-,01				-,00			
Identités linguist.							,18	,03	**,025***		,19	,03	**,026***		,19	,03	**,026***
Bloc 3	idangl					,15				,16				,12			
	idfranç					**,17***				**,16***				,15			
Contacts											,22	,05	,014		,22	,05	,014
Bloc 4	coautre									,02				,03			
	cocoamis									,00				-,00			
	cole									-,10				-,09			
	bilingua									-,08				-,07			
Langues															,23	,05	,006
Bloc 5	Lm1a													,09			
	Lm1f													,00			
	Lu1a													,06			
	Lu1f													,12			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.17.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la présence numérique des Francophones par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception de la présence numérique des Francophones															
		Franpres				Franpres				Franpres				Franpres			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,17	,02													
Bloc 1	idnoamer	-,05															
	ideurop	-,01															
	idimmi	-,16**															
	idcanad	-,02															
Identités régionales							,13	,01									
Bloc 2	idqué					,09											
	idraci					-,07											
	idrésid					,03											
	idmont					-,08											
Identités linguist.											,02	,00					
Bloc 3	idangl									-,02							
	idfranç									-,02							
Contacts															,14	,02	
Bloc 4	coautre													-,11			
	cocoamis													-,00			
	cole													-,06			
	bilingua													,00			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.17. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la présence numérique des Francophones par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception de la présence numérique des Francophones															
		Franpres				Franpres				Franpres				Franpres			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,17	,02			,17	,03			,17	,03			,17	,03	
Bloc 1	idnoamer	-,05				-,05				-,03				-,02			
	ideurop	-,00				-,00				,00				,00			
	idimmi	-,15*				-,15*				-,13				-,14			
	idcanad	,01				-,01				,00				-,03			
Identités régionales			,20	,04	,013		,20	,04	,012		,20	,04	,009		,20	,04	,009
Bloc 2	idqué	,05				,09				,08				,09			
	idraci	-,06				-,06				-,06				-,06			
	idrésid	,02				,02				,01				,01			
	idmont	-,11				-,10				-,07				-,07			
Identités linguist.							,21	,04	,002		,20	,04	,001		,20	,04	,001
Bloc 3	idangl					,03				,01				-,00			
	idfranç					-,04				-,05				-,00			
Contacts											,22	,05	,001		,22	,05	,009
Bloc 4	coautre									-,04				-,05			
	cocoamis									-,04				-,04			
	cole									-,04				-,04			
	bilingua									,02				,02			
Langues															,23	,05	,003
Bloc 5	Lm1a													-,03			
	Lm1f													-,01			
	Lu1a													,03			
	Lu1f													-,08			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.18.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la présence numérique des Allophones par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception de la présence numérique des Allophones															
		Ninipres				Ninipres				Ninipres				Ninipres			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,21	,04**													
Bloc 1	idnoamer	,09															
	ideurop	,05															
	idimmi	,17**															
	idcanad	,04															
Identités régionales							,14	,02									
Bloc 2	idqué					-,11											
	idraci					,00											
	idrésid					-,01											
	idmont					,08											
Identités linguist.											,09	,00					
Bloc 3	idangl									-,06							
	idfranç									-,10							
Contacts															,25	,06**	
Bloc 4	coautre													,11			
	cocoamis													,04			
	cole													,16**			
	bilingua													,02			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.18. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la présence numérique des Allophones par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception de la présence numérique des Allophones															
Variables intermédiaires		Ninipres				Ninipres				Ninipres				Ninipres			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,21	,04*			,21	,04*			,22	,04*			,22	,04*	
Bloc 1	idnoamer	,09				,09				,07				,07			
	ideurop	,04				,02				-,00				-,00			
	idimmi	,16*				,16*				,14*				,13			
	idcanad	-,00				,06				,06				,10			
Identités régionales			,24	,05*	,014		,24	,05*	,012		,24	,06*	,011		,24	,06*	,011
Bloc 2	idqué	-,07				-,06				-,03				-,03			
	idraci	,00				-,01				-,00				-,00			
	idrésid	-,01				-,00				,00				,00			
	idmont	,10				,13*				,10				,10			
Identités linguist.							,27	,07	,017		,28	,08*	,019		,28	,08*	,019
Bloc 3	idangl					-,16*				-,16				-,09			
	idfranç					-,10				-,08				-,14			
Contacts											,33	,11**	,032		,33	,11**	,032
Bloc 4	coautre									,04				,04			
	cocoamis									,04				,04			
	cole									,15*				,14*			
	bilingua									,03				,02			
Langues															,34	,11*	,005
Bloc 5	Lm1a													-,04			
	Lm1f													,02			
	Lu1a													-,09			
	Lu1f													-,00			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.19.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la présence de l'anglais dans les quartiers par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception de la présence de l'anglais dans les quartiers															
		Aph				Aph				Aph				Aph			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,20	,04*													
Bloc 1	idnoamer	,08															
	ideurop	,17**															
	idimmi	,00															
	idcanad	-,08															
Identités régionales							,14	,02									
Bloc 2	idqué					-,00											
	idraci					,00											
	idrésid					,06											
	idmont					,12*											
Identités linguist.											,12	,01					
Bloc 3	idangl									,12*							
	idfranç									-,00							
Contacts															,09	,00	
Bloc 4	coautre													-,02			
	cocoamis													-,00			
	cole													,06			
	bilingua													-,06			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.19. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la présence de l'anglais dans les quartiers par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception de la présence de l'anglais dans les quartiers															
Variables intermédiaires		Aph				Aph				Aph				Aph			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,20	,04*			,20	,04*			,22	,04*			,20	,04*	
Bloc 1	idnoamer	,07				,09				,10				,09			
	ideurop	,17**				,19**				,20**				,20**			
	idimmi	,00				,00				,00				-,00			
	idcanad	-,11				-,22**				-,20**				-,16			
Identités régionales			,25	,06*	,021		,25	,06*	,020		,24	,06*	,019		,24	,06*	,019
Bloc 2	idqué	-,02				,04				,04				,04			
	idraci	,01				,03				,01				,01			
	idrésid	,05				,05				,05				,05			
	idmont	,13*				,07				,08				,07			
Identités linguist.							,33	,10**	,045**		,32	,10**	,041**		,32	,10**	,041
Bloc 3	idangl					,26**				,23**				,31**			
	idfranç					-,04				-,06				-,13			
Contacts											,33	,11**	,009		,33	,11**	,009
Bloc 4	coautre									-,04				-,04			
	cocoamis									,00				,01			
	cole									-,00				-,00			
	bilingua									-,08				-,10			
Langues															,35	,12*	,013
Bloc 5	Lm1a													-,05			
	Lm1f													-,09			
	Lu1a													-,07			
	Lu1f													,15			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.20.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la présence du français dans les quartiers par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception de la présence du français dans les quartiers															
		Fph				Fph				Fph				Fph			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,18	,03*													
Bloc 1	idnoamer	,08															
	ideurop	-,08															
	idimmi	-,07															
	idcanad	-,10															
Identités régionales							,16	,02									
Bloc 2	idqué					,10											
	idraci					-,10											
	idrésid					,00											
	idmont					-,11											
Identités linguist.											,18	,03**					
Bloc 3	idangl									-,07							
	idfranç									,14*							
Contacts															,11	,01	
Bloc 4	coautre													-,08			
	cocoamis													-,06			
	cole													,02			
	bilingua													,04			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.20. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la présence du français dans les quartiers par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception de la présence du français dans les quartiers															
Variables intermédiaires		Fph				Fph				Fph				Fph			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,19	,03*			,19	,03*			,19	,03*			,19	,03*	
Bloc 1	idnoamer	,07				,06				,05				,05			
	ideurop	-,07				-,09				-,12				-,10			
	idimmi	-,08				-,07				-,06				-,05			
	idcanad	-,06				-,00				,00				,03			
Identités régionales			,21	,04	,010		,22	,05	,012		,24	,05	,018		,24	,05	,018
Bloc 2	idqué	,04				-,03				-,04				-,06			
	idraci	-,07				-,08				-,09				-,08			
	idrésid	,01				,00				-,00				-,01			
	idmont	-,09				-,08				-,10				-,10			
Identités linguist.							,26	,07*	,019		,29	,08*	,029*		,29	,08*	,029*
Bloc 3	idangl					-,08				-,08				-,05			
	idfranç					,13				,17*				,11			
Contacts											,30	,09*	,004		,30	,09*	,004
Bloc 4	coautre									-,01				,00			
	cocoamis									-,05				-,04			
	cole									,03				,02			
	bilingua									,05				,04			
Langues															,33	,10*	,017
Bloc 5	Lm1a													,19			
	Lm1f													,23			
	Lu1a													-,29*			
	Lu1f													-,21			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.21.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la présence des autres langues dans les quartiers par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception de la présence des autres langues dans les quartiers															
		Niniph				Niniph				Niniph				Niniph			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,13	,01													
Bloc 1	idnoamer	-,00															
	ideurop	,00															
	idimmi	-,02															
	idcanad	,13*															
Identités régionales							,10	,01									
Bloc 2	idqué					-,01											
	idraci					,05											
	idrésid					-,06											
	idmont					,08											
Identités linguist.											,09	,00					
Bloc 3	idangl									,09							
	idfranç									,06							
Contacts															,10	,01	
Bloc 4	coautre													,02			
	cocoamis													-,00			
	cole													-,03			
	bilingua													,09			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.21. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de la présence des autres langues dans les quartiers par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception de la présence des autres langues dans les quartiers															
Variables intermédiaires		Niniph				Niniph				Niniph				Niniph			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,13	,01			,13	,01			,17	,03			,17	,03	
Bloc 1	idnoamer	-,01				-,03				-,05				-,04			
	ideurop	,00				-,00				-,00				-,01			
	idimmi	,00				,00				-,00				,00			
	idcanad	,13*				,12				,15				,10			
Identités régionales			,15	,02	,005		,15	,02	,006		,19	,03	,007		,19	,03	,007
Bloc 2	idqué	,02				,00				,01				,01			
	idraci	,04				,04				,03				,02			
	idrésid	-,03				-,03				-,04				-,04			
	idmont	,06				,06				,08				,08			
Identités linguist.							,16	,02	,002		,20	,04	,002		,20	,04	,002
Bloc 3	idangl					,01				-,01				-,07			
	idfranç					,06				,05				,10			
Contacts											,23	,05	,013		,23	,05	,013
Bloc 4	coautre									,00				-,00			
	cocoamis									,01				,00			
	cole									-,01				-,00			
	bilingua									,12				,13			
Langues															,27	,07	,021
Bloc 5	Lm1a													-,06			
	Lm1f													,10			
	Lu1a													,16			
	Lu1f													-,15			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.22.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de Montréal divisé en deux par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception de Montréal divisé en deux															
Variables intermédiaires		SLmont				SLmont				SLmont				SLmont			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,13	,01													
Bloc 1	idnoamer	-,11*															
	ideurop	-,01															
	idimmi	,04															
	idcanad	-,00															
Identités régionales							,04	,00									
Bloc 2	idqué					,01											
	idraci					-,01											
	idrésid					-,02											
	idmont					-,03											
Identités linguist.											,03	,00					
Bloc 3	idangl									-,02							
	idfranç									,01							
Contacts															,09	,00	
Bloc 4	coautre													-,02			
	cocoamis													-,06			
	cole													,04			
	bilingua													,05			

Tableau A8.5.22. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception de Montréal divisé en deux par blocs de variables intermédiaires

		Variable dépendante : la perception de Montréal divisé en deux															
Variables intermédiaires		SLmont				SLmont				SLmont				SLmont			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,11	,01			,11	,01			,12	,01			,12	,01	
Bloc 1	idnoamer	-,11				-,11				**-,13***				-,13			
	ideurop	-,00				-,02				-,05				-,06			
	idimmi	,05				,06				,03				,00			
	idcanad	,03				,05				,00				-,00			
Identités régionales			,13	,01	,004		,14	,02	,006		,14	,02	,006		,14	,02	,006
Bloc 2	idqué	,06				,07				,08				,09			
	idraci	-,03				-,05				-,05				-,06			
	idrésid	-,00				,00				-,01				-,01			
	idmont	-,03				-,03				-,02				-,03			
Identités linguist.							,14	,02	,001		,14	,02	,000		,14	,02	,000
Bloc 3	idangl					-,03				,01				,06			
	idfranç					,01				,02				,04			
Contacts											,17	,02	,007		,17	,02	,007
Bloc 4	coautre									-,00				-,02			
	cocoamis									-,01				-,01			
	cole									,04				,03			
	bilingua									,07				,05			
Langues															,19	,03	,007
Bloc 5	Lm1a													-,15			
	Lm1f													-,18			
	Lu1a													,06			
	Lu1f													,10			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.23.

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception des différences entre Anglophones et Francophones à Montréal par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception des différences entre Anglophones et Francophones à Montréal															
		SLdiff				SLdiff				SLdiff				SLdiff			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,16	,02													
Bloc 1	idnoamer	-,06															
	ideurop	,00															
	idimmi	,05															
	idcanad	-,12*															
Identités régionales							,09	,00									
Bloc 2	idqué					,03											
	idraci					,00											
	idrésid					,07											
	idmont					-,02											
Identités linguist.											,09	,00					
Bloc 3	idangl									-,10							
	idfranç									-,02							
Contacts															,13	,01	
Bloc 4	coautre													,00			
	cocoamis													-,10			
	cole													,02			
	bilingua													,09			

*p<,05 **p<,01

Tableau A8.5.23. (suite)

Résultats des régressions de la troisième étape: la perception des différences entre Anglophones et Francophones à Montréal par blocs de variables intermédiaires

Variables intermédiaires		Variable dépendante : la perception des différences entre Anglophones et Francophones à Montréal															
		SLdiff				SLdiff				SLdiff				SLdiff			
		ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2	ß	R	R2	ΔR2
Identités continent.			,16	,02			,15	,02			,14	,02			,14	,02	
Bloc 1	idnoamer	-,06				-,05				-,05				-,06			
	ideurop	,02				,02				-,01				-,00			
	idimmi	,09				,09				,02				,06			
	idcanad	-,08				-,05				-,13				-,08			
Identités régionales			,21	,04	,016		,20	,04	,016		,17	,03	,008		,17	,03	,008
Bloc 2	idqué	,07				,08				,06				,05			
	idraci	-,02				-,03				-,02				-,02			
	idrésid	,09				,10				,06				,06			
	idmont	,01				,00				,02				,02			
Identités linguist.							,20	,04	,001		,17	,03	,001		,17	,03	,001
Bloc 3	idangl					-,04				-,04				-,03			
	idfranç					-,04				-,05				-,14			
Contacts											,26	,06	**,037***		,26	,06	**,037***
Bloc 4	coautre									,09				,10			
	cocoamis									-,10				-,10			
	cole									-,00				-,01			
	bilingua									**,14***				**,14***			
Langues															,27	,07	,006
Bloc 5	Lm1a													,03			
	Lm1f													,17			
	Lu1a													,00			
	Lu1f													,03			

*p<,05 **p<,01

Les tableaux de régression supplémentaires

Tableau A8.6.1. Résultats des régressions avec tous les prédicteurs introduits ensemble

Variables indépendantes et intermédiaires		Variables dépendantes: Fquésol: β	R	R2	ΔR2
Caractéristiques			,33	,11**	
Bloc 1	Sexe	-,14*			
	Âge	,00			
	Reldicho	-,01			
	Études	-,03			
	Revenu	-,01			
	Doprof1	,04			
	Doprof2	,01			
	Doprof3	,11			
	Doprof4	-,19			
	Doprof5	-,02			
Origine			,41	,16**	,055*
Bloc 2	Naissque	-,14			
	Naisscan	-,13			
	Nat1que	-,04			
	Nat1can	,06			
	Secan	,13			
	Sequebec	-,10			
	Seailleu	,00			
Minorité			,44	,19**	,024
Bloc 3	Minfph	,01			
	Minaph	,10			
	Minque	-,11*			
	Minling	-,01			
	Minaut	-,00			
Identités continent.			,46	,21**	,018
Bloc 4	idnoamer	-,12*			
	ideurop	-,03			
	idimmi	,00			
	idcanad	-,05			
Identités régionales			,59	,35**	,145**
Bloc 5	idqué	,40**			
	idraci	,03			
	idrésid	,09			
	idmont	,02			
Identités linguist.			,63	,39**	,039**
Bloc 6	idangl	-,23*			
	idfranç	,06			
Contacts			,65	,42**	,030*
Bloc 7	coautre	,10			
	cocoamis	,11			
	cole	-,14			
	bilingua	,08			
Langues			,67	,45**	,027**
Bloc 8	Lm1a	,27*			
	Lm1f	,31*			
	Lu1a	,03			
	Lu1f	,09			

Tableau A8.6.1. (suite) Résultats des régressions avec tous les prédicteurs introduits ensemble

Variables indépendantes et intermédiaires		Variables dépendantes: SLEangl ß	SLEangl R	SLEangl R2	SLEangl ΔR2	Normflè ß	Normflè R	Normflè R2	Normflè ΔR2
Caractéristiques			,32	,10**			,32	,10**	
Bloc 1	Sexe	-,02				-,02			
	Âge	,00				,03			
	Reldicho	,07				-,06			
	Études	-,01				,03			
	Revenu	-,01				-,00			
	Doprof1	,32*				-,00			
	Doprof2	-,08				,00			
	Doprof3	-,03				,12			
	Doprof4	-,32*				,10			
	Doprof5	,09				-,17			
Origine			,40	,16**	,058*		,52	,27**	,167**
Bloc 2	Naissque	,16				,01			
	Naisscan	,19*				,00			
	Natlque	,04				,07			
	Natlcan	-,10				,13			
	Secan	-,11				-,14			
	Sequebec	,02				,14			
	Seailleu	,08				-,01			
Minorité			,47	,22**	,063**		,56	,32**	,046**
Bloc 3	Minfph	,03				-,00			
	Minaph	-,05				,01			
	Minque	-,03				-,05			
	Minling	-,11				,03			
	Minaut	-,00				-,01			
Identités continent.			,51	,26**	,042*		,58	,34**	,025
Bloc 4	idnoamer	,05				,05			
	ideurop	-,08				-,02			
	idimmi	,23**				,07			
	idcanad	,07				-,00			
Identités régionales			,53	,28**	,011		,59	,35**	,009
Bloc 5	idqué	,16*				,05			
	idraci	-,02				-,03			
	idrésid	,03				,01			
	idmont	,09				,01			
Identités linguist.			,58	,34**	,061**		,63	,40**	,046**
Bloc 6	idangl	-,01				,03			
	idfranç	,10				,07			
Contacts			,58	,34**	,004		,64	,41**	,012
Bloc 7	coautre	,02				-,04			
	cocoamis	-,01				-,07			
	cole	,05				-,05			
	bilingua	-,02				-,07			
Langues			,62	,39**	,046**		,68	,47**	,057**
Bloc 8	Lm1a	-,01				-,29**			
	Lm1f	,35*				,00			
	Lu1a	-,25				,22			
	Lu1f	-,04				,48**			

Annexe 9

9.1. Tableaux de régression pour *Idqué* avec une autre polydichotomisation des prédicteurs linguistiques 600

Tableau A9.1.

Analyse supplémentaire: l'identité québécoise par blocs de variables indépendantes (langue maternelle autre- lm1ni et langue d'usage autre- lu1ni)

Variable dépendante : l'identité québécoise									
Variables indépendantes		**Idqué**				**Idqué**			
		ß	**R**	**R2**	**ΔR2**	**ß**	**R**	**R2**	**ΔR2**
Caractéristiques							,42	**,18****	
Bloc 1	**Sexe**					-,05			
	Âge					,02			
	Reldicho					,10			
	Études					,05			
	Revenu					-,06			
	Doprof1					,16			
	Doprof2					-,08			
	Doprof3					-,02			
	Doprof4					-,06			
	Doprof5					-,05			
Bloc 2	**Origine**						,64	**,41****	**,235****
	Naissque					**,29****			
	Naisscan					,12			
	Nat1que					**,18****			
	Nat1can					,02			
	Secan					-,07			
	Sequebec					**,15***			
	Seailleu					,01			
Bloc 3	**Minorité**						,66	**,44****	**,023***
	Minfph					,04			
	Minaph					-,06			
	Minque					,02			
	Minling					-,01			
	Minaut					,02			
Bloc 4	**Langues**		,58	**,34****			,68	**,47****	**,027****
	Lm1ni	**-,18***				-,07			
	Lm1f	,15				-,01			
	Lu1ni	,07				,04			
	Lu1f	**,37***				**,24***			

Lm1ni (1=lm autre , 0=lm française ou anglaise)

Tableau A9.1. (suite)

Analyse supplémentaire: l'identité québécoise par blocs de variables indépendantes (langue maternelle autre, langue d'usage autre)

Variable dépendante : l'identité québécoise									
Variables indépendantes		**Idqué**				**Idqué**			
		ß	**R**	**R2**	**ΔR2**	**ß**	**R**	**R2**	**ΔR2**
Caractéristiques								,42	**,18****
Bloc 1	**Sexe**					-,05			
	Âge					,02			
	Reldicho					,10			
	Études					,05			
	Revenu					-,06			
	Doprof1					,16			
	Doprof2					-,08			
	Doprof3					-,02			
	Doprof4					-,06			
	Doprof5					-,05			
Bloc 2	**Origine**						,64	**,41****	**,235****
	Naissque					**,29****			
	Naisscan					,12			
	Natlque					**,18****			
	Natlcan					,02			
	Secan					-,07			
	Sequebec					**,15***			
	Seailleu					,01			
Bloc 3	**Minorité**						,66	**,44****	**,023***
	Minfph					,04			
	Minaph					-,06			
	Minque					,02			
	Minling					-,01			
	Minaut					,02			
Bloc 4	**Langues**		,59	**,35****			,68	**,47****	**,027****
	Lmla	-,15				,01			
	Lmlni	**-,32****				-,07			
	Lula	**-,31****				**-,22***			
	Lulni	**-,14***				-,09			

Lmlni (1=lm autre , 0=lm française ou anglaise)